

**FRIEDRICH ENGELS
PAUL ET LAURA LAFARGUE**

CORRESPONDANCE

**Tome II
1887 - 1890**

PARIS

ÉDITIONS SOCIALES

CORRESPONDANCE
FRIEDRICH ENGELS
PAUL & LAURA LAFARGUE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

OUVRAGES DE FRIEDRICH ENGELS

LUDWIG FEUERBACH ET LA FIN DE LA PHILOSOPHIE CLASSIQUE
ALLEMANDE.

SOCIALISME UTOPIQUE ET SOCIALISME SCIENTIFIQUE.

LE RÔLE DE LA VIOLENCE DANS L'HISTOIRE.

ÉTUDES SUR « LE CAPITAL ».

ANTI-DUHRING.

LA RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE BOURGEOISE EN ALLEMAGNE (La
Guerre des Paysans. Révolution et contre-révolution. La
campagne pour la constitution du Reich).

DIALECTIQUE DE LA NATURE.

L'ORIGINE DE LA FAMILLE, DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE ET DE L'ÉTAT.

OUVRAGES DE MARX ET ENGELS

MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

CRITIQUE DES PROGRAMMES DE GOTHA ET D'ERFURT.

L'IDÉOLOGIE ALLEMANDE (première partie).

SUR LA LITTÉRATURE ET SUR L'ART.

FRIEDRICH ENGELS
PAUL et LAURA LAFARGUE

CORRESPONDANCE

Textes recueillis, annotés et présentés par :

ÉMILE BOTTIGELLI

Traductions de l'anglais par

PAUL MEIER

TOME DEUXIÈME

(1887-1890)

1956

ÉDITIONS SOCIALES
95-97, boulevard de Sébastopol
PARIS

Par suite de difficultés techniques, toute une série de lettres de Paul Lafargue à Friedrich Engels des années 1871 et 1872 ne nous est parvenue qu'après la sortie des presses du tome I^{er}. Nous les publierons en appendice au tome III.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays.

© Éditions sociales, Paris, 1956.

1887

211. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS *

Londres, le 28 janvier 1887.

Mon cher Lafargue,

Enfin mon œil va un peu mieux, mais pas encore assez bien pour que je puisse me défaire des tas de travaux et correspondances accumulés en attendant. Je ne puis écrire que pendant le clair du jour et pas tout le temps, mais je puis au moins lire une bonne partie de la soirée.

Si les Parisiens deviennent belliqueux en ce moment, ils feraient mieux de tourner leur colère contre la Russie, qui s'est servie d'eux pour tirer les marrons du feu et qui les laisse maintenant avec leurs pattes brûlées. Est-ce qu'ils ne voient pas que c'est la Russie qui, par des organes payés à Paris dont les *Débats* paraît être le plus « dévergondé », les a lancés dans des fanfaronnades revanchistes dans le seul but de faire capituler Bismarck devant le tsar ¹ ? Et maintenant elle a ce qu'elle a voulu; Bismarck a fait sa paix avec la Russie, a sacrifié l'Autriche, et la Russie a sacrifié les gobe-mouches parisiens à Bismarck. Elle a ses beautés l'alliance russe !

Du reste, je ne crois pas que Bismarck *veut* la guerre, qui devien-

*. Cette lettre a été publiée dans *Le Populaire de Paris* du lundi 29 novembre 1920. Elle est reproduite dans l'édition russe des *Œuvres de Marx-Engels* (t. XXVIII, p. 77-79), où elle est datée par erreur de 1889. (N. R.)

1. Engels fait allusion ici à la campagne anti-allemande qui se développa en France à la fin de 1886 et au début de 1887 et qui prendra la forme du boulangisme quelques mois plus tard. (N. R.)

draît européenne dès qu'elle serait entamée. Une fois la France et l'Allemagne aux prises — et ce serait *a hard struggle and rather long*¹ — le tsar serait *forcé*, même s'il ne voulait pas, de marcher en avant vers les Balkans : guerre austro-russe.

Dès ce moment Bismarck serait abandonné aux chances de l'imprévu, et je ne le crois pas assez bête pour provoquer de sang-froid une pareille situation, mais l'agence russe, à Paris, n'en continuera pas moins son action; c'est l'intérêt de la Russie d'engager la France et l'Allemagne dans une guerre, alors il ne lui resterait que l'Autriche et tout au plus l'Angleterre à combattre, c'est-à-dire, selon l'opinion des chauvins russes qui méprisent et l'Autriche et l'Angleterre, main libre pour la Russie en Orient. Voilà où est le danger. Si ces MM. Cyon et Cie réussissent à pousser la France dans cette guerre, on s'entr'égorgera tout bonnement pour le bénéfice du tsar et pour la permanence du despotisme en Russie.

Pour les élections en Allemagne², nos chances sont excellentes, je crois que nous aurons 700.000 votes en tout, peut-être plus. Mais quant à la majorité du nouveau Reichstag, il faut compter avec le philistin allemand qui est on ne peut plus canaille.

Aussitôt que j'aurai les mains un peu libres, j'écrirai à Laura. En attendant, Nim lui demande si elle a parlé à Longuet et quelle a été sa réponse.

La Justice a eu un exemplaire du *Capital* anglais; si Longuet en a pris possession, cela nous épargnerait l'exemplaire que nous avons pour lui. Pourriez-vous le savoir? Quant aux autres exemplaires que Sonnenschein devait envoyer, nous n'en savons encore rien de positif, il regimbe.

Bien à vous,

F. E.

1. Une lutte rude et plutôt longue. (N. R.)
 2. Le Reichstag ayant été dissous, de nouvelles élections auront lieu le 21 février. (N. R.)

212. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[Febr. 1st 1887.]
Paris.

My dear General,

By way of change, after much discussing of foreign wars, you may like to hear a little about our internal troubles here. The battlefield is the office of the *Cri du peuple*, the belligerents are Séverine and Labryère on the one side and the editorial staff on the other. After a long series of drawn battles, a pitched battle has just been fought ending in the retreat of the editors,—Séverine remaining mistress of the field.

This last quarrel broke out in the following wise. Séverine had engaged a new writer, one Bienvenu of the *Tintamarre*, and she wanted his entry to be a triumphal one and his maiden article to be a leader. The fellow's article was an idiotic one on the subject of the war with Germany and Guesde and C^o objected to its insertion. Séverine very reluctantly gave in and there was a bit of a truce. Soon after this comes the case of the Anarchist thief, Duval, and Séverine writes an article in defence and in praise of him and calls on the editors to openly make common cause with him. This the editors not only emphatically refuse to do, but Deville appends to a communication from an Anarchist group a statement to the effect that the *Cri du peuple* is as much opposed to robbery on the part of the anarchists as on that of the capitalists. In answer to this piece of "bowldness", Séverine sends an ultimatum that Deville must decamp, whereupon the editors retort that not Deville but that Labryère must take himself off. Of course Labryère's *mise à la retraite* is out of the question; he will continue to perform his customary functions while Guesde, Deville, etc. give up their editorship of the *Cri* and found a rival paper of their own — *La Voix du peuple*. They have got 1000 £ in hand to start with—All sorts of rumours are afloat concerning Labryère who is said to be paid by the police for rendering his amorous services to Séverine. Anyway, the attitude of the *Cri* with regard to the police has undergone a singular change of late. Orders have been given that no further attacks are to be made on *Gragnon*, the prefect; also that *Boulangier* is to be treated with respect.

Guebhard, the proprietor, looks on, all this while, with perfect equanimity and simply says: "Ce Labryère me gagne de l'argent".

To make money is indeed the object both of Labruyère and of Guebhard: they now purpose to denounce all such financiers as do not choose to come to terms with them and to levy blackmail on a grand scale.—The ultimate success of the *Voix du peuple* is of course doubtful.

We have seen Longuet and the children. The latter were all well and charming, Longuet was very amiable and gave us a very good dinner. To my great surprise he told us that he means to send us a bed, and one or other of the little ones on a visit to us, very shortly. I spoke to him again on the subject of Freddy. He renewed his former promises to send him something as soon as possible and explained that it had been out of his power to do so before this owing to the state of affairs existing “dans l'administration de la justice”.

Goodbye, my dear General, and give our loves to Nim and all friends.

Your affectionate,

Laura.

Johnny was quite beside himself with “shoy” on getting his watch, but if the watch manages to sustain his demonstrations of delight, it must have a devilish good constitution.

TRADUCTION

[1^{er} février 87.]
Paris.

Mon cher Général,

Pour changer, après avoir beaucoup discuté des guerres étrangères, peut-être aimeriez-vous apprendre quelques détails sur nos difficultés intérieures. Le champ de bataille, c'est le bureau du *Cri du peuple* ; les belligérants sont Séverine et Labruyère d'une part, et le comité de rédaction d'autre part. Après une longue série de batailles indécises, une bataille rangée vient de se livrer qui s'est terminée par la retraite des rédacteurs, Séverine demeurant maîtresse du terrain.

Cette dernière querelle a éclaté de la façon suivante. Séverine avait engagé un nouveau rédacteur, un certain Bienvenu, du *Tintamarre*, et elle voulait que son entrée fût un triomphe et son premier article un article de fond. La prose de ce garçon était un article idiot sur la guerre avec l'Allemagne, et Guesde et Cie se sont opposés à son insertion. Séverine a cédé de très mauvais gré, et il y a eu une légère trêve. Peu de temps après survient l'affaire

du voleur anarchiste Duval¹; Séverine écrit un article pour prendre sa défense et faire son éloge, et elle invite les rédacteurs à faire ouvertement cause commune avec lui. Non seulement les rédacteurs s'y refusent avec énergie, mais Deville annexe à un communiqué d'un groupe anarchiste une note déclarant que *Le Cri du peuple* condamne le vol, aussi bien de la part des anarchistes que de la part des capitalistes². En réponse à pareille audace, Séverine envoie un ultimatum et déclare que Deville doit décamper, ce à quoi les rédacteurs répliquent que ce n'est pas à Deville, mais à Labruyère de s'en aller. Naturellement la *mise à la retraite* de Labruyère est hors de question; il continuera à s'acquitter de ses fonctions habituelles, tandis que Guesde, Deville, etc., abandonnent la rédaction du *Cri*³ et fondent concurremment un journal à eux, *La Voie du peuple*⁴. Ils ont en mains 1.000 livres pour commencer. Toutes sortes de rumeurs circulent sur Labruyère qui est, dit-on, payé par la police pour rendre à Séverine ses services amoureux⁵. En tout cas, l'attitude du *Cri* à l'égard de la police a subi ces derniers temps des changements singuliers. Ordre

1. L'anarchiste Duval avait été condamné à mort pour vol avec effraction suivi de résistance aux agents de police. Cela avait donné lieu à toute une campagne faisant l'apologie de Duval qui aurait volé à titre de propagande pour l'anarchie. L'éditorial du *Cri du peuple* en date du 29 janvier 1887, signé Albert Goullé, répudiait les « entreprises à la Duval ». Le n° du lendemain comporte un éditorial de Séverine qui excuse pratiquement le vol commis par les malheureux et se termine ainsi : « Il faut donner tout, vous m'entendez, honneur, réputation, préjugés, scrupules, suivre le peuple à la voirie, suivre le peuple aux gémonies. Avec les pauvres toujours — malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes ! » (N. R.)

2. Il semble en réalité que la note de Deville soit antérieure à l'article de Séverine. *Le Cri du peuple* du 28 janvier passe en page 3 dans la rubrique : « Tribune populaire » un communiqué des anarchistes du groupe : « La Panthère des Batignolles » faisant l'apologie de l'acte de Duval. Un blanc à la suite du texte correspond manifestement à un texte dont on a détruit le plomb. Aucun des numéros postérieurs ne comporte de communiqué anarchiste. (N. R.)

3. Le n° en date du 31 janvier comporte encore un éditorial de J. Guesde : « Pro Domo », où il écrit : « Socialistes, nous ne poursuivons et ne pouvons poursuivre qu'une chose : la fin du vol, de tous les vols qui constituent et qu'engendre la propriété capitaliste. » L'éditorial du 1^{er} février constate la scission et annonce l'entrée à la rédaction de F. Pyat, H. Brissac, J. Labusquière, V. Marouck, etc. (N. R.)

4. Dans cette lettre Laura écrit par erreur *La Voix du peuple*. Le premier numéro paraît avec la date du 2 février 1887 et comporte l'ancien comité de rédaction du *Cri du peuple*. L'éditorial explique les raisons pour lesquelles les rédacteurs se sont retirés du *Cri du peuple* et ont fondé *La Voie du peuple*. (N. R.)

5. Laura se fait ici l'écho d'une campagne menée par *L'Écho de Paris*. (N. R.)

a été donné de ne pas poursuivre les attaques contre *Gragnon*, le préfet; et aussi de traiter *Boulanger* avec respect.

Guebhard, le propriétaire, considère cependant tout cela avec une parfaite indifférence et se contente de dire : « Ce Labruyère me gagne de l'argent. » Gagner de l'argent, c'est effectivement le but aussi bien de Labruyère que de Guebhard : ils se proposent maintenant de dénoncer tous les financiers qui n'acceptent pas de s'entendre avec eux, et de faire du chantage sur une grande échelle. Le succès final de *La Voie du peuple* est naturellement douteux.

Nous avons vu Longuet et les enfants. Ceux-ci allaient tous bien et étaient charmants, Longuet a été très aimable et nous a offert un très bon déjeuner. A ma grande surprise, il nous a dit qu'il a l'intention de nous envoyer sous peu un lit, ainsi que l'un des petits en visite. Je lui ai reparlé de Freddy. Il a renouvelé ses promesses antérieures de lui envoyer quelque chose le plus tôt possible, et il a expliqué qu'il avait été dans l'impossibilité de le faire jusque-là à cause de la situation qui existe « dans l'administration de *La Justice* »¹.

Au revoir, mon cher Général, et transmettez nos amitiés à Nim et à tous les amis.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Johnny était tout à fait fou de « choie » en recevant sa montre, mais si la montre arrive à supporter ses manifestations de bonheur, il faudra qu'elle ait une sacrée santé.

213. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

February 7th 87/Paris.

My dear General,

The luckless *Voie du peuple* has already gone the way of its elder brothers in misfortune — *L'Égalité* and *Le Citoyen*. Our bourgeois and our Broussistes triumph. But the possibilists may live to laugh

1. Il s'agit bien entendu du journal de Clemenceau, dont Longuet était un des rédacteurs. (N. R.)

on the wrong side of the mouth yet, for this latest step of theirs is a risky one and is considered as such by the leaders of the band. The sensation created by the split here was enormous; both *Cri* and *Voie* sold like mad for a day or two and even after the first excitement had cooled a little, the *Voie* sold very well. But money-lenders continued to fight shy of the paper and the unfortunate editors not only have no funds for a journal but find themselves without the necessary cash for their own daily bread and butter. With the exception of Deville and Goullé they all live from hand to mouth and cannot afford to work for nothing.

Guesde, when Paul last saw him, was as sanguine of success as ever and there does appear to be some chance of the paper's being raised to life again.

Meanwhile the *Cri* will be bought and read as heretofore, the quality of the leading articles having, as you say, very little to do with the success of it. That success has all along been owing to all sorts of dodges and devices due to the inventive powers of Séverine. The half-dozen daily feuilletons which so delightfully muddle the readers' brains, the police news and the illustrated scenes of murders and executions, the "portraits de 'filles', de prêtres et d'anarchistes",—these it is that have made the *Cri* dear to the "people". But if Guesde's articles did comparatively little towards the success of this cheap and nasty daily, Labusquière's "incapacité notoire" will certainly not do more, so that, since Vallès and Victor Hugo cannot be expected to do their dying over again, nor Watrins be executed daily and since Duc Quercy's pistol—"le plus beau jour de sa vie"—rusts ingloriously, the *Cri* is likely to come to grief if Séverine slackens in her contrivances—as she appears to do. And then Guebhard will be for having a few pounds of flesh out of Marouck and Félix Pyat.

This same Dr. Guebhard who is not only the proprietor of the *Cri*—including its directress—but is a professor of chemistry into the bargain, was remonstrated with the other day by his colleagues on the subject of his connection with the *Cri* and the singular goings on of his wife; he simply told them by way of explanation that he had put 300,000 francs into the paper and he'd be damned but he would win them back again. To this clincher his bourgeois friends had nothing at all to reply and immediately changed the subject. And Dr Guebhard goes on professing in peace.

Maupassant had no need to go farther than his own *Gil Blas* for his *Bel-Ami* whose prototype he found there in Baron de Vaux. But fiction—when it is not Zola's—is cleaner than truth and *Bel-Ami* is a fool to Labruyère.

Our best thanks for your long letter and for cheque.

Will you please tell Tussy that Lavroff fidgets about his historical review and ask her to send me the January number. I suppose she received the P. O. order he sent her.

Paul left for Bordeaux on Saturday in Guesde's stead and at a

few hours' notice. I am without news from him but expect him tomorrow.

Very glad to hear that Pumps is getting better. Love to her and to you all from

Your affectionate,

LAURA.

Not a word from Longuet.

TRADUCTION

7 février 87, Paris.

Mon cher Général,

L'infortunée *Voie du peuple* a déjà suivi le triste destin de ses aînés, *L'Égalité* et *Le Citoyen*¹. Nos bourgeois et nos broussistes triomphent. Mais les possibilistes riront peut-être jaune un jour, car cette dernière manœuvre est pleine de risques et les meneurs de jeu sont bien de cet avis². L'émotion provoquée ici par la rupture a été considérable; *Le Cri* et *La Voie* ont connu une vente extraordinaire pendant un jour ou deux, et même après que la première fièvre se fut un peu calmée, *La Voie* s'est très bien vendue. Mais les bailleurs de fonds ont continué à battre froid au journal et non seulement les malheureux rédacteurs n'ont pas de fonds pour faire vivre une publication, mais ils en manquent même pour leur propre pain quotidien. A l'exception de Deville et de Goullé, ils vivent tous au jour le jour et ne peuvent se permettre de travailler pour rien.

Guesde, la dernière fois que Paul l'a vu, était aussi confiant que jamais dans le succès et il semble vraiment qu'il y ait quelque chance de ressusciter le journal.

En attendant, *Le Cri* s'achètera et se lira comme par le passé, la qualité des articles de fond n'ayant, comme vous dites, que peu de rapports avec son succès. Ce succès est redevable depuis le début à toutes sortes d'expédients et d'artifices dus aux dons inventifs de Séverine. La demi-douzaine de feuillets quotidiens qui brouillent si agréablement l'esprit des lecteurs, les nouvelles policières et les scènes illustrées de crimes et d'exécutions, les « portraits de « filles », de prêtres et d'anarchistes », c'est tout

1. Dans le n° 7 (8 février 1887) la rédaction informait les lecteurs que *La Voie du peuple* suspendait sa publication le temps de pourvoir aux difficultés matérielles. En fait le n° 8 portera la date du 18 février et le journal paraîtra jusqu'au 35° numéro (17 mars 1887). (N. R.)

2. La rédaction du *Cri du peuple* était pratiquement entre les mains des possibilistes, Dumay, Marouck, etc. (N. R.)

cela qui a rendu *Le Cri* cher au « peuple ». Mais si les articles de Guesde ont relativement peu contribué au succès de ce méchant quotidien bon marché, l'« incapacité notoire » de Labusquière n'y contribuera certainement pas davantage, et, en définitive, puisque Vallès et Victor Hugo ne peuvent, selon toute attente, se remettre à mourir régulièrement, ni les Watrin¹ à se faire exécuter tous les jours, et puisque le pistolet de Duc-Quercy² (« le plus beau jour de sa vie ») rouille sans gloire, *Le Cri* risque fort de battre de l'aile si l'ingéniosité de Séverine se relâche, ce qui semble bien se produire. Et alors Guebard réclamera quelques livres de chair à Marouck et à Félix Pyat.

Ce même docteur Guebard qui est non seulement propriétaire du *Cri* (sa directrice y compris), mais professeur de chimie pardessus le marché, s'est attiré l'autre jour des observations de la part de ses collègues au sujet de ses liens avec *Le Cri* et de la conduite singulière de sa femme; il leur a simplement dit en guise d'explication qu'il avait placé 300.000 francs dans le journal et qu'il voulait bien que le diable l'emporte s'il ne les récupérait pas. À un tel argument ses amis bourgeois n'ont absolument rien trouvé à répondre et ils ont immédiatement changé de sujet. Et le docteur Guebard continue à professer en paix.

Maupassant n'a pas eu besoin de chercher ailleurs que dans son *Gil Blas*³ le modèle de son Bel Ami et il en a trouvé le prototype dans le baron de Vaux. Mais la fiction (sauf quand il s'agit de Zola) est plus propre que la vérité et Bel Ami est un niais en comparaison de Labruyère.

Nos plus vifs remerciements pour votre longue lettre et pour le chèque.

Voudriez-vous dire à Tussy que Lavroff s'énerve au sujet de sa revue historique : demandez-lui de m'envoyer le numéro de janvier. Je suppose qu'elle a reçu le mandat-poste qu'il lui a envoyé.

Paul est parti samedi pour Bordeaux à la place de Guesde, et on ne l'en a averti que quelques heures à l'avance. Je suis sans nouvelles de lui, mais je pense qu'il rentrera demain.

Très contente d'apprendre que Pumps va mieux. Mes amitiés à elle et à vous tous.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Pas un mot de Longuet.

1. Ingénieur des mines de Decazeville, défenestré par les grévistes en janvier 1886. (Voir Lettre n° 182 du 15 mars 1886, t. I, p. 345.) (N. R.)

2. Allusion à la provocation policière au siège du *Cri du peuple*, le 7 janvier 1885. (Voir Lettre n° 138 du 18 janvier 1885, t. I, p. 259.) (N. R.)

3. Maupassant était, en effet, collaborateur du *Gil Blas*. (N. R.)

214. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 24th Febr. 1887.

My dear Laura.

The Revolution en Allemagne—Prise de Berlin— does not exactly come off in the way depicted in the *Way of the People*. The *Voie du peuple* on the other side of the Vosges is not exactly along the Boulevards of beautiful Paris. Not to speak of their mistakes about seats lost and gained, etc., the success of our German friends lies in another direction than where they seek it. First of all, we have so far lost seats and not gained any, but that, though a fact, counts for nothing. The decisive fact is that, while we are very slowly losing ground in the Saxon districts of *Hand-weaving* (which is dying out) and which were our original strongholds, we are gaining far more rapidly not only in the large towns but in all rural industrial districts. I have the exact figures of 43 districts with one deputy each, including Berlin, Hamburg, Dresden, Munich, Leipzig, Hanover, Magdeburg, Elberfeld, Cologne, Düsseldorf, Nürnberg, Stuttgart, Francfort, etc., mostly large towns of course.

In these we had in all votes	408.360
in the same places in 1884	321.876
	Gained 86.484

or 27 per cent on the votes of 1884, in 3 years; and these include 5 districts in which we lost votes. In a day or two I shall have more data to extend my list which comprises all districts the figures of which I know. Berlin has come out splendidly and I begin to have some confidence in that otherwise ridiculous town.

The pressure brought to bear on our people was tremendous. Not even public proclamation of their candidates was allowed. Every one who took a part in the election by distributing bulletins de vote etc. was noted—which means expulsion in the numerous towns under state of siege. Wherever possible, the manufacturers conducted them to the poll and saw that they voted for Bismarck unless they wanted immediate discharge from work. And all this will be repeated and increased on the day of ballotage where we expect to secure most of our seats.

Singer is the Lockroy—le premier élu de l'Allemagne. He had 32,227 votes, which no other member can boast of; Bebel is in for Hamburg, Liebknecht out for Offenburg; had he had 50 more votes, he would have been in the ballot at Bremen and

then sure of election. But there are sure to be double elections so that he will not want the place whereon to rest his hind quarters. The exact number of ballots in which we are interested I do not know; 16 at the least. These we shall almost all carry, as far as I can see—and unless we are left in the lurch by the Centre or Progressists, which is quite on the cards.

While ordinarily but 55 to 65 % of the voters polled, this time the philistine came up in force; 85 to 90 % of the number on the list. And this accounts for many defeats.

I am extremely glad of the Alsatian vote. That will help us to get rid of these non-descripts—neither fish nor flesh nor good red herring—all the easier.

In a day or two you will get a printed circular with Aveling's reply to the charges of the N[ew]York Executive. If this Circular has not been sent to the German club in Paris then it has not been sent to Paris at all. It is nothing but the usual complaint of Knoten against Gelehrte that they lived extravagantly on the pence of the working men. Fortunately we have a good reply.

Tell Paul that his discovery about Oriental Circumcision shares the fate of many of my discoveries in natural science viz that it had been made before. I have read the same thing long ago in German books and should not wonder if it was already in old Creuzer's Symbolik which is as old as the battle of Waterloo.

Poor Edward had an awful shock about these ridiculous accusations, so soon after his quinsy. He is not over endowed with power of resistance to malady, and so this threw him back very much. He has been off and on at Hastings and is going off again tonight.

The last page of the *Voie* today looks rather queer, all *Bel Ami* and no advertisements. Rather too much for one dose, I should think.

Half past five—Postschluss—and Dinner Bell! So farewell for to day.

Very affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 24 février 1887.

Ma chère Laura,

La Révolution en Allemagne-Prise de Berlin¹ n'a pas lieu exactement de la façon dont on la décrit dans *La Voie du peuple*. La voie du peuple de l'autre côté des Vosges ne suit pas exactement

1. *La Voie du peuple* en date du 24 février 1887 titrait sur six colonnes : « La Révolution en Allemagne. Prise de Berlin. » L'éditorial intitulé « Victoire » était consacré au succès des social-démocrates aux élections au Reichstag du 21 février. (N. R.)

les boulevards du beau Paris. Sans parler des erreurs commises par la rédaction au sujet des pertes et des gains de sièges, etc., le succès de nos amis allemands ne se trouve pas là où elle le cherche. Tout d'abord, nous avons jusqu'à présent perdu des sièges sans en gagner, mais cela, bien que réel, ne compte pas. Le fait décisif, c'est que, si nous perdons lentement du terrain dans les régions saxonnes de *tissage à main* (en voie de déperissement) qui étaient à l'origine nos places fortes, nous en gagnons bien plus rapidement non seulement dans les grandes villes, mais dans toutes les régions d'économie à la fois rurale et industrielle. J'ai les chiffres exacts de 43 circonscriptions élisant chacune un député, y compris Berlin, Hambourg, Dresde, Munich, Leipzig, Hanovre, Magdebourg, Elberfeld, Cologne, Dusseldorf, Nuremberg, Stuttgart, Francfort, etc., grandes villes pour la plupart naturellement.

Nous y avons eu un nombre total de voix de 408.360
et dans les mêmes localités en 1884 321.876

Gains 86.484

soit 27 % sur les voix de 1884, en trois ans; en y incluant cinq circonscriptions où nous avons perdu des voix. Dans un jour ou deux, j'aurai d'autres données pour compléter ma liste qui comprend toutes les circonscriptions dont je connais les chiffres. Berlin s'est comporté d'une façon splendide et je commence à avoir quelque confiance dans cette ville à d'autres égards ridicule.

La pression qui s'est exercée sur nos amis a été effroyable. On ne les a même pas autorisés à publier les noms de leurs candidats. Quiconque participait à la campagne électorale en distribuant des bulletins de vote, etc., était identifié, ce qui équivalait à l'expulsion dans les nombreuses villes en état de siège¹. Partout où ils ont pu le faire, les industriels ont conduit leur personnel aux bureaux de vote et ont veillé à ce qu'on votât pour Bismarck, sous peine de licenciement immédiat. Et tout cela sera renouvelé et aggravé le jour du scrutin de ballottage où nous comptons nous assurer la plupart de nos sièges.

Singer est le Lockroy², le premier élu de l'Allemagne. Il a eu 32.227 voix, ce dont aucun autre député ne peut se vanter; Bebel est élu à Hambourg. Liebknecht est battu à Offenburg; s'il avait eu 50 voix de plus, il aurait été en ballottage à Brême et sûr ensuite de son élection. Mais il y aura sûrement de doubles

1. Depuis 1878 existait en Allemagne la loi d'exception contre les socialistes (*Sozialistengesetz*), qui avait supprimé les organisations et la presse du parti social-démocrate. Cette loi instituait le petit état de siège qui permettait d'interdire toute réunion et d'expulser de la ville tout individu suspect. (N. R.)

2. Aux élections de 1885, Lockroy était le « premier élu » de la Seine avec 272.850 voix. (N. R.)

élections, de sorte qu'il ne sera pas en peine de trouver un siège où poser son postérieur. Quant au nombre exact de ballottages qui nous intéressent, je l'ignore; 16 au moins. Nous sortirons vainqueurs de la plupart, pour autant que je puisse voir, à moins que le Centre ou les Progressistes ne nous laissent dans le pétrin, ce qui n'est pas du tout impossible.

Alors qu'il n'y avait d'habitude que 55 à 65 % de votants, cette fois les philistins sont venus en force : 85 à 90 % des inscrits. Et cela explique pas mal de défaites.

Je suis extrêmement content des élections en Alsace. Cela nous aidera à nous débarrasser d'autant plus facilement de ces gens indéfinissables, ni chair ni poisson, ni quoi que ce soit de solide.

Dans un jour ou deux, tu recevras une circulaire imprimée avec la réponse d'Aveling aux accusations de l'Exécutif de N[ew] York¹. Si cette circulaire n'a pas été envoyée au cercle allemand de Paris, c'est qu'alors elle n'a pas été envoyée à Paris du tout. Il ne s'agit de rien d'autre que de la récrimination habituelle des imbéciles contre les intellectuels, à savoir qu'ils ont vécu dans le luxe avec les sous des ouvriers. Heureusement nous avons de quoi leur répondre.

Dis à Paul que sa découverte sur la circoncision en Orient partage le sort d'un grand nombre de mes découvertes dans les sciences naturelles, autrement dit qu'elle a déjà été faite. J'ai lu la même chose il y a longtemps dans des livres allemands et je ne serais pas surpris qu'elle se trouve déjà dans la *Symbolique* de Kreutzer (Creuzer)² qui est aussi vieille que la bataille de Waterloo.

Le pauvre Edward a été terriblement secoué par ces accusations ridicules, survenant tout de suite après son angine. Il n'est pas doué d'une grande capacité de résistance à la maladie, et cela a provoqué chez lui une sérieuse rechute. Il a été à plusieurs reprises à Hastings et il repart ce soir.

La dernière page de *La Voie* d'aujourd'hui a un assez drôle d'air : rien que *Bel Ami* et pas d'annonces³. Un peu trop pour une seule fois, me semble-t-il.

1. Tussy et Aveling avaient effectué un voyage de quinze semaines aux États-Unis, invités par le comité exécutif du parti social-démocrate. A la veille de leur départ, l'Exécutif avait contesté un certain nombre de notes de frais établies par Aveling, l'accusant de payer le voyage de Tussy sur les sommes qui lui étaient allouées. Engels prit dans cette affaire le parti des Aveling. On trouvera des détails sur cette question dans la lettre d'Engels à M^{me} Wichnewetsky du 9 février 1887. (N. R.)

2. Allusion au livre *Symbolik und Mythologie der alten Völker* du professeur Friedrich Creuzer, dont la 3^e édition datait déjà de 1836. (N. R.)

3. *La Voie du peuple* en date du 24 février 1887 a sa page 4 tout entière consacrée au feuilleton (*Bel Ami* de Maupassant) dont elle avait commencé la publication le 8 février. (N. R.)

Cinq heures et demie, fermeture de la poste et cloche du dîner !
 Au revoir donc pour aujourd'hui.

Bien affectueusement à toi,

F. ENGELS.

215. — FRIEDRICH ENGELS
 A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 10th March 87.

My dear Laura,

Pleasant news. The first edition of *Capital*, 500 copies, is sold with the exception of about 50 copies and the 2nd edition is in preparation. Nearly half the edition, as far as I can calculate, has gone to America and the 2nd ed[ition] will still find a good market there unless a piratical edition is brought out which however will not probably be undertaken before the success of the book in America is manifest and moreover it will take some time. As the clichés are there, the 2nd ed[ition] will soon be in the market, and on that we shall have 3/9 in every copy instead of 3/.—as on the first. It will again be a 30/—edition.

We saw the article in *The Athenaeum* and Tussy will send you a copy. It is very fortunate that the press begins to speak of the book just as the 1st edition is sold out, and the *Ath[enaeum]* article is worth a good deal to us. The gentlemen of the press evidently did not know exactly how to speak of the book, hence the delay, but now the *Ath[enaeum]* has given them the key-note, the others are sure to follow suit.

Between the above and what follows lies a longwinded visit from old Jakins the house agent who took the rent, and payment for coals and two glasses of gin and a cigar—a repeated ringing of the dinner bell to drive the old fellow away—successful at the third repetition—then a rather heavy dinner with Nim's potato cakes as a wind up, and so I am wound up, but not for letter writing. I think you will not be sorry if under these circumstances I make no further attempt but proceed at once to subscribe myself

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 10 mars 87.

Ma chère Laura,

Une agréable nouvelle. La première édition du *Capital*¹, 500 exemplaires, est vendue, à l'exception de 50 exemplaires environ, et la deuxième édition est en préparation. A peu près la moitié de l'édition, pour autant que je puisse calculer, est allée en Amérique et la deuxième édition y trouvera encore de bons débouchés, à moins que ne sorte une édition de contrebande, mais il est peu probable qu'on en entreprenne une avant que le succès du livre ne soit manifeste en Amérique, et de plus il faudra du temps. Comme on a gardé le plomb, la deuxième édition sera bientôt en vente, et pour celle-là nous aurons 3 shillings 9 pence par exemplaire, au lieu de 3 shillings comme pour la première. Ce sera de nouveau une édition à 30 shillings.

Nous avons vu l'article de l'*Athenaeum*², et Tussy t'enverra un exemplaire. Il est fort heureux que la presse commence à parler du livre au moment où la première édition est épuisée, et l'article de l'*Ath[enaeum]* nous est très précieux. Ces messieurs de la presse ne savaient évidemment pas très bien comment parler du livre, d'où le retard; mais maintenant que l'*Ath[enaeum]* leur a donné le ton, les autres suivront certainement.

Entre ce qui précède et ce qui suit, il y a eu l'interminable visite du vieux Jakins, le gérant, qui a ramassé le loyer, le prix du charbon, deux verres de gin et un cigare. Les coups répétés de la cloche du dîner pour chasser le bonhomme n'ont eu de succès qu'à la troisième répétition. Nous avons eu un dîner assez lourd, avec les gâteaux aux pommes de terre de Nim comme conclusion, et me voici donc « regonflé », mais pas pour faire de la correspondance. Je pense que tu ne regretteras pas que, dans ces conditions, je ne fasse pas d'autre tentative, mais que je me déclare tout de suite

Bien affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. Il s'agit de la traduction anglaise du Livre I. (N. R.)

2. *The Athenaeum*, n° 3097 (5 mars 1887, p. 313-314), publie une critique de l'édition anglaise du *Capital*. (N. R.)

216. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Wednesday evening [March 16th 1887].

My dear General,

More welcome than flowers in May or a fire in December is a cheque at all times: it is the one thing that is never out of season.

Very happy we were to hear that *The Capital* is selling well and I hope that it may be read as well as bought and that what it teaches may not all of it fall on stony ground but some of it on good and generous soil.

If I did not, there and then, write to thank you for your remittance it is that I hate post-cards and that I had no time for better or for more. The fact is that I have a pocket-ful of gossip for you and that I put off writing until I should have the leisure to let you have it comfortably. But yesterday, and the day before and again today I have had no time to talk to you, so that I must needs send on these few lines just to say that we thank you.

Paul has given notice to leave to his voutour-landlord, who not only had refused point-blank to make any of the repairs which he had undertaken to make when we took the apartments, 5 or 6 years ago, in the dirtiest and most dilapidated condition (and which repairs are now grown indispensable) but had been impudent into the bargain. I think that he wants to get rid of us after the late electoral campaign, the mere thought of which still stinks in the nostrils of this "vulture".

Tell Schorlemmer that I was more touched by his failing to turn up at the right time than by the desertion of some other folks, for he has always been the faithfulest of friends.

Goodnight, my dearest General, and à bientôt. Love to all and to yourself.

Affectionately,

YOUR LAURA.

TRADUCTION

Mercredi soir [16 mars 1887.]

Mon cher Général,

Plus que les fleurs en mai ou un feu en décembre, un chèque est le bienvenu à toutes époques : c'est la seule chose qui ne soit jamais hors de saison.

Nous avons été très heureux d'apprendre que *Le Capital* se vend bien : j'espère qu'il se lira autant qu'il s'achètera et que son enseignement ne tombera pas uniquement sur un sol aride, mais que quelques graines trouveront une terre généreuse et bonne.

Si je ne vous ai pas écrit sur-le-champ pour vous remercier de votre versement, c'est que je hais les cartes postales et que je n'avais pas le temps de faire plus ou mieux. En fait j'ai toute une brassée de cancons en réserve pour vous et j'attendais pour vous écrire de pouvoir vous en faire part tout à loisir. Mais hier, avant-hier et aujourd'hui de nouveau, je n'ai pas eu le temps de bavarder avec vous, et il faut donc que je vous envoie ces quelques lignes simplement pour vous dire que nous vous remercions.

Paul a donné congé à son voutour de propriétaire, qui non seulement avait refusé catégoriquement de faire aucune des réparations auxquelles il s'était engagé quand nous avons pris ce logement, il y a cinq ou six ans, dans un état de parfaite saleté et de parfait délabrement (et ces réparations sont devenues maintenant indispensables), mais qui avait été insolent par-dessus le marché. Je pense qu'il veut se débarrasser de nous depuis la dernière campagne électorale dont la seule pensée doit encore donner la nausée à ce « voutour ».

Dites à Schorlemmer que j'ai été davantage affectée par son défaut de ponctualité que par l'abandon d'autres gens, car il a toujours été le plus fidèle des amis.

Bonsoir, mon très cher Général, et à bientôt. Amitiés à tous et à vous-même.

Affectueusement,

Votre LAURA.

217. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 21 March 1887.

My dear Laura,

I have received Fortin's Ms which, I am afraid, will have to rest a bit in my drawer, as I must still nurse my eye. Of course the inflammation was merely symptomatic of the real affection, a weakness brought on by over-exertion of the eye especially at night-time, and that can be cured by nothing but the removal of the cause; in consequence Nim and I pass our evenings now at card-playing and I find it acts, but has to be continued yet a bit. If Paul continues his work at the Bibliothèque etc. in the usual way, I am afraid he will have to suffer for it, though of course his doctor ought to know.

To settle business first: I enclose cheque for £ 12.—, and further inform you that nothing has been heard here from Longuet. I sent him a postcard about the copy of *Capital* adressed to *La Justice* asking if he had got it; no reply either.

The gifes between the *Voie* and the *Cri* may amuse the Parisians but I should be very sorry to see our friends there sinking to the level of saltimbanques at fairs forcing themselves upon the attention of the public by quarrels and fights provoked for that purpose. If that will go down in Paris, it will certainly not anywhere else, and it is certainly not the way to raise our Parisian friends in the esteem of the working class out of France. I can conceive Goullé boxing Labruyère's ears while they had the *Voie* to give their own account of the affair, but the repetition by Goullé and Deville after the paper was dead, and they had to take refuge in the *Radical*, seems to me utterly out of all common sense. The version of the *Cri* reaches all the foreign socialist papers; that of the *Radical* does not, unless forwarded express. And whether or not, this mode of settling disputes after the manner of the German Knoten before 1848 will give foreigners a very poor idea of the leaders of French Socialism and makes one almost regret the duelling practices of the Second Empire journalists, as being only ridiculous. The sooner the whole affair is forgotten, the better it will be for our people.

Old William, if not actually dead, seems to be dying—vide enclosed cut from *The Weekly Dispatch*. And the dynamite shells of St. Petersburg seem after all not to have missed their aim. Vide the abject declaration which through Reuter (!!) the Russian government have sent round Europe. The Czar goes on his knees

before revolution, and even the Russophile *Daily News* says this abject document can be compared only to the abject telegram of Alexander Battenberg to the Czar. This thing looks indeed like the beginning of the end in Russia, and that would be the beginning of the end in Europe too. What a fool that Czar must be! Not to see that when he ordered the plot to kidnap and, if necessary, to kill that poor ass the Alexander Battenberg, he justified the same proceedings against himself, and called upon his own enemies to apply to him his own methods!

Pumps is expected back from Eastbourne tomorrow. Edward lectured yesterday morning—for the first time since his quinsy—in an East End Radical Club; he is making a very useful and probably successful campaign amongst the East End Radicals to engage them to cut loose from the Great Liberal Party and form a working men's party after the American fashion. If he succeeds, he will get both socialist Associations into his wake; for here he gets hold of the real spontaneous working men's organizations and gets at the heart of the working class. So far his prospects are good. Tussy and he are going to move this week into their new place in Chancery Lane but as they must clear out from 38 St George's Square tomorrow, they will perhaps have to stay a few days with us.

Love from Nim.

Affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 21 mars 1887.

Ma chère Laura,

J'ai reçu le manuscrit de Fortin qui, je le crains, devra dormir quelque temps dans mon tiroir, car il faut que je continue à soigner mon œil. L'inflammation n'était naturellement qu'un symptôme de l'affection véritable, une faiblesse provoquée par un surmenage de l'œil surtout le soir, et cela ne peut se guérir que par la suppression de la cause; c'est pourquoi Nim et moi, nous passons maintenant nos soirées à jouer aux cartes, et je trouve que c'est efficace, mais il faut encore continuer quelque temps. Si Paul poursuit son travail à la Bibliothèque, etc., à son rythme habituel, je crains qu'il n'ait à en souffrir aussi, mais naturellement son docteur doit le savoir aussi bien.

Réglons d'abord les affaires : ci-joint un chèque de 12 livres. D'autre part, je t'informe qu'on n'a ici aucune nouvelle de Longuet. Je lui ai envoyé une carte postale au sujet de l'exemplaire

du *Capital* adressé à *La Justice*, en lui demandant s'il l'avait reçu : pas davantage de réponse.

Il est possible que les gifles échangées entre *La Voie* et *Le Cri*¹ amusent les Parisiens, mais je serais désolé de voir nos amis se ravaler au rang de saltimbanques de foire qui s'imposent à l'attention du public par des querelles et des batailles provoquées dans ce dessein. Si cela passe à Paris, cela ne passera certainement pas ailleurs, et ce n'est certainement pas la façon de hausser nos amis parisiens dans l'estime de la classe ouvrière hors de France. Je puis admettre que Goullé ait donné une claque à Labruyère tant que nos amis avaient *La Voie* pour y publier leur propre version de l'affaire, mais la répétition d'un tel acte de la part de Goullé et de Deville après la mort du journal, alors qu'ils étaient obligés d'avoir recours au *Radical*², me paraît totalement dénuée de bon sens. La version du *Cri* atteint tous les journaux socialistes étrangers; il en va autrement de celle du *Radical*, à moins qu'on ne l'envoie spécialement. Et, qu'on le fasse ou non, cette façon de régler des querelles à la manière des imbéciles allemands d'avant 1848 donnera aux étrangers une très triste idée des dirigeants du socialisme français et fera presque regretter les duels des journalistes du Second Empire qui se contentaient d'être ridicules. Plus vite toute cette affaire sera oubliée, mieux cela vaudra pour nos amis.

Le vieux Guillaume, s'il n'est pas absolument mort, semble être en train de mourir : voir coupure ci-jointe du *Weekly Dispatch*³. Et les bombes à la dynamite de Saint-Petersbourg ne semblent pas, après tout, avoir manqué leur but. Voir l'abjecte déclaration que, par Reuter (!), le gouvernement russe a envoyée à toute l'Europe. Le tsar se met à genoux devant la révolution, et même le russophile *Daily News*⁴ dit que ce document abject ne peut se comparer

1. A la suite d'un certain nombre de rumeurs fâcheuses, dont *La Voie du peuple* se fit l'écho dans son dernier numéro (17 mars 1887), des échanges de gifles et de témoins eurent lieu entre Goullé et Labruyère, chacun accusant l'autre de s'être dérobé à la réparation par les armes. *Le Cri du peuple* donna naturellement sa version des incidents, en omettant toutefois soigneusement de mentionner par son nom *La Voie du peuple*, mais attribuant sa disparition au manque de lecteurs. (N. R.)

2. *Le Radical* du 20 mars 1887 ouvrit ses colonnes à Goullé, Deville et Duc-Quercy pour leur permettre de répondre au *Cri du peuple*. (N. R.)

3. La mort de Guillaume I^{er}, annoncée par toute la presse le 7 mars, était démentie dès le lendemain. La coupure que mentionne Engels est sans doute l'article « Topics of the Day » du *Weekly Dispatch* du 20 mars 1887 (p. 1/I). (N. R.)

4. Dans le *Daily News* du 21 mars 1887 (p. 5/V-VI), un article intitulé : « The Nihilist Conspiracy » contient une déclaration du tsar Alexandre, qui se plaint que les précautions qu'il est obligé de prendre pour sa sécurité personnelle restreignent ses déplacements et l'empêchent de voir son peuple tel qu'il est et de juger par lui-même des besoins de celui-ci. (N. R.)

qu'au télégramme abject d'Alexandre Battenberg au tsar¹. Cela ressemble vraiment au commencement de la fin en Russie, et ce serait le commencement de la fin en Europe aussi. Quel imbécile ce tsar doit être ! Ne pas voir que, lorsqu'il a ordonné le complot pour enlever et, si besoin était, pour tuer ce pauvre âne d'Alexandre Battenberg, il justifiait l'emploi des mêmes procédés contre lui-même, et qu'il invitait ses propres ennemis à lui appliquer ses propres méthodes !

Nous pensons que Pumps rentrera demain d'Eastbourne. Edward a pris la parole hier matin (pour la première fois depuis son angine) dans un club radical de l'East End; il fait une campagne très utile et probablement fructueuse parmi les radicaux de l'East End pour les amener à rompre les liens avec le « grand parti libéral » et à former un parti ouvrier à la manière américaine. S'il réussit, il entraînera les deux associations socialistes dans son sillage; car il atteint là les véritables organisations spontanées d'ouvriers et il va au cœur de la classe ouvrière. Jusqu'à présent ses perspectives sont bonnes. Tussy et lui vont emménager cette semaine dans leur nouvelle maison de Chancery Lane, mais comme il faut qu'ils déménagent demain du 38, St. George's Square, ils devront peut-être séjourner quelques jours chez nous.

Amitiés de Nim.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

218. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

122 Regent's Park Road N. W.
Londres, le 11 avril 1887.

Mon cher Lafargue,

Vous me demandez que, en ma qualité d'exécuteur des dernières volontés littéraires de Karl Marx, je vous donne une autorisation formelle de traiter pour la publication d'une nouvelle édition de

1. En août 1886, une conspiration d'officiers acquis à la Russie avait abouti à l'enlèvement d'Alexandre de Battenberg, roi de Bulgarie, qui avait été contraint de signer son abdication. Mais, trois jours après, il faisait, grâce à l'action de Stamboulov, une entrée triomphale à Sofia. Il n'en jugeait pas moins nécessaire d'adresser un humble télégramme au tsar. (N. R.)

la *Misère de la philosophie* et de ses autres ouvrages en langue française. Bien que, entre vous et moi, cela ne me paraisse guère nécessaire, il va sans dire que je vous la donne avec plaisir.

Bien à vous,

F. ENGELS.

219. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, le 13 avril 87.

Mon cher Lafargue,

Voici la lettre pour votre éditeur. J'espère que vous réussirez cette fois, dans tous les cas faites-vous retourner l'exemplaire car je n'[en]ai pas d'autre à vous envoyer². Traitez aussi pour 20 à 25 ex. gratis pour nous, nous en aurons bien besoin.

Je vous enverrai le rapport du *D[aily] Telegr[aph]* sur le meeting d'avant-hier qui parle beaucoup de Tussy³. Schorlemmer était là, c'était sans exception le plus grand meeting que nous ayons jamais eu ici.

L'affaire de N[ew] York va très bien⁴. Les messieurs du comité exécutif ont fait tant de bêtises depuis qu'ils sont déjà enfoncés. C'est une très longue affaire et très... embrouillée, mais nous n'avons plus rien à craindre de ce côté-là.

Vous vous faites une bonne idée de M. Sonnenschein en croyant que nous avons à notre disposition des copies de l'article d'Aveling et Tussy — je n'en ai vu que les épreuves mais je dirai à Tussy de me faire avoir un ex[emplaire] pour vous. Il faudra qu'ils l'achètent, S[onnenschein] traite ses auteurs comme de simples salariés.

Le grand anarchiste Kropotkine, avant-hier, a accepté l'hospi-

1. Dans l'original : cela me paraît. (N. R.)

2. Il s'agit de nouveau de l'édition de *Misère de la philosophie*. On se souvient qu'une première tentative en 1884 avait finalement échoué (voir t. 1, p. 168-176). (N. R.)

3. Il s'agit de l'article : « Irish Crimes Bill, Great Demonstration on Hyde Park, Processions and speeches », publié par le *Daily Telegraph* du 12 avril 1887 (p. 2/I-VI). (N. R.)

4. Il s'agit toujours des démêlés entre Aveling et l'Exécutif du parti socialiste new-yorkais. (Voir note 1, p. 19.) (N. R.)

talité de la Soc[ial] Dem[ocratic] Federation, il était avec eux et Davitt sur leur *waggonette*. Très caractéristique : quelqu'un voulait amener Davitt chez Aveling, mais D[avitt] dit : I cannot meet him, because he is an Atheist¹ !

Pas moyen de pousser l'apparition de votre article dans *Time* — Price est en train de quitter S[onnenschein] et S[onnenschein] dit que c'est son associé Lowrey qui mène la revue et celui-là nous ne l'avons jamais vu. Si vous aviez une idée de la confusion et du désordre qui règnent dans ce *business*, vous auriez bien autrement patience.

Faites-vous candidat tout de même, avec ou sans chance². Il faut passer par là surtout à Paris; et surtout depuis que vous avez réussi de nouveau à tuer tous vos organes dans la presse, il n'y a pas d'autre chose à faire, car en agitation il faut rester en vue du public. Avec 10.000 francs vous pouvez tenir un journal hebdomadaire pendant longtemps, et cela vous devriez trouver. Du reste, j'espère que la révolution en Russie vous tirera d'embaras et mettra l'Europe en branle. Trois attentats en 30 jours, voilà ce qui doit suffire même pour un tsar. D'après la presse anglaise, même russophile, tout est sens dessus dessous en Russie; la confiance dans la puissance du gouvernement est tuée, l'armée est pleine de nihilistes — 482 officiers exilés à l'île de Sakhaline (Pacifique) — et les paysans écrasés par l'émancipation, par les impôts, par les usuriers, ont reçu le dernier coup par l'obligation du service personnel dans l'armée, système prussien. Avec cela la crise financière en permanence, le rouble-papier 2 frs 8 à 9 centimes au lieu de 4 frs, la concurrence américaine et indienne pour les blés, et pas un banquier de l'Europe qui veuille prêter — cela ne pourra durer cette année !

Schorl[emmer] envoie ses saluts.

Embrassez Laura à qui je vais écrire.

Bien à vous.

F. E.

1. Je ne puis le rencontrer parce qu'il est athée. (N. R.)

2. Des élections municipales doivent avoir lieu le 8 mai. Lafargue sera candidat dans le Ve arrondissement, au Jardin des Plantes. (N. R.)

220. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Monday [April 24th 1887].

My dear General,

I think I was on the subject of your book when I broke off the other day. A Sunday in the country in hot and stormy weather—with an open air dinner of « lapin sauté » and green peas and a bottle of piccolo—have somewhat confused my memory. These last few Sundays we have spent in exploring the banks of the Marne, beautiful “intirely” just about Champigny and Chennevières and which you have known perhaps, since, like the devil, you seem to know everything. Paul’s eyes will not let him work quite as hard as usual, wherefore we make the best of his enforced idleness by studying the environs of Paris.

To return to your book, Fortin sent me his translation, but it was not fit for print. So I lent my copy of your book to Guesde who is responsible for the version which has appeared in the *Socialiste* and which I consider very good.

Brousse is hourly sinking deeper into the mire of his own creating; his own people are getting daily more unmanageable; they protest against his attitude during the late elections and accuse him of having betrayed the party. The Bourse du travail is another stumbling-block in the path of the Possibilists; hitherto they had managed to monopolise all the posts and places and monies placed by the town-council at the disposal of the workmen, and Brousse, by throwing them a sop from time to time, had succeeded in bribing his men into allegiance. Now, at last, the other fractions of our party, better-advised, are beginning to clamour for their share of the booty, and right and left, and on every side, the Possibilists find very dangerous enemies start up against them. Not one bit too soon!—

Do you remember my talking to you about an American Stanton, co-proprietor of the *European Correspondent*, and telling you how he had asked me to get Rochefort to write for him for nothing: (Fancy Rochefort writing for nothing! If glory and notoriety are no longer to be paid for in hard cash by “cute” Barnums, our most ambitious guinea-a-liners will be wanting to grow fat at ease and “live inglorious days”.) By way of answer, I wrote, rather sharply, to request Mr. Stanton to pay me for the articles I had translated for him. To this short and sweet missive I got no answer. But one fine morning, as I was dusting Paul’s room, in

walks Mr. Theodore Stanton. Very amiable and charming and remarking to me that we were a very long way off from the Arc de Triomphe. (The Stantons are rich and live near the Champs Elysées.) I told him that we had no business near the Arc de Triomphe. He went on to explain how it was that I had not been paid. He invited both Paul and myself to lunch and a day or two later sent me an invitation to meet his mother, a noted American authoress (Elizabeth, something else, Stanton) and Mme Caroline de Barrau, a very rich old woman, very philanthropic, and kind to the inmates of St-Lazare. At the same time he asked me to write him 2000 words on *Socialism in Paris*. I did not accept his invitation but I sent him the "2000" words "wanted" and am now conjecturing when this singular person means to send me the 50 francs due for my article.

Paul's paper in the *Commonweal* had been sent by him to Bax. It was a reply to an article of Bax's "On the morrow of the Revolution", in which the Code Napoléon was recommended as the "code" of the future. Morris, to whom Bax had given the paper, has translated and inserted it. Bax had proposed handing an article of Paul's to the editors of *To-day* and Paul had objected on the ground that he did not think anything printed in *To-day* would be likely to be much read. He was not acquainted with "the nature of the beast", I mean of *To-day*.

Paul comes in with his letter and fusses and says that this must go with his and so, my dearest General, as I have no time to read my letter, pray correct what mistakes there may be, as you go on. Love to all my old and young and middle-aged friends.

Affectionately,

Your LAURA.

Forgive me, my dear General, but I quite forgot the other day to thank you for your letter to Paul and cheque.

TRADUCTION

Lundi [24 avril 1887].

Mon cher Général,

Je crois que je vous parlais de votre livre quand je me suis interrompue l'autre jour. Un dimanche à la campagne par temps chaud et orageux, avec un déjeuner en plein air de lapin sauté et de petits pois et une bouteille de piccolo, ont un peu obscurci mes souvenirs. Nous avons passé ces quelques derniers dimanches à explorer les bords de la Marne; ils ne sont vraiment beaux que vers Champigny et Chennevières, et vous les connaissez peut-être puisque, comme le diable, vous semblez tout connaître. Les yeux

altogether, what can they expect? From Mesa's letter in the Spanish *Socialista* I see that the Blanquists too are making volte-face and approaching the Possibilists—another bad sign. A little success—even relative—at the elections would therefore be very welcome when our people are under such a momentary cloud. I know very well that that cloud will pass, that Parisian party life is a continual change of ups and downs, but at the same time I cannot but wish that next time they will cherish their own little weekly paper a little more than those disreputable dailies to which they work hard to give a reputation in order to be kicked out as soon as they have succeeded.

That Stanton of yours seems to be an out and out Yankee. But the 'cutest Yankee in Europe is as often and as much out of his element as the toughest Polish Jew. They misjudge the people they have to deal with.

The N[ew] Y[ork] Executive have launched in their despair another circular against Aveling saying that his statements are lies, yet making very important admissions in our favour. We shall of course reply. But the affair is practically ended, the Ex[ecutive] are themselves accused in N[ew] Y[ork] as swindlers and liars in another affair and on their trial before the N[ew] Y[ork] sections; so that whatever they have said, say, or may say, loses all importance. In the mean time the Aufsichtsbehörde of the American party appeals to them (to Edward and Tussy) to let the matter drop, and from very many places they receive very nice letters both from Americans and Germans. So that matter is virtually settled.

Edward and Tussy's agitation in the East End clubs is going on very favourably. The American example has its effects; it at last offers a handle to stir up the English working people.

In the League the Anarchists are on the decline, as everywhere when they are seriously handled instead of being trifled with. Their last proposal yesterday in the Council was, that at the Conference of Delegates all vérification des mandats should be suppressed and everybody accepted who said he was a delegate—to allow them to manufacture their usual bogus votes. This however was too much even for Morris; yet a minority of five was found to vote for such nonsense!

The Pagny affair is not quite clear to me yet. The gist of the matter lies in Art. 4, N^o 1, of the German Penal Code: "Pourra être poursuivi selon les lois pénales de l'empire allemand:

1) un étranger qui aura commis, à l'étranger (en pays étranger) un acte de haute trahison contre l'empire allemand ou contre un des états fédérés, ou qui aura fait de la fausse monnaie."

To apply this article to anybody but a political refugee not naturalized abroad, must produce a collision with the country of the man prosecuted. No nation in its senses will stand such treatment and if they tried it upon an Englishman, the most

peaceable minister would be compelled to send at once the British fleet to the German coast. Therefore this looks as if Bismarck wanted to place France between war or humiliation. For that he was ignorant of the warrant against Schnaebelé is impossible. And yet the state of Europe is such that a war would be for Bismarck, to play *va banque*. The man must be completely mad to act thus. Perhaps a few days more will give a clue. I really cannot imagine him to be such a consummate ass.

Enclosed the cheque Paul writes for, £ 12.—

Nim is well—was at the theatre last night with Pumps—going again this week to the Princess's—with Edward's ticket. Beer is flowing plentiful—I consume fully 2 bottles a day and march three miles, and for the last few Sundays have taken a glass of Port—voilà du progrès.

Bien à vous, je vous embrasse.

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 26 avril 87.

Ma chère Laura,

Mes félicitations à Paul, le candidat du Jardin des Plantes... et des animaux. Étant, en tant que nègre, d'un degré plus proche du reste du règne animal que nous tous, il est sans aucun doute le représentant le plus qualifié de ce quartier. Espérons que les animaux l'emporteront dans ce combat contre les bêtes. — Je suis assez surpris des hésitations de Basly, mais si un groupe réussit à se faire chasser de toute la presse, que peut-il espérer ? En lisant la lettre de Mesa dans le *Socialista* espagnol, je vois que les blanquistes aussi font volte-face et font des avances aux possibilistes : autre mauvais signe. Un petit succès, même relatif, aux élections serait donc le bienvenu en ce moment où nos amis sont provisoirement aussi mal en point. Je sais très bien que cela passera, que la vie politique parisienne est continuellement faite de hauts et de bas, mais je ne peux m'empêcher de souhaiter aussi que la prochaine fois, ils couvent leur petit hebdomadaire à eux un peu plus que ces quotidiens louches auxquels ils s'efforcent péniblement de donner un renom pour s'en faire mettre à la porte dès qu'ils y ont réussi¹.

1. Après le départ des guesdistes du *Cri du peuple* (31 janvier 1887), après la disparition de *La Voie du peuple* (17 mars 1887), l'hebdomadaire du parti *Le Socialiste* avait cessé de paraître le 26 mars 1887. (N. R.)

Votre Stanton a l'air d'être un parfait Yankee, mais le Yankee le plus astucieux est en Europe aussi souvent et aussi parfaitement hors de son élément que le plus fiefié Juif polonais. Ils se méprennent sur les gens auxquels ils ont affaire.

L'Exécutif de New York a lancé, en désespoir de cause, une autre circulaire contre Aveling, disant que ses déclarations sont mensongères, mais admettant certains faits très importants. Nous répondrons naturellement. Mais l'affaire est pratiquement terminée : les membres de l'Exécutif sont eux-mêmes accusés à New York d'escroquerie et de mensonge dans une autre affaire, et ils passent en jugement devant les sections de New York; si bien que tout ce qu'ils ont dit, ce qu'ils disent ou ce qu'ils peuvent dire perd toute importance. En même temps, la commission de contrôle du parti américain s'adresse à eux (à Edward et à Tussy) pour leur demander d'abandonner l'affaire, et, de divers côtés, ils reçoivent des lettres très gentilles, aussi bien d'Américains que d'Allemands. Cette affaire est donc pratiquement réglée.

Le travail d'agitation d'Edward et de Tussy dans les clubs de l'East End se poursuit très favorablement. L'exemple américain produit son effet; il fournit enfin un levier pour remuer les travailleurs d'Angleterre.

A la Ligue¹, les anarchistes sont en recul, comme partout lorsqu'on s'occupe d'eux sérieusement et non à la légère. Leur dernière proposition au Conseil hier a été de supprimer toute vérification des mandats à la Conférence des délégués et d'admettre quiconque se prétend délégué : cela leur permettrait comme d'habitude de faire voter des gens qui ne représentent rien. Cela dépassait pourtant les bornes, même pour Morris; il s'est néanmoins trouvé une minorité de cinq voix pour voter pareille absurdité !

L'affaire de Pagny² n'est pas encore tout à fait claire pour moi. La clé du problème se trouve dans l'article 4, n° 1, du Code pénal allemand : « Pourra être poursuivi, selon les lois pénales de l'Empire allemand :

» 1° un étranger qui aura commis, à l'étranger (en pays étranger), un acte de haute trahison contre l'Empire allemand ou contre un des États fédérés, ou qui aura fait de la fausse monnaie. »

L'application de cet article à tout autre qu'un réfugié poli-

1. Il s'agit de la Socialist League, née de la scission de la Social Democratic Federation. (N. R.)

2. Le 21 avril, le commissaire spécial de la gare frontière de Pagny-sur-Moselle, Schnœbelé, avait été arrêté par la police allemande, en territoire allemand, où il s'était rendu à un rendez-vous de service avec son collègue allemand, le commissaire Gautsch. Il était accusé d'espionnage. L'incident eut un énorme retentissement et l'on craignit la guerre. Finalement les autorités allemandes durent libérer Schnœbelé le 29 avril. (N. R.)

tique non naturalisé à l'étranger doit forcément susciter un conflit avec le pays de l'homme poursuivi. Aucune nation pourvue de bon sens ne tolérera un tel traitement, et si on tentait de le faire subir à un Anglais, le ministre le plus pacifique serait contraint d'envoyer sur-le-champ la flotte britannique sur les côtes allemandes. Tout se passe donc comme si Bismarck voulait amener la France à choisir entre la guerre et l'humiliation. Dire qu'il ignorait le mandat d'amener lancé contre Schnœbelé ne tient pas debout. Et pourtant l'état de l'Europe est tel qu'une guerre serait pour Bismarck jouer son va-tout. Cet homme doit être complètement fou pour agir ainsi. Laissons passer quelques jours, et nous aurons peut-être une explication. Je ne puis vraiment imaginer que ce soit un âne aussi achevé.

Ci-joint le chèque demandé par Paul, 12 livres.

Nim va bien; elle a été au théâtre hier soir avec Pumps; elle va de nouveau cette semaine au Princess's avec un billet d'Edward. La bière coule à flot : j'en consomme deux pleines bouteilles par jour, je fais près de 5 kilomètres de marche, et depuis quelques dimanches je bois un verre de porto — voilà du progrès.

Bien à vous, je vous embrasse.

F. ENGELS.

222. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES
(Fragment)

May 11th 87.

My dear General,

The result of the elections, as far as our district is concerned, has fully answered all expectations. Vaughan of the *Intransigent* and others, who know the place, had predicted that Paul would get between 2 and 300 votes. Collin is not only an old man of 70 who has lived (and is likely to die) in the neighbourhood, but he represents all that is moderate—modéré et déshonnéte—in our bear-garden here and serves to keep those wild beasts, the “socialistes-révolutionnaires” at bay that have all of a sudden been sprung upon the bourgeois in their snuggerly—the Jardin des Plantes. Paris in general and the Jardin des Plantes in particular are not the revolutionary strongholds that some of our enthusiastic

German friends would make them out to be. Not a single candidate daring to call himself a "socialiste révolutionnaire" (barring Vaillant in the revolutionary district of Père Lachaise) has been elected, even in the more advanced arrondissements, and if the Possibilists have succeeded so much better than other and better men, it is, apart from the fact that they have a couple of monied men amongst them and that they had wormed themselves into the only people's paper on the eve of the elections, because they manage to make themselves acceptable to the bourgeois elector in divers ways; thus they style themselves "parti ouvrier", which appellation has come to cover a multitude of sins, and, by hiding away all and everything that is obnoxious in the way of collectivism and revolutionarism, they pick up all the crumbs that drop from the "radical" and "autonomist" tables.

Paul's position has been doubly difficult in consequence of this Pagny business, for while paid agents of Collin attacked him on the score of his revolutionary violence and such minor grievances as his quality of bourgeois and his difference with the *Cri du peuple*, many an imbecile worried him *gratis* on account of his internationalism and his leaning toward Germany. Under these circumstances it has been no easy matter for him to win five hundred and odd votes.

Taillefer¹, another competitor, is an "industriel et opportuniste" who calls himself "républicain progressiste". He is a bad lot and hated by the workers. He declared publicly, the other night, that one of the women he employed did the work of two men and that he paid her "à peu près autant que les hommes". The votes for Haulier²—"radical socialiste" who took pains to inform his hearers last week that his competitor Lafargue was much better up in socialism than himself—like chickens, come home to roost with Paul. It is a funny sight to see Haulier's committee sitting over against Paul's, hobnobbing and talking together in the friendliest and most familiar way.

I went to several of the meetings and have enjoyed a splendid opportunity of watching "l'explosion de la bêtise humaine"—Some of the electors of our Jardin des Plantes belong to that border land where there is no knowing whether an organism belongs to the vegetable or the animal kingdom.—I always get into the thick of the crowd and people known and unknown come up and talk to me. The other night a workman said: "il parle bien, *votre Gascon!*"; another: "il est bien gentil ce Lafargue; quel dommage qu'il soit si bavard!" A mastroquet, gascon lui-même, cried out enthusiastically: "Quel gueulard, que ce Lafargue". The fact is that Paul has made wonderful progress as

1. *Dans l'original* : Taillefer. (N. R.)

2. *Dans l'original* : Pauiller. (N. R.)

a speaker. On one or two occasions he has spoken with rare fire and energy and with a naturalness and sincerity which distinguishes his style of oratory from that of the vile "cabotins" who infest our platforms here.

It is good fun to watch the impressions produced by the socialist speaker: some...

TRADUCTION

11 mai 87.

Mon cher Général,

Le résultat des élections, en ce qui concerne notre quartier, a pleinement répondu à notre attente¹. Vaughan de *L'Intransigeant* et d'autres qui connaissent l'endroit avaient prédit que Paul obtiendrait de 2 à 300 voix. Non seulement Collin est un vieillard de 70 ans qui a vécu (et qui probablement mourra) dans ce coin, mais il représente tout ce qu'il y a de modéré (de modéré et de déshonnête) dans notre fosse aux ours, et il sert à tenir aux abois ces bêtes sauvages de « socialistes-révolutionnaires » qu'on a brusquement lâchées sur les bourgeois dans l'intimité confortable de leur Jardin des Plantes. Paris en général et le Jardin des Plantes en particulier ne sont pas les places-fortes révolutionnaires qu'imaginent dans leur enthousiasme certains de nos amis allemands. Pas un seul des candidats qui ont osé s'intituler « socialistes-révolutionnaires » (à part Vaillant dans le quartier révolutionnaire du Père-Lachaise²) n'a été élu, même dans les arrondissements relativement avancés, et si les possibilistes ont réussi bien mieux que d'autres qui valent mieux qu'eux, c'est non seulement parce qu'ils comptent un ou deux richards dans leurs rangs et parce qu'à la veille des élections ils se sont faufiletés dans le seul journal populaire, mais c'est aussi parce qu'ils arrivent de diverses façons à se mettre dans les bonnes grâces de l'électeur bourgeois. C'est ainsi qu'ils s'intitulent « parti ouvrier », appellation qui en est venue à recouvrir une multitude de tares; et, en dissimulant tout ce qui pourrait être offensant en matière de collectivisme et de révolution, ils ramassent toutes les miettes qui tombent des tables « radicale » et « autonomiste ».

La position de Paul a été rendue doublement difficile à la suite de cette affaire de Pagny. Pendant que des agents aux gages de Collin

1. Au premier tour des élections municipales, le 8 mai, Lafargue avait obtenu 568 voix, Collin l'opportuniste 1.540, Taillier 788, Haulier 304. (N. R.)

2. Vaillant fut élu au premier tour ainsi que les possibilistes Joffrin, Chabert, Faillet et Dumay. (N. R.)

l'attaquaient, en effet, sur le chapitre de sa violence révolutionnaire et à propos de moindres griefs tels que sa qualité de bourgeois et ses différends avec *Le Cri du peuple*, plus d'un imbécile le tarabustait *gratis* à cause de son internationalisme et de ses sympathies à l'égard de l'Allemagne. Dans de telles conditions, ce n'a pas été chose facile pour lui d'obtenir plus de 500 voix.

Tailfer, autre concurrent, est un industriel et un opportuniste qui s'intitule « républicain progressiste ». C'est un vilain monsieur, et les ouvriers le haïssent. Il a déclaré publiquement l'autre soir que l'une des femmes qu'il employait faisait le travail de deux hommes et qu'il la payait « à peu près autant que les hommes ». Les voix recueillies par Haulier (« radical-socialiste » qui, l'autre soir, a pris soin d'informer ses auditeurs que son concurrent Lafargue était meilleur socialiste que lui) viennent, comme dans une volière, se placer sur le même perchoir que celles de Paul. C'est un spectacle curieux de voir siéger le comité de Haulier juste en face de celui de Paul, et de les voir fraterniser et bavarder de la façon la plus amicale et la plus familière.

Je suis allée à plusieurs réunions et j'ai eu là une occasion splendide d'observer « l'explosion de la bêtise humaine ». Certains des électeurs de notre Jardin des Plantes se trouvent à cette limite où il n'y a pas moyen de savoir si un organisme appartient au règne végétal ou au règne animal. Je m'installe toujours au cœur de la foule, et des gens connus et inconnus s'approchent et me parlent. L'autre soir un ouvrier a dit : « Il parle bien, *voire Gascon* ! » ; un autre : « Il est bien gentil, ce Lafargue ; quel dommage qu'il soit si bavard ! » Un mastroquet, Gascon lui-même, s'écriait avec enthousiasme : « Quel gueulard que ce Lafargue ! » Le fait est que Paul a fait d'étonnants progrès comme orateur. Il a parlé une ou deux fois avec une flamme et une énergie rares, avec un naturel et une sincérité qui distinguent son éloquence de celle des vils cabotins qui infestent nos tribunes.

Il est très amusant d'observer les impressions produites par l'orateur socialiste : certains...

223. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 21 May 87.

My dear Laura,

A few words in a hurry. There is hope of a place for Martignetti in Hamburg—correspondence about this has kept me busy

to-day. You will have seen in *Justice* how Hyndman has tried to bring out Edward's American bother, but has apparently got more than he expected—his retreat in this week N^o is undignified enough. A 3^d circular on this affair is in the printer's hands. I have had some droll correspondence with Liebk[necht] about the letter from him it will publish. In N[ew] York we are completely victorious and that is the chief point; and our final circular I hope will settle the business.

Paul's success is though externally negative, still quite satisfactory. Only the ballotage seems to have been attempted on rather too Parisian grounds. However it gives him a better standing for the future.

I confess the success of Brousse and C^o is inconceivable to me. It is no use crying after a new "journal quotidien" after having been kicked out of ever so many and after having secured so little permanent effect out of it while our friends had it. But all the same, the next best thing to a victory of our people is the entry of Brousse and C^o into the City council—there they will have to show what they are. Cremer, Howell and C^o were never lower in London than now since they are in Parliament.

My congratulations to Paul for having cudgelled one of his electors. Ça doit avoir produit un effet.

My eye is considerably better since I have taken to smoke different cigars. There was the determining cause of the whole affair. You may laugh but I shall as soon as I have time explain to Paul medicinally that the thing was entirely caused by applying too much guano to the tobacco-fields of the Vuelta Abajo. Of course I have to be very careful still, limit reading and writing.

I am rather curious to see how the Ministerial crisis in France will end—unless it brings in Clemenceau, it will be the old affair over again, and I doubt whether Cl[emenceau] will go in just now. He is the last resource of the Bourgeois republic and would be soft to go in without a dissolution.

Edward and Tussy speak to-day in an open air meeting in Victoria Park, Harkney; the weather was boisterous and wet through, showery up to 4 p.m., now better. Don't know the hour of meeting but hope it's late in the afternoon. Their agitation in the East End is going on quietly and steadily. Next Sunday Delegate Conference of the League. Will decide its fate. Both League and Federation are in a bad way; Hyndman is in very bad odour again amongst his lot, has fallen out with Champion, and Burns goes about preaching an independent union of the working men of both societies leaving Hyndman, Morris, Aveling and C^o to fight out their quarrels themselves.

So much for to-day—the implacable Nim calls with the dinner-bell.

Affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 21 mai 87.

Ma chère Laura,

Quelques mots à la hâte. Il y a un espoir de trouver une place pour Martignetti à Hambourg : j'ai passé la journée en correspondance à ce sujet. Tu as dû voir dans *Justice* que Hyndman a essayé de faire une publicité aux ennuis qu'Edward a eus en Amérique, mais la riposte a dépassé apparemment son attente : il bat en retraite, dans le numéro de cette semaine, avec fort peu de dignité¹. Une troisième circulaire sur cette affaire est entre les mains de l'imprimeur. J'ai eu une drôle de correspondance avec Liebk[necht] au sujet de la lettre de lui qui y sera publiée. A N[ew] York, nous avons tout à fait gain de cause et c'est l'essentiel; notre circulaire finale, je l'espère, réglera cette affaire.

Le succès de Paul, bien que négatif en apparence, est pourtant très satisfaisant. Mais il semble qu'on soit allé au scrutin de ballottage² sur une plate-forme un peu trop parisienne. Cela le met cependant en meilleure position pour l'avenir.

J'avoue que le succès de Brousse et Cie³ est inconcevable pour moi. Ce n'est pas la peine de pleurer pour avoir un nouveau « journal quotidien » lorsqu'on a été jeté à la porte de tant de journaux et qu'on a été aussi peu capable d'y bénéficier d'une influence durable au moment où nos amis s'y trouvaient. Mais tout de même, ce qui vaut presque autant qu'une victoire de nos partisans, c'est l'entrée de Brousse et Cie au conseil municipal : ils seront obligés de s'y montrer tels qu'ils sont. Cremer, Howell et Cie n'ont jamais été en plus mauvaise posture à Londres que depuis qu'ils sont au Parlement.

Mes félicitations à Paul pour avoir rossé un de ses électeurs. Ça doit avoir produit un effet !

Mon œil va beaucoup mieux depuis que je me suis mis à fumer d'autres cigares. C'est là que résidait la cause déterminante de toute l'affaire. Tu riras peut-être, mais, dès que j'en aurai le temps, j'expliquerai médicalement à Paul que cela a été entièrement provoqué par l'application de trop de guano aux champs de

1. Dans un entrefilet du numéro de *Justice* du 21 mai 1887 (p. 3/II), Hyndman fait état d'une lettre qu'il a reçue d'Aveling et du fait qu'Engels, Sorge et Liebknecht répondent de son attitude parfaitement correcte dans la question des dépenses en Amérique. (N. R.)

2. Au scrutin de ballottage, Collin fut élu par 1.575 voix, tandis que Lafargue en obtenait 685 et Tailfer 567. (N. R.)

3. Au second tour, les possibilistes avaient six élus : Brousse, Lavy, Simon Soens, Réties, S. Paulard, E. Chauvière. (N. R.)

tabac de la Vuelta Abajo. Il faut naturellement que je sois très prudent encore et que je limite la lecture et le travail.

Je suis assez curieux de voir comment se terminera la crise ministérielle en France¹ : à moins qu'elle n'amène au pouvoir Clemenceau, ce sera une fois de plus la même chose, et je doute que Clemenceau prenne le pouvoir en ce moment. Il est la dernière ressource de la république bourgeoise, et il serait stupide de sa part de le prendre sauf dissolution.

Edward et Tussy parlent aujourd'hui dans un meeting en plein air au Victoria Park, à Harkney. Le temps était tempétueux et très humide; des averses jusqu'à 4 heures de l'après-midi; maintenant ça s'améliore. Je ne connais pas l'heure du meeting, mais j'espère que c'est tard dans l'après-midi. Ils continuent leur travail d'agitation dans l'East End lentement et sûrement. Dimanche prochain conférence des délégués de la Ligue. Son sort s'y décidera. La Ligue et la Fédération sont toutes deux en mauvaise posture; Hyndman est de nouveau en grande défaveur parmi les siens, il s'est brouillé avec Champion, et Burns fait campagne pour une union indépendante des ouvriers des deux associations qui laisseraient Hyndman, Morris, Aveling et Cie liquider tout seuls leurs querelles.

Voilà tout pour aujourd'hui : l'implacable Nim agite la cloche du dîner.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

224. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 7th June 1887.

My dear Laura,

Here is a heap of gossip for you—while the movement is still in the sectarian stage it resolves itself all into gossip—and such is the case in England.

1. Le 17 mai, le ministère Goblet avait été renversé par 275 voix contre 257 à propos du déséquilibre du budget. (N. R.)

Last Sunday was the Delegate Conference of the League. Morris and the Anarchists carried a resolution that the League was to hold to an antiparliamentary policy—vote 17 to 11. Amongst the 17, one bogus Anarchist section and 3 who voted against their instructions. The real reason was Morris's money which is to continue to pay the £ 4.—weekly deficit of *The Commonwealth*; if the resolution fell through, Morris would have resigned.

Our friends are now going to try to organize their sections better in the provinces and to call an extraordinary conference to upset this. I don't believe in it, neither does Tussy, but the attempt is unavoidable on account of the feeling among the working class element.

One of the prominent (in a small way) members of the above Bogus Anarchist section was Mother Schack (who by the bye is exactly your age!) who has lately patronised the Anarchists considerably, this appearing to her the most likely means to jouer un rôle quelconque ici. As by this she placed herself in a position where she must either discontinue her visits at my house or expect an unpleasant explication, she took the initiative in breaking off. On 29th the Conference. On 30th she writes me a letter: she cannot continue visiting me because she cannot meet Aveling as he has committed discreditable acts and also is slandering whom?—Tussy! I replied asking for particulars and proofs, and stating that unless I received them, I should communicate her letter to Edward. Reply: she could state no particulars but invited me to inquire into Edward's character and antecedents generally, in which case she would assist me. This I naturally declined and again summoned her to particularize and prove, or take the consequences. Again she declines, warns me that "the credit of my house" must suffer if I take the responsibility for Edward, etc. Nothing but gossip, insinuations, infamies. The charge of Edward's slandering Tussy reduces itself to an insinuation that he spreads the idea that Tussy is extremely jealous!—Well, I told her in my reply that the credit of my house requiring from the people that met there, the courage to stand by what they said about one another, I could only be extremely grateful to her for the resolution she had come to, to break off her visits. Of course I read the whole of the letters to Tussy and Edward who intend calling on her tomorrow and try to force her to some definite statement in the presence of the Kautskys. I don't think it will lead to much but let them try.

I am glad we are happily rid of this Madam who has a foot in every camp, religious cranks, anarchists, etc. and is a thorough Klatschschwester. She first got the myths about Edward from her religious friends and had them confirmed by Mother Besant who has every reason to hold her noise but reckons on Edward's melodramatic generosity. And it is merely because he insisted on

doing the virtuous hero of melodrama who is slandered right and left and rather glories in it because it belongs to the part and the eternal justice will end in bringing out the truth and show him resplendent in all the glory of his virtue, that all this slander has spread. But we shall stir him up a bit, and I think experience has told on him a little too, so that as soon as we get hold of something tangible, we shall soon put an end to it all.

Yesterday Sam Moore left here, and today we find a postcard announcing Schorlemmer for tonight. Pumps and her children are here, the boy is really a splendid fellow, with more irony in him than both his parents together can boast of.

At last I can sit by an open window ! That is something.

Sam Moore wishes to know whether Paul has received the Beckmann, *Hist. of Inventions*, he sent him.

Yours affectionately,

F. E.

Nim sends her love. She is rather asthmatical after the winter.

TRADUCTION

Londres, 7 juin 1887.

Ma chère Laura,

Voici des tas de cancons pour toi : tant que le mouvement reste au stade des petites sectes, tout se résout en cancons, et tel est le cas en Angleterre.

Dimanche dernier, c'était la Conférence des délégués de la Ligue. Morris et les anarchistes ont fait adopter une résolution invitant la Ligue à pratiquer une politique antiparlementaire : 17 voix contre 11. Parmi les 17, une section anarchiste fantôme, et trois délégués qui ont voté contre leur mandat. La raison véritable, c'est qu'on a besoin de l'argent de Morris pour continuer à payer les 4 livres de déficit hebdomadaire du *Commonweal*; si la résolution avait été repoussée, Morris aurait démissionné.

Nos amis vont maintenant essayer de mieux organiser leurs sections en province et de convoquer une conférence extraordinaire pour annuler ce vote. Je n'y crois pas, et Tussy non plus, mais cette tentative est inévitable à cause des sentiments qui se sont fait jour parmi les éléments ouvriers.

L'un des membres éminents (à sa petite manière) de la section anarchiste fantôme susmentionnée, c'est la mère Schack (qui, à propos, a exactement ton âge !) : elle accorde largement son patronage aux anarchistes depuis quelque temps, cela lui paraissant le moyen qui lui offre le plus de chances de jouer un rôle

de Paul ne lui permettent pas de travailler autant que d'habitude, c'est pourquoi nous profitons de son oisiveté forcée pour étudier les environs de Paris.

Pour en revenir à votre livre, Fortin m'a envoyé sa traduction, mais elle n'était pas digne d'être imprimée. Aussi ai-je prêté mon exemplaire de votre livre à Guesde, qui est responsable de la version qui a paru dans *Le Socialiste*¹ et que je trouve très bonne.

Brousse sombre davantage d'heure en heure dans la fange qu'il a lui-même créée : ses propres amis deviennent d'un jour à l'autre plus indociles ; ils protestent contre son attitude au cours des dernières élections et l'accusent d'avoir trahi le parti. La Bourse du Travail est un autre obstacle sur le chemin des possibilistes ; jusqu'à présent, ils étaient arrivés à accaparer tous les postes, toutes les places et tous les fonds mis par le Conseil municipal à la disposition des ouvriers, et Brousse, en leur jetant un os à ronger de temps en temps, avait réussi par la corruption à s'assurer la fidélité de ses hommes. Mais les autres fractions de notre parti, mieux avisées, commencent enfin à réclamer leur part du butin, et de droite et de gauche et de toutes parts, les possibilistes voient surgir devant eux des ennemis très dangereux. Ce n'est pas trop tôt !

Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit d'un Américain nommé Stanton, co-propriétaire du *European Correspondent* : je vous avais raconté qu'il m'avait priée de demander à Rochefort de lui écrire des articles pour rien : comme si Rochefort allait écrire pour rien ! Si la gloire et la notoriété ne doivent plus être payées en espèces sonnantes par d'astucieux Barnums, nos plumitifs-à-une-guinée-la-ligne les plus ambitieux préféreront engraisser à ne rien faire et « vivre des jours sans gloire ». En guise de réponse, j'ai écrit assez sèchement à M. Stanton pour le prier de me payer les articles que j'avais traduits pour lui. Cette brève et suave missive n'a pas reçu de réponse. Mais un beau matin, alors que j'époussetais le bureau de Paul, voici venir M. Théodore Stanton, très aimable et charmant, et constatant que nous étions très loin de l'Arc de triomphe (les Stanton sont riches et habitent près des Champs-Élysées). Je lui ai dit que nous n'avions rien à faire du côté de l'Arc de triomphe. Il s'est mis à m'expliquer comment il se faisait que je n'avais pas été payée. Il nous a invités à déjeuner, Paul et moi, et, un jour ou deux plus tard, il m'a envoyé une invitation pour faire la connaissance de sa mère, auteur américain connu (Élisabeth, quelque chose d'autre, Stanton) et de Mme Caro-

1. Il semble que Laura fasse erreur. Bien qu'il ne nous ait pas été possible d'identifier le livre en question, il est certain que *Le Socialiste* n'a publié dans cette période aucun ouvrage d'Engels. Par contre, en février et mars 1887, on y trouve une traduction de *La Guerre civile en France* de K. Marx, sous le titre : « La Commune de Paris et l'Internationale ». (N. R.)

line de Barrau, vieille femme très riche, très philanthrope, très bonne pour les occupantes de Saint-Lazare. En même temps, il me demandait de lui écrire 2.000 mots sur le *socialisme à Paris*. Je n'ai pas accepté son invitation, mais je lui ai envoyé les « 2.000 » mots « réclamés » et je me demande maintenant quand ce singulier personnage a l'intention de m'envoyer les 50 francs dus pour mon article.

L'article de Paul dans le *Commonweal* avait été envoyé par lui à Bax. C'était une réponse à un article de Bax « sur le lendemain de la révolution », dans lequel le Code Napoléon était préconisé comme « code » de l'avenir. Morris, à qui Bax avait donné le papier, l'a traduit et inséré. Bax avait proposé de passer un article de Paul à la rédaction de *To-Day*, et Paul s'y était opposé sous prétexte qu'il ne pensait pas que quoi que ce soit qui fût imprimé dans *To-Day* eût des chances d'être beaucoup lu. Il ne connaissait pas « le caractère de la bête », je veux dire de *To-Day*.

Paul entre avec sa lettre, il fait des histoires et dit que la mienne doit partir avec la sienne. Ainsi donc, mon très cher Général, comme je n'ai pas le temps de relire ma lettre, veuillez bien corriger en la lisant les fautes qui peuvent s'y trouver. Amitiés à tous mes amis, grands, petits et moyens.

Affectueusement,

Votre LAURA.

Pardonnez-moi, mon cher Général, mais j'ai complètement oublié l'autre jour de vous remercier de votre lettre à Paul et du chèque.

221. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 26th April 87.

My dear Laura,

My congratulations to Paul le candidat du Jardin des Plantes — et des animaux. Being, in his quality as a nigger, a degree nearer to the rest of the animal kingdom than the rest of us, he is undoubtedly the most appropriate representative of that district. Let us hope the animaux will have the best of it in this struggle against the bêtes.—I am rather surprised at Basly's holding back, but if a set of men succeeds in being excluded from the press

quelconque ici. Comme elle s'est placée par là dans une situation telle qu'elle doit soit suspendre ses visites chez moi, soit s'attendre à une explication désagréable, elle a pris l'initiative de la rupture. Le 29, la Conférence. Le 30, elle m'écrit une lettre : elle ne peut continuer ses visites chez moi, parce qu'elle ne peut rencontrer Aveling, car il a commis des actes indignes et diffamé aussi sais-tu qui ? Tussy ! J'ai répondu en demandant des détails et des preuves et en spécifiant que, faute de les recevoir, je communiquerais sa lettre à Edward. Réponse : elle ne peut pas fournir de détails, mais m'invite à me livrer à une enquête sur le caractère et les antécédents d'Edward en général, et en pareil cas elle m'apportera son assistance. J'ai naturellement décliné cette invitation et l'ai de nouveau sommée de donner détails et preuves ou d'en supporter les conséquences. Nouveau refus de sa part : elle m'avertit que « l'honneur de ma maison » devra pâtir si je me porte responsable d'Edward, etc. Rien que des cancanes, des insinuations, des infamies. L'accusation selon laquelle Edward diffame Tussy se réduit à l'insinuation qu'il répand le bruit que Tussy est extrêmement jalouse ! Ma foi, je lui ai dit dans ma réponse que, l'honneur de ma maison exigeant des gens qui s'y rencontrent qu'ils aient le courage de prendre la responsabilité de ce qu'ils disent les uns des autres, je ne pouvais que lui être extrêmement reconnaissant de la décision qu'elle avait prise de suspendre ses visites. J'ai naturellement lu toutes les lettres à Tussy et à Edward qui ont l'intention de lui rendre visite demain et de tenter de lui arracher une déclaration précise en présence des Kautsky. Je ne pense pas que cela mènera à grand chose, mais qu'ils essaient.

Je suis content que nous soyons heureusement débarrassés de cette dame qui a un pied dans tous les camps, maniaques religieux, anarchistes, etc., et qui est une vraie concierge. Les légendes sur Edward lui ont été primitivement fournies par ses amis religieux, et elle les a fait confirmer par la mère Besant qui aurait toutes les raisons de tenir sa langue, mais qui compte sur la générosité mélodramatique d'Edward. Et c'est uniquement parce qu'il a tenu à jouer au vertueux héros de mélodrame qu'on calomnie de droite et de gauche et qui s'en fait plus ou moins gloire (parce que cela fait partie du rôle et que la justice immanente finira par faire jaillir la vérité et le fera resplendir de tout l'éclat de sa vertu) que toutes ces calomnies se sont répandues. Mais nous allons le secouer un peu, et je crois que l'expérience l'a affecté quelque peu aussi, si bien que, dès que nous posséderons quelque chose de tangible, nous aurons tôt fait de mettre un terme à tout cela.

Sam Moore est parti hier, et nous trouvons aujourd'hui une carte postale annonçant l'arrivée de Schorlemmer pour ce soir. Pumps et ses enfants sont ici, le garçon est vraiment magnifique, et il a plus d'ironie que ne peuvent se vanter d'en avoir ses parents pris ensemble.

Je peux enfin rester assis près d'une fenêtre ouverte ! C'est quelque chose.

Sam Moore désire savoir si Paul a reçu l'*Histoire des inventions* de Beckmann¹ qu'il lui a envoyée.

Affectueusement à toi.

F. E.

Nim t'envoie ses amitiés. Elle est assez asthmatique après l'hiver.

225. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 11 June 1887.

My dear Laura,

Mother Schack has had her punishment. Yesterday Tussy and Edward went to Kautskys, with whom she lives. Found her in. She refused to see Edward. Tussy and Mrs. Kautsky went in to her bedroom. Interpellated as to what were the facts against Edward and what her proofs, she declined repeatedly to say anything. Tussy, after various severe hits, told her this refusal was a *Gemeinheit*. She: *Das lasse ich mir von Niemand sagen.*—Tussy: *Dann werden Sie sich es jetzt von mir noch einmal in Gegenwart von Louise Kautsky sagen lassen, dass es eine Gemeinheit ist, wenn Sie solche Anklagen vorbringen und nicht dafür einstehn.*—Upon which she bolted out of the room, leaving Tussy in possession of her own bedroom !

She even tried to get old Lessner to fall in with her slanders but got the worst of it. She also says Pumps is sat upon by Percy ! All this comes out now at once, but it has had two good effects: it will make Edward see what his treating all that stuff with contempt leads to and will make him speak out about various matters about which he ought to have spoken in his own defence; and secondly it has helped the Kautskys out of their unfortunate position in the house with Scheu. They are going to leave and take a flat for themselves.

1. Johann BECKMANN : *A History of Inventions and Discoveries* translated from the German by William Johnston, 4th edition, 2 vol. London, 1846. (N. R.)

I don't know whether I told you she had Mother Besant to tea the other day and said in her presence that *all* our deputies, Bebel, Liebknecht, Singer and all were corrupt. Kautsky jumped up and put his fist under her nose, he was in such a rage. If it had not [been] for her staying with them, we should have shaken her off long ago.

Schorl[emmer] is still here, doing business as Vice-President of Chemical Section at British Association meeting, Manchester, next August. He, Nim, and Pumps had a long conversation this morning, planning a trip to Paris in September. Châteaux en Espagne so far. He sends his kindest regards to both of you.

Affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 11 juin 1887.

Ma chère Laura,

La mère Schack a reçu son châtimeut. Tussy et Edward sont allés hier chez les Kautsky avec qui elle habite. Ils l'ont trouvée chez elle. Elle a refusé de voir Edward. Tussy et Mme Kautsky sont allées jusque dans sa chambre. Interpellée sur les faits reprochés à Edward et sur les preuves qu'elle avait à apporter, elle a refusé à plusieurs reprises de dire quoi que ce soit. Tussy, après lui avoir décoché quelques traits assez rudes, lui a dit que ce refus était une infamie. Elle : « Je ne permettrai à personne de me dire cela. » — Tussy : « Alors vous m'entendez vous dire encore une fois en présence de Louise Kautsky que c'est une infamie de répandre de telles accusations et de ne pas en prendre la responsabilité. » Sur ce, elle s'est précipitée hors de la pièce, abandonnant sa propre chambre à Tussy !

Elle a même essayé de faire confirmer ses calomnies par le vieux Lessner, mais elle a essuyé un échec. Elle dit aussi que Pumps se fait malmener par Percy ! Tout cela sort maintenant à la fois, mais le résultat est bon, et il est double : cela fera comprendre à Edward à quoi mène sa façon de traiter toute cette affaire par le mépris, et cela l'obligera à élever la voix sur divers sujets ; et, en second lieu, cela a permis aux Kautsky de sortir de leur situation déplaisante dans la maison à l'égard de Scheu. Ils vont partir et se chercher un appartement.

Je ne sais si je t'ai dit qu'elle avait l'autre jour invité la mère Besant à prendre le thé et qu'elle avait dit en sa présence que *tous* nos députés, Bebel, Liebknecht, Singer, etc., étaient corrompus.

Kautsky a bondi et, de fureur, lui a mis le poing sous le nez. Si ce n'avait été le fait qu'elle habitait avec eux, nous nous serions débarrassés d'elle depuis longtemps.

Schorl[emmer] est encore ici où il est pris par la vice-présidence de la section de chimie du Congrès de l'Association britannique qui aura lieu à Manchester en août prochain. Nim, Pumps et lui ont eu ce matin une longue conversation et projettent un voyage à Paris en septembre. Des châteaux en Espagne pour le moment. Il vous envoie à tous deux ses meilleures salutations.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

226. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 11/7 * /87.

Mon cher Engels,

Les Parisiens sont fous. Il est impossible de s'imaginer l'enthousiasme pour Boulanger, c'est un Dieu; son nom est dans toutes les bouches, et partout on entend le refrain insipide,

*C'est Bou... lange, lange,
C'est Boulanger qu'il nous faut*¹.

L'ovation pour son départ était une folie² : 150 mille personnes envahissaient la gare et ses abords. Des gens se jetaient à son cou, en lui criant : tu ne partiras pas !

Le train était pris d'assaut. On grimpeait sur son wagon, enlevait la lampe et passait le bras pour lui serrer la main : d'autres se couchaient sur les rails, etc... S'il s'était mis à la tête de la foule et avait dit : à l'Élysée ! M. Grévy aurait été bien heureux de coucher à Vincennes prisonnier d'État.

*. L'original est daté par erreur du mois de juin. (N. R.)

1. Cette chanson de Jules Jouy avait été publiée dans *Le Cri du peuple*. (N. R.)

2. Par arrêté du 4 juillet, le général Boulanger avait été nommé commandant du 13^e corps d'armée à Clermont-Ferrand. Il devait prendre le train le 8 juillet à la gare de Lyon pour rejoindre son commandement. (N. R.)

Et qu'est-ce qu'a fait Boulanger ? Quelques réformes utiles en faveur du soldat, telles que meilleure nourriture et meilleur coucher, quelques déclarations républicaines, et l'expulsion des d'Orléans. Les soldats l'aiment, mais pas les officiers.

Ceci prouve que l'on pourra faire ce que l'on voudra avec la population parisienne, si on sait la monter.

Mais ce réveil incompréhensible du chauvinisme est dû aux brutalités de Bismarck. La Ligue des patriotes était discréditée, son président si ridicule qu'il avait dû se retirer. Il a fallu les attaques insensées des réactionnaires contre Boulanger qui incarnait la défense nationale vis-à-vis de Bismarck, pour chauffer ainsi le patriotisme.

Mais une chose a surpris les patriotes, c'est l'attitude peu courageuse des patriotes au procès de Leipzig¹ : elle contraste étrangement avec celle des socialistes poursuivis par Bismarck et risquant des années de prison et même leur tête.

Je ne vous parle [pas] de la désunion qui commence à s'établir dans le camp broussiste, Laura doit vous en parler ; mais elle est très caractéristique. Le succès de Brousse sera sa mort. *Le Cri* baisse tous les jours.

Enfin la chaleur baisse : depuis deux jours nous avons un peu de pluie qui rafraîchit l'atmosphère.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

227. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 15. July 1887.

My dear Laura,

Thanks for your letters. I have Schorl[emmer] still here ; a chronic catarrh of the stomach, the great heat, and the absence of a very pressing wish to revisit his dear country keep him here. Besides him, Fritz Beust from Zürich whom you saw here eight years

1. Le procès de Leipzig était une sorte d'épilogue de l'affaire Schnœbelé. Un certain nombre d'Alsaciens accusés d'espionnage au profit de la France étaient traduits devant la plus haute juridiction de l'Empire. (N. R.)

ago, has arrived too. So I must confine myself to urgent matters.

I was obliged to give a card of introduction (to Paul) to a young Dr Conrad Schmidt of Königsberg, who dabbles in *question sociale*. He is about the greenest youth I ever saw, he was here about 3 months, seems a decent fellow, as decent fellows go nowadays, frisst keine Schuhnägel und säuft keine Tinte. If Paul deposits him rue Richelieu, Bibliothèque nationale, he will not trouble him much. He admires Zola in whom he has discovered the "materialistische Geschichtsanschauung".

The Boulanger fit of paroxysm ought to make our people demand again and again l'armement du peuple as the only guarantee against Caesaristic velleities on the part of popular generals. That is the only argument against the outcry of the royalist press with regard to Boulanger being a danger to—the Republic they say, and the future monarchy they mean.

Saturday week, 23 July, we move to Eastbourne, 4 Cavendish Place, same as last year. If your Jersey trip is realised, let us know. I should not wonder if Tussy and Edward caught the Jersey fever.

Love from Nim [and] Jollymeier.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 15 juillet 1887.

Ma chère Laura,

Merci pour tes lettres. Schorl[emmer] est encore ici : un catarrhe chronique de l'estomac, la grande chaleur et l'absence d'un désir très pressant de revoir son cher pays le retiennent ici. Outre lui, Fritz Beust de Zurich, que vous avez vu ici il y a huit ans, est arrivé aussi. Il faut donc que je me limite aux questions importantes.

J'ai été obligé de donner une carte d'introduction (pour Paul) à un certain jeune Dr. Conrad Schmidt de Königsberg, qui se mêle de questions sociales. C'est probablement le jeune homme le plus novice que j'aie jamais vu ; il est resté ici environ trois mois et a l'air d'un garçon convenable, selon ce qu'on entend aujourd'hui par garçon convenable ; il ne mange pas de clous de chaussures et ne boit pas d'encre. Si Paul le dépose rue de Richelieu à la Bibliothèque nationale, il ne le dérangera pas beaucoup. Il admire Zola chez qui il a découvert la « conception matérialiste de l'histoire ».

Cette crise aiguë de boulangisme devrait inciter nos amis à exiger sans répit l'armement du peuple comme seule garantie contre toute velléité césarienne de la part des généraux popu-

lares. C'est le seul argument à opposer à la clameur de la presse royaliste quand elle déclare que Boulanger est un danger... pour la République, dit-elle, et pour la future monarchie, pense-t-elle.

Samedi en huit, le 23 juillet, nous déménageons à Eastbourne, 4, Cavendish Place, comme l'an dernier. Si ton voyage à Jersey se réalise, fais-le-nous savoir. Je ne serais pas surpris que Tussy et Edward se laissent gagner par la fièvre de Jersey.

Amitiés de Nim et de Jollymeier.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

228. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 20.7.87.

Mon cher Engels,

Je vous prierais de m'envoyer le chèque que je vous ai demandé avant samedi, car ce jour-là j'ai à payer un fournisseur qui est très pressant.

La fièvre Boulanger continue et se généralise : dans le département de la Loire-Inférieure, cet animal a obtenu 2.000 suffrages sans qu'il se portât candidat ¹.

Bon voyage et du plaisir.

P. LAFARGUE.

229. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Friday, July [22th] 87.

My dearest General,

A cough and sore throat of several weeks' standing, added to the excessive heat, have been making me quite good for nothing. Once you catch a cold in our place, it's next to impossible to get

1. Une élection complémentaire dans la Loire-Inférieure, le 17 juillet, vit 2.355 voix se porter sur le nom de Boulanger. (N. R.)

rid of it; our rooms are all doors and windows and they always, all of them, stand wide open. Our bedroom, with two windows and *three* doors, opens into two other rooms, besides getting the benefit of all the hot and cold winds that blow from the kitchen which measures 3 1/2 yards by 1 1/2 and boasts of two doors and a window!

All this by way of apology for my silence. And not only have I been wanting to thank you for your book, but I have had a lot of odds and ends of gossip which are a real weight on my mind so long as I have not made you a present of them. It is *I*, in every way, who am punished when I do not write to you.

You will, doubtless, be getting some latest excellent advice from Paul one of these days, for he has just undergone a second operation of his eye and as it appears to have done him good, I know that he will be wanting you to reap the benefit (along with the smoked glasses and the Turkish baths) of a somewhat similar operation on an eye or two of your own. Paul has not been as well as usual and whether his eyes affect his general health or his general health his eyes, I know not, but he certainly has not been himself this long while. He talks of going to the sea-side and as Vaughan (*de L'Intransigeant*) has promised him a railway pass and as we have an opportunity of getting rooms cheap there, we think of going to Jersey (whither, perhaps, the whole lot of you might come, but that's almost too good to be true and not to be dreamt of!).

No, we get neither *To day* nor *Justice*. The Fabians, you say, —they're a set of intellectual Dundrearies aren't they?—are making mincemeat of Mohr. Well, Rouanet (*vous ne connaissez pas Rouanet?*) who sits at the feet of Gamaliel-Malon and sucks the honey « *des doctrines ésotériques* » from his lips, is busy here in demolishing both Mohr and yourself, and in a very little while there will be nothing left of either of you.

Shacre is neither the beau-frère nor the admiral, but just a plain, honest « *libre-penseur* », rather a good sort of fellow with a very loud voice and an Italian wife who goes in for « *la guerre des sexes* ».

Shacre reminds me of our « *fête* » which was a great success: about 140 of us, citoyens and citoyennes of age, under age, over age and of no age. You should have seen our band as we set out! Colours flying, drums beating and what singing, in and out of tune! Our halting-place was Châtillon-Clamart, but we had to get there. And the sun, in our honour, had sported the colours of our own blood-red flag and shone and burnt like fire. There was a bit of speechifying, a good deal of eating, a great deal of drinking and a “power” of dancing. (I danced with Vaillant, tell Nim.) The dancing, I think, carried the day, or rather the night, for the sun had set for hours before we turned our faces homewards.

I had little Marcel Longuet with me, the only one of the children free to come.

I have read the preface and appendix of your book with the greatest interest and the sight of the book itself has been an infinite

delight: it was like meeting, after how many years ! (for if I'm not as old as the hills, you remind me that I'm as "old as mother Schack") with an old familiar face. I was about 15, I think, when, a self-imposed task, I did the whole or part of your book (I can't remember) into English, at the same time turning the first part of *Faust* into verse. Neither translation can have been good, but the verse, I am sure, was better than the prose. —I can't go on for the present, but will post this and conclude tomorrow. Love all round.

LAURA.

TRADUCTION

Vendredi, [22] juillet 87.

Mon très cher Général,

Une toux et un mal de gorge qui persistent depuis plusieurs semaines, sans parler de la chaleur excessive, m'ont rendue absolument bonne à rien. Une fois qu'on attrape un rhume chez nous, il est presque impossible de s'en débarrasser; notre logement est tout en portes et en fenêtres, et elles restent toutes constamment grandes ouvertes. Notre chambre à coucher, qui a deux fenêtres et trois portes, donne dans deux autres pièces et par-dessus le marché bénéficie de tout l'air chaud et froid qui souffle de la cuisine, laquelle mesure 3 m. 50 sur 1 m. 50 et possède deux portes et une fenêtre !

Tout cela en guise d'excuse pour mon silence. Non seulement je ne vous ai pas remercié de votre livre¹, mais j'ai recueilli des tas de commérages de bric et de broc qui vraiment me pèseront sur l'esprit tant que je ne vous en aurai pas gratifié. C'est moi qui, à tous égards, suis punie quand je ne vous écris pas.

Vous allez sans doute recevoir un de ces jours de Paul des conseils excellents et de toute dernière heure, car il vient de subir une deuxième opération de l'œil, et comme elle semble lui avoir fait du bien, je sais qu'il voudra vous faire bénéficier (en même temps que des verres fumés et des bains turcs) d'une opération à peu près similaire pour un de vos yeux ou pour les deux. Paul se porte moins bien que d'habitude. Est-ce que ce sont ses yeux qui affectent son état général ou est-ce son état général qui affecte ses yeux ? Je l'ignore, mais il n'est certainement pas dans son assiette depuis assez longtemps. Il parle d'aller au bord de la mer et, comme Vaughan (de *L'Intransigeant*) lui a promis un permis de chemin de

1. Il s'agit sans doute de la traduction anglaise de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, publiée pour la première fois en Amérique. (Voir t. I, note 2, p. 339.) (N. R.)

fer et comme nous avons une occasion d'y trouver un logement à bon marché, nous pensons aller à Jersey (où peut-être vous pourriez tous venir, mais c'est presque trop beau pour être vrai, même en rêve!).

Non, nous ne recevons ni *To-Day* ni *Justice*. Vous me dites que les Fabiens (c'est une bande d'intellectuels barbus, n'est-ce pas?) sont en train de mettre Mohr en pièces. Eh bien! Rouanet¹ (vous ne connaissez pas Rouanet?) qui est aux pieds de Gamaliel-Malon et butine sur ses lèvres le miel des « doctrines ésotériques », s'occupe ici de démolir aussi bien Mohr que vous-même, et avant longtemps il ne restera rien ni de vous ni de lui.

Shacre n'est ni le beau-frère, ni l'amiral, mais tout simplement un honnête « libre penseur », un assez brave garçon qui parle très fort et dont la femme, une Italienne, s'intéresse à « la guerre de sexes ».

Shacre me fait songer à notre fête qui a été un grand succès : nous étions environ 140, citoyens et citoyennes majeurs, mineurs, caducs et sans âge. Vous auriez dû voir notre bande au départ! Drapeaux au vent, tambours battants et tout le monde chantant, juste ou faux! L'étape était à Châtillon-Clamart, mais il fallait y arriver. Et le soleil avait en notre honneur déployé les couleurs de notre drapeau rouge et il brillait et brûlait comme du feu. Il y a eu quelques discours, on a beaucoup mangé, beaucoup bu et on a dansé tant et plus (dites à Nim que j'ai dansé avec Vaillant). Le bal a été, je crois, le clou de la journée, ou plutôt de la nuit, car le soleil s'était couché depuis des heures quand nous avons pris le chemin du retour.

J'avais avec moi le petit Marcel Longuet, le seul des enfants qui avait eu la permission de venir.

J'ai lu la préface et l'appendice de votre livre² avec le plus grand intérêt, et la vue même du livre a été pour moi une joie infinie : il me semblait retrouver un vieux visage familier après je ne sais combien d'années (car, si je ne suis pas aussi vieille que le monde, vous me rappelez que je suis « aussi vieille que la mère Schack »). J'avais environ quinze ans, je crois, quand je me suis imposé la tâche de traduire tout ou partie de votre livre (je ne me rappelle pas) en anglais, et en même temps je traduisais en vers la première partie du *Faust*. Ni l'une ni l'autre des deux traductions ne valaient sans doute grand chose, mais les vers, j'en suis sûre,

1. *La Revue socialiste* (n° 29, 30, 31, mai-juillet, 1887) avait publié un article de ROUANET : « Le matérialisme économique de Marx et le socialisme français ». G. Deville y répond d'abord dans *Le Socialiste* (2^e série) du 11 juin 1887, puis y revient dans le n° du 23 juillet 1887 (p. 2/I-III). (N. R.)

2. Il s'agit de la préface et de l'appendice de l'édition américaine de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*. Les deux textes avaient été publiés sous le titre : « Le mouvement ouvrier en Amérique » dans *Le Socialiste* des 9, 16 et 23 juillet 1887. (N. R.)

valaient mieux que la prose. — Je ne puis continuer pour l'instant, mais je vais mettre cette lettre à la poste et je terminerai demain. Amitiés à tous.

LAURA.

230. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A EASTBOURNE

Paris, 28/7/87.

Mon cher Engels,

J'ai subi une troisième opération à mon œil; je crois que c'est fini. Les dieux aiment les nombres impairs.

Un Arménien Loris-Melikoff, parent du fameux général, m'a amené chez un oculiste polonais, Galezowsky, que d'ailleurs Lawroff m'avait recommandé. G[alezowsky] est un des trois plus célèbres oculistes de Paris; on dit qu'il a fait des merveilles.

G[alezowsky] examina mon œil à la loupe; et diagnostiqua que l'inflammation et les kystes de la paupière étaient la conséquence d'un rétrécissement du canal lacrymal; les deux opérations que l'œil avait subies, loin de diminuer l'inflammation, l'avaient au contraire accrue, en augmentant l'inflammation, par conséquent le rétrécissement du canal. Pour vérifier l'exactitude de son diagnostic, il fit une injection dans le canal, une partie du liquide, ne pouvant passer, fut rejetée.

Il restait à dilater le canal par des injections répétées, opération très longue; ou à l'ouvrir d'un coup de bistouri. Je choisis la deuxième méthode; je fus opéré séance tenante. Depuis lors l'œil va beaucoup mieux, je puis lire et écrire sans fatigue. Pendant quinze jours, je dois retourner [chez] G[alezowsky], tous les deux jours, pour qu'il examine l'état du canal.

G[alezowsky] est le troisième oculiste qui examine mon œil; bien que les deux autres fussent célèbres, le deuxième était médecin des hôpitaux, G[alezowsky] est le seul qui ait vu clair.

Si je suis guéri, je vous conseillerai de faire le voyage de Paris pour venir le consulter.

Nous n'irons à Jersey que lorsque mon œil sera guéri, ou qu'il n'aura plus besoin des soins de G[alezowsky].

L'affaire Boulanger passionne encore les Parisiens. Cassagnac ayant mis en doute les révélations de XX que je vous ai envoyées, et ayant prétendu que c'étaient des infâmes mensonges, le député

Laur s'est démasqué et a demandé réparation à Cassagnac; je vous expédie les agréables lettres qu'ils ont échangées¹.

Il fait chaud! — Êtes-vous heureux d'être au bord de mer!

Amitiés à tous et beaucoup de plaisir,

P. LAFARGUE.

231. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

Eastbourne, 9 Aug 87.

4, Cavendish Place.

My dear Laura,

We have now been here more than a fortnight and nothing to complain of but the heat. This is indeed an exceptional summer as the sneaks in *Nature* call it: "The *Jubilee* Anticyclone". I have taken some light work with me for a rainy day but the rainy day will not come and the work remains fast asleep in my drawer. Jollymcier was here with us for a week and Fritz Beust a fortnight—he had to begin teaching again the day before yesterday in Zürich—there was considerable and quite undisguised flirtation between Pumps and him and nobody was prouder of it than Percy. Oh les maris!

Whoever translated that preface of mine for the *Socialiste* did it exceedingly well, I never was so well done in French. One or two passages make me suspect that it was done from the German, at least in part.

1. *La France* publiait depuis le jeudi 21 juillet 1887 des « Lettres de Clermont-Ferrand » signées XX. Dans le n° du 22 juillet 1887 (p. 1/I-VI), l'article révèle qu'au moment de l'affaire Schnœbelé les monarchistes étaient venus trouver Boulanger pour lui proposer de faire un coup d'État, d'abord au profit des Orléans, ensuite pour son propre compte. De Cassagnac, dans *L'Autorité* (24 juillet 1887), somme alors Boulanger de démentir ces assertions. Dans *La France* du 25 juillet 1887 (p. 1/IV) un entrefilet annonce qu'à la suite de l'article de *L'Autorité* M. Laur a chargé MM. C. Dreyfus et Ch. Lalou de demander réparation à M. de Cassagnac. Il y a alors un échange de lettres entre Laur et Cassagnac. Le duel n'aura pas lieu, mais, dans *La France* du 3 août 1887, Laur annonce (p. 1/III-IV) qu'il va poursuivre Cassagnac devant les tribunaux. (N. R.)

The determined stand our people have made against Russophilism and Katkoffolatric has evidently had a good effect. I see the *Justice* is coming round, and Kropotkin has tackled Rochefort. Guesde's article in *L'Action* shows that he knows more about the matter of Russia than I dared to hope for.

Otherwise French, like all other, politics are under the influence of the hot weather. Tout rate, même les duels. When two such first-rate duels as Boul[anger]-Ferry and Laur-Cassagnac, miss fire, then it is all up until the weather changes, and Paris sleeps indeed.

I hope that great Polish oculist will be the last and finally successful of Paul's panaceas. When he wrote before of operations, I thought they consisted in the opening out of the lachrymal duct, as this is the most common of all slight operations on the external eye. But most old men with watery eyes suffer from that rétrécissement, and I am almost certain I have got it myself on one eye at least. But that I can get set right, if need be, in London, and before rushing into the arms and tools of that miraculous Pole, I shall await Paul's final report. There is nothing to give you such mountain-moving faith in individual doctors, as a general scepticism with regard to scientific medicine.

I have had Bax here for a week and was daily interviewed by him with the regularity of a clock and the inquisitiveness of an American journalist. But it gave me an opportunity of quiet talk with him on many subjects, and when he has done with his set questions (which, as with most people here, are meant to save them study) and has exhausted his sudden flashes of original ideas about le lendemain de la révolution and so on, he begins to talk sense and more sense than the preliminary conversation led you to expect. Then you find that after all he has a largeness of view that is but too scarce here amongst the sectarians calling themselves socialists. But as to unacquaintance with the world that is, as to hermit-like simplicity and Fremdheit in the mids of the largest town of the world, an English Stubengelehrter beats his German compeer hollow.

Paul's article on the services publics was very good. It would do good in Germany too, when the Vierecks and C^o are only too eager to use "Verstaatlichung" in the same bamboozling way as Brousse and C^o the services publics.

Sunday evening all of a sudden Charley Rosher arrived—after ten. Had tricycled it—the hottest day of the season—from London; got to Hayward's Heath (about 40 miles), done up, had to take the train. Next day diarrhoea and general breakdown. And on the following day, scarcely recovered, he had a telegram that his wife was ill and he was to return at once. A subsequent telegram informed us that she had had a "Miss Carry".

Nim was at first, while here, suffering from slight muscular rheumatism—pains all over, as poor Lizzie used to say—but she is all right now and very jolly. So is Pumps and her two children. Percy has to spend most of the week in London. I am lazy and

give way to it, as being the best thing under the circumstances to do. And here comes the whole brigade ready for dinner and the children want me to make them paper boats so it's all up with writing and I close in haste.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

And love from all.

TRADUCTION

Eastbourne, 9 août 87.
4, Cavendish Place.

Ma chère Laura,

Nous sommes ici depuis plus d'une quinzaine de jours et n'avons pas à nous plaindre, si ce n'est de la chaleur. Cet été est vraiment exceptionnel ; les cuistres de *Nature* l'appellent : « l'anticyclone du Jubilé ». J'ai emporté du travail facile pour les jours de pluie, mais les jours de pluie ne veulent pas venir et le travail dort au fond de mon tiroir. Jollymeier est resté ici une semaine avec nous et Fritz Beust quinze jours (il devait reprendre ses cours avant-hier à Zurich). Il y a eu un vaste flirt au grand jour entre Pumps et lui, et personne n'en était plus fier que Percy. Oh, les maris !

Je ne sais qui a traduit ma préface¹ pour *Le Socialiste*, mais c'est excellent : je n'ai jamais été aussi bien traduit en français. Un ou deux passages me font soupçonner que cela a été fait d'après le texte allemand, au moins en partie.

L'opposition résolue de nos amis à la russophilie et à la Katkoffolâtrie a évidemment eu une bonne influence. Je vois que *La Justice* change d'attitude et que Kropotkine a entrepris Rochefort. L'article de Guesde dans *L'Action*² montre qu'il est davantage au courant de la question russe que je n'osais l'espérer.

Autrement, la politique française, comme toutes les autres, subit l'influence du temps chaud. Tout rate, même les duels.

1. Il s'agit de la préface à la traduction anglaise de *La Situation des classes laborieuses en Angleterre* (voir note 2, p. 55). (N. R.)

2. Katkoff, directeur de *La Gazette de Moscou*, était mort le 3 août et ce décès avait été l'occasion de toute une série d'articles dans la presse sur ce « grand ami de la France ». Dans *L'Action* datée du 4 août 1887 (p. 2/1-II) Guesde écrit un article : « Républicains et Cosaques », où il rappelle la responsabilité de Katkoff dans la répression dont ont été victimes les Polonais. Il souligne que la France révolutionnaire ne sera jamais avec cette « barbarie asiatique », mais avec le peuple russe qui se bat pour conquérir sa liberté. (N. R.)

Quand deux duels de premier ordre comme ceux de Boul[anger]-Ferry¹ et Laur-Cassagnac² font long feu, c'est qu'alors il n'y a rien à faire jusqu'à ce que le temps change, et que Paris dort vraiment.

J'espère que ce grand oculiste polonais sera la dernière des panacées de Paul et que le résultat final sera heureux. Quand, dans ses lettres précédentes, il me parlait d'opérations, j'ai cru qu'elles consistaient à élargir le canal lacrymal, car c'est la plus courante de toutes les petites opérations de l'œil externe. Mais la plupart des vieillards qui ont les yeux larmoyants souffrent de ce rétrécissement, et je suis presque certain d'en être atteint moi-même, à un œil au moins. Mais c'est une chose que je peux faire soigner, si besoin est, à Londres, et, avant de me précipiter dans les bras et sous les instruments de ce Polonais miraculeux, j'attendrai le compte rendu définitif de Paul. Il n'y a rien de tel pour vous donner une foi à remuer des montagnes à l'égard des docteurs pris individuellement qu'un scepticisme général à l'égard de la médecine scientifique.

J'ai eu Bax ici pendant une semaine et j'ai été tous les jours interviewé par lui avec la régularité d'une pendule et l'indiscrétion d'un journaliste américain. Mais cela m'a donné l'occasion de bavarder tranquillement avec lui sur de nombreux sujets, et, quand il a fini de poser ses questions toutes préparées (qui, selon l'habitude de la plupart des gens d'ici, ont pour but de leur éviter toute étude), lorsqu'il a épuisé le feu d'artifice de ses idées originales sur le lendemain de la révolution, etc., il commence à parler raison, et davantage même que la conversation préliminaire ne le laissait espérer. On constate alors qu'après tout il a une largeur de vue qui n'est que trop rare ici parmi ceux qui, adhérant à de petites sectes, se prétendent socialistes. Mais, pour ce qui est d'ignorer le monde réel, d'avoir une simplicité d'ermite et d'être un étranger au milieu de la ville la plus grande du monde, un intellectuel anglais de cabinet bat à plate couture son compère allemand.

L'article de Paul sur les services publics³ est très bon. Il ferait également du bien en Allemagne, au moment où les Viereck et Cie ne sont que trop enclins à exercer à propos de « l'étatisation » la même mystification que Brousse et Cie à propos des services publics.

Dimanche soir, Charley Rosher est arrivé à l'improviste, après dix heures du soir. Il est parti en tricycle de Londres par la journée la plus chaude de la saison; il est allé jusqu'à Hayward's

1. Dans son discours d'Épinal, le 24 juillet, J. Ferry avait traité Boulanger de « Saint-Arnaud de café-concert ». Le général envoya ses témoins à J. Ferry, mais, les conditions posées étant considérées comme trop dangereuses par les témoins de l'ancien président du Conseil, le duel n'eut pas lieu. (N. R.)

2. Voir note 1, p. 57 (N. R.)

3. Il s'agit de l'article de LAFARGUE : « Les services publics », dirigé contre la thèse des possibilistes, paru dans *Le Socialiste* du 6 août 1887 (p. 1/IV, p. 2/II). (N. R.)

Heath (soit environ 60 kilomètres) et, épuisé, a dû prendre le train. Le lendemain, diarrhée et dépression totale. Et, le jour suivant, à peine remis, un télégramme lui annonçait que sa femme était malade et qu'il devait retourner tout de suite. Un télégramme ultérieur nous a informés qu'elle avait fait une fausse couche.

Nim a, au début de son séjour ici, souffert d'un léger rhumatisme musculaire (percluse de douleurs, comme disait la pauvre Lizzie), mais elle va très bien maintenant et elle est très gaie. Il en va de même pour Pumps et ses deux enfants. Percy doit passer la majeure partie de la semaine à Londres. Je suis paresseux et je me laisse aller à la paresse : c'est la meilleure chose à faire en pareil cas. Et voici venir tout le régiment prêt pour le dîner, et les enfants veulent que je leur fabrique des cocottes en papier. Il faut donc renoncer à écrire et je termine à la hâte.

Affectueusement à vous,

F. ENGELS.

Et amitiés de tout le monde.

232. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A EASTBOURNE

August, 10th/87,
66, Bd de Port-Royal.

My dear General,

At last I am able to give you the details of our trip to Jersey you have asked for. All this while we have been in a state of doubt and uncertainty as to how, when and whether we should get away from this huge furnace. Paul's eyes, the first cause of our projected expedition, have been keeping us here; a letter from America, due on the 15th of July and which we looked to for the ways and means to move on, only reached us on the 7th of August; finally the children were not ready to come and Longuet had not got Paul his railway pass. Now, at last, there's an end to our suspense: after settling accounts here, we shall have enough left to make our trip, and Longuet is coming presently to bring us the little ones. We are going to take Marcel and Mémé with us; Edgar is in the country with his grandmother and Jean is obliged to stop in Paris for another month as he is being coached by his father for college.

We leave here on Sunday evening and shall reach Jersey some time on Monday.

I hope that Nim will manage to come over to Jersey and to Paris; she will, I am sure, find the children charming.

From Tussy I have not had a line in answer to my letter; indeed I have not had a line from her since our return from London. But for you I should not know what has become of her. Do you know whether she has caught the Jersey fever or not?

How are you all enjoying your stay at Eastbourne and how do you all?

I am very busy, my dear General, and have to prepare dinner for our little folks, so that I will bid you goodbye till I write to you from Jersey. With love and best wishes for yourself and all your party.

Your affectionate

LAURA.

Stanton has sent me 100 francs for the translations and now owes me 50 frs for article.

Paul's eyes are getting well rapidly since his latest operation.

TRADUCTION

10 août 87.
66, Bd de Port-Royal.

Mon cher Général,

Je peux enfin vous donner les détails que vous m'avez demandés sur notre voyage à Jersey. Nous avons passé tout ce temps dans le doute et l'incertitude, nous demandant quand, comment et même si nous pourrions sortir de cette vaste fournaise. Et les yeux de Paul, qui motivaient en premier lieu notre projet d'expédition, nous ont retenus ici; une lettre d'Amérique, qui devait arriver le 15 juillet et dans laquelle nous comptions trouver les voies et moyens de ce déplacement, ne nous est parvenue que le 7 août; finalement les enfants n'étaient pas prêts à venir et Longuet n'avait pu avoir de permis de chemin de fer pour Paul. Maintenant enfin, notre incertitude touche à son terme: après avoir réglé nos comptes ici, il nous restera suffisamment pour faire notre voyage, et Longuet va bientôt nous amener les petits. Nous allons prendre avec nous Marcel et Mémé; Edgar est à la campagne avec sa grand-mère et Jean est obligé de rester à Paris encore un mois parce que son père lui donne des répétitions.

Nous partons dimanche soir et arriverons à Jersey je ne sais à quelle heure lundi.

J'espère que Nim s'arrangera pour venir à Jersey et à Paris; elle trouvera, j'en suis sûre, les enfants charmants.

Je n'ai pas eu de Tussy une seule ligne en réponse à ma lettre;

à vrai dire, je n'ai pas eu une ligne d'elle depuis notre retour de Londres. Sans vous, je ne saurais pas ce qu'elle devient. Savez-vous si la fièvre de Jersey l'a gagnée ?

Comment se passe votre séjour à Eastbourne et comment allez-vous tous ?

J'ai beaucoup de travail, mon cher Général, et il faut que je prépare le dîner pour nos petits; je vais donc vous dire au revoir et reprendrai la plume à Jersey.

Avec mes amitiés et mes meilleurs vœux pour vous et pour tout votre monde.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Stanton m'a envoyé 100 francs pour les traductions et me doit maintenant 50 francs pour l'article.

Les yeux de Paul s'améliorent rapidement depuis sa dernière opération.

233. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A EASTBOURNE

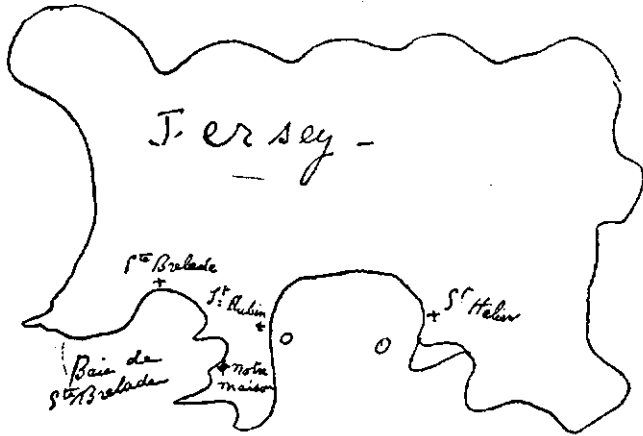
Sainte-Brelade, 16/8/87.

Mon cher Engels,

Enfin nous avons quitté Paris, emmenant avec nous deux enfants de Longuet.

Nous sommes dans un endroit délicieux. Nous logeons chez des paysans : la maison n'est pas belle, mais la situation est incomparable; nous sommes seuls, sans aucune maison aux alentours. La baie nous appartient pour ainsi dire à nous seuls. C'est de la véritable villégiature, comme jamais nous n'en avons fait.

Nous attendons Hélène; elle sera enchantée de voir les enfants qui sont charmants. Pourquoi ne viendriez-vous pas l'accompagner? Nous vous trouverions des appartements à Sainte-Brelade. Mon œil va mieux; je suis guéri. Je vous ai parlé de Galezowsky, parce que plusieurs personnes s'accordent pour déclarer que là où les autres oculistes n'avaient vu que du feu, il avait réalisé des guérisons. Votre cas est peut-être aussi simple que le mien et un oculiste habile comme il y en a à Londres vous fera votre affaire. Je le souhaite, car je sais ce que c'est que de ne pouvoir se servir de ses yeux.



Laura vous fait dire qu'elle est enchantée, qu'elle mange comme un ogre, que les paysans normands chez qui nous logeons lui plaisent; mais qu'il y a un petit mais : les murs de nos chambres sont tapissés avec le *Police News*.

Amitiés à Hélène, Pumps and family¹ et bien à vous,

P. LAFARGUE,

chez Monsieur le Herisier,
à Noirmont, Sainte-Brelade.
Jersey.

234. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Jersey, 24/8/87.

Mon cher Engels,

Après avoir réglé notre compte avec notre logeuse, nous nous sommes aperçus qu'il nous restait juste et très juste pour une semaine. Nous espérons que notre argent nous durerait pour

1. Et famille. (N. R.)

un mois, mais les dépenses du voyage et autres ont dépassé de beaucoup nos prévisions.

On m'avait vanté Jersey comme un endroit où la vie est à bon marché; c'est une illusion qu'il faut perdre. Tout est aussi cher, si ce n'est plus cher qu'à Paris. Cette année est exceptionnelle à cause de la sécheresse qui a ruiné toute la culture maraîchère, qui est insuffisante déjà en temps ordinaire, car des choux, des oignons et d'autres légumes sont importés de France. Ce commerce est entre les mains de Bretons qui parcourent l'île offrant de porte en porte leurs provisions. — Sur le bateau qui nous a traversés, il y avait des porcs et des moutons qu'on importait : dans toutes nos courses à peine si nous avons aperçu quelques rares moutons tondant une herbe jaunie. Dans les campagnes on ne voit que des vaches, dont le prix est considérablement diminué à cause de la sécheresse.

Depuis que nous sommes ici le temps a été délicieux : ce sont des voyageurs venant du continent qui nous ont appris qu'il y avait eu une tempête épouvantable en Angleterre. Dans le trou où nous vivons, nous sommes complètement isolés du monde, pas un journal n'y parvient, ce sont les passeurs qui nous apportent quelques nouvelles. Nous nous trouvons à merveille de cette solitude; les enfants se portent bien, mangeant comme des ogres et se remuant comme des diables. Moi je suis rouge comme un homard; depuis que je suis ici je mange tant de crustacés qu'ils se sont vengés en me donnant une irritation cutanée. — Si je me gratte comme un mendiant d'Espagne, Laura se bat contre les puces, qui, trouvant sa peau autrement fine que la mienne, lui réservent toutes leurs faveurs et leurs morsures. — Notre fermière prétend que nous les rapportons des sables; nous, nous croyons que leur patrie est notre chambre à coucher.

Je vous adresse ma lettre à Londres, car je tiens à ce qu'elle vous parvienne le plus tôt à cause du chèque que je vous prierai de m'envoyer. Faites-le-moi parvenir le plus tôt possible, car il me faudra au moins trois ou quatre jours avant que je le touche.

Je vous ai écrit il y a une semaine et je n'ai pas encore reçu de vos nouvelles. Je vous renvoie mon adresse.

Amitiés à tous et bien à vous,

Paul LAFARQUE.

Chez M. Le Herisier,
à Noirmont-Ho,
Sainte-Brelade — Jersey.

235. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 11th Oct. 1887.

My dear Laura,

I was glad to learn you received the cheque all right—a mis-carriage with that sort of thing may be a very unpleasant matter and so I was rather anxious about news with regard to it.

I hope by this time you have settled down again, and are not too much disturbed by the precious scandals cropping up around you. This Caffarel affair seems to have been brought forward by the Rouvier-Ferry lot, but if so it was a great mistake. It looks very much like the first scandals brought out by Girardin 1846/47 and which led much farther than le rusé Emile expected. The ball is once set rolling; and no doubt a good crop of further scandals will come to daylight. There are plenty of them going on behind the scenes and this single affair having been dragged forth, will frighten a lot of petty dabblers in the same kind of thing; in their anxiety to get out of danger they are sure to compel Madame la Justice to come forward, however reluctantly, and tackle the people who will be denounced by their frightened associates. Even this one affair bodes no good to the ruling lot; if Wilson is implicated, what is old Grévy to do?

It would be a splendid piece of historical irony if the bourgeois republic was doomed to kill itself by the same révolution du mépris which swept away the bourgeois monarchy in 1848.

The Raon-sur-Plaine affair was simply this: *Within* Bismarck's empire this way of treating civilians is quite the rule with the military. They are *trained* to it, and rewarded for it; and the cowardly bourgeois press praises such things if committed upon working men, and excuses them if committed upon bourgeois. And then it is of course impossible to drive into the same soldiers that on the frontier they must act differently, and that a Frenchman, a Russian or an Austrian is to be treated with more consideration. That drunken brute Kauffmann will either be acquitted or, if sentenced, for appearance's sake, to a nominal imprisonment, will be treated like le bon dieu en France and promoted hereafter.

The *Socialiste* in its new shape is a considerable improvement upon the old one. Paul could not do everything and his own articles look more worked out since he has not the whole burden upon his shoulders. It will do Deville good to contribute an article

per week, his journalistic practice wanted developing and his articles are getting less ponderous.

Next week I expect Bebel here and also probably Singer. Their congress seems to have been a great success, and the right wing of the party have got a direct snub: Geiser and Viereck have been too cowardly to sign the Aufruf for the Congress, and have consequently been declared incapable of further occupying eine Vertrauensstellung in der Partei. Bax was also there, he has brought his boy to Zürich where he will be more or less under Bernstein's care and go to Beust's school.

Here things are moving slowly but they are moving. The Trades Union Congress was a splendid symptom. The Tories help us here by all sorts of little police chicanery with regard to open air meetings—what confounded jackasses they are both here and in Ireland! Jackasses—unless they intend opening next parliament with the announcement that they have tried coercion and broken down and that nothing therefore remains but Home Rule—thus taking the wind out of Gladstone's sails and bringing in a half-and-half Home Rule Bill of their own shaping. But I cannot think Salisbury has either so much sense or so much boldness.

In the meantime Champion has openly attacked Hyndman in his paper *Common Sense* (rather Uncommon Nonsense) and the Fabians—a dilettante lot of egregiously conceited mutual admirers who soar high above such ignorant people as Marx—are trying to concentrate the "movement" in their hands. Very nice amusements en attendant que la classe ouvrière se mette en mouvement et balaye tous ces mannequins et femmequines (Mrs. Besant is of them too).

Yours affectionately,

F. E.

Nim sends her love, is just remanaging the carpet in my room overhead. I have not yet had Sonnenschein's account. I have reminded him of its being due.

TRADUCTION

Londres, 11 octobre 1887.

Ma chère Laura,

J'ai été content d'apprendre que tu as bien reçu le chèque : en cas de perte par la poste de ce genre de choses, cela peut faire une histoire très désagréable, et j'étais donc assez impatient d'en avoir des nouvelles.

J'espère que tu as à présent repris une vie normale et que tu n'es pas trop troublée par les jolis scandales qui surgissent autour de toi. Cette affaire Caffarel ¹ semble avoir été lancée par la bande Rouvier-Ferry, mais, si tel est le cas, cela a été une grosse faute. Elle ressemble beaucoup aux premiers scandales lancés par Girardin en 1846-47, qui ont mené beaucoup plus loin que ne s'y attendait le rusé Émile. Le branle est donné; et sans aucun doute une bonne foison d'autres scandales va voir le jour. Il y en a des quantités qui se déroulent dans la coulisse, et cette affaire isolée, une fois traînée sur le devant de la scène, va faire peur à toute une bande de petits bonshommes qui tripotent du même côté : dans leur souci angoissé d'échapper au danger, ils vont sûrement mettre Dame Justice dans l'obligation d'intervenir bon gré mal gré et de s'intéresser à ceux qui dénonceront des acolytes pris de peur. Même cette affaire isolée ne présage rien de bon pour la bande au pouvoir; si Wilson se trouve impliqué, que va faire le vieux Grévy ?

Ce serait une splendide ironie de l'histoire que la république bourgeoise soit condamnée au suicide par la même révolution du mépris qui a balayé la monarchie bourgeoise en 1848.

Cette affaire de Raon-sur-Plaine, c'est tout simplement ceci ² : *Dans les limites* de l'empire bismarckien, cette façon de traiter les civils est tout à fait de règle parmi les militaires. Ils y sont entraînés, et on les en récompense; la lâche presse bourgeoise loue de tels actes s'ils sont commis contre des ouvriers et les excuse s'ils sont commis contre des bourgeois. Il est naturellement impossible de convaincre les mêmes soldats que sur la frontière ils doivent agir différemment, et qu'un Français, un Russe ou un Autrichien doit être traité avec plus de considération. Cet ivrogne abruti de Kauffmann sera soit acquitté, soit condamné pour la forme à un emprisonnement nominal; on le traitera comme le bon Dieu en France et on lui donnera de l'avancement par la suite.

Le Socialiste sous sa nouvelle forme ³ marque un progrès considérable sur ce qu'il était avant. Paul ne pouvait pas tout faire,

1. Le 6 octobre, le général Caffarel, sous-chef d'état-major du ministre de la Guerre, était révoqué et arrêté le 7. C'était le début du scandale des décorations où sera, entre autres, impliqué Wilson, le gendre de Grévy. (N. R.)

2. Le 25 septembre 1887, des Français chassant sur le territoire de Vexaincourt, tout près de la frontière, étaient atteints par des coups de feu tirés du territoire allemand. Un officier de dragons qui prenait part à la chasse était blessé, un piqueur tué. C'est le soldat Kauffmann, du bataillon de chasseurs à pied de Saverne, qui accompagnait dans sa tournée le garde-chasse allemand, qui avait tiré. (N. R.)

3. Depuis qu'il reparaissait (11 juin 1887), *Le Socialiste* avait adopté le format grand in-folio et les articles étaient signés. (N. R.)

et ses propres articles ont quelque chose de plus achevé depuis qu'il n'a plus tout le fardeau sur les épaules. Cela fera du bien à Deville de donner un article toutes les semaines : il lui manquait l'entraînement journalistique et ses articles deviennent moins pesants.

La semaine prochaine j'attends la visite de Bebel et probablement aussi de Singer. Leur congrès ¹ semble avoir été un grand succès, et l'aile droite du parti vient d'essayer un bon camouflet : Geiser et Viereck ont été trop lâches pour signer l'appel pour le congrès, et ils ont par suite été déclarés inaptes à occuper plus longtemps un poste de confiance dans le parti. Bax était là aussi, il a emmené son fils à Zurich où il sera plus ou moins confié à Bernstein et ira à l'école de Beust.

Ici les choses bougent lentement, mais elles bougent. Le congrès des trade-unions en a fait magnifiquement foi. Les Tories nous aident ici grâce à toutes sortes de petites tracasseries policières au sujet des meetings en plein air : quels ânes bâtés ce sont, aussi bien ici qu'en Irlande ! Des ânes, à moins qu'ils n'aient l'intention d'ouvrir la prochaine session du Parlement en annonçant qu'ils ont essayé de la contrainte et ont échoué et qu'il ne reste donc plus d'autre ressource que de donner son autonomie à l'Irlande : ils couperaient ainsi l'herbe sous les pieds de Gladstone et feraient passer un projet d'autonomie bâtarde, confectionné par eux. Mais je ne puis croire que Salisbury ait autant de bon sens ou autant d'audace.

Pendant ce temps, Champion a ouvertement attaqué Hyndman dans son journal *Common Sense* ² (ou plutôt *Uncommon Nonsense* ³), et les Fabiens (une bande de dilettantes remarquablement vaniteux qui s'adonnent à l'admiration mutuelle et planent bien au-dessus d'ignorants comme Marx) essaient d'accaparer le « mouvement ». De charmantes distractions, en attendant que la classe ouvrière se mette en mouvement et balaie tous ces mannequins et « femmequines » (Mme Besant en est aussi).

Affectueusement à toi,

F. E.

Nim t'envoie ses amitiés ; elle est en train de remettre en état le tapis de mon bureau là-haut. Je n'ai pas encore reçu le compte de Sonnenschein. Je lui ai rappelé que c'était l'échéance.

1. Le parti social-démocrate allemand avait tenu son congrès du 2 au 6 octobre à Bruggen, près de Saint-Gall. (N. R.)

2. *Common Sense* du 15 août 1887 (p. 65-70) : « The Future of Socialism in England », by M. M. Champion. (N. R.)

3. *Common Sense* : bon sens ; *uncommon nonsense* : absurdité peu commune.

236. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS *

(Extrait)

[Fin octobre 1887.]

... Pour le déjouer, dit-il, toujours la République (sera) en danger et elle sera toujours en danger tant que chaque ouvrier n'aura pas chez lui son fusil Lebel et cinquante cartouches à balles. Et c'est ce que Clemenceau n'ose pas concéder — encore moins proposer — et c'est ce que vous devriez tous les jours lui crier à la figure. La république sera toujours en danger tant que le soldat a son fusil et l'ouvrier ne l'a pas. Mais Clemenceau est bourgeois et, comme tel, plus rapproché de Ferry que des socialistes. Ce serait peut-être un solide radical s'il n'y avait pas de socialistes] révolutionnaires. Et maintenant que son idéal — l'Amérique républicaine où la question ouvrière était inconnue — n'existe plus, il doit être dans un drôle d'état. Avec tout cela, la position où il se trouve selon ce que vous dites, et je m'explique comment un cabinet Ferry-Clemenceau pourra lui paraître une solution acceptable...

F. E.

237. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[Beginning of] Nov^{br}/87.

My dear General,

We thank you for your letter and cheque. That house-hunting business is over at last and we have found a local habitation to rest and be thankful in when we shall have turned our backs

*. Cet extrait de lettre a été publié dans *Le Populaire de Paris* du 29 novembre 1920. (N. R.)

on our boulevard de Port-Royal. We leave our present quarters in December for a house at Le Perreux, near Nogent-sur-Marne, about 20 minutes from Paris by train. And who knows but what the spirit may move you to come over and see us in our new home? We shall have a bit of a bedroom to offer you and plenty of fresh country air, pretty river scenery and a kitchen and a flower garden into the bargain.

Our friends are delighted with the success of the Montluçon congress, the more so that they had confidently expected it to be a failure. Our French friends never seem to be able to forecast results: whenever they expect to succeed they are sure to be beaten, and to succeed when they thought to fail; up to the present it is by no means the men who lead the movement, but the movement that leads the men.

Stanton wrote some time ago to say that the article on the Paris socialists had been widely circulated and asked me to write a *striking* letter on the St Gall congress, "as if I had been there" and to tell his readers all about the German socialist leaders and especially "how they look". So I sent him a report of the proceedings, together with a description of the cut of the hair and the colour of the eyes of as many of the men as I know anything about.

Do you share the admiration felt by the officers of the French army for Mme Limouzin's style of beauty? That old "avachi", Caffarel, is comparatively innocent and therefore, of course, the scapegoat: Wilson is the most coolly insolent of all rogues in office; the silliest thing he has yet done was sending that trifle of some 40,000 francs to Rouvier.

Yes, it is the impossibility, as you say, in which Clemenceau finds himself to play the out and out radical, as he had hoped to do, which so unsettles and unhinges him. He hates the collectivists and fears them, I believe. The contributors to *La Justice*, who have been on short commons this long while, are beginning to mutiny. Longuet, who is in a state of impecuniosity, complained bitterly, the other evening, of his director's slackness in paying his debts.

An ill wind has been blowing of late over the *agglomération parisienne* and has been driving a lot of the members mad. One of the "militants", Blanc, a bootmaker and a busybody, but, for all that, a very honest and ardent worker in the cause, suddenly takes it into his head to fall in love with a workgirl employed by Mme Blanc (a good and hard-working woman, with a temper of her own) and after making love to the girl under Mme Blanc's eyes, marries her and goes off with her to America. Mme Blanc, la *maitresse légitime*, went mad and had to be confined in an asylum.

And there's as bad, or worse, to tell of Lépine—this name will be familiar to you for he is bitten with the vanity to let the world know of him,—this Jules Lépine is a very good-looking young man who possesses an aunt who coddles and nurses him till he looks like a fat man of forty at 26. He has been engaged to his cousin,

this aunt's daughter, for many years, but having a harem of his own somewhere about Montmartre, has been in no sort of hurry to enter the holy bonds of wedlock. Instead of courting his cousin he continued to "faire la noce" with numberless "maîtresses". When tired of one of these, he commends her to the notice of his friends and begs they will rid him of the woman. Crépin did him this good turn in the case of one "Blanche", Fréjac, another friend, did him a like service "auprès de Clémence". Once as thick as wax, Crépin and Fréjac are now at daggers drawn with Lépine.

Now, from whatever motives, Lépine at last made up his mind to take the leap and get married. So he and his betrothed, a rather pretty girl of 19, with all due rites and ceremonies and the help of both church and law, went in for matrimony. Now, Lépine was barely married when he found out that one of his best friends, V. Boulet, who had formerly shown hospitality to his cast-off mistresses, had not drawn the line at the *maîtresse*, but had extended his kindness to the bride and had indeed forestalled the husband in his marital functions. This Boulet, by the way, had been along engaged to a girl-friend and cousin of Lépine's bride, which fact may have thrown Lépine off his guard. But worse remains to tell and the story has ceased to be a joke. Lépine's wife has had a miscarriage and some male or female enemy of the husband's (he is generally hated) has denounced the fact to the police as a criminal proceeding.

This is how matters stand for the present. The rottenness of our society breaks out, there is no denying it, as well among the workmen as the Wilsons and a revolution is badly needed to sweep the world clean.

I have just time to catch the post, my dear General, and I write in haste and almost in the dark.

With love to Nim and one and all,

Affectionately,

YOUR LAURA.

TRADUCTION

[Début] Novembre 87.

Mon cher Général,

Nous vous remercions de votre lettre et de votre chèque. Cette chasse au logement est enfin terminée et nous avons trouvé un gîte où nous pourrions nous reposer et être heureux quand nous aurons dit adieu à notre boulevard de Port-Royal. Nous viderons les lieux en décembre pour nous établir dans une maison

au Perreux, près de Nogent-sur-Marne, à vingt minutes environ de Paris par le train. Et qui sait si l'esprit ne vous soufflera pas de venir nous voir dans notre nouveau foyer ? Nous aurons une petite chambre à vous offrir et beaucoup de bon air de la campagne, un joli paysage de rivière et un potager ainsi qu'un jardin d'agrément par-dessus le marché.

Nos amis sont enchantés du succès du congrès de Montluçon¹, d'autant plus qu'ils avaient secrètement redouté son échec. Nos amis français semblent incapables de toute prévision juste : toutes les fois qu'ils escomptent le succès, ils sont battus à coup sûr, et ils réussissent à coup sûr lorsqu'ils pensaient échouer; jusqu'à présent ce ne sont nullement les hommes qui mènent le mouvement, mais c'est le mouvement qui mène les hommes.

Stanton m'a écrit il y a quelque temps pour me dire que l'article sur les socialistes parisiens avait été largement diffusé, et il m'a demandé d'écrire une lettre *sensationnelle* sur le congrès de Saint-Gall, « comme si j'y avais été », et de faire à ses lecteurs une description détaillée des dirigeants socialistes allemands, en disant surtout « de quoi ils ont l'air ». Je lui ai donc envoyé un compte rendu des débats, accompagné de la description de la coupe de cheveux et de la couleur des yeux de tous ceux dont je savais quelque chose.

Partagez-vous l'admiration qu'éprouvent les officiers de l'armée française pour le genre de beauté de Mme Limouzin² ? Ce vieil avachi de Caffarel est relativement innocent et sert donc naturellement de bouc émissaire : Wilson est le plus froidement insolent de tous les coquins en place; la plus sotte chose qu'il ait encore faite a été d'envoyer à Rouvier cette bagatelle d'environ 40.000 francs.

Oui, c'est l'impossibilité, comme vous dites, où se trouve Clemenceau de jouer au radical cent pour cent, comme il avait espéré le faire, qui le trouble et le détraque à ce point. Il hait les collectivistes et il a peur d'eux, je crois. Les collaborateurs de *La Justice*, qui sont depuis longtemps réduits à la portion congrue, commencent à se mutiner. Longuet, qui est dans une situation financière difficile, se plaignait amèrement l'autre soir du peu d'empressement que met son directeur à payer ses dettes.

Un mauvais vent souffle depuis quelque temps sur l'*agglomération parisienne*³ et dérange l'esprit de pas mal de ses membres. Un des

1. Le congrès tenu du 23 au 28 octobre à Montluçon par les syndicats ouvriers de France fut le premier congrès syndical national d'où allait sortir la C. G. T. Il faut noter que la loi sur les syndicats était votée depuis le 21 mars 1884. (N. R.)

2. Mme Limouzin, maîtresse de l'ancien ministre de la Guerre, le général Thibaudin, avait été arrêtée dans l'affaire des décorations; elle servait d'intermédiaire au général Caffarel. (N. R.)

3. C'est le nom de l'organisation parisienne du parti ouvrier français. (N. R.)

militants, Blanc, bottier et touche-à-tout, qui néanmoins se dépense avec beaucoup d'honnêteté et d'ardeur pour la cause, se met brusquement dans la tête de tomber amoureux d'une ouvrière employée par Mme Blanc (femme brave et travailleuse ayant son caractère à elle) et, après avoir fait la cour à cette jeune fille sous les yeux de Mme Blanc, il l'épouse et part avec elle pour l'Amérique. Mme Blanc, la maîtresse légitime, est devenue folle et a dû être enfermée dans un asile.

Et il y a aussi grave, sinon pire, à raconter sur Lépine. Ce nom vous sera familier, car il est mordu du besoin vaniteux de faire parler de lui. Ce Jules Lépine est un très beau jeune homme qui possède une tante, et cette tante le choie et le couve à tel point qu'il a l'air à vingt-six ans d'un quadragénaire bouffi. Il est depuis des années fiancé à sa cousine, la fille de cette tante, mais, ayant un harem à lui quelque part du côté de Montmartre, il n'éprouvait aucune espèce de hâte à entrer dans les liens sacrés du mariage. Au lieu de courtoiser sa cousine, il continuait à faire la noce avec d'innombrables maîtresses. Quand il est fatigué de l'une d'elles, il la signale à l'attention de ses amis et les prie de le débarrasser de cette femme. Crépin lui a rendu ce service dans le cas d'une certaine Blanche; Fréjac, autre ami, lui a rendu un service analogue auprès de Clémence. Après avoir été avec Lépine amis comme cochons, Crépin et Fréjac sont maintenant à couteaux tirés avec lui.

Or, j'ignore pour quel motif, Lépine s'est enfin décidé à faire le saut et à se marier. Ainsi donc, ce garçon et sa fiancée, qui est une assez jolie fille de 19 ans, avec tous les rites et cérémonies d'usage et le secours de l'Église et de la loi, ont célébré leurs noces. Mais Lépine était à peine marié qu'il découvrait qu'un de ses meilleurs amis, V. Boulet, qui avait jadis offert l'hospitalité aux maîtresses répudiées, ne s'était pas limité à la *maîtresse*, mais avait étendu sa sollicitude à la jeune épouse et avait en fait précédé le mari dans ses fonctions maritales. Ce Boulet, soit dit en passant, était depuis longtemps fiancé à une amie et cousine de la femme de Lépine, ce qui a sans doute endormi la vigilance de ce dernier. Mais le plus grave reste à raconter, et l'histoire a cessé d'être une plaisanterie. La femme de Lépine a fait une fausse couche et un ennemi ou une ennemie du mari (on le déteste généralement) a dénoncé le fait à la police en parlant de manœuvres criminelles.

Voilà où en sont les choses pour le moment. La pourriture de notre société se fait jour indéniablement aussi bien chez les ouvriers que chez les Wilson, et il est grand besoin d'une révolution pour nettoyer le monde.

Je vais arriver juste à temps pour la levée du courrier, mon cher Général, et j'écris à la hâte et presque dans l'obscurité.

Amitiés à Nim, à chacun et à tous.

Affectueusement,

Votre LAURA.

238. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 12th Nov. 87.

My dear Laura,

Nous voilà en plein 1847! The parallel is indeed striking; for "Teste" read: Wilson, for Emile de Girardin read: A. E. Portalis; and if Grévy is not an exact counterpart of Louis-Philippe, he is a very well got-up combination of both Louis Philippe and Guizot, uniting the money-greed of the first with the false dignity of the other. I have devoured this morning the papers Paul was good enough to send me, and thought myself forty years younger. Only that the *république bourgeoise* beats the bourgeois monarchy out and out in check. Girardin's study was never broken into nor was his head smashed, and the wholesale suppression of documents seized by police and parquet has no counterpart in 1847. But all these tricks will be useless, the ball is set a-rolling and roll on it will. What we see now is only the "exposition" of the drama which seems likely to be as creditable to the innate dramatic genius of French history as any of its predecessors.

The most important feature is that this commencement de la fin de la *république bourgeoise* does not come alone. In Russia, too, the end seems near. The ever-repeated promises of an energetic and successful policy with regard to Bulgaria, followed by ever renewed checks and moral defeats, seem to have again united the various elements of opposition—it looks as if there might soon be a crisis. Then there is Unser Fritz with a now undeniable cancer in his throat. If anything happens to him, the successor to Old William will be a dummer schnoddriger Junge, of the Gardelieutenant type, at present an adorer of Bismarck but sure soon to fall out with him because *he* will want to command; a fellow who will soon drive things to extremes and upset the present alliance between feudal nobility and bourgeoisie by sacrificing the latter entirely to the former; and who even in army matters is almost sure to fall out with the old experienced generals. And then a crisis is certain. Thus, the critical point is coming nearer everywhere, and I only hope that everywhere people will find as much work cut out for them at home as to prevent them from rushing into war.

La belle Limouzine, alias Scharnet, is indeed a beauty of a peculiar kind to fascinate French officers. But then, she aimed at nothing less than generals, and generals are people of a certain

age when tastes begin to be uncertain with some people. It is certainly a very queer new edition of the Victoires et Conquêtes de l'armée française—the conquest of a hunchbacked, lame, repulsive old hag from Karlsruhe! Anyhow she looks energetic and has roused Thibaudin to a rare enthusiasm.

The stories you tell me about the men of the agglomération are characteristic too. The transformation of Paris into a Luxusstadt under the second empire could not help taking on the working class too. But any serious movement will shake off a good deal of that. The effect upon the intellect of the masses, I am afraid, will be more lasting.

Tomorrow we shall have here a bit of a tussle too. After a deal of hesitation and vacillation the police have at last forbidden all meetings on Trafalgar Square; the radical Clubs have answered by calling a great meeting thither for tomorrow afternoon. Tussy and Edward are of course bound to go. I do not anticipate a serious collision. But it is just possible that Matthews and his colleagues of the Tory government for once show fight; especially as the daily Liberal press have taken the side of the police, and as there is no general election in sight just now, as was the case at the time of the Dod st. affair. If so, there may be a scrimmage and a few arrests. So you better look out for tomorrow evening's papers.

I must shut up now, it's past five and no time to lose if you are to have this letter tomorrow morning. So good bye. Nim keeps cutting her fingers now with one kitchen tool and then with another. Percy has been to Dresden and Berlin for his button hole machines and consumed untold quantities of lager. Pumps and children are well.

Ever yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 12 novembre 87.

Ma chère Laura,

Nous voilà en plein 1847! Le parallèle est vraiment frappant : à la place de Teste, lisez Wilson, à la place d'Émile de Girardin, lisez A.-E. Portalis¹; et si Grévy n'est pas la réplique exacte de

1. A.-E. Portalis était directeur du *XIX^e Siècle*. Dès le début de l'affaire Caffarel, *Le XIX^e Siècle* prend violemment à parti Wilson, invitant Grévy à chasser son gendre de l'Élysée. (N. R.)

Louis-Philippe, c'est une combinaison très réussie de Louis-Philippe et de Guizot : il joint la cupidité du premier à la fausse dignité du second. J'ai dévoré ce matin les journaux que Paul a eu la bonté de m'envoyer, et je me suis senti rajeuni de quarante ans. A part que la république bourgeoise bat à plate couture la monarchie bourgeoise pour ce qui est de l'impudence. On n'a jamais forcé la porte du bureau de Girardin et on ne lui a jamais fracassé le crâne¹, et la dissimulation massive des documents saisis par la police et le parquet² n'a pas d'équivalent en 1847. Mais tous ces tours seront vains, le branle est donné et rien ne l'arrêtera. Ce que nous voyons maintenant c'est seulement « l'exposition » de ce drame qui semble devoir faire honneur au génie dramatique inné de l'histoire française autant que n'importe lequel des drames antérieurs.

Le trait le plus important, c'est que ce commencement de la fin de la république bourgeoise n'est pas un fait isolé. En Russie aussi, la fin semble proche. La promesse toujours répétée d'une politique énergique et heureuse à l'égard de la Bulgarie, promesse suivie d'échecs et de défaites morales toujours renouvelés, semble avoir de nouveau réuni les divers éléments de l'opposition : il semble bien qu'une crise soit imminente. Il y a aussi notre Fritz³ dont on ne peut plus maintenant nier qu'il a un cancer de la gorge. S'il lui arrive quelque chose, le successeur du vieux Guillaume sera un jeune imbécile arrogant, du type lieutenant de la Garde : pour l'instant, c'est un adorateur de Bismarck, mais il se brouillera sûrement avec lui, parce que c'est lui qui voudra commander; ce gaillard aura tôt fait de pousser les choses à l'extrême et de détruire l'alliance actuelle entre la noblesse féodale et la bourgeoisie, en sacrifiant entièrement celle-ci à celle-là; et même dans les questions militaires, il se brouillera sûrement avec les vieux généraux expérimentés. Et alors une crise sera inévitable. Ainsi, le moment critique se rapproche partout; et tout ce que j'espère, c'est que partout les gens trouvent assez à faire à l'intérieur pour s'abstenir de se ruer dans une guerre.

La belle Limouzine, alias Scharnet⁴, est une beauté d'un

1. Le 10 novembre un second cambriolage avait lieu chez Portalis au cours duquel on s'emparait d'un dossier intitulé : « Les antécédents financiers des membres du cabinet Rouvier. » Le lendemain, en sortant de chez lui, Portalis était victime d'une agression. (N. R.)

2. D'après *Le XIX^e Siècle* du 21 octobre 1887, le parquet ayant demandé la remise des papiers saisis au cours des perquisitions, le préfet de police offre d'en donner des copies, mais se refuse formellement à se dessaisir des originaux. (N. R.)

3. Frédéric, prince héritier de l'Empire allemand, était atteint d'un cancer de la gorge. Sous le nom de Frédéric III, il régnera quatre-vingt-dix-neuf jours et sera remplacé par son fils Guillaume II. (N. R.)

4. Nom de jeune fille de M^{me} Limouzin (Voir note 2, p. 73.). (N. R.)

genre bien particulier pour fasciner les officiers français. Mais voilà, elle ne pouvait se satisfaire que de généraux, et les généraux sont des gens d'un certain âge, un âge où les goûts deviennent parfois incertains. C'est à coup sûr une nouvelle édition très curieuse des victoires et des conquêtes de l'armée française que la conquête d'une vieille sorcière de Karlsruhe bossue, boiteuse et repoussante ! En tout cas, elle a l'air énergique et elle a suscité de la part de Thibaudin un rare enthousiasme.

Les histoires que tu me racontes sur les hommes de l'agglomération sont caractéristiques également. La transformation de Paris en ville de luxe sous le Second Empire n'a pu manquer d'influer aussi sur la classe ouvrière. Mais tout mouvement sérieux nous débarrassera largement de cela. L'influence sur l'intelligence des masses sera, je le crains, plus durable.

Demain nous aurons ici des accrochages. Après beaucoup de flottements et d'hésitations, la police a finalement interdit tous les meetings à Trafalgar Square; les clubs radicaux ont riposté en y convoquant un grand meeting pour demain après-midi¹. Tussy et Edward sont naturellement tenus d'y aller. Je ne m'attends pas à une collision sérieuse. Mais il se pourrait bien que Matthews et ses collègues du gouvernement *tory* sortent les griffes pour une fois; d'autant plus que la presse quotidienne libérale a pris le parti de la police et qu'il n'y a pas d'élections générales en vue pour le moment, comme c'était le cas lors de l'affaire de Dod Street. Dans ce cas, il y aura peut-être une bousculade et quelques arrestations. Tu feras donc bien de te procurer les journaux de demain soir.

Il faut que je m'arrête maintenant; il est 5 heures passées et il n'y a pas de temps à perdre si tu dois avoir cette lettre demain matin. Au revoir donc. Nim ne cesse de se couper les doigts, tantôt avec un ustensile de cuisine, tantôt avec un autre. Percy a été à Dresde et à Berlin pour ses machines à faire des boutonnières et il a consommé des quantités inouïes de Lager². Pumps et les enfants vont bien.

Toujours affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. Le 13 novembre 1887 fut la manifestation la plus importante de ces années. A la différence de la manifestation de Dod Street (septembre 1885), elle eut lieu dans le West End et se heurta à la résistance de la police, tandis que celle de 1885 avait eu lieu dans l'East End et, soutenue par la population, avait brisé les barrages de police. (N. R.)

2. Bière. (N. R.)

239. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS

(Extrait) *

22 novembre 1887.

... Vous aurez lu dans le L... le discours de V. dans la... circonscription électorale de K. Il se plaint, avec raison, que le Parti va s'embourgeoisant.

C'est le malheur de tous les partis extrêmes dès que l'heure s'approche où ils deviennent « possibles ». Mais le nôtre ne peut dépasser, sous ce rapport, une certaine limite sans se trahir soi-même, et il me paraît qu'en France comme en Allemagne nous voilà arrivés sur cette ligne. Heureusement qu'il est encore temps de s'arrêter.

240. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

(Fragment)

Friday afternoon [25 nov. 1887].

My dear General,

I have not, in my own time, witnessed anything like what has been going on, and as spectators are supposed to see something of the play, I may be permitted to speak of what is passing.

Never, I believe, have circumstances been so revolutionary and never have the masses shown themselves so wholly indifferent, so shamefully apathetic. When those Caffarel misdemeanours were first made public, there was a great outcry and some real indignation; when that Caffarel business came to implicate others, there was an outcry of another sort and much sham indignation, for all the upper crust knew well enough all along

* Cet extrait a été publié dans *Le Socialiste*, n° 115, du 24 novembre 1900. (N. R.)

what finger Wilson and Co had had in every kind of mud-pie.

The smaller and honester sort of the bourgeois de Paris naively believed in the virtues of the rosette and the red ribbon and would have spilt their best wine and their vinegar—not their blood—in defence of their belief that those bits of bunting were *the reward of merit*. You should have seen the faces that they pulled when that Caffarel-d'Andlau-Limouzin traffic came to light: they all—hares and rabbits as they are for valour—swore they would not stand it, talked of going in for socialism and railed at trimmers and opportunists. Little by little, as matters went from bad to worse, their excitement cooled down and a sublime “*m'enfoutisme*” got the better of their nervousness. Nobody cares for Nothing. Yet the state of things is surely unexampled: “Parquet, Police et gouvernement” at loggerheads, each and all convicted of jobbery, denouncing one another publicly and laying bare one another's wounds after the most cynical fashion. And despite all that, nothing stirring! The apathy of the masses is really baffling, neither does this *calme plat* seem to be the uncomfortable stillness which comes before a storm; people go about their business in the quietest and most unconcerned way in the world and do not appear to care a straw whether rouge or noir turns up. Grévy, qui n'y est plus, reste encore. Wilson “qui n'a plus ni centre ni circonférence” is none the less alive and kicking and for the rest, nobody knows, nobody cares what's coming. It's just wonderful!

You talk of the French dramatic genius, it had long ago come to be, I think, rather theatrical than dramatic—for Scribe and Sardou had ousted Molière—and it is now as flat and tame as any German play-wright need desire.

Of political chit-chat and gossip, of course, there is no end. Freycinet, Ferry, Floquet, Brisson, Saussier are see-sawing it; they and a host of possible and impossible prime ministers have been shaken like the bits of glass in a kaleidoscope into all sorts of “combinations”. But thus far nobody has got a long way up the slippery pole at the top of which is stuck the presidential mutton that smells anything but sweet. The “Droite” are working hard for Saussier, others are for Brisson—(another *austere rascal*)—and the Déroulédistes, rather crestfallen, are trying to revivify the dying “Boulangisme”. A few months back, upwards of a hundred thousand Frenchmen, not all of them fools, I suppose, had gathered together to see Boulanger off, or rather to prevent his going: hundreds of men flung themselves across the rails, playing a thousand fantastic tricks in honour of their general—(*dont le pistolet avait si bien raté*)—and swore “*qu'il ne partirait pas*”. At this moment a stray man out of work now and again turns a patriotic penny by shouting “Vive Boulanger!”.

Guesde, who sees things not as they are but as they might, or ought to, be, has been in an extraordinary, or rather in his ordinary state of excitement; he sees Ferry, and after Ferry, Boulanger,

in every bush, making a mouthful of French socialists. Last night the agglomération held a meeting and only two or three hundred people came to speechify or listen.

A revolution that should break out here tomorrow would find the revolutionists as totally unprepared and foolish as heretofore, wherefore the masses do well to bide a bit, but *some* show of demonstration they might have made outside the Palais Bourbon to force the recalcitrant "parlementaires" of all right and left and middle centres to "go ahead"...

TRADUCTION

Vendredi après-midi
[25 novembre 1887].

Mon cher Général,

Je n'ai jamais de ma vie connu de période comme celle-ci, et, comme les spectateurs sont censés voir un peu le spectacle, on me permettra de parler de ce qui se passe¹.

Jamais, je crois, les conditions n'ont été aussi révolutionnaires et jamais les masses ne se sont montrées aussi totalement indifférentes, aussi honteusement apathiques. Au moment où ce scandale Caffarel est devenu public, il y a eu un tollé et une indignation véritable; quand d'autres personnages se sont trouvés impliqués, il y a eu un tollé d'un autre genre et beaucoup de fausse indignation, car tout le gratin savait fort bien depuis longtemps à quel point Wilson et Cie avaient trempé dans chaque affaire sale.

Les couches modestes et relativement honnêtes de la bourgeoisie parisienne croyaient naïvement aux vertus de la rosette et du ruban rouge et auraient répandu leur meilleur vin et leur vinaigre (à défaut de leur sang) pour soutenir que ces bouts d'étamine étaient *la récompense du mérite*. Vous auriez dû voir les figures qu'ils ont tirées quand ce trafic Caffarel-d'Andlau-Limouzin a été révélé : tous ces lièvres et ces lapins pour ce qui est du courage jurèrent qu'ils ne toléreraient pas cela, parlèrent de devenir socialistes et invectivèrent les combinards et les opportunistes. Peu à peu, à mesure que les choses allaient de mal en pis, leur émotion s'est calmée et un sublime « je-m'en-foutisme » a pris le pas sur leur nervosité. Personne ne se soucie de rien. Pourtant la situation est certainement sans exemple : parquet, police et gouvernement sont

1. Le scandale des décorations rejaillit même sur Grévy. Une interpellation à la Chambre, le 19 novembre, amena la défaite du gouvernement Rouvier. Mais Grévy lui demanda de rester en fonction tout en promettant de démissionner le 23 novembre. Il ne le fera en fin de compte que le 2 décembre. Des manifestations auront lieu pendant toute cette période sur la place de la Concorde. (N. R.)

à couteaux tirés, chacun et tous sont convaincus de tripotage, se dénoncent publiquement et mettent réciproquement leurs tares à nu de la façon la plus cynique. Et malgré tout cela, rien ne remue ! L'apathie des masses est vraiment déconcertante, et ce calme plat ne ressemble pas à cette immobilité lourde qui précède la tempête : les gens vaquent à leurs affaires de la façon la plus tranquille et la plus indifférente du monde et ne paraissent pas se soucier plus que d'une guigne de savoir si c'est le rouge ou le noir qui sortira. Grévy, qui n'y est plus, reste encore. Wilson, « qui n'a plus ni centre ni circonférence », n'en est pas moins vif et alerte, et, pour le reste, personne ne sait, personne ne se soucie de savoir ce qui arrivera. C'est vraiment incroyable !

Vous parlez du génie dramatique français. Il est devenu depuis longtemps, me semble-t-il, plus théâtral que dramatique, car Scribe et Sardou ont supplanté Molière, et il est maintenant si terne et si insipide qu'il satisferait le goût de n'importe quel dramaturge allemand.

Les potins et les cancans politiques ne manquent naturellement pas. Freycinet, Ferry, Floquet, Brisson, Saussier jouent à la bascule; eux et une multitude de premiers ministres possibles et impossibles ont été secoués comme des bouts de verre à l'intérieur d'un kaléidoscope pour faire toutes sortes de « combinaisons ». Mais aucun n'est jusqu'à présent monté bien haut au mât de cocagne pour décrocher la timbale présidentielle qui est plus ou moins ragoûtante. La droite soutient fermement Saussier, d'autres sont pour Brisson (autre gremlin *austère*), et des déroulédistes, assez penauds, essayent de redonner vie au boulangisme mourant. Il y a quelques mois, plus de 100.000 Français, pas tous idiots je suppose, s'étaient rassemblés pour assister au départ de Boulanger, ou plutôt pour l'empêcher de partir : des centaines d'hommes se jetaient en travers des rails, jouant mille tours fantastiques en l'honneur de leur général (dont le pistolet avait si bien raté), et juraient qu'il ne partirait pas. En ce moment, c'est tout juste si parfois un chômeur égaré vient patriotiquement gagner quelques sous en criant : « Vive Boulanger ! »

Guesde, qui voit les choses non point comme elles sont, mais comme elles pourraient ou devraient être, a été dans un état d'agitation extraordinaire qui ressemble assez à son état ordinaire; il voit Ferry, et après Ferry Boulanger, en embuscade partout, ne faisant qu'une bouchée des socialistes français. Hier soir l'agglomération a tenu un meeting¹, et il n'est venu que 200 ou 300 personnes pour prendre la parole ou pour écouter.

Si une révolution devait éclater ici demain, elle trouverait les révolutionnaires aussi peu prêts et aussi stupides qu'ils l'ont

1. Il s'agit du meeting du 23 novembre à la salle Lévis. Laura commet sans doute une erreur de date. (N. R.)

jamais été. C'est pourquoi les masses font bien d'attendre un peu, mais elles auraient tout de même pu faire un semblant de manifestation devant le Palais-Bourbon pour forcer à « aller de l'avant » les parlementaires récalcitrants, qu'ils soient du centre droit, du centre gauche ou du centre moyen...

241. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 27/11/87.

Mon cher Engels,

Vous faites erreur, on ne m'a jamais proposé de faire une étude sur Fourier; Bebel s'en était chargé. Kautsky ne m'a parlé que de l'étude sur S[ain]t-Simon.

D'après mon opinion, la seule manière de rendre intéressantes et utiles des études sur les socialistes d'avant 1848 n'est pas de faire l'analyse de leurs œuvres, aux idées contradictoires très bourgeoises parfois sous leur apparence réformatrice et révolutionnaire, idées enfouies et perdues sous un fatras indescriptible (je plains Bebel, s'il s'est lancé à corps perdu dans l'analyse des ouvrages de Fourier). Selon moi, il aurait fallu d'abord étudier les conditions économiques et politiques faites par la révolution, indiquer les aspirations de ceux qui avaient été déçus par l'avortement de la révolution, et montrer comment cette déception trouva sa satisfaction dans les conspirations et dans les coups de main avortés des républicains et dans la propagande mystico-socialiste de Fourier, Saint-Simon et de leurs disciples. Il fallait en un mot donner tout le développement historique aux indications que vous avez formulées sur ce sujet dans votre *Socialisme utopique et s[ocialisme] scientifique*.

Conçu ainsi le travail avait un tout autre caractère que celui que l'on désirait et il aurait fallu que le même individu fût chargé de l'étude de F[ourier] et de S[ain]t-S[imon], qui alors ne seraient devenus que des figures éclairant l'état mental de la société du commencement du siècle. Et ce travail je le préparerai, quand j'aurai terminé celui qui m'occupe depuis des années sur les changements amenés dans la propriété, la philosophie, l'art, etc., par la révolution. — Les deux articles que j'ai écrits pour Mme Adam, sur *la langue avant et après la révolution*¹, rentrent dans cette série.

1. Cet article paraîtra dans les numéros de mars-avril 1888 de la *Nouvelle Revue*. (Voir lettre n° 254, p. 113.) (N. R.)

Quant à la tri-conique Pallas Athénée, qui n'était rien moins que vierge, ou qui l'était dans le sens antique, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas de mari individuel, mais une collectivité de maris, c'est votre faute si je m'en suis occupé; c'est votre livre sur la famille qui m'a, de fil en aiguille, lancé dans les études des fables mythologiques, qui nous conservent mythiquement les mœurs primitives des Grecs sauvages et barbares; ou du moins des peuplades d'origines diverses, qui par leur fusion devaient devenir les Grecs.

La situation devient d'un haut comique : Grévy se cramponne et parlementairement on ne sait comment lui faire lâcher prise : et à mesure que la crise se complique parlementairement, le je m'enfoutisme croît. La Bourse, qui saisit toute occasion pour fluctuer, reste calme. Les socialistes révolutionnaires se démènent, parlent de manifestations, de barricades, au milieu de l'indifférence la plus complète du public.

Le peuple anglais est aussi désillusionnant que le public parisien; on aurait cru que jamais il [n']aurait supporté cette interdiction de Trafalgar Square. Tout arrive. Quelle a été la conduite de Champion, d'Hyndman dans ces affaires ?

Continuez à nous envoyer le *Pall Mall* car les journaux français ne renseignent pas sur ce qui se passe à l'étranger. Nous ne savons pas ce qui est résulté de l'affaire Cunninghame et Burns¹.

Vous nous avez fait trembler avec votre : je n'ai pas le sou ! Quelle désagréable chose ce serait ! Heureusement que votre sans le sou s'est transformé en un chèque de douze livres, dont nous vous remercions.

Amitiés à tous et à toutes et bien à vous,

P. LAFARGUE.

242. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[Dec. 5 th 1887].
Monday afternoon.

My dear General,

You cannot in London have an idea of the ferment Paris has been in during the few days the fear of Ferry lasted. The Blanquists, all on fire, had been stirring up the people to mutiny and preaching barricades; the Possibilists, in the opening paragraph of their proclamation, had called on the masses to march and in a final

1. Voir note 3, p. 107. (N. R.)

paragraph had insisted on their standing still. The agglomération—that has little influence in Paris as a body—had pronounced in favour of popular demonstrations. Rochefort, who is always chicken-hearted when not assured of success, did nothing to make the first day's demonstration succeed, but some ten thousand persons having assembled on the Thursday outside the Palais Bourbon, he took heart, and invited the people to gather in their thousands on the day following. And on Friday afternoon there had turned up more than 50,000 men and women, who cried, à bas Ferry! with a will. And by this time Ferry is à bas and no mistake. Ferry-Famine, Ferry-Choléra, Ferry-Tonkin is hated not only by the people but by the majority of the small middle class and although the revolutionists took the lead in starting opposition to Ferry, they could not have triumphed without the help of the bourgeois. On Saturday evening when news came of Ferry's discomfiture, Paris "jumped for joy", though many a poor wretch had looked forward to a "row" or a "revolution" as a welcome change for the better from extreme and abject misery. Sadi Carnot? Every one now asks you who is Sadi Carnot, but as long as Ferry is out of the race, nobody, for the moment, cares by whom he has been beaten. Had Ferry been elected, a blood-bath would have been inevitable; the Blanquists were determined to fight and collisions would have occurred all over the town. And to judge from the anarchy and want of organization which prevails and the success of such orators as call on the people "*de suivre leurs tempéraments et de faire ce qui bon leur semble*", the character of the struggle must have been as many-coloured and various as the "tempéraments" of the men taking part in the fight. And what do you think of our radicals? After flinging mud enough on the old hunks Grévy to bury a dozen ordinary rogues alive, they go down on their knees to him and implore him to go on playing at president just the least bit longer, to give them time to get Ferry under. And they had known Ferry's little game all along and had refused to do anything to spoil it, deferring from day to day to inquire into the jobberies and the robberies of the "brothers". The leaders of the Left are "des poules mouillées", as Guesde calls them. They were in a fever of a funk on the day of the elections, many of them taking care not to sleep in their own beds that night. Between the reactionists on their right and the revolutionists on their left, the radicals act a most preposterous part.

But now that Ferry, despite the pope and Mgr Freppel, has been hooted off the stage, what next? It is a poor fifth act to so strange and eventful a comedy as has been playing here, to wind up with a Sadi Carnot, "le modéré des modérés". Clemenceau, who got Carnot in, is likely once again to be shelved and for the rest la belle France is not a whit better off than she was with the old shark of a beaupère:—Carnot, by the bye, has got a good-for-nothing gendre too!

It is past five, my dear General, and getting pitch-dark. I must wind up with love and affectionate remembrances to all.

We move in about a fortnight! a nice cheerful season for a house-warming.

Your affectionate,

LAURA.

Love to Nim.

TRADUCTION

[5 décembre 1887].
Lundi après-midi.

Mon cher Général,

Vous ne pouvez à Londres vous faire une idée de la fermentation qu'a connue Paris pendant les quelques jours qu'a duré la crainte de voir élire Ferry¹. Les blanquistes, très excités, avaient appelé le peuple à la rébellion et réclamé des barricades; les possibilistes, dans le premier paragraphe de leur proclamation, avaient invité les masses à défilér et, dans le paragraphe final, avaient insisté pour qu'elles se tiennent tranquilles. L'agglomération, qui a peu d'influence à Paris en tant que groupement, s'était prononcée en faveur de manifestations populaires. Rochefort, qui est toujours pusillanime quand il n'est pas sûr du succès, n'a rien fait pour assurer la réussite de la manifestation du premier jour, mais, quelque 10.000 personnes s'étant rassemblées le jeudi devant le Palais-Bourbon, il a repris courage et a invité le peuple à s'assembler par milliers le jour suivant. Et vendredi après-midi on a vu arriver plus de 50.000 personnes qui criaient de bon cœur : à bas Ferry! Et maintenant Ferry est à bas, il n'y a pas à s'y méprendre. Ferry-Famine, Ferry-Choléra, Ferry-Tonkin est haï non seulement par le peuple, mais par la majeure partie de la petite bourgeoisie, et, bien que ce soient les révolutionnaires qui aient pris l'initiative de l'opposition à Ferry, ils n'auraient pu triompher sans l'aide des bourgeois. Samedi soir, quand fut connue la déconfiture de Ferry, Paris a sauté de joie, bien que beau-

1. J. Ferry était candidat à la présidence de la République. Mais ce nom souleva une vague d'indignation. Les manifestations se succédaient devant la Chambre. A l'Hôtel de Ville, le conseil municipal siège en permanence. Les souvenirs de mars 1871 aidant, c'est finalement Sadi Carnot qui sera élu au deuxième tour par 616 voix contre 188 au général Saussier. (N. R.)

coup de malheureux aient espéré une « bagarre » ou une « révolution » qui aurait soulagé l'excès et l'abjection de leur misère. Sadi Carnot ? Tout le monde maintenant demande qui est Sadi Carnot, mais, du moment que Ferry est hors de course, personne ne se soucie pour l'instant de savoir par qui il a été battu. Si Ferry avait été élu, un bain de sang aurait été inévitable; les blanquistes étaient décidés à se battre, et des collisions se seraient produites dans toute la ville. Et, à en juger par l'anarchie et le manque d'organisation qui règnent et par le succès des orateurs qui appellent les gens « à suivre leur tempérament et faire ce qui bon leur semble », le caractère de la lutte aurait forcément été aussi bigarré et divers que les « tempéraments » des hommes qui auraient pris part au combat. Et que pensez-vous de nos radicaux ? Après avoir couvert ce vieux ladre de Grévy d'une boue suffisante pour ensevelir vivants une douzaine de coquins ordinaires, ils se mettent à genoux devant lui et l'implorant de continuer à jouer à présider, juste le temps qu'il leur faut pour venir à bout de Ferry. Et ils étaient parfaitement au courant de tout le petit manège de Ferry et ils refusaient de rien faire pour le contrarier, remettant de jour en jour l'enquête sur les tripotages et les escroqueries des « frères ». Les dirigeants de la gauche sont « des poules mouillées », comme dit Guesde. Ils étaient malades de peur le jour des élections; nombre d'entre eux ont pris soin de ne pas dormir dans leur lit ce soir-là. Entre les réactionnaires à leur droite et les révolutionnaires à leur gauche, les radicaux jouent un rôle parfaitement grotesque.

Mais maintenant que Ferry, malgré le pape et Mgr Freppel, a fui la scène sous les huées, que va-t-il se passer ? C'est un misérable cinquième acte pour une comédie aussi étrange et aussi mouvementée que celle qui s'est jouée ici, que de se dénouer avec un Sadi Carnot, « le modéré des modérés ». Clemenceau, qui a amené Carnot, risque de nouveau d'être mis au rancart, et, somme toute, la belle France n'est pas du tout en meilleure posture qu'elle ne l'était avec ce vieux requin de beau-père : Carnot a justement, lui aussi, un propre-à-rien de gendre !

Il est cinq heures passées, mon cher Général, et il va faire nuit noire.

Il faut que je termine : mes amitiés et mon souvenir affectueux à tous. Nous emménageons dans une quinzaine environ ! C'est une joyeuse saison pour pendre la crémaillère.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Amitiés à Nim.

243. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS *

Londres, le 5 Déc. 87.

Mon cher Lafargue,

Comme vous, j'ai crié hier matin : *Victoire* ! Il était évident que sans le peuple de Paris, la droite se serait bien gardée de voter pour un candidat impossible et se serait réunie aux opportunistes-boursiers sur Ferry. Et alors — lutte, probablement défaite.

Le drame se développe selon toutes les règles. En 1878, victoire du peuple et de l'armée sur les monarchistes seuls; en 1887, victoire sur les monarchistes et opportunistes réunis. La victoire à venir devra être celle sur monarchistes, opportunistes et radicaux réunis.

Après tout, Clemenceau paraît avoir contribué pas mal à la solution en lâchant Freycinet pour Carnot¹. C'est la moindre chose qu'il eût pu faire après avoir donné tête baissée dans le piège ferryste. Mais c'est toujours quelque chose. Et dans les circonstances actuelles, une pareille solution *légal*e, effectuée sous la pression menaçante des ouvriers parisiens, est tout ce que nous pouvons désirer. C'est comme la plupart des journées de la grande révolution, période ascendante.

Quelle a été l'attitude des soldats ? Je veux dire de la *ligne*. Ces victoires pacifiques sont un moyen excellent pour accoutumer le soldat à la suprématie et infailibilité des masses populaires. Encore une ou deux journées comme ça et le soldat mettra la crose en l'air sans faute.

Sadi Carnot ne fera pas grand-chose. La présidence est foutue après ce qui s'est passé. Le président est descendu à un mannequin qui nomme et renvoie des ministres selon les ordres de la Chambre.

Mais la poursuite des scandales ne [se] relâchera pas j'espère. Je crois que cela est allé trop loin pour qu'on s'arrête. Les bourgeois crieront que c'est assez, qu'on soit généreux, qu'on passe

*. Un extrait de cette lettre a été publié dans *Le Socialiste*, n° 110, du 10 décembre 1887. Nous en donnons ici le texte original in extenso. (N. R.)

1. C'est sur l'initiative de Clemenceau, qui voyait que la candidature de Freycinet aux élections présidentielles n'était pas de nature à barrer la route à Ferry, que l'on suscita celle de Sadi Carnot. (N. R.)

l'éponge sur ces vieilles histoires — mais espérons que la poursuite des voleurs sera le seul moyen pour les radicaux pour arriver au pouvoir.

Bien à vous,

F. E.

La S[ocial] D[emocratic] Federation devait aller à Traf[algar] Square] hier mais le *D[aily] News* n'en dit pas un mot, il est certain que Hyndman n'a couru aucun danger.

244. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 24 Dec. 1887.

My dear Laura,

Nobody is gladder to be in possession of your new address than Nim who was in an awful funk—not so much about the arrival of the pudding than about *one* of the cakes sent along with it, and which she intends for the children, and as there was no safe and quick way of communicating with you and as she knows Paul capable of eating two cakes in one day, she was very much afraid indeed. She hopes now that this will arrive before that cake has been broken into and that you will be good enough to see it delivered à qui de droit.

I enclose cheque £ 25.—the add[itional] five is a little Christmas present for you which no doubt will soon find investment.

Schorl[emmer] is here and I expect him in every minute so shall have to close this letter before he comes in.

I was in Brighton last Tuesday to see Gumpert who is there—generally very well outwardly but still very much shaken morally—absolute loss of self-confidence and energy. His poor young wife has to suffer very much in consequence. Perhaps when spring comes on, we may shake him up a bit.

The P[all] M[all] G[azette] is getting horribly dull—the paper is either a chronic bore or an acute sensation and chamber of horrors. Stead is out of date—a puritan fanatic who ought to have lived in 1648, quite out of date nowadays. But useful and good in one way—he, though full of it himself, hates respectability and middle class cant.

Will send you some American comic papers after tomorrow,

must show them here first. The parvenu in all his glory—how they are enchanted to see themselves in evening dress! And the vulgarity breaks out all over their skins especially when talking about socialism. One almost gets a prejudice in favour of English "Society" after that.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

Jollymeier was very "bould" last night and lost fivepence to Nim.

TRADUCTION

Londres, 24 décembre 1887.

Ma chère Laura,

Nul ne se réjouit davantage d'être en possession de ta nouvelle adresse que Nim qui avait une peur bleue, non pas tant pour la bonne arrivée du pudding, que pour *un* des gâteaux qui l'accompagnaient et qu'elle destine aux enfants. Comme il n'y avait aucun moyen sûr et rapide de communiquer avec toi, et comme elle sait Paul capable de manger deux gâteaux en une seule journée, elle était vraiment très inquiète. Elle espère maintenant que cette lettre arrivera avant qu'on ait attaqué ce gâteau et que tu auras la bonté de veiller à ce qu'il soit remis à qui de droit.

Je joins un chèque de 25 livres : les 5 livres supplémentaires sont un petit cadeau de Noël pour toi, et elles n'auront, sans aucun doute, pas de mal à s'employer.

Schorl[emmer] est ici et il va rentrer, je pense, d'une minute à l'autre; je devrai donc terminer cette lettre avant son retour.

J'ai été mardi dernier à Brighton voir Gumpert¹ qui s'y trouve. Il a, d'une façon générale, très bonne mine, mais il est moralement très ébranlé : perte totale d'énergie et de confiance en soi. Sa pauvre jeune femme doit en souffrir beaucoup. Peut-être, à l'approche du printemps, pourrions-nous le secouer un peu.

La P[all] M[all] G[azelle] devient horriblement ennuyeuse : tantôt ce journal distille un ennui chronique, tantôt il donne dans le sensationnel, et c'est alors un musée des horreurs. Stead est d'un autre âge : c'est un puritain fanatique qui aurait dû vivre en 1648, il est tout à fait dépassé aujourd'hui. Mais il est bon et utile en un sens : tout en étant rempli lui-même, il hait la respectabilité et l'hypocrisie bourgeoise.

1. Engels avait connu le Dr Gumpert à Manchester. Celui-ci avait soigné la famille Marx. (N. R.)

T'enverrai après-demain des journaux américains amusants, il faut que je les montre ici d'abord. Le parvenu dans toute sa splendeur ! Comme ils sont ravis de se voir en tenue de soirée ! Et la vulgarité éclate par tous leurs pores, surtout quand ils parlent du socialisme. On éprouve presque un préjugé favorable à l'égard de la bonne société anglaise après cela.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

Jollymeier s'est enhardi hier soir et a perdu 5 pence en jouant contre Nim.

245. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, le 29 déc. 87.

Mon cher Lafargue,

J'ai retardé ma réponse jusqu'aujourd'hui pour avoir, de la part de Kaustky, des détails exacts sur le brave Oberwinder¹. Je savais l'histoire généralement, mais je préférerais d'être sûr.

Oberw[inder], après 1873, jouait un rôle assez important dans le mouvement viennois. Il était ancien lassallien et rédacteur du *Volkswille*, organe hebdomadaire. Les députés au parlement autrichien alors étaient élus par les diètes provinciales, et les libéraux [s']agitaient pour une élection directe par les arrondissements. O[berwinder] prit leur parti avec un fanatisme d'autant moins intéressé qu'il était payé par les libéraux — par l'entremise d'un M. Szeps du *Neues Wiener Tagblatt*. Sous prétexte que la demande des libéraux était le premier pas vers le suffrage universel, il poussait les ouvriers à les soutenir. Scheu s'opposa à cela ; à Vienne,

1. Dans le n° 113 du *Socialiste* (31 décembre 1887), sous le titre : « Correspondance de Genève », il est fait mention de la découverte en Suisse d'espions à la solde de Bismarck qui s'étaient introduits dans les milieux socialistes allemands. Ces individus touchaient de la police impériale 500 marks par mois. Parmi ceux-ci se trouvent Oberwinder, publiciste à Paris, et Christian Haupt, dont il sera question plus loin. Cette liste, dit le correspondant, a été communiquée aux socialistes allemands par un haut fonctionnaire suisse. (N. R.)

O[berwinder] eut la majorité et força Scheu et ses amis à une sécession; ceux-ci, qui avaient la majorité dans la province, fondèrent la *Gleichkeit* à Wiener Neustadt et, dans leur journal, attaquaient O[berwinder] de toutes manières, lui reprochant les faits susdits et [d']autres. O[berwinder] poursuivit Sch[eu] en calomnies, mais le jury déclara que Sch[eu] avait prouvé son fait et l'acquitta. Dans ce procès, il fut en outre prouvé que O[berwinder] avait dépensé, pour son journal *hebdomadaire*, la somme de 10.000 fl. (25.000 fr.) souscrits pour la fondation d'un journal *quotidien*; et d'autres faits semblables. Enfin ce procès ruina la position d'O[berwinder] à Vienne, les libéraux n'avaient plus d'intérêt à le payer; il alla à Hambourg et se lia avec la section breuerienne des lassalliens, une des sectes où se perdait le lassallianisme mourant. C'étaient des petits-bourgeois tout purs; depuis plus de dix ans, la secte est éteinte. Alors O[berwinder] vint à Paris. Il y a environ un an il a publié une brochure où il fait appel aux ouvriers allemands de se rallier à la politique de Bismarck, de la soutenir pour qu'en revanche il leur accorde des réformes sociales.

Vous voyez c'est un lassallien qui pourra dire qu'il n'a jamais trahi ses opinions. 1° Il croit dans la toute-puissance du suffr[age] universel, c'est pourquoi il a soutenu les libéraux autrichiens; 2° Lassalle a demandé que dans la lutte entre la royauté et la bourgeoisie, les ouvriers se missent du côté de la royauté — voilà pourquoi O[berwinder] est partisan de Bismarck. Vu l'extinction en Allemagne du lassallianisme, pourquoi cet ancien lassallien ne prendrait-il pas l'argent de Bismarck tout aussi bien que celui des libéraux autrichiens? Seulement, une fois le premier sou bismarckien touché, il a dû s'apercevoir qu'il avait affaire à plus fort que lui, et qu'il était pris.

La découverte faite par nos gens en Suisse peut avoir une importance extrême — les autorités suisses feront tout leur possible pour compromettre la Prusse, et l'affaire de Genève — complot nihiliste — retentira. Voilà bien la stupidité de la police prussienne! Ce Haupt, pris en flagrant délit par quelques ouvriers hardis qui font la perquisition chez lui — ce qu'il souffre! — et qui trouvent sa correspondance avec Krüger — ce Haupt est un tel *muff*¹ qu'il avoue avoir été mouchard depuis sept ans! Et c'est là l'homme auquel on confie une pareille mission! Étonnez-vous après cela du paiement de Nonné et d'Oberwinder! Mais Heine disait toujours: les mouchards prussiens sont les plus dangereux parce qu'ils ne sont pas payés, ils espèrent l'être toujours et cela les rend actifs et intelligents, que la Prusse les paie et ils ne [vau-dront]² plus rien.

J'espère que Laura aura reçu les *Pucks* et *Judges* envoyés hier.

1. Empoté. (N. R.)

2. Mot difficile à déchiffrer. (N. R.)

Votre protégé Stead est très utile en ce moment, ce que personne ne nie; mais cela n'empêche pas de vivre dans un siècle qui n'est pas le nôtre cet homme qui défend en Russie ce qu'il attaque en Irlande. Protégez aussi la Salvation Army¹ car sans elle le droit de procession et de discussion en pleine rue serait bien plus décrépît en Angleterre qu'il ne l'est.

Nim, Jollymeier, Pumps et les petits sont au théâtre voir *Hans the boatman*, une pièce américaine où il y a beaucoup d'enfants et un grand chien.

Les peintures de Laura sécheront mal par le temps que nous avons.

Mille souhaits pour le nouvel an.

Bien à vous,

F. E.

J'envoie ma carte à Mesa, 36, rue du Bac, cela est encore son adresse ? *Le Socialiste* ne paraît donc plus ?

1. L'Armée du Salut. (N. R.)

1888

246. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Jan[ua]ry 16 th/88.
Le Perreux.

My dear General,

Things are anything but shipshape with us as yet, but it has begun to be possible to find a decent corner to settle down in and jot down a few lines. Your last letter to me is old by this time, however young and fresh in my remembrance; but if you have ever moved from Paris into the suburbs with furniture and books and flowerpots and a lot of useless rubbish, you will know what a job it is; how glad one is to snatch one's meals and wet one's whistle and get a few hours of rest as one may and how letter-writing is as much out of the question as shaking hands with the man in the moon.

A removal from Paris to Le Perreux in midwinter is an aggravation of the ordinary evils of removing. Fixtures, such as one finds in Paris, looking-glasses, grates, etc. are wanting here. Then, we got here, as you know, in the worst and wettest of seasons, into a region which, for mud and underfoot dirt beats all Junction Roads hollow. The fatal consequence of the dampness, as you hit it, was, and that has been the crown of all our troubles, that *the paint wouldn't dry*. And while the paint was drying we had to "piétiner sur place". The worst of it was that, tired of "piétinant sur place", we began to piétiner on the paint—which wasn't dry—so that I had to lay on a second coating and that second coating dried less than the first and our foot prints are all over it and thus we have been moving in the worst of vicious circles. However "time and the hour run through"—and run away with—the roughest day

and à l'heure qu'il est, things are beginning (as you like to put it) to find their level.

Le Perreux, our patrie, is the refuge of all the riff-raff of Paris, respectable thieves, swindlers and sharpers who make it a halting-place on their way to Mazas. Sleek and well-clad "commerçants" with well-lined pouches settle down here for a season and live on the fat of the land in ornamental villas till one fine morning they are clapped on the shoulder by some limb of the law and marched off to prison. People in this place all eye each other askance; nobody trusts his neighbour and every Perreuxien lives apart from his fellow Perreuxien like an unsociable spider in his web. As we have not come here with the intention of tasting the sweet of social intercourse with the people of Nogent [?], of course this state of things does not affect us. With the house and the country we are well pleased—to the bewilderment of our Parisian friends who ever since our flight from their Ville-Lumière examine us, when they meet us, with that inquiring and doubtful look with which one contemplates persons of whose sanity one is not sure. We are snugly and comfortably quartered here, neither is it necessary to await the returning season of sunnier skies and more genial days to feel at home here. Barring the mud, which is infamous, there are no drawbacks to speak of and however little prized by Paris people—whose friendship is not equal to the wear and tear of journeying to Le Perreux in cold weather—country-life in winter has charms of its own. I wish you could see our garden. In front of the house we have some fine trees; chestnuts, ashes, firs and poplars and at the back are plenty of fruit-trees, vines and ground enough for a well-stocked kitchen garden. Paul is delighted with the "property" and while I have brushed and painted and rubbed and scrubbed and tinkered and tailored, he has been hammering, sawing, planing, nailing, digging and making himself generally and unusually useful. We have, indeed, both of us been considerably more useful than ornamental of late, Paul goes about in great wooden clogs and inexpressibles in an inexpressible state of raggedness (he talks of buying a pair of corduroys) while I accompany him in a most draggle-tailed condition, smeared with paint and smutted with coal-dust. *La vie à la campagne est "cochonne"* as Madame de Stael said. Allow me further to inform you that we have got a poultry-yard, an intelligent cock with a modest harem and that we have a dog who is a bitch and whose name is Diana, a six months old terrier who looks like Carlo's daughter. I have just caught her burying some potatoes we had given her for lunch in a hole in the garden. What does that signify?

A thousand thanks for letters and papers and the Christmas box you so kindly sent me. A part of it I invested in a pair of flaming curtains, all red and yellow—for our dining-room, and some of it is still in my pocket and makes me feel an important and

influential member of society. Helen's glorious plum-pudding which we buried in our bellies with all "pomp and circumstance" and libations of white wine, gave up the ghost last night and now lives in our memory.

Johnny and all the children send their loves and thanks to Father Nim and from ourselves accept, my dearest General, all good wishes.

Your affectionate,

Laura.

Love to Nim from both of us and to Pumps and Percy and the little ones.

TRADUCTION

16 janvier 88,
Le Perreux.

Mon cher Général,

Les choses sont encore loin de prendre tournure chez nous, mais il commence à y avoir moyen de trouver un coin convenable où l'on puisse s'installer et jeter quelques lignes sur le papier. Votre dernière lettre est déjà vieille maintenant, bien qu'elle reste jeune et fraîche dans mon souvenir; mais si vous avez jamais déménagé de Paris en banlieue avec mobilier, livres, pots de fleurs et un tas de rebut inutile, vous comprendrez ce que cela peut être; c'est un plaisir de prendre ses repas sur le pouce, de s'humecter le gosier et de prendre quelques heures de repos comme on le peut: il est alors autant question de faire de la correspondance que de discuter avec la lune.

Déménager de Paris au Perreux en plein hiver rend un déménagement plus pénible encore que d'habitude. Les meubles à demeure qu'on trouve à Paris, glaces, grilles de foyer, etc., manquent ici. Nous sommes arrivés, comme vous le savez, dans la saison la plus mauvaise et la plus humide, dans une région qui, pour ce qui est de la boue et de la crotte, bat à plate couture même Junction Road. La conséquence fatale de l'humidité, comme vous l'avez deviné, et cela a été le couronnement de tous nos ennuis, c'est que *la peinture ne voulait pas sécher*, et pendant que la peinture séchait, nous avons dû piétiner sur place. Le pire, c'est que, fatigués de « piétiner sur place », nous nous sommes mis à piétiner sur la peinture (qui n'était pas sèche), si bien que j'ai dû étendre une seconde couche: cette seconde couche a moins séché que la première, les empreintes de nos pas sont restées dessus et nous avons tourné ainsi dans le pire des cercles vicieux. Cependant,

le temps et l'heure viennent à bout des journées les plus dures et les emportent, et, à l'heure qu'il est, les choses commencent, comme vous aimez le dire, à trouver d'elles-mêmes leur place.

Le Perreux, notre patrie, est le refuge de toute la racaille de Paris, voleurs, escrocs et aigrefins respectables, dont c'est devenu l'étape sur le chemin de Mazas¹. Des « commerçants » luisants de santé et bien vêtus, au portefeuille bien garni, s'installent ici pour une saison et vivent grassement dans de splendides villas jusqu'à ce qu'un beau matin un représentant de la loi leur tape sur l'épaule et les emmène en prison. Les gens d'ici s'épient tous du coin de l'œil, personne n'a confiance dans son voisin, et chaque Perreuxien vit à l'écart de ses concitoyens comme une araignée insociable dans sa toile. Comme nous ne sommes pas venus ici avec l'intention de goûter la douceur des relations mondaines avec les gens de Nogent, cet état de choses ne nous affecte naturellement pas. Entre la maison et la campagne, nous sommes très heureux, au grand étonnement de nos amis parisiens qui, depuis que nous nous sommes envolés de leur Ville Lumière, nous examinent, quand nous les rencontrons, de cet air inquisiteur et soupçonneux qu'on a pour considérer les gens dont la santé mentale paraît douteuse. Nous sommes douillettement et confortablement installés, et il n'est pas nécessaire d'attendre le retour du soleil et des jours cléments pour se sentir bien ici. A part la boue qui est ignoble, il n'y a pas de désagrément sérieux, et, malgré le dédain des Parisiens (dont l'amitié ne va pas jusqu'à affronter l'épreuve d'un voyage au Perreux par temps froid), la vie à la campagne en hiver a son charme. Je voudrais que vous puissiez voir notre jardin. Devant la maison nous avons de beaux arbres, marronniers, frênes, sapins et peupliers, et derrière des quantités d'arbres fruitiers, des vignes et assez de terrain pour un potager bien garni. Paul est enchanté de la "propriété", et pendant tout le temps où j'ai brossé, peint, frotté, récuré, rafistolé et taillé, il a martelé, scié, raboté, cloué, creusé, et s'est rendu, d'une façon générale, exceptionnellement utile. Nous nous sommes, en vérité, souciés tous deux bien davantage d'efficacité que d'élégance ces temps-ci; Paul circule dans de grosses galoches et une incroyable guenille de pantalon (il parle d'acheter un pantalon en velours à côtes), et je l'accompagne avec une allure de souillon, barbouillée de peinture et mâchurée de suie. La vie à la campagne est « cochonne », comme a dit Mme de Staël. Permettez-moi de vous informer aussi que nous avons une basse-cour, un coq intelligent avec un modeste harem, et que nous avons un chien qui est une chienne et dont le nom est Diane; c'est un terrier de six mois qui ressemble à la fille de Carlo. Je viens de la surprendre en train

1. Prison cellulaire sur le boulevard Mazas (aujourd'hui Diderot); démolie en 1898. (N. R.)

d'enterrer dans un trou du jardin des pommes de terre que nous lui avons données à déjeuner. Qu'est-ce que cela signifie ?

Mille fois merci pour les lettres, les journaux et les étrennes que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer. J'en ai consacré une partie à acheter une paire de rideaux flamboyants, tout rouges et jaunes, pour notre salle à manger, et il m'en reste encore assez en poche pour me donner l'impression d'être un membre important et influent de la société. Le magnifique plum-pudding de Helen que nous avons englouti avec toute « la pompe et la solennité » requises et des libations de vin blanc, a rendu hier soir le dernier soupir et vit maintenant dans notre souvenir.

Johnny et tous les enfants envoient leurs amitiés et leurs remerciements à Papa Nim. Recevez de nous-mêmes, mon très cher Général, tous les meilleurs vœux.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Amitiés à Nim de nous deux, ainsi qu'à Pumps, à Percy et aux petits.

247. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 25.1.88.

Mon cher Engels,

Merci pour le chèque et les stamps¹.

Vous devriez aller voir un spécialiste pour vos yeux, puisque vous ne voulez pas venir à Paris, consulter l'oculiste qui, en cinq minutes et un coup de bistouri dans le canal lacrymal, m'a guéri, tandis que deux autres oculistes avaient charcuté mes paupières. Si vous et Hélène vous venez à Paris, nous nous arrangerions pour vous loger au Perreux; nous avons deux chambres libres, qu'il ne s'agirait que de meubler avec des meubles de louage.

Je crois que la traduction du *Manifeste*² aura un grand succès en Angleterre; mais vous devriez profiter de cette occasion pour

1. Timbres. (N. R.)

2. La première traduction du *Manifeste communiste* en anglais paraîtra en 1888. La préface est datée du 30 janvier 1888. (N. R.)

rappeler un peu aux Anglais leur passé socialiste ainsi que le mouvement des *Young England*, qu'ils ont beaucoup oublié.

Quant à nous, nous n'oublierons pas la barrique de vin; demain nous devons aller à l'entrepôt voir un marchand qui nous a envoyé des échantillons.

Laura a trop de choses à vous dire pour vous les envoyer par ma lettre.

Amitiés à Hélène, à Moore et bien à vous,

P. LAFARGUE.

248. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS

Le Perreux, 5 février 1888.

Mon cher Engels,

Nous avons le vin dans la cave, mais aussi l'argent est parti de notre bourse; une barrique de vin léger rendu chez nous, tous frais de transports et d'octroi au Perreux payés, nous coûte 165 fr.; comme elle contient 226 litres, cela met le litre à 73 centimes; le litre est d'environ un cinquième plus grand que les bouteilles ordinaires dites de Bordeaux. Le vin est bon et non travaillé; nous connaissons un ouvrier de la maison et c'est sur sa recommandation que nous l'avons pris. Nous allons le laisser reposer, puis nous le mettrons en bouteilles que nous nous sommes procurées et quand il sera tiré nous boirons une bouteille à votre santé en regrettant que vous ne soyez pas avec nous pour le goûter.

Quel coup de théâtre Bismarck vient de faire avec la publication du traité austro-allemand¹; les Français en sont abasourdis. Ils ont une confiance illimitée, idiote dans la Russie, c'est elle qui va les débarrasser du cauchemar prussien; cette opinion est générale; elle ne témoigne pas tant leur imbécillité que leur peur de Bismarck : ils se sentent incapables de battre les Prussiens et ils comptent sur les Cosaques pour leur donner un coup de main.

1. Le 3 février 1888, le *Reichsanzeiger*, à Berlin, et l'*Abendpost*, à Vienne, publiaient le texte du traité conclu le 7 octobre 1879 entre l'Autriche et l'Allemagne. Ce traité prévoyait l'union des forces armées des Empires centraux et était essentiellement dirigé contre la Russie. (N. R.)

Sans nul doute la publication inattendue de ce traité est la réponse de Bismarck aux avances du tsar et de la tsarine à l'ambassadeur d'Autriche lors de la réception de Pétersbourg. Cette publication aura pour résultat de calmer les Russes et les Français, en leur prouvant que depuis longtemps Bismarck a pris toutes ses précautions. La crise européenne qui doit fatalement arriver, car on ne peut garder l'arme au bras ces gigantesques et ruineuses armées, sera encore reculée.

Le Socialiste est en train de passer une crise où il laissera le peu de vie qu'il a jamais eue. — Décidément il n'y a pas moyen de faire un journal hebdomadaire en France; l'expérience du précédent *Socialiste*¹ m'en avait convaincu, aussi j'étais opposé à la réapparition; mais Guesde, qui ne voit pas les faits, voulait un organe et il a entraîné les autres; on a mangé bien inutilement plusieurs milliers de francs, qui conservés en caisse auraient pu être d'une grande utilité dans certaines occasions données. — En ce moment la situation est bien mauvaise pour nous : les possibilistes avec leur socialisme conviennent admirablement à la partie coopérative et trade-unioniste de Paris; et de l'autre côté les blanquistes avec leur révolutionnarisme politicien répondent aux sentiments d'une grande masse. Nous sommes parvenus à leur inculquer la nécessité d'un changement économique, mais ils ne veulent pas en entendre parler; ils veulent que cela tombe du ciel. Paris est plus réactionnaire qu'on ne croit, malgré ses élans.

J'avais oublié de vous dire de m'envoyer un chèque de £ 15 pour combler le vide causé par le vin.

Laura vous fait ses amitiés et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. *Le Socialiste* avait paru du 29 août 1885 au 26 mars 1887. Puis il avait reparu (2^e série) depuis le 11 juin 1887. (N. R.)

249. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 7 fév. 88.

Mon cher Lafargue,

Voici le chèque de £ 15.

Je suis accablé de travail. L'affaire du manifeste anglais¹ est enfin bâclée et j'attends en peu de jours les épreuves. Je compte sur Laura pour des *improvements*² dans la traduction — ma révision a dû se faire assez à la hâte, et pour une réimpression cela me serait d'une grande utilité.

Puis je fais une critique de toute la politique bismarckienne qui doit paraître comme appendice à la *théorie de la force* du *Anti-Dühring*³ ou plutôt comme son application dans la pratique actuelle. J'ai promis le Ms. pour le 20 ct et vous pensez bien que cela doit être bien pesé et repesé. Voilà qui eût été quelque chose pour *Le Socialiste* si vous ne l'aviez pas tué juste en temps.

La disparition du *Soc[ialiste]*⁴ est votre disparition, comme parti, de l'horizon parisien. Les possib[ilistes] maintiennent bien *Le Proletariat* ; si vous ne pouvez en faire autant, c'est que vous décroissez au lieu de croître; ce n'est pas la faute de l'organe hebdomadaire, l'autre est hebdom[adaire] aussi. En attendant il me répugne de croire que les ouvriers parisiens soient définitivement entrés dans une période de décadence. Les Français sont incalculables et capables de toutes sortes d'inattendus. Ainsi j'attends.

Quant à Bismarck, lui aussi bien que les panslavistes russes et les chauvins français, joue avec le feu. La situation actuelle lui convient tant que le vieux Lehmann (vous connaissez ce sobriquet du Guillaume) vivote encore. Bismarck a toute raison de se rendre indispensable pour le jour de la mort du vieux. Il a, avec le jeune Guillaume⁵, fait toute une conspiration contre le Kronprinz, il a voulu le pousser à la laryngotomie, c.-à-d. à se faire couper la

1. Voir note 2, page 98. (N. R.)

2. Améliorations. (N. R.)

3. Il s'agit de *Gewalt und Ökonomie bei der Herstellung des neuen deutschen Reiches*. Ce texte ne paraîtra que fin 1895 dans la *Neue Zeit* (XIV Jg, n° 22 à 26). (N. R.)

4. Le dernier numéro du *Socialiste* parut le 4 février 1888. (N. R.)

5. Le futur Guillaume II, fils du prince héritier. Celui-ci, qui régnera sous le nom de Frédéric III, souffrait d'un cancer dans la gorge, et sera tout de même opéré à San Remo quelques semaines plus tard. (N. R.)

gorge. Le Kronprinz et sa femme savent tout cela, de sorte que B[ismarck] s'est rendu presque impossible pour eux. Et c'est là une des raisons pourquoy la nouvelle loi contre les soc[ialistes] a échoué au Reichstag¹. Un catholique de Cologne a dit en pleine séance qu'il se pourrait bien qu'avant le 30 sept. (échéance de la loi existante) il y aurait d'autres hommes au gouvernement.

Ce débat sur la loi soc[ialiste] a été un grand triomphe pour nous. Les faits cités par Singer et Bebel² ont écrasé le Gouv[ernement] et le discours de Bebel surtout est un vrai chef-d'œuvre. C'est la première fois que nos gens aient remporté une victoire complète au Reichstag. La loi sera prolongée pour deux ans, probablement pour la dernière fois³. Mais tous les arguments et tous les faits du monde n'auraient pas suffi à faire rejeter les demandes du gouvernement, si l'on avait pu croire à la succession immédiate du jeune Guillaume qui est un vrai Prussien, insolent et outrecuidant comme les officiers berlinois de 1806 qui aiguillaient leur sabre sur le perron de l'Ambassade française pour, deux mois plus tard, le rendre en vaincus aux soldats de Napoléon.

La possibilité de la guerre m'a lancé de nouveau dans les études militaires. S'il n'y a pas de guerre, tant mieux. Mais si elle éclate — cela dépend de toutes sortes d'événements incalculables — j'espère que les Russes seront bien battus et que sur la frontière française il n'y aura rien de bien décisif — alors il y aurait chance pour un accommodement. Avec 5 millions d'Allemands sous les armes appelés à se battre pour des choses qui ne les regardent pas, Bismarck ne serait plus le maître.

En attendant je soigne mes yeux qui vont mieux sous le traitement de mon spécialiste quoiqu'il ne m'ait pas charcuté le canal lacrymal. Mais il faut que je les ménage. Bien des choses à Laura.

Bien à vous,

F. E.

1. La loi contre les socialistes devait être renouvelée tous les deux ans. Cette fois-ci le gouvernement de Bismarck proposait d'en aggraver les dispositions. Le débat s'ouvrit le 27 janvier devant le Reichstag et, après trois jours de discussion, le projet fut renvoyé en commission. (N. R.)

2. Dans leurs interventions, Bebel et Singer indiquèrent surtout que l'exécution de la loi était en fait confiée à la police et ils rappelèrent le rôle des mouchards de la police de Bismarck qui venait d'être dénoncé par le *Sozialdemokrat* à Zurich. (N. R.)

3. Effectivement la loi fut abrogée le 1^{er} octobre 1890. (N. R.)

250. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES
(Fragment)

[About Febr. 8th 1888.]

... wine had been set a-flow, there was no stopping it and I had to go on bottling till the fountain had run dry. Upwards of 260 bottles! I thought, for I was in a deuced cramped and uncomfortable position that that cask was a perennial spring. I am sorry to say that I was glad when the fountain stopped playing. There are 240 bottles of clear, rosy-red wine and about 28 turbid ones, which will make excellent vinegar for pickling purposes. The wine costs us 61 centimes le litre. We pay 80 centimes for our vinegar. We have also invested in a small cask of beer which, after bottling, is excellent and costs us 2 d/fr. per litre. Henceforth I mean to be thirstier than ever and with a sense of doing my duty by our beer-merchant—"la brasserie des patriotes".

Le Socialiste is dead. It had been galvanised into a semblance of life by a pocketful of Deville's money, but to all intents and purposes it had been dead a long while and it was time to get on with the burying. Is it possible, in the long run, to keep a paper going that the public refuses to support? The *Cri du Peuple* has been ruined by the Possibilists; the *Intransigeant* was dying of inanition, despite Rochefort's popularity, when Vaughan, an excellent manager, bethought him of making it a half-penny paper and having it hawked all over the town and it is now the most popular of papers.

Yes, in France one may always count on "le divin imprévu": the Parisians, in especial, are a people of fits and starts, but your every-day, working-day Parisian is a duller animal than most people think for.

How loud that young Brandenburg cock crows on the hereditary, imperial dunghill since his poor father's voice is stopped!

Goodbye, my dearest General; I think I have attended quite long enough on the little leisure you have from your grave occupations and I hasten to make my exit with a kiss.

I wish the trees would go into leaf that I might find out what they are. In their present undress I cannot recognize them.

It's true that I doubt if I should know my best friends—men or women—with their clothes off.

Love from both of us to all of you.

Your affectionate,

LAURA.

Forgive this unsightly envelope!—

TRADUCTION

[Vers le 8 février 1888.]

... le vin s'était mis à couler, il n'y avait plus moyen de l'arrêter et j'ai dû continuer à le mettre en bouteilles jusqu'à ce que la fontaine fût à sec. Plus de 260 bouteilles! J'ai cru, car j'étais dans une position diablement gênante et inconfortable, que ce tonneau était une source intarissable. Je dois avouer que j'ai été contente de voir s'arrêter cette fontaine. Il y a 240 bouteilles de vin rosé limpide et environ 28 bouteilles de vin trouble qui fera d'excellent vinaigre pour les conserves. Le vin nous coûte 61 centimes le litre. Nous payons 80 centimes pour notre vinaigre. Nous avons aussi fait l'acquisition d'un petit tonneau de bière qui, une fois mise en bouteilles, est excellente et nous coûte 2 décimes le litre. J'ai l'intention d'être désormais plus altérée que jamais, avec le sentiment de remplir mes obligations envers notre marchand de bière : « la Brasserie des Patriotes ».

Le Socialiste est mort. Il avait retrouvé un semblant de vie grâce à un petit apport d'argent de Deville, mais il était virtuellement mort depuis longtemps et il était temps de procéder à son enterrement. Est-il possible à la longue de maintenir un journal que le public refuse de soutenir? *Le Cri du peuple* a été coulé par les possibilistes; *L'Intransigeant* se mourait d'inanition, malgré la popularité de Rochefort, quand Vaughan, en excellent directeur, s'avisa de le mettre à un sou et de le faire vendre à la criée dans toute la ville, et c'est maintenant le plus populaire de tous les journaux.

Oui, on peut toujours en France compter sur « le divin imprévu » : les Parisiens en particulier ont une vie collective pleine de sursauts et d'à-coups, mais le Parisien de tous les jours, le Parisien des jours de semaine, est un animal plus lent qu'on ne le pense généralement.

Ce jeune coq de Brandebourg¹ chante bien fort sur son tas de fumier héréditaire et impérial depuis que la voix de son pauvre père s'est éteinte!

Au revoir, mon très cher Général; je pense avoir empiété

1. Le futur Guillaume II. (N. R.)

suffisamment sur le peu de loisir que vous laissent vos graves occupations, et je me retire bien vite en vous embrassant.

Je voudrais bien que les arbres poussent leurs feuilles pour que je puisse leur donner un nom. Dans leur nudité actuelle je ne puis les reconnaître. Il est vrai que je serais probablement incapable de reconnaître mes meilleurs amis, hommes ou femmes, s'ils étaient nus.

Amitiés de nous deux à vous tous.
Affectueusement à vous,

LAURA.

Excusez cette vilaine enveloppe !

251. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 25th feb. 1888.

My dear Laura,

I have just half an hour before post time to give you a sign of life after sending off the last proofs of the *Manifesto*. I hope you have better weather than we here : nothing but keen East winds, frost, snow showers, varying with a few hours' thaw. Very uncomfortable with the English system of fireplaces, but then this weather cannot last for ever.

I have not sent the *P[all] M[all] G[azette]* of late because there is literally nothing in it. It is strictly a London local paper, and consequently deadly dull when nothing is stirring in London.

Bebel and Singer had a glorious victory in the Reichstag, not only at the first but also at the third reading of the bill. It was exactly like O'Brien's victory over Balfour (who is a Scotch Puttkamer all over). Most of our people were at the meeting last Monday to welcome C. Graham and Burns; O'Br[ien] spoke there again, and very well. Cuninghame Graham who already before, at Glasgow, had publicly stated that he stood on the basis of Kellery [?] "absolutely and entirely" here again proclaimed the nationalization of *all means of production*. So we are represented in the British Parliament too. Hyndman who had not been asked to speak, had got some of his fellows to call for him, took possession of the platform, but only to attack violently and personally some Radical M. P.'s present—invited guests—who

by the way had been told before by others, quite sufficiently, about their shortcomings. This attack of H[yndnan]'s however was so uncalled for and out of place that he was hooted down.

You will have heard that Reuss has sued Morris for libel for calling him a spy in *The Commonweal*. Evidently the work of the Bismarckian embassy. M[orris] was very funky at first, not having any evidence ready at hand, but I think we have since secured enough to make it a defeat for Puttkamer and C^o if they should persevere, which I doubt. I don't think Reuss will venture going into the witness box; perjury is only allowed to regular British police-constables.

Nim wishes me to ask you again to give Longuet a hint that he better begin repaying a little of that money. She seems very sore on that point.

Shall we have war? If so, it will be the most foolish thing on the part of the Czar and the French chauvins that they can be guilty of. I have lately studied the military chances. What Bismarck says, that Germany can send out 2 1/2—3 millions of drilled and well-officered men, is rather below than above the truth. Russia will never have as many as a million actually on the seat of war, and France can send out 1 1/4—1 1/2 million of drilled and well-officered men; beyond that, officers and sergeants will be either absent or unfit. Thus Germany alone will be quite capable of resisting, for a time at least, an attack on both sides at once. The great advantage of Germany is in the greater number of drilled men, and especially of sergeants and officers. As to quality, the French will be fully equal to the Germans, as far as the *line* is concerned; beyond that, the German *landwehr* is far better than the French territorials. The Russians I consider worse than they used to be, they have adopted a system of universal liability to service for which they are not civilised enough and certainly are very short of good officers. And corruption is there as rife as ever—and probably will also play a certain part on the French side, if we are to judge from the Wilsoniades and other scandals.

Jollymeier is very melancholy that you have not written him a line yet with that gold pen. Have you no mercy with him? He will be here again in about 4 weeks, for Easter, which this year falls on Bismarck's birthday, alias All fools' day. Very proper too, after people have been foolish enough for 1800 years to celebrate such a fantastical festival!

Methinks I hear a certain bell calling me to the consumption of—I dare say veal cutlets. Farewell for to-day, and may the breeches of Paul, with their excessive length, lose also their perfume of sour size—a perfume too well known, alas, to an old Manchesterian!

Yours ever,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 25 février 1888.

Ma chère Laura,

Je n'ai qu'une demi-heure avant l'heure du courrier pour te donner signe de vie après avoir expédié les dernières épreuves du *Manifeste*. J'espère que tu as meilleur temps que nous : rien autre que d'aigres vents d'Est, des gelées, des chutes de neige, alternant avec quelques heures de dégel. On se sent très mal à l'aise avec ce système anglais des feux dans les cheminées, mais ce temps ne peut pas durer éternellement.

Je n'ai pas envoyé la P[all] M[all] G[azette] ces derniers temps, parce qu'il n'y a littéralement rien dedans. C'est un journal local strictement londonien, et par suite mortellement ennuyeux quand rien ne bouge à Londres.

Bebel et Singer ont remporté une victoire splendide au Reichstag, non seulement pour la première, mais aussi pour la troisième lecture du projet de loi ¹. Cela fait exactement songer à la victoire remportée par O'Brien sur Balfour ² (qui est un Puttkamer écossais en tous points). La plupart de nos amis ont été au meeting ³ de lundi dernier pour faire fête à C. Graham et à Burns; O'Br[ien] y a de nouveau parlé, et fort bien. Cunninghamhame Graham, qui avait déjà, à Glasgow, déclaré publiquement qu'il adoptait le programme de Keliery [?] « absolument et dans son intégralité », a préconisé de nouveau ici la nationalisation de *tous les moyens de production*. Nous sommes donc représentés aussi au Parlement britannique. Hyndman, qui n'avait pas été invité à prendre la parole, s'est fait réclamer par quelques-uns de ses compères et a pris possession de la tribune, mais seulement pour attaquer violemment et personnellement certains parlementaires radicaux présents, qui eux avaient été invités et qui avaient déjà entendu de la bouche d'autres orateurs des

1. Le 19 février, la loi contre les socialistes avait été présentée en troisième lecture, et Bebel avait fait un discours exposant les buts des socialistes et attaquant le socialisme d'État. (N. R.)

2. Allusion à l'intervention de W. O'Brien le 16 et le 17 février 1888 à la Chambre des communes sur la question irlandaise à propos de l'amendement Parnell. (N. R.)

3. Le 18 février, Cunninghamhame Graham et Burns, condamnés le 18 janvier pour leur participation à la manifestation de Trafalgar Square le 13 novembre 1887, sortaient de prison. Le 20, un meeting était organisé sous la présidence de Davitt, auquel prirent la parole le professeur Stuart, Mrs. Besant et W. O'Brien. On y exalta la similitude de la lutte du peuple irlandais et du prolétariat londonien pour la conquête de leurs libertés. (N. R.)

reproches largement suffisants sur leurs manquements. Cette attaque de Hyndman était si mal venue et si déplacée qu'il a été hué.

Tu as dû apprendre que Reuss poursuit Morris en diffamation pour l'avoir traité de mouchard dans le *Commonweal*¹. C'est évidemment le travail de l'ambassade bismarckienne. M[orris] avait assez la frousse au début, car il n'avait pas de preuves sous la main, mais je crois que nous nous en sommes assuré suffisamment depuis pour mettre en déroute les Puttkamer et Cie s'ils persévéraient, ce dont je doute. Je ne pense pas que Reuss se risquera à venir jusqu'à la barre des témoins : le faux témoignage n'est permis qu'aux agents réguliers de la police britannique.

Nim me prie de te redemander de laisser entendre à Longuet qu'il ferait bien de commencer à rembourser une partie de cet argent. Elle semble prendre la chose très à cœur.

Aurons-nous la guerre ? Si oui, ce sera la plus grande stupidité dont puissent se rendre coupables le tsar et les chauvins français. J'ai récemment étudié les chances sur le plan militaire. Quand Bismarck dit que l'Allemagne peut lancer 2 1/2 ou 3 millions d'hommes entraînés et bien encadrés, il est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. La Russie aura bien du mal à en avoir réellement 1 million sur le théâtre des opérations, et la France peut lancer 1 million 1/4 ou 1 million 1/2 d'hommes entraînés et bien encadrés : au-delà de ce chiffre, les officiers et sous-officiers seront inexistantes ou incapables. L'Allemagne sera donc vraiment capable de résister seule, pendant quelque temps tout au moins, à une attaque venue des deux côtés à la fois. Le grand avantage de l'Allemagne réside dans sa supériorité numérique en hommes entraînés, et surtout en sous-officiers et en officiers. Quant à la qualité, les Français rivaliseront largement avec les Allemands, tant qu'il s'agit d'*infanterie de ligne*; cela dit, la *Landwehr* allemande est bien meilleure que les territoriaux français. Quant aux Russes, je les juge pires que par le passé; ils ont adopté un système de service obligatoire pour lequel ils ne sont pas assez civilisés, et ils sont certainement très à court de bons officiers. La corruption est chez eux plus florissante que jamais, et elle jouera probablement aussi dans une certaine mesure du côté français, si nous devons en juger par les Wilsonades et autres scandales.

Jollymeier est très triste que tu ne lui aies pas encore écrit une ligne avec cette plume en or. N'as-tu pas pitié de lui ? Il sera de nouveau ici dans quatre semaines environ, pour Pâques, qui cette année coïncide avec l'anniversaire de Bismarck, autrement

1. Dans *Commonweal* du 7 janvier 1888 (p. 1/II), on pouvait lire un article « Police Spies exposed » signé Editors. Cet article félicitait le *Sozialdemokrat* d'avoir démasqué treize mouchards de Bismarck, dont Reuss, qui était publiciste à Londres. (N. R.)

dit le jour des poissons d'avril. Cela tombe fort à propos, après tout, puisque les gens sont assez stupides depuis 1.800 ans pour célébrer une fête aussi extravagante !

Il me semble entendre certaine cloche m'appelant à la consommation de... côtes de veau probablement. Au revoir pour aujourd'hui et puissent les pantalons de Paul perdre en même temps que leur longueur excessive leur odeur fortement acide, odeur trop familière, hélas, à qui a longtemps vécu à Manchester !

Bien à toi,

F. ENGELS.

252. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 25/2/88.

Mon cher Engels,

Je vous envoie cet extrait d'un journal de ce matin¹ pour vous donner une idée des mauvais tours que le froid est en train de jouer aux Parisiens.

« La neige à Paris.

» Le temps qui avait été très sec et très froid toute la journée d'hier, s'est subitement modifié dans la soirée, et vers dix heures, la neige s'est mise à tomber en flocons serrés.

» Trouvant un fond absolument glacé, elle a tenu d'une façon extraordinaire, et a formé sur l'asphalte et sur le pavé de bois, un miroir glissant, sur lequel les malheureux chevaux perdaient pied et s'abattaient misérablement.

» Tout le parcours des boulevards, et principalement le carrefour de la Chaussée-d'Antin, offrait un coup d'œil lamentable.

» Les lourds omnibus qui font le service de la Bastille à la Madeleine restaient en panne, leurs trois chevaux renversés, se débattant sous les timons sans pouvoir se relever. Et partout, de malheureux fiacres jonchaient la chaussée, les brancards brisés sous le poids des pauvres bêtes abattues, qui restaient affolées, impuissantes à se raccrocher sur le pavé glissant.

» Des forges en plein vent s'étaient installées, et, tant bien que mal, on essayait de mettre des clous à glace aux fers des chevaux, tandis que les cochers étalaient des couvertures pour leur permettre ensuite de se relever.

1. *Le Matin*, 26 février 1888 (p. 3/IV).

» La bonne nature du Parisien se montrait dans toute sa naïveté. Chacun détélaît de son mieux, poussait les véhicules en détresse, et comme la gaieté ne perd jamais ses droits, accablait de lazzis le voyageur récalcitrant qui persistait à rester quand même dans les omnibus ou dans les voitures.

» La sortie des théâtres a été épique et a rappelé le terrible verglas de 1876. »

Le temps est la grande préoccupation. Tout le monde se lamente, excepté les charbonniers qui écoulent leur marchandise par charretées. Il faut avouer que le froid est extraordinaire; depuis deux semaines la terre est couverte de neige et le thermomètre au-dessous de zéro. Heureusement que nous nous portons bien; Laura supporte si admirablement le froid qu'elle prétend qu'elle peut entreprendre une expédition au pôle.

Ce que Lavroff trouve à redire au temps, c'est la note de son charbonnier. Je l'ai vu ce matin, un ami arrivé de Russie lui a apporté des nouvelles de Lopatine; il lui a rapporté un fait tellement étrange qu'il n'est pas croyable: il paraît qu'un individu aurait légué sa bibliothèque à Lopatine, qui aurait obtenu la permission de la faire transporter dans sa chambre. Une autre nouvelle de Russie qui présente, il paraît, tous les caractères de véracité: un attentat a été commis contre le tzar il y a un mois par un officier, qui ayant manqué son coup a essayé vainement de se brûler la cervelle; il est horriblement mutilé et soigné au secret dans un hôpital de Pétersbourg.

Puisque je suis sur le chapitre des Russes, que je vous donne des nouvelles de Kowalevsky¹, présentement à Paris. Il a reçu la médaille d'or de la Société de Géographie, en même temps que sa démission de professeur; et depuis, l'université de Stockholm l'a prié de venir donner une série de douze conférences sur l'évolution de la famille et de la propriété.

Je suis justement en train d'écrire pour la bibliothèque de Zurich une brochure sur l'évolution de la propriété. Je la montre revêtant la forme communiste chez les peuples primitifs, chez qui les seuls objets possédés individuellement sont les armes et les objets d'appropriation personnelle. Le fractionnement de la propriété commune primitive crée la propriété collective, qui aboutit à la propriété capitaliste, et c'est pendant la période capitaliste que la forme communiste se reconstitue.

Est-ce que votre éditeur anglais qui va publier la traduction du *Manifeste* ne voudrait pas imprimer une brochure de moi?

Par ce temps de grand froid, il faut terriblement manger et boire et je puis vous assurer que nous nous acquittons à merveille de cette partie du programme; mais à mesure que nous nous emplissons la

1. Il s'agit de l'ethnologue russe qui était ami de Marx et d'Engels. (N. R.)

panse, la bourse se vide; elle est plate en ce moment; aussi je vous prierai de nous envoyer un chèque de 15 livres pour la regonfler.

Faites nos amitiés à Hélène, Tussy, Pumps et le reste — et bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Nous vous remercions beaucoup pour l'envoi du *Pall-Mall* dont les croquis à la plume sont très amusants. Quel drôle de bonhomme que ce Graham! C'est un muscular socialiste, ayant plus d'intelligence dans les jambes et les poignets que dans la tête. Si les boxeurs et les sportingmen deviennent socialistes, ça marche bien de l'autre côté de la Manche : ça ne va pas ici.

Nous venons de recevoir votre lettre, le parfum de mes culottes s'est évaporé, pour en prendre un autre.

The postman has just trudged over the snow in our garden to hand me your letter—better than the sunshine which at last lights up our castle!

I will write you news of Longuet as soon as may be. Thank you for your military notes, eagerly devoured, like all from the same hand by your affectionate,

KAKADOU¹.

253. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 29/2/88.

Mon cher Engels,

Votre lettre que nous venons de recevoir nous a donné du courage dans le ventre. Ici l'on croit, même les plus chauvins, à l'infé-

1. Le facteur, cheminant péniblement sur la neige de notre jardin, vient de me remettre votre lettre, plus agréable encore que le soleil qui éclaire enfin notre château! Je vous enverrai le plus tôt possible des nouvelles de Longuet. Merci pour vos commentaires militaires qui ont été lus avec le plus vif intérêt, comme tout ce qui est écrit de votre main, par votre dévouée
KAKADOU*.

* Nom familier que portait Laura dans son enfance. (N. R.)

riorité militaire de la France; dernièrement, Jules Simon après avoir parlé, dans un article, de la vantardise des officiers prussiens, croyait dire beaucoup en assurant que la défaite de la France ne serait pas chose aussi facile¹ : après le discours de Bismarck plusieurs journaux parlaient de la possibilité du démembrement de la F[rance] en cas de défaite. Pour que l'on ose dire ces choses dans les journaux vous devez supposer que l'on est bien convaincu généralement que la F[rance] pourrait supporter difficilement le choc de l'Allemagne; mais ce que vous me dites dans votre lettre à propos des fortifications de l'Est est tout à fait rassurant². L'État-major prussien doit connaître la situation et c'est probablement pour cela que l'Allemagne n'est pas si disposée que ça à commencer une guerre qui pourrait se compliquer de l'intervention de la Russie. Mais si l'Allemagne ne commence pas, on peut être certain que la France ne bougera pas. Comment se résoudra donc la situation? Les nations européennes qui déjà éprouvent de la difficulté à équilibrer leur budget ne peuvent pas continuer indéfiniment à augmenter le budget de la guerre. Il serait curieux que le désarmement général fût la conséquence de l'armement général. Mais alors que faire de ces masses de prolétaires que l'on licencierait; déjà les ateliers sont encombrés; depuis des années on s'occupe en France de l'envahissement des ouvriers étrangers; des propositions sont faites à la Chambre sur cette question. Dans quelle impasse se trouve la société bourgeoise ruinée par les armements et bouleversée par le désarmement.

L'Intransigeant vous a porté des nouvelles des possibilistes du Conseil municipal³. Ce sont les alliés avoués des opportunistes, qui à tout prix voulaient faire échouer la candidature de Humbert, à la vice-présidence; c'était une leçon qu'ils voulaient lui donner pour son action lors de l'élection présidentielle⁴. Humbert est un de ceux qui ont poussé le Conseil à se prononcer contre l'élection de Ferry : il présidait la séance lorsque l'on proposa d'envoyer une

1. Éditorial de Jules Simon : « Insouciance fatale » (p. 1/I-II), dans *Le Matin* du 15 février 1888. (N. R.)

2. Engels estimait la France bien protégée par les fortifications de l'Est et les nouveaux travaux autour de Paris (cf. lettre à Sorge du 7 janvier 1888). (N. R.)

3. Dans *L'Intransigeant* en date du 29 février 1888 (p. 1/VI-2/I), la rubrique « A l'Hôtel de Ville » fait état du renouvellement du bureau du Conseil municipal. Au scrutin pour l'élection des vice-présidents, les possibilistes n'hésitaient pas à se coaliser avec la droite pour faire échec à la candidature de Humbert et faire élire Joffrin deuxième vice-président. (N. R.)

4. Lors des événements qui avaient marqué l'élection du 4 décembre 1887, le Conseil municipal avait joué son rôle pour faire échec à la candidature de J. Ferry en décidant notamment de siéger en permanence. Les souvenirs de 1871 avaient amené finalement les radicaux à proposer Sadi Carnot. (N. R.)

députation à la gauche de la Chambre; les possibilistes et les opportunistes voulaient faire avorter la motion en discourant à perte de vue; Humbert coupa court en levant la séance. Mais cette audace possibiliste prouve qu'ils ont une belle confiance dans l'imbécillité de leur public électoral, en cela ils n'ont pas tort : d'ailleurs le succès de Brousse vient de ce qu'il compte toujours sur la bêtise humaine, la chose qui ne trompe jamais.

Ce succès des possibilistes va terroriser les radicaux du Conseil, qui déjà avaient une jolie peur d'eux : vous avez dû voir dans *Le Socialiste* de quelle façon ils ont permis aux possibilistes d'évincer nos amis de la Bourse du Travail¹. Les possibilistes vont être les maîtres du Conseil municipal : tant mieux, plus ils seront puissants et plus d'ennemis ils se créeront. — Ils ont ruiné absolument *Le Cri du peuple* qui est arrivé à ne vivre que d'expédients; tandis que du temps de l'ancienne rédaction, il mettait dans la poche du Docteur des 2 et 3 cents francs de bénéfice par jour.

J'ai tout lieu de croire que mon article paraîtra au mois de mars dans la *Nouvelle Revue*; Mme Adam m'a écrit une lettre charmante s'excusant de ne pas l'avoir fait passer plus tôt à cause de l'encombrement créé par la direction de Cyon.

Merci pour chèque — Il fait un froid terrible — 8 et 10 degrés au-dessous de zéro, tout le monde est embêté. Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Je mettrai à profit ce que vous me dites sur Sonnenschein.

254. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 18/3/88.

Mon cher Engels,

Est-ce que le nouvel empereur² va jouer à Bismarck le mauvais tour de vivre ? Ce Hohenzollern fait preuve d'une énergie extraordinaire; il faut avoir le diable au corps pour prendre part aux

1. Dans *Le Socialiste* du 31 décembre 1887 et du 11 janvier 1888, deux articles racontent comment les syndicats révolutionnaires furent évincés de l'administration de la Bourse du Travail par les manœuvres possibilistes au Conseil municipal. (N. R.)

2. L'empereur Guillaume I^{er} était mort le 9 mars. Son fils, Frédéric III, lui avait succédé. (N. R.)

cérémonies qu'il subit quand on respire par une canule qui s'enferme toutes les 20 minutes. — Depuis de longues années, il attendait la mort du vieux pour se venger de Bismarck et mettre son plan en exécution : s'il pouvait durer six mois, si c'est un cancer la chose est possible, il brouillera les cartes et quand son fils, le paralysé, arrivera au trône il ne pourra plus faire à sa tête, car partout il trouvera de l'opposition plus ou moins organisée. Si les socialistes sont habiles ils feront leurs choux gras.

C'est nous qui faisons une triste figure au milieu de cette Boulangeromanie. Les Français sont fous. L'enthousiasme pour cet homme est extraordinaire, plus on l'attaquera, plus haut on le placera dans l'estime populaire. — En France, les partis politiques ont besoin d'avoir un général; les hommes de 48 firent venir d'Afrique Cavaignac, « le frère du bon »; Gambetta a courtisé Gallifet; Clemenceau a songé un instant à Boulanger; mais Laguerre, Laissant, etc. qui forment un groupe parlementaire entre Clemenceau et les socialistes ont pris Boulanger sous leur protection, en attendant qu'ils se mettent sous la protection de son épée, loyale, comme celle de Mac-Mahon. Rochefort gagne un argent fou avec Boulanger; son journal dont je vous ai envoyé jeudi la 2^e édition s'est vendu à plus de cent mille à Paris; il était le premier à annoncer la révocation¹. — On ne sait comment cela finira. Rochefort, Laguerre et Cie sont en train de fabriquer un dictateur, qui pourra être gênant, bien que Boulanger n'ait pas en lui l'étoffe d'un conspirateur, ni d'un homme à coups de main : c'est un homme à panache et un jouisseur, qui ne serait réellement dangereux que si de Morny et de Pietri le poussaient. Si Boulanger entrait au Parlement, il serait bien vite usé; mais Rochefort et Cie veulent le réserver pour plus tard; aux prochaines élections générales il sera tête de liste de la liste radicale; il sera nommé dans cinquante collèges et s'imposera à la Chambre. Pour parer ce coup, la Chambre est capable de supprimer le scrutin de liste et de revenir à l'ancien mode électoral. Boulanger aura rendu un fier service aux socialistes, s'il fait abolir le scrutin de liste.

Avec Boulanger le mauvais temps est revenu, hier au soir il a neigé très fort, la terre était toute blanche. Quel hiver !

Si l'hiver ne nous quitte pas, l'argent file d'une façon désespérante, pour nous permettre d'enterrer l'hiver, je vous prierai de nous envoyer un chèque de 15 livres.

Amitiés à Hélène, Tussy, Pumps et Cie et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Le gouvernement, par décret du 14 mars, avait prononcé la mise en non-activité du général Boulanger par retrait d'emploi. *L'Intransigeant* en date du 16 mars 1888 publie une deuxième édition qui titre sur six colonnes : « Révocation du général Boulanger ». (N. R.)

P.-S. Mon article a paru dans *La Nouvelle Revue*¹; je vous envoie la première partie publiée dans le n° du 15 mars et les épreuves de la 2^e moitié qui paraîtra le premier avril. Quand vous les aurez lues, si vous n'en avez plus besoin, renvoyez-les-moi, car je suis à court d'exemplaires.

255. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 19 mars 88.

Mon cher Lafargue,

Je vous envoie un *Weekly Dispatch*² qui vous éclairera sur les causes qui font travailler « l'ami Fritz » si durement. Bismarck donnerait deux ans de sa vie s'il réussissait à le réduire à un état où il — le Fritz — devrait se reconnaître incapable de gouverner. Voilà pourquoi on lui taille de la besogne, et voilà pourquoi Fritz doit suer. L'intrigue date de long, il s'agissait d'éliminer le Fritz tout à fait avant la mort du vieux; cela manqué, on essaie de le tuer à force de travail, de représentations, etc. Tout cela doit amener à une rupture ouverte, dans le cas où Fritz ne succombe pas trop tôt; s'il se remet un peu pendant l'été, et procède à un remaniement des ministères, nous avons gagné beaucoup. La chose principale c'est que la stabilité de la politique intérieure soit ébranlée, que le philistin perde sa croyance dans la durée indéfinie du régime Bismarck, qu'il se voie placé en face d'une situation où lui, philistin, devra résoudre et agir au lieu d'abandonner tout cela au gouvernement. Le vieux Guillaume était la clef de voûte, il est tombé, et tout l'édifice menace de crouler. Ce qu'il nous faut, c'est au moins six mois de Fritz pour l'ébranler encore davantage, pour rendre les philistins et les fonctionnaires incertains quant à l'avenir, pour faire surgir la possibilité d'une autre politique intérieure. Le Fritz est mou, même en bonne santé, il est de

1. Il s'agit de l'article : « La langue française avant et après la Révolution », qui paraît dans les numéros du 15 mars et du 1^{er} avril de *La Nouvelle Revue* (tome LI, p. 385-406, 644-669). Il est signé Fergus. Réimprimé dans le recueil : *Critiques littéraires* (É. S. I., 1938). (N. R.)

2. Le *Weekly Dispatch* en date du 18 mars 1888 contient (p. 5/I-II) la lettre de Frédéric III à Bismarck lui indiquant son programme de gouvernement. (N. R.)

l'avis du dernier opinant, qui généralement est sa femme. Il n'y a que les intrigues de Bismarck et de son propre fils qui lui forceront la main. Une fois le changement de front opéré, il importe peu qu'il dure plus ou moins longtemps; toujours le Guillaume II arrivera dans des circonstances favorables, pour nous.

D'autre part, si le Fritz meurt avant, le Guillaume II ne sera plus le Guillaume I, et nous verrons tout de même un revirement de l'opinion bourgeoise. Ce jeune homme est certain de faire des folies, que l'on ne lui pardonnera pas comme au vieux. Si les médecins coupèrent la gorge à son père, lui, le fils, pourrait bien avoir un semblable sort mais par d'autres mains. Du reste, il n'est pas paralysé¹. Le bras lui a été cassé à sa naissance; on n'a pas remarqué cela de suite, et voilà la cause de l'atrophie du bras.

Dans tous les cas, la glace est rompue; il y a solution de continuité dans la politique intérieure, et il y aura mouvement au lieu de stagnation. C'est tout ce qu'il nous faut.

Le Boulanger est certainement un peu charlatan, mais cela ne prouve pas qu'il soit une nullité. Il a fait preuve de bon sens militaire, le charlatanisme peut lui servir dans l'armée française, Napoléon en avait aussi sa bonne portion. Mais politiquement, il paraît incapable, peut-être par ambition démesurée. Il est certain que si les Français veulent perdre toute chance de ravoïr les provinces perdues, ils n'ont qu'à suivre les amis de Boulanger, et surtout Rochefort qui paraît bêtement fou. Il ne faut qu'une guerre de revanche manquée pour réconcilier les couillons d'Alsaciens² à l'Allemagne, les paysans sont des lansquenets qui serviront toujours de préférence dans l'armée du vainqueur et les bourgeois trouveront leurs bénéfices assurés par le tarif allemand aussi bien que par le tarif français. Quant aux Russes, ils seront certainement battus, je viens d'étudier leur campagne en Turquie 1877-78³, c'est 98 d'incapables sur 2 généraux passables, c'est une armée extrêmement mal organisée, avec des officiers au-dessous de toute critique, avec des soldats braves et rompus à des fatigues extraordinaires (ils ont passé des gués, avec 10⁰ Réaumur de froid, l'eau jusqu'à l'aisselle), très obéissants, mais aussi très stupides pour le seul combat possible aujourd'hui, le combat en tirailleurs. Leur force était le combat en rangs serrés; cela n'existe plus, et qui veut le reproduire est balayé par le feu des armes modernes.

Mais si Boulanger vous délivre du scrutin de liste, nous lui voterons une colonne Vendôme sans qu'il aille la mériter sur les champs de bataille.

1. Voir lettre de P. Lafargue à Engels du 18 mars 1888 (p. 113). (N. R.)

2. Engels n'a pas toujours parlé en termes aussi péjoratifs des Alsaciens. On le verra notamment dans sa lettre du 21 août 1893. (N. R.)

3. Il s'agit de la guerre russo-turque qui se déroula essentiellement dans les Balkans et en Arménie. (N. R.)

Tussy et Edouard partiront jeudi pour leur château de Stratford-on-Avon, les Kautsky les suivront. Cela doit être beau une labourer's cottage¹ avec le froid et le vent et la neige périodique que nous avons. Nous autres ici nous avons très bien soutenu l'hiver jusqu'à ce que, il y a huit jours, nous eûmes une journée brillante et chaude de printemps, suivie de gelée, nord-est, et neige. Cela a donné à Nim le Mumps, alias parotidite, et à moi un rhume de cerveau à la grippe; choses dures à guérir avec ce temps. Mais ce n'est rien de très gênant.

Je vous envoie le chèque £ 15.— sous ce pli.

Bien des choses à Laura. Que font Longuet et les enfants ? Nim me demande toujours de leurs nouvelles aussitôt qu'il arrive une lettre de Paris.

Bien à vous,

F. E.

256. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 21/3/88.

Mon cher Engels,

Le 18 mars a été une manifestation révolutionnaire contre Boulanger; dans toutes les réunions, il a été attaqué. Rochefort qui avait l'habitude d'aller présider le banquet des Blanquistes, ne l'a pas fait cette année; il prévoyait une protestation contre sa campagne boulangiste. — Tous nos amis ont une peur du diable de B[oulanger], ils le voient déjà dictateur, empereur. Leurs craintes sont exagérées. Il faudra des circonstances extraordinaires pour que B[oulanger] devienne un réel danger; et si ces événements arrivent, n'importe qui sera Boulanger. En attendant il nous rend service : il réveille l'opinion publique, qui, lassée, ne s'intéressait plus à rien. — Le dernier discours de Clemenceau est important²; enfin les radicaux commencent à comprendre que l'impuissance de la république à réaliser la plus petite réforme a découragé la

1. Chaumière d'ouvrier agricole. (N. R.)

2. A la réunion du groupe de l'extrême gauche, le 19 mars, Clemenceau marque la rupture des radicaux avec Boulanger, rupture qu'il confirme dans son discours à la Chambre le 20 mars. (N. R.)

classe ouvrière et la population en général, qui de désespoir s'est jetée dans la folie Boulanger. Les radicaux sont trop incapables pour rien faire; mais peut-être en seront-ils plus disposés à seconder l'action socialiste.

Le jeu de bascule du parlementarisme ne s'étant pas absolument intronisé en France, comme en Angleterre, où après un ministère tory il faut un ministère libéral et *vice versa*, on remplace le système par le changement de gouvernement : sous Napoléon III on avait assez du gouvernement personnel; sous la république où le gouvernement est anonyme, on réclame le gouvernement personnel dans la personne de Boulanger.

Les ministres sont des poules mouillées; on s'attendait à des révélations importantes sur la conduite de B[oulanger] et ils se sont tus et cependant, ils avaient laissé dire qu'ils avaient déchiffré les dépêches chiffrées de Boulanger; elles leur avaient appris que tandis qu'il protestait ouvertement contre toute candidature, il engageait ses amis à poser sa candidature partout ¹. Dans ces dépêches, Laguerre était appelé *l'enfant de chœur*. — C'est une blague que cette prétendue visite à sa femme malade. B[oulanger] est au plus mal avec sa moitié. Pendant qu'il était ministre il avait pour maîtresse une actrice de la Comédie française, c'est ainsi qu'il est entré en liaison avec Laguerre, qui était l'amant d'une autre actrice. On a parlé d'un procès en séparation avec sa femme. — Le voyage à Paris était pour voir Mme Séverine et s'entendre avec elle au sujet de *La Cocarde* ², qui va remplacer *Le Cri* à peu près mort. — *The Weekly Dispatch* a de drôles de notions sur la circulation des journaux en France : il n'y a pas un journal à Paris qui se soit vendu au-delà de 150 mille. *La Cocarde* s'est vendue à 40 mille et c'est beaucoup. — C'est beau de voir Labryère patronner B[oulanger]. — On n'a pas osé mettre *La Cocarde* dans le comité ³ qui soutient la candidature; et l'on a forcé B[oulanger] à déclarer qu'il n'était pour rien dans sa fondation. Mais c'est de notoriété publique que Labryère était payé par le ministère de la Guerre et que c'est par l'entremise de B[oulanger] qu'il a trouvé les fonds pour le journal.

1. *La Lanterne* en date du 20 mars publie sous le titre : « Le secret des dépêches », une note parue dans un journal étranger, publié à Paris et connu pour ses attaches avec Flourens et Rouvier, selon laquelle le ministre de l'Intérieur aurait en main des dépêches échangées entre Boulanger et ses amis. (N. R.)

2. *La Cocarde* fut fondée le 13 mars 1888. Le 6 mars, l'entrefilet suivant paraissait dans *Le Cri du peuple* : « Notre ami et collaborateur Georges de Labryère nous quitte pour fonder un journal du soir : *La Cocarde*. » (N. R.)

3. Il s'agit du *Comité national* fondé par Rochefort, Déroulède, Naquet, Laisant, Laguerre, etc., qui a son siège rue de Sèze, la cocarde pour emblème et pour programme la devise : Révision, Dissolution, Constituante. (N. R.)

Enfin tout cela est drôle et passablement malpropre.
Merci pour le chèque, amitiés à Hélène et bien à vous,

P. LAFARGUE.

La température s'adoucit ; la neige commence à fondre.

Avec votre lettre et le *Weekly Dispatch* j'ai fait une correspondance d'Allemagne que j'ai envoyée à *L'Intransigeant*. Nous allons voir si elle sera insérée.

Les petits Longuet vont bien.

257. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 8/4/88.

Mon cher Engels,

Boulangier fait merveille. Carnot qui est aussi réactionnaire que le vieux Grévy ne voulait à aucun prix d'un ministère Floquet¹ ; mais le succès du général aux dernières élections rend nécessaire un ministère radical. On a peur de la dictature et l'on comprend enfin que l'impuissance parlementaire crée la popularité de Boulangier. Floquet aurait un beau rôle à jouer : les opportunistes l'attaquent et parlent de renverser son ministère à peine éclos ; ils ont débuté en enlevant à Clemenceau le fauteuil présidentiel². — L'inimitié opportuniste est ce qui pouvait arriver de plus heureux à Floquet ; elle lui assure l'appui de la presse radicale, la plus populaire, celle qui a le plus de lecteurs à Paris et en province, à peine si Rochefort et les organes boulangistes lui ont reproché de n'avoir pas rétabli le général à son poste. Battus peut-être dans le parlement Floquet et les radicaux deviendraient populaires, le général serait peu gênant alors ; et aux prochaines élections les radicaux seraient les maîtres. — Mais Floquet est un

1. Le 30 mars, le ministère Tirard était tombé et avait été remplacé le 3 avril par un ministère Floquet. (N. R.)

2. Le président de la Chambre étant devenu président du Conseil, il y avait lieu de procéder à son remplacement. Clemenceau était candidat contre Brisson aux deux premiers tours de scrutin. Au troisième tour, le 4 avril, les opportunistes présentèrent Méline, qui obtint le même nombre de voix que Clemenceau, mais fut proclamé président au bénéfice de l'âge. (N. R.)

parfait imbécile, les *Débats* disaient qu'il n'était devenu célèbre que parce qu'il avait commis des sottises avec « une imperturbable sérénité et une majestueuse outrecuidance »¹. Il n'est pas homme à profiter de la situation et je ne crois pas que dans la gauche parlementaire il y ait des hommes assez énergiques pour oser tenir tête aux Ferrystes et proposer des réformes radicales. — Heureusement que Boulanger est là; s'il ne s'use pas trop rapidement, ce qui pourrait lui arriver, sa popularité réveillera les parlementaires et les poussera à l'action. — Nos amis ont beaucoup peur du général, je crois au contraire qu'il pourra être très utile et qu'il n'aura pas le temps de devenir véritablement dangereux. — Qu'en pensez-vous ?

La brouille est au *Cri du peuple*². Les possibilistes sont partis; ils ont fondé *Le Parti ouvrier*³ que je vous ai envoyé. — Je ne sais pas encore le dessous des cartes, mais je crois que ce sont les opportunistes qui leur ont trouvé de l'argent. Dans le Conseil municipal, ils se sont alliés ouvertement avec les opportunistes contre les radicaux; on dit qu'aux prochaines élections ils feront liste commune. Ces aventuriers politiques sont tellement pressés d'arriver, qu'ils finiront par se perdre dans l'opinion de leurs dupes.

Que signifient ces menaces de démission de M. Bismarck⁴ ? — Est-ce que le nouvel empereur, qui décidément ne veut pas mourir, lui a rendu la position intenable ? — Ce serait très amusant. — Vous avez dû voir que *L'Intransigeant* avait reproduit ma correspondance, signée Fritz, faite avec votre lettre et le *Weekly Dispatch*⁵. Quand vous aurez des nouvelles importantes, je pourrai les faire insérer.

Avez-vous lu mes deux articles⁶ ? Qu'en pensez-vous ? — Ils ont été remarqués. On s'est informé pour savoir qui était Fergus.

Dans quelques jours ce sera le terrible jour du terme : veuillez, je vous prie, m'envoyer un chèque de 15 livres pour apaiser mon propriétaire.

1. Dans l'éditorial du *Journal des Débats* du mardi 3 avril 1888 (p. 1/II-III). (N. R.)

2. Le départ des possibilistes du *Cri du peuple* se fit sans grand bruit. Seule la démission de Félix Pyat, le 9 avril, fut annoncée. (N. R.)

3. Le n° 1 du *Parti ouvrier*, journal quotidien, paraît le 8 avril avec un éditorial : « Notre programme » (p. 1/II-IV) signé d'Allemane, Brissac, Buquet, Dalle, Jouy, Labusquière, Marouck. (N. R.)

4. *Le Cri du peuple* en date du 8 avril annonçait que les bruits de démission de Bismarck étaient démentis par *La Gazette de Cologne* et *La Gazette nationale de Berlin*. (N. R.)

5. *L'Intransigeant* en date du 26 mars 1888 publie (p. 2/II-III) une correspondance signée Fritz et datée de Berlin le 20 mars 1888, sous le titre : « Bismarck et Frédéric III ». (N. R.)

6. Il s'agit des articles de *La Nouvelle Revue*. (N. R.)

Laura prétend que j'ai dû écrire mon roman sur le *Jugement de Paris* pendant qu'elle dormait, car elle ne se doutait pas de l'existence de ce chef-d'œuvre.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

258. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 13/4/88.

Mon cher Engels,

Les jours du cabinet Floquet sont comptés. Ferry, qui devient plus puissant au parlement à mesure que Boulanger remporte des triomphes électoraux, a fait alliance avec la droite et à la rentrée on exécutera Floquet; c'est Ribot qui portera le coup et c'est lui qui recueillera l'héritage. Les opportunistes sont pleins d'intentions belliqueuses; ils parlent de répression et même d'état de siège; tout cela est parole en l'air. S'ils essayaient de passer de la parole aux actes, il pourrait leur en cuire. — Mais que les radicaux sont bêtes, ils vont se laisser égorger comme des moutons châtrés. Ils avaient une partie belle à jouer en ouvrant le feu contre les opportunistes et [en] demandant la réalisation des vieilles promesses radicales; au lieu de cela ils ne s'occupent que de Boulanger et perdent leur temps à accuser Rochefort d'avoir créé la popularité du général. Il y a un manque d'esprit politique extraordinaire chez les hommes politiques de France.

Ça va bien en Allemagne; c'est une guerre au couteau entre l'impératrice et Bismarck. Il faudrait que cela dure ainsi pendant six mois pour porter le trouble et le désarroi dans l'esprit du Philistin.

Vous critiquez très spirituellement mes dérivations étymologiques. Ce ne sont pas des découvertes de votre serviteur; mais la reproduction de ce que j'ai lu. Il y a en France quelques étymologistes qui réclament pour la langue grecque l'honneur d'avoir fourni une abondance de mots français; cette théorie est vieille, elle était soutenue par les hellénistes du xv^e siècle. Dans le cas qui me concerne il est aussi facile de faire dériver les mots que je cite du latin que du grec.

Quant au sanscrit, je ne parle que des exagérations des sanscritistes; ce sont des maniaques qui réduisent la mythologie grecque à n'être qu'une série de calembours idiots; je leur faisais trop d'honneur en les comparant aux craniologues, qui eux aussi ont prétendu tout résoudre avec des mesures craniennes.

J'ai mentionné en passant et plutôt pour rire qu'autre chose cette théorie qui considère la langue finnoise [comme] la langue mère des idiomes aryens; parce que ce serait amusant de voir s'écrouler tout l'échafaudage bâti sur le sanscrit. Il y a des bibliothèques écrites sur ce sujet et je crois que ce sera du fatras comme les in-folio du moyen-âge, où l'on discutait à perte de vue si la poule avait précédé l'œuf. Si je me trompe pour la partie étymologique, je suis certain que tout ce qu'ont écrit les sanscritistes, à commencer par Max Muller, sur la mythologie est inepte et sera envoyé au pilon.

Il y a en France des anthropologistes de valeur, entre autres Quatrefages, qui croient à l'origine finnoise des races européennes. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans son *Espèce humaine* publiée dans la Bibliothèque internationale en 1886. — « Le Zend Avesta nous apprend que la race primitive est sortie d'une région où *l'été ne durait que 2 mois*, ce qui correspond à peu près au climat de la Finlande. D'étapes en étapes, elle est arrivée, d'un côté jusqu'à la presqu'île gangetique et à Ceylan, de l'autre jusqu'en Islande et au Groenland¹. » — Peut-être faudra-t-il que les sanscritistes modifient un peu leur théorie linguistique? — Mais en tout cas leur théorie de faire dériver des mots concrets de mots représentant des idées abstraites me paraît fort sujette à caution; je crois que c'est le contraire qui a dû arriver. Dans mon article je n'ai fait que parler de M. Regnaut, orientaliste très renommé en France, qui a fait dériver du mot sanscrit signifiant l'idée de briller les mots les plus concrets. A les en croire les hommes primitifs étaient des grammairiens philosophes, qui n'avaient nulle notion réelle des choses existantes et qui n'arrivaient à les concevoir qu'idéalement à l'aide de dérivations étymologiques.

En voilà assez sur ce sujet; mais vos critiques et vos éloges sont les bien venus.

Merci du chèque, et bon appétit pour les fameuses provisions du pays de Shakespeare, cela doit avoir un goût dramatique.

Amitiés à Hélène et à tous,
et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. A. DE QUATREFAGES : *L'Espèce humaine*, p. 161, Paris, 1886. (N. R.)

My dear General,

I am writing to you while Paul writes but really after his letter je crois qu'il n'y a qu'à tirer l'échelle. More anon from your¹.

LAURA.

259. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 24/4/88.

Mon cher Engels,

Si Bismarck a cru se venger des rédacteurs du *Social-Demokrat* en les faisant expulser de Suisse², il verra qu'il s'est grossièrement trompé, car probablement Bernstein et les trois autres iront à Londres continuer à l'embêter avec un peu plus de tranquillité. C'est la Suisse qui a été humiliée et c'est Bismarck qui a montré combien les révélations de Bebel et Singer l'avaient profondément [atteint]³. Mais je crois que Bismarck éprouvera bientôt une plus grande joie, celle de conduire en terre son nouvel empereur, qui est arrivé au bout de son rouleau.

Avez-vous jamais vu folie pareille à cet enthousiasme pour Boulanger ? Garibaldi n'a jamais fait perdre plus complètement la tête aux populations.

Différents éléments concourent à constituer cette popularité essentiellement populaire : Boulanger est l'homme du peuple par opposition à Ferry, à Clemenceau et aux parlementaires. Ce qui lui a gagné les cœurs, ce sont les réformes qu'il a faites dans l'armée en faveur du soldat : au lieu de manger à la gamelle, il leur a fait donner des assiettes, il a établi un nouveau système de surveillance pour les vivres donnés aux soldats, en un mot il les a

1. Mon cher Général, je suis en train de vous écrire tandis que Paul écrit. Mais réellement, après sa lettre, je crois qu'il n'y a qu'à tirer l'échelle. Je vous écrirai bientôt plus longuement. Votre Laura.

2. A la fin de 1887, le *Sozial-Demokrat* avait publié les noms des mouchards que la police de Bismarck avait introduits dans les rangs des socialistes allemands. A la fin d'avril 1888, Bismarck obtenait du gouvernement suisse qu'il expulsât les rédacteurs du journal, mettant ainsi provisoirement fin à sa publication. (N. R.)

3. Le mot manque dans l'original. (N. R.)

mieux nourris et plus convenablement; il les a couchés plus confortablement. Sa popularité a commencé dans l'armée parmi les soldats; les officiers supérieurs lui étaient au contraire très opposés : ce sont les soldats qui rentrant dans leurs foyers ou qui écrivant à leur famille ont semé par toute la France les germes de cette étonnante popularité, que les persécutions idiotes ont développée d'une façon si rapide. — Je ne crois pas que Boulanger sache tirer parti de sa popularité; il ne songe qu'à jouir et à se pavaner; il est entouré de gens louches qui l'exploiteront.

Dans tous les journaux on compare la situation avec celle du 18 Brumaire et du 2 Décembre; je crois que l'on fait grandement erreur; ce qui fait l'originalité de la situation de Boulanger, c'est qu'il a contre lui la Bourgeoisie riche et satisfaite et tous ses chefs politiques, à quelques rares exceptions près, et qu'il ne puise sa force que dans les masses populaires misérables et confusément désillusionnées par la république. Et avec le peuple il n'a pas les éléments d'un coup d'État, mais d'une révolution.

L'élection de B[oulanger] a consolidé la situation de Floquet ¹. Les Ferrystes qui insolemment parlaient de le renverser, se rallient autour de lui; B[oulanger] va lui donner une majorité gouvernementale. On dit qu'une des premières mesures qu'il va proposer c'est la suppression du scrutin de liste. Quelle chance ! — Clemenceau devient de plus en plus important; bien que dans la gauche il a un rival dans la personne de Sigismond Lacroix.

Cela se dit ouvertement que les possibilistes ont reçu de l'argent opportuniste pour faire la campagne antiboulangiste. *La Lanterne* ² accusait Joffrin, il y a deux jours, d'avoir reçu de l'argent des fonds secrets; il n'a pas encore répondu.

Si nous n'avons pas trouvé un éditeur pour Marx ³, nous avons trouvé un traducteur. Un de nos amis est en train de traduire le second volume et Deville est en train de le résumer. — Je pourrai le lire ce fameux second volume. — Deville voudrait faire publier le résumé; il vous écrira à ce sujet; je lui ai déjà dit que probablement vous ne seriez pas disposé à lui accorder cette autorisation tant que le volume ne sera pas imprimé en français. D'ici que la traduction et le résumé soient faits, il y a du temps.

Mon cher Engels mon propriétaire m'a enlevé le plus gros du chèque que vous m'aviez envoyé; je me vois forcé de recourir à

1. Le 15 avril 1888, Boulanger est élu dans le département du Nord par 172.528 voix contre 75.901 au candidat opportuniste et 9.647 au candidat radical. (N. R.)

2. Dans *La Lanterne* en date du 22 avril 1888, on trouve (p. 1/II) le petit entrefilet suivant : « M. Joffrin attend sans doute que la caisse du ministère de l'Intérieur, épuisée par l'élection du Nord, soit dans un meilleur état. Nous nous étions toujours douté que M. Joffrin était opportuniste. » (N. R.)

3. Il s'agit sans doute de l'édition de *Misère de la philosophie*. (N. R.)

vous pour un nouveau chèque de 15 livres, car nous commençons à être à sec; bien qu'il pleuve continuellement.

Nos amitiés à Hélène et à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

260. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 27/4/88.

Mon cher Engels,

On perd la tête avec Boulanger; dans le parti socialiste il y a des divisions à son sujet; la plupart sont aussi effrayés que les radicaux et les opportunistes et le voient déjà président, puis empereur; d'autres croient que l'on pourra se servir de lui. Les opportunistes et les radicaux dépensent un argent fou à payer des possibilistes et autres agitateurs pour faire la propagande anti-boulangiste dans les milieux ouvriers: mais ils perdent leur peine et leur argent, plus on attaquera Boulanger et plus fort on le fera. Vous avez dû voir par *L'Intransigeant*, que les radicaux avaient eu l'idée merveilleuse d'annuler B[oulanger], en lui suscitant un rival dans la personne d'Anatole de la Forge¹: c'est par trop naïf.

Demain *L'Intransigeant* publiera un article de moi sur le *Boulangisme*², écrit pour exposer l'imbécillité radicale et pour rassurer les

1. *L'Intransigeant* en date du 28 avril 1888 comporte un éditorial de Rochefort (p. 1/I-II) intitulé « Rappel à la question ». Il avait proposé deux jours plus tôt qu'une liste de candidats républicains sous l'égide de Boulanger affronte une liste de candidats anti-boulangistes; le scrutin déciderait. Anatole de la Forge lui adresse une lettre relevant le « défi » à condition que Boulanger se présente personnellement contre lui, vienne en personne développer son programme, etc. (N. R.)

2. *L'Intransigeant* en date du 1^{er} mai 1888 publie (p. 1/III-IV) l'article de Lafargue: « Le boulangisme et les parlementaires », avec le surtitre « Opinion d'un socialiste ». Nous en extrayons les deux passages suivants: « ... Napoléon I^{er}, Napoléon III et Thiers n'ont pu imposer leur dictature qu'après la défaite du parti révolutionnaire, et qu'en se posant en sauveur des classes propriétaires. » — « ... Puisque les parlementaires du radicalisme et de l'opportunisme ne veulent rien faire, puisqu'ils ont une peur honteuse du croque-mitaine Boulanger, qu'ils nous rendent les

socialistes effarés par les possibilistes et autres agents ferrystes ; car c'est Ferry qui mène la campagne et c'est Ferry que Floquet a choisi pour allié : ils sont beaux-frères. — Veuillez m'envoyer votre opinion sur mon article, c'est important.

Laura a été aujourd'hui à Asnières, les petits Longuet se portent bien. Jean a des misères avec son allemand, son calcul et autres choses qu'on enseigne à l'école. Edgar au contraire apprend avec une facilité étonnante, c'est un garçon remarquable. Les deux autres petits sont charmants, surtout Marcel qui est la douceur même.

Ci-joint une lettre pour Liebknecht. Il m'avait demandé mon opinion sur un congrès international, ma réponse ne lui étant pas parvenue, je la fais passer par vous qui devez avoir une manière inconnue à la police de communiquer avec lui.

Donnez-moi des nouvelles de Bernstein.

Merci pour le chèque.

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

261. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 9 May 88.

My dear Laura,

I have just finished, after many interruptions, a lengthy preface to the English edition of Mohr's discourse on Free Trade (Brussels, 1848) which is to come out in [New] York, and as this is the last piece of work which had to be done within a certain time, I make use of my recovered liberty in order to write to you at once. And I have a rather important object too to write about, viz that we want you here in London. You have planted, as I hear from Schorlemmer, some Waldmeister in your garden, and as it will be utterly impossible for us to come over and use it there, there is nothing left but that you should come over and bring it here,

armes que le gouvernement de Versailles nous a enlevées. Quand la nation sera armée, quand chaque citoyen aura chez lui son fusil et cinquante cartouches, il n'y aura pas plus lieu de craindre l'invasion aux frontières que la dictature à l'intérieur. » (N. R.)

where the other ingredients shall be duly and quickly found. The weather is beautiful; on Saturday, Mohr's birthday, Nim and I went to Highgate, and to-day we have been on Hampstead Heath; I am writing with both windows open, and by the time you come, which, I hope, will be next week, we shall have lilacs and laburnums ready to receive you. If you only say by return that you are willing to come, je me charge du reste. Moreover you will by this time have brought your country house and garden to such a state of perfection that you can leave it in charge of Paul who must be by now an accomplished gardener. Nim has been sighing for Löhner for some time past, and surely you ought to be present at Edward's great dramatic triumph on the 5th of June when his dramatisation of N. Hawthorne's *Scarlet Letter* is to be brought out at a matinée. And I need not add that I want you here as much as anybody else. There are moreover so many other reasons for your coming that I must refrain from stating them here for fear of missing the post and killing you with ennui. So, make up your mind at once, and say you will.

Of Edward's remarkable *preliminary* successes in the dramatic line you will have heard. He has sold about half a dozen or more pieces which he had quietly manufactured; some have been played in the provinces with success, some he has brought out here himself with Tussy at small entertainments, and they have taken very much with the people that are most interested in them, viz with such actors and impresarios as will bring them out. If he has now one marked success in London, he is a made man in this line and will soon be out of all difficulties. And I don't see why he should not, he seems to have a remarkable knack of giving to London what London requires.

Paul's letter in the *Intransigeant* was very good indeed. He managed to hit the Radicals without the slightest concession to Boulangerism and with the demand for general armament, just a spoke in both their wheels. It was done with great tact.

Have you heard that Fritz Beust is engaged—to an Italian Swiss girl from Castasegna, hard on the borders of Lombardy. I don't know who she is; we shall soon hear from our Zurich friends, who are expected here in less than a fortnight. Maybe you will see Bernstein in Paris on his journey; he may be there any day. How they are going to manage here with regard to the paper, I am curious to see. For many reasons London is not the best place for it, though perhaps the only one now. However we shall see, and generally things do settle down at their natural level.

Paul's Victor Hugo in the *Neue Zeit* is very good. I wonder what they would say in France if they could read it.

The great *Stead* is off to Petersburg to interview the Czar and to make him tell the truth about peace or war. I sent you his Paris interviews; the profound man left Paris exactly as wise as when he came there. The Russians will soft-sawder him to his heart's

content; I am afraid he will return from Petersburg a greater ass than what he is now. Perhaps in to-night's paper we may read that he has fathomed Bismarck.

The Roumanians are queer people. I wrote to Nådejde in Jassy a letter in which I tried to work them up in the anti-Russian line. Now the Jassy Marxists are quarrelling with the Bukarest anarchists on account of the peasant revolt stirred up by Russia, and so they translate and print my letter at once! This time I am not sorry, but it shows what indiscreet fellows they are.

Not only the paper is at an end, but time too—5.20 p.m. and Nim will ring directly and in ten minutes the post closes. So farewell for to-day and do say you come!

Affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 9 mai 88.

Ma chère Laura,

Je viens de terminer, après de nombreuses interruptions, une longue préface à l'édition anglaise de l'essai de Mohr sur le libre-échange¹ (Bruxelles, 1848) qui doit paraître à N[ew]-York, et comme c'est le dernier travail à faire dans des délais fixés, je profite de ma liberté retrouvée pour t'écrire tout de suite. Et j'ai une raison assez importante, d'ailleurs, pour t'écrire, à savoir que nous voudrions t'avoir à Londres. Tu as planté dans ton jardin, m'a appris Schorlemmer, de l'aspérule, et comme il nous sera absolument impossible de venir en faire usage là-bas, il ne te reste plus qu'à l'apporter ici où nous aurons tôt fait de trouver les autres ingrédients convenables. Le temps est beau ce samedi, anniversaire de Mohr. Nim et moi sommes allés à Highgate, et aujourd'hui nous avons été à Hampstead Heath; j'écris les deux fenêtres ouvertes, et lorsque tu viendras, la semaine prochaine, j'espère, nous aurons des lilas et des cytises prêts à te recevoir. Si tu dis simplement par retour du courrier que tu veux bien venir, je me charge du reste. De plus, tu auras, à ce moment-là, porté ta maison de campagne et ton jardin à un tel état de perfection que tu pourras les laisser aux soins de Paul qui doit être maintenant un jardinier accompli. Nim se languit de Löhr depuis un certain

1. Il s'agit du *Discours sur le libre-échange* de Marx (Bruxelles, 1848). La préface d'Engels parut en allemand dans la *Neue Zeit* de juillet 1888 (p. 289-299). (N. R.)

temps, et il faut absolument que tu assistes au grand triomphe dramatique d'Edward le 5 juin, date à laquelle son adaptation à la scène de *La Lettre rouge* de N. Hawthorne doit être représentée en matinée. Et je n'ai pas besoin d'ajouter que j'ai envie de te voir ici plus que n'importe qui. Il y a d'ailleurs tant d'autres raisons pour que tu viennes que je dois m'abstenir de les exposer ici, de crainte de rater la levée du courrier et de te tuer d'ennui. Décide-toi donc sur-le-champ et dis que tu viens.

Tu as dû entendre parler des remarquables succès *préliminaires* d'Edward dans la carrière dramatique. Il a placé plus d'une demi-douzaine de pièces qu'il avait tranquillement confectionnées; certaines ont été jouées avec succès en province; il en a monté d'autres lui-même ici avec Tussy au cours de petites fêtes, et elles ont beaucoup plu aux gens qu'elles peuvent particulièrement intéresser, c'est-à-dire aux acteurs et aux impresarios qui veulent bien les monter. S'il obtient maintenant un succès décisif à Londres, ce sera un homme arrivé dans ce champ d'activité, et il sera bientôt tout à fait tiré d'affaire. Et je ne vois pas pourquoi il ne réussirait pas; il semble avoir un flair remarquable pour donner à Londres ce que Londres demande.

La lettre de Paul dans *L'Intransigeant*¹ était vraiment très bonne. Il est arrivé à porter un coup aux radicaux sans faire la moindre concession au boulangisme et en formulant l'exigence d'un armement général : cela met un bâton dans les roues des uns et des autres. C'est fait avec beaucoup de tact.

Sais-tu que Fritz Beust est fiancé à une jeune Suisse italienne de Castasegna, aux confins de la Lombardie? Je ne la connais pas, nous en aurons bientôt des nouvelles par nos amis de Zurich dont nous attendons la venue d'ici une quinzaine de jours. Peut-être verras-tu Bernstein à Paris au cours de son voyage; il y sera sans doute d'un jour à l'autre. Comment vont-ils se débrouiller en ce qui concerne le journal? Je suis curieux de le savoir. Pour bien des raisons, Londres n'est pas l'endroit le plus favorable pour ce journal, tout en étant peut-être le seul possible en ce moment. Enfin, nous verrons, et les choses s'arrangent généralement d'elles-mêmes.

Le Victor Hugo de Paul dans la *Neue Zeit*² est très bon. Je me demande ce qu'on en dirait en France si on pouvait le lire.

Le grand Stead³ est parti pour Saint-Petersbourg afin d'inter-

1. Voir note 2, p. 125. (N. R.)

2. « La légende de Victor Hugo » de P. Lafargue parut d'abord en langue allemande dans la *Neue Zeit* d'avril (p. 169-176), mai (p. 215-222) et juin 1888 (p. 263-271). (N. R.)

3. Journaliste de la *Pall Mall Gazette* qui, dans le n° du 5 mai (p. 1/II-2/II), publie une interview de Mrs. Crawford, correspondante à Paris de la *P. M. G.* Dans le n° du 7, une correspondance datée de Berlin : « Closing the Gate open to invasion », est dans doute aussi de lui. (N. R.)

viewer le tsar et de lui faire dire la vérité au sujet de la paix ou de la guerre. Je t'ai envoyé ses interviews de Paris; cet homme profond a quitté Paris exactement aussi intelligent que lorsqu'il y est arrivé. Les Russes lui verseront à satiété de l'eau bénite de cour; je crains qu'il ne revienne de Saint-Pétersbourg encore plus bête que maintenant. Peut-être pourrons-nous lire dans le journal de ce soir qu'il a sondé Bismarck.

Les Roumains sont des gens bizarres. J'ai écrit à *Nadejda*, à Jassy, une lettre dans laquelle j'ai essayé de les diriger dans le sens antirusse. Et voici que les marxistes de Jassy se querellent avec les anarchistes de Bucarest à cause de la révolte paysanne fomentée par la Russie, et qu'ils traduisent et publient aussitôt ma lettre ! Cette fois je n'en suis pas fâché, mais cela montre à quel point ces gaillards manquent de discernement.

Non seulement j'arrive au bout de la page, mais c'est l'heure aussi (5 h. 20), et Nim va tout de suite sonner et dans dix minutes la poste ferme. Au revoir donc pour aujourd'hui, et surtout dis que tu vas venir !

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

262. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[May 12 th 1888].
Sunday.

My dear General,

Our town friends, after fighting shy of us in the winter, come trooping to our place in this pleasant may-time, and it is because we have had the house full of people that I have not replied to your letter by return of post.

Your letter adds one other to the numberless acts of kindness you have showered on us during the last quarter of a century and yet—just see what comes of spoiling people—it was a disappointment. For have n't I been, all these months, cherishing a sneaking hope, against hope, that you might, after all, come over in the summer, in the flesh, honour our country house—which we are all of us quixotic enough to take for a castle, with myself for cook and chatelaine—by your presence and inspect our pretty garden —

which, by moonlight and avec un peu de bonne volonté looks like a bit of enchanted ground; yes, and haven't I been dreaming of taking you over the plateaus of Le Bry and Champigny where many a famous battle was fought and lost by Frenchmen in 71?

Our spring, which is not well out of its teens, is worthy of fair France at her best: we have got a couple of fine horse-chestnuts for such as love to lie in the shade, plenty of warmth and light for the chilly brotherhood and no end of sparkling beer, bottled by ourselves (costs us 25 c le litre) for one and all. I had really hoped that Nim would come over this year and let me show her the ins and outs of the place, pigeons and poultry and country walks and country markets.

But to come to the point. Our waldmeister, alas! cannot contribute to any *Maitrank*; it may, eventually—for the ways of Providence, at Nogent-sur-Marne as elsewhere, are queer and crooked ways—flavour some god-like drink or other later on in the season, but for the present the poor plant is only striking root and all its odoriferous and intoxicating virtues are latent. All green stuff is behindhand this year; vegetables that, as a rule, are plentiful in the first week of April are not likely to be cheap this year before the middle of June.

Now, as to my leaving Le Perreux at present, it is out of the question, what with the house and Longuet's little ones whom I have invited and a servant girl of 17 newly transplanted from the country (a needlewoman who cannot cook and knows nothing of housework) who very likely would object to living tête à tête in this lone castle even with the venerable Paul... But, never mind, I don't despair of seeing you all, sooner or later, on this or that side of the Channel.—Gingerbread, tell Nim, is in the garden painting apple blossoms and her brother Gaston is taking a back view of the house.—

Isn't sickening, that daily Rochefort on Boulanger? Ce général Boum que la France acclame, réclame et proclame (the *Pall Mall* reviewer calls him le général réclame by way of compliment!) is away at Dunkerque, but pictures of him and photographs of him and biographies of him and his own literary effusions are always with us. That "really handsome" general with the blue eyes and the tawny beard has made a conquest of the heart and run away with the pen of Mother Crawford: from his own "winning graciousness, nerve and composure down to the lovely heads and the eyes (such eyes!) and the elegant lower limbs" of the horses that drove his carriage, she is in love with the whole of the turn out. "How brave of him to return home in an open carriage!... of the three men whom he chose to go with him two are young and strong and one is powerfully built—qualified to act as a body-guard and resist an assault"... On Mrs. Crawford's showing it appears that discretion in not the least part of the general's valour.

Meanwhile Paris is overrun with Boulangists, anti-Boulan-

gistes, demi-semi-Boulangistes and Boulangists "expectants ou honteux". There are some few who deny the general's existence, but after the fashion of Proudhon denying the existence of a God: Dieu c'est le Mal.

If Boulanger is allowed to go on publishing his books and making his speeches, the flashy popularity that his enemies had blown into a fire, will in a very little while have burnt itself out and it is not such a staff as Mermeix, Laguerre, Labruyère and Naquet, nor even Harlequin Rochefort with Columbine Séverine that are likely to set it a-blaze again.

Paul is a model husbandman, up early and to bed late... Madonna Adam is very gracious to him and I hope that before long he may be one of the regular contributors to the *Nouvelle Revue*.

I am called for: glad to say it's for a glass of beer.

Yours my dearest General.

Affectionately,

KAKADOU.

Kiss my dear old father Nim for me and Pumps and her little ones.

TRADUCTION

[12 mai 1888].
Dimanche.

Mon cher Général,

Nos amis parisiens, après nous avoir battu froid pendant l'hiver, affluent chez nous en cet agréable mois de mai, et c'est parce que nous avons eu la maison pleine de monde que je n'ai pas répondu à votre lettre par retour du courrier.

Votre lettre ajoute une autre gentillesse aux innombrables gentilleses que vous nous avez prodiguées depuis un quart de siècle, et pourtant (ce que c'est que de gêner les gens) elle m'a déçu. Car, depuis des mois, n'ai-je pas nourri le secret espoir, contre tout espoir, que vous pourriez après tout venir en été honorer en personne de votre présence notre maison de campagne (que nous sommes tous assez donquichottesques pour considérer comme un château dont je suis la cuisinière et la châtelaine) et visiter notre joli jardin qui, au clair de lune et avec un peu de bonne volonté, ressemble à un coin de terre enchantée; et n'ai-je pas rêvé aussi de vous emmener sur les plateaux de Bry et de Champigny où mainte bataille célèbre fut livrée et perdue par les Français en 71?

Notre printemps, qui est encore à l'âge tendre, est digne de la belle France dans ce qu'elle a de meilleur : nous avons deux beaux marronniers d'Inde pour ceux qui aiment s'allonger à l'ombre,

beaucoup de chaleur et de lumière pour la confrérie des frileux et des flots de bière mousseuse, mise en bouteilles par nous-mêmes (elle nous coûte 25 centimes le litre) pour tout le monde; j'avais vraiment espéré que Nim viendrait ici cette année et me laisserait lui montrer les aîtres, les pigeons, la volaille, les chemins de campagne et les marchés ruraux.

Mais au fait. Notre aspérule, hélas ! ne peut pas contribuer à la confection d'un *Maitrank*; peut-être, en fin de compte (car les voies de la Providence, à Nogent-sur-Marne comme ailleurs, sont bizarres et tortueuses) parfumera-t-elle quelque boisson divine quand la saison sera plus avancée, mais, pour l'instant, la pauvre plante prend à peine racine, et toutes ses vertus odoriférantes et enivrantes sont à l'état latent. Toute la verdure est en retard cette année; les légumes, qui sont généralement abondants dans la première semaine d'avril, ne risquent pas d'être bon marché cette année avant la mi-juin.

Quitter Le Perreux pour l'instant est pour moi hors de question, entre la maison et les petits de Longuet que j'ai invités et une jeune bonne de 17 ans fraîchement transplantée de la campagne, une couturière qui ne sait pas faire la cuisine et qui n'entend rien aux travaux du ménage, et qui très probablement se refuserait à vivre dans ce château solitaire en tête à tête, même avec le vénérable Paul... Mais peu importe, je ne désespère pas de vous voir tous, tôt ou tard, d'un côté ou de l'autre de la Manche. Gingerbread, dites-le à Nim, est au jardin où elle peint des fleurs de pommier, et son frère Gaston dessine la maison vue de derrière.

Ces articles quotidiens de Rochefort sur Boulanger¹ ne sont-ils pas écœurants ? Ce général-Boum que la France acclame, réclame et proclame (le journaliste de la *Pall Mall* [*Gazette*] l'appelle « le général-réclame » en guise de compliment !) est parti pour Dunkerque, mais des images de lui, des photographies de lui, des biographies de lui et ses propres effusions littéraires continuent à nous inonder. Ce « vraiment beau » général aux yeux bleus et à la barbe fauve a conquis le cœur et excité la plume de la mère Crawford² : depuis « sa grâce séduisante, son assurance et son sang-froid » jusqu'aux « têtes charmantes, aux yeux (et quels yeux !) et aux pattes élégantes » des chevaux qui tiraient sa voiture, elle est amoureuse de tout l'équipage. « Quel courage il a de rentrer chez lui en voiture découverte !... Sur les trois hommes qu'il a choisis pour l'accompagner, deux sont jeunes et forts et le troisième puissamment bâti, tout désigné pour jouer

1. Depuis le 16 mars 1888, la quasi-totalité des éditoriaux de Rochefort dans *L'Intransigeant* sont consacrés à Boulanger et, dans la période des élections du département du Nord (17 avril), ils seront quotidiens. (N. R.)

2. Mrs. Crawford, correspondante à Paris de la *Pall Mall Gazette*, alimentait le journal en articles sur Boulanger, spécialement pendant la période électorale. (N. R.)

le rôle de garde du corps et pour résister à une agression... » Il ressort de la description de Mrs. Crawford que la prudence n'est pas le moindre trait de la bravoure du général.

En attendant, Paris est submergé de boulangistes, d'anti-boulangistes, de demi ou semi-boulangistes et de boulangistes « expectants ou honteux ». Il y a quelques isolés qui nient l'existence du général, mais à la façon de Proudhon niant l'existence de Dieu : Dieu, c'est le mal.

Si on laisse Boulanger continuer à publier ses livres et à faire ses discours, l'éclair de popularité dont ses ennemis, à force de souffler dessus, ont fait tout un feu, se sera bientôt consumé, et ce n'est pas une équipe composée de Mermeix, Laguerre, Labruyère et Naquet, ni même Arlequin Rochefort et Colombine Séverine, qui risquent de raviver la flamme.

Paul est un paysan modèle, levé de bonne heure et couché tard... Madonna Adam est très gracieuse pour lui, et j'espère qu'avant longtemps il pourra devenir l'un des collaborateurs réguliers de *La Nouvelle Revue*.

On m'appelle : c'est heureusement pour un verre de bière.

Affectueusement à vous, mon très cher Général,

KAKADOU.

Embrassez pour moi mon cher vieux Papa Nim, Pumps et ses petits.

263. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 14/5/88.

Mon cher Engels,

Je suis heureux de voir que vous approuvez mon article sur le boulangisme : beaucoup de socialistes ont peur du général et voudraient se lancer dans l'agitation anti-boulangiste et c'est pour les en empêcher que j'ai écrit. Le danger Boulanger n'existerait que dans le cas de mort de l'empereur, comme vous le dites très bien, mais le Fritz se cramponne au peu de vie qui lui reste, il pourrait peut-être enterrer Bismarck qui doit bouillir de désappointement et de fureur.

Boulanger est en train de faire des dépenses folles : pendant la campagne électorale l'argent était jeté par les fenêtres : on achetait

tous les jours 100 mille *Lanterne* et autant d'*Intransigeant*; on comprend leur enthousiasme boulangiste. On dit que c'est Mackai, le propriétaire des mines d'argent de la Nevada, qui avance les fonds en prenant hypothèque sur les biens du Comte Dillon. La manœuvre financière sur les blés de Californie pourrait bien être vraie.

Dans quelques minutes Laura et moi nous allons partir pour Paris, où nous devons déjeuner chez Deville avec Bernstein.

Deville a été bien enchanté de votre lettre. Il se met à la traduction du *Capital*.

J'ai dû faire venir du vin la semaine dernière; celui que nous avons acheté était si bon que nous nous sommes empressés de le boire; aussi nous sommes littéralement à sec; veuillez je vous prie nous envoyer un chèque de 15 livres.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

264. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Tuesday evening [May 22 th 1888].

My dearest General,

You must excuse Paul for not having acknowledged and thanked you for your letter and cheque: he has been very ill with an «*embarras gastrique* ». He is as well as ever by this time, but his rare attacks of illness, if short, are terribly sharp and take the acutest form. You will understand how uncomfortable I felt while his sickness lasted, in this countrified place, with nobody but a foolish slip of a country girl of 17 ! and in a land more noted for its peach and apple blossoms than its doctors !

But he is all right again and would write to you but that I have insisted on his dozing in the garden.

Our weather is beyond all praise.

Your loving,

LAURA.

Goodnight to all of you and I am going to bed !...

I could not write yesterday, for holy days bring us visitors and I have to be both above and below stairs.

TRADUCTION

Mardi soir [22 mai 1888].

Mon très cher Général,

Excusez Paul de ne pas vous avoir accusé réception et remercié de votre lettre et de votre chèque : il a eu un grave embarras gastrique. Il va de nouveau bien maintenant, mais ses rares accès de maladie, s'ils sont courts, sont terriblement violents et prennent la forme la plus aiguë. Vous comprendrez dans quelle situation difficile je me suis trouvée tant qu'a duré sa maladie, dans ce coin rustique, toute seule avec cette petite campagnarde idiote de 17 ans ! et dans un pays plus réputé pour ses fleurs de pommier et de pêcher que pour ses docteurs !

Mais il va de nouveau très bien, et il vous écrirait si je n'avais insisté pour qu'il fasse la sieste au jardin.

Nous avons un temps merveilleux.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Bonsoir à vous tous : je vais me coucher !...

Je n'ai pas pu écrire hier, car les jours fériés nous amènent des visiteurs, et il faut que je sois à la fois en haut et en bas.

265. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 27/5/88.

Mon cher Engels,

Je viens de la manifestation du Père Lachaise ¹, jamais elle n'a été aussi imposante par le nombre de personnes qui s'étaient

1. A l'occasion de la manifestation au Mur des Fédérés du 27 mai, un anarchiste, Lucas, tira sur la foule au moment où Rouillon déposait la couronne du Comité central. Il y eut deux blessés, dont Berger, ouvrier menuisier chez Eudes. Les anarchistes et les possibilistes détruisirent la couronne de *L'Intransigeant* pendant que les groupes socialistes et révolutionnaires rendaient hommage à Vallès et à Delescluze. (N. R.)

rendues à l'appel des socialistes; mais il s'y est passé des scènes épouvantables. Des coups de revolver ont été tirés par un anarchiste bien connu pour être au service de la police. Deux des nôtres ont été atteints, l'un d'eux contremaitre chez Eudes a reçu des balles dans les reins; au premier moment on crut que la colonne vertébrale avait été atteinte, mais il n'en est rien à ce que le médecin, qui l'a examiné, prétend. La couronne de *L'Intransigeant* a été mise en pièces. C'est une guerre déclarée; ce ne sera plus contre les boulangistes, mais contre les socialistes que les républicains parlementaires alliés à la police vont donner. Il faut dire que de notre côté on n'est pas en retard : Joffrin qui se croyait assez puissant dans son bourg pourri de Montmartre, a essayé hier au soir de donner une réunion publique. Les possibilistes avaient organisé le meeting, mais ils ont été débordés par les boulangistes et les socialistes. *L'Intransigeant* donne un compte rendu de la réunion ¹; mais des personnes qui y avaient assisté disent que *L'Int[ransigeant]* est au-dessous de la vérité; le vacarme a été épouvantable : c'est une défaite du parti possibiliste. Un des mérites de Boulanger, et ce ne sera pas le moindre, c'est d'avoir fourni aux possibilistes l'occasion de se compromettre d'une manière si grossière que bientôt ils seront considérés par tous comme des vendus.

J'ai eu occasion de causer avec Jaclard, grand ami de Clemenceau, et lui ai demandé comment il se faisait que les radicaux n'aient pas compris le beau rôle qu'ils pouvaient jouer; il m'assura que la campagne anti-boulangiste était menée par des banquiers juifs qui fournissaient l'argent et que les Clemenceau et Cie étaient tellement imbéciles qu'ils se laissaient conduire comme des enfants.

Après la manifestation comme d'habitude on envahit les marchands de vins qui environnent le cimetière : comme ils prévoient que ceux qui vont aux enterrements ont besoin de se rafraîchir ils ont de très grandes salles pouvant contenir plusieurs centaines de personnes. Là, on a la chance de causer et de voir une grande quantité de personnes. La question à l'ordre du jour a été celle de Boulanger et de l'alliance Clemenceau, Ranc et Co ². J'ai pu constater que les socialistes étaient revenus de la peur qu'ils avaient du général, peur qui les aurait jetés un moment dans le mouvement anti-boulangiste : aujourd'hui la situation est envisagée avec plus de calme; ils commencent à comprendre que les circonstances

1. *L'Intransigeant* en date du 28 mai 1888 rend compte d'une réunion du samedi 26 sous le titre : « M. Joffrin devant ses électeurs » (p. 1/V). Au cours de cette réunion, Joffrin fut hué par l'auditoire, qui le traita de vendu, et ne put parler. (N. R.)

2. Le 25 mai, sur l'initiative de Joffrin, Clemenceau et Ranc, est fondée la Société des droits de l'homme, dont le siège est rue Cadet (d'où le nom de cadettistes) et qui est expressément dirigée contre « toute entreprise de réaction et de dictature ». (N. R.)

n'existent pas pour que Boulanger joue aux coups d'État décebristes; et ils entrevoient toute l'importance du mouvement boulangiste, qui est un véritable mouvement populaire pouvant revêtir une forme socialiste si on le laisse se développer librement. Le résultat des élections municipales¹ a beaucoup contribué à calmer les socialistes. Dans un grand nombre de villes et même de villages les socialistes ont remporté de brillants succès. A Bordeaux, ville commerciale, la liste socialiste, à mon grand étonnement, a obtenu 3.000 suffrages; à Beauvais, Fortin a été élu; à Lyon, Lille, Roubaix, Armentières, etc., nos amis ont été élus avec d'importantes majorités. Vous avez vu par le journal de Montluçon, que Dormoy, qui était en prison avec moi, est le premier élu; il m'écrit que dans un grand nombre de villages de l'Allier des conseillers municipaux socialistes ont été nommés; dans certains endroits la liste socialiste a passé tout entière. Les élections ont été un triomphe pour le parti socialiste; et dès aujourd'hui l'on peut prévoir que dans la prochaine Chambre il y aura une minorité socialiste importante : cette minorité, si elle comprend des hommes comme Vaillant, Guesde, Dormoy, etc. non seulement créera le parti socialiste en France, qui n'existe qu'à l'état chaotique, mais démarquera et ruinera les boulangistes; je ne parle pas des radicaux, car ils sont déjà usés avant d'avoir servi.

La situation se dessine bien; il ne nous faut que la paix, pour permettre aux partis bourgeois de se désagréger et aux socialistes de conquérir le pays. Jamais je n'ai eu autant de confiance dans le mouvement; vous aviez raison quand vous m'écriviez que les événements se déroulaient en France suivant leur ordre logique. Et pour comble de bonheur voilà l'empereur qui, s'il ne se rétablit pas, dure suffisamment pour empêcher la guerre.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Rochefort est la bête noire, ils sont assez bêtes pour croire que c'est lui qui a fait Boulanger et que c'est son journal qui fait sa popularité : je vous envoie *Le Radical* qui contient des extraits d'insultes que ces parfaits domestiques, les possibilistes, lui déversent sur commande dans leur organe *Le Proletariat*².

1. Le 6 mai avaient eu lieu dans toute la France (sauf Paris) des élections municipales. (N. R.)

2. *L'Intransigeant* avait publié le 27 mai des extraits du *Proletariat* dirigés contre Henry Maret, directeur du *Radical*. Ce journal publie à son tour, le 28 mai 1888 (p. 1/III-IV), des extraits du *Proletariat* où Allemane, Joffrin et Lavy traitent durement Rochefort. La plupart de ces textes datent de 1884. (N. R.)

266. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 3 June 1888.

My dear Laura,

I am very sorry you do not see your way to come just now; the woodruffs having failed in your garden would not have mattered, because Nim has got some and we are going to have it to-night; it would be so nice if you were here to take your share. We have 6 bottles of Moselle to sacrifice to-night.

Our Zurich friends are getting used to London ways a little, and it is time for their notions of the possibilities of a settlement here were uncommon *kleinstädtisch*. Next week I hope the principal questions as to locality etc. will be settled and then there will be less difficulties and discussions.

Paul's arguments about Boulanger are rather derogatory to the French character. First he says *c'est un mouvement populaire*, but not dangerous because B[oulanger] is an ass. But what to think of a people capable d'un mouvement populaire in favour of an ass? This he explains thus: En France on patauge pendant un temps donné dans un semblant de parlementarisme, puis on réclame un sauveur, un gouvernement personnel... en ce moment on réclame un sauveur et B[oulanger] se présente. That is to say: the French are such that their *real wants* require a Bonapartist regime, while their *idealistic illusions* are republican and do not go beyond parliamentarism. Why, if the French see no other issue than *either* personal gov^t, *or* parliamentary gov^t, they may as well give it up. What I want our people to do is to show that there is a real *third* issue besides this pretended dilemma, which is a dilemma but for the vulgar philistine, and not to take the muddling philistine and au fond chauvinistic B[oulangerist] movement for a really popular one. The chauvinistic claim, that all the history of the world is to resolve itself into the recovery of Alsace by France, and that until then nothing shall be allowed to happen—this claim has been far too much bowed to by our friends in France, by every one in fact, and this is the upshot. Because B[oulanger] incorporates this claim, which has been silently admitted by all parties, he is powerful. His opponents—the Clemenceaux and C^o do not, dare not contradict that claim, but are too cowardly to proclaim it openly, and therefore they are weak. And because the movement is at bottom chauvinistic and nothing else, therefore it plays into Bismarck's hands who would

be only too glad to entangle that poor devil Fritz into a war. And all this at a time when even among the German philistines the consciousness is dawning that the sooner they get rid of Alsace, the better, and when Bismarck's crazy passport regulations are an open confession that Alsace is more French than ever!

The revolution in our household which I have been trying to set about for more than a year has at last been accomplished. Last night Annie left under notice from me, and we have another girl. Nim will at last be able to do no more work than she really likes and to have her sleep out in the morning.

Enclosed the cheque that Paul wrote about. Being Sunday, I must close, before the people come.

Ever yours affectionately,

F. ENGELS.

Keep in mind that you *must* come this summer or autumn at latest!

TRADUCTION

Londres, 3 juin 1888.

Ma chère Laura,

Je suis désolé que tu ne voies pas le moyen de venir en ce moment. Le fait que les aspérules n'aient pas pris dans ton jardin n'aurait pas eu grande importance, car Nim en a, et on va les préparer pour ce soir : quel dommage que tu ne sois pas ici pour en recevoir ta part. Nous avons six bouteilles de Moselle à sacrifier ce soir.

Nos amis de Zurich¹ commencent à s'habituer un peu aux manières de Londres et il serait temps, car leurs idées sur les moyens de s'établir ici étaient extraordinairement provinciales. J'espère que la semaine prochaine les principales questions relatives au choix du quartier, etc., seront réglées; il y aura alors moins de difficultés et de discussions.

Les arguments de Paul à propos de Boulanger sont assez injurieux pour le caractère des Français. Il commence par dire que c'est un mouvement *populaire*, mais sans danger parce que B[oulanger] est un âne. Mais que penser d'un peuple capable d'un mouvement populaire en faveur d'un âne? Et voici comment il s'en explique. En France, on patauge pendant un temps donné dans un semblant de parlementarisme, puis on réclame un sauveur, un

1. La rédaction du *Sozialdemokrat*, après son expulsion de Suisse, s'était installée à Londres et préparait l'édition du journal dans la capitale britannique. (N. R.)

gouvernement personnel...; en ce moment on réclame un sauveur et B[oulanger] se présente. Autrement dit, les Français sont tels que leurs *besoins véritables* exigent un régime bonapartiste, tandis que leurs *illusions idéalistes* sont républicaines et ne vont pas au-delà du parlementarisme. Ma foi, si les Français ne voient pas d'autre issue que *soit* un gouvernement personnel, *soit* un gouvernement parlementaire, autant renoncer à en trouver une ! Ce que je voudrais, c'est que nos amis montrent qu'il y a une *troisième* voie, réelle celle-là, en dehors de ce faux dilemme qui n'est un dilemme que pour le vulgaire philistin, et qu'ils ne prennent pas le mouvement boulangiste, confusionniste, philistin et, au fond, chauvin, pour un mouvement vraiment populaire. La prétention chauvine selon laquelle toute l'histoire du monde doit se résoudre par le retour de l'Alsace à la France, et selon laquelle, jusque-là, il n'y a place pour aucun événement, cette prétention a reçu trop de coups de chapeau de la part de nos amis français, de tous en vérité, et voilà le résultat. Parce que B[oulanger] s'identifie à cette prétention, qui a été tacitement admise par tous les partis, il est puissant. Ses adversaires, les Clemenceau et Cie, ne vont pas à l'encontre de cette prétention, ils n'osent pas le faire, mais ils sont trop lâches pour le proclamer ouvertement, et c'est ce qui fait leur faiblesse. Et parce que le mouvement est au fond chauvin et rien autre, il fait donc le jeu de Bismarck, qui ne demanderait pas mieux que d'empêtrer ce pauvre diable de Fritz dans une guerre. Et tout cela au moment où même parmi les philistins allemands s'ébauche le sentiment que plus tôt ils se débarrasseront de l'Alsace, mieux cela vaudra, et où les règlements insensés de Bismarck¹ sur les passeports constituent l'aveu non déguisé que l'Alsace est plus française que jamais !

La révolution domestique que je tente d'introduire chez nous depuis plus d'un an s'est enfin accomplie. Hier soir Annie, à qui j'avais donné congé, est partie et nous avons une autre bonne. Nim pourra enfin s'abstenir de faire plus de travail qu'elle n'en a vraiment envie et dormir suffisamment le matin.

Ci-joint le chèque dont il était question dans la lettre de Paul. Comme c'est dimanche, je dois m'arrêter avant les visites.

Toujours affectueusement à toi,

F. ENGELS.

Dis-toi bien qu'il *faut* que tu viennes cet été ou cet automne au plus tard !

1. Une ordonnance ministérielle allemande en date du 22 mai porte qu'à partir du jeudi 31 mai 1888 tous les étrangers qui voudront entrer par la frontière de France en Alsace-Lorraine, pour traverser ce pays ou pour y séjourner, devront être munis d'un passeport visé par l'ambassade d'Allemagne à Paris. (N. R.)

267. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 5/6/88.

Mon cher Engels,

J'ai essayé dans ma lettre d'analyser le caractère de la popularité de Boulanger; mais le fait d'être populaire n'entraîne pas forcément le danger de la dictature, comme les radicaux roubards le prétendent. Un prétendant tel que B[oulanger] ne serait dangereux que s'il disposait de la force armée; et je crois qu'à moins de changements impossibles à prévoir il peut faire son deuil de toute place ministérielle ou militaire.

Les soldats et les sous-officiers lui sont favorables, mais il n'en est pas de même des officiers supérieurs qui le jaloussent et qui sont furieux de le voir accaparer naïvement la gloire qui revient à d'autres pour l'organisation de la défense: on a trouvé des généraux pour le condamner¹ et c'était une chose très difficile à cause de la camaraderie et de l'esprit de corps; demain n'importe quel ministère trouvera encore des généraux par douzaines pour le frapper disciplinairement et même pour le faire disparaître. — Sa popularité parmi les soldats serait un danger, si l'armée française était habituée aux *pronunciamentos* et si surtout B[oulanger] était un conspirateur; c'est un vulgaire jouisseur. Un bellâtre, pommadé, qui fait [de] l'œil aux dames, et se contente d'être admiré pour sa barbe et sa tenue irréprochable: il n'a plus même le pouvoir de satisfaire ses admiratrices. — Floquet lui disait (et c'est le seul mot spirituel, que ce chercheur de mots ait dit) — qu'à son âge Napoléon était mort et enterré; — Boulanger n'est plus qu'un personnage décoratif. Il sera pendant un temps encore un élément d'agitation, mais si nous avons le bonheur d'avoir la paix, on l'usera.

Il ne faut pas l'attaquer personnellement, comme font bêtement les radicaux; la seule attaque intelligente a été l'exposition de sa conduite contre la Commune²; ce sont là des infamies que

1. Le 26 mars 1888, un Conseil d'enquête, présidé par le général Février, s'était réuni à l'École militaire pour statuer sur le cas Boulanger. Il avait conclu au manquement à la discipline militaire. (N. R.)

2. Boulanger, alors lieutenant-colonel, avait participé aux exécutions de 1871, notamment aux abattoirs de Vaugirard, à la mairie du Panthéon, au Jardin du Luxembourg. (N. R.)

même les bourgeois modérés ne lui pardonneront pas. — L'attaque que lui a envoyée Basly¹ a une importance considérable.

Les possibilistes sont en train de se couler; en province ils ont envoyé des émissaires qui sont reçus d'une drôle de façon, et à Paris la désorganisation est dans le gros de l'armée; beaucoup de possibilistes qui n'ont pas bénéficié personnellement de cette alliance radicalo-opportuniste jouent le rôle d'hommes austères, qui ne veulent pas de compromissions. Faillet, un conseiller municipal possibiliste, a protesté publiquement contre l'alliance des Cadet Roussel². On disait même que les possibilistes allaient essayer de s'en retirer honorablement, en proposant à la Société des droits de l'homme de demander l'armement du peuple, qui sûrement serait refusé par les Clemenceau et les Ranc.

— L'idée de l'armement populaire conquiert en ce moment beaucoup d'individus; ce sera un des bons résultats de la crise Boulanger.

Fritz se révolte ! Tout est perdu quand les moutons [se] rebiffent. Il pourra céder une fois encore à Bismarck; mais il ne faudrait pas que le chancelier de fer se mette à imiter le vieux Thiers, qui jouait à toute occasion le coup de la démission : un jour on le prit au mot et cela lui dérangea sa cervelle.

Pendant que je vous écris ce soir la pièce des Aveling est en train de se jouer. Le sujet bien qu'il se prête à de grands effets scéniques est bien dangereux, à cause du caractère de drame psychologique que lui a donné Hawthorne; mais probablement Aveling aura tourné la difficulté, en laissant de côté toute cette partie. — Dites-leur que nous leur souhaitons le plus grand succès — 500 représentations.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. A la séance de la Chambre du 4 juin 1888, Boulanger avait déposé un projet de révision de la Constitution. Basly lui rappela qu'au cours de sa campagne électorale dans le Nord il s'était fait le champion des revendications sociales et que, toutes les fois qu'on a discuté des lois sociales (notamment le projet de loi déposé par Basly sur le travail des femmes et des enfants), Boulanger était absent. (N. R.)

2. C'est-à-dire le comité de la rue Cadet. (N. R.)

268. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 17/6/88.

Mon cher Engels,

Le pauvre empereur a été enfin délivré de sa canule et de ses médecins¹ : sa mort a fait ici moins d'impression qu'on ne pensait ; la Bourse, le thermomètre bourgeois, a monté. On espère que Bismarck étant maintenant maître de la situation deviendra un modérateur de l'ardeur guerrière du nouvel empereur. — Comment jugez-vous la situation ?

Les blanquistes vont avoir *leur* journal : car ils entendent que le journal ne soit rédigé que par des blanquistes, ce qui désespère Vaillant, qui voudrait en faire l'organe du parti socialiste et non celui d'un groupe.

C'est Rochefort ou plutôt *L'Intransigeant* (qui gagne un argent fou) qui en fera les frais. La raison qui pousse Rochefort à fonder ce journal qui, s'il réussissait, [pourrait]² faire concurrence à son *Intransigeant*, la voici : Rochefort est en ce moment très attaqué par les opportunistes qui ont lâché contre lui les possibilistes et toute la presse soudoyée ; il est fatigué de ces incessantes attaques, et il voudrait détourner les colères opportunistes et autres sur Vaillant et Cie : le journal blanquiste sera une espèce de paratonnerre.

On annonce aussi la réapparition de *La Bataille*³, qui sera anti-boulangiste, comme *Le Parti ouvrier*, et qui, comme l'organe possibiliste, sera soutenue par les fonds secrets. Cette création d'organes pseudo-socialistes et révolutionnaires à l'aide des fonds secrets est la meilleure preuve de la peur que le boulangisme et l'agitation populaire qui se fait sous cette étiquette épouvantent les radicaux. Clemenceau en perd la tête, il est arrivé à croire que les possibilistes représentent le parti socialiste à Paris, en province et à l'étranger ; tandis qu'en fait ils ne sont qu'une poignée d'intrigants et de coureurs de places, bien disciplinés et conduits par un maître intrigant, Brousse.

1. Frédéric III mourut le 15 juin 1888. (N. R.)

2. Le mot manque dans le texte. (N. R.)

3. *La Bataille* avait disparu le 25 janvier 1886. Elle ne reparaitra qu'à partir du 1^{er} janvier 1889. (N. R.)

J'ai reçu une lettre de Kautsky m'annonçant son départ de Londres¹ : nous avons été très étonnés d'apprendre qu'il quittait l'Angleterre, juste au moment que son ami Bernstein y débarquait. Est-ce que le séjour de l'Allemagne ne sera pas dangereux pour lui, surtout en ce moment que probablement les [persécutions]² policières contre les socialistes vont redoubler d'intensité ?

Les deux petits Longuet sont venus nous rendre visite; la petite fille a été malade, elle est très anémique; ils devaient partir pour la Normandie, chez leur grand-mère. Les trois garçons se portent bien; Jean a beaucoup de tracas avec son allemand, son latin et les autres matières dont on lui bourre la tête : Edgar, qui est d'une intelligence rare, fait au contraire tous ses devoirs d'école avec la plus grande facilité.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Bien que le journal blanquiste nous soit fermé personnellement, cependant par l'entremise de Vaillant il sera ouvert à nos idées : si vous aviez besoin d'émettre une opinion sur la situation en Allemagne, Vaillant sera heureux de la publier.

269. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 22 juin 1888.

Mon cher Engels,

Vous avez dû recevoir les deux premiers numéros de *L'Homme libre*³. Hormis l'article Vaillant, il n'y a rien : bien qu'un journal bête ait grande chance de réussir, néanmoins il faut servir au public quelque chose à ruminer. Les blanquistes s'imaginent qu'ils

1. Kautsky quitta Londres le 14 juin 1888 pour un voyage en Autriche. Il devait en résulter le divorce avec sa femme Louise à la suite d'aventures dont Engels fait un récit savoureux. (Voir lettre du 13 octobre 1888.) (N. R.)

2. Le mot manque dans le texte. (N. R.)

3. Le premier numéro de *L'Homme Libre* paraît daté du 21 juin 1888 et contient un article de Vaillant : « La nation armée » (p. 1/I-II). Le n° 2 est daté du 22 juin. (N. R.)

ont dans leurs rangs tout ce qu'il faut pour gouverner la France, on dit même que les fonctions sont distribuées, un tel à l'intérieur, un tel à la préfecture de police, etc.; mais ils s'apercevront avant peu que la fabrication d'un journal présente des difficultés et qu'il faut pour cela des journalistes.

Calme plat autrement; toute la politique française est dans l'expectative; que fera le nouvel empereur ¹ ?

Les possibilistes sont devenus les commis voyageurs des radicaux et des opportunistes, dès qu'il y a une place électorale vacante, ils sont expédiés pour faire de la propagande pour le candidat radical ou opportuniste. Boulanger et sa dictature ne sont plus que des moyens d'amuser le public et de détourner son attention d'autres questions.

Mon cher Engels, votre chèque s'est évaporé comme les illusions que l'on pouvait se faire sur les radicaux à la Clemenceau; je vous prierai de m'en envoyer un autre, car les fournisseurs ne se paient pas d'illusion.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

J'écris en ce moment un article pour une publication russe, que m'a demandé Vera Zassoulitch; elle a dû s'adresser à vous.

Après cet article, je me remettrai à un travail pour Mme Adam sur l'adultère dans le présent et le passé; le sujet est scabreux.

270. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 26/6/88.

Mon cher Engels,

Votre lettre m'a réveillé d'un bien doux sommeil : depuis six mois que nous sommes à la campagne, nous sommes dans une vraie Capoue; nous avons perdu la notion des nécessités économiques, grâce à vous. Notre installation nous a coûté plus que nous espérions; c'est ce qui m'a obligé de recourir si lourdement à votre bourse.

La situation que m'a dépeinte votre lettre est si grave, que j'en ai été atterré : dans le premier moment, je voulais la cacher à Laura,

1. Il s'agit de Guillaume II. (N. R.)

justement partie pour Paris et j'ai brûlé votre lettre à peine lue. Mais après réflexion j'ai compris que c'était impossible. Comme je ne veux pas que Laura sache que j'ai voulu un instant la lui cacher, je vous prierai de lui écrire la triste position des affaires de Percy et elle comprendra que vous qui avez été pour nous une providence effective, vous devez les tirer d'embarras.

Les 100 livres que vous avez la bonté de mettre à notre disposition, je les accepte avec joie en ce moment : cependant j'espérais pouvoir vous annoncer que bientôt j'allais voler de mes propres ailes à Paris; et c'est même cet espoir qui m'a grisé et m'a entraîné à plus de dépenses que je n'aurais dû.

Depuis quelque temps j'ai soumis à Vaughan (l'administrateur de *L'Intransigeant*, un bon ami) le projet de créer à côté de *L'Intransigeant* quotidien, un *Intransigeant* hebdomadaire qui serait littéraire : plusieurs journaux parisiens ont de semblables doublures littéraires qui réussissent. Le projet se serait déjà réalisé peut-être, si Rochefort n'avait éprouvé le besoin de créer *L'Homme libre* pour détourner les attaques : mais il se réalisera, car le succès de *L'Intransigeant* est tellement colossal, que cette feuille hebdomadaire et littéraire est sûre du succès. Si la feuille se publie, j'en serai le directeur : il n'y a qu'une telle place qui puisse me mettre à flots; car les travaux littéraires, du moins ceux que je fais, rapportent si peu qu'ils ne peuvent entrer en ligne de compte que comme complément.

Excusez le décousu de ma lettre, car j'écris rapidement avant la rentrée de Laura.

Je vous serre cordialement la main.

P. LAFARGUE.

271. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 6th July¹ 1888.

My dear Laura,

Today I write on business and therefore short and, I hope, sweet.

Jollymeier came last night and leaves next week, probably

1. L'original est daté par erreur d'août. (N. R.)

Wednesday, for Germany. He will not have time to return by way of Paris, but the present plan is that Nim is going with him as far as Coblenz, and then to St Wendel to see her friends, and she does intend to come back by way of Paris provided you and the children are there. Will you therefore be good enough and let us know, if possible by a letter written on Sunday, but on Monday at latest, whether 1) you will be at home and 2) whether the children will be in Asnières, about the 26th or 28th July?

It is almost certain that you would have had a visit from Pumps at the same time, as she hoped to go with Jollymeier too, but last Sunday she came with the news that her boy had got the measles and that will keep her here.

Tussy and Edward are still at their Castle and expect to sail sometime in August to America where Edward is to superintend the mise en scène of three of his pieces, to be played simultaneously in N[ew] York, Chicago and God knows where besides. I don't think they will be away more than 8-10 weeks altogether. If his dramatic success goes on at this rate, maybe he will have to go next year to Australia, at the expense of some theatrical impresario.

Our Zurich friends are not settled yet—but on the way towards it. It is most astonishing, the bother, delay and kicking about of heels that is caused by the London system of monopolist landlords who prescribe their own terms to their leaseholders so that when you want to take a businessplace from one of these latter—and that you have to do—you have to wait the great landlord's pleasure in giving you leave to set up the necessary machinery. French or Prussian bureaucratic interference are nothing compared to it. And the Londoners have stood this for centuries, and even now scarcely dare rebel against it!

Kind regards to Paul.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 6 juillet 1888.

Ma chère Laura,

Aujourd'hui ma lettre traitera de questions pratiques; elle sera donc brève et, je l'espère, agréable.

Jollymeier est arrivé hier soir et part la semaine prochaine, probablement mercredi, pour l'Allemagne. Il n'aura pas le temps à son retour de passer par Paris, mais il est question maintenant que Nim l'accompagne jusqu'à Coblenz et aille ensuite à Saint-Wendel voir ses amis; et elle a l'intention de revenir par Paris,

à condition que toi et les enfants, vous y soyez. Veux-tu donc être assez bonne pour nous faire savoir, si possible dans une lettre écrite dimanche ou au plus tard lundi, 1^o si tu seras chez toi et 2^o si les enfants seront à Asnières vers le 26 ou le 28 juillet ?

Tu aurais eu presque certainement la visite de Pumps en même temps, car elle espérait aussi accompagner Jollymeier, mais dimanche dernier elle est venue nous annoncer que son petit avait la rougeole, et cela la retiendra ici.

Tussy et Edward sont toujours dans leur château et comptent s'embarquer dans le courant du mois d'août pour l'Amérique où Edward doit diriger la mise en scène de trois de ses pièces qui doivent être jouées simultanément à N[ew] York, à Chicago et Dicu sait où encore. Je ne pense pas qu'ils seront absents plus de huit ou dix semaines en tout. Si son succès dramatique se poursuit à ce rythme, peut-être devra-t-il aller l'an prochain en Australie aux frais de quelque impresario théâtral.

Nos amis de Zurich ne sont pas encore installés, mais ils sont en passe de l'être. On est stupéfié des ennuis, des retards, des attentes énervantes qu'entraîne ce système londonien de propriétaires monopolistes qui imposent leurs propres conditions à leurs locataires, si bien que, lorsqu'on veut sous-louer un local commercial à l'un de ceux-ci (et c'est ce qu'on est bien obligé de faire), on doit attendre le bon plaisir du grand propriétaire avant de recevoir l'autorisation d'installer l'équipement nécessaire. L'ingérence de la bureaucratie, en France et en Prusse, n'est rien en comparaison. Les Londoniens supportent cela depuis des siècles, et même maintenant c'est à peine s'ils osent se rebeller !

Bonnes amitiés à Paul.
Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

272. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 15th July 1888.

My dear Laura,

You ask why Schorlemmer cannot come too, and you hope to see Pumps over at Le Perreux. Well, I am afraid you will have your wish fulfilled and your question answered with a vengeance.

Pumps' boy having improved extra-rapidly, sudden resolutions were come to last Monday, and on Wednesday the lot, Jollymeier Nim and Pumps, all three set off for Germany. Pumps to Paulis', Nim to St Wendel. And then, according to what was arranged here, Pumps and Sch[orlemmer] are to take up Nim at St Wendel and all three start for Paris, where they will arrive somewhere about the 29th or 30th July—but they will let you know. Nim and Sch[orlemmer] must be here again on Saturday 4th August; Pumps talked of going from Paris to St Malo and Jersey where Percy intends taking the children.

How you will manage to quarter the lot of them is more than I know. But Nim thought you would get over that difficulty right enough. Anyhow you will be wanting some little cash for the occasion which I shall not omit sending you in time.

Last night your letter with Longuet's document came to hand—at the same time as Edward who is again brought to London by his dramatic industry. He is going to read two plays to-day to speculative actors (Alma Murray is one) who intend to invest in a bit of novelty. Of course Longuet is again counting without his host, as Edward and Tussy will be going to America for at least two months and I shall take my holiday as soon as Nim comes back—if he likes to leave Jean with Nim at my place, all right and Nim would be glad of his company; but is that what Longuet contemplates? Anyhow Tussy will return the plaidoyer to you and write, and you and Nim can settle the remainder.

What a nice mess that was which Boulanger and Floquet cooked betwixt the two of them the other day—Boulanger's coup de théâtre, prearranged in every detail and yet miscarried because he could not keep up his part to the end—Floquet's rage and invective where a cool reply would have been required—the insults, the duel, and le beau, le brave général worsted by an avocat! Decidedly if the second empire was the caricature of the first, the third republic is getting a caricature not of the first but even the second. Anyhow, let's hope this is the end of Boulanger; for if the popularity of that fool continued, it would *drive the Czar into the arms of Bismarck*, and we don't want that any more than the Russo-French war of revanche. If the popular masses in France absolutely require a personal god, they had better look out for a different man, this one makes them ridiculous. But moreover it is clear that this desire for a sauveur de la société, if really existing in the masses, is but another form of Bonapartism and therefore I really cannot bring myself to believe that it is as deeply rooted and vraiment populaire as some people say. That our people fight the Radicals, well and good, that is their proper business, but let them fight them under their own flag. And as a journée is only possible—so long as the people are unarmed—with the help of the Radicals (as on Carnot's election), our people have only the ballot-box to rely on for the present, and I do not see the advantage of having the

voters' minds muddled by this plebiscitary Boulangism. Our business is not to complicate but to simplify and make clear the issues between the Radicals and ourselves. What little good Boulanger *could* do, he has done, and the chief good he did is to bring the Radicals to power. A dissolution would be a good thing—while a Radical government is in, upon whom we can exercise pressure; but Boulanger seems to me the least likely person to bring that dissolution about.

Here, after two fine days it rains again, cats and dogs since this morning. This is really a solution—summer dissolved in rain water—which makes one dissolute and drives one to drink. In fact I shall go and open a bottle of Pilsener and drink your health. Sur ce, je vous embrasse.

Bien à vous,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 15 juillet 1888.

Ma chère Laura,

Tu demandes pourquoi Schorlemmer ne peut pas venir aussi, et tu espères recevoir la visite de Pumps au Perreux. Eh bien, je crains que ton vœu ne soit exaucé et que ta question ne reçoive une réponse au delà de ton attente.

Le fils de Pumps s'étant remis à toute vitesse, de soudaines décisions ont été prises lundi dernier, et, mercredi prochain, tous trois, Jollymeier, Nim et Pumps partiront pour l'Allemagne : Pumps chez les Pauli, Nim à Saint-Wendel. Ensuite, conformément à ce qui a été décidé ici, Pumps et Sch[orlemmer] doivent prendre Nim à Saint-Wendel, et tous trois partiront pour Paris, où ils arriveront aux environs du 29 ou du 30 juillet, mais ils te le feront savoir. Nim et Sch[orlemmer] doivent être de retour ici le samedi 4 août; Pumps a parlé d'aller de Paris à Saint-Malo et à Jersey, où Percy a l'intention d'emmenner les enfants.

Comment tu arriveras à loger tout ce monde, je n'en sais trop rien. Mais Nim a estimé que tu viendrais bien à bout de cette difficulté. En tout cas, tu auras besoin d'un peu d'argent pour la circonstance, et je ne manquerai pas de te l'envoyer en temps voulu.

Hier soir est arrivée ta lettre avec le document de Longuet, au même moment qu'Edward, que ramène à Londres son activité dramatique. Il va lire aujourd'hui deux pièces à des acteurs éventuels (dont Alma Murray) qui ont envie de se risquer dans quelque chose d'original. Naturellement Longuet compte de nouveau sans

son hôte, puisque Edward et Tussy seront en Amérique pendant au moins deux mois et que je prendrai mes vacances dès le retour de Nim. S'il veut bien laisser Jean avec Nim chez moi, très bien, et Nim serait contente de sa compagnie; mais est-ce là ce que Longuet envisage? En tout cas, Tussy te renverra le plaidoyer et t'écrira, et Nim et toi, vous pouvez décider quant au reste.

Boulangier et Floquet ont fait du propre à eux deux l'autre jour¹ : le coup de théâtre de Boulangier, préparé dans tous les détails et pourtant avorté parce qu'il n'a pas su tenir son rôle jusqu'au bout; la rage et les invectives de Floquet alors qu'une froide réplique se serait imposée; les insultes, le duel, et le beau, le brave général, mis à mal par un avocat! Décidément si le Second Empire était la caricature du Premier, la Troisième République devient la caricature non pas du Premier, mais même du Second. En tout cas, espérons que ce sera la fin de Boulangier; car, si la popularité de cet imbécile persistait, cela *jetterait le tsar dans les bras de Bismarck*, et nous ne voulons pas davantage de cela que de la guerre franco-russe de revanche. Si les masses populaires en France ont absolument besoin d'un dieu personnel, elles feraient mieux de chercher un autre homme : celui-ci les rend ridicules. Mais il est clair, d'autre part, que ce désir d'un sauveur de la société, s'il existe réellement dans les masses, n'est qu'une autre forme du bonapartisme, et je ne puis donc me résoudre à croire qu'il soit aussi profondément enraciné et aussi vraiment populaire que certains le disent. Que nos amis combattent les radicaux, fort bien, cela les concerne, mais qu'ils les combattent sous leur propre drapeau. Et, comme une journée n'est possible, tant que le peuple est désarmé, qu'avec l'aide des radicaux (comme pour l'élection de Carnot²), nos amis ne peuvent compter pour l'instant que sur le bulletin de vote, et je ne vois aucun avantage à laisser ce boulangisme plébiscitaire jeter la confusion dans l'esprit des électeurs. Notre tâche n'est pas de compliquer, mais de simplifier et de clarifier l'enjeu de la situation entre les radicaux et nous. Tout ce que Boulangier *pouvait* faire de bon, il l'a fait, et ce qu'il a fait de mieux, c'est d'avoir amené les radicaux au pouvoir. Une dissolution serait une bonne chose, tant qu'il existe un gouvernement radical sur lequel nous pouvons exercer une pression; mais Boulan-

1. Le 12 juillet, Boulangier soutenait une motion « invitant le gouvernement à demander au président de la République d'user du droit de dissolution » et reprochait à la majorité de n'avoir accompli aucune des réformes promises. Floquet lui répondit avec hauteur et insolence. Sur ce, après avoir traité Floquet de menteur, Boulangier remit sa démission de député qu'il tenait toute prête. Un échange de témoins eut lieu suivi, le 13 juillet, d'un duel qui se terminait à l'avantage de Floquet. (N. R.)

2. C'est sous la pression des masses que la candidature de Ferry à la présidence de la République avait été empêchée et Sadi Carnot élu le 4 décembre 1887. (Voir les lettres de cette période.) (N. R.)

ger me semble être le personnage le moins susceptible de provoquer cette dissolution.

Ici, après deux belles journées, il pleut de nouveau, des hallebardes depuis ce matin. Voilà une vraie solution : l'été se dissout en eau de pluie, et cela vous rend dissolu et vous incite à boire. Effectivement, je vais aller ouvrir une bouteille de bière de Pilsen et boire à votre santé. Sur ce je vous embrasse.

Bien à vous,

F. E.

273. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Wednesday [July 18 th 1888].

My dearest General,

"The more the merrier", and I am delighted to hear that some of my own people are coming over here at last.

Had it not been for the *bed question*, I should have invited Pumps and Percy to come to Paris long ago, but our own patriarchal or matriarcal bed was the only one we possessed during our five years' stay at Port Royal. On our flitting to Le Perreux we had to get an additional diminutive bed for a small servant-girl. —A l'heure qu'il est we have a very pretty spare room in our castle, but it is much in the condition of a new-born babe or of mother Eve before she had tried on the fig-leaves; it is really in a state of innocence, or as the house-furnishers put it, it is unfurnished. For Nim when she comes to us we hire a bed and manage to please her. But will one small bed suffice for "three at once"? Poser la question, c'est, je crois, la résoudre.

I mention this to explain why I should not have dared to invite more than one guest at a time. But, although I should have hesitated to ask Pumps and Schorlemmer to accompany Nim, I am none the less, nay, rather all the more, delighted to know that the three will come together.

The sleeping business is the only difficulty and that is by no means an insuperable one. Either I hire two beds in place of one or I get bed-rooms for Pumps and Schorlemmer within a stone's-throw of our house. Helen will put up with such accomodation

as our place affords and so, I am sure, will Pumps, if she prefers sharing Nimmy's bed-room. Where there's a will there's a way, not always, alas, the ways and means !

I wanted to thank you for and reply to your letter, but while I am writing these lines, a battle royal is going on below in the *poultry-yard* and garden.

Paul is at Paris and if any harm comes to his chickens and his pigeons and his "poussins" during his absence, he will, if not knock me down, at all events, blow me up, on his return. Therefore I must slip down and see what can be done with these devils of cocks and hens.

Your affectionate

LAURA.

TRADUCTION

[18 juillet 1888.]

Mercredi.

Mon très cher Général,

Plus on est de fous, plus on rit, et je suis ravie d'apprendre que quelques-uns des miens vont enfin venir ici.

Si ce n'avait été la *question des lits*, j'aurais depuis longtemps invité Pumps et Percy à venir à Paris, mais notre propre lit patriarcal ou matriarcal est le seul que nous ayons possédé pendant notre séjour de cinq ans à Port-Royal. Quand nous nous sommes envolés vers Le Perreux, nous avons dû nous procurer un minuscule lit supplémentaire pour une petite bonne. A l'heure qu'il est, nous avons une très jolie chambre d'amis dans notre château, mais elle est à peu près dans le même état qu'un nouveau-né ou que notre aïeule Ève avant d'essayer les feuilles de figuier; elle est vraiment dans l'état d'innocence ou, comme disent les marchands de meubles, elle n'est pas meublée. Pour Nim, quand elle viendra chez nous, nous louerons un lit et nous tâcherons de lui faire plaisir. Mais un petit lit suffira-t-il pour « trois à la fois » ? Poser la question, c'est, je crois, la résoudre.

Si j'indique cela, c'est pour expliquer pourquoi je n'aurais pas osé inviter plus d'un hôte à la fois. Mais, bien que j'eusse hésité à demander à Pumps et à Schorlemmer d'accompagner Nim, je ne suis pas moins et je suis même d'autant plus ravie de savoir qu'ils viendront tous trois ensemble.

Le couchage est la seule difficulté, et elle n'est pas le moins du monde insurmontable. Ou bien je louerai deux lits au lieu d'un, ou bien je trouverai des chambres pour Pumps et pour Schorlemmer à deux pas de chez nous. Hélène s'accommodera de l'hospi-

talité qu'offre notre maison et Pumps aussi, j'en suis sûre, si elle préfère partager la chambre de Nimmy. Vouloir, c'est pouvoir, bien que fassent parfois défaut, hélas ! les voies et moyens !

Je voulais vous remercier de votre lettre et y répondre, mais, pendant que j'écris ces lignes, une bataille en règle se livre en bas dans la *basse-cour* et le jardin.

Paul est à Paris, et s'il advient le moindre dommage à ses poulets, à ses pigeons et à ses poussins pendant son absence, il ne me battra peut-être pas à son retour, mais, en tout cas, il me passera quelque chose. Il faut donc que je file en bas et que je voie ce qu'il y a moyen de faire avec ces diables de coqs et de poules.

Affectueusement à vous,

LAURA.

274. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 23rd July 1888.

My dear Laura,

Tussy returns me Longuet's letter, instead of direct to you, so I send it herewith. She said she would write to him. Edward told me last week they would be here again yesterday, but he has a capacity of neglecting facts, when they are contrary to his wishes, that is worthy of a more juvenile age. So they won't be here before end of week.

Of course Pumps and Nim can sleep in your room and if you can find a bed for Schorlemmer somewhere in Le Perreux, he will be all right. I enclose a cheque £ 15.—so as to set you at ease with regard to the ways and means.

Our Zurichers are at last in a fair way of settlement. Their wives have arrived, they have got a business-place—that is the agreement for an empty and not quite finished house—and private houses for themselves, so that in a week or 10 days they will all be unter Dach und Fach. The female part of the *Sozialdemokrat* it not over charming. Ed. Bernstein's wife seems the pleasantest, a sharp little Jewess, but she squints awfully; Schlüter's is an exceedingly good-natured and retiring little Dresden article, but uncommon soft; and as to the Tante, id est Mrs. Motteler, let

Nim give you a description of this dignified juvenile of fifty (so they say), this Swabian Kleinstädter affecting the dame du monde—I am told she is a very worthy woman after all, but I don't think she feels at home among our undignified lot, and I anticipate some pleasant little sparring when Tussy and she do meet. But Nim and Pumps will give you a description of her to your heart's content. I had them all here yesterday for supper, as our new girl (I think I told you that I sent Annie away) cooks quite passably and rather prides in cooking for company, and Mrs. M[otteler] lost no time in telling me that the custard was burnt (just as she told Pumps: Sie sind aber mal fett! imagine Pumps's horror!). When they are once settled in their own establishments—all about Junction Road and the Boston—I hope distance will lend enchantment to the view—of considerably reduced visits from the lot—I don't quite intend to have the German element swamping everything at N^o 122.

I have got myself photographed before I shall be quite grey—and enclose the one they all say is the best.

Post-time and dinner-time, so here I shut up.

Love from your old,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 23 juillet 1888.

Ma chère Laura,

Tussy me renvoie la lettre de Longuet au lieu de te l'adresser directement; je te l'envoie donc ci-joint. Elle a dit qu'elle lui écrirait. Edward m'a dit la semaine dernière qu'ils seraient de retour ici hier, mais il possède un talent d'ignorer les réalités, quand elles sont contraires à ses vœux, qui serait digne d'un âge plus juvénile. Ils ne seront donc pas ici avant la fin de la semaine.

Naturellement P mps et Nim peuvent dormir dans ta chambre, et si tu peux trouver un lit pour Schorlemmer quelque part au Perreux, il sera très bien. Je joins un chèque de 15 livres afin de te mettre à l'aise pour ce qui est des voies et moyens.

Nos Zurichois sont enfin en bonne voie d'installation. Leurs épouses sont arrivées, ils ont trouvé un local pour leurs affaires, ou, plus exactement, ils ont un accord pour la cession d'une maison vide et pas tout à fait terminée. Ils ont aussi leurs logements personnels, de sorte que, dans une semaine ou une dizaine de jours, ils seront tous casés. L'élément féminin du *Sozial-Demokrat* manque un peu de charme. La femme d'Ed. Bernstein semble la plus agréable, c'est une petite Juive d'esprit vif, mais elle louche affreu-

semenc; celle de Schlüter est un petit article de Dresde, elle est extrêmement gentille et réservée, mais extraordinairement niaise; quant à la Tante, c'est-à-dire Mrs. Motteler, que Nim te fasse la description de cette digne jeunesse de 50 ans (dit-on), de cette Souabe provinciale qui pose à la dame du monde : on me dit qu'après tout c'est une très digne personne, mais je ne crois pas qu'elle se sente à l'aise en notre peu digne compagnie, et je prévois d'agréables petites prises de bec lorsque Tussy et elle feront connaissance. Mais Nim et Pumps vous la décriront à satiété. Je les avais tous hier à souper, car notre nouvelle bonne (je crois t'avoir dit que j'ai renvoyé Annie) fait très convenablement la cuisine et est assez fière de la faire pour des invités, et Mrs. M[otteler] s'est empressée de me dire que la crème était brûlée (tout comme elle a dit à Pumps : « Ce que vous êtes grasse ! » — imagine l'horreur de Pumps !). Une fois qu'ils seront tous installés chez eux (aux alentours de Junction Road et du Boston), j'espère que la distance donnera quelque charme à la perspective... des visites considérablement réduites de tout ce monde : je n'ai pas du tout l'intention de laisser l'élément allemand tout submerger au n° 122.

Je me suis fait photographe avant de grisonner tout à fait, et je te joins la photographie qui, au dire de tous, est la meilleure. Heure du courrier et heure du dîner, j'arrête donc ici.

Amitiés de ton vieux

F. ENGELS.

275. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 25/7/88.

Mon cher Engels,

Votre lettre et le chèque nous sont parvenus juste à temps; mais nous n'avons pas encore reçu une ligne des illustres voyageurs¹. Tout sera prêt pour les recevoir demain : nous avons loué deux lits pour Hélène et Pumps et nous logerons Schorlemmer à l'hôtel. Je comptais le mettre dans un petit restaurant tenu par une Luxembourgeoise, avec qui il aurait pu s'entendre en alle-

1. Illustres voyageurs. (N. R.)

mand; malheureusement elle n'a pas de chambre disponible en ce moment. La quantité de Bader, Zimmer et autres noms allemands qu'il y a dans le pays est considérable, on dirait une colonie.

Le voyage de Guillaume¹ est un four pyramidal; c'est bien débiter. Le vieux avait habitué la Russie à s'incliner devant l'Allemagne et le Czar à venir à Berlin; le jeune a changé tout cela. On dit que sa tête est faible, il vient de le prouver, son insuccès compliqué de son mal d'oreille peut la déranger. — Les Français sont enchantés. Cette entrevue leur avait donné [la] chair de poule, car on n'avait pas cru que Bismarck aurait laissé partir Guillaume sans être sûr du résultat de l'entrevue. Décidément les Bulgares sont le peuple le plus intéressant de l'heure actuelle; sans eux on ne sait où l'Europe serait.

Floquet, le matamore, commence à trembler; en tant que popularité de Boulanger, il détruit lui-même toute sa raison d'être au ministère; les opportunistes pour qui il travaille vont le renverser un de ces jours. Dans toutes les élections boulangistes, une grande partie des radicaux et des républicains qui veulent des réformes votent pour le général qui malgré ses bêtises n'est pas encore aussi mort qu'on le pense dans le camp clemenciste. Pour le battre on met tout en œuvre, on expédie des gens de Paris pour empêcher les réunions boulangistes, et malgré toutes ces manœuvres il a près de 20 mille voix². Ce n'est pas à dédaigner. Mais cet échec et ceux qu'il subira seront suffisants pour chasser cette folle crainte de dictature qui était devenue un moyen de gouvernement pour Floquet.

J'ai reçu une lettre de Liebknecht, il a, sur mes conseils, abandonné son idée de congrès pour cette année; et propose d'en organiser un pour 89 à Paris³. — Il a grande chance de réussir; je viens de recevoir une lettre de Vaillant qui espère qu'il pourra entraîner les blanquistes; je crois pouvoir compter sur la publicité de *L'Intransigeant*, avec cela nous pouvons travailler Paris et la France et donner au congrès un grand caractère : ce sera peut-être

1. L'empereur Guillaume II avait fait un voyage à la cour du tsar. Il semble bien qu'il y soit allé chercher une alliance qu'il n'a pas obtenue. (N. R.)

2. Le 22 juillet, il y avait des élections complémentaires en Ardèche et en Dordogne. Dans le premier département, Boulanger recueillit 27.500 voix, alors que son concurrent républicain le battait avec plus de 43.000 voix. Dans la Dordogne, où il était candidat à sa propre succession (il avait été élu le 8 avril par 59.500 voix mais avait démissionné), il ne recueille plus que 6.000 voix. (N. R.)

3. L'idée d'un congrès ouvrier international avait été lancée par le congrès de Saint-Gall du parti social-démocrate allemand en 1887. Le 4 avril, Liebknecht avait demandé son avis à Engels, qui lui répond le 16 avril 1888. (N. R.)

la seule chose remarquable de l'exposition, car la tour Eiffel est hideuse et les directeurs de l'exposition ne songent qu'aux plaisirs à offrir aux visiteurs de[s] quatre coins du monde. Le résultat le plus certain de [l']exposition c'est la propagation de la syphilis.

Enfin c'est heureux que les social-démocrates se soient casés, car ils semblent vous avoir embêté d'une rude façon; ce qui ne vous empêche pas de vous porter à merveille, comme le prouve votre portrait, où vous paraissez plein de vie et de bonne humeur.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

276. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 30 July 88.

My dear Laura,

Hope by this time you have got the travellers with you.

This morning letter from Sch[orlemmer]. When he arrived at Bonn, his friends advised him to have his wound cured there and so he went to the University Klinik from which he was on Saturday discharged cured, but he still suffers from a Magenkatarrh or, as his brother who is with him and serves him as amanuensis, more properly spells it, Magenkater, and is ordered to keep quiet for some time—he is even afraid that ulterior plans we had about a sea-trip of some duration may fall to the bottom as far as he is concerned. That however we shall see by and by. Anyhow, he intended to go to Darmstadt yesterday and will write again from there.

For Nim's information: yesterday we had roast beef and peas, very well cooked; there were only Edward and Tussy, as Percy and the children dined at Sandhurst Lodge, it being his mother's birthday. After dinner they came over (and Charley, whose wife had called for supper the Sunday before, and I was only sorry she did not drop in then) and later on the four Zurichers with Mrs. Bernstein and Mrs. Schlüter—the *Tante* was out of sorts fortunately—and we were very jolly. I am getting on right enough with the girl, only her sweets are not what they exactly should be; she makes a beautifully leathery paste and makes up for other defects in her custard by putting in about as much essence of

bitter almonds as sugar—that however I have stopped. The girl is right enough, only she wants a bit more breaking-in by Nim; longer than three weeks more or less independent management she is not yet fit for, as she imports a lot of superior notions from the East End lodging house where she was attending upon “ladyships”. But as these are confined to cooking chiefly, Nim will soon break her off them, and on the whole I have no reason to complain, though sometimes to laugh.

I hope you have better weather. I went to town about 2, it began raining before 3, and is still at it.

Love to all of you.
Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 30 juillet 88.

Ma chère Laura,

J'espère que les voyageurs sont à présent chez toi.

Ce matin, une lettre de Sch[orlemmer]. Quand il est arrivé à Bonn, ses amis lui ont conseillé d'y faire soigner sa blessure¹ et il est donc allé à la clinique de l'Université, d'où on l'a renvoyé samedi guéri, mais il souffre toujours d'un catarrhe de l'estomac ou, comme son frère qui est avec lui et lui sert de secrétaire l'écrit plus justement, d'un *Magenkater*², et on lui a recommandé de rester tranquille pendant quelque temps : il craint même que le projet que nous avons formé de faire un jour une croisière de quelque durée ne soit définitivement compromis en ce qui le concerne. Mais nous verrons cela par la suite. Il avait en tout cas l'intention d'aller hier à Darmstadt d'où il me réécrira.

Voici des nouvelles pour Nim. Nous avons eu hier un rôti de bœuf et des petits pois, très bien préparés; il y avait seulement Edward et Tussy, parce que Percy et les enfants déjeunaient à Sandhurst Lodge à l'occasion de l'anniversaire de sa mère. Après déjeuner ils sont venus ici (avec Charley, dont la femme était venue souper chez nous le dimanche précédent, et j'ai seulement regretté qu'elle ne soit pas venue hier), et plus tard sont arrivés les quatre Zurichois avec Mme Bernstein et Mme Schlüter (la

1. Au cours de la traversée, Schorlemmer avait fait une chute sur le bateau et s'était sérieusement blessé. (N. R.)

2. Il y a ici un jeu de mots sur catarrhe et *Kater*, qui désigne en allemand la nausée qui suit une nuit de fête. (N. R.)

Tante ¹ était heureusement souffrante) et nous avons été très gais. Je m'entends assez bien avec la bonne, sauf que ses entremets ne sont pas exactement ce qu'il faudrait : elle fait une pâte admirablement coriace et compense d'autres imperfections de sa crème en y introduisant à peu près autant d'essence d'amandes amères que de sucre; mais j'y ai mis le holà ! Cette fille est assez convenable, mais elle a besoin que Nim la forme encore un peu; on ne saurait encore lui confier la direction plus ou moins indépendante de la maison plus de trois semaines, car elle apporte un tas d'idées supérieures qui viennent de la pension de l'East End où elle était au service de « grandes dames ». Mais, comme ces idées se limitent surtout au domaine de la cuisine, Nim aura tôt fait de les lui faire passer, et dans l'ensemble je n'ai aucune raison de me plaindre, sinon parfois de rire.

J'espère que vous avez meilleur temps. Je suis allé en ville vers deux heures, il a commencé à pleuvoir avant trois heures, et cela continue.

Amitiés à vous tous.

Bien à toi,

F. E.

277. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 31/7/88.

Mon cher Engels,

Hélène et Pumps sont arrivées ce matin en excellente santé, après avoir passé une nuit en chemin de fer. — Je suis arrivé juste à temps; au moment où elles prenaient une voiture pour les Champs-Élysées de Paris ². J'avais une peur de tous les diables de les manquer, le seul renseignement qu'Hélène m'avait envoyé me disait qu'elles partaient de Francfort et arriveraient vers les dix heures. Elles auraient pu aussi bien venir par la gare du Nord que par la gare de l'Est; je ne savais à quelle gare aller, car des

1. Mme Motteler. (N. R.)

2. Les Lafargue habitaient avenue des Champs-Élysées, mais au Perreux. (N. R.)

trains arrivaient à dix heures à ces deux gares venant de Strasbourg. Enfin, tout s'est arrangé pour le mieux.

La lettre ci-jointe vous donnera des nouvelles du pauvre Schorlemmer, qui nous manque beaucoup.

Au revoir et bien à vous,

P. LAFARGUE.

278. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 3/8/88.

Mon cher Engels,

Hélène et Pumps quitteront demain matin samedi Le Perreux à 8 h. 1/2, prendront le train à 9 h. 40 pour Boulogne et arriveront à Charing Cross à 5 h. 40 juste pour dîner. Il fait très beau; probablement le voyage en mer se fera sans trop de *sea sickness*¹.

Quel dommage qu'elles nous quittent juste au moment que le temps est glorieux, comme disent les Anglais. — Hier, nous avons passé la journée à Paris de 1 heure de l'après-midi à minuit et demi. Pour Hélène, elle n'en pouvait plus — malgré nos arrêts dans les brasseries et restaurants, ses pieds étaient une douleur pour elle.

Dites à Aveling que j'ai pris au sérieux le post-scriptum qu'il a ajouté à la lettre de Tussy, de traduire ou d'adapter une de mes pièces. A son retour d'Amérique je lui enverrai une de nos pièces en un acte qui je crois plaira au public anglais et américain. C'est une comédie.

Je cours chercher un commissionnaire pour demain matin.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Mal de mer. (N. R.)

279. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 6th Aug. 88.

My dear Laura,

When you receive this letter I shall be floating away on the *City of Berlin*, with Tussy, Edward, and Schorlemmer towards the shores of the New World. The plan has been of pretty long standing, only it was constantly being crossed by all sorts of obstacles, last not least Sch[orlemmer]'s misadventure—but he will be here to-night (fresh accidents excepted) and to-morrow we expect to be off, leaving Liverpool landing-stage at five p.m. on Wednesday. The affair had to be kept secret, firstly because indeed of the series of obstacles which threatened to wreck it, and secondly in order to save me as much as possible from the interviewers of the *N[ew] Y[ork] Volkszeitung* and others (among whom, Sorge writes, little *Cuno* is now one of the most formidable) and from the delicate attention of the German Socialist Executive, etc. of N[ew] York, on arrival, as that would spoil all the pleasure of the trip and rend all its purpose. I want to see and not to preach, and principally to have a complete change of air, etc., in order to get finally over the weakness of the eyes, and chronic conjunctivitis which Dr Reeves, Edward's friend, says is due entirely to want of tone and will most likely give way to a long sea voyage, etc. When I proposed the job to Sch[orlemmer], he fell in at once, but of course must be back by beginning of October, so that his Flushing accident came at a very awkward time. But that seems all right now and he is due to-night.

Edward and Tussy will not come back with us, as far as we can see; they are sure to be kept there at least a fortnight longer.

Our travellers arrived here all right, though half an hour behind time, on Saturday, and as our postcard will have informed you, your currants—both raw and in the juice extracted by Helen—I mean Nim—found the fullest and most general appreciation; the enthusiasm as to your garden is almost wild in its manifestations and I think both Pumps and Nim dream of it. In spite of their pretty rough passage neither was sick, they were wise enough to lay down at once.

I enclose a cheque for £ 25.—to go on with during my absence. Shall let you hear again on arrival and report on adventures, seamonsters, icebergs and the other wonders of the sea, unless captured by the Irish fleet which has succeeded in breaking the

blockade of the English on Saturday night and is now destroying British commerce, capturing Scotch coast towns, etc.—a capital augury of the real political victory of the Irish over the British philistine which the next general election is sure to bring.

So farewell until then. I was very proud to hear from Nim that you look very well and younger than ever. Hope you will keep so till our next merry meeting.

Ever yours affectionately and kindest regards to Paul.

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 6 août 88.

Ma chère Laura,

Quand tu recevras cette lettre, je voguerai sur le *City of Berlin* avec Tussy, Edward et Schorlemmer, vers les rivages du Nouveau Monde. Il y a assez longtemps que ce projet existait, mais il a été constamment contrarié par toutes sortes d'obstacles, dont le dernier, et non le moindre, a été la mésaventure de Sch[orlemmer]; mais il sera ici ce soir (sauf nouveaux accidents), et nous comptons partir demain et quitter l'embarcadère de Liverpool mercredi à 5 heures. Il a fallu garder l'affaire secrète, d'abord, à vrai dire, à cause de cette série d'obstacles qui menaçaient de tout compromettre, et, en second lieu, afin d'échapper dans toute la mesure du possible aux interviewers de la *Volkszeitung* de New York et aux autres journalistes (parmi lesquels, m'écrit Sorge, le petit Cuno¹ est maintenant un des plus redoutables), ainsi qu'à la délicate sollicitude de l'Exécutif socialiste allemand de New York lorsque j'arriverai, car cela gâcherait tout le plaisir du voyage et le rendrait sans objet. Je veux voir et non prêcher, et surtout avoir un changement d'air total, etc., afin de venir à bout de cette faiblesse des yeux et de cette conjonctivite chronique qui, d'après le Dr Reeves, l'ami d'Edward, est due entièrement à l'absence de tonicité et cédera très probablement à la suite d'un long voyage en mer, etc. Quand j'ai proposé la chose à Sch[orlemmer], il est tombé d'accord tout de suite, mais il faut naturellement qu'il soit de retour au début d'octobre, de sorte que son accident de Flessingue est survenu à un très mauvais moment. Mais cela a l'air d'aller maintenant et nous l'attendons ce soir.

Edward et Tussy ne reviendront pas avec nous, pour autant

1. Th. Fr. Cuno était un socialiste allemand qui avait été expulsé d'Allemagne. (N. R.)

que nous puissions le prévoir; on les gardera sûrement là-bas, au moins une quinzaine de plus.

Nos voyageurs sont bien rentrés samedi, bien qu'avec une demi-heure de retard, comme notre carte postale a dû t'en informer. Tes groseilles, aussi bien les crues que le jus qu'en a extrait Hélène (je veux dire Nim), ont été largement et unanimement appréciées; l'enthousiasme pour ton jardin est presque frénétique dans ses manifestations, et je crois que Pumps et Nim en rêvent l'une et l'autre. Malgré leur traversée assez rude, aucune n'a été malade : elles ont eu la sagesse de s'allonger tout de suite.

Je joins un chèque de 25 livres pour subsister pendant mon absence. Te redonnerai des nouvelles en arrivant et te raconterai les aventures, les monstres marins, les icebergs et autres merveilles de la mer, à moins que nous ne soyons capturés par la flotte irlandaise qui a réussi à rompre le blocus des Anglais samedi soir et est maintenant en train de détruire le commerce britannique, de s'emparer des villes de la côte écossaise, etc., magnifique présage de la victoire politique réelle que les Irlandais remporteront sûrement sur les philistins britanniques à la suite des prochaines élections générales.

Au revoir donc jusque-là. J'ai été très fier d'apprendre par Nim que tu étais très belle et plus jeune que jamais. J'espère que tu te maintiendras ainsi jusqu'à ce que nous ayons la joie de nous revoir.

Toujours affectueusement à toi et meilleures amitiés à Paul,

F. ENGELS.

280. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 8.8.1888.

Mon cher Engels,

Je reviens de l'enterrement d'Eudes¹ : c'était une imposante manifestation du parti révolutionnaire. Une masse énorme précédait et suivait le char : toute la rue était occupée, les voitures

1. Émile Eudes mourut alors qu'il prononçait un discours dans un meeting organisé par *L'Homme libre*, salle Favié, en faveur des terrassiers en grève, le 5 août 1888. Les funérailles eurent lieu le mercredi 8 août. (N. R.)

ne circulaient pas; et la colonne était longue comme du Red Cap à Oxford Street. Les trottoirs, les fenêtres des maisons étaient bondés d'un public, parfois sympathique; des cris de Vive la Commune! Vive la Révolution sociale! et des applaudissements éclataient au passage du convoi et des couronnes qui étaient portées au bout de bâtons. Sur tout le parcours, les boutiques étaient fermées; et même dans des rues avoisinantes; ainsi que nous avons pu le constater en rentrant avec Deville et des amis par une autre route que celle qu'avait suivie le convoi. — Cette fermeture des boutiques (c'est la première fois que je vois une telle chose) vous donne une idée de l'état nerveux dans lequel se trouve Paris depuis cette grève des terrassiers¹. L'enterrement d'Eudes porte la peur des bourgeois et du ministère à son comble, on crut réellement à une journée révolutionnaire. La gendarmerie, la police et la garde de Paris à pied et à cheval étaient prêtes à marcher, ainsi que nous avons pu le constater. Il est vrai que des gens, entre autres les amis de Boulanger, ont voulu organiser une émeute : hier au soir des amis du général sont venus trouver la rédaction de *L'Homme libre*, pour lui offrir de mettre à sa disposition 100 revolvers et des cartouches de dynamite. On leur répondit qu'on ne voulait pas d'émeutes et que devant une telle proposition on défendrait de déployer le drapeau rouge comme on en avait l'intention. — L'article de Vaillant², que je vous envoie, était une réponse publique à cette proposition.

Floquet avait promis de laisser le convoi tranquille pourvu qu'on ne déployât pas le drapeau rouge; c'était une question de vie et de mort pour son ministère. Tout se passa tranquillement au départ de la maison mortuaire; la police avait eu soin d'occuper la Bourse du Travail, pour empêcher les grévistes de s'y masser et de partir en colonne à la maison mortuaire. Le convoi se mit en marche en paix. Les drapeaux rouges étaient portés enveloppés dans des gaines pour n'être déployés qu'au cimetière, selon la coutume : mais en route on ne put résister au désir de voir flotter la bannière rouge et aux environs de la place de la République tous les drapeaux furent déployés aux applaudissements et aux cris enthousiastes de la foule; mais dix minutes après il y eut une charge de gendarmes et de policiers; et une lutte s'engagea autour des drapeaux. Les gendarmes furent d'une brutalité inouïe,

1. Le 25 juillet avait éclaté la grève des terrassiers-puisatiers-mincur, à la suite du refus des patrons d'augmenter les salaires. (N. R.)

2. Dans *L'Homme libre* en date du 9 août 1888, Vaillant écrit dans un article intitulé : « Funérailles » (p. 1/1-VI) : « Nous voulons honorer notre mort et notre parti : le parti de la République du Peuple et de la Révolution, comme le peuvent tous les citoyens d'un pays libre. De notre côté il ne peut y avoir ni provocation ni violences. S'il s'en produit, elles viendront de l'ennemi, de la réaction et de la police, du gouvernement. Ils en seront responsables. » (N. R.)

assommant à coups de crosses de fusil; j'en ai vu un qui épaula son fusil et visa un groupe d'un deuxième étage d'où, sans doute, il avait reçu un projectile quelconque : un camarade lui abaissa l'arme. La brutalité des gendarmes, venus de la banlieue, fut si choquante qu'ils reçurent sans doute l'ordre de se retirer, car bien que le cortège fût attaqué de nouveau par la police on ne les vit plus reparaitre. — Les policiers chargeaient, sabre au clair, à côté de moi il y eut un individu, un curieux, qui eut le nez abattu : d'autres reçurent des blessures à la tête et ailleurs.

Ce qui se passe à Paris et un peu partout en France en ce moment est phénoménal; depuis le siècle dernier, on n'a vu choses pareilles. La foule envahissant les rues et entrant en collision avec la police : au siècle dernier, avant la révolution, c'étaient les famines qui la mettaient en ébullition, aujourd'hui c'est la grève. — La foule est plus tapageuse que belliqueuse; elle casse des vitres, fait un peu le coup de poing avec les agents, mais prend la fuite dès que le sabre-baïonnette sort du fourreau. La foule n'a pas d'armes, mais les colères s'amassent et grandissent à mesure que le mouvement se généralise et devient plus tumultueux.

La foule a conquis le droit de meeting en plein air, et en France c'est un droit terrible. Ainsi tout le monde commence à prévoir les plus graves événements dans un avenir plus ou moins rapproché.

Nous sommes heureux d'apprendre que les groseilles vous ont fait plaisir et que les *travellers*¹ sont arrivés en bonne condition à Londres. Elles ont bien fait de partir samedi; dimanche le temps a été épouvantable. Jean va passer ses vacances avec nous.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

281. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

October 9th/88.

My dear General,

The Weekly Dispatch was all-hailed by me yesterday, not on account of the murders and mutilations it described, nor even on account of the wit and wisdom of Mrs. Crawford, but as a first

1. Les voyageurs. (N. R.)

sign of life from you since your return to gloomy-merry England. We had been re-assured regarding you and your fellow-travellers by a letter from Schorlemmer, but between the receipt of his letter and your paper, the days were beginning to have, I could not help thinking, more than the usual 24 hours a piece.

You must have had a roughish return voyage, for you were rather longer on the sea, I believe, than you expected to be. From all accounts your expedition has done you a world of good and I only hope that you will not think it necessary all at once to plunge into the thick of work again and read and write and revise and review more than is good for you. I fear that, for some time to come, what with antiquated letters to read and answer, heaps of old papers in many languages you will be wanting to glance at, business matters, household matters, and all sorts of visits from all sorts of quarters and who knows what, you will not be a free man on coming home from America.

Paul has been absent from his beloved Le Perreux for a twelvemonth, on a visit to his mother. He found the old lady in the best of healths and spirits. Paul's grandfather, his aunt told him, was a blue-eyed, fair-haired Jew of the name of Abraham Armagnac.—There was always something suspicious, you know, about Paul's nose and his mother's nose!

Longuet came on Sunday, with Edgar and Marcel, to fetch Johnny who had spent his holidays here.

Jean is a bright and amusing boy with a phenomenal gift of the gab, with all his father's brilliant qualities and—barring a certain sweetness of disposition—with none of his mother's sterling ones.

Guesde has just undergone an operation and is none the worse for it; Deville is the proud and happy father of a second daughter and Dormoy—who makes a stir at Montluçon—has a two-months-old son whom he has named *Marx*.—There are, I don't know how many small Spartacus-Marxes, Rienzi-Marxes, Vercingétorix-Marxes toddling about on the surface of the globe just now. May they live to dare and do something worthy of the name.

Next time I write, dear General, my gossip shall be on politics. Our loves to you and Nim and all.

YOUR LAURA.

TRADUCTION

9 octobre 88.

Mon cher Général,

J'ai accueilli hier avec transport le *Weekly Dispatch*¹, non pas à cause des crimes et des mutilations qu'il décrivait, ni même à cause de l'esprit et de la sagesse de Mrs. Crawford, mais parce que c'était votre premier signe de vie depuis votre retour dans la joyeuse et sombre Angleterre. Nous avons été rassurés au sujet de vos compagnons de voyage et de vous-même par une lettre de Schorlemmer, mais, entre la réception de sa lettre et celle de votre journal, j'avais beau faire, les jours me semblaient avoir chacun plus de 24 heures.

La traversée a dû être au retour assez rude, car je crois que vous êtes resté en mer plus longtemps que vous ne pensiez. Au dire de tous, votre expédition vous a fait énormément de bien et j'espère seulement que vous n'éprouverez pas le besoin de vous replonger tout de suite en plein travail, de lire, d'écrire, de réviser, de contrôler plus qu'il n'est bon pour votre santé. Je crains que, pour quelque temps, entre la lecture du courrier accumulé auquel il faut répondre, les tas de vieux journaux en toutes langues que vous voudrez parcourir, les affaires, la maison, les visites de toutes sortes venant de toutes parts, et qui sait quoi encore, vous n'aurez pas la moindre liberté en rentrant d'Amérique.

Paul a été absent pendant une douzaine de jours de son cher Perreux pour rendre visite à sa mère. Il a trouvé la vieille dame en excellente santé et d'excellente humeur. Le grand-père de Paul, lui a dit sa tante, était un Juif aux yeux bleus et aux cheveux blonds du nom d'Abraham Armagnac. Il y a toujours eu quelque chose de suspect, vous savez, dans le nez de Paul et celui de sa mère !

Longuet est venu dimanche avec Edgar et Marcel pour chercher Johnny², qui avait passé ses vacances ici.

Jean est un garçon gai et amusant qui a un caquet intarissable. Il a toutes les qualités brillantes de son père et (à part une certaine douceur de caractère) il n'a aucune des qualités solides de sa mère.

Guesde vient de subir une opération et ne s'en porte pas plus

1. Il s'agit du *Weekly Dispatch* en date du 7 octobre 1888, qui contient entre autres un article sur trois pages intitulé : « Two more murders in East London », une colonne entière de meurtres (p. 7) et une correspondance de Mrs. Crawford : « France » (p. 16/I-II). (N. R.)

2. Jean Longuet. (N. R.)

mal; Deville est le fier et heureux père d'une seconde fille, et Dormoy (qui fait du bruit à Montluçon) a un fils âgé de deux mois qu'il a appelé *Marx*. Il y a je ne sais combien de petits Spartacus-Marx, de Rienzi-Marx, de Vercingétorix-Marx qui commencent à trotter en ce moment sur la surface du globe. Puissent-ils mener une vie audacieuse et active qui les rende dignes de ce nom!

La prochaine fois que je vous écrirai, cher Général, je bavarderai politique. Nos amitiés à vous, à Nim et à tous.

Votre LAURA.

282. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 13 Oct. 88.

My dear Laura,

At last. The heap of letters which Paul foresaw would meet me here and which was indeed frightful, is mostly brushed away and I can sit down to write to you a few lines.

And to begin with, a bit of gossip. When we arrived, the first news Nim told us, was that Kautsky and his wife were going to be divorced, that K[autsky] had fallen in love with a girl in the Salzburg Alps, informed his wife of the fact, and Luise had set him free as far as she was concerned. We were all thunderstruck. However, a letter from Luise to me,—a really heroic letter—confirmed the news, and with a generosity beyond all praise, even acquitted K[autsky] of all blame. We all of us here were very fond of Luise and could not make it out how K[autsky] could be such a fool—and such a mean one; except that an intrigue was at the bottom, planned by his mother and sister (who both hated Luise) and that he had fallen into the trap. This seems indeed to have been the case, from all we can learn. The girl is a Bezirksrichter's daughter, longing evidently for a husband and especially for one who will take her to Vienna, K[autsky] flirted with her while his wife was in Vienna nursing her sick mother; and one fine morning the discovery was made that neither could live without the other—the sister, of course, working both puppets behind the scenes, while the mother *pretended* not to see anything.

Well, K[autsky] came here, told Bernstein, sold his furniture, took his books with him and returned, with his younger brother Hans, to St. Gilgen near Salzburg, the scene of the above drama. When the youthful Bella (such is her name) saw the equally youthful Hans, a flatter strammer Bursch, she at once discovered that she had, in Karl, really loved Hans alone, and Hans reciprocated with the alacrity becoming to a young Viennese; within five days they were engaged and Karl found himself between two stools of his own setting. Karl in his generosity has forgiven both, but the old mother fumes and threatens to forbid the young woman her house—and this throws a peculiar light, or rather shade, on her pretended innocence of the affair.

Of course, now K[autsky] discovers at once that he has lived unhappily with Luise for the last 12 months (that is since his mother and sister were here and spent a month with them at the Isle of Wight) and Ede Bernstein will also have noted some disharmony when he came from Switzerland. This is all the more curious that during this time when he could not agree with her, we all here liked her all the better, the longer we knew her; which proves that she is not only a heroic woman, for that she is undoubtedly (and such are certainly not always the best for domestic use), but a woman with whom reasonable people can get on. Well, I think I said to Nim: this is the greatest Dummheit K[autsky] ever committed in his life and I do not envy him the moralischen Kater which will be the upshot (sans calembourg!) of it all

The matter is up to the present kept quiet. Here only Ede Bernstein and his wife, Nim, and Schorl[emmer] know about it, also Tussy and Edward, and probably one or two of Luise's and Tussy's common lady friends. How it will all end, I do not know, but I guess K[autsky] wishes it was all a dream.

Now to business. Enclosed account of *Capital*, for the last 12 months, according to which I owe you £ 2.8.9, and as you must be by this time pretty short of cash I add £ 15.—making the cheque £ 17.8.9 in all.

Nim informs me dinner is getting ready and so I stop short, using the rest of the page for the account. Love from Nim and your

old General.

Received from S. Sonnenschein & Co for Royalties July 1887-June 88

		£ 12.3.9
1/5 Longuet's children	£ 2. 8.9	
1/5 Laura Lafargue	2. 8.9	
1/5 Tussy	2. 8.9	
	<u>£ 7. 6.3</u>	

Remainder 2/5	4.17.6
for the Translators	<u>12.3.9</u>
Of which Sam Moore 3/5	£ 2.18.6
E. Aveling 2/5	<u>1.19</u>
	4.17.6

Meissner's a/c I have not yet received.

TRADUCTION

Londres, 13 octobre 88.

Ma chère Laura,

Enfin ! Comme Paul le prévoyait, le courrier qui m'attendait vraiment ici formait une masse effrayante, mais il est en majeure partie liquidé et je peux m'installer pour t'écrire quelques mots.

Et tout d'abord, quelques cancans. Quand nous sommes arrivés, la première nouvelle que nous a racontée Nim, c'est que Kautsky et sa femme allaient divorcer, que K[autsky] était tombé amoureux d'une jeune fille dans les Alpes salzbourgeoises, qu'il en avait informé sa femme et que Louise lui avait rendu sa liberté en ce qui la concernait. Nous avons tous été stupéfiés. Cependant, une lettre que j'ai reçue de Louise, une lettre vraiment héroïque, m'a confirmé la nouvelle, et, avec une générosité au-delà de tout éloge, elle dégageait même K[autsky] de tout reproche. Tous ici, nous aimions beaucoup Louise et nous n'avons pas pu comprendre comment K[autsky] a pu être aussi stupide et aussi peu digne. Le seul point clair, c'est qu'il y a eu au fond une intrigue, ourdie par sa mère et par sa sœur, qui toutes deux haïssaient Louise, et qu'il est tombé dans le piège. Il semble bien que tel ait été le cas d'après tout ce que nous pouvons savoir. Il s'agit de la fille d'un juge de district, qui de toute évidence avait envie d'un mari et, surtout d'un mari qui l'emmène à Vienne. K[autsky] avait flirté avec elle pendant que sa femme était à Vienne pour soigner sa mère malade; et un beau matin survint la découverte qu'ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, la sœur, bien entendu, manœuvrant les deux pantins dans la coulisse, tandis que la mère *feignait* de ne rien voir. K[autsky] est venu ici, a tout dit à Bernstein, a vendu son mobilier et est reparti en emportant ses livres, avec son jeune frère Hans, pour Saint-Gilgen, près de Salzbourg, théâtre de ce drame. Quand la jeune Bella (tel est son nom) a vu le non moins jeune Hans, joyeux luron bien planté, elle a aussitôt découvert que c'était Hans seul qu'elle avait réellement aimé dans Karl, et Hans a répondu à son amour avec l'empressement qui sied à un jeune Viennois; au bout de cinq jours ils se sont fiancés, et Karl s'est retrouvé assis entre les deux chaises qu'il avait lui-même installées.

Karl leur a, dans sa générosité, pardonné à tous deux, mais la vieille mère écume et menace d'interdire sa maison à la jeune femme : cela jette un jour particulier, ou plutôt une ombre, sur sa feinte ignorance de l'affaire.

Naturellement, K[autsky] découvre tout d'un coup maintenant que sa vie avec Louise a été très malheureuse depuis un an (c'est-à-dire depuis que sa mère et sa sœur sont venues passer un mois avec eux à l'île de Wight) et Ede Bernstein a naturellement remarqué aussi un certain manque d'harmonie quand il est venu de Suisse. Cela est d'autant plus curieux que, pendant cette période où il ne pouvait s'entendre avec elle, nous l'avons tous ici aimée davantage à mesure que nous la connaissions; ce qui prouve que c'est non seulement une femme héroïque, car elle l'est sans aucun doute (et de telles femmes ne sont certes pas toujours les mieux adaptées à la vie domestique), mais aussi une femme avec qui les gens raisonnables peuvent s'entendre. Ma foi, je crois avoir dit à Nim : c'est la plus grande bêtise que K[autsky] ait jamais commise de sa vie, et je ne lui envie pas le malaise moral qui sera le résultat de tout cela.

L'affaire est restée secrète jusqu'à présent. Il n'y a qu'Ede Bernstein et sa femme, Nim et Schorl[emmer] qui soient au courant, ainsi que Tussy et Edward, et probablement une ou deux des amies communes de Louise et de Tussy. Comment tout cela finira, je ne le sais, mais je suppose que K[autsky] voudrait bien que tout cela fût un rêve.

Et maintenant parlons affaires. Ci-joint, décompte du *Capital* pour les douze derniers mois, aux termes duquel je te dois 2 livres 8 shillings et 9 pence, et comme tu dois en ce moment être assez à court d'argent, j'ajoute 15 livres, ce qui fait un chèque de 17 livres 8 shillings et 9 pence au total.

Nim m'informe que le dîner va être prêt, je m'arrête donc net, et j'utilise le reste de la page pour le décompte. Amitiés de Nim et de ton

Vieux GÉNÉRAL.

Reçu de S. Sonnenschein et Cie pour droits d'auteur (juillet 1887-juin 1888) :

		£ 12.3.9
1/5 Enfants Longuet	£ 2. 8.9	
1/5 Laura Lafargue	2. 8.9	
1/5 Tussy	2. 8.9	
	<u>£ 7. 6.3</u>	
Restent 2/5	4.17.6	
pour les traducteurs	<u>12. 3.9</u>	
dont Sam Moore 3/5	2.18.6	
E. Aveling 2/5	1.19	
	<u>4.17.6</u>	

Je n'ai pas encore reçu le compte de Meissner.

283. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 15/10/88.

Mon cher Engels,

Je vous remercie de votre chèque qui est arrivé fort à propos, car je ne savais comment m'arranger pour payer mon propriétaire dont le terme est échu ce mois.

Ce que vous nous racontez de Kautsky nous a fort surpris; certes nous [ne] nous attendions pas [à] une conduite pareille de K[autsky], qui aurait dû se considérer heureux d'avoir une femme aussi charmante que la sienne : quelle belle leçon lui a donnée la jeune Allemande qui lui avait ravi son cœur; mais il doit remercier la destinée que le dénouement se soit produit avant et non après le mariage : il faut espérer que devenu cooler and wiser¹ il fera des démarches pour rentrer dans les bonnes grâces de sa femme.

Floquet vient de livrer une bataille parlementaire²; il s'est montré habile tacticien, il a battu les opportunistes qui comptaient le renverser; établir un ministère Waldeck-Rousseau, dissoudre la Chambre aussitôt après le vote du budget et faire les élections³ : probablement ce sera le ministère radical qui fera les élections. Tant mieux, la lutte sera plus nette, les Clemenceau et Cie seront un parti de gouvernement et non d'opposition : ce seront les boulangistes qui représenteront l'opposition radicale; probablement, et je puis ajouter sûrement, nous serons obligés de nous coaliser avec eux pendant la période électorale, s'ils ne s'allient pas aux bonapartistes et aux monarchistes. Grâce à leur concours nous pourrions peut-être envoyer plusieurs des nôtres au parlement.

Ce n'est pas nous, mais les radicaux qui ont créé Boulanger; nous ne pouvons le défaire, car plus on l'attaque plus on le grandit; nous pouvons nous servir de lui; nous serions bien bêtes de nous mettre à la remorque des radicaux, comme ont fait les possibilistes, qui se sont perdus dans l'opinion publique.

Le parti radical est bien compromis, une partie de ses troupes

1. Plus calme et plus sage. (N. R.)

2. Le 15 octobre avait lieu la rentrée des Chambres. Floquet déposait son projet de révision de la Constitution accordant le droit de veto aux sénateurs et, après une intervention hostile de M. Ribot, posait la question de confiance. Il l'obtenait par 297 voix contre 187. (N. R.)

3. Il s'agit des élections législatives de 1889. (N. R.)

dégoûtées de la conduite du ministère Floquet sont passées au boulangisme, l'autre est en train de passer au socialisme. Clemenceau, qui est député du Var, n'a pas osé tenir une réunion publique à Toulon; il a dû se contenter de réunions privées dans des cercles d'amis; je crois qu'il compte y envoyer Longuet faire une campagne de réunions pour préparer le terrain en vue des prochaines élections¹. Si Guesde n'avait pas été malade, c'est lui qui, appelé par les groupes socialistes du midi, aurait été faire une tournée de conférences socialistes.

Guesde a été opéré d'un varicocèle du testicule; l'opération a parfaitement réussi; il est sur pied; mais la complète cicatrisation ne sera terminée que dans deux ou trois semaines.

J'ai l'espoir de quelques travaux littéraires pour cet hiver. Demandez à Aveling s'il ne pourrait me trouver une correspondance pour les journaux de théâtre de Londres et des États-Unis, avec qui il est en relation; je leur enverrai des nouvelles théâtrales de Paris (analyses des pièces nouvelles; innovations, etc.). Je crois que cela intéressera le public de ces journaux; car Paris est encore le centre théâtral du monde.

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

P.-S. Ce matin j'apprends que l'entente entre opportunistes et monarchistes branle dans le manche; les bonapartistes et les royalistes sont trop exigeants. C'est une chance pour Floquet, mais l'imbécile ne sait pas en profiter, il ne rêve que concentration républicaine, l'idéal que les parlementaires cherchent.

284. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Nov^{br} 5th/88/Paris.

My dear General,

Forgive my silence which, for all that the old twaddler, Carlyle, may say to the contrary, is just as often *similor* as "golden". I have

1. Une élection législative complémentaire doit avoir lieu dans le Var le 25 novembre. (N. R.)

been so busy with calls and counter-calls [?] ¹ and bedevilmments « de toutes les couleurs » that I haven't had the time or the heart to write.

I thank you for the cheque you sent me and I thank you for the good news that you sent along with it.

Touching the preface to the manifesto, I will translate the one of 1872, if you like, but I think that it is hardly suitable for the present publication. France is a wonderful country and Paris, the head and the heart of it, is wonderfuller still ! Which means, that I don't know whether our Parisian readers will appreciate the preface in question. I should say that a few lines would suffice by way of introduction, which you, my dear General, should write, IN FRENCH !

Later on, when second and third editions come to be wanted, all former prefaces can, and shall be, published. Be good enough to let me know what you wish me to do.

It has been pouring all day long and I have come home drenched after much long and unprofitable walking.

So for tonight no more but just Goodnight, and love to you, and love to Nim (how is she?) and to Pumps and all her family.

Yours always affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

5 novembre 88, Paris.

Mon cher Général,

Excusez mon silence qui, malgré l'avis contraire de ce vieux radoteur de Carlyle, est peut-être moins d'or que de *similor*. J'ai été si occupée par des visites, des contre-visites [?] ¹ et des embêtements de toutes les couleurs que je n'ai eu ni le temps, ni le cœur de vous écrire.

Je vous remercie du chèque que vous m'avez envoyé et je vous remercie des bonnes nouvelles que vous avez envoyées par la même occasion.

En ce qui concerne la préface du *Manifeste*, je veux bien traduire celle de 1872, si vous voulez, mais je pense qu'elle ne convient guère à cette nouvelle édition. La France est un pays extraordinaire, et Paris, qui en est la tête et le cœur, est encore plus extraordinaire ! Ce qui veut dire que je ne sais si nos lecteurs parisiens apprécieront la préface en question. Je vous avouerai qu'il

1. La lettre est déchirée à cet endroit.

suffirait de quelques lignes en guise d'introduction, et que c'est vous, mon cher Général, qui devriez les écrire, EN FRANÇAIS !

Plus tard, quand une seconde et une troisième édition deviendront nécessaires, toutes les préfaces antérieures pourront et devront être publiées. Veuillez me faire savoir ce que vous voulez que je fasse.

Il a plu à verse toute la journée et je suis rentrée à la maison trempée après des courses longues et infructueuses.

Je m'arrêterai donc pour ce soir et vous dis simplement bonsoir. Mes amitiés à vous, à Nim (comment va-t-elle ?), à Pumps et à toute sa famille.

Toujours bien affectueusement à vous,

LAURA.

285. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 9/11/88.

Mon cher Engels,

Ce sont de bien tristes nouvelles que vous me donnez de ce pauvre Percy. L'insuccès de la sewing machine¹ ne m'étonne pas trop; mais je n'aurais jamais cru que toute sa position en serait compromise. Nous sommes d'autant plus touchés de la nouvelle que nous savons mieux que personne combien vous êtes tracassé de tous les côtés et particulièrement de notre côté. Et alors que vous auriez besoin de tant de repos et de tranquillité pour l'achèvement de la publication de l'œuvre de Marx.

Pour moi, je fais tout mon possible pour me tirer d'affaire.

On m'a fait espérer une correspondance pour un journal de province². J'ai du travail prêt, qui n'attend que le nid où il pourra être déposé; et ce serait du diable si je ne parvenais à gagner quelques sous. — J'espère faire accepter par Letourneau un article à *La Revue scientifique*. La Madone de *La Nouvelle Revue* a en mains un de mes articles, voici trois mois : mais à cause du

1. Machine à coudre. (N. R.)

2. Il s'agit probablement de la correspondance du journal *Le Petit Lyonnais* qui avait été repris par Vaughan, ami de Lafargue, et qu'il mettait à la disposition des socialistes. (N. R.)

sujet, l'*adultère*, elle se fait tirer l'oreille pour le publier. Je gagnerai un peu avec la *Neue Zeit* et les brochures allemandes. Je viens de recevoir de Braun une proposition de collaborer à ses archives, je lui ai immédiatement répondu en lui proposant un article sur la *Criminalité moderne, sa marche et ses causes*. — Enfin, mon cher Engels, je ferai ce que je pourrai pour vous être le moins à charge possible.

Avez-vous parlé à Aveling de la correspondance théâtrale parisienne pour un journal de Londres ou d'Amérique ?

Mes yeux, comme les vôtres, ne sont pas all-right¹. Mon oeil droit qui a été malade pendant plus d'un an, qui a subi trois opérations, est faible, la lumière blanche l'irrite. J'ai paré à cet inconvénient en prenant des lunettes légèrement teintées; depuis que je m'en sers, je puis sortir et travailler de 6 à 8 heures par jour et soir sans nulle fatigue. Je vous cite mon cas; peut-être feriez-vous bien de suivre mon exemple. En prenant les verres très légèrement colorés on voit tout aussi bien qu'avec des verres blancs.

Dites à Percy que depuis que je prends régulièrement un bain turc par semaine, je ne ressens plus aucune douleur rhumatismale.

Nous sommes heureux d'apprendre que la paix va se signer entre les Kautsky. Si Kautsky est retourné à Londres, faites-le-moi savoir par une carte postale : j'ai besoin de lui envoyer un manuscrit.

Nous souhaitons que Pumps, Percy et leurs enfants, qui ont eu tous les malheurs à la fois, aient vu leur santé se rétablir.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Avez-vous vu Farjat ?

286. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 24 Nov. 88.

My dear Laura,

I was going to write two lines to Paul just when your letter arrived. I have been busy with a very important chapter in Book III which I have had to rewrite entirely, the materials left

1. Très bien. (N. R.)

by Mohr being all in the rough, and as it is a mathematical one, [it] required much attention. And when one has only two daily fragments of 1 ½ hours each allowed for work by the doctor, a thing which otherwise could be settled in 14 days takes more than 6 weeks—and so I determined to do it all before I allowed myself any interruption for correspondence. Well, the main portion is finished to-day and so I can just send a line to ask Paul to let me know as usual when he wants any money and I will do what I can.

As soon as my chapter is definitively got rid of, I shall write again—I have such a lot of letter-debts! In the mean time hope to get the *Figaro* to-night, so far it has not come. The position in France seems indeed very curious—our friends have allowed themselves by their hatred of the Radicals to take Boulanger too little au sérieux and find now that he is a real danger—anyhow he has the lower ranks of the army on his side and that is a power not to be disdained. And anyhow the way the fellow not only accepts but courts the support of the Monarchists makes him more contemptible in my eyes than even the Radicals. Let us hope that the unconscious logic of French history will overcome the conscious breaches of logic committed by all parties—but then one must not forget that the form of all unconscious developments is the Negation der Negation, the movement by contrasts, and that this in France means Republicanism (or respectively Socialism) and Bonapartism (or Boulangism), and Boulanger's avènement would be a European war—the very thing most to be feared.

Ever yours,

F. ENGELS.

Pump's boy has had to be transformed into a Jew last Wednesday—let Paul pronounce his blessing on his favourite operation! He is getting better. Nim had a severe cold, home-bound nearly 3 weeks.

TRADUCTION

Londres, 24 novembre 88.

Ma chère Laura,

J'allais écrire deux mots à Paul au moment où ta lettre est arrivée. J'ai été pris par un très important chapitre du livre III¹ que j'ai dû réécrire entièrement, les matériaux laissés par Mohr

1. Du *Capital*. (N. R.)

étant tous des brouillons, et comme c'est un chapitre mathématique, il m'a fallu beaucoup d'attention. Et, quand le docteur ne vous autorise à travailler que pendant deux périodes d'une heure et demie chacune tous les jours, ce qui pourrait autrement être réglé en une quinzaine de jours prend plus de dix semaines; j'ai donc décidé d'en terminer avant de m'accorder la moindre interruption pour la correspondance. Eh bien, le plus gros est terminé aujourd'hui et je peux donc envoyer juste un mot à Paul pour lui demander de me faire savoir comme d'habitude quand il aura besoin d'argent, et je ferai ce que je pourrai.

Dès que je serai définitivement débarrassé de mon chapitre, j'écrirai de nouveau : je dois une masse de lettres ! En attendant, j'espère recevoir *Le Figaro* ce soir ; jusqu'à présent, il n'est pas arrivé. La situation en France semble vraiment très curieuse. Nos amis se sont laissé entraîner, par haine des radicaux, à prendre Boulanger trop peu au sérieux, et ils découvrent maintenant qu'il est vraiment dangereux. En tout cas, il a pour lui les cadres inférieurs de l'armée, et c'est une force qui n'est pas à dédaigner. Quoi qu'il en soit, la façon dont le gaillard non seulement accepte, mais même sollicite le soutien des monarchistes, le rend plus méprisable à mes yeux que les radicaux eux-mêmes. Espérons que la logique inconsciente de l'histoire de la France surmontera les fautes conscientes de logique commises par tous les partis ; mais on ne doit pas alors oublier que la forme de tous les développements inconscients, c'est la négation de la négation, le mouvement par contrastes, qu'en France cela veut dire le républicanisme (ou respectivement le socialisme) et le bonapartisme (ou boulangisme), et que l'avènement de Boulanger serait le signal d'une guerre européenne, la chose même qui est le plus à redouter.

Bien à toi,

F. ENGELS.

Le fils de Pumps a dû être transformé en Juif mercredi dernier : que Paul accorde sa bénédiction à son opération favorite ¹ ! Il va mieux. Nim a eu un mauvais rhume, elle a dû rester à la maison près de trois semaines.

1. Dans le numéro de novembre de la *Neue Zeit* (VI^e année, p. 496-505), Lafargue avait publié un article : « La circoncision, sa signification sociale et religieuse ». (N. R.)

287. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 24.11.88.

Mon cher Engels,

Marx disait que le 2 Décembre était la parodie du 18 Brumaire¹; MM. Floquet et Cie ont voulu donner la parodie de la parodie. Aujourd'hui que le coup a été dénoncé, ils nient; mais quelque ridicule et impossible que cela paraisse, il est parfaitement exact que les opportunistes qui se servent de Floquet voulaient faire un coup pour se débarrasser de Boulanger, Rochefort et surtout de Wilson et ses fameux dossiers². Les révélations de Gilly³, qui, comme disent les journaux opportunistes et radicaux, ne révèlent rien à ceux qui connaissent les dessous parlementaires, produisent un effet extraordinaire sur le public, et ils ont une peur extraordinaire que cela continue en s'aggravant avec les révélations Wilson. Et le gendre de Grévy veut se venger. Floquet, Clemenceau et les autres comprennent que leur prestige populaire est absolument détruit, que les prochaines élections se feront contre eux et amèneront des hommes nouveaux qui les mettront définitivement dans l'ombre. Floquet, qui est la vanité personnifiée, a cru que par un complot contre la sécurité de l'État il pourrait se débarrasser des gêneurs, enlever les dossiers à Wilson, faire voter sa révision, qui demande le renouvellement partiel de la Chambre. — Boulanger et Cassagnac ont été prévenus et à leur

1. Au début du 18 Brumaire de Louis Bonaparte. (N. R.)

2. Wilson, gendre de Grévy, impliqué l'année précédente dans le scandale des décorations, faisait pression sur le monde parlementaire en menaçant de publier ses dossiers et de compromettre ainsi un certain nombre de députés et de sénateurs. (N. R.)

3. Numa Gilly, député du Gard et membre du groupe ouvrier à la Chambre, avait déclaré le 3 septembre 1888, dans un compte rendu de mandat à Alais : « Quand on voit entre quelles mains est confiée la fortune de la France, quels sont les gens qui sont dans cette Commission du Budget, on frémit du gaspillage effréné qui préside à la distribution des produits de cet impôt que vous avez tant de peine à payer au percepteur. On a poursuivi Wilson, pure comédie, pour faire croire qu'on était plus honnête que lui, mais sur trente-trois membres de la Commission du Budget, vous avez au moins vingt Wilson. » Cette déclaration reprise par *Le Petit Méridional*, puis par *Le Petit Marseillais*, va soulever une grosse émotion. Les plus corrompus de la Commission du Budget, comme Raynal, Jules Roche, Baihaut, poursuivront Gilly et le feront condamner. Mais le public tendra à donner raison au député du Gard. (N. R.)

tour ils ont averti Rochefort. Qui a vendu la mèche ? — Peut-être un ancien bonapartiste devenu républicain pour la circonstance ; peut-être Freycinet ou Goblet, les deux ministres que l'on accuse de boulangisme et qui, en effet, sont prêts à se rallier à Boulanger si, aux prochaines élections, il ramène une majorité parlementaire. — Pour que des avocats comme Floquet, des hommes de la légalité comme Clemenceau en arrivent là, il faut croire que la position est bien compromise pour eux. — S'arrêteront-ils ? ou essaieront-ils quelque chose ? — Mais on croit que ce n'est pas fini.

Si le parti socialiste avait en ce moment des hommes comme Vaillant et Guesde à la Chambre, c'est lui qui prendrait la succession du parti radical et qui ferait contrepoids au mouvement boulangiste, qui n'est qu'une protestation inconsciente contre ce qui se passe dans le monde politique. Le terrain se déblaie, les possibilistes sont absolument compromis, on les accueille avec l'épithète de vendus. A leur dernier congrès, tenu dans une petite ville des Ardennes¹, ils ont décidé que le siège de leur congrès annuel serait Troyes : les hommes de Troyes, sur lesquels ils croyaient pouvoir compter, se sont mis en relation avec nous et nous ont invités au Congrès : quand les possibilistes ont appris cela ils ont décidé de ne pas aller au Congrès qu'ils avaient convoqué. Ils sont perdus en province et lorsqu'ils ne recevront plus d'argent des fonds secrets ils seront perdus irrémédiablement à Paris. Le mouvement socialiste qui semblait nous avoir échappé revient de lui-même à nous.

Si, aux prochaines élections, nous pouvons envoyer quelques-uns des nôtres à la Chambre, et c'est possible, il y aura alors un parti socialiste qui se formera de tous les bons éléments des autres partis.

Amitiés à tous,

P. LAFARGUE.

288. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 27/11/88.

Mon cher Engels,

Votre lettre est arrivée dimanche juste après le départ de la mienné ; je vous remercie de votre sollicitude : dans une huitaine de jours nos ressources seront épuisées.

1. Le congrès possibiliste se tint à Charleville du 2 au 8 octobre 1887. (N. R.)

Vous vous méprenez sur le rôle que pouvait jouer le parti socialiste dans l'affaire Boulanger; n'étant pas assez uni, ni assez puissant, il ne pouvait que se rallier aux radicaux pour faire la campagne antiboulangiste; il se serait compromis inutilement, comme l'ont fait les possibilistes, sans arriver à aucun résultat, au contraire on aurait laissé à Boulanger le rôle d'être le seul réformiste, le seul protestataire contre l'ordre existant. Pour combattre le boulangisme, il ne faut pas attaquer Boulanger; mais créer un autre courant. Si l'imbécile Floquet en prenant le ministère avait fait du radicalisme, il aurait pu enlever au général une partie de sa popularité. — Le mécontentement est général en France; on a besoin de nouveau et les chefs politiques ne sont que des crétins qui ne s'efforcent que de garder le statu quo, qui empire : comme il faut que le peuple personnifie ses aspirations, il a pris Boulanger; Basly et Numa Gilly, s'ils avaient été des socialistes intelligents et énergiques, auraient accaparé au profit du parti socialiste une partie de l'engouement boulangiste. Malheureusement ils sont incapables de jouer ce rôle : Basly est énergique et ignorant; Gilly est un Gascon de Provence; un tonnelier, qui n'a songé à se servir de son mandat que pour faire ses affaires, très honnêtement à la mode bourgeoise : au lieu d'assister aux séances, il courait les départements vinicoles pour placer ses tonneaux; le permis de circulation qu'ont les députés lui permettait de voyager gratis. Mais comme il est du Midi, et que pour plaire à ses électeurs il faut se servir d'un langage fortement épicé, il s'est lancé dans une sortie virulente contre la commission du budget. Il a été très étonné de voir relever ses paroles; il croyait que cela n'avait pas d'importance; il a été très ennuyé de tout ce bruit; mais il n'y avait pas moyen de reculer.

Vous dites que Boulanger c'est la guerre; le pauvre général ne songe qu'à la paix; le jour où il deviendrait belliqueux, il se coulerait. Le fou d'Allemagne a été obligé de modérer ses ardeurs belliqueuses, en présence de l'attitude européenne. Et l'on ne peut attribuer à Boulanger premier ministre ou président de la République plus de pouvoir pour la paix ou la guerre qu'à l'empereur d'Allemagne.

Je vous disais dans ma dernière que le mouvement socialiste qui nous avait échappé à Paris, nous revenait de lui-même; ce n'est pas tout à fait exact, car nous avons été toujours en bonnes relations avec la province et nous n'avons cessé de travailler; au contraire, depuis que nous n'avons pas d'organe, nos amis se remuent davantage; quand il y avait un journal, ils croyaient qu'il devait suffire à tout, et il ne suffisait à rien. Non seulement c'est nous et Vaillant qui pour les socialistes de province représentons le socialisme; mais encore nous dirigeons le mouvement des Chambres syndicales; depuis trois ans ce sont nos amis qui dominent dans les congrès et depuis trois ans ce sont eux qui ont

le Conseil national, dont le siège a été Lyon, Montluçon et Bordeaux ¹.

Au congrès de Bordeaux ² nous avons fait décider un congrès international socialiste et ouvrier. Nous le ferons voter à Troyes : c'est nous qui serons chargés de l'organiser à Paris. Les possibilistes ont pris les devants, ils courtisent depuis quelque temps Liebknecht, qu'ils flattent dans leur journal; il me semble que L[iebknecht] et les autres sont un peu trop portés du côté des possibilistes : c'est une bêtise, car Brousse et Cie ne représentent pas le parti socialiste, mais le parti des vendus au ministère. Ils sont aujourd'hui vendus à Floquet, ils le seront demain à Ferry : et ils sont satisfaits; vivre sur les fonds secrets est pour eux l'idéal. — Il faut empêcher les Allemands d'aller au congrès possibiliste; ils se perdraient aux yeux des socialistes français et nous feraient un tort considérable.

Quand j'aurai terminé mon article pour Braun, j'écrirai un article pour le *Sozial-Demokrat*; je le signerai et il faut que Bernstein le fasse passer tout entier; je dévoilerai le rôle des possibilistes.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

L'élection du Var ³ acquiert une grande signification; un général de la Commune bat le maire de Toulon, protégé de Clemenceau, et cela sans journal et sans argent. Clemenceau avait songé d'y faire porter Longuet; il aurait bien fait, le côté socialiste de Longuet lui aurait été utile. Le socialisme monte; le radicalisme est frappé à mort. Clemenceau était atterré de l'élection du Var, qui est son département. Après cette expérience il ne risquera pas de s'y porter; et à Paris, il a grande chance d'être battu. Ça sera drôle les élections.

Mémé Longuet ⁴ est avec nous depuis samedi soir. C'est une bien charmante enfant.

1. Le secrétaire de la Fédération nationale des syndicats et groupes corporatifs ouvriers de France était en 1888 Raymond Lavigne, guesdiste convaincu. (N. R.)

2. Le congrès de la fédération nationale eut lieu à Bordeaux du 28 octobre au 4 novembre 1888. Il eut un grand retentissement du fait des mesures arbitraires par lesquelles le gouvernement s'efforça de l'empêcher. Il vota une motion demandant la convocation d'un congrès international ouvrier en 1889 qui servira de point de départ au congrès de Paris. (N. R.)

3. Il s'agit de l'élection législative complémentaire du Var. Au premier tour, le 25 novembre, Cluseret, ancien général de la Commune, battait le radical Fourroux par 12.746 voix contre 12.010 et était élu au second tour, le 9 décembre. (N. R.)

4. Jenny Longuet, la dernière fille de Charles Longuet et de Jenny Marx. (N. R.)

289. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 6.12.88.

Mon cher Engels,

Il est heureux que vous soyez là pour publier l'œuvre de Marx; car on ne trouverait pas en Europe un autre homme capable de remplir cette lourde tâche. Il y a 22 ans, quand j'arrivais à Londres, et que je ne vous connaissais pas, Lessner et Eccarius me disaient qu'on ne pouvait prononcer, en Allemagne, le nom de Marx sans celui d'Engels; la postérité sera obligée de vous accoupler ensemble. — Est-ce que Marx a laissé suffisamment de matériaux pour écrire ce qu'il appelait l'histoire de la théorie ?

J'ai écrit mon article pour empêcher les Allemands de s'engager avec Brousse et Cie; si Bernstein l'a envoyé à Berlin, c'est tout ce que je désirais; il est inutile de le publier. C'est étrange de voir les possibilistes conquérir les socialistes étrangers depuis qu'en France ils se sont vendus aux radicaux et qu'ils les servent avec une impudeur de laquais. Je m'attendais à beaucoup; mais ils ont dépassé toutes les espérances.

Nous avons essayé la tactique que vous proposez dans votre lettre. Lorsque pour la première fois Boulanger se présenta comme candidat dans le département du Nord, Guesde y alla et commença une campagne et contre Boulanger et contre le candidat radical; il disait à ceux qui ne voulaient ni de l'un ni de l'autre de voter pour le cheval de Boulanger; on distribua des bulletins, on rit de l'affaire et à peine trouva-t-on quelques centaines de voix. — Les radicaux, qui disposent des fonds secrets, ont essayé de faire de l'antiboulangisme un instrument de gouvernement; il est vrai que c'est B[oulanger] qui les a mis au pouvoir; et leurs attaques ne font que les déconsidérer.

Il n'y a pas moyen de remonter le courant boulangiste; la nation est affolée; il faut laisser le général tranquille, tomber sur les radicaux qui sont responsables du gâchis actuel : nous marchons à une révolution, cela ne fait aucun doute pour personne. Aux prochaines élections¹, B[oulanger] sera élu dans 40 départements ou plus; y aura-t-il suffisamment de ses partisans pour dominer le parlement ? Si oui, il formera un ministère, car Carnot ne lâchera pas sa place comme Mac-Mahon; et il faudra que ce

1. Il s'agit des élections législatives de 1889. (N. R.)

ministère donne satisfaction au pays par l'élection d'une constituante : c'est la porte ouverte sur l'inconnu ; car on ne se contentera pas de la révision de la constitution politique. Après l'exposition la situation s'empirera ; si la faillite du Panama arrive par là-dessus ¹, la situation ne sera tenable ni pour le général B[oulangier], ni pour le Bon Dieu ; il faudra que cela saute. Le brave général n'aura pas le temps de songer à la guerre ; ou gare à lui alors. La guerre aujourd'hui, c'est la nation armée ; et c'est ce que redoutent les conservateurs de toute provenance.

On a envoyé à Liebknecht l'invitation officielle du congrès de Bordeaux pour le prochain congrès international et nous attendons sa réponse ; car nous savons que le comité du parti devait se réunir pour discuter la question.

Le congrès de Bordeaux a fait assez de bruit en France ; nous essaierons d'avoir le même résultat à Troyes ². Probablement Guesde et moi nous irons comme délégués de Paris. Après le congrès on constituera le comité organisateur de Paris et l'on fera un peu de tapage comme vous dites.

Merci du chèque.

Quel dommage que Nim ne soit pas ici ; le temps est clair et ensoleillé, ça la remettrait de son indisposition.

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

Dans *Le Cri du peuple* vous trouverez un article qui vous prouvera que c'est de vérité courante et indiscutable d'admettre que les possibilistes émargent aux fonds secrets ³. Vous verrez aussi que le parti blanquiste n'est pas inféodé à Boulanger ⁴, pas plus que nous.

1. En novembre 1888, on commence à entrevoir les tripotages du Panama. Le scandale n'éclatera que quatre ans plus tard, mais la Compagnie est en difficulté et, le 14 décembre, le gouvernement déposera un projet de loi ayant pour objet de proroger le paiement des sommes dues par la Compagnie universelle du canal de Panama. (N. R.)

2. Un congrès national ouvrier se tiendra à Troyes à partir du 23 décembre. (N. R.)

3. Dans *Le Cri du peuple* en date du 6 décembre 1888 (p. 1/V), un article sans titre déclare : « Un journal dont M. Floquet fait les fonds et qui passe son temps à nous couvrir d'injures consacrait hier la plus grande partie de sa première page à nous traiter de boulangistes et à nous reprocher d'avoir des alliances versaillaises... Dimanche dernier on a pu voir les rédacteurs du *Parti ouvrier* défiler devant le Versaillais Schoelcher. Tandis qu'on n'a jamais vu ceux du *Cri du peuple* figurer dans une manifestation boulangiste. » (N. R.)

4. L'éditorial de Vaillant du *Cri du peuple* daté du 6 décembre dit (p. 1/1) : « M. Boulanger peut bourrer ses discours de déclarations républicaines, cela ne nous touche pas, pas plus que ses intentions ; son arrivée

290. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Wednesday [December 19th 1888].

My dear General,

The Lord be praised, we've got our cake and puddings! If you knew what awful anxiety I've been feeling these last few days! All the awfuller because I kept it to myself for fear of alarming Father Paul whose silvery hair had begun to stand on end, and whose eyes had begun to glare with their hungry Christmas dinner-day-look! I feared that Nim had forgotten us. When, lo, in the thick of my fears and misgivings, *patacaise!* (as Mémé says) in tumbles Noah's ark, with all the beasts and birds and bonbons and puddings of the Regent's Park stores! If you and Nim have not heard our rejoicings across the Channel when the man with the box arrived, that's no fault of ours. (*Ours* stands for Mémé, *Séraphine* and *Kakadou*) (Paul is out!).

Mémé is in an extraordinary state of excitement and babbles about her aunt Tuttic, though I tell her the box is sent by Father Nim and Uncle Frederick. I have wanted to talk to you, but have been unable to write. Poor Mémé's dilapidated condition has kept my fingers so busy with needles and pins, and her shaky state of health, that called for long walks and for gymnastics, has cut out so much extra work for my feet and legs that by the time the little lassie was tucked up in her bed, her aunt was just good for nothing at all but a bit of a nap in her arm-chair by way of getting ready for going to bed.

Mémé now goes to school and I can write.—I'll just run round to the office to post this and then go on.

As a first instalment, our thanks and kisses.

Your LAURA.

Edgar and Marcel and their sire come tomorrow and shall have their share of the good things from London. Johnny came on Sunday.—All well.

au pouvoir serait l'avènement inévitable du pouvoir personnel et dictatorial, de l'impérialisme. MM. les Cadettistes et opportunistes peuvent, à l'envi, proclamer la sagesse et la pureté de leurs intentions et projets; nous n'en avons aucun souci. Ils sont les artisans de ce piétinement sur place, de cet arrêt du peuple dans le salariat et la misère, de cette réaction, de ce wilsonisme qui compromettent, déconsidèrent et perdent la République.» (N. R.)

TRADUCTION

Mercredi [19 décembre 1888]

Mon cher Général,

Le Seigneur soit loué ! Nous avons reçu notre gâteau et nos puddings ! Si vous saviez quelle affreuse angoisse j'ai éprouvée ces quelques derniers jours ! Angoisse d'autant plus affreuse que je la gardais pour moi de crainte d'inquiéter le père Paul dont les cheveux argentés commençaient à se dresser et dont les yeux s'étaient mis à luire de leur lueur famélique des repas de Noël ! Je craignais que Nim ne nous eût oubliés. Et voilà qu'au plus fort de mes craintes et de mes appréhensions, *patacaise!* (comme dit Mémé) : l'Arche de Noé dégringole chez nous avec toutes les bêtes, les oiseaux, les bonbons et les puddings en réserve à Regent's Park ! Si Nim et vous n'avez pas entendu nos cris de joie depuis l'autre côté de la Manche quand le livreur est arrivé avec le colis, ce n'est pas notre faute à nous (*nous*, c'est-à-dire Mémé, *Séraphine* et *Kakadou*) (Paul est sorti !).

Mémé est dans un état d'exaltation extraordinaire et ne cesse de parler de sa tante Tuttie, bien que je lui dise que la boîte a été envoyée par Papa Nim et Oncle Frédéric. J'aurais voulu bavarder avec vous, mais j'ai été dans l'incapacité d'écrire. L'état lamentable des vêtements de la pauvre Mémé m'a astreinte à tant de travaux d'aiguille, et son état de santé chancelant, qui exigeait de longues promenades et de la gymnastique, a imposé à mes pieds et à mes jambes tant d'exercice supplémentaire que, lorsque la petite était enfin bordée dans son lit, sa tante n'était plus bonne à rien et faisait un petit somme dans son fauteuil, histoire de se préparer à aller au lit.

Mémé va maintenant à l'école et je peux écrire. Je vais faire un saut jusqu'à la poste pour expédier cette lettre, et puis je vais m'y remettre.

Un premier acompte de remerciements et de baisers.

Votre LAURA.

Edgar, Marcel et leur père viennent demain et auront leur part des bonnes choses de Londres. Johnny est venu dimanche. Tous vont bien.

291. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Friday [December 21st 1888.]

My dear General,

I thought to have announced Paul's departure for Troyes in this letter, as the congress opens on Sunday. But the "agglomération" manages things so excellently that after having proclaimed for the last, how many months, the absolute necessity of having their group represented at Troyes, at the decisive moment there isn't wherewithal to send a delegate and so Paul stops at Le Perreux.

I cannot help thinking that foreigners and notably our German friends are rather "mixed" on the subject of French socialism. They will accept an invitation to an international congress, they say, on condition that the different socialist fractions come to an agreement. And they ask this at a time when it has become impossible to agree with the Possibilists. You say that Liebknecht and his comrades will adhere to the Possibilist congress if the Collectivist congress offers no chance of success. If Liebknecht and C^o come to Paris with no other purpose than that of figuring at a congress of the Possibilists, they had really much better stay at home. The treason of the possibilist leaders is at this hour an open secret; Vaillant, who pulled together with Joffrin and Chabert, while these two shining lights were the only representatives of the Broussistes in the town council, says that the Possibilists at present represent the reaction there; the *Temps* and other respectable journals pat the "parti ouvrier" on the back and the socialist party is generally divided nowadays into the "parti socialiste *indépendant*" and the parti socialiste *ministériel*.

The tactics adopted by the independent fractions may have been faulty, but people abroad do not appear to realize the difficulty of the position in which the socialists find themselves. To act independently with any chance of success, it would require that they should be a powerful, a disciplined and a well-organized party and they are nothing of the sort. If Clemenceau had been well-advised and had given the least sign of "meaning" a bit of reform, Boulanger in a very little while would have been nowhere, but the Cadettistes appear to be bent on proving that they are as good reactionists as any and that there is no need to appeal for improvement to the royalists. Meanwhile Boulanger inclines more and more openly to the reactionist bodies out of office so that the

socialists have got the revolutionary field all to themselves and their position is clear enough if it were only strong enough.

The Blanquists had trusted in the Boulangist movement to rouse up the workmen, whose apathy, previous to the Wilson scandal, had grown quite discouraging. The *Cri du peuple* is a feebly written paper, but the Broussists are paid for calling the Blanquists, Boulangistes. Vaillant attacks Boulange on all occasions, both in the council and in his paper, and is as determined an anti-Boulangiste as he is anti-Cadettiste.

Vaillant too does his utmost to get his followers to work with the collectivists, but he is too good for his party who are a short-sighted, narrow-minded lot, with chauvinistic tendencies. Altogether things are in a fine muddle here;—I speak of Paris. From what Dormoy says of Montluçon and from what news comes from Bordeaux, Lyon, Lille, etc., the provinces seem to be ahead of our luminous capital. It is possible that Paul may find work to do at Lyons, and prepare... Mémé since I wrote the above has upset a bottle of ink on my writing-table and old Madame Longuet has been in and has only just left after a two hours' stay and now, if I don't send off these lines to you at once, you won't get them till Monday. And I want to wish you all a jolly good Christmas and all sorts of good wishes from the lot of us.

Goodbye, my dear General,
from your affectionate,

LAURA.

I was saying that Paul may find work as editor of *Le Petit Lyonnais*, and pave the way for the elections by attacking both Floquet and Boulange.

TRADUCTION

[21 décembre 1888.]
Vendredi.

Mon cher Général,

Je croyais pouvoir vous annoncer le départ de Paul pour Troyes dans cette lettre, car le congrès s'ouvre dimanche. Mais l'Agglomération se débrouille si merveilleusement qu'après avoir proclamé depuis je ne sais combien de mois la nécessité absolue pour l'organisation d'être représentée à Troyes, on ne trouve pas au moment décisif de quoi envoyer un délégué, et Paul reste donc au Perreux.

Je ne puis m'empêcher de trouver que les étrangers et, en particulier, nos amis allemands ont des idées assez confuses sur le socialisme français. Ils veulent bien accepter une invitation à un

congrès international, disent-ils, à condition que les diverses fractions socialistes se mettent d'accord. Ils demandent cela au moment où il est devenu impossible de s'entendre avec les possibilistes. Vous dites que Liebknecht et ses camarades participeront au congrès possibiliste¹ si le congrès collectiviste ne présente aucune chance de succès. Si Liebknecht et Cie viennent à Paris dans le seul but de parader à un congrès des possibilistes, ils feraient vraiment mieux de rester chez eux. La trahison des dirigeants possibilistes est à cette heure un secret de polichinelle; Vaillant, qui agissait de concert avec Joffrin et Chabert, tant que ces deux éclatantes lumières étaient la seule représentation broussiste au Conseil municipal, dit que les possibilistes y représentent à présent la réaction : *Le Temps* et autres journaux respectables passent la main dans le dos du « parti ouvrier », et le parti socialiste est, d'une façon générale, divisé de nos jours en « parti socialiste indépendant » et parti socialiste ministériel.

La tactique adoptée par les fractions indépendantes a peut-être été fautive, mais on ne paraît pas se rendre compte à l'étranger de la situation difficile où se trouvent les socialistes. Pour agir indépendamment avec quelque chance de succès, il faudrait qu'ils soient un parti puissant, discipliné, bien organisé, et ils ne sont rien de tel. Si Clemenceau avait été bien avisé et avait manifesté la moindre intention de faire une petite réforme, Boulanger aurait sombré en très peu de temps, mais les cadettistes² paraissent décidés à prouver qu'ils sont aussi réactionnaires que quiconque et qu'il n'est pas besoin de faire appel aux royalistes pour faire mieux. En attendant, Boulanger incline de plus en plus ouvertement vers les formations réactionnaires écartées du pouvoir; les socialistes sont donc les seuls à avoir une attitude révolutionnaire et leur position serait assez claire si elle était seulement assez forte.

Les blanquistes avaient mis leurs espoirs dans le mouvement boulangiste pour réveiller les ouvriers dont l'apathie, avant le scandale Wilson, était devenue tout à fait décourageante. *Le Cri du peuple*³ est un journal médiocre, mais les broussistes sont payés pour traiter les blanquistes de boulangistes. Vaillant attaque ja Boulange en toute occasion, aussi bien au Conseil que dans son journal, et il est aussi nettement antiboulangiste qu'il est anticadettiste.

Vaillant fait également de son mieux pour amener ses parti-

1. Les possibilistes, en accord avec les trade-unions britanniques, préparaient également un congrès ouvrier international pour 1889. (N. R.)

2. C'est-à-dire les membres du comité antiboulangiste (Société des Droits de l'homme), ayant son siège rue Cadet. (N. R.)

3. Depuis le 30 août, *Le Cri du Peuple* a été racheté par *L'Homme libre*, journal blanquiste, et s'est substitué à lui. (N. R.)

sans à travailler avec les collectivistes, mais il vaut bien mieux que son parti, une bande de myopes à l'esprit étroit et aux tendances chauvines. Dans l'ensemble, nous sommes ici dans une belle pagaille : je parle de Paris. D'après ce que Dormoy dit de Montluçon et d'après les nouvelles qui viennent de Bordeaux, de Lyon, de Lille, etc., la province semble plus avancée que notre lumineuse capitale. Il est possible que Paul trouve du travail à faire à Lyon, et prépare... Depuis que j'ai écrit ce qui précède, Mémé a renversé une bouteille d'encre sur mon bureau, la vieille Mme Longuet m'a rendu visite et vient de me quitter après être restée ici deux heures, et maintenant, si je ne vous envoie pas ce mot tout de suite, vous ne l'aurez pas avant lundi. Et je veux vous souhaiter à tous un joyeux Noël et toutes sortes de bonnes choses de la part de nous tous.

Au revoir, mon cher Général.
Affectueusement à vous,

LAURA.

Je disais que Paul va peut-être trouver du travail comme rédacteur au *Petit Lyonnais*¹ et préparer le terrain pour les élections en attaquant à la fois Floquet et la Boulangerie.

292. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Thursday, Dec. [27th] 88.

My dear General,

For your letter and its contents, received yesterday, I thank you very heartily.

Paul's letters to you express his own views, but not, in the case of the Boulangist movement, those of the collectivists generally. Neither Guesde nor Deville have looked on it from altogether the same point of view. The collectivists have been gagged, in Paris, since the death of the *Socialiste*, but Guesde and others have attacked the Boulangists in such provincial papers as were at their

1. Depuis la mi-octobre, Vaughan, ami de Lafargue, était rédacteur en chef du *Petit Lyonnais* (voir note 2, page 177). (N. R.)

disposal: the anti-boulangism of the Broussists, for all the services it may render them at home and abroad, is of a piece with the rest of their machinations.

The collectivists have never been as popular with the Parisians as the Possibilists or the Blanquists, from a variety of reasons, but their unpopularity is not to the discredit of the collectivists but of the Parisians. The Marxists have been the only anti-chauvinist party in France; the Blanquists have at all times made capital out of patriotic clap-trap and the Possibilists have for years deliberately exploited in their own favour the unpopular internationalism of the Marxists. Whatever change has been effected in popular opinion on this head, is due exclusively to the latter. A few years ago, Paul, who had a genius for putting his foot in it at public meetings and who, as an orator, has three parts of valour for one of prudence, was howled down whenever he spoke in favour of the Germans, whereas, during the elections, he was loudly cheered in the Quartier du Jardin des Plantes when he advocated international solidarity. As regards the collectivist Programme, the possibilists pick and steal as much of it as will go down with the mob, toning down and weakening all that is too straightforward and bold in it and leaving as many points as possible confused and vague: all attempts at union on the part of the Collectivists have invariably been repulsed by the Broussists, who have nothing in the world to gain by such a union, their sole object being to wriggle themselves into office. And as far as the immediate success of their party, and their securing of place and position, is concerned, they have certainly manœuvred well. They have got into the town council and for the sake of getting into the chambers they have knuckled under to the radicals whom they had befouled with dirt. And they will naturally be the first to get into the Chambers, and once in, they will behave like the renegade Tolain in the senate who insults "les hommes qui font des barricades".

That Paul has gone to Troyes after all, you know. At the eleventh hour, on Saturday evening, he was invited to start. The agglomération has sent 9 delegates.

I am unable to go on; I have visitors in the house from Paris and an article of Cluseret's to translate for Stanton. Not to speak of Mémé who is waiting for her bath.

All good wishes, my dearest General and kisses from Mémé and myself for you and Nim.

Your affectionate,

LAURA.

My love to Schorlemmer, to Pumps, Percy and children.

TRADUCTION

Jeudi [27] décembre 88.

Mon cher Général,

Je vous remercie de tout cœur pour votre lettre et pour son contenu, que j'ai reçus hier.

Les lettres de Paul vous expriment ses conceptions personnelles, et non, dans le cas du mouvement boulangiste, celles des collectivistes pris en général. Ni Guesde ni Deville n'ont eu à ce sujet un point de vue tout à fait identique. Les collectivistes de Paris sont bâillonnés depuis la mort du *Socialiste*, mais Guesde et d'autres ont attaqué les boulangistes dans les journaux de province dont ils ont pu disposer : l'antiboulangisme des broussistes, malgré le parti qu'ils en tirent dans le pays et à l'étranger, est du même ordre que le reste de leurs machinations.

Les collectivistes n'ont jamais été aussi populaires auprès des Parisiens que les possibilistes ou les blanquistes, pour des raisons diverses, mais leur impopularité n'est pas à mettre au passif des collectivistes, mais à celui des Parisiens. Les marxistes ont été le seul parti antichauvin en France; les blanquistes ont en toutes circonstances tiré profit des grandes phrases patriotiques, et les possibilistes exploitent à bon escient depuis des années l'impopularité que suscite l'internationalisme des marxistes. Les revirements qui sont intervenus dans l'opinion publique sur ce point sont dus exclusivement à ces derniers. Il y a quelques années, Paul, qui avait le génie de mettre les pieds dans le plat aux réunions publiques et dont l'éloquence est faite de trois quarts de fougue pour un quart de prudence, se faisait huer toutes les fois qu'il parlait en faveur des Allemands. Par contre, pendant les élections, il a été bruyamment acclamé dans le quartier du Jardin des Plantes en plaidant en faveur de la solidarité internationale. Quant au programme collectiviste, les possibilistes y pillent tout ce qui peut prendre auprès de la foule, adoucissant et atténuant tout ce qui est trop direct et trop hardi, et laissant dans la confusion et le vague le plus de points possible : toutes les tentatives unitaires des collectivistes se sont invariablement heurtées au refus des broussistes, qui n'ont absolument rien à gagner à une telle union, leur seul objectif étant de se faufiler au pouvoir. Et, dans la mesure où il s'agit des succès immédiats de leur parti et de l'obtention de postes et de situations, ils ont certainement bien manœuvré. Ils se sont introduits au Conseil municipal et, afin de s'introduire à la Chambre, ils ont courbé l'échine devant les radicaux qu'ils avaient traînés dans la boue. Ils seront naturellement les premiers à entrer à la Chambre, et, une fois entrés, ils

se conduiront comme le renégat Tolain¹ au Sénat, qui insulte « les hommes qui font des barricades ».

Vous savez que Paul est finalement allé à Troyes. A la onzième heure, samedi soir, on l'a invité à partir. L'Agglomération a envoyé neuf délégués.

Je ne puis continuer; j'ai à la maison des visiteurs venus de Paris, et il faut que je traduise un article de Cluseret pour Stanton. Sans parler de Mémé qui attend son bain.

Tous mes bons vœux, mon cher Général, et baisers de Mémé et de moi pour vous et pour Nim.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Mes amitiés à Schorlemmer, à Pumps, à Percy et aux enfants.

1. TOLAIN, Henri-Louis (1828-1897). — Ouvrier graveur, proudhonnien anticollectiviste, coopérateur réactionnaire. Membre de l'Internationale et de la première commission parisienne de l'Internationale à Paris, député à l'Assemblée nationale à Versailles et adversaire de la Commune. Exclu de l'Internationale comme renégat. Après 1871, élu sénateur, il protesta contre l'amnistie aux communards.

1889

293. — FRIEDRICH ENGELS,
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 2 Jan. 89.

My dear Laura,

All our best wishes for the New Year to yourself and Paul! We got into it in a very queer way—we went as usual to Pumps' in a cab; the fog was thickening—in Belsize Road we stuck fast—the man had to lead the horse; by and bye that was not sufficient; a man with a lantern took hold of the horse and led; after a full hour's drive in the dark and cold we arrived at Pumpses' where we found Sam Moore, Tussy and the Schlüters (Edward never turned up) and also Tauscher. Dinner of course an hour late in consequence of our adventure. Well, it got blacker and blacker, and when the new year came, the air was as thick as peasoup. No chance of getting away; our cabman, ordered for one o'clock, never arrived, and so the whole lot had to stop where they were. So we went on drinking, singing, cardplaying and laughing till half past five when Sam and Tussy were escorted by Percy to the station and caught the first train; about seven the others left, and it cleared up a little; Nim slept with Pumps, Schorl[emmer] and I in the spare bed, Percy in the nursery, (it was after seven when we went to sleep) and got up again about 12 or 1, to return to Pilsener etc.; the sun shone brightly on a beautifully frozen ground. The spree agreed with all of us most amazingly and none of us is any the worse for the bout. The others drank coffee about half past four but I stuck to claret till seven.

I am glad to hear that the Boulangitis was a personal affection of Paul's, though the *Parti ouvrier* pretends that Guesde and Deville have given in to him. What you say about the Possibilists we are

perfectly agreed on, but I was bound to place before you and Paul the excuses which Liebk[necht] and others—for instance the Belgians—may draw from the tender treatment the Boulangists undoubtedly have had from our side. All I insisted on from the beginning, and all Paul declined to let me have was a clear and unmistakable assurance that the Boulangists should be treated as bourgeois-enemies quite as much as the Cadettists. For under no circumstance could I encourage our German friends to attend a congress the convokers of which had so far forgotten the old traditional policy of the proletariat as to coquet with a bourgeois party, et encore un parti tel que les boulangistes.

Well, the impending Paris election must bring our people to their senses—that was my first thought on Hude's death, and indeed the Troyes congress has taken at least one step in the right direction by proclaiming the necessity of an independent socialist candidature. (I hope Vaillant's who seems to me at present the only one to unite a certain number of suffrages, as our own people appear to be quite out of the race at this moment). But no paper says what the other resolutions of the Congress are; there have been individual antiboulangist pronouncements (though none of Paul's that I saw) but nothing on the part of the Congress officially except the above resolution.

Mrs. Liebk[necht] will come to Paris about middle of January and I have to write to Bebel in a few days. Therefore if Paul wishes me to act in the interest of their congress he must enable me to do so by a clear and unequivocal declaration as to what our people may expect of him and the others with regard to the Boulangermania. And the sooner the better, there is not much time to lose.

I have never doubted the really antichauvinist character of the Marxists but that was the very reason why I could not conceive how they could think of an alliance open or disguised with the party which lives upon chauvinism almost alone. I never asked more than the open acknowledgement that Cadettists and Boulangists *dass sie alle beide stinken*; surely such a self-understood thing I ought to have had long ago! Also the Troyes resolutions I ought to have.

If there has been an idea of getting some of our people into the Chamber by having them placed on the Boulangist list, that would be far worse than not getting into the Chamber at all. After all, if the poor old *Socialiste* had been kept alive somehow or other, we should be better off, I think.

Cunninghame Graham was here last Sunday week—a nice fellow, but always in want of a manager, otherwise brave to foolhardiness, altogether much of an English Blanquist.

Love from Nim, Schorl[emmer] and myself,

Ever yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 2 janvier 89.

Ma chère Laura,

Tous nos meilleurs vœux de Nouvel An à toi et à Paul! Nous avons commencé l'année d'une bien drôle de façon. Nous allions comme d'habitude chez Pumps en fiacre; le brouillard s'épaississait et à Belsize Road nous avons été immobilisés; le cocher a dû guider le cheval; bientôt cela n'a pas suffi; un homme avec une lanterne a du prendre le cheval; après une bonne heure dans l'obscurité et le froid, nous sommes arrivés chez les Pumps où nous avons trouvé Sam Moore, Tussy et les Schlüter (Edward n'est pas venu du tout) et aussi Tauscher. Dîner naturellement retardé d'une heure par suite de notre aventure. Mais il faisait de plus en plus noir, et, quand le Nouvel An est arrivé, l'air était épais comme de la soupe aux pois. Pas moyen de partir; notre cocher, commandé pour une heure, n'est jamais venu, et tout le monde a dû rester sur place. Nous avons donc continué à boire, à chanter, à jouer aux cartes et à rire jusqu'à 5 heures et demie. Sam et Tussy ont alors été escortés par Percy jusqu'à la gare, et ils ont pris le premier train. Vers 7 heures, les autres sont partis, et le temps s'est un peu éclairci; Nim a dormi avec Pumps, Schorlemmer et moi dans le lit inoccupé, Percy dans la chambre d'enfants (il était 7 heures passées quand nous nous sommes endormis), et nous nous sommes levés vers midi ou une heure pour nous remettre à la Pilsener, etc.; le soleil brillait de tout son éclat sur un sol merveilleusement gelé. Cette orgie nous a étonnamment réussi à tous, et aucun de nous ne se porte plus mal d'avoir fait ripaille. Les autres ont bu du café vers 4 heures et demie, mais je m'en suis tenu au bordeaux jusqu'à 7 heures.

Je suis content d'apprendre que la boulangite a été une maladie personnelle de Paul, bien que *Le Parti ouvrier*¹ prétende que Guesde et Deville s'en sont laissé imposer par lui. Au sujet des possibilistes, je suis parfaitement d'accord avec toi, mais j'étais tenu de vous exposer, à toi et à Paul, les prétextes que Liebk[necht] et d'autres (par exemple les Belges) pourraient puiser dans l'indulgence que les boulangistes ont, sans aucun doute, rencontrée de notre côté. La seule chose que j'aie réclamée dès le début, et la

1. *Le Parti ouvrier*, organe des possibilistes, publiait, dans son numéro du 23 décembre 1888, sous le titre « L'Agglomération parisienne », un article accusant les guesdistes d'avoir voulu profiter du mouvement boulangiste pour ouvrir les portes du Parlement à Guesde, Lafargue et Deville. Le promoteur de cette idée serait Lafargue, qui aurait, avec l'aide de Vaillant, convaincu Guesde. (N. R.)

seule que Paul ait refusé de me fournir, c'est l'assurance claire et sans équivoque que les boulangistes soient traités en ennemis bourgeois au même titre que les cadettistes. Car je ne pourrais en aucun cas encourager nos amis allemands à assister à un congrès¹ convoqué par des hommes qui auraient oublié la vieille politique traditionnelle du prolétariat au point d'être en coquetterie avec un parti bourgeois, et encore un parti tel que les boulangistes.

Il faut que les prochaines élections de Paris fassent reprendre conscience à nos amis : cela a été ma première pensée à la mort de Hude², et en fait le Congrès de Troyes a au moins fait un pas dans la bonne direction en proclamant la nécessité d'une candidature socialiste indépendante³ (celle de Vaillant, j'espère, qui me semble pour l'instant la seule capable de rassembler un certain nombre de suffrages, car nos propres amis paraissent vraiment ne plus y être en ce moment). Mais aucun journal n'indique quelles ont été les autres résolutions du congrès; il y a eu des « pronunciamientos » antiboulangistes à titre individuel (quoique aucun de Paul à ma connaissance), mais rien d'officiel de la part du congrès à part la résolution ci-dessus.

M^{me} Liebk[necht] viendra à Paris vers la mi-janvier, et il faut que j'écrive à Bebel dans quelques jours. Si Paul veut donc que j'agisse dans l'intérêt de leur congrès, il faut qu'il m'en donne le moyen en indiquant, dans une déclaration claire et sans équivoque, ce que nos amis peuvent attendre de lui et des autres en ce qui concerne la manie boulangiste. Et le plus tôt sera le mieux : il n'y a guère de temps à perdre.

Je n'ai jamais mis en doute le caractère authentiquement anti-chauvin des marxistes, mais c'est justement pour cela que je ne puis concevoir comment ils pourraient songer à une alliance ouverte ou déguisée avec le parti qui tire presque toute sa substance du seul chauvinisme. Je n'ai jamais demandé davantage que la reconnaissance formelle du fait que cadettistes et boulangistes sont également puants. J'aurais certainement dû recevoir depuis

1. Il s'agit du congrès ouvrier international de 1889 qui se tiendra du 14 au 21 juillet à Paris. (N. R.)

2. Le député de Paris Hude était mort le 23 décembre 1888. Désireux de faire de l'élection complémentaire un test, le gouvernement Floquet précipite la date du scrutin, qui aura lieu le 27 janvier 1889. Le décret fixant cette date paraît déjà au *Journal officiel* du 2 janvier. (N. R.)

3. Dans la séance de clôture (30 décembre 1888), le Congrès ouvrier de Troyes adopte la résolution suivante :

« Considérant l'importance de la lutte électorale qui va s'engager à Paris et la nécessité d'une affirmation des socialistes révolutionnaires.

» Le Congrès de Troyes, pour marquer le premier pas de l'union des forces révolutionnaires, invite tous les groupements adhérents au congrès et tous les révolutionnaires de Paris à s'unir pour opposer aux fractions politiques (monarchistes, opportunistes, radicaux-cadettistes et boulangistes) un candidat nettement révolutionnaire. » (N. R.)

longtemps cette chose qui va tellement de soi! Quant aux résolutions de Troyes, je devrais les avoir aussi.

Si l'idée avait pu venir de faire entrer certains de nos amis à la Chambre en les faisant inscrire sur la liste boulangiste, ce serait bien pire que de ne pas entrer du tout à la Chambre. Après tout, si le pauvre vieux *Socialiste*¹ avait été maintenu en vie d'une façon ou d'une autre, nous nous porterions mieux, je crois.

Cuninghame Graham était ici dimanche il y a huit jours. C'est un gentil garçon, mais ayant toujours besoin d'être dirigé, d'ailleurs brave jusqu'à la témérité, en somme une espèce de blanquiste anglais.

Amitiés de Nim, de Schorlemmer et de moi.

Toujours affectueusement à toi,

F. ENGELS.

294. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 2 janvier 89.

Mon cher Engels,

Les journaux que Laura vous a envoyés vous ont permis de juger des travaux du congrès². Nous avons bouleversé la ville de Troyes, malheureusement le congrès n'a pas eu autant de retentissement à Paris et en France, grâce à cette mort de Hude, qui laissant vacante une place électorale à Paris a fourni aux boulangistes et aux radicaux-opportunistes un champ de bataille pour mesurer leurs forces. — Qu'allons-nous faire dans cette bagarre? Le congrès a émis le vœu de voir tous les socialistes révolutionnaires de Paris se réunir en congrès pour présenter un candidat contre toutes les fractions de la bourgeoisie y compris le boulangisme. Les deux candidats socialistes possibles sont Boulé, le tailleur de pierres, qui a conduit la grève des terrassiers, et que Floquet en conséquence

1. *Le Socialiste*, organe hebdomadaire du Parti ouvrier français, avait dû cesser de paraître le 4 février 1888. (N. R.)

2. Le congrès ouvrier réuni à Troyes du 23 au 30 décembre 1888 reprit notamment les résolutions du congrès syndical de Bordeaux (28 octobre-4 novembre 1888) demandant la convocation à Paris d'un congrès ouvrier international en 1889. (N. R.)

a révoqué de sa place de conseiller prud'homme¹, l'autre socialiste est Vaillant. Boulé aurait de 10 à 20 mille voix et Vaillant de 20 à 30 mille. Ce résultat serait un malheureux échec : il nous est impossible cependant de nous réfugier dans l'abstention et encore moins de nous rallier aux radicaux-opportunistes. La chance qui nous reste, c'est que les radicaux ne choisissent pas Hovelacque, le seul homme capable de rallier les radicaux et les socialistes; alors nous, nous pourrions le choisir et mettre à notre actif toutes les voix radicales qu'il recueillerait. Cette lutte électorale est d'une grande importance².

Les Congrès de Bordeaux et de Troyes ont établi pour tout le monde, qu'en dehors de Paris, les possibilistes n'ont aucune force, ni aucune influence. Il y a deux ans, pour tenir leur congrès, ils avaient été obligés d'aller choisir dans les Ardennes une petite ville de 10 mille âmes³, où personne ne vint. Après avoir vainement cherché, ils crurent découvrir en Troyes une ville possibiliste; plusieurs de ses conseillers municipaux étaient des ouvriers, qui s'étaient empressés de marcher sur les traces de Joffrin et de trahir leur classe; ils élurent donc Troyes. Mais par malheur, aux dernières élections, ces traîtres restèrent sur le carreau; ce furent les chambres syndicales de la bonneterie, métallurgie, etc., qui durent alors prendre en main l'organisation du congrès. Elles déclarèrent tout d'abord que le congrès serait ouvert à tous les socialistes. Pour les faire revenir sur cette résolution les possibilistes essayèrent tous les moyens : deux possibilistes, Lavy et Chabert, furent dépêchés à Troyes pour les influencer; on essaya de l'intimidation et de la corruption, mais rien n'y fit. Dès que les possibilistes virent qu'ils ne seraient pas les maîtres, ils déclarèrent qu'ils n'assisteraient pas à leur propre congrès. Les possibilistes n'ont jamais existé en province, mais ils ont fait croire qu'ils y avaient des groupes; et ils espéraient grâce à ce mensonge gagner la province; mais c'est fini, ils sont tués dans les départements avant d'avoir existé.

Passons à un autre sujet :

Je souffre comme vous d'une conjonctivite chronique, venue à la suite du rétrécissement du canal lacrymal et de deux opérations inutiles. J'ai usé de sulfate de zinc, des verres colorés, etc., j'obtiens parfois des soulagements, mais jamais un mieux constant; la

1. Boulé, qui était membre du conseil des prud'hommes, avait été révoqué en juillet 1888 par le président Carnot. Aux élections prud'homales du 9 décembre, il était élu à nouveau, mais son élection fut annulée par le gouvernement. Il devait être réélu le 6 janvier 1889. (N. R.)

2. Le 8 janvier 1889, les divers groupes socialistes se réunissaient à la salle Léger. Les possibilistes s'étaient abstenus de paraître à la réunion. On se mit finalement d'accord sur la candidature de Boulé, qui fut adoptée par 62 voix sur 70. (N. R.)

3. Il s'agit du congrès de Charleville, qui se tint du 2 au 8 octobre 1887. (N. R.)

seule chose qui m'ait réussi, c'est l'électricité. Voici comment je l'applique, je prends deux pièces de monnaie, un franc et un sou; je les applique sur l'œil malade après avoir eu soin d'humecter avec un peu de salive les deux surfaces en contact. La chaleur de l'œil et de la main qui tient les pièces est suffisante pour développer une certaine quantité d'électricité, qui agit sur les nerfs vaso-moteurs qui contrôlent la circulation dans la conjonctive. Le mieux est immédiat. J'ai d'abord fait ces applications métalliques quand l'œil était fatigué, ce qui ne m'empêchait pas de continuer à lire avec l'autre œil : au bout de 20 à 30 minutes d'application l'œil était complètement reposé. Au moment où je cessais l'application l'œil qui avait été comprimé était un peu trouble, mais peu à peu il se remettait. Depuis environ 3 semaines, je mets en pratique ce système et mon œil s'en trouve si bien qu'il ne m'incommode plus, bien que je lise et écrive beaucoup. — Peut-être que cela réussirait avec vous ? En tout cas cela vaut la peine d'être tenté : il n'y a nul danger; si cela ne fait pas de bien, cela ne peut faire de mal. Des plaques de zinc et de cuivre seraient préférables : mais une pièce d'argent et de cuivre a suffi pour moi.

*Happy new year*¹ — pour vous et tous.

P. LAFARGUE.

295. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

3 janvier 89.

Mon cher Engels,

Les possibilistes vous ont fait croire que des vessies étaient des lanternes et que les socialistes de France étaient des boulangistes. Je vous ai écrit que nous n'étions ni cadettistes, ni antiboulangistes, que faire de l'antiboulangisme, c'était faire le jeu de Floquet et Cie et en fin de compte augmenter la popularité de Boulanger : je le crois encore. Mais cela ne voulait pas dire que dans une circonstance donnée nous n'agirions et contre B[oulangier] et contre les radicaux. — Je vous envoie l'adresse de félicitations que j'ai fait voter à Paris pour les organisateurs du Congrès de Troyes, qui exprime bien le sentiment qui anime les socialistes.

Boulanger peut être une canaille et il l'est; mais le mouvement boulangiste est l'expression du malaise et du mécontentement

1. Bonne année. (N. R.)

général. Pour un grand nombre d'ouvriers et de petits bourgeois, Boulanger est la révolution; le fait est indéniable. Il n'y a pas à vouloir détruire ce sentiment par des injures comme le font les vendus du possibilisme. Il faut employer d'autres armes. — Il y a quelques semaines les réactionnaires de Montluçon décidèrent d'organiser un banquet monstre de plus de 1 000 couverts sous la présidence du général Boulanger. — Les socialistes montluçonnais et de l'Allier au lieu d'accueillir le général par des sifflets et des injures à la descente du chemin de fer décidèrent d'assister en masse au banquet et là de mettre B[oulanger] au pied du mur, de le vider. Dormoy, un de nos plus intelligents et plus énergiques amis de province, demanda 300 cartes aux organisateurs du banquet. Quand B[oulanger] apprit qu'il aurait devant lui 300 socialistes décidés à le faire sortir de ses nuages révisionnistes, il décida bravement de ne pas se rendre au banquet que lui et ses amis avaient organisé. — Si Dormoy et les amis de l'Allier avaient pu le tenir à ce banquet, ils l'auraient placé dans une situation tellement fautive que son prestige aurait été autrement diminué que par toutes les injures possibiliste-radicales.

Je vous envoie, en même temps que les félicitations aux organisateurs du Congrès de Troyes, la résolution au sujet du Congrès international de 1889, que Bernstein les publie. — C'est moi qui suis chargé de surveiller la publication des résolutions du congrès, dès que j'aurai des épreuves, je vous les enverrai.

Votre lettre qui nous est parvenue ce soir, nous a fait bien du plaisir, elle nous prouve que vous êtes en excellente santé. — Amitiés à tous¹.

P. LAFARGUE.

296. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, 14 janvier 89.

Mon cher Lafargue,

Réponse de L[iebknecht] et de B[ebel] après consultation des deux. Il paraît qu'on n'a jamais eu l'intention d'aller tout droit au Congrès des possibilistes en vous laissant de côté. Mais,

1. Le C[ongrès] de L[ondres]¹ ayant convoqué un C[ongrès] à

1. Au mois de novembre 1888, le comité parlementaire du conseil des trade-unions avait convoqué à Londres un « congrès corporatif international » auquel avaient seuls assisté les possibilistes français. (N. R.)

Paris et chargé les poss[ibilistes] de l'exécution, cela leur donne un certain droit surtout vis-à-vis des nationalités représentées à Londres qui ont concouru à cette résolution. (Aussi pourquoi avez-vous abdiqué complètement et abandonné le champ aux poss[ibilistes]?)

2. Les Hollandais demandent expressément que les poss[ibilistes] soient invités à participer au C[ongrès], comme condition sans laquelle ils ne viendraient pas (les Holl[andais]).

3. Et en cela L[iebknrecht] a raison, les Allemands ne peuvent pas s'exposer à être attaqués à Paris par des *ouvriers* français — risqué, dit-il, contre lequel vous n'avez pu leur donner aucune garantie.

Il paraît donc qu'on a résolu de convoquer une conférence préliminaire à Nancy¹, un délégué par nationalité étrangère et un délégué de chacun des trois partis français : vous, blanquistes, poss[ibilistes], et de proposer qu'au congrès la parole soit * retirée à tout orateur qui parlerait des affaires internes de ces trois partis et de leurs différends, de sorte qu'il y aurait un seul congrès où tous siègeraient.

Je ne vois pas que vous puissiez vous refuser à cela. Si alors il est constaté que vous êtes prêts à agir en commun avec tous, et que les poss[ibilistes] veulent vous exclure, alors cela suffira à mettre les poss[ibilistes] dans le tort même devant les Holl[andais] et les Belges (les Flamands sont bons, mais pour leur politique étrangère ils sont sous la direction des faux frères de Bruxelles que vous connaissez) ; si au contraire ils acceptent, ce sera votre faute si vous ne savez pas prouver devant tout le monde que c'est vous, et non pas eux, qui représentez ** le socialisme français.

Voici littéralement ce que dit L[iebknrecht] : « Ich richtete also am Dienstag 8. Januar nach Besprechung mit Bebel eine formelle Einladung an das Blatt (der Possibilisten). Kommt kein Delegierter derselben (zur Konferenz) so haben wir freie Hand. Kommt einer oder kommen mehrere, so werden wir schon mit ihnen fertig werden. Fügen sie sich, dann gut. Fügen sie sich nicht, dann sind sie isoliert und werden von uns tot gemacht... » « In jedem Fall sichert die Konferenz das Gelingen des Kongresses und die Lahmlegung der Broussisten². »

* Dans le manuscrit : serait. (N. R.)

** Dans le manuscrit : représentent. (N. R.)

1. Liebknecht envoya des convocations pour une conférence le 18 janvier à Nancy. Mais le projet n'aboutit pas. (N. R.)

2. * J'ai donc, après en avoir discuté avec Bebel, adressé, le mardi 8 janvier, une invitation formelle au journal (des possibilistes). S'ils n'envoient aucun délégué (à la conférence), nous avons les mains libres. S'il en vient un ou plusieurs, nous finirons bien par avoir raison d'eux. S'ils se plient, très bien. S'ils ne se plient pas, ils seront isolés et nous les rendrons inopérants... * * En tout cas la conférence assure le succès du congrès et la neutralisation des broussistes. * (N. R.)

Si tout cela est exact, je ne crois pas que vous puissiez vous plaindre, au contraire, ce sera une belle occasion pour forcer la main aux poss[ibilistes]. Cependant, avant de répondre, je tiens à vérifier les faits et à entendre ce que vous avez à dire. Écrivez-moi donc, après consultation avec les amis et aussi après avoir pris l'avis des Blanq[uiistes], ce que vous pensez de tout cela ; et vite, cela presse.

Embrassez Laura pour Nim et pour moi.

Bien à vous,

F. ENGELS.

297. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Tuesday afternoon [January 15th 1889].

My dear General,

Paul has gone to town about the Boulé business. Pending his return I send you a line in haste.

In answer to the letter proposing the Nancy meeting, Paul urged that the *time* and *place* of meeting were inopportune. Our militants are busy with the elections and what little money they succeed in scraping together they hesitate to throw away in fruitless expeditions. Paul wrote to Liebknecht, Bebel, Anseele and Nieuwenhuis that if they considered a preliminary meeting necessary, they must choose another *date* and *day* of meeting.

It is a question of time and money and of *form* (because all sorts of *groups* and *councils* and *federations* must be dealt with). Otherwise there is no objection in the world to the proposed conference.

Paul will write you as soon as he sees your letter which he hasn't read as yet.

Your LAURA.

A kiss for Nim from me and Mémé. To-day is Paul's 47th birthday!

TRANSLATION

Mardi après-midi [15 janvier 1889].

Mon cher Général,

Paul est allé en ville pour l'affaire Boulé. En attendant son retour, je vous envoie un mot à la hâte.

En réponse à la lettre proposant la réunion à Nancy, Paul a insisté sur le fait que le *moment* et le *lieu* de la rencontre étaient mal choisis. Nos militants sont pris par les élections, et le peu d'argent qu'ils réussissent à rassembler, ils hésitent à le disperser en vaines expéditions. Paul a écrit à Liebknecht, Bebel, Anseele et Nieuwenhuis que, s'ils jugeaient nécessaire une réunion préliminaire, ils devaient choisir une autre *date* et un autre *jour* de réunion.

C'est une question de temps, d'argent et aussi de *formes* (parce qu'il faut passer par toutes sortes de *groupes*, de *conseils* et de *fédérations*). Autrement rien ne s'oppose le moins du monde à ce projet de conférence.

Paul vous écrira dès qu'il aura vu votre lettre qu'il n'a pas encore lue.

Votre LAURA.

Un baiser à Nim de ma part et de la part de Mémé. C'est aujourd'hui le 47^e anniversaire de Paul !

298. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Feb^r 1st 89.

My dear General,

Here is a piece of news not to be found in the newspapers and which is sure to interest you. The *Cri du Peuple* is doomed to die in a few days and is to be replaced by a new paper to be called *L'Égalité* and directed by a « Comité de rédaction », the men proposed for which are Vaillant, Granger, Place, Blanquistes; Guesde, Lafargue, Deville, Marxistes; Hovelacque, Malon, Fiaux et Boulé. I ignore for the present how many of the proposed editors will accept; Malon is seriously ill and would not be much in the way; Hovelacque and Fiaux are two honest bourgeois, the others you know. Full particulars I shall only get this evening when Paul comes home; he left for Paris early this morning to meet Vaughan and his interesting « bailleur de fonds » who seems inclined to push the undertaking seriously. The failure of the *Cri* under the Blanquists' direction has had the result to make the leaders of that party less cocksure of being able to manage matters by themselves and to force them to accept the cooperation of the Marxists.

The *Parti ouvrier*, the *Bataille* and other ministerial papers are calling on the government to « faire fort », while the government has just been saved by a very feeble majority. On the morning of the day of the election Floquet was still confident of success, though defeat stared him in the face at every corner, and after as before their defeat the government goes on blundering.

Longuet I saw on his return from Milan. He was delighted with himself and the Italians and has picked up such phrases as “Viva la Francia!” “È troppo bella”. He has turned up at a few public meetings here and fought in a mild way for Jacques. The little girl goes to school and works at her spelling. She wants Nimmy to know that she has got 90 “bons points”.

Poor Zetkine was buried yesterday. He died on Tuesday evening after long and terrible suffering. Lavroff, Paul, a German and a Dane spoke over his grave.

Goodbye, my dearest General, till I have further news for you.

Your affectionate,

LAURA.

Love to Nimmy.

TRADUCTION

1^{er} février 89.

Mon cher Général,

Voici une nouvelle que vous ne trouverez pas dans les journaux et qui vous intéressera certainement. *Le Cri du peuple* est condamné à mourir dans quelques jours¹ et doit être remplacé par un nouveau journal qui s'appellera *L'Égalité* et sera dirigé par un « comité de rédaction » qu'on propose de constituer de la façon suivante : Vaillant, Granger, Place, blanquistes ; Guesde, Lafargue, Deville, marxistes ; Hovelacque, Malon, Fiaux et Boulé. J'ignore pour le moment quels sont ceux des rédacteurs proposés qui accepteront ; Malon est gravement malade et ne serait pas très encombrant ; Hovelacque et Fiaux sont deux bourgeois honnêtes ; vous connaissez les autres. Je n'aurai tous les détails que ce soir quand Paul rentrera ; il est parti ce matin de bonne heure pour Paris où il doit rencontrer Vaughan et son intéressant « bailleur de fonds » qui paraît enclin à pousser sérieusement l'affaire. L'échec du *Cri* sous la direction des blanquistes a eu pour résultat de rendre les dirigeants de ce parti moins sûrs de leur aptitude à se débrouiller tout seuls, et de les forcer à accepter la collaboration des marxistes.

1. *Le Cri du peuple* paraît pour la dernière fois à la date du 10 février 1889. Depuis le 30 août 1888, il était sous la direction de Vaillant et des blanquistes. On relève dans les derniers numéros des articles de Lafargue, Deville et Ch. Longuet. (N. R.)

*Le Parti ouvrier, La Bataille*¹ et autres journaux ministériels invitent le gouvernement à « faire fort », alors que le gouvernement vient d'être sauvé par une très faible majorité². Le matin des élections, Floquet croyait encore fermement au succès, alors que la certitude de la défaite lui crevait à tout coup les yeux, et après sa défaite comme avant le gouvernement commet gaffe sur gaffe.

J'ai vu Longuet à son retour de Milan. Il était très content de lui-même et des Italiens, et il a ramassé des bouts de phrases comme « Viva la Francia! », « È troppo bella ». Il s'est montré ici à quelques réunions publiques et s'est prononcé en termes mesurés en faveur de Jacques³. La petite fille va à l'école et apprend l'alphabet. Elle veut que Nimmy sache qu'elle a gagné 90 bons points.

Le pauvre Zetkin a été enterré hier. Il est mort mardi soir après de longues et terribles souffrances. Lavroff, Paul, un Allemand et un Danois ont parlé sur sa tombe.

Au revoir, mon très cher Général, jusqu'à ce que j'aie d'autres nouvelles à vous donner.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Amitiés à Nimmy.

1. Depuis l'élection du 27 janvier, *La Bataille*, sous la signature de Lissagaray, ne cesse de réclamer du gouvernement qu'il agisse. Dans le numéro en date du 1^{er} février 1889, Lissagaray termine son éditorial par ces lignes : « Or la France aujourd'hui a besoin d'entendre une voix, mais une voix forte, et de sentir une main aussi énergique. Rien n'est plus simple que d'atteindre des conspirateurs, les fonctionnaires hostiles, de redresser les consciences, de dire la parole de ralliement. Seulement il faut faire vite. Et surtout, il faut FAIRE FORT. » Les éditoriaux du *Parti ouvrier* en date du 31 janvier et du 1^{er} février, ce dernier sous la signature d'Allemane, sont rédigés dans le même esprit. (N. R.)

2. A la séance de la Chambre du 31 janvier, à la suite d'une interpellation de M. de Jouvencel, Floquet est amené à poser la question de confiance. Elle est votée par 300 voix contre 240, soit à une majorité de 60 voix seulement. (N. R.)

3. Jacques était le candidat du comité de la rue Cadet opposé à Boulanger lors de l'élection du 27 janvier. (N. R.)

299. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 4 Febr. 89.

My dear Laura,

The news about the *Égalité* (ominous name, *égalité devant la mort* I hope not!) is good news indeed and I await anxiously the results. That the Blanquists would be brought to their senses, as to the extent of their journalistic capacities, was pretty clear—but that this necessary experience would eat up the necessary funds for a paper, was clearer still. So it's well that another speculative bailleur de fonds has turned up. That our people can make a paper a success they have proved at the *Citoyen* and the *Cri* where in both cases other intruders tried to make capital out of our people's success and came to grief. And the composition of the comité is in their favour; the Blanquists secure them the majority on economic questions, and the Hovelacque element will help holding Blanquist madcap notions in check. But how long will these various elements hold together? Anyhow, let us wait till everything is shipshape.

The Boulanger election I cannot look upon otherwise than as a distinct revival of the Bonapartist element in the Parisian character. In 1798, 1848 and 1889, this revival arose equally from discontent with the bourgeois republic, but it took this especial direction—appeal to a saviour of society—entirely in consequence of a chauvinistic current. And what is worse: in 1798 Napoleon had to make a coup d'état to conquer those Parisians he had shot down in Vendémiaire; in 1889 the Parisians themselves elect a butcher of the Commune. To put it mildly, Paris has, at least temporarily, abdicated as a revolutionary city; abdicated, not before a victorious coup d'état and in the midst of war, as in 1798; not six months after a crushing defeat, as in December 1848; but in the midst of peace, 18 years after the Commune and *on the eve of a probable revolution*. And when Bebel says in the Vienna *Gleichheit*: "die Pariser Arbeiter haben sich in ihrer Mehrheit *einfach erbärmlich* benommen—mit ihrer sozialistischen und klassenbewussten Gesinnung muss es sehr traurig stehn, wenn nur 17.000 Stimmen auf einen sozialistischen Kandidaten fallen und ein Hanswurst und Demagog wie Boulanger 244.000 Stimmen erhält"—nobody can say that he is wrong. The effect upon our party everywhere has been that if Floquet has suffered a crushing defeat, *so have we*.

Cutting off your nose to spite your face is no doubt also a sort of policy, but what sort?

Well, Boulanger is now sure to be master of France unless he commits some egregious blunder, and the Parisians will have their bellyful of him. If the thing goes off without war being brought on, it will be something gained — but the danger is great. Bismarck has every reason to hurry on a war, because William is doing his best to ruin the German army by putting his favourites in the places of the old generals, and if he is allowed to proceed, in five years hence the Germans will be led by nothing but nincompoops and conceited jackasses. And how Boulanger, once in power, can outlive the effect of the universal *désillusionnement* which he must produce, without going to a war— that is more than I can see.

In all this mess it is but a poor consolation that the Possibilists have ruined themselves a little sooner than they would have done otherwise. But such as it is, let us rejoice over it. I send you two "*Recht voor Allen*" in which you see how they are getting treated by the very man who insisted on their presence at the Congress. Bernstein has given it them this week in the *S[ozial] D[emokrat]* too, and even Hyndman has not the courage to stick up for them in *Justice*. To take his revenge, he writes in a letter to Bax that Paul has been working for Boulanger. Paul might write to Bax (5 Canning Road, Croydon) and ask him what it was that he, Bax, said about this point at the office of the *Sozial Demokrat* and what was repeated to me yesterday by Joos (one of the men there). I should be the more glad of this, as Bax was here yesterday too and never mentioned a word *to me* about it— it came out only after he had left. He can tell Bax that I told him so.

Well, I hope the new paper will come out; we must take the situation as it is and make the best of it. When Paul gets to work at a paper again, he will brace himself up for the fight and no longer say despondingly: *il n'y a pas à aller contre le courant*. Nobody asks of him *to stop* the current, but if we are not to go *against* the popular current of momentary tomfoolery, what in the name of the devil *is* our business? The inhabitants of the *Ville lumière* have proved to evidence that they are 2 millions, "mostly fools" as Carlyle says, but that is no reason why we should be fools too. Let the Parisians turn reactionists if they cannot be happy otherwise—the social revolution will go on in spite of them, and when it's done they can cry out: *Ah tiens ! c'est fait — et sans nous — qui l'aurait imaginé !*

With Nim's love.

Ever yours,

F. E.

Doesn't Paul want any cash?

TRADUCTION

Londres, 4 février 89.

Ma chère Laura,

Les nouvelles concernant *L'Égalité* (nom de mauvais augure : j'espère que ce ne sera pas l'égalité devant la mort !) sont vraiment de bonnes nouvelles, et j'attends impatientement les résultats. Que les blanquistes aient pris conscience des limites de leurs talents journalistiques, voilà qui est assez clair, mais que cette expérience indispensable ait englouti les fonds nécessaires pour un journal, voilà qui est encore plus clair. Tant mieux donc si un autre bailleur de fonds éventuel s'est présenté. Nos amis peuvent faire d'un journal un succès, et ils l'ont prouvé au *Citoyen* et au *Cri*¹ : dans les deux cas, des intrus ont tenté d'exploiter leur succès et ils ont échoué. La composition du comité leur est favorable : les blanquistes leur assurent la majorité pour les questions économiques, et la fraction Hovelacque permettra de tenir en échec les lubies des blanquistes. Mais jusques à quand ces éléments disparates resteront-ils unis ? De toute façon, attendons que tout cela prenne tournure.

Je ne puis voir dans l'élection de Boulanger² autre chose qu'un réveil caractérisé de cette tendance au bonapartisme qui constitue un élément du caractère des Parisiens. En 1798 et en 1848 tout comme en 1889, ce réveil a eu pour cause le mécontentement provoqué par la république bourgeoise, mais cette forme particulière qu'il a prise (l'appel à un sauveur de la société) résulte exclusivement d'un courant chauvin. Or il y a plus grave : en 1798, Napoléon a dû faire un coup d'État pour conquérir ces Parisiens qu'il avait fusillés en Vendémiaire ; en 1889, ce sont les Parisiens eux-mêmes qui élisent un boucher de la Commune. En termes doux, Paris a, au moins provisoirement, abdiqué son titre de ville révolutionnaire ; abdiqué non pas devant un coup d'État victorieux et en pleine guerre comme en 1798, non pas six mois après une défaite écrasante comme en décembre 1848, mais en pleine paix, dix-huit ans après la Commune et à la veille d'une révolution probable. Et personne ne peut donner tort à Bebel quand il dit dans la *Gleichheit* de Vienne³ :

1. En 1882, la rédaction du *Citoyen* était composée de guesdistes. Lissagaray les expulsa et le journal périclita. En 1884, Guesde et son équipe rédigent *Le Cri du peuple*, dont ils seront finalement expulsés à la fin de janvier 1887. (N. R.)

2. A l'élection législative complémentaire du 27 janvier, Boulanger obtint 244.070 voix contre 162.050 à Jacques, candidat cadettiste, et 16.766 à Boulé, candidat socialiste. (N. R.)

3. L'article de Bebel, non signé, parut sous le titre : « Aus Norddeutschland, 29 Jänner » (p. 4) dans la *Gleichheit*, n° 5 du 1^{er} février 1889. (N. R.)

« Les ouvriers parisiens se sont, dans leur majorité, comportés d'une façon tout simplement lamentable : leur conscience socialiste et leur esprit de classe doivent être en bien piteux état pour que 17.000 voix seulement échoient à un candidat socialiste, tandis qu'un polichinelle et un démagogue comme Boulanger en obtient 244.000. » L'impression générale dans notre parti, c'est que, si Floquet a subi une défaite écrasante, nous en avons subi une aussi. La politique de Gribouille est sans aucun doute une politique aussi, mais de quel genre ?

Ma foi, Boulanger sera certainement maître de la France, à moins qu'il ne commette une bourde exceptionnelle et que les Parisiens n'aient plein le dos de lui. Si tout se passe sans qu'on aille à une guerre, ce sera autant de gagné, mais le danger est grand. Bismarck a toutes les raisons de pousser à la guerre, parce que Guillaume fait de son mieux pour démolir l'armée allemande en mettant ses favoris à la place des vieux généraux, et, si on le laisse continuer, les Allemands seront dans cinq ans uniquement commandés par des benêts et des baudets prétentieux. Et comment Boulanger, une fois au pouvoir, pourra-t-il, sans recourir à la guerre, survivre à la déception générale qu'il provoquera forcément ? Cela n'est pas clair pour moi.

Dans tout ce gâchis, c'est une maigre consolation de se dire que les possibilistes se sont discrédités un peu plus vite qu'ils ne l'auraient fait autrement. Mais, puisqu'il en est ainsi, réjouissons-nous-en. Je t'envoie deux numéros de *Recht voor Allen*¹, dans lesquels tu verras comment ils se font traiter par l'homme même qui réclamait leur présence au Congrès. Bernstein aussi leur a passé quelque chose cette semaine dans le *S[ozial]-D[emokrat]*², et même Hyndman n'a pas le courage de prendre fait et cause pour eux dans *Justice*³. En guise de revanche, il écrit dans une lettre à Bax que Paul a travaillé pour Boulanger. Paul pourrait écrire à Bax (5 Canning Road, Croydon) pour lui demander ce que lui-même, Bax, a dit à ce propos dans les bureaux du *Sozial-Demokrat* et qui m'a été répété hier par Joos (un des rédacteurs). J'en serais d'autant plus content que Bax est venu ici hier et n'en a pas soufflé mot devant moi. Je l'ai su seulement après son départ. Paul peut dire à Bax que c'est moi qui le lui ai dit.

Ma foi, j'espère que le nouveau journal sortira; nous devons prendre la situation comme elle est et nous en accommoder. Quand

1. Le n° 25 (2^e année) du 30 janvier 1889 de *Recht voor Allen* contient un article non signé : « Boulanger en Bourgeois-Republick ». Le n° 27 du 1^{er} février imprime la correspondance de Souvarine : « Parijsche Brieven XV ». (N. R.)

2. *Sozialdemokrat* du 3 février 1889, p. 1 : « Boulangers Sieg in Paris. » (N. R.)

3. *Justice*, n° 264 du 2 février 1889, p. 1 : « Boulanger Member for Prias. » (N. R.)

Paul travaillera de nouveau à un journal, il se raidira pour le combat et ne dira plus avec découragement : il n'y a pas à aller contre le courant. Personne ne lui demande d'arrêter le courant, mais, si nous ne devons pas aller *contre* le courant populaire quand il lui arrive d'être stupide, je voudrais diantre bien savoir à *quoi* nous servons. Les habitants de la Ville-Lumière ont prouvé jusqu'à l'évidence qu'ils sont deux millions d' « imbéciles pour la plupart » comme dit Carlyle, mais ce n'est pas une raison pour que nous soyons des imbéciles aussi. Que les Parisiens deviennent réactionnaires si cela manque à leur bonheur, la révolution sociale mûrira malgré eux, et, quand elle sera faite, ils pourront toujours s'écrier : « Ah tiens! c'est fait — et sans nous — qui l'aurait imaginé! »

Amitiés de Nim.

Bien à toi,

F. E.

Est-ce que Paul n'a pas besoin d'argent ?

300. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 11 febr. 89.

My dear Laura,

Well this *Egalité* anyhow is quite a relief after the dear dully deadly *Cri du peuple* (ennuyeux). The last few numbers of that defunct paper were really crushing. Poor Vaillant who can write a very good article when a critical point has been reached, but who is the last man in the world to spin out yarns by the yard day after day — you actually saw him perspire over his daily task, and it was a desponding[?] sight. The involutions, evolutions and circumvolutions of Longuet in his attempts to set himself right (and at the same time wrong) with his Radical ex-friends are at least amusing, and artistically done. Paul's nightwork is really good; though he might have tapé un peu plus dur on Boulanger. Today I had no *Egalité*—perhaps the snow has delayed it. We are six inches deep in it here.

I read your admonition yesterday to Tussy and she pleads guilty. How far she will mind is beyond my cognizance.

Nim was rather out of sorts last week, some sort of derangement of the bowels, but is all right now.

Of *Capital* III vol. I finished section IV yesterday—about 1/3 of the whole cubic part of Ms.

In the *Dispatch* I send you, please note A. Smith on page 2—full

of lies as usual—but it shows what the Possibilists are after. That the Germans are going to their congress is a barefaced lie, and that the Danes, Dutch etc. are, is probably another. Bax told Tussy that Hyndman had sounded him as to what the Germans intended doing in this respect, and Bax asked him: are you then the representative of the Possib[ilists] in London? to which H[yndman] said *he was* and in that capacity wanted the informations. Whereupon Bax said: then you better write me a letter which I can submit to Engels and Bernstein. There the matter rests at present. But you see how busy they are.

Is Paul going to the Hague 28th inst. (Conference)? Bebel and L[ie]bk[necht] are going, from here perhaps Bernstein, I am pressing him to go.

As to the cash, herewith cheque £ 20.—which I hope will pacify M. Vautour.

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 11 février 89.

Ma chère Laura,

Cette *Égalité* est en tout cas un vrai soulagement après ce cher *Cri du peuple* tristement mortel (ennuyeux). Les quelques derniers numéros de ce journal défunt étaient vraiment accablants. Ce pauvre Vaillant peut écrire de fort bons articles quand on arrive dans une période critique, mais c'est vraiment le dernier homme à qui l'on puisse demander de pondre de la copie au jour le jour : tu l'as vu effectivement transpirer sur sa tâche quotidienne et c'était un spectacle déprimant. Les involutions, évolutions et circonvolutions de Longuet¹ dans ses tentatives pour se mettre bien (et en même temps mal) avec ses ex-amis radicaux, sont pour le moins amusantes, et elles sont faites avec art. « Le travail de nuit » de Paul² est vraiment bon, bien qu'il eût pu taper un peu plus dur sur Boulanger. Aujourd'hui je n'ai pas reçu *L'Égalité* : peut-être la neige l'a-t-elle retardée. Nous en avons ici une couche de 15 centimètres.

1. Dans *L'Égalité*, en date du 10 février 1889. Longuet, dans un long éditorial (p. 1/1-IV) intitulé « Que faire ? », reproche aux radicaux leur alliance avec les opportunistes. Ils sont entraînés dans le même immobilisme qu'eux et laissent de côté la grande masse ouvrière qui pose maintenant la question du droit d'existence du capital. (N. R.)

2. *L'Égalité*, en date du 9 février 1889 (p. 1/V-2/1), contient un article de Lafargue « Le travail de nuit », écrit à propos de l'interdiction du travail nocturne pour les femmes, votée récemment à la Chambre. Dans la deuxième partie, Lafargue attaque Boulanger, absent pour le vote de cette loi, malgré ses déclarations affirmant son « amour pour la classe ouvrière » pendant sa campagne électorale. (N. R.)

J'ai lu hier ton admonestation à Tussy, et elle plaide coupable. Dans quelle mesure en tiendra-t-elle compte ? Il m'est impossible de le savoir.

Nim a été assez souffrante la semaine dernière : une espèce de dérangement intestinal, mais elle va bien maintenant.

J'ai fini hier la section IV du troisième volume du *Capital* : environ un tiers de toute la masse du manuscrit.

Dans le *Dispatch*¹ que je t'ai envoyé, prends note de ce que dit A. Smith en page 2 : c'est plein de mensonges comme d'habitude, mais cela montre où les possibilistes veulent en venir. Dire que les Allemands iront à leur congrès, c'est un mensonge impudent, et dire que les Danois, les Hollandais, etc., iront, c'en est probablement un autre. Bax a dit à Tussy que Hyndman l'avait sondé sur les intentions des Allemands à cet égard, et Bax lui a demandé s'il était donc le représentant des possibilistes à Londres. Hyndman a dit que *oui* et qu'il désirait être informé en cette qualité. Sur ce, Bax lui a dit : « Vous feriez mieux alors de m'écrire une lettre que je pourrai soumettre à Engels et à Bernstein. » Les choses en sont là pour le moment. Mais tu vois comme ils s'agitent.

Paul va-t-il à La Haye le 28 courant (conférence²) ? Bebel et Liebknecht y vont. Nous enverrons peut-être d'ici Bernstein, je le presse d'y aller.

Pour l'argent, ci-joint chèque de 20 livres qui, je l'espère, apaisera M. Vautour.

Bien à toi,

F. E.

301. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 5 mars 89.

Mon cher Engels,

Jugez de mon étonnement quand en rentrant de La Haye j'ai trouvé que nous étions mis à la porte de *L'Égalité*³. — M. Roques

1. *The Weekly Dispatch* du 10 février 1889 (p. 2, IV) : « The International Workmen's Congress of 1889. » L'article annonce l'invitation au congrès organisé par les possibilistes et contient les affirmations relevées par Engels. (N. R.)

2. Il s'agit d'une conférence entre les principaux partis socialistes pour la préparation du Congrès International. (N. R.)

3. A partir du 26 février 1889, la liste des membres du comité de rédaction (Daumas, Longuet, Vaillant, Fiaux, Granger, Guesde, Lafargue, Malon) disparaît de la manchette de *L'Égalité*. Elle publie encore à la date du 28 février un éditorial de Lafargue : « L'exposition ». Mais il ne

est un coquin très roublard, ce qui ne l'empêche pas d'être un imbécile vaniteux. Son plan dès le premier jour était d'être le maître du journal et de se poser en véritable directeur politique, il a saisi le premier prétexte pour le mettre en exécution. Dans le contrat on n'avait pas prévu que l'on ne devait employer que des typographes syndiqués, ainsi que le veut l'usage des journaux démocratiques et libéraux. Il emploie des femmes : la différence de prix était de 35 francs par jour ; après une semaine de pourparlers, la rédaction consent à payer sur son salaire la différence entre le prix des femmes et des syndiqués, soit 1.050 francs par mois. — Tout était arrangé le jour de mon départ ; nous n'avions fait cette concession que pour gagner du temps et nous permettre de chercher une autre combinaison. Mais ce qui est désespérant, c'est la manière soumise dont mes collaborateurs ont accepté leur sort. Il n'y a eu de révolte qu'en parole ; il n'y a pas eu de tentative de répondre coup pour coup. De sorte que Roques reste tranquille possesseur des 15 à 16 mille acheteurs de *L'Égalité*, à la grande joie des possibilistes et des radicaux qui se sont bruyamment réjouis de notre disparition¹. Mais tout espoir n'est pas encore perdu, depuis mon retour, je me suis mis en campagne pour réunir les forces dispersées et tâcher de trouver les 60 mille francs nécessaires pour recommencer un nouveau journal. Depuis le boulangisme et les élections du 27, nous montons dans l'opinion, nous sommes le parti qui doit remplacer le radicalisme banqueroutier. Demain, je dois être mis en relation avec un individu qui pourrait mettre 50 mille francs dans l'affaire. J'ai déjà trouvé un imprimeur qui fera des prix exceptionnels et consent à perdre 500 francs par mois pendant un an. Les marchands de papier sont plus durs à la détente. Vaughan est toujours dans les meilleures dispositions, il nous donnera un coup d'épaule, mais il ne veut pas se mettre en avant, les blanquistes avec *L'Homme libre* et *Le Cri du peuple* ont mangé 80 mille francs. C'est raide !

Nous n'avons pas de chance ; Roques nous a étranglés juste au moment où l'on était en bonne voie de réussir. Je comptais sur *L'Égalité* non seulement comme arme politique, mais encore comme ressource pécuniaire et me voilà une fois encore le cul dans l'eau. J'ai gagné à peu près ce que j'ai dépensé pour mon voyage de La Haye. C'est pas gras.

subsiste déjà plus en titre que l'indication : Directeur-administrateur, Jules Roques. Le numéro en date du 3 mars imprime (p. 1/I) une déclaration de la rédaction politique de *L'Égalité* qui « se voit obligée de lui [à M. Roques] refuser toute collaboration ». (N. R.)

1. *Le Parti ouvrier*, en date du 3 mars 1889, imprime (p. 1/III) un article intitulé « *Le Cri du peuple et L'Égalité* » qui se termine par ses mots : « On enterre aujourd'hui *L'Égalité*, le socialisme ne s'en portera que mieux. » *Le Radical* (3 mars 1889, p. 1/VI) consacre aussi un article intitulé « La chute des feuilles » au même sujet, rédigé dans le même ton. (N. R.)

Bebel, Bernstein et Liebknecht se sont admirablement conduits; sans le damné belge de Bruxelles, Volders, on emportait la place et l'on enlevait aux possibilistes le mandat de convoquer le congrès. — Les résolutions, que vous devez connaître, ont été mieux acceptées de nos amis de Paris que je n'espérais : on est tellement monté contre les possibilistes que j'avais peur d'être accusé d'avoir fait trop de concessions. Probablement les possibilistes vont refuser de se conformer aux résolutions de la conférence, et la victoire nous restera.

Avez-vous vu la dernière bêtise du ministère, de poursuivre Déroulède pour la souscription en faveur d'Atchinov¹. On l'accuse de compromettre les relations avec la Russie, et voici *Le Nord*, l'organe officieux du tsar, qui au contraire prétend que sa souscription était une sorte de réparation. On a voulu frapper Boulanger, et le tout va tourner en sa faveur, comme dans l'affaire Caffarel, qui entreprit contre Boulanger se termina par la découverte des tripotages de Wilson, Grévy et Cie. Comment peut-on avec des imbéciles pareils lutter contre le boulangisme? Tous les jours, ils commettent fautes sur fautes et travaillent à augmenter sa popularité. — Boulanger annonce qu'il se présentera dans tous les départements; il sera élu 300 ou 400 fois. — Les perquisitions dans les locaux de la Ligue des patriotes avaient pour but de découvrir le nom des fonctionnaires et des militaires boulangistes. Il paraît que le gouvernement est épouvanté des découvertes qu'il fait. Le nombre des boulangistes honteux est incalculable: ils n'attendent qu'une occasion pour se manifester.

Quel triomphe pour Parnell² mais quelle chance pour le *Times* que le suicide de Pigott. Le *Times* aura de la peine à se relever de ce coup, car maintenant Parnell va se retourner et le poursuivre

1. Dans le manuscrit : Artrichoff. — L'aventurier russe Atchinov, à la tête d'une centaine de cosaques, avait débarqué avec des armes sur la côte française des Somalis, dans le dessein de réunir les Abyssins coptes à la religion orthodoxe russe. Il eut assez vite des difficultés avec les autorités françaises d'Obock. Le 17 février, l'amiral Olyr lui fit une dernière sommation d'avoir à rendre ses armes. Devant le refus d'Atchinov, l'amiral fit tirer quelques coups de canon sur Sagallo, qui firent cinq victimes.

A la nouvelle de cet incident, la Ligue des patriotes publia une adresse signée Laguerre et Déroulède, accusant la République française d'avoir fait « verser le sang russe par des mains françaises » et ouvrit une souscription pour les blessés de la mission Atchinov. A la suite de ce manifeste, des perquisitions eurent lieu au siège de la Ligue et chez Déroulède, et des poursuites furent engagées. (N. R.)

2. Le *Times* avait publié un certain nombre de lettres émanant, prétendait-il, du leader irlandais Parnell et qui lui avaient été remises par Pigott. Parnell intenta un procès au journal au cours duquel il démontra que ces lettres étaient des faux fabriqués par Pigott. Celui-ci s'enfuit à Paris, puis à Madrid, où il se suicida à l'arrivée de la police qui venait l'arrêter à la requête du gouvernement anglais. (N. R.)

en dommages et intérêts; et c'est la ruine. Le *Standard* et les autres journaux doivent être enchantés de cette déconfiture.

Depuis une dizaine de jours, Laura est terriblement enrhumée; c'est ce qui l'a empêchée de vous écrire. Il a fait un temps terrible, vent, neige et froid.

Amitiés à tous et bien à vous.

P. LAFARGUE.

302. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 12 mars 89.

Mon cher Lafargue,

Les poss[ibilistes] se sont conduits comme il faut — à eux et à nous¹. J'avais peur qu'ils n'acceptent* — sous réserves, en apparence insignifiantes, mais qui leur auraient suffi pour embrouiller toute l'affaire. Heureusement ils paraissent trop engagés dans la voie une fois choisie, l'exploitation financière de leur position dans le Conseil municipal. Cette fois ils se sont donné le coup de grâce.

Quant aux 50.000 francs du C[onseil] M[unicipal], ils les auront probablement, vous ne l'empêcherez pas². Qu'ils fassent leur congrès avec cet argent, peu importe, tout l'argent du C[onseil] M[unicipal] de Paris ne suffira pas pour fabriquer un congrès socialiste excepté pour rire.

Les Allemands ont fait assez de concessions, ils n'en feront guère plus. Les Hollandais ont été directement attaqués par les poss[ibilistes], les Suisses et les Danois vont avec les Allemands et les Belges sont divisés, car si les Bruxellois sont comme vous dites poss[ibilistes] dans l'âme, les Flamands valent beaucoup mieux, il s'agit seulement de les faire sortir du cercle de l'influence bruxelloise. Jusqu'à présent, ils ont laissé leur politique étrangère entièrement dans les mains des Bruxellois, cette fois cela pourrait bien changer.

1. Invités à prendre part à la conférence de La Haye, le 28 février, les possibilistes refusèrent de s'y faire représenter, prétendant qu'ils étaient les seuls habilités à convoquer le congrès international. (N. R.)

* Dans le manuscrit : acceptaient. (N. R.)

2. Le groupe possibiliste du Conseil municipal avait demandé une subvention de 50.000 fr. pour l'organisation du congrès ouvrier international. (N. R.)

Le grand malheur, c'est que vous manquez de journal en ce moment décisif. M. Roques est un imbécile qui jette son argent par la fenêtre. Sa rédaction actuelle lui coûtera dix fois les 35 francs par jour pour cause desquels il a laissé partir la seule rédaction qui aurait pu faire [de] son journal un succès. Mais cela n'empêche pas que cette affaire ne soit arrivée au moment le plus inopportun.

Si vous avez invité la League ¹ à la Conférence, sans inviter la Fédération ² d'ici, comme je dois le conclure de votre lettre, c'est une faute. Il fallait où les laisser de côté tous les deux, ou les inviter tous les deux. D'abord la Féd[ération] est certainement plus importante que la League, et puis cela leur donne le prétexte de dire que toute la conférence a été arrangée à leur insu. Hyndman, vis-à-vis de vous tous, n'aurait pas fait de mal, au contraire; bien qu'il se dise l'agent des poss[ibilistes] ici *pour la matière du congrès*, il n'a pas osé les défendre dernièrement dans son journal, il les a même grondés, quoique bien doucement, et Bernstein, qui connaît tout cela, l'aurait maintenu dans les limites du propre. Mais c'était l'affaire des Allemands de convoquer la conférence, et Liebk[necht] a, comme toujours, agi — ou omis d'agir — sous le coup de quelque impulsion momentanée.

J'envoie votre lettre à Bernstein pour en profiter pour le numéro du journal qui paraîtra jeudi. Je dois écrire encore par ce courrier à Liebk[necht] — ainsi je finis. Je vous remets ci-inclus un chèque de £ 20 — qui j'espère vous tirera momentanément de la gêne.

Embrassez Laura pour moi. — J'espère que son rhume a disparu.

Bien à vous,

F. E.

303. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Le 21 mars 89.

Mon cher Lafargue,

Vous avez raison tous les deux, vous et Bebel, et la chose est bien simple.

On a résolu à la Haye que — au cas où les poss[ibilistes]

1. C'est-à-dire la Socialist League. (N. R.)

2. C'est-à-dire la Social Democratic Federation. (N. R.)

*. Cette lettre est reproduite ici dans le texte publié par *Le Populaire de Paris* du 29 novembre 1920. (N. R.)

n'accepteraient pas les conditions posées, les Belges et les Suisses prendraient l'initiative de la convocation d'un congrès à Paris, et qu'on ferait une déclaration commune contre les poss[ibilistes]; ce congrès siégerait à la fin de septembre.

Cela a été résolu — si vous étiez absent — en présence de Bonnier qui était votre interprète pour l'allemand et qui doit le savoir. Les Belges ont expressément consenti.

Maintenant, si les Belges, les Suisses prennent l'initiative, ce sera votre organisation qui sera chargée de l'organisation et de tous les préparatifs, de sorte que vous aurez tout ce que vous demandez, mais ayez donc un peu de patience.

Si vos groupes sont aussi déraisonnables que les poss[ibilistes], ce sera leur propre faute si le tout finit par un succès des possiblistes.

Il s'agit de faire échouer le congrès des poss[ibilistes]. Cela est en bon train si votre impatience ne gâte pas tout.

Les poss[ibilistes] ont été mis dans le tort devant le monde. Maintenant, gardez-vous de ne pas vous mettre dans le tort, vous aussi, en ayant l'air de vouloir commander aux socialistes des autres nations.

Les Belges ou doivent s'exécuter ou ils se mettront dans le tort aussi. Je vous prie de ne pas leur faire de prétexte plausible pour se tirer de l'embarras.

Si les Belges ne s'exécutent pas, le dernier mot n'est pas encore dit, du moins c'est ce que je crois; pourvu que vous ne gâtiez pas votre propre affaire en agissant inconsidérément.

Votre congrès ne pourra se tenir le 14 juillet, cela est certain, ou bien vous le tiendrez tout seuls. Je ne discute pas la convenance de telle ou telle date, mais enfin il paraît que cela a été résolu à La Haye et vous ne ferez pas changer cela quoi que vous fassiez.

En négociations, on ne peut avoir tout ce qu'on veut. Les Allemands eux aussi ont dû céder sur bien des points pour assurer une action commune. Prenez donc ce qu'on vous offre, c'est en substance tout ce que vous êtes en droit de demander, et cela, à moins de fautes de votre part, amènera l'exclusion internationale des Poss[ibilistes] et votre recognition¹ comme les seuls soc[ialistes] français avec lesquels on est en relation.

La faute a été qu'on ne vous a pas donné officiellement copie de la résolution prise à La Haye à cet égard. Mais vous savez ce n'est pas la première fois qu'on agit si négligemment aux conférences internationales.

Bien à vous,

F. E.

1. Reconnaissance. (N. R.)

Ci-joint *Justice* ¹.

Nous préparons une réponse où les intrigues des Poss[ibilistes] seront exposées devant les Anglais. Vous voyez nous faisons tout notre possible, mais tout cela sera sans résultat si vous êtes aussi entêtés que les Poss[ibilistes].

304. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 23 mars 89.

Mon cher Lafargue,

Il est positif qu'à La Haye on soit convenu : que, au cas où les poss[ibilistes] ne s'exécuteraient pas, les Belges et les Suisses, les deux nations neutres, convoqueraient le congrès; *qu'une déclaration commune serait publiée contre les poss[ibilistes]*; et que le congrès serait convoqué pour fin septembre à Paris.

Bernstein me dit qu'il vous a dit cela, et du reste il me paraît impossible qu'une chose de cette importance ait pu se passer sans que vous en ayez la moindre connaissance. Et Bonnier, me dit B[ernstein], était présent, si vous ne l'étiez pas.

Maintenant si nous voulons mener la chose à bonne fin, il est absolument nécessaire que *tous* se soumettent à ce qui a été résolu.

Vous pouvez très bien laisser l'initiative de la convocation aux Belges et Suisses; un congrès *international* peut très bien se réunir sans convocation de la part des *soc[ialistes]* de la *localité* où il se tiendra. Il est certain que la véritable besogne, l'organisation et la préparation, sera entre vos mains, et cela doit vous suffire. Si vous demandez davantage, vous n'aurez pas de congrès du tout, et les Poss[ibilistes] sortiront vainqueurs de la lutte, devant toute l'Europe ils auront *leur* congrès qui sera alors *le seul congrès international ouvrier de l'année*.

1. Il s'agit du n° 270 du 16 mars 1889 qui contient un article contre le congrès international de Paris, intitulé : « The German « official » social-democrats and the International Congress in Paris. » (N. R.)

*. Cette lettre, publiée pour la première fois dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et Engels (t. XXVIII, p. 91-93), reproduit le texte du déchiffrement de l'original en français qui a été mis à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

Si la chose était encore à discuter, moi je pencherais pour votre opinion que le congrès se tint à côté de celui des poss[ibilistes], même au risque d'une bataille avec eux. Mais on a été d'avis de le tenir en septembre, et cela a été résolu. Il n'y a pas à revenir là-dessus, et si vous insistez, vous tiendrez un congrès à vous seuls, à la risée de l'Europe et au grand plaisir des possibilistes.

De l'autre côté j'ai écrit à Bebel qu'il n'a pas le droit de vous poser un ultimatum, et de dire : si les Belges trahissent la parole donnée, nous sommes libres et nous ne viendrons pas au congrès; qu'eux aussi les Allemands sont engagés trop loin pour se retirer de la sorte, et que la retraite des Belges, *si elle se faisait*, ce que nous ne savons pas, ne délierait pas les autres de leurs obligations mutuelles. Bebel est un homme d'un grand sens commun et j'ai tout lieu de croire qu'il se ravisera, à moins que vous ne fassiez de ces nouvelles difficultés, et tâchiez de revenir sur les résolutions une fois prises à La Haye.

La chose est dans la meilleure voie et ne peut être *gâtée que par vous*.

Même supposons que les Belges se retirent; alors les Suisses seuls convoqueraient, et comme ils agiraient comme l'organe des autres nationalités le succès serait assuré.

Mais il n'y a qu'un moyen de délier les Belges, ou de leur donner un prétexte pour rompre foi, c'est * que vous autres Français agissiez [à l'encontre des résolutions de La Haye, et soyez les premiers à y contrevenir. Si vous vous y conformez je suis presque certain que les Belges les subiront, et alors *les possibilistes sont isolés* — ce qui est après tout le grand objet à poursuivre.

Notre réponse aux attaques de *Justice*¹ (nécessaire depuis que le *Sozialdemokrat* est établi à Londres) est imprimée, je vous envoie par le même courrier 6 exemplaires sous bande, dont 1 pour Laura, Longuet et Vaillant. Lundi la chose sera répandue sur toute la surface de Londres et distribuée à toutes les réunions socialistes, et envoyée en province. MM. les possibilistes et M. Hyndman s'en souviendront je l'espère.

L'attaque de *Justice*, vous devez l'avoir, je crois l'avoir envoyée dans ma dernière.

Maintenant je vous le répète : soyez raisonnable, exécutez fidèlement ce qui a été résolu, ne rendez pas impossible à vos meilleurs amis de vous soutenir, « give and take² », prenez la position gagnée à La Haye pour point de départ comme une première position emportée sur l'ennemi et comme base de future succès. But do not force down the throat of the other nationalities

* Dans la photocopie du déchiffrement : ce. (N. R.)

1. En réponse aux attaques de *Justice* (voir note 1, p. 221) parut sous la signature de Bernstein une brochure revue par Engels et intitulée : *The International Workingmen's congress of 1889. A reply to Justice*. (N. R.)

2. Donnez et prenez. (N. R.)

things which they certainly will not swallow ¹. Je vous le dis, vous avez gagné la bataille à demi, si vous la perdez maintenant, c'est votre faute à vous seuls.

Bien à vous,

F. E.

305. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 23/3/89.

Mon cher Engels,

C'est bien dommage que je n'aie pas été mis au courant à La Haye de la résolution prise au sujet de la convocation du congrès : cela aurait évité bien des embrouillements. Lundi le comité organisateur va se réunir, je tâcherai d'arranger l'affaire ; mais ce sera dur, car on est pressé d'affirmer notre congrès, en opposition à celui des possibilistes. (Ils se remuent comme des diables, une lettre de Madrid m'annonce l'arrivée du possibiliste André Gely, qui va là-bas recruter des adhésions : on me dit qu'il n'y a rien à craindre, excepté du côté de la société des *tres classes de vapor* (mécaniciens) qui est possibiliste sans le savoir.)

Il faut que de votre côté vous engagiez les Allemands à mettre l'épée dans les reins des Belges et à tâcher de fixer le plus tôt possible la date du congrès : il faudrait choisir le mois d'août.

Bebel dans sa lettre dit qu'il serait ridicule de tenir un autre congrès international si les possibilistes organisent leur congrès. — Au contraire nous devons profiter de l'occasion pour faire voir la différence. — L'exposition nous offre une chance exceptionnelle d'avoir une grande représentation de France et de l'étranger, nous ne devons pas la laisser échapper.

Quels imbéciles que nos gouvernants ! Les poursuites contre la Ligue des patriotes ² redoublent l'enthousiasme boulangiste.

1. Mais n'obligez pas les autres nationalités à ingurgiter des choses qu'elles n'avalent certainement pas. (N. R.)

2. Les perquisitions avaient continué au siège de la Ligue des patriotes ainsi qu'au domicile des ligueurs. Des commissions rogatoires avaient été envoyées en province. (N. R.)

Jusqu'ici Boulanger seul était signalé à l'engouement populaire, il aura dorénavant une cour de martyrs à peu de frais. — Les krach du Comptoir d'escompte ¹ et du Panama sont des atouts dans le jeu de Boulanger : il bénéficie de tous ces troubles économiques, qui auraient dû profiter au socialisme. Il est vrai que lorsqu'il sera au pouvoir les difficultés commenceront, car il ne pourra arrêter la crise économique; il songera à la guerre; la Russie l'y poussera : mais la déclaration de la guerre ouvrira peut-être l'ère révolutionnaire. La guerre, c'est la nation armée. A Paris et dans beaucoup de villes il y aura des troubles et des tentatives d'organisation de gouvernements révolutionnaires.

Comme avant 1848 la colère grandit contre les Rothschild qui personnifient la Haute Banque. De tous les côtés on entend des plaintes; ils sont les boucs émissaires des méfaits de la finance. Cette colossale fortune privée est un cauchemar. Les boulangistes attisent les colères ainsi que vous le verrez par *La Cocarde* ²; il faudra bien que Boulanger au pouvoir fasse quelque chose contre la finance; ça lui coûtera cher.

Je vous parle de *Boulanger au pouvoir*; je vous exprime la conviction générale, même celle de ses adversaires qui sont convaincus que tout ce qu'ils feront ne l'empêchera pas d'arriver. — Millerand que je voyais ce matin pour Dormoy poursuivi, me disait : « il n'y a qu'un seul moyen de lui barrer la route, l'assassinat ». Mais ils n'en sont pas capables, bien qu'ils y pensent.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. A la suite de spéculations malheureuses sur les métaux, le Comptoir d'escompte fut en difficultés. Son directeur, M. Denfert-Rochereau, se suicida le 5 mars, ce qui provoqua la panique chez les épargnants. Malgré l'aide des grands établissements de crédit et surtout de la Banque de France, la Société du Comptoir d'escompte fut déclarée en liquidation le 17 mars. La Société du Panama l'était déjà. (N. R.)

2. Le journal boulangiste *La Cocarde* menait systématiquement une campagne de panique, imprimant toutes les 20 lignes un placard : « A bas les voleurs ! » A partir du numéro en date du 19 mars, ce journal imprime chaque jour un article de Mermeix dénonçant les scandales financiers et s'en prenant à Rothschild. Le numéro du 23 mars comporte un éditorial de Le Hérisse : « Ne touchez pas à Rothschild ! » et un article de Mermeix (p. 1/IV/VI) : « Qu'on le décore ! » (N. R.)

306. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 25 Mars 89.

Mon cher Lafargue,

Vous parlez d'un congrès en août. Vous savez cependant que la conférence a résolu de le tenir *fin sept[em]bre*. Je vous le répète : si vous déviez de la largeur d'un millionième de millimètre de ce qui a été agréé par tous à La Haye, vous donnez le prétexte aux Belges de se retirer, et alors comme Bebel vous l'a dit, tout est compromis. Je veux bien insister auprès des Allemands pour qu'on pousse les Belges, mais je n'agirai qu'au moment où je sais positivement que vous autres Français, tout aussi bien que les autres, acceptez franchement les résolutions de la conférence. Autrement on me dira, et avec raison : comment peux-tu nous demander de nous engager pour des gens qui ne respectent pas les engagements pris ?

Ainsi donc : ou vous aurez le congrès tel qu'il a été résolu à La Haye, ou vous n'en aurez pas du tout. Et le jour même où j'ai l'assurance que vous autres, Parisiens, vous acceptez franchement et sans réserve les résolutions prises, ce jour-là je pourrai agir et j'agirai.

Il ne s'agit pas de savoir ce qui serait mieux, d'août ou de septembre — la question est tranchée, et l'élever de nouveau c'est donner gain de cause aux poss[ibilistes].

Quant à Boulanger, je suis presque sûr moi-même que vous aurez à le subir, et que cet imbécile de Rochefort ¹, s'il ne se fait pas entièrement canaille, pourra, en récompense de ses services, se voir de nouveau en Calédonie. Les Français ont de temps en temps des périodes bonapartistes, et celle-ci est encore plus houleuse que la dernière. Ils subiront les conséquences de leurs propres actions, c'est la loi de l'histoire, et ils les subiront probablement au centenaire de leur grande révolution. C'est là l'ironie de l'histoire. Le beau spectacle auquel on convoque l'univers — de voir la France célébrer le jubilé de la révolution en s'agenouillant devant cet aventurier !

Sans doute il saignera la haute finance, mais seulement pour payer les dettes de sa campagne dictatoriale et pour récompenser sa bande. Et l'argent de la haute finance ne suffira pas. Comme

1. Henri Rochefort, qui s'était illustré sous le Second Empire par sa haine contre Napoléon III et avait été déporté en Nouvelle-Calédonie après la Commune, était un des soutiens les plus énergiques de Boulanger et avait mis à sa disposition son journal, *L'Intransigeant*. (N. R.)

Marx dit de Boustrapa¹, il devra voler l'argent de toute la France pour, de cet argent, acheter toute la France. Et vous, il vous écrasera.

Quant à la guerre, c'est pour moi l'éventualité la plus terrible. Autrement je me ficherais pas mal des caprices de Mme la France. Mais une guerre où il y aura 10 à 15 millions de combattants, une dévastation inouïe, seulement pour les nourrir, une suppression forcée et universelle de notre mouvement, une recrudescence des chauvinismes dans tous les pays, et à la fin un affaiblissement dix fois pire qu'après 1815, une période de réaction basée sur l'inanition de tous les peuples saignés à blanc — tout cela contre le peu de chances qu'il y a que de cette guerre acharnée résulte une révolution — cela me fait horreur. Surtout pour notre mouvement en Allemagne qui serait terrassé, écrasé, éteint par la force, tandis que la paix nous donne la victoire presque certaine.

Et la France ne pourra faire une révolution pendant cette guerre sans jeter sa seule alliée, la Russie, dans les bras de Bismarck et se voir écrasée par une coalition. Le moindre mouvement révolutionnaire serait une trahison envers la patrie.

Comme la diplomatie russe rira!

Bien à vous,

F. E.

307. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 27 mars 89.

Mon cher Lafargue,

Vous savez ce que dit Hegel : toute chose qui a été gâtée a été gâtée pour les meilleures raisons possibles. Et vos Parisiens se donnent la plus grande peine pour le prouver. Voici la situation :

Après la mort du *Socialiste*, votre Parti avait disparu de la scène internationale. Vous aviez abdiqué, vous étiez morts pour les autres partis socialistes à l'étranger. C'était entièrement la faute de vos ouvriers qui ne voulaient pas lire et soutenir un des meilleurs

1. Surnom de Napoléon III. (N. R.)

*. Cette lettre est publiée partiellement dans *Le Populaire de Paris* du 29 novembre 1920. Nous en donnons ici le texte intégral tel que le déchiffrement nous en a été communiqué par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou qui est en possession de l'original. (N. R.)

organes que le Parti ait jamais eus. Mais après avoir tué votre organe de communication avec les autres socialistes, ils ne pourront éviter de subir les conséquences naturelles de leur manière d'agir.

Les poss[ibilistes], restés seuls en possession du champ de bataille, ont profité de la situation que vous leur avez faite; ils ont eu des amis — Bruxellois et Londoniens — à l'aide desquels ils ont posé devant le monde comme les seuls représentants des socialistes français. Ils ont réussi à attirer à leur congrès les Danois, les Hollandais, les Flamands. Et vous savez la peine que nous avons eue à nullifier les succès obtenus par eux. Maintenant les Allemands vous offrent l'occasion, non seulement de rentrer en scène avec éclat, mais de vous voir reconnus, *par tous les partis organisés de l'Europe*, comme les seuls socialistes français avec lesquels ils veulent fraterniser. On vous offre l'occasion d'effacer d'un seul coup l'effet de toutes les fautes commises, de toutes les défaites subies, de vous réhabiliter dans la position que mérite votre intelligence théorique, mais qu'a compromise votre tactique erronée, on vous offre un congrès où paraîtront tous les partis ouvriers véritables, *même les Belges*; on vous offre la chance d'*isoler les poss[ibilistes]* de sorte qu'ils devront se limiter à un *bogus Congress* ¹. Enfin on vous offre bien plus que, vu la position que vous vous étiez faite, vous n'étiez en droit d'espérer. Eh bien! vous saisissez des deux mains? Pas du tout, vous faites l'enfant gâté, vous marchandez, vous demandez davantage, et quand enfin on réussit à vous faire accepter ce qui est convenu par tous, vous ajoutez des insinuations qui mettent en danger tout ce qu'on a obtenu pour vous.

Ce dont il s'agit pour vous, c'est qu'*il y ait un congrès* — et à Paris — où vous serez reconnus par tous, comme le seul parti socialiste français admis internationalement; et que, par contre, le congrès des Poss[ibilistes] soit un « bogus Congress », en dépit de tout l'éclat que pourront lui donner le 14 Juillet et les fonds secrets. Tout le reste est secondaire et moins que secondaire. Pour vous remettre sur vos jambes, il faut que votre congrès se réunisse et peu importe alors qu'aux yeux du public bourgeois ce soit un four. Pour regagner votre position en France, vous avez besoin, en première ligne, de la « reconnaissance » ² internationale et de la condamnation internationale des poss[ibilistes]. On vous l'offre — et vous faites la moue!

Je vous l'ai dit, je crois que pour l'effet *en France*, votre date vaut mieux. Mais alors, il fallait exposer cela à La Haye. Ce n'est pas la faute aux autres si au moment décisif vous êtes entrés dans la pièce voisine et tout s'est passé sans vous.

Et j'ai exposé consciencieusement votre argumentation à Bebel

1. Congrès fantôme. (N. R.)

2. Reconnaissance. (N. R.)

en le priant de la prendre en considération sérieuse; mais j'ai dû ajouter que dans mon opinion la réunion du congrès, n'importe à quelle date, devait rester assurée, et que toute démarche qui mettait en danger cette réunion serait un faux pas. Vous n'ignorez pas qu'en ouvrant la question des dates, on va s'embarrasser dans des discussions et dissensions interminables, et que probablement vers la fin d'octobre on pourra espérer de réunir toutes les voix sur la date du 14 Juillet — si toutefois on s'accorde sur une nouvelle date quelconque sans une nouvelle conférence qui assurément n'aura pas lieu.

Et alors vous me dites avec une naïveté toute parisienne : « on attend avec impatience la fixation de la date du congrès international! » Mais la date *était fixée* fin septembre et le même « on » (qui « attend », etc...) — ce même « on » veut renverser cette date et ouvrir un débat nouveau! « On » devra attendre jusqu'à ce que les autres aient pris connaissance des nouvelles propositions de ce même « on », les aient discutées et se soient mis d'accord là-dessus, si toutefois tel accord sera possible!

« On attend aussi la protestation des Belges. » Mais ce ne sont pas les Belges qui protestent seuls, tous ont pris la résolution de protester en commun. Cette protestation serait probablement déjà en route si vous n'aviez pas remis tout en question par la demande de changer la date. Et tant qu'on ne sera pas d'accord là-dessus, il ne sera rien fait.

Acceptez donc ce qu'on vous offre, c'est bien le point décisif : la victoire sur les poss[ibilistes]. Ne mettez pas en danger la réunion du congrès, ne donnez pas de prétexte aux Bruxellois de se tirer d'affaire, de tergiverser et d'intriguer : n'embrouillez pas de nouveau tout ce qui a été gagné pour vous. Vous ne pouvez pas avoir tout ce que vous désirez, mais vous pouvez avoir la victoire.

Ne poussez pas les Allemands qui font tout pour vous, au point où ils devront désespérer d'agir avec vous en commun. Retirez votre demande de changement de date, agissez en hommes, et non pas en enfants gâtés *who want to eat their cake and to have it*¹ — sans cela je crains qu'il n'y aura pas de congrès, et les poss[ibilistes] se moqueront de vous, et avec raison.

Bien à vous,

F. E.

Naturellement j'ai écrit à Bebel que vous *acceptez toutes les résolutions de La Haye*, mais il dira qu'après tout vous remettez tout en question.

Je n'ai pas trouvé Bernst[ein], je ne puis donc vous envoyer les adr[esses] suisses que demain.

Notre pamphlet commence à faire son effet ici.

1. Littéralement : Qui veulent manger leur gâteau et l'avoir encore. La locution française équivalente serait : qui veulent avoir le drapeau et l'argent. (N. R.)

308. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 1^{er} avril
(La St Bismarck) 1889.

Mon cher Lafargue,

Si cette affaire du congrès n'est bonne à autre chose, elle est pour moi une excellente leçon de patience, vertu où je ne brille guère. A peine a-t-on réussi à écarter une difficulté que voilà, vous en élevez une nouvelle, et vous vous fâchez à propos de rien. J'ai de nouveau interrogé Bernstein à * la parole duquel je puis me fier entièrement et il m'assure de nouveau qu'aucune résolution n'a été prise *subrepticement* en votre absence. C'est absurde de croire qu'on ait voulu vous cacher quelque chose. Si par hasard vous étiez absent, Bonnier était là, qui par-dessus le marché comprenait aussi tout ce qui se disait en allemand. Et jusqu'à nouvel ordre je dois croire qu'il était assez prévenu pour pouvoir vous informer, autrement que diable faisait-il là-bas ? Surtout comme j'ai appelé votre attention plus d'une fois sur ce point que B[ebel] était ou devait être parfaitement informé, et que vous n'y avez jamais répondu, encore moins contredit.

A quoi mèneront toutes ces querelles d'Allemand, sinon à rendre impossible tout congrès et à faire parader en vainqueurs, devant le monde entier, messieurs Brousse et Cie ?

Que les Allemands n'aient pas envie de s'exposer à un conflit à poings et cannes avec les poss[ibilistes], protégés et secourus par la police, et d'être assommés comme Prussiens et bismarckiens par le gobe-mouche parisien, courageux comme celui de toutes les grandes villes quand il est [à] dix contre un, tout cela je [le] conçois. Nous savons par expérience, au temps des lassaliens, combien peu profitable est la lutte corps à corps avec un parti rival lorsque ce parti est en alliance avec la police et le gouvernement — et cela se passait sur notre propre terrain. Vous ne pouvez certainement pas leur en vouloir s'ils hésitent avant de s'engager dans une lutte semblable sur un terrain où le seul cri de prussien ou d'agent de Bismarck suffit pour ameuter contre eux la foule ignorante, avide de faire preuve de son patriotisme à bon marché. Et bien que je croie, personnellement, que l'effet du congrès en *Juillet* serait bien plus grand qu'à toute autre date,

* Dans le manuscrit : sur. (N. R.)

je n'ai pas le droit de dire à L[iebknecht] ou à B[e]bel qu'en y consentant ils ne s'exposeraient pas à ce danger.

Dans tous les cas vous voyez que votre congrès en Juillet est une impossibilité. Plus vous insisterez, moins vous obtiendrez. La majorité est contre vous et si vous voulez coopérer avec elle il faut se soumettre. Vous demandez tout et vous n'aurez rien. Qui trop embrasse mal étreint. Songez donc que les Allemands, les Hollandais, les Danois peuvent très bien se passer d'un congrès, mais que *vous* ne le pouvez pas. Il vous le faut ce congrès sous peine de disparaître pendant des années de la scène internationale.

Si vous aviez le moindre petit organe qui donnerait signe de vie ! Le parti le plus faible dans les autres pays a son organe hebdomadaire, et vous n'avez rien qui fasse acte de présence, qui vous mit en relation régulière avec les autres. C'est qu'il vous fallait ou un journal quotidien ou rien du tout. Voulez-vous répéter la même faute à propos du congrès ? Avoir tout ou rien ? Eh bien vous n'aurez rien, et personne ne parlera plus de vous, et [dans] six mois d'ici Boulanger se charge du reste, et vous éteint, vous et les possibilistes.

Je ne sache pas qu'Antoine ¹ ait jamais fait autre chose au Reichstag que de protester. De son point de vue il ne pouvait agir autrement.

Les radicaux sont fous. Vouloir tuer Boul[anger] par un procès ², croire que le courant du suffrage universel (tout bête qu'il soit) changera en conséquence d'une condamnation politique, cela est le comble de la bêtise. Vous l'aurez tout de même, ce bon Boulanger qu'il vous faut, et les socialistes seront les premières victimes. Car un premier Consul doit être impartial, et pour chaque saignée qu'il applique à la bourse, il mettra un nouveau frein au prolétariat, pour tenir la balance. Si ce n'était pas pour la guerre, cette nouvelle phase serait bien amusante, elle ne durerait pas longtemps, et il y aurait de quoi rire.

Bien à vous,

F. E.

1. On suppose qu'il s'agit ici de Bebel. (N. R.)

2. Le nouveau gouvernement Tirard va entreprendre une action en justice contre Boulanger pour atteinte à la sûreté de l'État, et la Haute Cour se réunira le 12 avril. (N. R.)

309. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 10 avril 89.

Mon cher Lafargue,

Je viens de voir Bonnier, nous avons discuté la situation.

Comme je m'y attendais, votre demande de changer la date du congrès a porté le désordre partout. Liebk[necht] déclare dans la presse de Berlin qu'il n'y a guère à espérer que le congrès se tienne cette année à Paris et qu'on fera bien de le tenir l'année prochaine en Suisse. La presse suisse saisit cette idée avec enthousiasme. Bebel paraît dégoûté de tant de difficultés, et prêt à abandonner tout à Liebknecht. Et les Belges ne leur répondent pas, ni à B[ebel] ni à L[iebknecht].

Heureusement nous avons le secret des Belges. Anseele qui est honnête l'a écrit à Bernstein; ils vont soumettre les résolutions de La Haye à leur congrès national à Jolimont, 22 avril, et leur conseil national n'agira qu'après autorisation par le congrès. Voilà comment ces bons Bruxellois entendent l'action internationale.

La chose est transparente. Les possibilistes de Bruxelles gagnent ainsi tout un mois pour transiger et intriguer avec les poss[ibilistes] de Paris; au congrès de Jolimont, ils présenteront une proposition de Brousse et Cie, offrant quelques concessions plus ou moins dérisoires (selon la situation du moment), les Belges accepteront et proposeront aux autres de se contenter de ces grandes et généreuses concessions. Et comme la masse est toujours pour la conciliation, et comme les petites nationalités sont folles après les congrès, les Hollandais, les Danois, les Suisses même, les Américains, et qui sait? peut-être Liebk[necht] aussi, se déclareront en faveur de l'union et du congrès de Paris 1889, sauf à aller se griser de nouveau en Suisse en 1890. Car ceci est certain: si l'idée gagne du terrain que le congrès anti-possibiliste de Paris 1889 est abandonné, les poss[ibilistes] ont gain de cause et tout le monde ira chez eux, sauf, probablement, les Allemands seuls.

C'est ce que je vous ai dit dès le commencement. Vous vouliez tout et vous risquez de n'avoir rien.

*. Cette lettre, parue pour la première fois dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et Engels (t. XXVIII, p. 99-102), est publiée ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

Il y a encore une chance de sauver la situation, et nous l'avons résolument saisie.

Notre brochure a fait un effet immense ici comme je vous l'ai dit. Vous devez avoir reçu une lettre du comité des Trades Unionists rebelles qui se sont adressés à Bernstein et autres aussi. Bien qu'ils penchent vers le congrès poss[ibiliste], ils sont douteux encore. Et dans la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] il y a des éléments rebelles, sans cela Hyndman n'aurait pas écrit l'article de samedi dernier ¹. Nous avons donc ébranlé la réserve des poss[ibilistes], et il s'agit de poursuivre l'avantage.

Bernstein a donc écrit à *Justice* que, vu le style plus conciliant de ce journal, il déclare — en son nom personnel seul — que peut-être il n'est pas encore trop tard d'arriver à une entente; que si la *Justice* désire tant cette entente, elle n'a qu'à presser les poss[ibilistes] d'accepter *purement et simplement* les résolutions de La Haye; mais *sans délai*; que sur ces deux points : l'admission de tous sur un pied égal, sauf ratification par le congrès, et la souveraineté du congrès, aucune transaction n'est possible; c'est à prendre ou à laisser; mais que, si les poss[ibilistes] acceptent de suite, il fera de son mieux pour faciliter l'accord général.

Lui et Tussy sont allés voir Hyndman lundi soir pour lui remettre cette réponse qui sera insérée ². Ils ont profité de l'occasion pour lui faire comprendre qu'ils connaissent la situation à l'étranger mieux que lui et, en Angleterre, tout aussi bien que lui, et qu'il n'a pas de chance de les bernier de ses farces habituelles. Ils lui ont dit que s'il y a deux congrès, le nôtre aura en dehors des Allemands, Hollandais, Belges, Suisses, aussi les Autrichiens, Danois, Suédois, Norvégiens, Roumains, Américains, et les Russes et Polonais habitant l'occident. Ils lui ont démontré qu'ils savent parfaitement combien sa propre position ici est minée par nos révélations sur les mensonges débités par lui sur la situation en France etc. Ils ont cru s'apercevoir que ses amis les possibilistes l'avaient trompé eux-mêmes sur plusieurs points, et ils sont sortis avec la conviction qu'il fera de son mieux pour faire céder les possibilistes.

Nous avons aussi une lettre de Liebknecht où il s'engage à aider à la conciliation pourvu que les possibilistes acceptent les résolutions de La Haye purement et simplement jusqu'au 20 avril. J'en attends une autre de Bebel, et alors nous nous en servons. Il y est dit qu'en aucun cas nous [ne] céderons d'un millimètre sur les deux points principaux.

1. Il s'agit de l'article publié dans le n° 273 de *Justice* du 6 avril 1889 et intitulé « The International Workers' Congress of Paris of 1889 and the German Socialdemokrats ». C'est la réponse à la brochure de Bernstein. (N. R.)

2. *Justice* du 13 avril 1889 (p. 3/III). (N. R.)

Hyndman disait que les possibilistes craignaient d'être mis à la porte de leur propre congrès, *hinc illae lacrimae* ¹!

De cette sorte nous déjouons l'intrigue bruxelloise : nous faisons entendre dès l'abord qu'il n'y a pas de transaction possible. Ou les possibilistes acceptent, et alors nous avons la victoire la plus complète sur eux, nous avons forcé leur position, nous leur avons fait manger humble pie ², et leur prétention au rôle de parti socialiste français exclusif et seul reconnu est à jamais foulée aux pieds; vous avez tout ce qu'il vous faut, et le congrès fera le reste si, comme Bonnier nous dit, vous pouvez l'inonder de délégués de la province. Ou bien ils refusent, et alors nous aurons l'avantage d'avoir devant le monde poussé la conciliation jusqu'à l'extrême; nous aurons tous les indécis avec nous, nous ferons le congrès en automne à Paris en dépit de Liebknecht, car alors il n'y aura plus d'hésitation nulle part.

Je vous envoie deux journaux avec articles relatifs au congrès où vous verrez * combien nous nous remuons.

Après tout, si nous réussissons à ruiner les possibilistes par leur propre congrès, ce sera mieux que toute autre chose.

Liebknecht s'imaginait pouvoir rallier les possibilistes à lui en dépit de Brousse, contre Brousse et par-dessus la tête de Brousse! L'idée de gouverner le monde avec Borsdorf ³ pour capitale!

Embrassez Laura, que fait-elle, elle n'est pas malade?

Bien à vous,

F. E.

310. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 14 avril 89.

Mon cher Engels,

Vous pouvez vous vanter d'avoir sauvé le congrès; sans vous et Bernstein les Allemands nous auraient lâchés et auraient passé aux possibilistes. Liebknecht s'est conduit drôlement : c'est lui

1. D'où ces larmes. (N. R.)

2. Nous leur avons fait mettre les pouces. (N. R.)

* Dans l'original : voyez. (N. R.)

3. Liebknecht habitait à cette époque à Borsdorf, un village près de Leipzig. (N. R.)

qui a lancé l'idée du Congrès international, il le voulait pour 88; il a accepté sur ma proposition de le remettre en 89; c'est lui qui a suggéré la conférence; je lui ai dit d'y inviter les Anglais; après la manière dont vous et Tussy m'aviez traité pour avoir assisté à une réunion où se trouvait Hyndman, j'avais cessé toute relation avec son groupe, je ne pouvais donc pas l'inviter, j'ai invité Morris, L[iebknecht] n'a invité aucun Anglais. — Pour me décider à aller à la conférence, il m'écrivait que si les possibilistes ne s'y rendaient pas, il les dénoncerait comme des traîtres à la cause socialiste. Il était plein d'une ardeur belliqueuse. — Les possibilistes refusent de se faire représenter à la conférence, se moquant de ses résolutions; et L[iebknecht] le 16 mars écrit à Crespin une lettre qui a été lue samedi dernier à l'agglomération, dans laquelle il dit que tenir deux congrès *serait criminel*. — Vous voyez d'ici l'effet produit, on était bien prêt à renoncer à toute idée de congrès et à envoyer promener L[iebknecht] et les possibilistes. — J'ai pu sauver la situation : voici comment.

La date du 14 juillet est le clou. Ainsi que je vous l'ai dit nous avions tout préparé pour qu'en même temps il se tint des congrès corporatifs et socialistes. — Les renvoyer en septembre c'était les sacrifier. Nous voulions les faire coïncider avec le congrès international pour donner aux étrangers la mesure de nos forces. J'ai émis l'idée de tenir ces congrès en juillet et de faire nommer dans ces congrès des délégations pour les représenter au congrès international de septembre. — Je ne sais comment à Bordeaux, à Troyes et ailleurs l'idée sera acceptée. — Il y aura un grand désappointement.

Si vous réussissiez dans votre tentative, ce serait la victoire; ce que nous voulons c'est nous trouver dans un congrès avec les possibilistes pour les écraser par notre nombre. Ils se prétendent le parti le plus puissant, pourquoi craignent-ils donc de venir à un congrès où les portes seraient ouvertes à tout le monde? Auprès de Hyndman on pourrait se servir de cet argument pour le déterminer à engager les possibilistes à accepter les conditions de La Haye. Si vous détachiez la *Democratic Federation* des possibilistes, vous leur porter[i]ez un grand coup; à Londres j'avais commencé à manœuvrer dans ce sens; mais vous m'avez empêché de continuer.

Quels imbéciles que nos gouvernants! — La fugue de Boulanger avait produit le plus déplorable effet; il n'avait pris conseil de personne, Rochefort excepté : les boulangistes étaient honteux de leur chef. Au lieu de s'arrêter à ce résultat, le gouvernement, en mettant le Sénat en mouvement ¹, rend excusable la fuite de

1. Averti par les soins du ministre de l'Intérieur des projets du gouvernement, Boulanger s'était enfui en Belgique le 1^{er} avril (sous la protection de la police). Le 4 avril, le gouvernement demandait à la Chambre la levée de l'immunité parlementaire du général Boulanger. Le 8 avril, un

B[oulanger]; on commence à dire qu'il a joué un bon tour aux parlementaires : on le pose en Machiavel.

Des élèves de l'École de Chimie et de Physique avec qui nous sommes en relation, ayant appris que Marx avait fait un travail sur le calcul infinitésimal, m'ont demandé s'ils pourraient le lire; peut-être, m'ont-ils dit, pourraient-ils le faire paraître dans un journal de mathématiques ?

Depuis une semaine Mémé est malade avec la rougeole, c'est l'enfant la plus douce et gentille que l'on puisse voir. Elle va mieux; la fièvre tombe.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Je comptais sur un article de la *Neue Zeit* pour payer mon terme d'avril, qui sera dû le 15 courant : mais Kautsky a pris plus de temps que d'habitude pour le traduire et le publier. Voudriez-vous être assez bon pour m'aider à me tirer d'embarras.

Braun a aussi en main un article sur la criminalité en France de 1840 à 1886 : il doit paraître ce mois à ce qu'il m'a promis. Cet article vous intéressera, j'y prouve l'influence directe des faillites et du prix du pain sur la production des crimes et délits; c'est une belle application de la loi historique de Marx.

Je prépare en ce moment le même travail pour le suicide et l'aliénation mentale : je crois pouvoir arriver à démontrer que le suicide et la folie sont également sous le contrôle des événements économiques.

311. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 16 avril 89.

Mon cher Engels,

L'idée que j'avais émise de tenir à des dates différentes les congrès nationaux et le congrès international, après discussion, a été repoussée; on veut à toute force tenir les deux congrès à la

décret convoquait le Sénat en Haute Cour pour le 12 « à l'effet de statuer sur les faits d'attentat contre la sûreté de l'État... relevés à la charge de M. Boulanger ». (N. R.)

fois et l'on s'est décidé à subir la date d'automne si la démarche tentée par les Anglais n'aboutissait pas; je suis certain que les possibilistes refuseront toute entente. On a décidé d'écrire en province pour prévenir les groupes de tenir prêts leurs délégués pour juillet ou septembre. Il a fallu du temps et de la patience pour obtenir ce résultat.

Mais nous demandons deux satisfactions :

1. Après la tentative de Hyndman, il faut que la dénonciation de la conduite des possibilistes paraisse et qu'elle soit énergique. Dans une lettre adressée à Guesde, Liebknecht la promet pour après le 22 courant¹; mais je n'ajoute pas grande confiance à ce que dit L[iebknecht]; aussi je vous demanderai d'agir de votre côté pour que la protestation contre les possibilistes et leur congrès soit publiée le plus tôt possible. Nos amis l'attendent avec impatience; ils disent avec raison qu'ils se sont soumis à toutes les conditions de La Haye et qu'on n'a pas encore tenu les promesses qu'on leur avait faites.

2. Il faut que le congrès se tienne dans les premiers jours de septembre avant l'ouverture de la période électorale; je crois qu'il n'y aura nulle objection à ce changement de dates. Si le congrès était un succès, il aurait, — tenu à ce moment, — une influence sur les élections.

Dans votre lettre et dans celle de Tussy il n'est pas dit positivement que Hyndman allait ouvrir des négociations auprès des possibilistes pour tenir un congrès unique, et qu'il aurait une réponse le 22 : je prends ces renseignements dans la lettre de Liebknecht, sont-ils exacts ?

Les élections qui viennent d'avoir lieu sont un succès pour Boulanger²; dans les communes suburbaines de Paris, il y avait partout des comités boulangistes, qui ont fait voter pour le général. La mauvaise impression que sa fuite avait causée dans le camp boulangiste s'est effacée : les sénateurs travaillent à redorer son prestige.

Merci du chèque.

Amitiés à Bernstein, Tussy, Hélène et les autres et bien à vous.

P. LAFARGUE.

Les possibilistes veulent tenir un congrès *ouvrier et non socialiste*.

1. C'est-à-dire après le congrès du parti ouvrier belge à Jolimont. (N. R.)

2. Une élection de conseiller d'arrondissement eut lieu le 14 avril dans le canton de Charenton. Boulanger arrivait en tête avec 2.457 voix. (N. R.)

312. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 26 avril 89.

Mon cher Engels,

J'avais bien raison de ne pas vouloir prendre part à la conférence de Nancy et de La Haye. Vous allez voir les Allemands imiter le noble exemple des Belges ¹, ou plutôt fouler aux pieds toutes les résolutions de la conférence qu'ils ont convoquée et ne prendre part à aucun congrès pour rester neutres. Quels Jean foutre!

J'ai écrit selon vos indications à Liebknecht, mais je suis certain du peu de succès de ma lettre, le peu de courage qui lui restait ainsi qu'à Bebel a dû s'évanouir depuis qu'il a vu les Belges tourner casaque et se ranger du côté des possibilistes. Il est heureux que personne de nous ne se soit trouvé au congrès belge; nous eussions été doublement battus. — Vous avez vu qu'Anseele, pour n'avoir pas à se prononcer, s'est abstenu de paraître au congrès.

La conférence de La Haye n'aura abouti qu'à ruiner nos congrès nationaux et à donner aux possibilistes une importance internationale, qu'ils n'auraient pas eue autrement.

Ce qu'il y a de plus agréable : ce sera moi qui porterai en France la responsabilité des bêtises et lâchetés des conférenciers de La Haye. — On ne m'y prendra plus.

Vous devez être heureux d'avoir le général Boulanger en Angleterre ². Ces voyages et les dépenses extraordinaires auxquelles il se livre seraient de nature à le couler si ses adversaires étaient moins bêtes. Au lieu de le laisser tranquille pendant l'exposition, ce qui aurait contribué à le faire oublier, ils vont pendant des mois occuper le public de sa personne. Les journaux n'ont en ce moment qu'un seul sujet à mettre sous la plume : Boulanger et le boulangisme.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Le parti ouvrier belge, réuni en congrès à Jolimont, aborda, dans sa séance du 22 avril, la question de la participation au congrès international et décida d'envoyer une délégation officielle au congrès organisé par les possibilistes. Mais il adopta aussi une résolution admettant qu'il serait représenté à un deuxième congrès « qui aurait été organisé par les dissidents à Paris ou ailleurs ». (N. R.)

2. Le 24 avril, le général Boulanger, accompagné de Rochefort et Dillon, quittait Bruxelles à destination de l'Angleterre. Il semble qu'il ait évité ainsi un arrêté d'expulsion du gouvernement belge. (N. R.)

313. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 1^{er} mai 89.

Mon cher Lafargue,

Depuis ma lettre d'hier, Bernst[ein] a reçu la suivante de Liebknecht :

« Dans la situation actuelle, le congrès ne peut être sauvé que par un acte des Français qui crée un fait accompli; qu'ils convoquent donc un congrès — en conséquence de la résolution belge qui rend impossible une action commune des conférenciers de La Haye, et sauf adhésion des Allemands, Autrichiens, Suisses (Danois, etc.), adhésion que le temps avancé ne permet plus d'assurer d'avance.

» Il faut que le Congrès soit convoqué pour le jour exact de l'ouverture de celui des possibilistes (14 juillet), dans les formes exactes stipulées à La Haye, et en motivant la date du 14 juillet par l'assurance expresse qu'on ne veut faire aucune concurrence à l'autre congrès, mais qu'on a la ferme attente que le sentiment de solidarité forcera les deux congrès de siéger en commun. » (Ceci serait bête, nous aussi nous attendons que cela sera le résultat, mais le dire serait donner cause gagnée aux possibilistes qui alors dicteraient les conditions. Vous pourriez peut-être dire que les deux congrès siégeant l'un à côté de l'autre pourront eux-mêmes peut-être résoudre tous les différends.)

» Naturellement il faudrait donner en même temps brièvement une exposition de la situation, des événements derniers (Congrès de Troyes, Bordeaux, négociations pour atteindre une union, conférence, etc.) — mais sans aucune polémique contre les possibilistes.

» Puis il est nécessaire de dire : nous prions les groupes ouvriers et soc[ialistes] des autres pays d'adhérer par leurs signatures à notre adresse de convocation puisque le temps nous a manqué de nous procurer ces adhésions d'avance.

» S'il n'y aura pas de fait accompli, il n'y aura pas de congrès, et le vote belge a rendu leur liberté d'initiative à nos amis français. Dès qu'il y aura le fait accompli, on viendra au congrès. »

*. Cette lettre, publiée pour la première fois dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et Engels (t. XXVIII, p. 106-107), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

Voilà ! C'est du Liebknecht tout pur. Il est capable d'une résolution héroïque, mais seulement après avoir lui-même embrouillé l'affaire de manière à ne pouvoir se sauver autrement.

Du reste j'approuve ce qu'il écrit — avec l'exception ci-dessus marquée. Vous ne pouvez être trop mielleux dans votre convocation, ce qui ne vous empêche pas de dire que la raison d'être de votre congrès est le refus des possibilistes de reconnaître la souveraineté pleine et entière du congrès.

Après cette lettre de Liebk[necht] il n'y a plus la moindre raison d'hésiter. Ainsi donc agissez, ayez vos congrès nationaux et si possible faites assister tous les délégués y réunis au congrès international qui doit les suivre.

Aussitôt que votre circulaire aura paru, nous commencerons une agitation d'abord pour votre congrès, et puis pour que les délégués que nous ne pouvons pas empêcher d'aller au [congrès] des possibilistes — Belges, etc. — soient instruits d'insister sur la réunion des deux congrès.

Mais maintenant que vous avez main libre, n'hésitez pas, ne perdez pas un jour, si nous avons votre circulaire lundi ou même mardi matin, elle ira dans le *Sozial-Demokrat* et sera annoncée dans le *Labour Elector*. Aussitôt qu'il y aura date fixe pour votre congrès, il y aura peut-être encore quelque chose à faire ici, bien que l'infamie belge nous ait fait énormément de mal.

Bien à vous,

F. E.

314. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, 2 mai 89.

Mon cher Lafargue,

Maintenant cela marche. Voici ce que m'écrit Bebel :

« Liebk[necht] et moi nous sommes convenus de prier Lafargue et ses amis de convoquer immédiatement le congrès pour le

*. Cette lettre, publiée pour la première fois dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et Engels (t. XXVIII, p. 107-109), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

14 juillet. Nous agissons ainsi dans la conviction que, les deux congrès une fois réunis le même jour, leurs sessions séparées seront chose impossible et qu'ils se réuniront par-dessus les têtes des possibilistes.

» Je pense que vous autres serez contents maintenant. Aussitôt que la circulaire de convocation est publiée par les Français, nous ferons une adresse publique aux Allemands d'élire des délégués au congrès, et nous leur indiquerons les formes dans lesquelles cela peut se faire » (sous la législation allemande). « J'ai écrit dans le même sens aux Autrichiens et les Danois et Suisses seront prévenus aussi. De la sorte, j'espère, nous réussirons à exproprier les poss [ibilistes] — dans tous les cas leur projet sera traversé fondamentalement. »

4 h. 30 après-midi. Je reviens de chez Bernstein que j'ai manqué. Il a eu une carte de Liebk[necht] où celui-ci lui dit que vous êtes libres de faire usage de « leurs noms » comme adhérents à votre congrès. « Leurs noms » signifiera probablement B[ebel] et L[iebknecht], car officiellement ils n'ont pas encore le droit d'engager le parti allemand. Je n'ai pas vu la carte mais Bonnier qui a été ici en mon absence a dit la même chose à Nim.

J'espère avoir quelques lignes de votre part demain matin pour me mettre à même de chauffer Bebel de nouveau en lui rapportant que vous êtes en train d'action.

A propos — n'oubliez pas de me retourner — avec déchiffrement — la lettre de Lyon¹. Je ne puis laisser ces ouvriers sans réponse.

Maintenant que vous avez plusieurs journaux de province, choisissez-en un pour votre Moniteur pendant la période congressionnelle et prenez soin qu'il soit envoyé, avec toutes vos publications, aux divers partis². Je vous donne ci-dessous quelques adresses, les autres suivront.

Embrassez Laura pour moi, je lui écrirai aussitôt que le sacré congrès me laissera la main droite libre.

Bien à vous,

F. E.

1. Engels avait reçu d'un groupe d'ouvriers lyonnais une lettre lui demandant de leur envoyer ses œuvres. Mais la signature et l'adresse étaient illisibles. (N. R.)

2. Le 20 avril 1889 paraissait le n° 1 du *Socialiste*, organe du parti ouvrier de la région du Centre, publié à Commeny. Cet hebdomadaire ne connaîtra que 12 numéros et cessera de paraître le 14 juillet. Mais il contient toutes les communications relatives au congrès, et notamment des articles signés C. B. (sans doute Bonnier) qui se font l'écho de la lutte menée à Londres contre *Justice*. (N. R.)

- A. Bebel, Hohestrasse 22, Dresden-Plauen, Allemagne.
 W. Liebknecht, Borsdorf-Leipzig, Allemagne.
 Rédaction *Socialdemokraten*, Romersgade 22, Copenhague, Danemark.
 F. Domela Nieuwenhuis, 96 Malakkastraat, La Haye, Hollande.
 Rédaction *Recht voor Allen*, Roggeveenstraat 54, La Haye.
 Rédaction *Arbejderen*, Nansensgade 28 A, Copenhague, Danemark.
 Rédaction *Gleichheit*, Gumpendorferstrasse 79, Vienne VI, Autriche.
 Rédaction *Memoitoriul*, 38 Strada Sarariei, Jassy, Roumanie.
 Editor *Justice*, 181 Queen Victoria st., E.C., London.
 Editor *Labour Elector*, 13 Paternoster Row, E. C.
 Editor *Commonweal*, 13 Farrington Road, E.C., London.
 Avocat A. Reichel, Berne, Suisse.
 Avocat Henri Scherrer, St. Gall, Suisse } les 2 délégués à La Haye.
 Rédaction *Sozialdemokrat*, 114 Kentish Town Road, N. W., London.
 — *Volkszeitung*, Box 3560, New York City, U. S. A.
 — *Sozialist*, 25 East 4th st., New York City, U. S. A.

(A suivre.)

Les Américains (Allemands) bien que travaillés par les poss[ibilistes] et Hyndman, se sont déclarés toujours pour vous et contre les poss[ibilistes]. Si votre circulaire leur arrive en temps je ne doute pas de leur adhésion, mais ils iront à un congrès quelconque.

Arbejderen est la feuille d'opposition radicale de Petersen (qui a connu Rouannet et Malon à Paris, mais qui a beaucoup changé depuis) et de Trier, traducteur de mon *Origine de la famille*. Vous ferez bien, pour des raisons de tactique, de ne leur rien envoyer qui ne soit adressé en même temps au *Sozialdemokraten*, organe de la majorité modérée.

L'adresse de P. Christensen, délégué à Londres (bon), est 9 Rømersgade, Copenhague.

Belges : *Vooruit* (Rédaction), Marché au fil, Gand. Même adresse pour Ansele (E). Les Gantois ont déclaré au congrès de Jolimont qu'ils n'iraient pas au congrès des poss[ibilistes] tant que ceux-ci persistaient dans leurs prétentions. Le rapport du *Proletariat*¹ est plein de mensonges possibilistes.

1. Il s'agit du compte rendu paru dans *Le Proletariat* du 27 avril 1889 (p. 2/II/IV) intitulé « Au congrès belge » et dans lequel l'auteur semble faire partager le point de vue des possibilistes à l'ensemble du parti ouvrier belge. (N. R.)

315. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 3/5/89.

Mon cher Engels,

La lettre de Laura a dû vous apprendre que Liebk[necht] avait écrit à Vaillant dans le même sens qu'à Bernstein. L'héroïsme de Bebel et de L[iebknecht] n'est que la peur des possibilistes : ils ne veulent pas faire le manifeste contre eux et ils espèrent encore les gagner et faire une union en tenant les deux congrès ensemble. Ils se trompent; ils ne connaissent pas Brousse & Co.

L'inaction à laquelle nous avons été condamnés grâce à Bebel et à L[iebknecht], car dès le premier jour nous savions à quoi nous en tenir sur Messieurs les Belges, a jeté le découragement dans nos rangs. Le comité organisateur à ses premières séances comptait parmi les membres présents des représentants de tous les groupes; depuis les tergiversations allemandes, peu à peu ils ont cessé de venir. Il n'y avait donc pas à faire la convocation par le comité organisateur de Paris; il a fallu passer par Bordeaux et Troyes, ça a été l'opinion de Vaillant. Je ne sais combien de temps ces deux comités prendront pour agir. — J'ai écrit hier à Bordeaux et maintenant il faut attendre.

Il est étrange que les Allemands après nous avoir fait perdre un temps précieux se mêlent de nous dicter la teneur de la circulaire. Nous avons eu trop de patience, nous agissons par nous-mêmes; nous n'avons pas besoin de leurs conseils, ni de leur signature. Ils sont engagés, il faudra qu'ils marchent.

J'ai écrit à Bordeaux de se considérer comme mandaté par La Haye et de convoquer le congrès pour le[s] 14-21 juillet au nom des Chambres syndicales et organisations socialistes de France et des partis socialistes représentés à la conférence de La Haye.

Dans la circulaire on ignorera les possibilistes et leur congrès et on ne mentionnera pas les démarches ridicules et dégradantes qu'on a faites auprès d'eux. J'ai dit à La Haye que nous considérons que c'était une honte que de signer à côté des Brousse, Joffrin et Lavy, traités de vendus par tout le monde; nous consentions à avaler ce crapaud pour faire plaisir aux socialistes étrangers qui ne connaissaient pas la valeur politique de ces gaillards; mais maintenant que c'est nous qui reprenons notre liberté et risquons la convocation, nous ne pouvons pas parler de conciliation avec les possibilistes, même nous ne pourrions les mentionner dans la circulaire que pour les dénoncer, autrement notre conduite ne serait

pas comprise par nos amis de France; et nous tenons davantage à leur bonne opinion qu'à celle des Belges et des Allemands, qui n'ont songé et ne songent qu'à ménager les possibilistes. — Nous n'attaquerons pas sans motifs les possibilistes, mais nous ne nous occuperons d'eux que pour contrecarrer leurs menées.

Aussitôt que je recevrai des nouvelles de Bordeaux et de Troyes, je vous les communiquerai.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. Je viens de recevoir une lettre de L[jiebknicht] pleine d'ardeur et de conseils de conciliation. Il me dit de faire le manifeste, et de le lui envoyer. Ce sera difficile de concilier les faits et l'esprit d'union qui anime les Allemands.

J'ai reçu une lettre de Domela ¹, il est indigné de la conduite des Belges.

Ça va mieux que je n'espérais : maintenant il faut aller droit devant soi sans s'occuper des possibilistes, ni des unionistes étrangers. En France nous ne ferons aucune démarche pour avoir l'union.

316. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 6/5/89.

Mon cher Engels,

Ci-inclus la convocation ². Remarquez qu'elle est faite par nous au nom des Congrès de Bordeaux et Troyes et de la Conférence de La Haye — et que la commission exécutive est composée des repré-

1. Domela Nieuwenhuis, socialiste hollandais. (N. R.)

2. *En voici le texte* : « Fédération Nationale des Syndicats et Groupes Corporatifs Ouvriers de France — Conseil National — Bordeaux 1889. Commission Exécutive du Congrès National Ouvrier Socialiste de Troyes 1888-1889.

Congrès International Ouvrier Socialiste — 14 au 21 juillet — Paris — 1889.

Appel aux Ouvriers et aux Socialistes d'Europe et d'Amérique.

En Octobre 1888, il s'est tenu à Bordeaux un Congrès National où étaient représentés plus de 200 Chambres Syndicales Ouvrières et Groupes Corporatifs. Ce Congrès décida qu'il serait tenu à Paris, pendant l'Exposition, un Congrès International.

La même résolution fut prise par le Congrès National tenu à Troyes en

sentants des Chambres syndicales et organisations socialistes.
— Nous ne considérons pas les possibilistes comme des socialistes,

décembre 1888, où étaient représentées toutes les fractions du Parti socialiste français.

Le Conseil National issu du Congrès de Bordeaux et la Commission exécutive issue du Congrès de Troyes furent chargés de s'entendre pour organiser en commun le Congrès International, et d'y inviter, sans distinction de parti, tous les ouvriers et socialistes d'Europe et d'Amérique qui veulent l'émancipation du Travail. Ce qui fut fait.

Le 28 février 1889, une Conférence Internationale a été tenue à La Haye, où étaient représentés par leurs délégués les partis socialistes d'Allemagne, de Suisse, de Belgique, de Hollande et de France. Ceux d'Angleterre et du Danemark se firent excuser, déclarant à l'avance se rallier aux résolutions qui seraient prises.

La Conférence de La Haye décida :

1^o Que le Congrès International de Paris se tiendra du 14 au 21 juillet 1889.

2^o Que le Congrès sera ouvert aux Ouvriers et aux Socialistes de tous les pays, en leur permettant de se conformer aux conditions politiques qu'ils subissent.

3^o Que le Congrès sera souverain pour la vérification des mandats et pour la fixation de l'Ordre du jour.

La Conférence décida provisoirement que les questions suivantes seraient portées à l'ordre du jour :

a) Législation internationale du Travail. Réglementation légale de la journée de travail (travail de jour, de nuit, des jours fériés, des adultes, des femmes, des enfants).

b) Surveillance des Ateliers de la grande et petite industrie, ainsi que de l'industrie domestique.

c) Voies et moyens pour obtenir ces revendications.

En conséquence,

Pour remplir le mandat que nous ont imposé les Congrès de Bordeaux et de Troyes, et pour nous conformer aux résolutions prises par la Conférence internationale de La Haye :

1^o Nous convoquons le Congrès International de Paris, pour être tenu du 14 au 21 juillet 1889.

2^o Les questions à l'Ordre du jour sont celles fixées à la Conférence de La Haye.

3^o Nous invitons les organisations socialistes et ouvrières d'Europe et d'Amérique à ce Congrès qui jettera les bases de l'Union de tous les Travailleurs et de tous les Socialistes des deux mondes.

Nous avons constitué à Paris une Commission Exécutive qui est chargée de l'organisation définitive du Congrès International et de préparer la réception des Délégués étrangers.

Nous envoyons notre salut fraternel à tous les Ouvriers et Socialistes du monde.

Vive l'Émancipation universelle des Travailleurs !

Pour le Conseil National de Bordeaux,

Le Secrétaire Général,

R. LAVIGNE.

16, Rue Sullivan.

mais comme des *carpet-baggers*¹ se servant du socialisme pour obtenir des places politiques et des subventions municipales. C'est donc les ouvriers ou les socialistes de France sans distinction de parti qui convoquent le congrès : ceci nous distingue des possibilistes, qui sont une coterie fermée, qui s'excommunient entre eux et s'excluent mutuellement. Il faut faire ressortir ce caractère de notre congrès.

La lettre de Bonnier dans le *Labour Elector*² est très maladroite ; il oppose le congrès marxiste au [congrès] possibiliste, c'est-à-dire le congrès d'une fraction à celui d'une autre fraction socialiste. Il faut l'empêcher de commettre ces bêtises.

Il a été décidé que cette circulaire serait suivie par une autre, qui porterait les signatures étrangères. J'ai déjà celles de Hollande, Espagne, Allemagne; procurez-moi celles de la *Socialist League* et autres organisations socialistes étrangères.

Ça marche bien : tout ce que feront les possibilistes tournera en faveur de notre congrès : nous leur enlèverons leurs délégués; il se pourrait que devant notre action, ils changent la date de leur congrès. Tant mieux.

Amitiés,

P. LAFARGUE.

Pour la Commission exécutive de Troyes,
Le Secrétaire Général,
G. BATISSE.

Rue de la Grande-Planche, 22, à Saint-André, près Troyes.

Commission Exécutive de Paris :

Pour la Fédération des Chambres syndicales de Paris : Boulé, Besset, Manceau, Roussel, Féline.

Pour les Organisations socialistes de Paris : Vaillant, Guesde, Deville, Jaclard, Crépin, Lafargue.

Pour le Groupe Socialiste du Conseil Municipal : Daumas, Longuet, Chauvière, Vaillant, Conseillers Municipaux.

Pour le Groupe Socialiste de la Chambre des Députés : Ferroul, Planteau, Députés.

Adresses pour la Correspondance :

Secrétaire pour l'Intérieur : Besset, Bureau de la Cordonnerie, Bourse du Travail, rue Jean-Jacques-Rousseau à Paris.

Secrétaire pour l'Extérieur : Paul Lafargue, au Perreux, Paris (Banlieue). » (N. R.)

1. Politiciens arrivistes et étrangers à la circonscription. (N. R.)

2. Dans son numéro du 4 mai 1889 (p. 4/II-5/I) le *Labour Elector* publie une lettre de Bonnier en réponse à une circulaire émanant de la Bourse du Travail de Paris, reproduite dans *Justice* du 27 avril. Bonnier y explique que cette circulaire émane des possibilistes et que les guesdistes français ne sauraient prendre part à un congrès international dont les modalités d'organisation assureraient d'emblée la majorité aux possibilistes. Cette lettre, signée Bonnier, était en réalité d'Engels (voir lettre à Laura Lafargue du 7 mai 1889). (N. R.)

317. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 7 May 1889.

My dear Laura,

I was very glad to receive this morning the Convocation. As you say, there is no time to lose, and Paul who seems boiling over with virtuous indignation had made me expect an interminable series of bureaucratic difficulties and delays. Now, as there has been such quick and determined action, everything is all right. The convocation is short and sweet, contains the needful and no more, and all the fault I can find with it is that it would have been better to state *in it*, that a second circular with the signatures of the foreigners, unobtainable on account of want of time, would follow. Moreover I hope that the announcement, that the Soc [ialist] League had beforehand adhered to the Hague resolutions, is founded upon fact and not upon a misunderstanding, as a disavowal on their part would be awkward. As to obtaining their signature, we ought to be informed of the contents of Morris' reply to Paul, so as not to be quite in the dark.

Now will you make an English translation and Paul put at the bottom : "For the English translation, Paul Laf[argue]" — and will he authorise me to do the same with a German translation to be made by me? We will then get them printed here at once and spread them by the thousand; also forward your copies as you may require them.

The loss of time is entirely due to Liebk[necht] who considers himself, or would like to figure as, the centre of the international movement, and who, being cocksure of bringing about a union, allowed himself to be led by the nose by the Belgians for six or eight weeks. Even now he is certain that if only *he* shows himself on the scene at Paris, the union will follow. But as it is not too late now, the lost time is not lost in reality. It has rallied round to the date desired by the French the mass of foreigners who at first objected and certainly would have abstained, had the date been settled without these preliminaries and against their wishes. Nobody suffers in reality through L[ie]bk[necht]'s action, but we here, who, having entered upon our campaign with uncommon success, were entirely left to our own resources, as all the letters addressed by the working men here whom we had stirred up against the Poss[ib]ilist congress, were replied to in the most uncertain and vague way by Danes, Dutch, Belgians and Germans;

and nobody could tell them anything about the other congress, in consequence of which they fell into the hands of Smith Headingly and Hyndman. Well, as soon as the English convocation is out, we must begin afresh and I hope with better success.

But if Paul thinks we can cram down people's throats, here in England, the *factio juris* that the Poss[ibilists] are no socialists, that consequently their congress does not exist at all or does not count, he is strangely mistaken. He says Bonnier's letter to the *Labour Elector* was a bêtise, because it did not start from that point of view. Now I am responsible for that bêtise as I wrote the letter and B[onnier] only signed it. The Poss[ibilists] may be all that Paul says, and I believe him, but if he wants us to proclaim that publicly, he ought to have proved it first publicly, and *before* there was any question of a congress. Instead of that, our people made a conspiracy du silence against themselves, left the whole wide world of publicity to the Poss[ibilists], who anyhow were recognized as socialists by the Belgians, Dutch and Danes and some English last autumn in London; and the decree of excommunication launched by a party which even now has not a paper in Paris in which it can make itself heard, cannot and will not be accepted by the rest of the world without further proof. We must speak to people here a language which they understand and to talk in the way Paul wants us to do, would be to make ourselves ridiculous and to be shown the door at every office of a paper in London. Paul knows too well that the Poss[ibilists] are a power in Paris, and though it may be very well for our *Parisian* friends to ignore them, we cannot do the same, nor deny the fact that there will be *two rival congresses* on 14. July. And if we were to tell people here that *in our Congress* « ce sont les ouvriers et les socialistes de France sans distinction de parti qui convoquent le congrès », that would not only be a bêtise but a gross untruth, as Paul knows well enough that the *ouvriers* de Paris, as far as they are socialists at all, are in their majority Possibilists.

Anyhow we shall here continue to work for the congress *in our own way* and never mind faultfinding. I have not yet done a single act in this affair but it has been found fault with by someone. So I am quite used to that sort of thing and go on acting as I think is right.

The finest thing of it all is that three months after these two congresses Boulanger will be in all probability dictator of France, do away with parliamentarism, epurate the judges under pretext of corruption, have a gouvernement à poigne and a Chambre pour rire, and crush Marxists, Blanquists and Possibilists all together. And then ma belle France — tu l'as voulu!

Six months after that, *we may* have war — that depends entirely on Russia; she is now engaged in vast financial operations to restore her credit and cannot well go in for a fight until these are finished. In that war the neutrality of Belgium and Switzerland

will be the first thing that goes to smash, and if the war becomes really serious, our only chance is that the *Russians* be beaten and then make a revolution. The French cannot make one while allied to the Czar — that would be high treason. But if no revolution interrupts the war, if it is allowed to run its course, then that side will win which is joined by England, if England goes in for the war at all. For that side can then, with the help of England, starve out the other side by cutting off the corn supplies from abroad, which all western Europe requires nowadays.

Tomorrow there will be a deputation to the *Star* to protest against last Saturday's article on the Congress (Bax, Tussy, Edward) which article was smuggled in, probably by Hyndman and Smith H[cadingley] in Massingham's absence.

Love from Nim and from
Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 7 mai 1889.

Ma chère Laura,

J'ai été très content de recevoir ce matin la convocation. Comme tu le dis, il n'y a pas de temps à perdre, et Paul qui semble bouillonner d'indignation vertueuse m'avait laissé prévoir une série interminable de difficultés et de retards bureaucratiques. Maintenant qu'on a agi de façon aussi rapide et aussi décidée, tout va bien. La convocation est brève et plaisante, elle contient le nécessaire et pas davantage, et tout ce que je trouve à y redire, c'est qu'il aurait été préférable de spécifier *dans le texte même* qu'une seconde circulaire suivrait, portant les signatures étrangères qu'on n'avait pu obtenir faute de temps. D'autre part, j'espère qu'en annonçant que la Socialist League avait adopté à l'avance les résolutions de La Haye, on se fonde sur des faits et non pas sur un malentendu, car un désaveu de sa part créerait une situation embarrassante. Pour ce qui est d'obtenir d'elle une signature, il faudrait que nous soyons informés du contenu de la réponse de Morris à Paul, de façon à ne pas être absolument dans l'incertitude.

Voudrais-tu maintenant rédiger une traduction anglaise au bas de laquelle Paul écrirait : « Pour la traduction anglaise, Paul Lafargue »; et m'autoriserait-il à faire de même pour une traduction allemande que je rédigerais? Nous les ferons alors imprimer ici tout de suite et nous les répandrons par milliers; nous vous enverrons aussi des exemplaires, car vous pourrez en avoir besoin.

La perte de temps est entièrement imputable à Liebknecht, qui se prend ou qui voudrait qu'on le prenne pour le personnage

central du mouvement international et qui, se croyant absolument sûr de réaliser l'union, s'est laissé mener par le bout du nez par les Belges pendant six ou huit semaines. Il est persuadé encore maintenant qu'il suffit qu'il apparaisse, *lui*, sur la scène à Paris pour que l'union s'ensuive. Mais, comme il n'est pas trop tard encore, le temps perdu n'est pas perdu en réalité. Cela a permis de faire accepter la date que souhaitaient les Français par la masse des étrangers qui, au début, manifestaient leur opposition et se seraient sûrement abstenus si une date avait été fixée sans ces démarches préliminaires et contre leur gré. Personne ne pâtit en réalité du comportement de Liebknecht, sauf nous ici, car, après avoir commencé notre campagne avec un extraordinaire succès, nous avons été entièrement abandonnés à nos propres ressources; toutes les lettres, en effet, adressées par les ouvriers d'ici, que nous avions dressés contre le congrès possibiliste, ont reçu une réponse tout à fait indécise et vague de la part des Danois, des Hollandais, des Belges et des Allemands; personne n'a pu leur donner la moindre indication sur l'autre congrès, et il s'en est suivi qu'ils sont tombés entre les mains de Smith-Headingley et de Hyndman. Ma foi, dès que la convocation anglaise sera sortie, nous devons recommencer et, je l'espère, avec plus de succès.

Mais si Paul croit que nous pouvons faire avaler de force aux gens, ici en Angleterre, cette fiction juridique que les possibilistes ne sont pas des socialistes, que leur congrès n'existe donc pas ou ne compte pas, il se méprend étrangement. Il dit que la lettre de Bonnier au *Labour Elector*¹ était une bêtise, parce qu'elle ne parlait pas de ce point de vue. Eh bien, je suis responsable de cette bêtise puisque c'est moi qui ai écrit la lettre et que Bonnier s'est contenté de la signer. Les poss[ibilistes] sont peut-être tout ce que dit Paul, et je le crois, mais, s'il veut que nous proclamions cela publiquement, il aurait fallu qu'il en fit d'abord la preuve publique, et *avant* qu'il fût question d'un congrès. Au lieu de cela, nos amis ont fait la conspiration du silence contre eux-mêmes, ils ont abandonné toutes les vastes ressources de la publicité aux poss[ibilistes] qui, de toute façon, étaient reconnus comme socialistes par les Belges, les Hollandais, les Danois et certains Anglais, l'automne dernier à Londres²; et le décret d'excommunication lancé par un parti, qui maintenant encore ne possède pas de journal à Paris pour se faire entendre, ne peut être et ne sera pas accepté par le reste du monde sans un supplément de preuve. Nous devons parler aux gens d'ici un langage qu'ils comprennent, et, si nous parlions comme le voudrait Paul, nous nous rendrions ridicules et on nous montrerait la porte dans toutes les rédactions de Londres. Paul

1. Voir lettre de Lafargue à Engels du 6 mai 1889 (p. 243). (N. R.)

2. C'est-à-dire au congrès coopératif international de Londres de 1888. (N. R.)

sait trop bien que les poss[ibilistes] constituent une puissance à Paris, et même si nos amis *parisiens* ont de très belles raisons de les ignorer, nous ne pouvons faire de même, ni nier le fait qu'il y aura deux congrès rivaux le 14 juillet. Et si nous allions dire aux gens d'ici que dans notre congrès « ce sont les ouvriers et les socialistes de France sans distinction de parti qui convoquent le congrès », ce serait non seulement une bêtise, mais une contre-vérité grossière, car Paul sait fort bien que les *ouvriers* de Paris, dans la mesure où ils sont seulement socialistes, sont dans leur majorité possibilistes.

En tout cas, nous continuerons ici à travailler pour le congrès à notre manière à nous, même si l'on y trouve à redire. Je n'ai pas encore fait une seule chose dans cette affaire à laquelle quelqu'un n'ait trouvé à redire. Je suis donc tout à fait habitué à ce genre de choses, et je continuerai à faire ce qui me paraît juste.

Le plus beau, c'est que trois mois après ces deux congrès, Boulanger sera selon toutes probabilités dictateur de la France, qu'il se débarrassera du parlementarisme, qu'il épurera la magistrature sous prétexte de corruption, qu'il aura un gouvernement à poigne et une Chambre pour rire et qu'il écrasera tous ensemble marxistes, blanquistes et possibilistes. Et alors, ma belle France, tu l'auras voulu!

Six mois après cela, *il se peut* que nous ayons la guerre : cela dépend entièrement de la Russie; elle s'est maintenant engagée dans de vastes opérations financières pour rétablir son crédit et ne peut guère se lancer dans un conflit avant qu'elles ne soient terminées. Dans cette guerre, la neutralité de la Belgique et de la Suisse sera la première chose à voler en éclats, et si la guerre devient vraiment sérieuse, notre seule chance sera que les *Russes* soient battus et fassent alors une révolution. Les Français ne peuvent en faire une tant qu'ils sont alliés au tsar : ce serait une haute trahison! Mais si aucune révolution n'interrompt la guerre, si on la laisse suivre son cours, alors la victoire ira du côté où l'on aura le concours de l'Angleterre, à condition que l'Angleterre entre dans le conflit. Car on pourra alors de ce côté-là, avec l'aide de l'Angleterre, réduire par la famine l'autre côté en coupant l'approvisionnement en blés étrangers dont toute l'Europe occidentale a besoin aujourd'hui.

Demain une délégation (Bax, Tussy, Edward) se rendra au *Star* pour protester contre l'article de samedi dernier sur le congrès¹. Cet article a été passé en contrebande, probablement par Hyndman et Smith-H[eadingley] en l'absence de Massingham. Amitiés de Nim.

Bien à toi,

F. E.

1. Il s'agit d'un article non signé publié dans le *Star* du 3 mai 1889 (p. 1/VII) et intitulé : The Paris International Congress. (N. R.)

318. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 11 mai 89.

Mon cher Lafargue,

Nous ne vous avons jamais appelés autrement que « the so-called Marxists »¹ et je ne saurais pas comment vous désigner autrement. Avez-vous un autre nom tout aussi court, dites-le et nous vous l'appliquerons avec plaisir et dûment. Mais nous ne pouvons dire : agglomération², ce que personne ici ne comprend, ni anti-possibilistes, ce qui vous choquerait tout autant, et ce qui ne serait pas exact, étant trop compréhensif.

Tussy a dû vous retourner hier votre lettre au *Star*. Comme dès la veille le *Star* était en possession de la convocation traduite par Tussy, votre paraphrase de ce document n'avait pas la moindre chance d'insertion.

Ce qu'il nous faut, c'est des lettres de Paris, envoyées directement au « *Star* », portant le timbre de la poste de Paris, et réfutant les calomnies possibilistes des nos du samedi et mardi que l'élection de Boulé était faite avec de l'argent boulangiste, que Vaillant avait agi en allié des boulangistes, etc.³. Il me paraît que vous pouvez très bien faire cela sans froisser votre nouvelle dignité d'église catholique et exclusive en matière de socialisme français.

Le *Star* est le journal quotidien le plus lu par les ouvriers, le seul qui nous soit tant soit peu ouvert. Massingham, à Paris, a eu A. Smith pour cornac et interprète qui l'a mis entre les mains des Brousse & Cie, qui se sont emparés de lui, ne l'ont pas lâché, l'ont grisé d'absinthe et de vermouth, et ont réussi ainsi à engager le *Star* pour leur congrès et lui faire avaler leurs mensonges. Si vous désirez que nous vous soyons utiles ici, aidez-nous à reconquérir

*. Cette lettre, publiée dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 111-113), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original qui nous a été communiquée par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

1. Le groupe dit « marxiste ». (N. R.)
2. L'organisation parisienne du parti ouvrier français s'appelait « Agglomération parisienne ». (N. R.)
3. Le *Star* du 7 mai 1889 publiait (p. 3/1-II) un article non signé : « The Workmen's Party — A chat with some practical Socialists at the Hotel de Ville », qui critiquait Vaillant. (N. R.)

quelque influence auprès du *Star* en lui prouvant qu'on l'a engagé dans une voie dangereuse, que les Brousse & Cie en réalité lui ont fait dire des mensonges. Et pour cela il n'y a d'autre voie que des lettres de réclamation contre ces articles, *lui arrivant directement de Paris*. Autrement il nous dira toujours : Personne à Paris n'a protesté, cela doit donc être vrai.

En dehors du *Star* nous n'avons que le *Labour Elector*, journal très inconnu et très louche, vivant d'argent venant de sources inavouables, et par conséquent très suspect. Certes il vous importe d'avoir quelque peu de publicité ici en Angleterre, bombardez donc le *Star* de réclamations — vous, Vaillant, Longuet, Deville, Guesde et tutti quanti. Mais si vous nous laissez sans secours, ne vous plaignez pas si aucun journal ne parle de votre congrès et si les poss[ibilistes] sont considérés ici comme les seuls socialistes français, et vous comme une futile clique d'intrigants et des nigauds.

Depuis trois mois, Tussy et moi nous n'avons presque rien fait que de travailler dans votre intérêt, nous avons gagné la première bataille avec le pamphlet de Bernstein, quand l'inaction et l'hésitation de Liebk[necht] nous ont fait perdre toutes les positions gagnées l'une après l'autre. Maintenant que nous sommes réduits à la défensive et en danger de perdre même les positions que nous avions auparavant, il est très dur pour nous de nous voir délaissés par les Français aussi, quand quelques lettres de quelques lignes chacune, au moment opportun, pourraient avoir un si grand effet. Mais si vous tenez à perdre tout moyen de publicité ici en Angleterre au moment même où cela serait de la plus haute importance pour vous, nous n'y pouvons rien; certainement ce sera une leçon pour moi, je retournerai à mon 3^e volume, abandonné depuis trois mois, et je me consolerais si le congrès n'aboutit à rien.

Il est très bien qu'on s'occupe du logement et des restaurants pour les délégués — Bebel m'a écrit à cet égard, et comme Paris en juillet sera une véritable fourmilière, c'est de la plus haute importance.

Nous ferons imprimer la traduction anglaise de Laura. Quant à la traduction allemande, il y en a une dans le *S[ozial] D[emo]krat* où Bernstein a modifié une phrase vers la fin (le n^o 3 de votre invitation) trop dangereuse pour les Allemands. Envoyez le *texte français* de la convocation à signer *par tous* à B[ebel] et L[iebknecht], pour qu'ils vous indiquent les passages qu'ils ne pourront signer sans se compromettre juridiquement — sans cela vous risquez de ne pas avoir des signatures allemandes. J'attendrai des nouvelles de Bebel avant d'imprimer une traduction allemande ici, et je vous soumettrai d'avance les changements qu'il proposera.

Depuis quelque temps, on ne voit plus le nom de Labusquière dans les journaux poss[ibilistes] — serait-il aussi dans les rangs

des mécontents¹? Le commencement de désorganisation parmi les poss[ibilistes] est certainement un fait agréable pour nous, mais les attaques de notre côté et le congrès pourraient bien favoriser le retour à l'union. Dans tous les cas, la décomposition n'est pas encore allée assez loin pour avoir un effet sur les alliés extérieurs des poss[ibilistes].

Ci-inclus chèque £ 20. — Quant au coup d'État de Ferry², il pourrait bien manquer, car le piou-piou est bien plus boulangiste en 1889 qu'il n'était républicain lorsqu'il a fait manquer le coup de Mac-Mahon. Le bon Boulanger n'est pas si bête que de provoquer un appel aux armes à propos de l'affaire de la Haute Cour, mais cela ne prouve rien pour le cas d'une violation directe de la constitution. Que Ferry ne lâchera pas le pouvoir direct ou indirect sans lutte, cela je crois bien. Mais c'est risqué.

Bien à vous,

F. E.

319. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sunday May 12th/89.

My dear General,

Confusion has come to be our natural element and we shall no doubt feel unhappy when things grow less chaotic. Liebknecht's juvenile ardor bids fair to run away with him: after having sent the people here half distracted by his "laissez faire aux Belges"-tactics, he now complains of the "slowness" of the French. "Et il ose pour eux". As regards England no end of conflicting news. After having been told to expect Massingham and "to keep him warm", we learn to our sorrow that he has been "nobbled", and a few days later we get what Vaillant calls the "grotesque"

1. Entre le 26 avril et le 19 mai, *Le Parti ouvrier* ne publie pas d'article de Labusquière. A la même époque, il y avait une crise chez les possibilistes, qui se traduit par un certain nombre d'exclusions prononcées par l'Union fédérative du Centre. (N. R.)

2. Le 6 mai, J. Ferry avait fait sa rentrée politique en prononçant un grand discours à Saint-Dié, appelant à la défense de la République. L'expression qu'emploie ici Engels se réfère sans doute à un passage d'une lettre de Lafargue que nous ne possédons pas. (N. R.)

article of *The Star*. Tussy suggests "bombarding Massingham with letters", which is impracticable. The circulars published by the commission will keep the English public posted as to the Congress, and Batisse and Paul, the secretaries, can send an occasional letter to rectify any mis-statements about the same, but to enter into personal discussions through the medium of *The Star* — seeing Massingham's attitude — is out of the question.

The forced inaction imposed by the Belgians had made people so irritable that everybody took to abusing everybody else—sans distinction de parti ou de personne—every socialist charging his fellow-socialist with committing "des bêtises": poor Liebknecht, who has been the "gaffeur royal" during the proceedings, writes Paul a letter every other week adjuring him "de ne pas faire des bêtises". It is the finest comedy of errors. With the French, Paul pulls together very well, but from abroad he gets half a dozen contradictory orders and instructions per week and he now declares with you and La Fontaine: "Est bien fou du cerveau, qui prétend contenter tout le monde et son père".

I hope there may be something to show for all the trouble taken. I feared, for a time, that your patience would have to be its own reward, but there has been such a revival since the Germans have lifted the Belgian incubus from men's shoulders that things seem to look up again. From Switzerland there is good news: Reichel has written very nicely to Vaillant promising his signature and Brandt, the vice-president of the Swiss Grütli Society (counting, I hear, upwards of 15,000 members) has seen Vaillant and gives his name. Domela Nieuwenhuis has never swerved since the Hague conference.

2 p.m. I had written thus far when your letter came; I enclose my letter to Tussy, together with Vaillant's reply which will show you that I had acted in accordance with Tussy's suggestion and offered to translate for Vaillant.

It appears to me extremely difficult to rebut such charges as those brought by *The Star*; none the less have I tried to get the letters proposed by you, but I cannot *make* people write. Paul has sent Massingham a letter on the congress; if he inserts that, Paul will see what can be done for Boulé.—Shall I write and ask Vaillant to reconsider his decision?—

Your very affectionate,

LAURA.

As Laura has sent her letter to you in *open* envelope, I enclose this. Shall see you tonight at Sam's¹.

1. Au dos, de la main d'Engels.

TRADUCTION

Dimanche, 12 mai 1889.

Mon cher Général,

La confusion est devenue notre élément naturel et nous nous sentirons sans nul doute malheureux quand la situation deviendra moins chaotique. L'ardeur juvénile de Liebknecht risque fort de l'entraîner : après avoir rendu ici les gens à moitié fous avec sa tactique de « laissez faire les Belges », il se plaint maintenant de la « lenteur » des Français. « Et il ose pour eux. » En ce qui concerne l'Angleterre, les nouvelles ne cessent d'être contradictoires. Après qu'on nous ait dit de compter sur Massingham et de le traiter gentiment, nous avons la tristesse d'apprendre qu'on l'a « soudoyé », et, quelques jours plus tard, nous recevons ce que Vaillant appelle le « grotesque » article du *Star*¹. Tussy propose de « bombarder de lettres Massingham », ce qui est impraticable. Les circulaires publiées par la Commission tiendront le public anglais au courant de ce qui a trait au congrès, et Batisse et Paul, les secrétaires, pourront à l'occasion envoyer une lettre pour rectifier toute déclaration inexacte à ce sujet; mais quant à entrer dans des discussions personnelles par l'intermédiaire du *Star*, étant donné l'attitude de Massingham, il n'en est pas question.

L'inaction forcée imposée par les Belges avait rendu les gens si irritables que tout le monde s'est mis à injurier tout le monde (sans distinction de parti ou de personne), chaque socialiste accusant un autre socialiste de commettre « des bêtises » : le pauvre Liebknecht, qui a été un « gaffeur royal » au cours des démarches, écrit tous les quinze jours une lettre à Paul pour l'adjurer « de ne pas faire de bêtises ». C'est une parfaite comédie des erreurs. Avec les Français, Paul s'entend fort bien, mais, de l'étranger, il reçoit toutes les semaines une demi-douzaine d'ordres et d'instructions contradictoires et il déclare maintenant avec vous et La Fontaine : « Est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père. »

J'espère que le résultat justifiera tout le mal qu'on s'est donné. J'ai craint un moment que votre patience ne dût trouver sa récompense en elle-même, mais il y a eu un tel renouveau depuis que les Allemands ont écarté le cauchemar belge que tout a de nouveau meilleur aspect. De Suisse nous parviennent de bonnes nouvelles : Reichel a écrit très gentiment à Vaillant pour lui promettre sa signature, et Brandt, vice-président de la société suisse du Grütli (qui compte, me dit-on, plus de 15.000 membres),

1. Il s'agit de l'article du *Star* dont il a été question dans la lettre précédente (voir p. 251). (N. R.)

a vu Vaillant et donne son nom. Domela Nieuwenhuis n'a jamais dévié depuis la conférence de La Haye.

Deux heures de l'après-midi. J'en étais là de ma lettre quand la vôtre est arrivée. Je vous joins ma lettre pour Tussy avec la réponse de Vaillant ¹. Vous verrez ainsi que j'avais agi en accord avec la proposition de Tussy et que je m'étais offerte à faire la traduction pour Vaillant.

Il me paraît extrêmement difficile de réfuter des accusations comme celles que lance le *Star*; néanmoins, j'ai essayé d'obtenir les lettres que vous avez suggérées, mais je ne puis *forcer* les gens à écrire. Paul a envoyé à Massingham une lettre sur le congrès; s'il l'insère, Paul verra ce qu'on peut faire pour Boulé. Dois-je écrire à Vaillant pour lui demander de reconsidérer sa décision?

Bien affectueusement à vous,

LAURA.

Comme Laura a envoyé sa lettre pour toi sous enveloppe ouverte, je te la joins. Te verrai ce soir chez Sam ².

320. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 14 May 89.

My dear Laura,

Could not your people in Paris, now that things are mending and going on swimmingly, look with a little less nervousity upon what we are trying to do in order to help them? Nobody has asked them to enter into polemics with *The Star*, nor write long refutations. But supposing Vaillant wrote to *The Star*: "In your No—you assert, on the strength of possibilist assertions made to you, that I... (did so and so, *Star*, May 7th). I have not the time nor you the space to refute in detail such rubbish. I merely ask you to allow me to state, in your next issue, that this is an infamous calumny" (or something of the sort).

And supposing the Treasurer, Chairman, or Secretary of Boulé's Committee wrote "In your issue etc. you say that Boulé's election was supported by Boulangist money. As Chairman (or

1. Voir la lettre de P. Lafargue du 14 mai 1889, p. 260. (N. R.)

2. Au dos, de la main d'Engels, qui transmet sans doute la lettre à Tussy. (N. R.)

whatever he was) of Boulé's Committee, I know where the very small amount of money we could dispose of, has come from—all from working men's subscriptions. I therefore declare the above assertion which was made to you by Possibilists, to be an infamous lie" etc.

And so a few more by different people. That would strengthen our hands with *The Star* very much.

Especially at this moment. This morning's *Star* has Paul's invitation—I am afraid, put in in order to give him an excuse not to put in the official Convocation with *all the signatures*. Still, Bernstein shall try him again with that (copy enclosed) in a day or two. And Edward and Bonnier saw him this morning, when he promised to put in a letter of Bonnier's tomorrow and asked Bonnier to dinner for next Monday where B[onnier] must try and work him. You see the iron is still a little hot and may be welded if only we could be supported by a few blows from Paris. If we do not strike now, it will be too late soon.

You say the Paris Committee will work by its numerous proclamations and that is better than letters to the Editor. Most certainly; but the letters to the Editor are wanted exactly for the purpose of getting him to *insert the proclamations when they come*. What use will be all the proclamations here when we cannot get them into any paper except the *Labour Elector*, which does perhaps more harm than good if it is the *only* paper to notice them?

As part of the conversation with Massingham was carried on in English, not understood by B[onnier], I do not yet know all that happened. Anyhow I hope you will see that our plan of campaign—to maintain the positions we had from the beginning and to keep the *Star* open for communications from our side—was the only one possible, and not quite so absurd as our Paris friends seem to think. *We know* that at the *Star* office great weight is laid upon such bombardments with letters from the outside public, and in this case it is the more important as you know yourself that Possibilists, Smith H[eadingley] and Hyndman all unisons shout into M[assingham]'s ears that the whole affair is a personal affair of the Marx family and nothing else.

I have written to Bebel to write to Danes and Austrians to hurry on with their signatures, and through the Danes, work on the Swedes and Norwegians, and also I have consoled him about his fear of not getting lodgings and meals in Paris at the impending festive time. Bebel never having seen anything bigger than Berlin (for here he was only a few days and under good protection) is a little kleinstädtisch in these matters. The sooner the circular with *all the signatures* appears, the better; that will tell best with people here.

I am sure your people in Paris have every reason to be content. They have got what they wanted, and there is plenty of time left for everything. Why then should they be so anxious to take revenge on friend and foe alike, look glum at every proposal made to

them, try to find out difficulties where there are none and grumble like John Bulls? Surely toute la gai  t   française ne s'est pas   vanouie—let them become French again, the road to victory is open before them; it is we here that have suffered defeat but this is not the decisive position and, as you see, we keep fighting on as well as we can.

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 14 mai 89.

Ma chère Laura,

Est-ce que vos amis de Paris, maintenant que les choses s'arrangent et vont à raver, ne pourraient pas considérer avec un peu moins de nervosité ce que nous tentons de faire pour les aider? Personne ne leur a demandé de s'engager dans une polémique avec le *Star*, ni d'écrire de longues réfutations. Mais si Vaillant écrivait tout simplement au *Star* : « Dans votre numéro... vous déclarez, sur la foi des affirmations que vous ont faites les possibilistes, que j'ai... (fait ceci et cela, *Star* du 7 mai). Je n'ai pas le temps, ni vous la place, de réfuter en détail de telles sottises. Je vous demande simplement de me permettre de déclarer dans votre prochain numéro que c'est une calomnie infâme » (ou quelque chose de ce genre).

Et si le trésorier, le président ou le secrétaire du Comité Boulé   crivait : « Dans votre numéro, etc., vous dites que l'élection de Boulé a été financée par l'argent boulangiste. En tant que président (ou quoi que ce soit d'autre) du Comité Boulé, je sais d'où provenait la maigre somme d'argent dont nous pouvions disposer : c'est-à-dire uniquement des souscriptions ouvrières. Je déclare donc que l'affirmation ci-dessus, qui vous a été faite par des possibilistes, est un mensonge infâme », etc.

Et quelques autres lettres semblables venant de gens différents. Cela renforcerait sérieusement notre position à l'égard du *Star*.

Surtout en ce moment. Le *Star* de ce matin a inséré l'invitation de Paul ¹, afin, je le crains, de se donner un prétexte pour ne pas insérer la convocation officielle avec toutes les signatures. Mais Bernstein essaiera d'en obtenir l'insertion (en joignant une copie) dans un jour ou deux. Edward et Bonnier ont vu ce matin le rédacteur en chef; il a promis d'insérer demain une lettre de Bonnier et a invité Bonnier    déjeuner lundi prochain. Bonnier

1. *Star*, du 14 mai 1889 (p. 4/II), sous la rubrique : « The people's Post Box ». (N. R.)

doit alors essayer de le travailler. Tu vois que le fer est encore un peu chaud et qu'on pourrait le battre si seulement nous étions aidés par quelques coups venus de Paris. Si nous ne le battons pas maintenant, il sera bientôt trop tard.

Tu dis que le Comité de Paris agira grâce à ses nombreuses proclamations et que cela vaut mieux que des lettres au rédacteur en chef. C'est bien certain; mais les lettres au rédacteur en chef sont justement nécessaires si on veut l'amener à *insérer les proclamations lorsqu'elles arriveront*. A quoi serviront ici toutes les proclamations, si nous ne pouvons les faire publier par aucun journal, excepté le *Labour Elector*, ce qui fait peut-être plus de mal que de bien si c'est le seul journal à leur prêter attention.

Comme une partie de la conversation avec Massingham s'est poursuivie en anglais, langue que Bonnier ne comprend pas, je ne sais pas encore tout ce qui s'est passé. En tout cas, tu constateras, je l'espère, que notre plan de campagne (maintenir les positions que nous avions au départ et garder les colonnes du *Star* ouvertes à nos communiqués) était bien le seul possible, et qu'il n'était pas tout à fait aussi absurde que nos amis parisiens semblent le penser. *Nous savons* qu'à la rédaction du *Star* on attache beaucoup d'importance à ces bombardements de lettres venant du public, et, en l'occurrence, c'est d'autant plus important que, tu le sais, les possibilistes, Smith-H[eadingley] et Hyndman crient tous à l'unisson aux oreilles de Massingham que toute l'affaire est une affaire personnelle de la famille Marx, et rien de plus.

J'ai invité Bebel par lettre à écrire aux Danois et aux Autrichiens de se hâter d'envoyer leurs signatures et, par l'intermédiaire des Danois, d'agir sur les Suédois et les Norvégiens. J'ai en même temps apaisé ses craintes de ne pas trouver à se loger et à se nourrir à Paris à l'approche de la saison. Bebel, qui n'a jamais rien vu de plus grand que Berlin (car il n'a été ici que quelques jours, et encore on a bien pris soin de lui), est un peu provincial pour ces questions. Plus tôt paraîtra la circulaire avec *toutes* les signatures, mieux cela vaudra; c'est cela qui aura le plus d'influence sur les gens d'ici.

Je suis sûr que vos amis de Paris ont toutes les raisons d'être contents. Ils ont eu ce qu'ils voulaient, et il reste assez de temps pour tout faire. Pourquoi faut-il donc qu'ils soient si impatientes de prendre des revanches aussi bien contre les amis que contre les ennemis, qu'ils fassent grise mine à toutes les propositions qui leur sont faites, qu'ils s'efforcent de découvrir des difficultés là où il n'y en a pas et qu'ils bougonnent comme des John Bull? Sûrement toute la gaieté française ne s'est pas évanouie; qu'ils redeviennent français; le chemin de la victoire s'ouvre devant eux. C'est nous ici qui avons subi une défaite, mais cette situation n'a rien de décisif, et tu vois que nous continuons à combattre de notre mieux.

Bien à toi,

F. E.

321. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 14/5/89.

Mon cher Engels,

Laura vous a communiqué la lettre de Vaillant refusant de répondre aux idiots calomnies du *Star*; comme vous et Tussy m'écrivez que nous n'avons de chance d'insertion que si nous laissons de côté les généralités pour répondre aux calomnies personnelles, je ne sais comment moi, qui ne suis pas attaqué personnellement, peux m'occuper de la question personnelle de Boulé et de Vaillant accusés de boulangisme. Tussy écrit que les Anglais s'intéressent fort peu à ce que nous pensons des possibilistes; ils doivent s'intéresser aussi peu [à la question] de savoir si Boulé et Vaillant sont boulangistes. Ces réponses personnelles ne pourraient être *crisp*¹, comme le demande Tussy, que si au lieu de nous défendre, ce qui est toujours ennuyeux, nous attaquions. — La seule manière de répondre à la correspondance parisienne du *Star*, ce serait de démontrer, ce qui serait facile, que les possibilistes ont traité Massingham en imbécile à qui l'on pouvait faire croire que les vessies étaient des lanternes et les Brousse, Lavy et Cie des gens honnêtes et dévoués; vous avouerez que ce serait un drôle de moyen de gagner le directeur du *Star*. — Après réception de la lettre de Tussy et avant celle de la vôtre, j'ai écrit à l'éditeur du *Star* une lettre officielle sur le congrès; s'il l'insère, je lui écrirai de nouveau sur les possibilistes et leur action, si vous êtes de cet avis. — Mais en aucun cas il ne faut espérer que Deville, Gucsde, Vaillant *bombardent* le *Star*, comme dit Tussy, de lettres, qui probablement ne seraient pas insérées.

Le congrès vous fait perdre patience, il faudrait être un ange pour ne pas s'irriter des attaques des ennemis et des bévues de nos amis : mais je vous assure que ma position n'est guère amusante, tant que les Allemands ne s'étaient pas décidés j'avais à retenir les Français, qui voulaient aller de l'avant quand même, et maintenant je suis obligé d'agir diplomatiquement pour éviter les tiraillements dans le sein de la commission et modérer la rivalité entre Bordeaux et Paris. Les Parisiens sont très ennuyés de n'avoir pas à Paris le Conseil national, qu'il a été de notre tactique de tenir toujours éloigné de Paris, à cause des intrigants : les blanquistes

1. Cassantes. (N. R.)

sont jaloux de l'influence que nous avons exercée sur la direction de l'organisation syndicale, depuis les congrès de Lyon et de Montluçon, où les collectivistes (les *so-called* Marxistes) ont dominé.

Je vous l'ai dit et je vous le répète, c'est vous qui avez sauvé le congrès, car sans vous Bebel et Liebknecht nous auraiènt lâchés; il faut que vous continuiez à nous donner votre aide si précieuse encore quelques semaines, malgré les désagréments, désappointements et maladroites.

Je vous envoie ci-joint la circulaire internationale ¹ que j'ai rédigée et que Guesde a revue. Veuillez la lire et modifier tout ce qui pourrait faire tomber les Allemands dans les pièges légaux. La marotte de Liebknecht est de s'occuper des possibilistes dans la circulaire convocatrice, et nous voulons les ignorer absolument; il faut donc s'arranger à faire avaler la circulaire à Bebel et Liebknecht] sans qu'ils nous infusent leur tisane unioniste; pour cela il faut leur envoyer la circulaire toute faite et leur dire que c'est celle qui a été adoptée et envoyée à tous les partis adhérant déjà au congrès.

Le succès de l'ouverture de l'exposition ² a été si considérable que les opportunistes en perdent la tête. Ils parlent de suspendre la Chambre, d'empêcher le vote du budget et renvoyer les élections à l'année prochaine et de laisser Boulanger et Rochefort se morfondre en Angleterre. Mon opinion est que Boulanger a perdu la partie en fuyant de France; en tout cas ses bailleurs de fonds sont désappointés et furieux; ils avaient espéré que ce serait Boulanger qui ouvrirait l'exposition à la place de Carnot.

J'ai communiqué à Lawroff les nouvelles que vous m'avez données de Lopatine, elles lui ont confirmé celles qu'il avait déjà reçues.

C'est sans doute Danielson qui vous a envoyé les nouvelles sur mon article, paru à mon insu, dans *La Revue du Nord*: c'est un article de la *Neue Zeit* ³ (Prolétariat manuel et intellectuel) que la revue a reproduit. Écrivez à Danielson] pour lui dire de me mettre en communication avec la direction de la revue, afin que je lui envoie directement des articles qui alors me seraient payés: j'ai en portefeuille un article qui précisément conviendrait à cette revue ⁴.

Merci pour chèque; il est arrivé au moment psychologique.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Voir le texte de cette circulaire avec les remarques d'Engels, p. 263. (N. R.)

2. L'exposition de 1889 fut ouverte le 6 mai, le lendemain de la commémoration du centenaire de la réunion des états généraux. (N. R.)

3. *Neue Zeit*, Jg VI, 3, p. 128-140. (N. R.)

4. Il s'agit d'un article sur l'évolution de la propriété qui sera adressé à Danielson par l'intermédiaire d'Engels (Lettre à Danielson du 4 juillet 1889). (N. R.)

322. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 16 mai 89.

Mon cher Lafargue,

Voici mes notes à votre projet d'appel, que j'ai discuté avec Bernstein. — Du reste si vous dites que le C[ongrès] de Troyes représentait l'ensemble de la classe ouvrière française, vous vous mettez en flagrante contradiction avec les faits et vous vous exposez à des réclamations et des refus de la part des étrangers — et cela sans nécessité aucune. Vos décrets ne font pas disparaître les possibilistes et leur majorité parisienne.

J'ai expédié la circulaire anglaise à la presse hebdomadaire, demain elle va à la presse quotidienne, aux clubs radicaux de Londres, aux organisations socialistes et aux personnages influents qui s'intéressent à cela.

C'est environ 1.000 exemplaires, Tussy disposera de 500 de plus, et K[eir] Hardie en Écosse de 500 autres. Les adresses et bandes sont prêtes, tout partira demain, de sorte que samedi soir, nuit de réunion des Clubs, trade unions etc., cela sera distribué.

Le *Star* contient la lettre de Bonnier ¹.

Clara Zetkin a écrit un article excellent dans *La Tribune de Berlin* ² — si nous avions eu une relation si précise des faits il y a trois mois, cela nous eût valu beaucoup. Bernstein va voir Mas-singham demain et en fera bon usage. Aussi de l'affaire du 13^e, dont l'importance ne ressortait pas de l'article de *L'Égalité*, mais dont elle a donné tous les détails à Bernstein.

C'est très juste de ne pas avoir le Conseil national à Paris — puisque la province fait votre force il lui faut aussi la direction formelle et non à Paris. Du reste c'est un signe d'excellent augure que la province vaut mieux que Paris.

Demain première d'une nouvelle pièce d'Aveling — bien qu'il

*. Cette lettre, publiée dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 113-114), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original, mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

1. *The Star* du 15 mai 1889 contient (p. 4/I-II) une lettre de Ch. Bonnier : « The Paris Congress », dans laquelle il dénonce la collusion des possibilistes avec les réactionnaires au Conseil Municipal de Paris. (N. R.)

2. Dans le numéro du 11 mai 1889 paraissait un article intitulé : « Der internationale Arbeiter Kongress und die Streitigkeiten unter den französischen Arbeitern. » (N. R.)

n'ait pas conquis le public de plein assaut, la critique s'occupe de lui, même les gens qui ont jusqu'à présent fait conspiration de silence.

La grève des mineurs chez moi ¹ (le terrain houiller commence à deux ou trois lieues de Barmen) est un fait de la plus haute importance. N'importe comment cela finira, cela nous ouvre un terrain jusqu'à présent fermé, et nous vaut dès aujourd'hui 40-50.000 voix de plus aux élections. Le gouvernement a horriblement peur, car toute tentative d'action énergique ou comme on dit aujourd'hui en Prusse « *schneidiges Handeln* » (le mot du reste est autrichien) pourrait provoquer une semaine sanglante comme celle de Paris 71. Désormais les mineurs nous appartiennent sur toute la surface d'Allemagne — et c'est une force.

Quant à Boulanger, j'espère que vous avez raison et que le saltimbanque a perdu son jeu. Mais...

Post-time ²!

Bien à vous,

F. E.

J'écrirai à D[anielson].

322 bis. — BROUILLON
DE LA CIRCULAIRE 1889
DE CONVOCATION DU CONGRÈS
AVEC ANNOTATIONS
DE LA MAIN D'ENGELS *

Ouvriers et socialistes d'Europe et d'Amérique,

Le congrès de Bordeaux, formé par les délégués de plus de 200 chambres syndicales *françaises* ³, ayant leurs sièges dans les centres ouvriers de France, et le Congrès de Troyes formé par les

1. Vers la mi-mai, un grand mouvement de grève agita les mineurs allemands. Il y eut 90.000 grévistes en Rhénanie-Westphalie, 13.000 en Sarre, 10.000 en Saxe, 17 à 19.000 en Silésie. C'était un signe du renouveau des luttes ouvrières en Europe qui marque l'année 1889. (N. R.)

2. C'est l'heure du courrier. (N. R.)

* Nous reproduisons ce texte d'après la photocopie du déchiffrement de l'original telle qu'elle nous a été communiquée par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

3. Ajouté par Engels.

délégués de 300 groupes ouvriers et ¹ socialistes représentant l'ensemble de la classe ouvrière et du socialisme révolutionnaire de la France ² ont décidé de convoquer à Paris, pendant la durée de l'Exposition, un Congrès International ouvert au prolétariat du monde entier.

Cette résolution a été accueillie avec joie par les Socialistes d'Europe et d'Amérique, heureux de pouvoir se réunir et s'entendre à la veille des graves événements qui menacent les nations civilisées.

La classe capitaliste invite les riches et les puissants à venir contempler et admirer à l'Exposition universelle l'œuvre des travailleurs condamnés à la misère au milieu des plus colossales richesses que jamais société humaine ait possédées. Nous socialistes, qui poursuivons l'affranchissement du travail, l'abolition du salariat et la création d'un ordre de choses dans lequel, sans distinction de sexe et de nationalité, toutes et tous auront droit aux richesses issues du travail commun, c'est aux producteurs que nous donnons rendez-vous à Paris le 14 juillet.

Nous les convions à sceller le pacte ¹ de fraternité qui, en consolidant les efforts du prolétariat de tout pays, hâtera l'avènement du monde nouveau.

Prolétaires de tous les pays unissez-vous!

— ³ sceller le pacte pourra faire surgir des difficultés. Il est défendu aux Allemands d'avoir n'importe quelle organisation, et celle qu'ils ont en dépit de la loi est traitée de société secrète. Il faudra donc éviter toute expression qui comprend l'idée d'organisation formelle. Conviez-les à une fête de solidarité, à une manifestation publique de fraternité, tout ce que vous voulez tant que vous ne les invitez pas à former une organisation formelle ou words to that effect ⁴, comme disent les juriconsultes anglais.

Il me paraît aussi qu'il y manque une ou deux phrases pour faire une bonne conclusion.

Et vous pourriez faire dire aux socialistes internationaux qui signeront, que les détails sur le local, etc., seront communiqués plus tard par la commission de Paris. Un peu de prose après tant de rhétorique ne fait pas de mal. C'est plus businesslike ⁵.

1. Souligné par Engels. (N. R.)

2. Ajouté par Engels. (N. R.)

3. A partir d'ici de la main d'Engels. (N. R.)

4. Termes à cet effet. (N. R.)

5. Dans le ton des affaires. (R.N.)

323. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, 17 mai 89.

Mon cher Lafargue,

Voici 25 circulaires anglaises.

Quand me retournerez-vous la lettre de Lyon — déchiffrée ?
Je ne voudrais pas paraître négligent et peu poli vis-à-vis d'ouvriers français.

Comme le *S[ozial D[emokrat]* et le *Volksblatt* de Berlin ont donné des traductions allemandes, il n'y a plus de nécessité pour une édition séparée imprimée ici. De plus — quel texte faudrait-il prendre :

1) Texte français : *La S[ocialist] L[eague] d'Angleterre et les Soc[ialistes]* Danois ont... adhéré d'avance aux résolutions à prendre.

2) Texte anglais : *W. Morris de la S[ocialist] L[eague] et les Danois, etc., etc.*

3) Texte allemand dans la traduction de Berlin (Liebknecht probablement) : *La S[ocialist] L[eague] et les Danois ont fait des excuses ET LA S[OCIALIST] LEAGUE a adhéré d'avance aux résolutions, etc.* (d'après cette version les Danois n'auraient pas adhéré).

Comme les Poss[ibilistes] ont des amis allemands à Paris et anglais ici, il ne serait pas impossible qu'ils fussent prévenus de ces divergences. Ce serait très désagréable, espérons que cela n'arrive[ra] pas — mais aussi vous voyez à quoi mènerait une nouvelle circulaire où vous [vous] pos[er]iez comme « l'ensemble de la classe ouvrière française » — les traductions varieraient de nouveau car vous pouvez être sûr que *L[iebknecht]* changerait cela en allemand.

Demain 100 circulaires anglaises iront en Amérique.

Le *Star* n'a pas encore reproduit la circulaire. Bernstein a manqué Mass[ingham] hier.

La pièce Aveling a passé mieux que je ne l'espérais — c'est une esquisse très bien faite mais qui finit — à la Ibsen — sans solution

*. Cette lettre, publiée dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 115-116), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

2. Cf. note 1, p. 240. (N. R.)

et le public ici n'est pas accoutumé à cela. Cette pièce précédait une autre — par Baby Rose et un autre — une version anglaise très libre de *Conflicto entre dos deberes* d'Echegaray¹. Celle-là — étant fortement épicée de sensations, a été très bien reçue, bien qu'elle soit lourde et grossière et pour le goût anglais.

Bien à vous,

F. E.

324. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 20 mai 89.

Mon cher Lafargue,

Je vous envoie deux journaux : 1) *Reynolds [Weekly Newspapers]*² qui sur la demande de Tussy a reproduit la circulaire, mais *sans les signatures*. Cela vous donne une excellente occasion de lui écrire : The Commission of organization is very much obliged to you for publishing in your paper our circular of convocation for the Inter[national] W[orking] M[en] and Soc[ialists] Congress at Paris to be opened on July 14th, but as you have not given any address, will you allow us to state through your columns that all communications from abroad are to be sent to the undersigned Foreign Secretary to the Commission. Yours etc. P. L[afargue]³.

Le Perreux, Paris Banlieue, May, etc. ou quelque chose comme cela.

1. Allusion à la pièce de José Echegaray : *Le Conflit des deux devoirs*, écrite en 1882. (N. R.)

*. Cette lettre publiée, dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 116-117), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

2. *Reynolds Newspaper* du dimanche 19 mai 1889 (p. 6/II) sous le titre : « International Workmen's Congress ». (N. R.)

3. La commission d'organisation vous est très obligée d'avoir publié dans votre journal notre circulaire de convocation du Congrès international ouvrier et socialiste de Paris qui s'ouvrira le 14 juillet ; mais, comme vous n'avez pas indiqué d'adresse, voulez-vous nous permettre de spécifier dans vos colonnes que toutes les communications de l'extérieur doivent être adressées au secrétaire soussigné pour l'étranger de la commission ? Agrétez... etc... P. L. (N. R.)

2) Le *Sun*¹, nouveau Weekly radical, avec un entrefilet dû également à l'influence de Tussy. Nous allons voir s'il y a moyen de faire usage ultérieur de ce journal, mais l'influence du *Star* pourra nous nuire.

Dans *Justice*² que je vous enverrai aussitôt que j'aurai des exemplaires Hyndman pousse un cri de triomphe croyant nous avoir fermé, avec le *Star*, tout moyen de publicité à Londres. Il dit que vous, homme aimable et estimable que vous êtes, vous êtes rendu ridicule et Bebel, Liebknecht et Bernstein de même; et il espère que nous cesserons enfin nos menées impuissantes, etc.

Vous avez vu *Le Prol[étariat]*³ (ou *Parti ouvrier* ?) où les Poss [ibilistes] disent être sûrs des Danois? Besant a écrit en Allemagne pour savoir ce qui en est.

Rocheport, dès qu'il n'a plus le sol des boulevards sous ses pieds, tient à se rendre ridicule — à Genève dans sa querelle avec le vieux Becker, ici en sortant son revolver dans Regent Street, après avoir empoché un soufflet⁴. L'histoire figurera aujourd'hui dans le Police Court, je vous enverrai le journal.

Bien à vous,

F. E.

1. *The Sun* du 19 mai 1889 (p. 2/IV) donne, sous la rubrique Political Men and Matters, deux paragraphes signés Alec Rubie dans lesquels il est fait allusion aux deux congrès et où l'on exprime l'espoir que l'unité se fera. (N. R.)

2. *Justice* du 18 mars 1889 (p. 1/1), sous la rubrique *Critical Chronicle*, publie un article non signé : « Much Ado About Nothing », dans lequel Hyndman dit qu'il ressent le plus grand respect pour le talent littéraire, le charme personnel, l'élan oratoire de Lafargue, mais... (N. R.)

3. *Le Prolétariat*, n° 268 du 18 mai 1889, imprime (p. 1/V) un court article qui commence ainsi : « Les irlando-guesdo-blancquistes assurent dans leur circulaire à l'étranger que le Danemark leur a donné son adhésion. Cela ne nous paraît guère probable. Nous avons, depuis longtemps déjà, l'adhésion de la Fédération des chambres syndicales danoises et, il y a quelques jours, le citoyen Knudsen nous faisait au sujet de l'organisation du congrès des observations qui semblent témoigner de l'intention du parti ouvrier danois de respecter l'engagement qu'il a pris au congrès de Londres. » (N. R.)

4. Dans la soirée du 18 mai, Rocheport rencontra dans Regent's Street Pilotell le caricaturiste connu de la Commune, qui lui donna un soufflet. Rocheport tira son revolver, mais fut désarmé. L'affaire se termina devant les tribunaux anglais. (N. R.)

325. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Monday afternoon [May 20th 1889].

My dear General,

A letter was sent by us to *The Star* yesterday from Okecki, treasurer on the Boulé committee.

On Friday night the Paris executive commission laid their heads together and discussed, among other questions, that of the 50.000 frs demanded by the Possib[ilist]s. The latter have caught another Tartar in Daumas who swears that the Council is sick of their money-begging and that they won't get the subvention. It was decided that a number of *Chambres Syndicales* should simultaneously apply for subventions and so make the Council refuse the same all round. Among other items, stated by the Lavys in their demand, figures a banquet to workmen at 15 frs per head. Smith-Headingley, as interpreter, would also, no doubt, come in for a pot of money. Anyhow the Possibilists fume at the rival congress: you see what they say in the *Proletariat*. They complain of its being *panaché*. Their own congress is likely to be self-coloured, with a sprinkling of Belgians, Danes, a stray Portuguese—whom Lavy has rushed down to Lisbon to win over—and half a dozen Jack Bulls.

Meanwhile Squabble Congress continues to set fire to the socialist world. Paris and the Provinces are at it again, fighting over the National Council. Paris wants to have everything its own way and the Provinces—who are ahead of the Capital—protest. Lavigne is sensible and methodical and manages well and it is to be hoped that Bordeaux will keep the Council. Paul acts the peace-maker and comes in for his share of strokes.

Respecting the latest proclamation, I had objected to "l'ensemble de la classe ouvrière" before you wrote, but though I can sometimes lead the horse to the water I can never make him drink. Anseele leaves a demand for the Belgian signatures unanswered and asks if it is true that the Congress has been prohibited. The Danes are mute (the words referring to them in the address are of course a literal translation of the French copy given me); Adler announces a dozen signatures from Austria. Nieuwenhuis writes to object to the opening sentence of the address—I mean the international convocation. Autant de cloches, autant de sons; if every cloche is listened to, there will be no ringing in of the congress at all.

I have to copy a lot of letters for this post, my dear General, wh. before, goodbye for the present.

There is no occasion for Bebel to worry about the meat and drink which are sure to be good: the sleeping accomodation is in worse case; always bad here, it is like to be infernal this summer.

My love to all of you.

Your affectionate,

LAURA.

TRADUCTION

Lundi après-midi [20 mai 89].

Mon cher Général,

Nous avons envoyé hier au *Star* une lettre d'Okecki, trésorier du comité Boulé.

Vendredi soir la Commission exécutive parisienne s'est réunie et a discuté, entre autres questions, celle des 50.000 francs demandés par les possibilistes. Ces derniers ont trouvé un nouvel empêchement de tourner en rond en la personne de Daumas, qui jure que le Conseil municipal est dégoûté de leur mendicité et qu'ils n'obtiendront pas la subvention. Il a été décidé qu'un certain nombre de *Chambres syndicales* solliciteraient en même temps des subventions et obligerait ainsi le Conseil à les refuser en bloc. Entre autres rubriques inscrites par les Lavy dans leur demande, figure un banquet aux ouvriers à 15 francs par tête. Smith-Headingley, en tant qu'interprète, a dû aussi, sans aucun doute, figurer pour une bonne somme. En tout cas, les possibilistes sont furieux du congrès rival : vous voyez ce qu'ils disent dans *Le Prolétariat*. Ils se plaignent qu'il soit *panaché*¹. Leur congrès à eux sera probablement d'une teinte uniforme, et émaillé de Belges, de Danois, d'un Portugais égaré (Lavy s'est précipité à Lisbonne pour le rallier) et d'une demi-douzaine d'Anglais.

Pendant ce temps le Congrès des Chamaileries continue à mettre le feu au monde socialiste. Paris et la province ont recommencé et se disputent la direction du Conseil national. Paris veut tout régenter à sa guise, et la province (qui est plus avancée que la

1. *Le Prolétariat* du 18 mai 1889 publie (p. 3/1) un article intitulé : « Un congrès panaché » dans lequel l'auteur épiluche la liste des organisateurs, qui lui semble trop hétéroclite. Voici des exemples de sa prose : « M. Lafargue, l'agent perpétuel de toute division internationale, l'homme qui a laissé un peu agréable souvenir parmi les proscrits qui se trouvaient à Londres à la fin de l'Empire... M. Jaclard, l'ex-Communard devenu le fidèle serviteur de Clemenceau... M. Longuet, un grand enfant terrible à qui son humeur bizarre fait tout pardonner... etc. » (N. R.)

capitale) proteste. Lavigne est sensé et méthodique, il se débrouille bien et il faut espérer que Bordeaux gardera le Conseil. Paul joue le rôle de pacificateur et reçoit sa part d'horions.

A propos de la dernière proclamation, j'avais critiqué la formule « l'ensemble de la classe ouvrière », avant que vous écriviez, mais comme dit le proverbe, je ne saurais faire boire un âne s'il n'a pas soif. Anseele ne répond pas quand on lui demande les signatures belges, et demande s'il est vrai que le congrès a été interdit. Les Danois sont muets (le passage qui les concerne dans l'adresse est naturellement la traduction littérale de l'exemplaire français qui m'a été remis); Adler annonce une douzaine de signatures d'Autriche. Nieuwenhuis écrit qu'il n'est pas d'accord avec la première phrase de l'adresse : il s'agit de la convocation internationale. Autant de cloches, autant de sons; s'il faut écouter chaque cloche, il n'y a plus qu'à renoncer à carillonner l'ouverture du congrès.

J'ai à transcrire une quantité de lettres pour ce courrier, mon cher Général, et c'est pourquoi je vous dis au revoir pour le moment.

Il n'y a pas lieu pour Bebel de s'inquiéter de la nourriture et de la boisson qui seront sûrement bonnes : l'hébergement sera moins brillant; il est toujours médiocre ici et risque d'être infernal cet été.

Mes amitiés à vous tous.

Affectueusement à vous,

Laura.

326. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 24 mai 89.

Mon cher Lafargue,

De grâce hâtez la circulaire avec les signatures étrangères! Elle nous sera ici et partout de la plus haute importance. Qu'importe le contenu, qu'il soit pâle et sans grandes phrases — ce

*. Cette lettre, publiée dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et Engels (t. XXVIII, p. 121-123), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

sont les *signatures* qui font la musique. Si nous l'avons dans 8-10 jours, nous avons gagné ici, sinon, nous perdons la bataille une seconde fois et cette fois par la faute des Parisiens. Est-il donc si difficile de rédiger une circulaire que tous pourront signer!

Ci-joint *Justice*¹ avec un manifeste dont la fureur et les mensonges impudents montrent trop bien l'effet que, même à cette heure, la convocation a fait ici. Vous voyez [la] S[ocial] D[emocratic] F[ederation] ou plutôt Hyndman savent parfaitement qu'il s'agit de leur position ici tout aussi bien que de celle des poss[ibilistes] en France. Naturellement nous répondrons. Mais si nous pouvions attacher à la queue de notre feuille volante la convocation avec les signatures étrangères, l'effet serait énorme.

La convocation a été reproduite par *Commonweal*² et Morris se déclare ouvertement pour notre congrès. Dans le *Labour Elector*³ W. Parnell, délégué au congrès de Londres, très brave et capable garçon — ouvrier — déclare qu'il tient des exemplaires de la convocation pour qui veut en avoir. Très bonne acquisition. Demain Tussy a arrangé une réunion où Bernstein (nous l'appelons *Ede* ici, si cela me vient sous la plume, vous saurez de qui il s'agit) trouvera Burns, Tom Mann et autres ouvriers influents. Burns est élu au congrès poss[ibiliste] par sa section, ce sera très bon d'avoir de telles gens au congrès poss[ibiliste] si nous ne pouvons pas les avoir au nôtre.

Le *Star* n'a pas encore donné la lettre d'Okecki, mais celle de *Bax* sur Vaillant⁴. Nous lui rappellerons l'autre. Comme il veut pousser la vente de son journal à Paris, nous lui ferons faire la connaissance des radicaux socialistes du Conseil munic[ipal], Longuet, Daumas, etc. Que contient la lettre de Ok[ecki]? nie-t-elle carrément l'accusation d'argent boulangiste pour Boulé? Vous ne savez pas de quelle importance pour nous — et pour vous — est ce journal quotidien ici, et combien il vaut la peine de l'arracher à Hyndman.

Dans le manifeste de *Justice* il est dit que *Farjat* a voté pour le

1. Il s'agit du numéro de *Justice* en date du 25 mai 1889 qui imprime en première page (c. I-III) : « Manifesto of the Social Democratic Federation—Plain Truths about the International Congress of Workers in Paris in 1889 ». (N. R.)

2. *Commonweal* du 25 mai 1889 (p. 166/I-11) sous la rubrique : International Notes. (N. R.)

3. *The Labour Elector* du 18 mai 1889 publie (p. 12/I-11) la convocation. Mais il n'est question dans ce numéro ni de W. Parnell, ni d'une convocation tenue à la disposition du public. Peut-être y a-t-il confusion avec le numéro du 4 mai dans lequel il est dit que M. Parnell tient à la disposition des pétitions pour inviter le gouvernement anglais à participer au congrès des Puissances européennes convoqué à Berne par le gouvernement suisse. (N. R.)

4. *Star* du 22 mai 1889 (p. 4/1). (N. R.)

congrès possibiliste (au congrès de Londres) ¹. Cela ne peut être vrai! Je lui demande par ce courrier une lettre que nous pourrions publier. Mais non, je n'ai pas son adresse, et l'homme à qui je pensais c'est Fréjac de Commeny et non Farjat. Vous nous ferez donc un grand service si vous nous procurez cette lettre, et vite, car ici il ne faut pas perdre de temps, autrement on perd son public.

J'ai écrit en Danemark pour savoir la cause du délai là-bas — mais mon correspondant appartient à l'opposition radicale et non au modérantisme qui dirige le parti. Aussi avons-nous écrit à Bebel qu'il est très important d'avoir les Danois qui à leur tour seront suivis des Suédois et Norvégiens et nous lui avons proposé qu'un des Allemands y aille en personne si cela ne marche pas.

Maintenant, mon cher Lafargue, pressez la convocation signée de tous. C'est le seul moyen efficace pour étouffer toutes les calomnies et tous les mensonges des autres, et il est très important pour les pays encore indécis que cela arrive avant qu'ils aient pris une décision. Liebknecht nous a perdus, avec son indécision et ses délais, bien des positions; ne suivez pas son exemple car ² je vous assure, si vous nous faites perdre encore une bataille par des délais que personne ne conçoit, nous ici nous avons bien le droit de perdre patience et de vous laisser shift for yourselves ³. Il n'y a pas moyen d'aider les gens à moins qu'ils veuillent s'aider un peu eux-mêmes. Envoyez donc une circulaire quelconque, mais qui ne puisse ⁴ soulever des oppositions, sans autre délai, aux partis étrangers, ramassez les signatures et faites imprimer ou envoyez-nous à cet effet — avec traduction anglaise par Laura pour ne pas perdre de temps. Les chances sont si bonnes si vous tous voulez seulement consentir à mettre la chose principale et importante en avant et laisser de côté toutes les petites rivalités et choses de détail. Ne vous gêtez pas votre propre congrès, ne soyez pas plus allemands que les Allemands eux-mêmes.

Bien à vous et à Laura,

F. E.

Je vous envoie *Justice* et *Commonweal*.

-
1. Il s'agit du congrès corporatif international de novembre 1888. (N. R.)
 2. *Sur la photocopie*: car cela. (N. R.)
 3. Vous débrouiller tout seuls. (N. R.)
 4. *Sur la photocopie*: peut. (N. R.)

327. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 25 mai 89.

Mon cher Lafargue,

J'apprends par une lettre de Guesde à Bonnier que la convocation avec les signatures étrangères est sous presse. Vous pouvez y ajouter :

K. Cunninghame Graham, membre du Parlement anglais, et, si vous n'avez pas un télégramme en révocation *lundi*, aussi

W. Parnell } délégués au Congrès de Londres 1888.
Tom Mann }

Nous n'avons pas l'assentiment *formel* de ces derniers. Bernstein les a vus ce matin ainsi que Graham et Burns, ce dernier dit qu'il va se séparer entièrement de la féd[ération] soc[ialiste] dém[ocra-
tique], qu'il en a assez des menées de H[yndman] qui a ruiné l'association, que la circulation de *Justice* est tombée de 4.000 à 1.400, etc. Bien qu'élus au Congrès poss[ibiliste] par sa section, il agira dans notre sens et les négociations sur la manière dont il pourra le faire sont encore pendantes¹.

Envoyez exemplaire de la convocation aussitôt que possible.

Bien à vous,

F. E.

Nous aurons probablement encore d'autres signatures plus tard.

*. Cette lettre, publiée dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 123-124), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original qui nous a été communiquée par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

1. Sur la photocopie: pendent encore. (N. R.)

328. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 26/5/89.

Mon cher Engels,

Ci-inclus épreuve de la circulaire avec traduction de Laura : j'espère qu'elle sera corrigée et imprimée demain lundi et expédiée aux journaux parisiens et un peu partout. — Envoyez-moi une cinquantaine de l'édition anglaise. — Nous avons décidé de faire deux éditions, au lieu d'attendre toutes les signatures; dans la 2^e nous publierons les dernières signatures. Nous ferons garder la composition pour la 2^e édition, vous pourriez faire de même.

Nous n'avons pas perdu notre temps, comme vous semblez le supposer; il a fallu expédier la circulaire et attendre les réponses, les observations et les signatures. Laura a écrit des lettres de tous côtés sans désespérer.

Morris est plein d'ardeur pour le congrès, il faut le chauffer et se servir du *Commonweal*. Cunninghame Graham a donné son adhésion *with the greatest pleasure*¹. J'en attends d'autres d'Angleterre. Domela et nous ici, nous sommes d'avis de ne faire aucune polémique avec les possibilistes, qui continuent à nous insulter et à nous traiter de boulangistes : ce qui indique bien leur colère; nous les laissons dire. La circulaire les fera rire jaune; rien que les adhésions reçues sont suffisantes pour un congrès international et cependant la circulaire n'est qu'une convocation. En ne répondant pas, nous avons le beau rôle; nous nous contentons de dire, il y a deux congrès, l'un patronné par les représentants du socialisme et l'autre par les possibilistes, c'est aux ouvriers et aux socialistes à choisir : ils n'hésiteront pas.

Okecki en qualité de trésorier du comité Boulé a écrit au *Star* pour lui dire que c'était une calomnie que de dire que l'on avait reçu de l'argent boulangiste; que les 2.600 francs reçus provenaient de souscriptions ouvrières et socialistes avec une seule exception, de 100 francs, que le député Andrieux avait envoyés pour protester contre les mœurs électorales actuelles où l'argent joue le grand rôle : et ils n'ont été acceptés que parce qu'il avait motivé de cette façon leur envoi.

Bien à vous et à tous

P. LAFARGUE.

1. Avec le plus grand plaisir. (N. R.)

Je vais écrire à Farjat, mais je ne sais s'il répondra.
Ajoutez parmi les signatures :

Pour la Pologne socialiste

S. Mendelson — (groupe du Walka-Klas).
L. Anielewski (Comité ouvrier de Varsovie).

My dear General,

I copy the Austrian names as you will hardly be able to make them out in the proof Paul sends you. Liebknecht sends a very cheerful letter announcing a dozen delegates from Berlin alone: he says we shall have "une nouvelle invasion allemande" and bids us look sharp about the creature comforts. He says the cry is all à Paris! à Paris.—Post-time.—

Your LAURA¹.

329. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, 27 mai 89.

Mon cher Lafargue,

Par ce courrier, je vous adresse le rapport sur l'*Alliance*². Voulez-vous aussi les *prétendues scissions*³?

1. Mon cher Général,

Je transcris les noms autrichiens, car vous ne pourrez guère les déchiffrer sur l'épreuve que Paul vous envoie. Liebknecht envoie une lettre très joyeuse annonçant une douzaine de délégués pour Berlin seulement : il dit que nous aurons « une nouvelle invasion allemande » et nous invite à veiller de près aux douceurs matérielles. Il dit que le mot d'ordre général, c'est : à Paris ! à Paris ! C'est l'heure du courrier.

Votre LAURA.

*. Cette lettre, publiée dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 124-125), est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement de l'original qui nous a été communiquée par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

2. Il s'agit de *L'Alliance de la démocratie socialiste et l'Association internationale des travailleurs*, Londres, Hambourg 1873. Cette brochure, qui avait été rédigée par Marx, Engels et Lafargue sur les instructions du Congrès de La Haye, mettait à nu les manœuvres de Bakounine contre l'Internationale. (N. R.)

3. Il s'agit de : *Les Prétendues Scissions dans l'Internationale*, circulaire privée du Conseil général de l'A. I. T., Genève, 1872. (N. R.)

Envoyez-moi l'article pour la revue russe, je l'enverrai à D[anielson].

Puisque Lavroff fait des minauderies, adressez-vous à

N. Axelrod, Kephir-Anstalt,
Hirschengraben, Zürich.

et priez-le de vous procurer les signatures de Véra Zassoulitch (dont vous n'avez pas l'adresse), avec la sienne propre, celle de G. Plékhanoff et autres marxistes russes. Cela étonnera notre brave éclecticien.

La convocation anglaise est déjà entre les mains de l'imprimeur; demain j'aurai les épreuves, après-demain distribution.

Parnell nous refuse sa signature individuelle, mais il la donne comme Hon[orary] Sec[retary] de la Labour El[ectoral] Association.

Comme vous devez avoir reçu cette signature avec celles des autres membres (Champion, Mann, Bateman) je n'ai pas télégraphié, car naturellement vous aurez pris les signatures telles qu'elles vous ont été envoyées directement et non d'après une lettre.

La raison est que Parnell va être envoyé par sa section de Trade Unions (ébénistes) au C[ongrès] des Poss[ibilistes] où lui et Burns agiront dans notre sens. Il se peut même [que] si les poss[ibilistes] s'opposent à leur proposition de fusion, ils se séparent¹ d'eux pour venir à nous. Mais cela est encore de la musique de l'avenir.

Je vous pressais en conséquence de nouvelles contradictoires qu'on recevait de Paris et parce que je ne savais pas si oui ou non on s'était mis d'accord sur le texte de la convocation. Maintenant cela marchera ici aussi. C'est un coup de foudre.

Votre tactique est la meilleure surtout comme vous n'avez pas d'organe et qu'en France chacun a déjà pris son parti. Ici où il y a non seulement assez d'éléments incertains, mais où il s'agit encore d'ébranler ceux qui ont déjà passé à l'ennemi — et c'est possible — il faut attaquer.

Demain enfin j'espère pouvoir travailler un peu contre Hyndman², aujourd'hui l'arrangement de la convoc[ation] anglaise et les courses m'ont pris toute la journée.

La lettre de Lyon était dans l'enveloppe ci-jointe, je vous l'ai envoyée pour me déchiffrer l'adresse et le nom du signataire. On

1. Sur la photocopie: sépareront. (N. R.)

2. Il s'agit de la réponse au manifeste de la Social Democratic Federation parue dans *Justice* du 25 mai 1889 et qui sera publiée sous forme de brochure sous la signature de Bernstein, datée du 1^{er} juin. (N. R.)

me demandait des exemplaires de mes écrits. Vous avez cependant reçu ma lettre qui l'accompagnait et vous demandait ces explications.

Bien à vous à la hâte,

F. E.

Il nous faut absolument du oui ou non de la part de Farjat — peut-être était-il parti avant ce vote?

330. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 30/5/89.

Mon cher Engels,

Guesde vient de me faire passer *Justice*¹ avec le manifeste de la D[émocratic] F[édération]. Quel misérable plaidoyer! C'est du Brousse tout pur : tout y est jusqu'à des menaces de publications de lettres privées. — Les possibilistes sentent que leur congrès est malade et ils essaient d'embrouiller la question avec des querelles d'Allemands. — Qu'importe que Grimpe, Farjat ou le pape aient voté à Londres ou à Paris pour un congrès international possibiliste? — Qu'importe que la conférence de Nancy et de La Haye aient été convoquées par Lafargue, ou Nicodème, et que les possibilistes aient été invités les derniers?

Admettons que dans le factum tout soit vrai, archi-vrai, que prouve-t-il? Que les possibilistes ont reçu à Londres un mandat, que les socialistes du Congrès de Bordeaux et de Troyes n'ont pas reconnu, parce qu'ils ne voient dans les possibilistes que des domestiques de la bourgeoisie, qui ont semé la division dans le parti socialiste, jusqu'à diviser en deux la manifestation que tous les ans on fait sur la tombe des fédérés, qui ont servi la police en faisant avorter le mouvement des sans-travail, qui ont servi Ferry lors de l'élection présidentielle etc. — Jamais les possibilistes n'ont pris part à une agitation socialiste; ils les ont toujours combattues ouvertement ou secrètement.

Les socialistes étrangers qui avaient suivi la conduite des possibilistes ont partagé l'opinion des Français : à La Haye Bebel disait

1. Voir note 2, p. 276. (N. R.)

qu'après l'élection du 27 janvier le parti socialiste ne pouvait avoir confiance dans les possibilistes. Domela déclarait qu'il lui répugnait de signer une circulaire avec les possibilistes.

Le congrès international n'était pour les possibilistes qu'un prétexte pour empocher 50 mille francs; la correspondance du *Star* prouve que les 50.000 francs étaient leur grand objectif. — Pour expliquer la demande de cette grosse somme, ils ont dû dresser un devis de la manière dont ils seraient dépensés : on y trouve un banquet à 15 francs par tête, des interprètes à 20 francs par jour, des visites au Château de Fontainebleau à raison de 3.000 francs etc., le reste à l'avenant.

Notre atout, c'est la convocation internationale, ceux qu'elle ne gagnera pas à nous sont ou indifférents ou inébranlables; et il ne faut pas perdre du temps à discuter avec eux sur des pointes d'aiguilles qui n'intéressent personne, mais qui embrouillent la question, et c'est ce que cherchent les possibilistes.

Notre congrès gagne du terrain en Angleterre. J'ai reçu, en réponse à une lettre que j'avais écrite, l'adhésion du secrétaire de l'*Union des mineurs de Ayrshire*; s'il est temps encore mettez son nom sur la circulaire anglaise. — *J. Keir Hardie*, secretary of the *Ayrshire Miners Union*. — Un délégué doit venir à Paris le mois prochain pour me voir. — Il me demande si on ne pourrait profiter de l'occasion pour créer une union internationale des mineurs. — J'écris en Allemagne, Belgique et France à ce sujet; occupez-vous de cette question importante.

J'ai reçu l'adhésion de Stepniak, elle fera rire jaune Lawroff.

Guesdè a reçu de Bonnier une lettre où il est dit que Cunningham G[raham] retirait son adhésion. Est-ce vrai?

J'ai reçu [la] brochure sur *Alliance*, mais pas de *Justice*, ni nouvelles d'Amérique, Suède, Norvège et Danemark.

La salle du congrès est arrêtée, et les arrangements pour nourriture et logement conclus; je ne connais pas les détails.

Amitiés à tous,

P. LAFARGUE.

Envoyez 30 exemplaires de [la] traduction anglaise de [la] convocation internationale.

331. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 2/6/89.

Mon cher Engels,

J'ai reçu hier l'adhésion de la Suède avec une charmante lettre, dans laquelle on annonce que trois délégués représenteront la Suède socialiste au congrès.

Liebknecht m'écrit que les Danois ont décidé de n'assister à aucun des deux congrès : ils ne veulent aller qu'à un congrès unique.

[Liebknecht] me dit que les Allemands se rencontreront à Nancy, pour arriver tous à Paris en même temps. Les Anglais devraient faire de même, cela simplifierait le travail de réception : à Paris il y a pénurie de polyglottes. Est-ce que les Londoniens adhérents au congrès ne pourraient constituer une espèce de comité pour fournir les renseignements et organiser le départ de cette caravane de délégués? — Si vous êtes de cet avis j'écrirai à Morris, Champion etc., pour les engager à former ce comité, à moins que vous ne préfériez le faire.

Je reçois à l'instant le *Kent Times and Tribune* avec un très bon article de Field sur le congrès.

Envoyez-moi les 30 circulaires anglaises que je vous ai demandées. — La circulaire anglaise est très bien arrangée, nous adopterons son ordre d'adhésion pour la deuxième édition.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

332. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Tuesday afternoon [June 4th 1889].

My dear General,

The signatures for Sweden are: Aug. Palm, Hjalmar Branting, Axel Danielsson.—The second name I cannot make out exactly.—Danielsson writes that all their available men are—or will be

in prison at the time of the Congress, wherefore they intend delegating *Palmgren* who lives in Paris and one or two comrades from London.—He says that the Danes belonging to the reform party are afraid of the Marxists and that Trier and Petersen who represent the genuine socialists of Denmark are in a minority.

This morning a document has come from the Danes stating their reasons for their abstention. Paul is writing them in reply and will send you his letter, as it may be useful for Trier and Petersen to know the contents of the letter.

Axelrod, Zassoulitsch and Plekhanov Paul has written to, as also to Stepniak, telling him that he can sign in his individual capacity.

I am happy to say that my peregrinations in search of a roof and 8 beds for the Domela Nieuwenhuis clan have ceased. I have found a house facing the Marne with four bed-rooms, a large dining-room, a kitchen and garden for 400 frs for two months; close by is another house with half a dozen bed-rooms, two sitting-rooms and kitchen for 300 frs for two months—the cheapest thing I have found—for July and August are the top of the season.

I am writing in hot haste—so that you may get the signatures in time.

Your affectionate,

KAKADOU.

TRADUCTION

Mardi après-midi [4 juin 1889].

Mon cher Général,

Les signatures pour la Suède sont celles de Aug. Palm, Hjalmar Branting, Axel Danielsson. — Je n'arrive pas à déchiffrer exactement le deuxième nom. — Danielsson m'écrit que tous les hommes dont on dispose sont ou *seront* en prison au moment du congrès; c'est pourquoi ils ont l'intention de déléguer *Palmgren*, qui habite Paris, et un ou deux camarades de Londres. Il dit que les Danois qui appartiennent au parti réformiste ont peur des marxistes et que Trier et Petersen, qui représentent les socialistes authentiques du Danemark, sont en minorité.

Ce matin nous est parvenu un document dans lequel les Danois exposent les raisons de leur abstention. Paul leur répond et vous enverra sa lettre, car il pourrait être utile à Trier et à Petersen d'en connaître le contenu.

Paul a écrit à Axelrod, à Zassoulitch et à Plékhanov, ainsi qu'à Stepniak, en lui indiquant qu'il peut signer en son nom personnel. J'ai le plaisir de vous annoncer que mes pérégrinations aux fins

de découvrir un toit et huit lits pour le clan Domela Nieuwenhuis ont pris fin. J'ai trouvé une maison face à la Marne avec quatre chambres, une grande salle à manger, une cuisine et un jardin, à 400 francs pour deux mois : tout près se trouve une autre maison avec une demi-douzaine de chambres, deux salons et une cuisine, à 300 francs pour deux mois : c'est ce que j'ai trouvé de meilleur marché, car juillet et août sont les mois de pointe de la saison.

J'écris en toute hâte pour que vous receviez les signatures à temps.

Affectueusement à vous,

KAKADOU.

333. — PAUL LAFARGUE AU CONSEIL PRINCIPAL DU PARTI DÉMOCRATE SOCIALISTE DANOIS

Le Perreux, 4/6/89.

Chers Citoyens du Conseil principal
du parti démocrate socialiste danois

Je vous accuse réception du document contenant votre décision de ne pas assister à notre congrès international, convoqué par les représentants les plus autorisés des partis socialistes européens.

Il est vrai que les possibilistes ont reçu du congrès international des trade unions de Londres le mandat d'organiser un congrès international à Paris. — Le congrès de Londres n'était pas un congrès socialiste, mais un congrès d'ouvriers trade-unionistes plus ou moins réformistes où se trouvaient des socialistes. De ce congrès, en effet, avaient été exclus les démocrates socialistes d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, ainsi que tous les socialistes qui n'étaient pas des ouvriers manuels; le possibiliste Lavy et le révolutionnaire socialiste Viard n'y furent pas admis, parce qu'ils n'étaient pas des ouvriers manuels. — Des socialistes révolutionnaires n'avaient donc pas à tenir compte d'un mandat donné par un tel congrès.

De plus, aucun socialiste français n'aurait consenti à assister à un congrès convoqué par des possibilistes qui se sont ralliés ouvertement aux politiciens bourgeois de la rue Cadet, qui se sont mis en travers de toute agitation socialiste, par exemple lors des manifestations des ouvriers sans travail, lors de la grève des terrassiers, lors de l'agitation nationale pour la journée de huit heures, etc.,

et qui ont servi publiquement les opportunistes lors de l'élection présidentielle de Carnot et les opportunistes et les radicaux ligués, lors de l'élection du 27 janvier, où ils [ont] combattu la candidature ouvrière et socialiste de Boulé et soutenu celle de Jacques. Je me borne à citer ces faits indéniables et de notoriété publique.

Cependant, par esprit d'union et pour complaire aux socialistes étrangers peu au courant des faits et gestes possibilistes, les socialistes français que je représentais à la conférence de La Haye auraient consenti à se trouver avec les possibilistes dans un congrès international convoqué par tous les socialistes de France, d'Europe et d'Amérique, y compris les possibilistes. Ces derniers ont repoussé cette proposition trop honorable pour eux.

Nous qui savons de quelle façon ils avaient au congrès de Saint-Étienne falsifié les mandats pour diviser le parti socialiste français, étroitement uni jusqu'alors, et pour expulser des socialistes, Guesde, Deville, Bazin et Lafargue, nous ne pouvions permettre que la vérification des mandats des délégués fût laissée entre leurs mains. La conférence de La Haye décida que la vérification des mandats serait faite par une commission nommée par le congrès, ainsi que c'était la coutume dans les congrès de l'Internationale. Les possibilistes ont encore repoussé cette demande. Depuis, sur votre invitation, ils ont un peu modifié leur attitude, mais d'une manière incomplète et qui ne nous donnait pas satisfaction. Permettez-moi de vous dire que vous êtes dans l'erreur en croyant que vous trouvez en présence de deux congrès internationaux : le congrès possibiliste qui n'aura d'international que le nom est convoqué par un groupe qui n'existe pas en dehors de Paris. — L'autre congrès est le seul vraiment international, il est convoqué par les socialistes des principaux pays d'Europe et il est organisé à Paris par une commission où sont représentées la fédération des Chambres syndicales et toutes les nuances du socialisme français, depuis le socialisme réformiste, représenté par Daumas, Longuet, jusqu'au communisme révolutionnaire des blanquistes et des marxistes.

La commission, à qui je communiquerai votre décision dans sa prochaine séance, regrettera que le parti démocrate socialiste danois n'adhère pas à un congrès international, où probablement le Danemark sera le seul pays qui ne sera pas représenté.

334. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 10/6/89.

Mon cher Engels,

Votre brochure ¹ est excellente, elle a le malheur d'être un peu longue, ce qui ne la fera lire que par les militants intéressés à la question : il est vrai que c'est à ceux-ci seulement qu'elle est adressée. Sa longueur était fatale, puisque vous étiez décidé à réfuter point par point le manifeste de Hyndman. — Ce que vous dites au sujet du congrès de Londres est très important; il est malheureux que je n'aie pas connu ces détails à La Haye, pour contester le fameux mandat des possibilistes. — Votre brochure me servira beaucoup pour mon rapport au congrès : je n'aurai qu'à la reproduire en beaucoup de passages.

Notre convocation internationale a complètement démonté les possibilistes, ils parlaient de notre congrès comme chose sans importance, qui peut-être même ne se tiendrait pas : c'est en parlant ainsi qu'ils ont obtenu des adhésions en France. Mais notre circulaire change la question : plusieurs délégués français à leur congrès sont décidés dès l'ouverture de demander la fusion des deux congrès.

Un point très délicat : nos amis veulent bien faire l'union des deux congrès, mais ils ne veulent en aucun cas se rendre au congrès possibiliste, ainsi que Tussy nous écrit que Burns va poser la question. Nous ne ferons aucune concession : ils viendront chez nous, nous n'irons pas chez eux. Ce serait trop bête : c'est eux, en définitive, qui alors auraient remporté la victoire; ce serait leur congrès et non le nôtre qui se tiendrait.

L'article du *Figaro* ² que je vous ai envoyé hier est d'une importance décisive. La presse parisienne voulait faire le silence autour de notre congrès : j'ai fait le service de la convocation internationale à 22 journaux de Paris et pas un, à l'exception de *L'Intran-*

1. Il s'agit de la réponse au *Manifeste de la Social Democratic Federation*, dont il a été question dans la lettre d'Engels du 27 mai (voir p. 276). (N. R.)

2. *Le Figaro* en date du 8 juin 1889 publie (p. 1/VI-2/II) un article de Charles Chincholle : « Le congrès socialiste », qui contient le texte de la convocation du congrès. Le congrès possibiliste dont parle l'auteur est le congrès national. Il n'est fait aucune mention de l'appel des possibilistes à un congrès international. (N. R.)

*sigeant*¹, ne l'a mentionné : pas même *Le Temps* qui se pique de tout publier impartialement, pour tenir ses lecteurs au courant. L'article du *Figaro* rompt cette conspiration du silence : la manière méprisante dont il parle du congrès possibiliste est caractéristique; en présence du nôtre, leur congrès se réduit à zéro ; c'est l'opinion qui se répand.

Les nouvelles d'Allemagne sont excellentes : Liebknecht annonce 40 délégués; de Hongrie, il en viendra d'autres outre Frankel. Je viens de recevoir une lettre de Finlande, me demandant des renseignements. Pas de nouvelles de l'Amérique; c'est ennuyeux : je fais tirer la 2^e édition de notre convocation et annonce une troisième.

De Nuremberg, où les ouvriers lithographes sont en grève, on m'a écrit pour empêcher que des ouvriers parisiens ne viennent remplacer les grévistes : le patron Brunner est parti à Paris pour en embaucher.

Tout marche bien à Paris, excepté la rentrée des fonds pour le congrès; la caisse de la commission est à sec, j'ai dû faire des avances pour la location de la salle. Moi-même je me trouve excessivement gêné en ce moment et je vous prierai de me venir en aide.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Laura est en train de copier mon article pour la Russie, je vous l'enverrai dès qu'elle aura terminé la copie.

Les réfugiés russes de Paris ont choisi Lawroff pour les représenter, on ne sait s'il acceptera : l'adhésion de Vera Zass[oulitch] et des autres les a mis en émoi.

Will you send us a few more copies of your answer to Hyndman, my dear General, we have given ours away².

1. *L'Intransigeant*, en date du 1^{er} juin 1889, résume dans un article, « Le congrès international ouvrier » (p. 2/I-II), le contenu de la circulaire de convocation du congrès. (N. R.)

2. Voudriez-vous nous envoyer quelques autres exemplaires de votre réponse à Hyndman, mon cher général, nous avons donné le nôtre, (N. R.)

335. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 11th June 89.

My dear Laura,

At last, I can find a few minutes for a quiet chat with you. And first of all let me thank you for your charming invitation to Le Perreux for the Congress. But I am afraid I shall have as yet to delay accepting it. There are two things which I avoid visiting on principle, and only go to on compulsion : congresses and exhibitions. The din and throng of your "world's fair", to speak the slang of the respectable Britisher, is anything but an attraction for me, and from the Congress I must keep away in any case; that would launch me in a new agitation campaign, and I should come back here with a load of tasks, for the benefit of a variety of nationalities, that would keep me busy for a couple of years. Those things one cannot decline at a congress, and yet I must, if the 3rd volume is to see the light of day. For more than three months I have not been able to look at it, and it is too late now to begin before the holidays I intend taking; nor am I sure that my congress troubles are quite over. So if I do not come over to Le Perreux this year, *aufgeschoben ist nicht aufgehoben*, but this summer I shall take a little rest in a quiet sea-side place and try to put myself in condition again to be able to smoke a cigar which I have not done for more than two months, about a gramme of tobacco every other day being as much as I can stand — but I sleep again, and a moderate drink does no longer affect me unpleasantly.

Here is a bit of news for Paul : Sam Moore gives us to-night a parting dinner; he sails on Saturday for the Niger, where, at Asaba, in the interior of Africa, he will be Chief Justice of the Territories of the Royal Niger Company, Chartered and Limited, with six months' leave to Europe every other year, good pay, and the expectation of returning in 8 years or so an independent man. It was chiefly in honour of Paul that he consented to become Lord Chief Justice of the Niger Niggers, the very cream of Nigritian Niger Niggerdom. We are all very sorry to lose him, but he has been looking out for something of the sort for more than a year and this is an excellent place. He owes his appointment not only to his legal qualifications, but very much, also, to his being an accomplished geologist and botanist and ex-volunteer officer — all

qualities very valuable in a new country. He will have a botanical garden, and make a meteorological station; his judicial duties will mainly consist in punishing German smugglers of Bismarck's XXX potato spirit and of arms and ammunition. The climate is far better than its reputation, and his medical examination was highly satisfactory, the doctor telling him he would have a better chance than young men who kill themselves out of pure ennui — with whisky and black harems. Thus when the 3rd volume comes out, a portion, at least, of it will be translated in Africa as I shall send him the advance sheets.

To return to our beloved congress. I consider these congresses to be unavoidable evils in the movement; people will insist on playing at congresses, and though they have their useful demonstrative side, and do good in bringing people of different countries together, it is doubtful whether *le jeu vaut la chandelle* when there are serious differences. But the persistent efforts of the Possibilists and Hyndmanites to sneak into the leadership of a new International, by means of their congresses, made a struggle unavoidable for us, and here is the only point in which I agree with Brousse : that it is the old split in the International over again, which now drives people into two opposite camps. On one side the disciples of Bakounine, with a different flag, but with all the old equipment and tactics, a set of intriguers and humbugs who try to "bow" the working class movement for their own private ends; on the other side the real working class movement. And it was this, and this alone what made me take the matter up in such good earnest. Debates about details of legislation do not interest me to such a degree. But the position we conquered upon the Anarchists after 1873 was now attacked by their successors, and so I had no choice. Now we have been victorious, we have proved to the world that almost all Socialists in Europe are "Marxists" (they will be mad they gave us that name !) and they are left alone in the cold with Hyndman to console them. And now I hope my services are no longer required.

As they have nobody to come to them, they fall back upon non-Socialist or half-Socialist Trades'Unions and thus *their congress will have a quite distinct character from ours*. That makes the question of fusion a secondary one; two *such* congresses *may* sit side by side, without scandal.

My dear Laura I was going to write a lot more but I cannot see hardly, it is so foggy, and thus I had to interrupt for brighter intervals; until now it is post-time. So I can but enclose the cheque £ 20. — about which Paul writes.

As to money for Congress, the Germans ought to do something — if I can, will write to Paul about that tomorrow.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 11 juin 89.

Ma chère Laura,

Je puis enfin trouver quelques minutes pour bavarder tranquillement avec toi. Je veux tout d'abord te remercier pour ta charmante invitation à venir au Perreux pour le congrès. Mais je crains qu'il ne me faille encore différer mon acceptation. Il y a deux choses que j'évite de visiter par principe, et où je ne me rends que forcé : les congrès et les expositions. Le vacarme et la foule de votre « foire mondiale », pour parler l'argot des Anglais respectables, manquent d'attrait pour moi, et il faut dans tous les cas que je reste à l'écart du congrès; je serais lancé dans une nouvelle campagne d'agitation, et je reviendrais surchargé de tâches pour rendre service à diverses nationalités, tâches qui m'absorberaient pendant deux ans. Ce sont des choses que l'on ne peut refuser à un congrès, et c'est pourtant nécessaire si le troisième volume doit voir le jour. Depuis plus de trois mois, je n'ai pu y jeter un coup d'œil, et il est trop tard maintenant pour commencer avant les vacances que j'ai l'intention de prendre; je ne suis pas sûr d'ailleurs que mes ennuis de congrès soient tout à fait terminés. Si je ne viens donc pas au Perreux cette année, ce n'est que partie remise, mais je prendrai cet été un peu de repos dans un coin tranquille au bord de la mer et je tâcherai de retrouver la forme suffisante pour pouvoir fumer un cigare, ce que je n'ai pas fait depuis plus de deux mois : un gramme de tabac tous les deux jours est à peu près tout ce que je peux supporter, mais je dors de nouveau, et la boisson, prise en quantité raisonnable, ne me cause plus de troubles fâcheux.

Voici quelques nouvelles pour Paul. Sam Moore nous donne ce soir un diner d'adieu; il s'embarque samedi pour le Niger où, à Asaba, à l'intérieur de l'Afrique, il sera juge suprême des Territoires de la Compagnie royale du Niger, privilégiée et à responsabilité limitée; il aura six mois de congé pour l'Europe tous les deux ans, un bon traitement et la perspective de revenir dans huit ans environ avec des moyens qui assureront son indépendance. C'est surtout en l'honneur de Paul qu'il a consenti à devenir juge suprême des Nègres du Niger, la fine fleur de la Nigritie la plus nègre du Niger. Nous sommes tous désolés de le perdre, mais il y a plus d'un an qu'il cherche quelque chose de ce genre et c'est une situation excellente. Il doit sa nomination non seulement à sa compétence juridique, mais dans une large mesure aussi au fait qu'il est géologue et botaniste accompli, et ancien officier de la milice, toutes qualités très précieuses dans un pays neuf. Il aura un jardin botanique et créera une station météorologique; ses fonctions judiciaires consisteront essentiellement à punir les Allemands

qui introduisent en contrebande de l'alcool de pommes de terre, le «XXX de Bismarck», des armes et des munitions. Le climat vaut bien mieux que sa réputation, et l'examen médical de Sam a été très satisfaisant : le docteur lui a dit qu'il s'en tirerait mieux que les jeunes gens qui se tuent par pur ennui entre le whisky et les harems noirs. Ainsi donc, quand le troisième volume sortira, une partie au moins en sera traduite en Afrique, car je lui enverrai les premières épreuves.

Revenons à notre cher congrès. Je considère que ces congrès sont des maux inévitables du mouvement; on veut à tout prix jouer à tenir des congrès, et bien qu'ils constituent en un sens des manifestations utiles et qu'ils aient l'avantage de rassembler des gens de divers pays, je me demande si le jeu vaut la chandelle quand il existe des différends sérieux. Mais les efforts persistants des possibilistes et des hyndmanistes pour se faufiler à la direction d'une nouvelle Internationale au moyen de leurs congrès a rendu la lutte inévitable pour nous, et voici le seul point sur lequel je suis d'accord avec Brousse : c'est une fois de plus la même vieille scission de l'Internationale qui maintenant pousse les gens dans deux camps opposés. D'un côté les disciples de Bakounine, sous un pavillon différent, mais avec tout le vieil arsenal et la vieille tactique, une bande d'intrigants et de fumistes qui tentent de plier le mouvement de la classe ouvrière à leurs fins personnelles; de l'autre côté le vrai mouvement de la classe ouvrière. Et c'est cela, et cela seul, qui m'a amené à prendre l'affaire en main aussi sérieusement. La discussion de détails législatifs ne m'intéresse pas à tel point. Mais l'avantage acquis sur les anarchistes après 1873 s'est trouvé remis en question par leurs successeurs, et je n'avais donc pas le choix. Maintenant que nous sommes victorieux, nous avons prouvé au monde que presque tous les socialistes d'Europe sont « marxistes » (ils se mordront les doigts de nous avoir donné ce nom !) et ils resteront en carafe avec Hyndman pour les consoler. Et maintenant j'espère qu'on n'a plus besoin de mes services.

Comme personne ne se jette à leur tête, ils se rabattent sur les syndicats non socialistes ou semi-socialistes, et par suite, *leur congrès aura un caractère tout à fait distinct du nôtre*. Cela rend secondaire la question de la fusion : deux congrès *d'une telle nature peuvent fort bien siéger sans scandale côte à côte*.

Ma chère Laura, je voulais t'en écrire bien plus long, mais je n'y vois presque plus, tant il y a de brouillard, et il a donc fallu que je m'interrompe en attendant des éclaircies. Sur ces entrefaites c'est déjà l'heure de la poste. Je dois donc me contenter de joindre le chèque de 20 livres dont parle Paul.

Quant à l'argent pour le congrès, il faudrait que les Allemands fassent quelque chose : si je le puis, j'écrirai à Paul à ce sujet demain.

Bien à toi,

F. ENGELS.

336. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 15 juin 89.

Mon cher Lafargue,

J'ai écrit à Bebel que vos cotisations rentrent assez lentement, que vous êtes gênés pour les fonds nécessaires pour le congrès etc., je lui en ai expliqué la cause (votre faiblesse numérique à Paris, la nécessité pour les provinciaux de gratter leurs fonds pour les délégations, la lenteur habituelle des Français à payer des cotisations etc...) et je lui ai suggéré l'opportunité d'une subvention de la part du parti allemand, *as a good international investment* ¹. Vous ferez bien de chauffer un peu Liebk[necht] pour cette même subvention, vous pourrez lui exposer mieux que moi votre situation et lui dire que je vous ai engagé à lui écrire à ce sujet.

Je vous envoie *Justice* avec la réponse de Hyndman ². C'est l'explosion de la rage impuissante de l'homme qui se sent battu à plate couture. Ce qu'il dit de Parnell et Stepniak est un simple mensonge ³. J'ai ici une lettre de St[epniak] écrite hier à Tussy, dès qu'il a vu *Justice*, et où il dit que c'est faux et qu'il écrira à à *Justice* sans délai. Quant à Parnell, son nom nous a été donné officiellement par la Labour Electoral Assoc[iation] et tant qu'il ne se démet pas des fonctions de secrétaire de cette assoc[iation] il ne peut contester la validité de la signature. Il a refusé de signer *comme individu*, et nous avons respecté ses scrupules sous ce rapport.

Personne ne connaît ce Field ⁴ qui se lance avec une telle ardeur dans la défense de notre congrès.

Le journal danois de Fried et Petersen prend ouvertement notre parti, mais ils ont raison de ne pas aller au delà. En proposant une délégation à notre congrès, ils lanceraient les Danois officiels dans le possibilisme. Nous avons la satisfaction que ces crypto-possibilistes n'osent pas aller au congrès des autres.

Les deux congrès ayant maintenant des caractères entièrement différents, — le nôtre celui des socialistes réunis, l'autre celui

1. En tant que bon placement international. (N. R.)

2. Le numéro de *Justice* du 15 juin 1889 comporte (p. 3/I-III) un article signé de HYNDMAN : « The International Workers' Congress and the Marxist Clique. » (N. R.)

3. Hyndman prétend dans son article que les signatures de Parnell et de Stepniak ont été mises sur la circulaire sans leur consentement. (N. R.)

4. Voir lettre du 2 Juin 1889, p. 279. (N. R.)

de gens qui ne vont pas au delà du trade-unionisme (car d'autres ils n'auront pas excepté les Poss[ibilistes] et la S[ocial] D[emocratic] F[ederation]) il devient douteux si la fusion se fera. Et si elle ne se fait pas, il n'y a pas scandale. Car il est de notoriété publique que le socialisme n'a pas encore réuni sous son drapeau toute la classe ouvrière de l'Europe, et la présence des deux congrès côte à côte ne ferait que constater cette notoriété.

De l'autre côté, notre congrès étant plus avancé que l'autre, nous avons maintenant des devoirs différents. Si les deux congrès étaient tous les deux ouvertement socialistes, nous pourrions faire mainte concession sur la forme, pour éviter le scandale. Mais le groupement en deux camps, et sous deux drapeaux différents, s'étant fait sans nous, nous avons à sauvegarder l'honneur du drapeau socialiste; la fusion, si elle se fait, ne sera pas une *fusion* mais plutôt une *alliance*, et c'est le cas de bien discuter les termes de cette alliance.

Dans tous les cas, il faudra voir comment les choses marcheront, et ne pas se lier d'avance par des déterminations irrévocables. Le fin mot est toujours de mettre son adversaire dans le tort; faire de sorte que, la rupture échéant, ce soit lui qui en porte le blâme. Vous pouvez être sûr que d'après ce qui s'est passé, ni les poss[ibilistes] ni la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] ne seront animés d'une envie folle de fusionner, mais bien du désir ardent de nous faire porter le blâme de la rupture qu'ils désirent en secret, et qui seule pourra leur donner un semblant d'existence prolongée. Leur faire la complaisance de *provoquer* la rupture, ce serait leur rendre une vie nouvelle. Ce n'est que par nos fautes qu'ils pourront se relever de leur défaite, et nous en commettrons, de ces fautes, si nous agissons sous l'influence de la passion ou d'un sentiment quelconque. C'est le cas du simple calcul, rien autre chose.

Embrassez Laura pour moi et pour Nim. Ce matin Sam Moore est parti, pour votre patrie africaine, de Liverpool.

Bien à vous,

F. E.

337. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 16/6/89.

Mon cher Engels,

Maintenant que nous sommes débarrassés des soucis sur le succès du congrès, nous nous préoccupons de la fusion que vont réclamer les Belges, Bebel et autres gens neutres. Dans notre dernière séance il a été décidé que l'on ne s'y opposerait pas si les étrangers la demandaient à toute force, mais que nous devions nous arranger à la rendre impossible. — Jusqu'ici les possibilistes ont bénéficié de notre silence, bien que notre dédain de leurs insultes nous ait beaucoup servi : nous avons décidé de rompre ce silence, par un rapport sur les démarches préliminaires : où l'on raconterait sans commentaires les tentatives faites auprès des possibilistes pour faire un congrès unique. — Avec trois autres j'ai été chargé de ce rapport : je me suis servi de ce que vous dites sur le congrès de Londres, en y ajoutant le fait que *Lavy, délégué possibiliste des instituteurs, n'y avait pas été admis, parce qu'il n'était pas ouvrier manuel.* — On me conteste l'exactitude du fait. — Voudriez-vous me renseigner le plus tôt possible à ce sujet, une simple carte postale suffit. C'est samedi que je dois soumettre le rapport à la commission ¹.

Quels imbéciles que ces gouvernants bourgeois : le succès inouï et inespéré de l'exposition détournait l'attention du boulangisme, qui perdait du terrain et voilà que par des poursuites idiotes ils réveillent la fièvre boulangiste et donnent une couronne de martyrs, sans épines, à Laguerre et Cie. Les boulangistes sont dans la jubilation : il leur fallait cela pour commencer la campagne électorale.

Laura vous a parlé de la candidature que l'on me propose dans le cinquième arrondissement ; hier on m'a offert une autre candidature dans le Vaucluse à Avignon : on dit qu'elle offre de grandes chances de succès. Guesde sera probablement porté à Marseille, dans la circonscription de Clovis Hugues, devenu impossible à cause de ses attaches boulangistes.

Liebknrecht vient de m'écrire qu'il compte venir à Paris quelques

1. On trouvera en annexe le rapport de la commission d'organisation du congrès. (N. R.)

jours avant le Congrès : sans doute pour entrer en pourparlers avec les possibilistes. Il va se faire rouler.

Amitié à tous et bien à vous

P. LAFARGUE.

Quelle misérable réponse a faite Hyndman ¹, il aurait mieux fait de se taire. Stepniak m'avait envoyé son adhésion; mais je n'ai jamais rien reçu de Parnell.

338. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 28th June 89.

My dear Laura,

As to your "free and easy" translation of my Aufgeschoben etc., I am afraid I can, in this tropical heat, muster no more energy than to entirely leave to you the responsibility of the same and to do so, as lawyers say, "without prejudice". All I know is that if this weather lasts, I don't envy you the congress; the only congress I care for is one with Nim over a bottle of beer from the cool cellar.

As to this congress of yours I see from your letter to Maggie Harkness that it is intended to keep the administrative sittings in private. Now I am fully convinced that this question can only be decided by the Congress itself, and after having heard the Germans, Austrians, etc. But as far as the order of the day questions are concerned, I do not see any necessity for insisting upon private meetings at all, and should think the Germans themselves would prefer public sittings all through—unless here is in some quarters a hankering after a restoration of the International in some form or other, and that the Germans would and ought to oppose with might and main. Our people and the Austrians are the only ones that have a real struggle to go through, real sacrifices to make, with always a hundred men or so in prison, and they cannot afford to play at international organizations which are at present as impossible as they are useless.

On the other hand, the Possibilists and C^o will do everything to give retentissement to their congress, will probably have no

1. Voir note 2, p. 289. (N. R.)

private meetings at all, after the vérification des pouvoirs, and perhaps not even for that—and with the odds in their favour in their connection with the bourgeois press in France and here, they will get the pull of us—handicapped heavily as we are—unless we act boldly and have the press admitted as often as ever possible.

From all this, I conclude that it will be best not to have any settled opinion upon this or other questions connected with the congress, but to wait until the others have been heard and then come to a conclusion. This I would apply also to what Paul writes about making the fusion of both congresses impossible. It strikes me that when that question crops up there will be so many practical difficulties that, unless the Poss[ibilists] give way on every point, nothing is likely to come of it. But the Poss[ibilists] won't give way, and as they are sure to make up by Trades Unions what they lack in Socialists, and will have a pretty fair show of French and English (which two nations, as you know, make up, in their own opinion, the whole civilised world) and as they will have one Knight of Labor, representing, on his own statement, at least 500,000, and one American Federationist of Labor, representing 600,000, they will represent, on paper, an immense number of working men and expect us poor Socialists to give in. All I fear is that they may make a sham move to put us in the wrong before the public (a trick they understand to at) and that Liebk[necht] will fall into the trap. In that case I reckon upon you especially, upon Tussy and D. Nieuwenhuis to open Bebel's eyes and to prevent the success of Liebk[necht]'s Vereinigungswut.

Tussy has replied to Paul's question about Lavy; I was not there, she knows all about it.

In my opinion the two congresses might sit side by side without any harm—they are essentially different in character, the one of Socialists and the other chiefly of *aspirants* to Socialism, and I do not think Bebel would under these circumstances be prepared to go for union at any price. He wrote to me that the fusion could only take place on the footing of perfect equality, and that will no doubt be the minimum of his conditions. But he has never lived outside Germany, and is no judge of English or French conditions of life or ideas—and there L[ie]bk[necht] may become dangerous, especially as he is unfortunately, for want of a better informed man, the foreign minister of the Germans. One point you must press upon Bebel is that the Poss[ibilists] and S[ocial] D[emocratic] F[ederation] intend using the congress as a means of restoring the International, a thing the Germans cannot countenance without calling down upon themselves prosecutions innumerable; and that therefore the Germans had better keep away from such a congress.

My congratulations to Paul for his double candidature—at

Avignon he is sure to win, c'est la ville de Laure! he ought to have cards engraved P.L., candidat, succ^r. (plus heureux) de Pétrarque. But I suppose you have heard these bad puns long and often enough at Paris without me.

I suppose our people in Paris are preparing a projet de règlement for the Congress? that is absolutely necessary to save time, and it should be very short and leave all details to the chairman.

If I have time, I shall send Paul a few lines on the question of national armament and suppression of standing armies.

Sam will be about Senegal or Gambia now, we expect to have a few lines from Madeira in a day or two.

Of Schorlemmer not a word. Shall try and stir him up a bit. But perhaps he has written to you, he has said to M. Harkness that he intends to be at the Congress in Paris.

Parnell has had a letter published in the *Labour Elector* that he *did* sign in his quality of Hon[orable] Sec[retary] of Labour Ele[ctoral] Assoc[iation]—e ciò basta.

Love from Nim. Ever yours,

F. E.

5 p.m. Just received your letter to, and from Tussy; she writes the enclosed on the subject of the private meetings which I fully endorse. I shall also write to Bebel tomorrow on the same subject.

TRADUCTION

Londres, 28 juin 89.

Ma chère Laura,

Pour ce qui est de ta traduction « libre » de mon « partie remise, etc. », je crains que la seule énergie dont je puisse faire preuve par cette chaleur tropicale, c'est de t'en laisser l'entière responsabilité et de le faire, comme disent les hommes de lois, « sous toutes réserves ». Tout ce que je sais, c'est que, si ce temps continue, je ne vous envie pas votre congrès; le seul congrès dont j'ai envie, ce serait avec Nim autour d'une bouteille de bière montée de la cave fraîche.

Quant à votre congrès, je vois, d'après ta lettre à Maggie Harkness, qu'on a l'intention de tenir les séances administratives à huis clos. Or je suis absolument convaincu que cette question ne peut être tranchée que par le congrès lui-même, et après avoir entendu les Allemands, les Autrichiens, etc. Mais, en ce qui concerne les questions à l'ordre du jour, je ne vois pas du tout la nécessité de réclamer des séances privées, et il me semble que les Allemands eux-mêmes préféreraient des séances publiques tout du long, à

moins qu'il n'y ait de certains côtés la nostalgie d'une reconstitution de l'Internationale sous une forme ou sous une autre, à laquelle les Allemands s'opposeraient à juste titre et de toutes leurs forces. Nos amis et les Autrichiens sont les seuls qui aient une vraie bataille à soutenir, et de vrais sacrifices à faire; ils ont toujours une centaine d'hommes en prison et ils ne peuvent se permettre de jouer à créer des organisations internationales, qui sont pour le moment aussi impossibles qu'inutiles.

D'autre part, les possibilistes et Cie feront tout ce qu'ils pourront pour donner du retentissement à leur congrès; ils ne tiendront probablement pas de séances privées après la vérification des pouvoirs, et peut-être même pas pour celle-ci; étant donné la supériorité dont ils jouissent dans leurs relations avec la presse bourgeoise en France et ici, ils auront l'avantage sur nous, qui sommes si désavantagés à cet égard si nous n'agissons pas avec hardiesse et si nous n'admettons pas la presse aussi souvent que possible.

Ma conclusion, c'est que le mieux sera de ne pas avoir d'opinion définitive sur telle ou telle question relative au congrès, mais d'attendre que les autres aient parlé et d'en tirer des conclusions. Cela est également valable, à mon sens, en ce qui concerne l'intention manifestée par Paul de rendre impossible la fusion des deux congrès. Je crois que, lorsque cette question surgira, il y aura tellement de difficultés pratiques que, à moins que les poss[ibilistes] ne cèdent sur tous les points, il n'en sortira probablement rien. Mais les poss[ibilistes] ne céderont pas et comme ils compenseront sûrement, grâce aux syndicats, leur insuffisance en socialistes, comme ils pourront faire largement étalage de leurs Français et de leurs Anglais (ces deux nations, tu le sais, constituent à leur avis tout le monde civilisé) et comme ils auront un Chevalier du Travail représentant, selon sa propre déclaration, au moins 500.000 personnes, et un membre de la Fédération américaine du Travail qui en représentera 600.000, ils représenteront sur le papier une multitude d'ouvriers, et ils comptent bien que nous céderons, nous, pauvres socialistes. Tout ce que je crains, c'est qu'ils ne tentent une feinte pour nous mettre dans notre tort devant le public (c'est un tour auquel ils s'entendent à la perfection) et que Liebk[necht] ne tombe dans le piège. Dans ce cas, je compte spécialement sur toi, sur Tussy et sur D.Nieuwenhuis pour ouvrir les yeux de Bebel et pour empêcher qu'aboutisse la rage d'unité de L[iebk]k[necht].

Tussy a répondu à la question de Paul au sujet de Lavy. Je n'étais pas là et elle est au courant de tout.

A mon avis, les deux congrès pourraient sans dommage siéger côte à côte; ils sont essentiellement différents de caractère: l'un est composé de socialistes et l'autre surtout d'*aspirants* au socialisme, et je ne pense pas que Bebel soit enclin, dans ces conditions, à s'engager dans une union à tout prix. Il m'a écrit que la

fusion ne pouvait avoir lieu que sur un pied de parfaite égalité, et cela sera, sans aucun doute, le minimum de ses conditions. Mais il n'a jamais vécu hors d'Allemagne, et il se rend peu compte des conditions de vie ou des idées en Angleterre et en France; et c'est là que L[ie]bk[necht] peut devenir dangereux, d'autant plus qu'il est malheureusement, faute d'un camarade mieux informé, le ministre des Affaires étrangères des Allemands. Il y a un argument dont tu dois faire état auprès de Bebel, c'est que les poss[ibi]listes] et la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] ont l'intention de se servir du congrès comme d'un moyen pour reconstituer l'Internationale, chose que les Allemands ne peuvent affronter sans s'exposer à des poursuites innombrables : les Allemands feraient donc mieux de se tenir à l'écart d'un tel congrès.

Mes félicitations à Paul pour sa double candidature. En Avignon il est sûr de l'emporter : c'est la ville de Laure! Il devrait se faire graver des cartes : P. L., candidat, successeur (plus heureux) de Pétrarque. Mais je suppose que tu entends ces mauvais calembours depuis longtemps et assez fréquemment à Paris sans que je m'en mêle.

Je suppose que nos amis de Paris préparent un projet de règlement pour le congrès. C'est absolument nécessaire pour gagner du temps, et il faudrait qu'il soit très court et laisse au président le soin de régler tous les détails.

Si j'ai le temps, j'enverrai à Paul quelques lignes sur la question de l'armement national et sur la suppression des armées permanentes.

Sam doit être maintenant du côté du Sénégal ou de la Gambie, nous comptons recevoir un mot de Madère dans un jour ou deux.

Pas reçu le moindre mot de Schorlemmer. J'essaierai de le secouer un peu. Mais peut-être t'a-t-il écrit; il a dit à M. Harkness qu'il a l'intention d'être au Congrès de Paris.

Le *Labour Elector*¹ a publié une lettre de Parnell, qu'il a effectivement signée en sa qualité de secrétaire de la *Labour El[ectoral] Assoc[iation]*. Je m'arrête maintenant.

Amitiés de Nim. Bien à toi,

F. E.

5 heures de l'après-midi. Je viens de recevoir la correspondance que tu as échangée avec Tussy. Elle t'écrit la lettre ci-jointe sur la question des séances privées, et je souscris sans réserve à ce qu'elle te dit. J'écrirai également demain à Bebel sur ce même sujet.

1. *Labour Elector* du 22 juin 1889 (p. 8/II). (N. R.)

339. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 2/7/89.

Mon cher Engels,

En rentrant de Reims et d'Épernay où j'avais été faire des conférences, j'ai trouvé votre lettre, contenant une de Tussy, au sujet des réunions privées. Notre habitude en France est d'avoir des séances privées pendant le jour où l'on discute les questions à l'ordre du jour; dans ces séances privées on désigne les orateurs qui le soir doivent parler dans la réunion publique. Bien entendu ce sont les étrangers qui décideront s'il doit y avoir des séances privées. Quant à moi, je suis pour les séances privées; sans dédaigner la publicité de la presse bourgeoise, je ne suis pas si anxieux que Tussy et ne suis pas d'avis de rien sacrifier pour messieurs et mesdames les reporters. Notre congrès s'est organisé sans l'aide de la presse bourgeoise, ce qui ne l'empêchera pas d'être une manifestation imposante du socialisme international. La presse qu'elle le veuille ou non devra s'en occuper.

Un congrès international où l'on parlera différentes langues risque d'être peu fréquenté par le public parisien, surtout en ce moment; tous les jours il se tient des congrès internationaux, de la paix, des femmes, de la question agraire, etc... et le public est absolument indifférent. En prévision de cette indifférence nous avons loué une très petite salle, pouvant contenir 2 ou 300 personnes, outre les délégués. Il vaut mieux que les journaux disent que l'on a refusé du monde que de dire que la salle était à moitié pleine. Si les réunions sont suivies, je proposerai de donner une grande réunion dans une des plus grandes salles de Paris et d'annoncer la réunion par affiches. — La petite salle a aussi cet avantage : dans le cas où la police chercherait à troubler nos réunions, ce qui est possible, nous la ferions occuper par nos amis tous les soirs.

Jusqu'ici je n'ai reçu l'annonce de la venue que de 8 délégués anglais — Morris, Kitz, Dard, Kitching, Carpenter, Jarleton et Mesdames Schack et Tochaty : c'est maigre.

A Épernay, pays du vin de Champagne, je me suis trouvé en rapport avec un grand nombre de vigneron socialiste révolutionnaires : ce sont des petits propriétaires absolument ruinés par les grands fabricants de Champagne. Pendant un temps ces messieurs achetaient leurs terres et, pour les forcer à vendre à bas

prix, ils entouraient les petits champs de vigne des paysans, enclavés dans leurs terres, avec des acacias et des topinambours (artichauts de Jérusalem) : ces plantes par leurs ombrages et surtout leurs racines ruinaient leurs vignes. Mais aujourd'hui ils n'ont pas besoin de recourir à ce procédé; ils se contentent de leur acheter leur vin ou même leur raisin au kilo. Les grands fabricants se sont constitués en syndicats et ils fixent les prix qu'ils doivent donner aux cultivateurs paysans pour leur vin; ce qui auparavant valait 500 francs l'hectolitre est acheté aujourd'hui seulement 150 ou 100 francs. C'est la ruine. Un paysan m'a offert de me vendre son vin à raison de 85 fr. les 200 litres; les fabricants ne lui offrent que 50 francs; il y a 5 ans, il vendait son vin 200 francs l'hectolitre. — La colère de ces paysans est terrible; les fabricants paieront cher leurs tours, un jour de révolution : le paysan a longue mémoire.

Laura vous envoie ses amitiés.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Je vous envoie par paquet recommandé mon article pour la Russie.

Ci-joint un post-scriptum à notre rapport dont je vous ai envoyé une épreuve hier ¹.

Post-scriptum ². — Nous recevons au dernier moment une rectification du citoyen Farjat, qui, envoyée au journal *Le Parti ouvrier* et non insérée par lui, affirme non seulement qu'il n'a pas voté pour la motion donnant pouvoir aux possibilistes d'organiser le Congrès international, mais encore que jamais cette motion n'a été mise aux voix au Congrès de Londres. Il fournit et il est toujours prêt à fournir les preuves de son affirmation.

1. Ce rapport de la Commission d'organisation est imprimé (Imprimerie polonaise de la *Walka klas* et du *Przedswit* à Genève, 15 p. dont un frontispice). Nous en donnons le texte en annexe. (N. R.)

2. Le post-scriptum qui a paru à la fin du rapport de la Commission d'organisation n'est pas écrit de la main de Lafargue. (N. R.)

340. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Londres, le 5 juillet 89.

Mon cher Lafargue,

Je conçois parfaitement qu'un congrès de délégués d'une association ait des séances privées pour la discussion des affaires ne concernant que les membres, et cela sera même généralement chose obligatoire. Mais qu'un congrès de délégués ouvriers et socialistes convoqué pour discuter des questions générales telles que la journée de 8 heures, la législation sur le travail des femmes et des enfants, l'abolition des armées permanentes, etc. — qu'un pareil congrès ferme ses portes au public et délibère à huis clos, cela me paraît une chose qui n'a pas de raison d'être. Que le public parisien y aille ou non, peu importe; bien que l'intérêt que votre parti doit prendre à ce congrès devrait bien suffire à lui assurer un certain auditoire. Mais les séances publiques ne souffriront nullement, à mon avis, même si le gobe-mouches ordinaire brille par son absence. Ce² qu'il nous faut, c'est le retentissement dans la presse, et pour cela il faut la publicité; la presse ne peut s'occuper que des choses où elle est admise. Et les séances déclamatoires du soir, où la langue française est de rigueur, parce qu'elle est la seule comprise par le public, auront peu de charme pour les délégués qui ne la parlent pas. Après une bonne séance de l'après-midi ou matin, ils voudront voir Paris au lieu d'écouter des discours incompris. Cela n'empêche pas que vous ayez une ou deux réunions du soir dans une grande salle; mais fermer les portes de peur que l'on dise que la salle n'était qu'à moitié pleine, cela me paraît exagérer par trop l'importance du public parisien. Le congrès se tient pour le bénéfice du monde entier et l'absence ou la présence de quelques Parisiens de plus n'y fait rien. Vous qui dites toujours que les possibilistes sont sans force, que c'est vous qui représentez le prolétariat français, vous avez peur maintenant qu'ils aient un auditoire plus grand que le vôtre!

Du reste, Bebel m'écrit que *pour eux* il ne peut être question de séances privées, que la publicité, pour les Allemands, est la seule

*. Cette lettre publiée dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 133-135) est reproduite ici d'après la photocopie du déchiffrement dactylographié de l'originale mise à notre disposition par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. (N. R.)

2. *Sur la photocopie* : C'est. (N. R.)

garantie contre de nouvelles accusations de sociétés secrètes. Devant cet argument, les considérations mineures à l'égard du public parisien et de sa possible abstention devront probablement céder.

Du reste il dit que probablement 60 délégués allemands viendront. En Allemagne, l'enthousiasme paraît sans bornes.

La S[ocial] D[emocratic] F[ederation] est bien dans la m... Qui pensez-vous doit venir à la rescousse ? le pauvre H. Jung¹ qui dans une lettre cette semaine déclare que notre congrès ne signifie absolument rien, que c'est une *happy family*² d'ennemis, que Longuet n'est pas socialiste, que Jaclard n'est pas socialiste, que Liebk[necht] a voté pour la politique coloniale de Bismarck (ce qui est un mensonge), etc. Pauvres gens ils sont aux abois.

Vous saurez que D. Nieuwenhuis va proposer la fusion « considérant que l'ordre du jour des deux congrès est le même ». Comme l'ordre du jour n'est pas le même, je ne vois pas qui pourra voter pour cette proposition. Dans tous les cas j'ai écrit à Bebel pour lui faire observer que les choses n'en sont plus au point où elles étaient à La Haye; que depuis vous avez été autorisés par eux à convoquer votre congrès; que toute l'Europe socialiste y a adhéré, et que par conséquent vous êtes en droit de poser de nouvelles conditions pour une fusion éventuelle; que la manie d'union peut pousser les unionistes dans une voie où ils finiront par se trouver réunis avec leurs ennemis et séparés de leurs amis et alliés; enfin qu'il y aura un tas de difficultés de détail. En effet, il n'y aura, à mon avis, la moindre chance de fusion utile, à moins de conditions détaillées, débattues entre des comités des deux congrès et acceptées par ces derniers. Sans cela, la réunion ne durerait que deux heures. Et, pour arriver à une solution, il faudra du temps, de sorte que la fusion ne pourra se faire que vers la fin, si toutefois elle se fait.

Votre article est parti hier pour la Russie, *registered*³.

Ce que vous me dites sur les vigneronns de Champagne est fort intéressant — la ruine du paysan va vite maintenant au moyen du capitalisme développé!

Il est très heureux que Liebk[necht] loge⁴ chez Vaillant, j'ai de forts soupçons qu'il voudra encore l'union avec les « bons éléments » des poss[ibilistes], et « par-dessus la tête de Brousse », comme en mars et avril.

Embrassez Laura pour moi et Nim.

Bien à vous,

F. ENGELS.

1. *Justice* du 6 juillet 1889 (p. 3/II-III). (N. R.)

2. Heureuse famille. (N. R.)

3. Recommandé. Voir lettre d'Engels à Danielson du 4 juillet 1889. (N. R.)

4. *Sur la photocopie*: logera. (N. R.)

341. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 8/7/89.

Mon cher Engels,

Je crois qu'il y a un vaste complot mené à notre insu par Liebknecht pour faire la fusion des deux congrès avant même qu'ils ne soient constitués.

J'ai reçu un long document danois dans lequel on nous demande de répondre télégraphiquement par *oui* ou par *non* si nous voulons la fusion, et si nous la mettrons à l'ordre du jour de la première séance de notre congrès, qui se tiendra le 14, tandis que les possibilistes n'ouvrent leur congrès que le lendemain. — Ce serait donc nous qui demanderions la fusion, comme une grâce, et les possibilistes qui l'accepteraient.

J'ai répondu télégraphiquement : accepterons fusion demandée par socialistes étrangers. — Et j'ai fait suivre mon télégramme par une lettre dans laquelle je disais que nous avions été à La Haye pour faire la fusion, mais que leurs amis possibilistes s'y étaient toujours opposés. — Nous étions décidés à subir l'union par esprit de condescendance pour les amis internationaux, mais nous ne la demanderions pas.

1° Parce qu'elle était inutile puisqu'on ne se trouvait pas en présence de deux congrès socialistes, le congrès possibiliste étant simplement un congrès corporatif.

2° Parce que nous considérons les possibilistes comme des agents payés par les ministères radicaux et opportunistes pour faire de la besogne électorale et diviser le parti socialiste.

Il faudra que vous et Bernstein vous nous aidiez à faire avorter ce plan : la fusion, si elle doit se produire, ne doit avoir lieu qu'après la constitution du congrès, et comme c'est nous qui représentons l'élément socialiste, c'est à nous que doivent venir les ouvriers trade unionistes du congrès possibiliste.

Tussy, Aveling, la cousine de Domela et sa fille sont arrivés au Perreux; hier nous avons passé la journée ensemble. — Mes dépenses ont été considérables ce mois; ce diable de congrès non seulement absorbe mon temps, mais encore m'entraîne dans une foule de dépenses imprévues : et nous sommes encore obligés de recourir à votre aide.

Vera Z[assoulitch], Plekhanoff et Axelrod sont expulsés de

Suisse, ils vont arriver cette semaine à Paris. Liebknecht vient demain mardi, ainsi que six délégués suisses; Bebel arrive jeudi.

Je me sauve, car le déjeuner est servi, et Tussy et Aveling sont arrivés.

Amitiés,

P. LAFARGUE.

342. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

July 11/89.

My dear General,

We're in the thick of Congress preliminaries. Liebknecht, three Hungarians, and three or four Swiss arrived on Tuesday morning. They were received at the station by Vaillant, Roussel, Jaclard, Cluseret, Paul, Deville, Aveling, etc. Tussy and Mme Vernet (a cousin of Domela's) and her daughter and myself went up to Paris at about 11 a.m. and we all met at the Palais Royal and lunched together at one of the restaurants there. In the afternoon some of the party started for the exhibition and the wonders of the Tour Eiffel, while I went to the "Grands Magasins du Louvre" for Edward who wanted *braces*, a *sponge* and "*caleçons*". He also wanted a sleeping draught which I could not get as he had not given the proper prescription. To-day Bebel comes; after that come the Russians and on Saturday and Sunday the German and English delegates. Liebknecht says that many a German is like to get lost on the way and not to turn up till after the Congress. Domela is expected today, but he may be tripped up by the police in Belgium and never get here. How things will go off as regards the fusion of the Congresses, I don't know: all or next to all the foreign delegates appear to clamour for it. "Fusion at any price". A union imposed by such pressure from without and not the outcome of organic internal working is sure "de vivre, ce que vivent les roses, l'espace d'un matin".

—The Belgians write to say that they cannot possibly be present on the Sunday and beg for a deferring of the opening till Monday. This is in our favour. An American delegate, a German, representing the Trades Unions of New York, has arrived: the Danes send a delegate to the Marxist congress in despite of the Knudsen set.

Tonight Cluseret feeds a party of delegates; tomorrow Daumas gives them a dinner. Edward goes to all of these with note-book in hand.

I quite share your dislike of congresses and shall be glad when this memorable international business is over. Meantime I hope that you and Nim congress over a bottle now and then and drink to our healths and the confusion of anarchy and possibilism.

I am writing by fits and starts: letters in various languages come by all posts and require answering...

We thank you, my dear General, for your cheque and I, for my part, wish you were well rid of both of us.

Your

KARADOU.

Love to Nimmy and to Pumps and Percy and the little 'uns.

TRADUCTION

11 juillet 89.

Mon cher Général,

Nous sommes en pleins préliminaires du congrès. Liebknecht, trois Hongrois et trois ou quatre Suisses sont arrivés mardi matin. Ils ont été accueillis à la gare par Vaillant, Roussel, Jaclard, Cluseret, Paul, Deville, Aveling, etc. Tussy, Mme Vernet (une cousine de Domela), sa fille et moi sommes allées à Paris vers 11 heures du matin, nous nous sommes tous rejoints au Palais-Royal et nous avons déjeuné ensemble dans un des restaurants du quartier. L'après-midi, quelques-uns sont allés voir l'Exposition et les merveilles de la tour Eiffel, pendant que j'allais aux grands magasins du Louvre pour Edward qui avait besoin de *bretelles*, d'une *éponge* et de *caleçons*. Il avait également besoin d'un somnifère que je n'ai pas pu obtenir parce qu'il ne m'avait pas donné la bonne ordonnance. Aujourd'hui arrive Bebel; puis ce seront les Russes, et samedi et dimanche les délégués allemands et anglais. Liebknecht dit que beaucoup d'Allemands risquent de se perdre en route et de ne pas arriver avant la fin du congrès. Domela est attendu aujourd'hui, mais il pourrait bien se faire crocheter par la police belge et ne jamais parvenir ici. Comment les choses se passeront-elles en ce qui concerne la fusion des congrès? Je ne le sais: tous ou presque tous les délégués étrangers semblent la réclamer à cor et à cri. « La fusion à tout prix! » Une union imposée par une telle pression du dehors et qui n'est pas le fruit d'une action organique à l'intérieur est sûre « de vivre ce que vivent les roses, l'espace d'un matin ».

Les Belges écrivent qu'il leur est impossible d'être présents le dimanche et demandent que l'on diffère l'ouverture jusqu'au lundi. C'est un signe favorable. Un délégué américain d'origine allemande qui représente les syndicats de New York est arrivé; les Danois envoient un délégué au congrès marxiste, malgré la clique Knudsen.

Ce soir, Cluseret invite à dîner un groupe de délégués; demain Daumas en fera de même pour le déjeuner. Edward va à toutes ces réunions, son carnet à la main.

Je partage entièrement votre horreur des congrès et serai contente de voir la fin de cette mémorable affaire internationale. En attendant, j'espère que vous et Nim tenez congrès de temps en temps autour d'une bouteille et que vous buvez à notre santé et à la déconfiture de l'anarchisme et du possibilisme.

J'écris à bâtons rompus : des lettres en diverses langues arrivent à tous les courriers et exigent des réponses...

Nous vous remercions, mon cher Général, de votre chèque, et pour ma part, je vous souhaiterais d'être une bonne fois débarassé de nous.

Votre

KAKADOU.

Amitiés à Nim, à Pumps, à Percy et aux petits.

343. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 23/7/89.

Mon cher Engels,

Enfin le congrès est clos! Je pourrai dormir à mon contentement. Depuis 15 jours je me couchais à 2 heures du matin et me levais à 6 heures. Et pendant la journée il fallait se livrer à un travail de tous les diables. La proposition de fusion bouleversait les Français de Paris et de province, et il fallait les retenir pour les empêcher d'éclater : sûrement si la fusion s'était produite, il y aurait eu des luttes pugilistiques dans le congrès, et la désunion la plus complète. Domela bien qu'unioniste enragé l'avait compris; aussi avait-il proposé que les deux congrès continuassent à siéger et ne se réunissent que pour voter les résolutions sans discussions.

Ce cauchemar, écarté par les possibilistes¹, nous sommes heureux du succès du congrès. La fraternité la plus réelle a régné dans notre congrès; les Français qui sont si impatients de parler ont montré la plus grande déférence pour les étrangers et surtout pour les Allemands. Jamais l'assemblée n'était plus calme que lorsqu'un Allemand parlait. — Bebel et les autres qui avaient peur de venir à Paris sont rassurés maintenant. Un Allemand me disait au banquet : « Je ne suis pas content, je suis réjoui jusqu'au fond de mon cœur. »

Les possibilistes sont tout à fait démoralisés; à leur dernière séance, il n'y avait que 58 personnes, délégués compris. Il ne reste plus aux possibilistes que les Belges; et il faut les leur laisser. A la dernière séance, Allemane, qui est à moitié fou, attaqua Bebel et Liebkecht en les accusant d'être des complices de Bismarck; les délégués danois protestèrent, mais les Belges se turent.

Dans une de vos lettres à Tussy vous parlez de se préparer à ouvrir une campagne en France et en Angleterre contre les possibilistes. Nous ne ferons rien de semblable en France, en les attaquant on les sert; au lieu de perdre notre temps, énergie et argent à les combattre, nous allons travailler pour organiser la manifestation du 1^{er} mai. Brousse et Cie ne veulent pas entendre parler d'une telle manifestation, ils s'y opposeront et ce sera leur coup de grâce. D'ailleurs, aux prochaines élections, ils vont recevoir la leçon qu'ils méritent.

Liebkecht et Bebel se sont conduits très énergiquement, car ils avaient à vaincre quelques résistances parmi les Allemands au sujet de la fusion. L.[iebkecht] a été admirable pendant toute la durée du congrès.

Les Belges en restant neutres avaient cru que, des deux côtés, ils recevraient le mandat d'organiser le prochain congrès; aussi ils ont été bien déçus quand ils ont vu que nous avons choisi la Suisse pour siège du comité exécutif.

Je ne crois pas que Brousse tienne à prendre part à un autre congrès international : son but avec ce congrès était d'attraper 50.000 francs du Conseil municipal, pour faire les élections. — Il a réussi à escamoter un vote du Conseil, par lequel on met à la disposition de la Bourse du travail cette somme, qui sera retirée au fur [et] à mesure que l'on justifiera devant une commission spéciale de l'emploi des sommes déjà reçues. Daumas vient de découvrir que les possibilistes ont déjà retiré à différentes reprises 9.000 francs sans avoir fourni aucune justification. Je l'ai vu hier au soir; il parlait de déposer une plainte aux tribunaux comme détournement de fonds publics; en faisant remarquer que si l'on portait la ques-

1. A propos du problème de la fusion des deux congrès, les possibilistes firent adopter à la séance du mardi 16 juillet une motion qui, ne faisant aucune concession sur le problème de la vérification des mandats, rendait pratiquement la fusion impossible. (N. R.)

tion devant le Conseil, les possibilistes et leurs amis opportunistes parviendraient à l'étouffer. Si Daumas a le courage d'aller jusqu'au bout, il tuera les possibilistes : il est très résolu; mais il est retenu par une question de forme. Ce serait la première fois que l'on recourrait aux tribunaux pour trancher une question du ressort du Conseil.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. Dans quelques jours vous aurez la liste des délégués et les résolutions. — Hier nous nous sommes réunis pour préparer le travail qui doit être aujourd'hui envoyé à l'imprimerie.

344. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 29/7/89.

Mon cher Engels,

Boulangier triomphe ¹ : il est élu 16 fois avec une écrasante majorité et là où il est battu, le nombre de votants se comptant sur son nom est imposant. Pour comprendre l'importance de ce succès, il faut savoir que la politique joue d'ordinaire un très petit rôle dans les élections des conseillers généraux : l'élu est généralement une personnalité locale, choisie à cause des services qu'il a rendus ou qu'il peut rendre à sa circonscription; souvent il arrive que des électeurs républicains nomment un adversaire politique parce qu'il est un banquier, un grand propriétaire, etc. — Ces élections font entrevoir l'avenir.

Après sa fuite B[oulangier] perdit de sa popularité; beaucoup de boulangistes étaient honteux de leur chef; il y eut des défections éclatantes; mais les bêtises de Constans et consorts et surtout les sales révélations qu'on a faites sur leur compte ont non seulement redonné à B[oulangier] sa popularité diminuée, mais l'ont augmen-

1. Il s'agit des élections cantonales du 28 juillet 1889, au cours desquelles Boulangier devait être élu au 1^{er} tour dans les 16 cantons suivants : Amiens (sud-est), Bordeaux (4^e), Saint-Macaire, Montluçon-Est, Commentry, Corbeil, Nancy (ouest), Bourbonne, Tours (centre), Bastia, Issoudun (nord), Niort, Rennes (sud-est), Le Mans (2^e), Mayet, Lorient (2^e). (N. R.)

tée. La dernière loi électorale ¹, condamnant à 10.000 francs d'amende tout candidat qui se présenterait dans plusieurs circonscriptions, poursuivant les imprimeurs, afficheurs et distributeurs de ses bulletins, a excité une juste indignation, tout le monde y a vu une atteinte portée au suffrage universel. Ces imbéciles refont la situation de 1848. — B[oulanger] devient le représentant de l'honnêteté républicaine, de la légalité et le défenseur du suffrage universel.

Le boulangisme est un mouvement populaire justifiable à beaucoup de titres : mais ce qu'il y a d'étrange c'est que, s'il gagne les masses, il n'attire pas les hommes politiques ayant un passé. Dans la Chambre il y avait à peine une demi-douzaine de boulangistes; et dans le pays, à part quelques hommes de la Ligue des patriotes, les boulangistes militants sont des hommes tarés comme Mermeix ou absolument inconnus et nuls comme Bœuf. — Trouver des candidats est une des grandes difficultés du boulangisme : et cependant le comité national boulangiste s'engage à faire tous les frais d'élection. Les bonapartistes et les monarchistes pour assurer leur élection se déclarent révisionnistes et même boulangistes; de sorte que si à la prochaine Chambre il y aura beaucoup de boulangistes élus, il y aura cependant fort peu de députés réellement boulangistes. La composition de la Chambre nouvelle sera très hétérogène; et il se pourrait qu'une majorité de boulangistes s'y formât contre Boulanger, Naquet, Laguerre et Cie : il y aura lutte et lutte interne dans le sein du parlement. — Si le danger de la guerre était écarté, les socialistes ne pourraient désirer rien de mieux pour agiter le pays et le préparer à la révolution.

Les amis de Longuet viennent de lui jouer un sale tour. Il est un des premiers élus du Conseil municipal, il est très aimé dans son quartier, et il était sûr d'être élu député. Mais pour trouver une circonscription à Paris pour M. Floquet, le comité opportuno-radical a décidé de porter dans la circonscription de Longuet M. Lockroy et de laisser celle de ce dernier à Floquet, et afin de compenser Longuet, on lui a donné une circonscription dans la banlieue ², qui est intensément boulangiste, et où il sera sûrement battu. Longuet a docilement accepté.

Tussy et Édouard partis ce matin seront à Londres avant ma lettre.

Amitiés à tous,

P. LAFARGUE.

1. Il s'agit de la loi du 17 juillet 1889 sur les candidatures multiples, déposée par le gouvernement pour contrebattre les manœuvres plébiscitaires de Boulanger et combattue notamment par Jaurès. (N. R.)

2. Aux élections législatives de septembre, Longuet sera effectivement candidat à Courbevoie. (N. R.)

345. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 30/7/89.

Mon cher Engels,

Après le départ de ma lettre, j'ai reçu ce mot de Cluseret¹, qui s'est mis en tête de nous faire porter candidat dans le Midi. Il s'est entendu avec les comités socialistes du Var et des Bouches-du-Rhône, qui ont promis de soutenir nos candidatures, à Guesde et à moi : Deville ayant refusé.

Jusqu'au dernier moment je comptais me présenter à Paris, dans le V^e; j'avais quelque chance de réussir, à condition qu'il n'y eût pas de candidat boulangiste : on m'avait laissé entendre que le général avait décidé qu'on n'opposerait pas de candidat boulangiste aux candidats socialistes révolutionnaires; on m'avait même averti que l'on me laisserait tranquille dans la circonscription du V^e. Mais il paraît que cela est changé, car les comités révisionnistes de l'arrondissement ont décidé de porter des candidats dans les deux circonscriptions; leurs candidats sont Naquet et Lenglé. Les amis du V^e dans ces conditions ont pensé que me porter candidat ce serait me faire subir un échec peu honorable; car comme aux élections du 27 janvier, la lutte s'engagera entre opportunistes et boulangistes et les socialistes seront absolument mis de côté. Les ouvriers, même socialistes, voteront pour le candidat boulangiste plutôt que pour le candidat socialiste, afin de protester plus énergiquement contre le gouvernement actuel. Ils ont décidé au lieu de me porter de choisir un des leurs, inconnu, afin de pouvoir faire la campagne électorale contre les boulangistes et les opportunistes.

Je suis donc obligé de me rabattre sur la province; mais malheureusement cela représente de grandes dépenses; ainsi le voyage de Paris à Marseille coûte 58 francs en troisième, il y a 24 heures de voiture. Les comités se chargent des dépenses électorales, mais les dépenses personnelles de voyage et d'hôtel sont à la charge du candidat. — Il faudra faire au moins 2 ou 3 voyages à Marseille; la réunion dont parle Cluseret pour le onze est simplement pour ouvrir la campagne; il faudra la faire suivre par une série de conférences et de réunions. L'élection me coûtera au moins un billet de mille francs. — Si j'étais élu, ce ne serait rien, car j'aurai le moyen de les payer; mais l'élection est problématique.

1. Voir lettre 345 bis. (N. R.)

Les boulangistes sont insatiables; ils ne sont pas contents de ce que B[oulangier] ait été élu dans 17 cantons; ils comptaient sur 80 élections. C'eût été trop.

Les Aveling sont-ils arrivés?

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

345 bis. — G. CLUSERET
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Marseille, 28 juillet 89.

Mon cher Lafargue,

Nous avons résolu de tenir le 11 août après-midi sous ma présidence une réunion où seront entendus tous les candidats. Je ne sais pas quelle circonscription vous sera réservée mais ce que je peux vous dire c'est que toutes sauf une sont bonnes, l'élément socialiste dominant partout.

Entendez-vous avec Guesde que je prévien par ce courrier pour venir ensemble et faites-moi savoir votre décision par retour du courrier.

Deville a tort de refuser, les circonstances que je prévois seront telles qu'il le regrettera.

Cordialement,

G. CLUSERET.

Hôtel du Cheval blanc, Toulon.

346. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 4/8/89.

Mon cher Engels,

Merci pour votre chèque, il va me servir à payer mon voyage à Marseille, pour assister à cette réunion électorale du 11 courant. Vous pouvez être convaincu que je ferai mon possible pour être élu : d'abord cela résoudrait d'une manière agréable ma question privée; et puis je ne crois [pas] que jamais on trouvera une plus belle occasion pour faire du socialisme. — La Chambre prochaine

va être pire que celle de 1871; les royalistes, les bonapartistes qui auront pris l'étiquette boulangiste pour passer, reprendront leurs vraies couleurs une fois entrés au parlement. Des républicains radicaux et même des socialistes emploieront le même procédé pour se faire élire; les blanquistes par exemple, Vaillant excepté, qui a protesté publiquement contre toute compromission avec Boulanger; mais étant chef, il ne conduit pas son parti, mais est emporté par le courant. — Une minorité socialiste énergique fera boule de neige et groupera autour d'elle tous les indécis; les boulangistes ne pourront pas réaliser les espérances que les électeurs ont mises en leur élection, cessera le véritable moment de les attaquer, de les démonétiser et de s'emparer d'une partie de leur popularité.

Cluseret, qui connaît le terrain électoral du Var et des Bouches-du-Rhône, a bon espoir dans notre élection; il était anxieux de nous voir accepter la candidature : il m'a encore écrit pour me décider, car dans ma réponse, ne sachant si j'aurais les moyens de faire la campagne, je lui ai répondu évasivement.

La nouvelle loi électorale est la mise en charte privée du suffrage universel. Dans le Midi et le Nord, Guesde et moi nous eussions pu être portés dans plusieurs circonscriptions contre des candidats bourgeois, ainsi à Aix, on voudrait que j'engage la lutte contre Pelletan : certes nous n'eussions pas été élus, bien que Vaillant et Guesde avaient droit d'espérer des doubles élections; mais nous eussions pu faire le dénombrement des voix socialistes.

Burns dans le *Labour Elector* ¹ ouvre la campagne contre Hyndman, Besant & Cie : tant mieux, que les Anglais règlent eux-mêmes leurs propres affaires; ils feront mieux cette besogne que des étrangers. — Champion a demandé à Tussy quel était notre plan de campagne. A mon avis la seule tactique à suivre est de pousser l'agitation pour les huit heures et surtout pour la manifestation du 1^{er} mai 1890. Keir Hardie doit porter la question au congrès de Dundee ² et forcer les trade-unions à se prononcer : les possibilistes en France sont opposés à toute manifestation, par ce seul fait ils se mettront en opposition avec le mouvement international, qu'ils ont toujours trompé avec leurs phrases socialisto-révolutionnaires.

Beaucoup de plaisir. — Buvez frais. —

Amitiés à tous,

P. LAFARGUE.

1. Le *Labour Elector*, qui avait été fondé par Champion pour combattre Hyndman, avait vécu de fonds d'origine libérale ou tory. Ceux-ci venant à manquer, Champion dut accepter les offres d'un comité formé de Burns, Mann, Cunningham Graham, et le journal passa sous leur contrôle. Le numéro du 3 août 1889 publiait (p. 73/1-75/11) un grand article signé de John Burns : « The Paris International Congress ». (N. R.)

2. Le congrès des trade-unions s'ouvrira à Dundee le 3 septembre 1889. (N. R.)

347. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

4 Cavendish Place, Eastbourne 27th Aug. 89.

My dear Laura,

That letter writing at the sea-side is well nigh an impossibility, I thought you knew long since. And if, as in my case, a lot of people whom I never saw seem to have conspired to overwhelm me with letters, visits, inquiries, requests of all sorts, the impossibility becomes a complete fact. Austrian student-clubs, a Viennese inquirer after "truth" who wishes to know had he not better devour Hegel (better not, I replied), a Roumanian Socialist *in propria persona*, an unknown man from Berlin now in London, etc., etc., all have come down at once upon me and all expect to be attended to at once. So, with six people around me in the room whither they are but too often driven by rain, nothing remains for me but to retire from time to time to my bedroom and to turn that into my "office".

You had your adventures with Séraphine, Nim had hers with Ellen. Which Ellen having been long suspected by the knowing ones was one morning reported by the doctor to be six months gone in the way all flesh comes into the world and had consequently to leave—about a month before we came here. When we return there will be fresh engagement of some one—perhaps worse.

I am glad Paul is off on his election trip and moreover with funds from his Mamma. Of the three put up for Marseilles, one, perhaps two may get in; I hope Paul may be one. But anyhow it is a distinct step in advance to have once been put up as candidate for the party, and facilitates further moves; especially with a rising party as ours at this moment undoubtedly is in France, once a candidate generally means always a candidate.

I do hope Boulangism will come to grief next elections. Nothing worse could happen to us than even a succès d'estime of that humbug which might prolong, at least, the apparent dilemma: either Boulanger or Ferry—a dilemma which alone gives vitality to either scoundrel. If Boulanger got well thrashed, and his following reduced more or less, to the Bonapartists, it would prove that this Bonapartist vein in the French character—explicable by the inheritance from the great Revolution—is gradually dying out. And with the elimination of this incident the regular development of French republican evolution would reprendre son cours; the Radicals would, in their new incarnation

Millerand, gradually discredit themselves as much as in the incarnation Clemenceau, and the better elements among them pass over to us; the Opportunists would lose their last pretext for political existence, that of being at least defenders of the republic against pretenders; the liberties conquered by the Socialists would not only be maintained but gradually extended, so that our party would be in a better position for fighting its way than anywhere else on the Continent; and the greatest danger of war would be removed. To believe as the Boulangeo-Blanquists do that by sustaining Boulanger they can get a few seats in Parliament is worthy of these ignorant *purs* who would burn down a village in order to fry a cotelette. It is to be hoped that this experience will do Vaillant good. He knows perfectly what sort of fellows the mass of those Blanquists are, and his delusions as to the work to be got out of such materials must have received a severe shock.

Hyndman's campaign with regard to the discredit to be thrown on the Marxist credentials seems to have utterly broken down. Burns' disclosures were a ready blow, and our further revelations especially about the Austrian Possibilist credentials did the rest. These people never know what a glass house they are living in themselves. And as in France the Possibilists seem to have kept quiet with regard to that point (these fellows are far cleverer than Hyndman & Co—in their small way), there will be no further necessity to follow up the victory unless fresh attempts are made. The whole trick was calculated for the British market, and there it has failed—cela suffit. Then there is the resolution about the 1st of May demonstration. That is the best thing our congress did. That will tell immensely here in England, and the Hyndman lot *dare not oppose* it; if they do, they ruin themselves; if they don't, they must follow in our wake; let them choose.

Another great fact is the Dock Labourers' strike. They are, as you know, the most miserable of all the *miserable* of the East End, the broken down ones of all trades, the lowest stratum above the Lumpenproletariat. That these poor famished broken down creatures who bodily fight amongst each other every morning for admission to work, should organize for resistance, turn out 40—50,000 strong, draw after them into the strike all and every trade of the East End in any way connected with shipping, hold out above a week, and terrify the wealthy and powerful dock companies—that is a revival I am proud *erlebt zu haben*. And they have even bourgeois opinion on their side: the merchants who suffer severely from this interruption of traffic, do not blame the workmen, but the obstinate Dock companies. So that if they hold out another week they are almost sure of victory.

And all this strike is worked and led by *our* people, by Burns and Mann, and the Hyndmanites are nowhere in it.

My dear Laura, I am almost sure you are in want of some cash and I should have sent a cheque with this if I was not myself

hard up. My balance at the bank is at the lowest ebb; a dividend of some £33.—due generally about 18th August has not yet been paid and Edward has borrowed £15.—till end of month, as he was quite fast. So I have hardly room to turn round in, but as soon as I receive a supply I shall remit; at latest next Monday, I hope before.

Domela becomes quite incomprehensible. Is he perhaps after all not Jesus Christ but Jan van Leiden? *Le prophète* de Meyerbeer? Vegetarianism and solitary confinement seem apt to produce queer results in the long run.

Edward and Tussy will be going to Dundee to report Trades Union Congress and then we shall get the boys here in the mean time.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

4 Cavendish Place, Eastbourne, 27 août 1889.

Ma chère Laura,

Écrire une lettre au bord de la mer est presque une impossibilité, et je pensais que tu le savais depuis longtemps. Et lorsque, comme c'est mon cas, une foule de gens que je n'ai jamais vus semblent avoir conspiré pour me submerger de lettres, de visites, de questions, de demandes de toutes sortes, cette impossibilité devient absolue. Des clubs d'étudiants autrichiens, un Viennois à la recherche de la « vérité » qui voudrait savoir s'il ne ferait pas bien de dévorer Hegel (je lui ai répondu que non), un socialiste roumain en personne, un inconnu venu de Berlin et de passage à Londres, etc., etc., tous ont fondu ensemble sur moi, et tous comptent bien que je m'occuperai d'eux sur-le-champ. Ainsi donc, avec six personnes autour de moi dans cette pièce où la pluie ne les fait que trop souvent se réfugier, il ne me reste plus qu'à me retirer de temps en temps dans ma chambre à coucher et à en faire mon « bureau ».

Tu as eu tes aventures avec Séraphine, Nim a eu les siennes avec Ellen. La dite Ellen était depuis longtemps un objet de soupçon pour les connaisseurs, et un beau matin, le docteur a annoncé qu'il y avait six mois qu'elle s'était engagée dans la voie par laquelle toute chair vient au monde, et il a donc fallu qu'elle s'en aille, un mois environ avant notre arrivée ici. Quand nous rentrerons, on engagera quelqu'un d'autre, peut-être pire.

Je suis content que Paul soit parti pour sa tournée électorale, et par-dessus le marché avec les fonds de sa maman. Sur les trois candidats présentés à Marseille, un ou peut-être deux ont des chances d'être élus; j'espère que Paul sera du nombre. Mais

en tout cas, c'est nettement un pas en avant d'avoir été présenté une fois comme candidat du parti, et cela facilitera d'autres promotions; surtout avec un parti qui progresse comme le fait sans aucun doute le nôtre en ce moment en France, quand on est candidat une fois, cela signifie généralement qu'on le sera toujours.

J'espère que le boulangisme sera mis à mal aux prochaines élections. Rien ne pourrait nous arriver de pire qu'un succès même d'estime de ce farceur, car il risquerait de prolonger, pour ne pas dire plus, le faux dilemme : soit Boulanger, soit Ferry, dilemme qui donne seul quelque vitalité à chacun de ces deux coquins. Si Boulanger recevait une bonne raclée, et si sa clientèle se réduisait plus ou moins aux bonapartistes, cela prouverait que ce trait bonapartiste du caractère français (explicable par l'héritage de la grande Révolution) est en voie de dépérissement. Et avec l'élimination de cette incidence, le développement régulier de l'évolution républicaine française reprendrait son cours; les radicaux, en la personne de Millerand, leur nouvelle incarnation, se discréditeraient peu à peu autant que dans leur incarnation Clemenceau, et leurs meilleurs éléments passeraient chez nous; les opportunistes perdraient leur dernier prétexte à toute existence politique, celui d'être au moins les défenseurs de la république contre les prétendants; les libertés conquises par les socialistes seraient non seulement maintenues, mais peu à peu étendues, si bien que notre parti serait en meilleure position pour poursuivre la lutte qu'en n'importe quelle autre partie du continent; et le plus grand danger de guerre serait écarté. Croire, comme le font les boulangeo-blanquistes ¹, qu'en soutenant Boulanger ils peuvent obtenir quelques sièges au Parlement, c'est bien digne de ces *purs* ignorants qui brûleraient un village pour faire frire une côtelette. Il faut espérer que cette expérience fera du bien à Vailant. Il sait parfaitement quelle sorte de gaillards sont ces blanquistes dans leur masse, et ses illusions sur le travail réalisable à partir d'un tel matériau ont dû recevoir un rude coup.

La campagne de discrédit lancée par Hyndman au sujet de la validité des pouvoirs des délégués marxistes semble avoir totalement échoué. Les révélations de Burns ² ont constitué une riposte immédiate, et nos autres révélations ³, à propos notamment des pouvoirs des possibilistes autrichiens, ont fait le reste. Ces gens ne savent jamais à quel point ils vivent eux-mêmes dans une maison

1. Vers le milieu de l'année 89, une partie des blanquistes, notamment Granger, Breuillé, Rouillon, Henri Place, Ernest Roche, se rallièrent au boulangisme et sollicitèrent l'investiture de Boulanger pour les élections. (N. R.)

2. Voir note 1, p. 310. (N. R.)

3. Engels avait publié dans le *Labour Elector* du 10 août un article intitulé : « Possibilist Credentials ». (N. R.)

de verre. Et puisque en France, les possibilistes semblent s'être tenus tranquilles sur ce point (ces gaillards sont, à leur petite manière, bien plus habiles que Hyndman et Cie), il n'y aura pas lieu de poursuivre cet avantage, à moins que de telles tentatives ne se renouvellent. Toute cette manigance était destinée au marché britannique, et elle s'y est soldée par un échec : cela suffit. Et puis, il y a la résolution sur la manifestation du 1^{er} mai. C'est la meilleure chose qu'ait faite notre congrès. Elle aura une immense portée en Angleterre, et les amis de Hyndman n'oseront pas s'y opposer; s'ils le font, ils se coulent eux-mêmes; s'ils ne le font pas, ils doivent marcher dans notre sillage; à eux de choisir.

Autre grand événement : la grève des dockers ¹. Ce sont, tu le sais, les plus misérables de tous les misérables de l'East End, les épaves de tous les métiers, la couche la plus basse au-dessus du *Lumpenproletariat*. Que ces pauvres épaves affamées, que ces êtres qui en viennent aux coups entre eux tous les matins pour se faire embaucher, organisent la résistance, qu'ils constituent une force de 40 à 50.000 hommes, qu'ils entraînent dans la grève tous les métiers de l'East End ayant un rapport quelconque avec le chargement des navires, qu'ils tiennent plus d'une semaine et qu'ils terrifient les riches et puissantes compagnies des docks, voilà un renouveau que je suis fier d'avoir connu. Et ils ont même l'opinion bourgeoise de leur côté : les négociants, qui souffrent durement de cette interruption du trafic, blâment non les ouvriers, mais l'obstination des compagnies des docks. Si donc ils tiennent encore une semaine, ils sont presque sûrs de la victoire.

Et toute cette grève est organisée et menée par nos amis, par Burns et Mann, et les hyndmanistes n'y jouent aucun rôle.

Ma chère Laura, je suis presque sûr que tu as besoin d'un peu d'argent, et j'aurais joint un chèque à cette lettre si je n'étais moi-même gêné. Mon solde en banque est au plus bas; un dividende d'environ 33 livres arrivant généralement à échéance vers le 18 août ne m'a pas encore été versé, et Edward m'a emprunté 15 livres jusqu'à la fin du mois parce qu'il était tout à fait dans le pétrin. Je n'ai donc pas grand'chose pour me retourner, mais, dès que je recevrai des fonds, je ferai un envoi; au plus tard lundi prochain, et j'espère avant.

Domela devient tout à fait incompréhensible. Peut-être n'est-il pas, après tout, Jésus-Christ, mais Jean de Leyde ² ? *le prophète* de

1. Aux environs du 20 août 1889, les dockers de Londres s'étaient mis en grève, entraînant dans leur mouvement les corporations connexes. Ils gagnaient 5 pence (50 c) de l'heure et en réclamaient 6, ainsi que la suppression des intermédiaires à l'embauche et des vacations d'au moins 4 heures. Au-delà des heures de travail normales, ils demandaient 8 pence (80 c) de l'heure supplémentaire. (N. R.)

2. Jean de Leyde est le héros de l'opéra de Meyerbeer : *Le Prophète*. (N. R.)

Meyerbeer? le végétarisme et la clausturation paraissent susceptibles de produire à la longue de curieux résultats.

Edward et Tussy iront à Dundee pour rendre compte du congrès des trade unions, et nous aurons alors les enfants ¹ ici pendant ce temps.

Bien à toi,

F. ENGELS.

348. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Septbr 1st 1889 Sunday.

My dear Laura,

Yesterday evening late I had news from my bank that the long expected dividend of £ 36.—has been paid in and so I hasten to send you cheque for £30.—, ten of which are the second half of the money I promised Paul for his electioneering expenses and for which he applied in a letter, to hand here last Friday, from Cette. His prospects in the town seem good but then Cette is but small and the country votes will decide—hope I shall hear more from him in a few days. Let's hope for the best.

Cannot write much being Sunday and our people always in and out; moreover have to write to Tussy about the strike which was in an important crisis yesterday. As the dock directors kept stubborn, our people were led to a very foolish resolution. They had outstripped their means of relief and had to announce that on Saturday no relief could be dealt out to strikers. In order to make this go down—that is the way at least I take it—they declared that if the dock directors had not caved in by Saturday noon, on Monday there would be a general strike—reckoning chiefly on the supposition that the Gas works for want of coal or of workmen or both would come to a stand and London be in darkness—and this threat was to terrify all into submission to the demands of the men.

Now this was playing *va banque*, staking £ 1.000.—to win, possibly, £ 10—; it was threatening more than they could carry out; it was creating millions of hungry mouths for no reason but because they had some tens of thousands on hand which they

1. C'est-à-dire les enfants Longuet. (N. R.)

could not feed; it was casting away wilfully all the sympathies of the shopkeepers and even of the great mass of the bourgeoisie who all hated the dock monopolists, but who now would at once turn against the workmen; in fact it was such a declaration of despair and such a desperate game that I wrote to Tussy at once; if this is persisted in, the Dock Co's have only to hold out till Wednesday and they will be victorious.

Fortunately they have thought better of it. Not only has the threat been "provisionally" withdrawn but they have even acceded to the demands of the wharfingers (in some respect competitors of the docks), have reduced their demands for an increase of wages, and *this has again been rejected* by the Dock Companies. This I think will secure them the victory. The threat with the general strike will now have a salutary effect, and the generosity of the workmen, both in withdrawing it and in acceding to a compromise, will secure them fresh sympathy and help.

On Friday we shall return to London. Schor[emmer] has left about a fortnight ago for Germany, where he is now; what he is doing and what his intentions are I don't know.

As to Boulanger his weakness is shown in his electoral proceedings: he takes Paris and leaves to the monarchists all the provinces. That ought to disabuse his most obstinate adherents if they pretend to be Republicans. Paul wrote to me that a Marseilles Boulangist has owned to him that B[oulanger] has had from the Russian government 15 millions. That explains the whole dodge. The Russian dynasty, now allied by Denmark to the Orléans, wishes for an Orléans restauration and *one brought about by Russia*; for then the Orléans would be its slaves. And only with a monarchical France can the Czar have a sincere alliance, such as he requires for a long war with dubious chances. To bring this about, B[oulanger] is put forward as the tool. If he is successful as a stepping stone to monarchy, he will, at the proper time, be bought off or in case of need put out of the way, for the Russian government will not have in that case the scruples which our socialists have: "denn die abzumursen ist uns Wurscht" is their motto. As to Millerand, I believe you are right. In his paper there is, for all its attempted radicalism, a tone of weakness, half-dependency, and above all so much of the milk of human kindness¹ (stale as it is, it has not the stuff in it to turn sour) that compared even with *La Justice* as I have once known that paper, it inspires pity mingled with a drop of contempt. And these be the successors of the old French Republicans, les fils des héros de la rue Saint-Merril

Ever yours,

F. E.

Love from Nim and all the lot here.

1. Shakespeare: *Macbeth*, acte I, scène v, vers 17. (N. R.)

TRADUCTION

Dimanche, 1^{er} septembre 1889.

Ma chère Laura,

Hier, tard dans la soirée, j'ai été avisé par ma banque que le dividende longtemps attendu de 36 livres a été versé et je me hâte donc de t'envoyer un chèque de 30 livres, dont 10 représentent la seconde moitié de la somme que j'ai promise à Paul pour ses frais électoraux; il m'écrit de Cette¹ pour la demander dans une lettre que j'ai reçue vendredi dernier. Ses perspectives dans cette ville semblent bonnes, mais Cette est tout petit et les votes ruraux seront décisifs; j'espère recevoir d'autres nouvelles de lui dans quelques jours. Espérons que tout ira pour le mieux.

Je ne puis écrire longuement parce que c'est dimanche et que nos amis passent leur temps à entrer et à sortir. Il faut aussi que j'écrive à Tussy au sujet de la grève qui passait hier par une crise grave. Comme les administrateurs des docks persévéraient dans leur obstination, nos amis se sont laissé entraîner à une décision très stupide. Ils avaient épuisé trop vite leurs fonds de secours, et ils ont dû annoncer que samedi aucun secours ne pourrait être distribué aux grévistes. Pour faire passer cela (c'est ainsi du moins que je le comprends), ils ont déclaré que, si les administrateurs des docks n'avaient pas cédé samedi à midi, il y aurait lundi grève générale² (en spéculant surtout sur la supposition que les usines à gaz, par manque de charbon, de main-d'œuvre, ou des deux, s'arrêteraient et que Londres serait plongé dans l'obscurité), et cette menace devait, en inspirant une terreur générale, provoquer la capitulation devant les revendications des hommes.

C'était là jouer son va-tout, c'était miser 1.000 livres pour en gagner peut-être dix; c'était faire des menaces qu'on ne pouvait mettre à exécution; c'était affamer des millions de bouches sans autre raison que de ne pouvoir nourrir les quelques dizaines de milliers dont on avait la charge; c'était rejeter volontairement toutes les sympathies des boutiquiers et même de la grande masse des bourgeois qui tous haïssent les monopolistes des docks, mais qui se retourneraient aussitôt contre les ouvriers; en fait, c'était une telle proclamation de désespoir et une telle folie que j'ai tout de suite écrit à Tussy: si on persiste dans cette voie, les compagnies des docks n'ont qu'à tenir jusqu'à mercredi et elles seront victorieuses.

Heureusement ils ont réfléchi. Non seulement la menace a été retirée « provisoirement », mais ils ont même accédé aux exi-

1. Ancienne orthographe de Sète (Hérault).

2. Proclamation des grévistes en date du 30 août. (N. R.)

gences des propriétaires des quais (à certains égards en concurrence avec les docks), ils ont réduit leurs demandes d'augmentation de salaires, et *celles-ci ont été de nouveau repoussées* par les compagnies des docks. Cela, je pense, leur assurera la victoire. La menace de grève générale aura maintenant un effet salutaire, et la générosité dont ont fait preuve les ouvriers, à la fois en la retirant et en acceptant un compromis, leur assurera un regain de sympathie et une aide renouvelée.

Nous rentrerons vendredi à Londres. Schorl[emmer] est parti il y a quinze jours pour l'Allemagne, où il se trouve maintenant. Que fait-il et quelles sont ses intentions? je l'ignore.

Quant à Boulanger, sa faiblesse se révèle dans ses manœuvres électorales : il prend Paris et laisse aux monarchistes toute la province. Cela devrait désabuser ses partisans les plus obstinés s'ils se prétendent républicains. Paul m'a écrit qu'un boulangiste de Marseille lui a avoué que B[oulanger] a reçu du gouvernement russe 15 millions. Cela explique toute la manigance. La dynastie russe, alliée maintenant par le Danemark aux Orléans ¹, souhaite une restauration orléaniste *qui soit amenée par la Russie*; car les Orléans seraient alors ses esclaves. Et ce n'est qu'avec une France monarchique que le tsar peut nouer cette alliance sincère dont il a besoin pour une guerre de longue durée aux chances douteuses. Pour y parvenir, Boulanger doit servir d'instrument. S'il réussit dans le rôle de marche-pied de la monarchie, on se débarrassera de lui en temps voulu, soit en l'achetant, soit, en cas de besoin, en le mettant hors du chemin, car le gouvernement russe n'aura pas en pareil cas les mêmes scrupules que nos socialistes : « les zigouiller, on s'en fout », telle est sa devise. Quant à Millerand, je crois que tu as raison. Dans son journal ² il y a, malgré toutes ses tentatives d'extrémisme, un ton de faiblesse, de découragement, et surtout une telle dose du lait de l'humaine tendresse (malgré son manque de fraîcheur, il ne contient pas assez de substance pour tourner) que, lorsqu'on le compare à *La Justice*, tel que j'ai connu ce journal autrefois, cela inspire une pitié teintée de mépris. Voilà les successeurs des vieux républicains français, les fils des héros de la rue Saint-Merri ³!

Bien à toi,

F. E.

Amitiés de Nim et de tout le monde ici.

1. La femme du tsar Alexandre III était une princesse danoise, fille de Christian IX. Son frère, le prince Valdemar, avait épousé en 1885 Marie, princesse d'Orléans, fille du duc de Chartres. (N. R.)

2. Millerand avait lancé le 20 août 1889 le journal *La Voix*. Le dernier numéro paraît le 9 novembre 1889. (N. R.)

3. Allusion au combat qui se livra les 5 et 6 juin 1832 à la suite des funérailles du général Lamarque. (N. R.)

349. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A EASTBOURNE

Tuesday evening [September 3rd 1889].

My dear General,

I thank you for your letter and cheque. I have just written to Paul inquiring whither and what I am to send to him. Though I presume he is at Cette, I have only his Marseille address and therefore cannot send him any funds until I hear from him again.

I have been eagerly reading *The Labour Elector* for details of the Dock Labourers' strike. It is the grandest fact that has occurred in England for the last decades. That continued relief to the strikers had become impossible is disastrous.—The impression made on our bourgeois has been immense : all the big papers discuss it: read the enclosed cutting, with the report of the grave *Débats*. If we only had an organ just now; here would have been an opportunity of stirring up a bit of international solidarity among our French workmen. But the Parisian socialist Press is as dead as any nail.

Vaillant has just sent a telegram inquiring: "Lafargue pourrait-il venir aujourd'hui même Vierzon?" I telegraphed back: "Impossible : Lafargue est à Cette."

The Domelas, or the *Vernets*, as Madame Lugol, their landlady, says, decamped on Sunday. M^{me} Vernet has been doing Paris with a vengeance: theatres, café-concerts, cirques, exposition, tour Eiffel, grands magasins, Saint-Cloud, Versailles, Enghien, Suresnes etc., etc., and finally des visites chez le coiffeur *pour se faire coiffer à la mode*. For a woman who carries such a weight and who has a daughter taller than herself, I must say that she exhibits a quite morbid love of pleasure. This fondness is coupled with an unexampled indolence. She does not even go to market with the children—and our country market-going is real good fun—never attends to a thing in the house, leaves the girls and her old mother, who doesn't speak French, alone all day and goes gadding about early and late avec ce bon Domela. Poor Domela! If I didn't know that he has already, Blue-beard-like, buried three wives—and is courting a fourth as actively as a vegetarian lover can—I should say that he was *en carton*. Again and again his own daughters come to blows with M^{me} Vernet's daughters, and Domela looks on and says never a word, but smiles and smiles. He gets up early of a morning to prepare the fat and fair and fascinating and barely forty M^{me} Vernet's breakfast and then goes forth to pump the water wanted for the vegetarian lunch to follow. No, I don't

think Jesus was as meek as that! Their apartments are close to our house and on Sunday they stopped at our place to say goodbye on their way to the station. I had not seen them for a long while, M^{me} Vernet-Benoiton being invariably *out*. Before saying how do you do they called for a drink of wine and water. I gave them wine and grapes and peaches. When the fair Vernet had finished her peaches she remarked that it was a pity she had eaten them for she would have enjoyed them on her journey. As there were more peaches on the table, there was nothing for it but for me to offer her some more. A singularly naïve woman for her size and age!—

That Boulangist band is too wonderful! Russian money ought to have managed something more presentable. Mermeix—Elie May, Vergoin, Crié, Massart, en voilà un état-major! The fool Déroulède in the only decent fellow amongst them!—

The heat has been excessive and if it weren't for the beer in the cellar I don't think I should have survived to kiss you and Nim and Pumps and to subscribe myself

Your ever affectionate,

KAKADOU.

TRADUCTION

Mardi soir [3 septembre 89].

Mon cher Général,

Je vous remercie de votre lettre et de votre chèque. Je viens d'écrire à Paul pour lui demander combien je dois lui envoyer, et à quel endroit. Je suppose qu'il est à Cette, mais je n'ai que son adresse de Marseille et je ne puis donc lui envoyer de fonds tant que je n'ai pas d'autres nouvelles de lui.

J'ai lu avidement le *Labour Elector* pour y trouver des détails sur la grève des dockers. C'est l'événement le plus grandiose qui se soit produit en Angleterre depuis des dizaines d'années. L'impossibilité de continuer à secourir les grévistes est un désastre. L'impression produite sur nos bourgeois a été considérable : tous les grands journaux en discutent ; lisez la coupure ci-jointe, avec le compte rendu du grave *Journal des Débats*¹. Si seulement nous avions un organe en ce moment! Ça aurait été l'occasion de réveiller un peu

1. Le *Journal des Débats* rend compte dès le 27 août de la grève des dockers et l'on trouve chaque jour un article documenté jusqu'au 8 septembre. On peut y lire notamment que ce mouvement marque une ère nouvelle pour la classe ouvrière anglaise, qu'il sonne le glas du vieux trade-unionisme, que les compagnies des docks font preuve de peu de sagacité en faisant appel à de la main-d'œuvre belge pour remplacer les dockers en lutte, et cela au lendemain du Congrès de Paris. (N. R.)

la solidarité internationale parmi nos ouvriers de France. Mais la presse socialiste de Paris est morte et bien morte.

Vaillant vient d'envoyer un télégramme demandant : « Lafargue pourrait-il venir aujourd'hui même Vierzon? » J'ai répondu par télégramme : « Impossible : Lafargue est à Cette ».

Les Domela, ou les *Vernet*, comme dit M^{me} Lugol, leur propriétaire, ont décampé dimanche. M^{me} Vernet a mené la vie de Paris avec acharnement : théâtres, cafés-concerts, cirques, Exposition, tour Eiffel, grands magasins, Saint-Cloud, Versailles, Enghien, Suresnes, etc., etc., et finalement des visites chez le coiffeur *pour se faire coiffer à la mode*. Pour une femme qui déplace un tel poids et qui a une fille plus grande qu'elle, je dois dire qu'elle manifeste un goût du plaisir tout à fait morbide. Cette passion s'associe chez elle à une indolence inouïe. Elle ne va même pas au marché avec les enfants (et c'est pourtant bien amusant de faire le marché chez nous à la campagne), elle ne s'occupe jamais de rien à la maison, elle laisse seules toute la journée les petites et sa vieille mère qui ne parle pas français, et elle part en vadrouille à toute heure avec ce bon Domela. Pauvre Domela! Si je ne savais pas qu'il a déjà, comme Barbe-Bleue, enterré trois femmes, et qu'il en courtise une quatrième aussi assidûment que peut le faire un amoureux végétarien, je dirais qu'il est *en carton*. Ses filles en viennent constamment aux coups avec les filles de M^{me} Vernet : Domela regarde et ne dit mot, et il sourit éternellement. Il se lève de bonne heure pour préparer le petit déjeuner de la grasse, belle, séduisante et à peine quadragénaire M^{me} Vernet, puis il sort pomper l'eau nécessaire pour le déjeuner végétarien qui doit suivre. Je ne crois vraiment pas que Jésus lui-même ait fait preuve de tant de douceur! Leur logement est tout près de notre maison; dimanche ils se sont arrêtés chez nous pour nous dire au revoir en allant à la gare. Je ne les avais pas vus depuis longtemps, M^{me} Vernet-Benoiton étant invariablement *de sortie*. Avant même de dire bonjour, ils ont demandé du vin et de l'eau; je leur ai donné du vin, du raisin et des pêches. Quand la belle M^{me} Vernet eut fini ses pêches, elle remarqua que c'était dommage de les avoir mangées, car elle aurait pu les savourer dans le train. Comme il y avait d'autres pêches sur la table, il ne me restait plus qu'à lui en offrir. C'est une femme singulièrement naïve pour sa taille et pour son âge!

Cette bande boulangiste est impayable! Avec l'argent russe on aurait pu mettre sur pied quelque chose de plus présentable. Mermeix, Elie May, Vergoin, Crié, Massart, en voilà un état-major! Cet imbécile de Déroulède est le seul d'entre eux qui soit convenable.

Il a fait une chaleur excessive, et sans la bière de la cave, je ne crois pas que j'aurais survécu pour vous embrasser ainsi que Nim et Pumps, et pour me dire,

bien affectueusement à vous,

KAKADOU.

350. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 7/9/89.

Mon cher Engels,

L'extrait ci-joint d'un journal de Cette vous dira que ma candidature a été repoussée au congrès socialiste. — Les socialistes de Cette qui forment le parti avancé du département de l'Hérault m'avaient désigné pour leur candidat; mais au congrès où se trouvaient des socialistes moins avancés et des radicaux socialistes représentant les 74 communes de la circonscription, j'ai été mis de côté. Le comité de Cette voulait me porter quand même : j'ai refusé car je n'aurais fait que désunir ce qui était à peine uni et rejeter dans le camp ennemi des hommes que l'on finira par gagner. — Je suis rentré à Paris et je repars pour le Cher, où je vais poser ma candidature dans la circonscription de Saint-Amand. C'est Vaillant qui a tout arrangé; il croit le succès possible, malgré une semaine de perdue.

Il pense même que l'on pourra faire passer trois socialistes au deuxième tour. En tout cas la chose valait la peine d'être tentée.

Laura partira la semaine prochaine pour le Cher; elle ira passer une semaine ou deux chez M^{me} Vaillant. De Saint-Amand je pourrai aller la voir.

Dès que j'aurai vu clair dans la situation du Cher je vous écrirai.

Amitiés à tous et bien à vous.

P. LAFARGUE.

351. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 9 sept 89.

My dear Laura,

Today I have the pleasant task of remitting you cheque for £ 14.6.8, one third share of Meissner's Remittance of £ 43.—the account is to follow. A fourth edition of Vol. I is

impending, may-be before New Year we shall begin printing it.

Tussy was here yesterday with Liebknecht, his son and daughter, Gerhard, Singer, Bernstein, Fischer, etc., etc. She is still over head and ears in the strike. The Lord Mayor's, Cardinal Manning's and Bishop of London's proposals were ridiculously in favour of the Dock Co's and had never a chance of acceptance. This is the busiest time; from Xmas to April nearly no work is done at the Docks, so that the real purport of delaying the advance to January would have been to delay it till April.

You will have Liebk[necht] in Paris in about a week, that is if you are there still. And also his wife and one or two more of the family.

Domela and his Dutchmen seem to stick to their new line. Another proof that the little nations can but play a secondary part in Socialist development, while they expect to be allowed to lead. The Belgians will never give up the idea that their central situation and neutrality give them the manifest destiny of being the central seat of the future International. The Swiss are and always were philistines and petits bourgeois, the Danes had become the same and it remains to be seen whether Trier, Petersen and Co can move them on out of this their present stagnation. And now the Dutch begin the same way. None of them can forget and will forget that at Paris the Germans and French led the way, and that they were not allowed to occupy the Congress with their pettyfogging troubles. Never mind, there is a greater hope of French, Germans and English pulling together, and if the little babies got obstreperous nous en ferons cadeau aux possibilistes.

Liebk[necht] now is awfully antipossibilistic, says they have turned out rogues and traitors and it's impossible to act with them. Whereupon I told him we knew that six months ago and told them—him and his party—so but they knew better. He pocketed that in silence. He is not at all as cocksure of his own infallibility as he used to be—at least if otherwise, he does not show it. Otherwise he is personally the opposite of what he is in correspondence—he is the old jovial hail-follow-well-met Liebknecht.

But I must conclude. I have got the two boys here who were enchanted at little Marcel's letter. They have been to the Zoo and want to write to their cher papa and I must clear out from the desk.

Success to Paul in the Cher—I fully expected his fate at Cette, the town being too small not to be outvoted by the 74 hamlets making up the circonscription.

Nim's love.

Affectionately yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 9 septembre 89.

Ma chère Laura,

J'ai aujourd'hui l'agréable devoir de t'envoyer un chèque de 14 livres, 6 shillings et 8 pence, soit le tiers des 43 livres versées par Meissner; le décompte doit suivre. Une quatrième édition du volume I¹ est en préparation; peut-être commencerons-nous à l'imprimer avant le Nouvel An.

Tussy était hier ici avec Liebknecht, son fils et sa fille, Gerhard, Singer, Bernstein, Fischer, etc., etc. Elle est toujours submergée de travail par la grève. Les propositions du lord-maire, du cardinal Manning, et de l'évêque de Londres² étaient ridiculement favorables aux compagnies des docks et n'avaient pas la moindre chance d'être acceptées. C'est maintenant l'époque où il y a le plus de travail; de Noël jusqu'au mois d'avril, l'activité est à peu près nulle dans les docks, si bien qu'ajourner l'augmentation au mois de janvier n'aurait d'autre sens que de l'ajourner jusqu'au mois d'avril.

Tu auras la visite de Liebknecht à Paris dans une semaine environ, à condition bien entendu que tu y sois encore. Il y aura aussi sa femme et un ou deux autres membres de la famille.

Domela et ses Hollandais semblent s'obstiner dans leur nouvelle attitude³. Autre preuve que les petites nations ne peuvent jouer qu'un rôle secondaire dans le développement du socialisme, alors qu'elles espèrent qu'on leur en confiera la direction. Les Belges ne renonceraient jamais à l'idée que leur situation centrale et leur neutralité les destinent manifestement à fournir le siège central de la future Internationale. Les Suisses sont et ont toujours été des philistins et des petits bourgeois, les Danois sont devenus semblables, et il reste à voir si Trier, Petersen et Cie pourront les tirer de leur stagnation actuelle. Et maintenant les Hollandais prennent le même chemin. Ni les uns, ni les autres ne peuvent oublier ni ne veulent oublier qu'à Paris, c'étaient les Allemands et les Français qui montraient la voie et qu'on ne leur a pas permis de

1. Du *Capital*. (N. R.)

2. Le 7 septembre, le lord-maire de Londres convoquait le cardinal Manning et l'évêque anglican de Londres, John Lubbock, afin de s'entretenir entre la compagnie des docks et les grévistes. Après une conférence avec John Burns et Ben Tillet, ils reconnaissaient le bien-fondé des revendications des dockers, mais proposaient que l'augmentation soit appliquée à dater du 1^{er} janvier 1890, afin de donner aux compagnies la possibilité de s'y préparer. (N. R.)

3. C'est après le Congrès de Paris de 1889 que Nieuwenhuis commença à critiquer les marxistes et se rapprocha des possibilistes. (N. R.)

meubler le congrès de leurs petites chicanes. Peu importe, l'espoir a grandi d'un meilleur accord entre Français, Allemands et Anglais, et, si les petits bébés deviennent turbulents, nous en ferons cadeau aux possibilistes.

Liebknecht est terriblement antipossibiliste; il dit que ce sont devenus des coquins et des traîtres et qu'il est impossible d'agir de concert avec eux. Je lui ai répondu que nous le savions il y a six mois et que nous le leur avions dit, à lui et à son parti, mais qu'eux étaient bien plus malins. Il a avalé cela en silence. Il n'est pas du tout aussi sûr de sa propre infaillibilité qu'il l'a été dans le temps : du moins, s'il en est autrement, il ne le montre pas. Par contre, il est personnellement le contraire de ce qu'il est dans sa correspondance : c'est le bon vieux Liebknecht, jovial et liant.

Mais il faut que je m'arrête, j'ai ici les deux garçons¹, qui ont été enchantés de la lettre du petit Marcel. Ils ont été au Zoo et veulent écrire à leur cher papa, et il faut que je déguerpisse du bureau.

Bon succès à Paul dans le Cher. Je m'attendais bien au sort qui lui a été réservé à Cette, la ville étant trop petite pour ne pas être électoralement débordée par les 74 hameaux qui composent la circonscription.

Amitiés de Nim.

Affectueusement à toi,

F. E.

352. — PAUL LAFARGUE
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Saint-Amand, 9/9/89.

Ma chère amie,

Je suis arrivé sur mon champ de bataille électoral; autant que j'ai pu juger, il n'est pas très avantageux; les personnes avec qui je me suis trouvé en contact, bien que s'intitulant socialistes, ignorent le premier mot du socialisme et ce sont les fortes têtes de l'endroit. Mais ce sont de braves gens qui veulent à toute force avoir un socialiste comme Vaillant et se débarrasser de leur député radical, un incapable, devenu opportuniste. Ils sont tous des petits artisans, forgerons, plâtriers, mécaniciens, sabotiers,

1. Jean et Edgar Longuet, frères de Marcel. (N. R.)

charpentiers, etc... Je me trouve transplanté dans une ville d'avant 1848.

Ce soir lundi je donne une réunion publique, nous allons voir comment cela tournera; je vais être d'un modéré à l'eau de rose.

Un peu plus je n'aurais pas été candidat. — Ce matin avec le chef, Bertrand, j'ai touché la question des frais électoraux; il s'imaginait que j'allais les couvrir tous; mais je lui ai déclaré que je ne pouvais dépasser cinq cents francs; que si le comité ne trouvait pas le reste, je me verrais forcé de renoncer à la candidature. Les frais d'après son estimation monteront à 12 ou 15 cents francs. Ma décision l'a bouleversé et après s'être consulté avec un homme riche de l'endroit, le citoyen Caro, il m'a dit que le comité couvrirait les frais — que je rembourserai dans le cas d'élection, ce à quoi j'ai consenti. — Ce Bertrand agit sous l'influence de deux sentiments, il croit l'élection possible et puis il veut se venger du député sortant, il veut le faire battre. Ces haines de clocher sont terribles, elles font délier les bourses paysannes.

Tâche de venir jeudi, je me suis arrangé pour me trouver ce jour à Vierzon, j'y passerai la nuit pour retourner ensuite à Saint-Amand.

Embrasse Marcel. Et bien à toi,

P. LAFARGUE.

353. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saint-Amand, 12/9/89.

Mon cher Engels,

Depuis lundi je suis en plein cœur de ma circonscription électorale.

Le comité de Saint-Amand est très bon; il y a quatre hommes d'une grande activité et intelligence; ce sont eux qui me pilotent et dirigent.

Dans la ville ils espèrent avoir un bon nombre de voix socialistes; la majorité du conseil municipal est socialiste : mais il y a les campagnes. La population n'est pas disséminée, mais réunie dans de gros villages de 2 à 3.000 habitants; dans presque tous il y a un élément socialiste ayant une certaine influence; et chose étrange les paysans, qui sont presque tous des petits propriétaires, n'ont pas peur du socialisme, et ont au contraire un vague et indéfini espoir que, dans le socialisme, ils trouveront des réformes utiles à leur situation : ils sont républicains et détestent les opportunistes qui font des Tonkins, tuant leurs fils. Somme toute, la circonscription est bonne.

J'ai donné 4 conférences : une à Saint-Amand, et les autres dans 3 villages. Les salles étaient combles et dans les villages (Bruère, Meillant et Châteauneuf) il y avait du monde dans la rue, aux fenêtres et aux portes ouvertes. J'ai fait le procès des opportunistes et des radicaux qui compromettaient la république et créaient le boulangisme; je leur ai dit quelques mots sur le socialisme agraire, sur la concentration foncière, sur l'impuissance des gouvernants bourgeois à venir à leur aide, surtout en ce moment, que le phylloxéra commence à ravager leurs vignes : j'ai été toujours applaudi et mes rares contradicteurs hués.

Si j'avais six semaines pour aller conférencier dans tous les villages, mon élection serait certaine. Le paysan, toujours méfiant, a peur d'un inconnu : ils veulent me voir et m'entendre. J'ai encore une autre chance.

Nous sommes 3 candidats : un ancien noble, légitimiste pur sang, et un opportuniste-radical-socialiste, député sortant. Pajot et moi, nous aurons les 2/3 des voix; le légitimiste, marquis de Mortemart, n'aura guère qu'un tiers des votes. S'il se maintient au 2^e tour, il faudra qu'un des candidats républicains se retire. Il est probable que le M[ar]quis de Mortemart abandonnera la lutte pour empêcher que l'opportuniste passe et fera voter pour le socialiste; alors j'aurai de grandes chances de passer.

L'élection coûtera environ 2.000 f. je me suis engagé à faire 500 f.; le comité se charge de trouver les 1.500 autres francs.

Voici la situation électorale; si elle change, je vous tiendrai au courant.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

354. — PAUL LAFARGUE

A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 25/9/89.

Mon cher Engels,

Le parti socialiste vient d'essuyer une défaite ¹; il présentait fort peu de candidats, et ils ont été battus à peu près partout. Des socialistes comme Vaillant, Dormoy, Delcluze n'ont pas retrouvé

1. Au premier tour des élections législatives, le 22 septembre, le parti socialiste n'avait aucun élu. Dormoy, candidat dans la 2^e circonscription de Montluçon, ne recueillait que 2.137 voix; Delcluze, candidat dans le Pas-de-Calais, n'en avait que 2.251. (N. R.)

les électeurs qui les avaient nommés conseillers municipaux : Vaillant, qui avait été élu au conseil municipal à Belleville par plus de 5.000 suffrages, n'obtient que 2.995 dans la même circonscription.

Partout où le boulangisme avait pénétré, les élections se sont faites pour ou contre Boulanger, pour ou contre les opportunistes; on ne voulait pas entendre parler de socialisme, ni même de radicalisme. Là où il n'y avait pas de boulangistes, comme dans le Cher, les partis en présence étaient la république, représentée par les gouvernants, et la réaction, représentée par des monarchistes ou des bonapartistes. Dans le Cher il y a eu deux légitimistes d'élus, le prince d'Arenberg et le comte de Montsaulin.

Dans mon cas particulier j'avais toutes les chances contre moi¹; j'étais inconnu dans la circonscription, ce qui a permis toutes les calomnies, on faisait courir le bruit que j'étais payé par le comte de Mortemart pour diviser les voix républicaines. La pression administrative était considérable; mon concurrent Pajot déclarait en pleine réunion que l'on ferait une hécatombe de fonctionnaires; on notait les fonctionnaires qui ne se rendaient pas aux réunions du candidat officiel; tout ce qui de près ou de loin touchait à l'administration n'osait même pas me saluer. Les instituteurs sont des agents électoraux très influents dans les campagnes; ils ont été tous mis en réquisition contre moi.

La seule consolation à tirer de ces élections c'est la déroute du parti boulangiste²; ils ont été battus. Boulanger sera obligé de rester à Londres, ainsi que Rochefort : la Russie se lassera d'avancer des millions qui ne rapportent rien et du moment que la caisse sera vide, l'enthousiasme des agents boulangistes se calmera. Dans quelques mois, quand l'effervescence électorale sera apaisée et que les difficultés économiques se dresseront, le socialisme pourra de nouveau donner signe de vie.

Dans le Cher j'ai pu constater combien profonde était la crise économique. A côté d'immenses propriétés appartenant à des anciens nobles, se trouve une nombreuse classe paysanne. Tous les cultivateurs possèdent des petits champs produisant le vin, blé, laine, chanvre, nécessaires à leur consommation : dans le Cher le paysan file sa laine et la donne à tisser. Le phylloxera commence à attaquer leurs vignes; autour d'Issoudun, elles sont complètement ravagées. Pour payer les impôts et compléter leurs moyens d'existence, ces paysans propriétaires faisaient des journées chez les riches propriétaires; mais depuis quelque temps les gros pro-

1. A Saint-Amand, le député sortant Pajot était réélu au premier tour avec 8.194 voix contre 5.485 à M. de Mortemart et 1.224 à Lafargue. (N. R.)

2. Sur les 387 députés élus au premier tour, on comptait 170 modérés, 57 radicaux, 87 royalistes, 51 bonapartistes et 22 boulangistes. (N. R.)

priétaires cultivent de préférence le bétail et les forêts; le travail agricole est devenu plus rare, surtout depuis l'introduction des machines (batteuses mécaniques). Le paysan a vu sa main-d'œuvre diminuer, elle est payée 25 sous par jour; il ne trouve même plus à s'occuper. Il vit dans la misère sur son champ et il est obligé d'emprunter pour payer les impôts.

L'exposition va faire un tort considérable au petit commerce et à la petite industrie de province. Tout le monde veut aller à Paris : depuis un an on économise, on engage même l'avenir pour réaliser ce désir. Toutes ces ressources vont être mangées à Paris, au lieu d'être dépensées dans les petites boutiques de la province.

L'hiver sera très dur à Paris et dans les départements : à Paris il y aura un chômage général et beaucoup de faillites et de ruines. Les opportunistes verront qu'il est plus facile de battre Boulanger que d'affronter les crises économiques qui en France ont toujours suivi les expositions universelles.

Guesde est en ballottage à Marseille ¹; il a chance de passer; ce serait une victoire; car à lui tout seul il relèverait le parti socialiste : s'il est élu, nous aurions un journal à Paris et c'est indispensable.

Tout n'est donc pas désespéré : nous sommes battus, mais non vaincus; nous nous relèverons; en France il faut toujours s'attendre à des surprises extraordinaires.

Amitiés à tous et bien à vous,

Paul LAFARGUE.

355. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 3 oct. 89.

Mon cher Lafargue,

Après tout le seul parti qui peut constater un accroissement de forces dans les élections, c'est le nôtre. Nous comptons — et nos renseignements sont très incomplets — 60.000 voix réunies sur nos candidats, i.e. ceux des groupes représentés à notre congrès, et de plus 19.000 qui probablement nous appartiennent (les

1. Dans la 2^e circonscription de Marseille, les résultats étaient les suivants : Bouge : 2.055; Rech : 1.046; Guesde : 1.442; Protot : 1.291. (N. R.)

candidats n'étant ni possib[ilistes] ni « radicaux socialistes ») mais que nous n'osons pas nous approprier sans nouvel avis.

Mais comment se fait-il qu'on nous laisse ici sans autres renseignements de statistique électorale que ceux des journaux bourgeois où il nous est impossible de démêler la position de tous ces candidats inconnus? Comment savoir quel chiffre de voix nous appartient quand les journaux ne classifient les candidats que de la manière la plus vague? Il me paraît cependant que les soc[ialistes] allemands et anglais valent bien la peine d'être tenus au courant de nos faits et gestes, puisque vous n'avez pas de journal qui les leur communique. Et vous savez que nous tous ici nous sommes prêts à¹ travailler dans l'intérêt de votre parti, et que nous avons fait cela toujours et de toutes nos forces; mais si messieurs les Français ne veulent pas se donner la peine de nous tenir informés sur les cosas de Francia², nous sommes impuissants et plus d'un entre nous se lassera d'un travail si peu apprécié par les gens pour lesquels il est fait.

Envoyez-nous donc, aussitôt que possible, après les ballottages, une liste complète des candidats socialistes appartenant aux groupes représentés à notre congrès, et des autres soc[ialistes] (s'il y en a), ni poss[ibilistes] ni rad[icaux] soc[ialistes], avec le chiffre des voix réunies sur chacun tant au 1^{er} qu'au³ 2^e tour. Nous ne pouvons nous exposer ici d'avoir nos données contestées par les Hyndman et C^o et ce serait le cas si de nouveau nous étions⁴ réduits à nos propres sources d'information.

Vous avez, au congrès, formé un Conseil national, qui a pris certaines résolutions. Personne de vous n'a jugé nécessaire de nous dire un mot de tout cela; si je ne l'avais trouvé par hasard dans le *Soc[ialista]* de Madrid, cela n'aurait pas été publié ni dans le *Soz[ial] Dem[okrat]* allemand ni dans le *Labour Elector*⁵, et encore, deux mois après le fait.

Vous devez voir vous-même qu'avec cette manière de procéder, vous faites trop beau jeu aux possib[ilistes] et à leurs amis d'ici.

J'ai écrit à Bebel pour qu'on envoie quelque argent pour l'élection de Guesde, dont j'apprécie parfaitement l'importance. J'espère que cela sera voté, mais il faut considérer que les Allemands ont déjà donné fr. 500 pour le Congrès, 1.000 pour Saint-Étienne, 900 pour le rapport du Congrès (dont la première livraison ne fait pas trop d'honneur à ceux qui l'ont faite, et qui, dirait-on, se sont

1. Dans le manuscrit : de. (N. R.)

2. Les choses de France. (N. R.)

3. Dans le manuscrit : quant. (N. R.)

4. Dans le manuscrit : serions. (N. R.)

5. Dans le *Labour Elector* du 28 septembre 1889 (p. 198/I), la rubrique : « Foreign notes-France » indique en effet que les délégués français au Congrès international se sont réunis les 12 et 19 juillet, se sont constitués en congrès national et ont élu un conseil national, composé de Camescasse, Crépin, Dereure, Deville, Guesde, Lafargue et Lainé. (N. R.)

donné une peine excessive pour estropier les noms), 2.500 pour le journal suisse pour lequel ils réservent, en outre, plus de 3.500 fr. Cela fait 8.400 fr. votés pour des objets internationaux, et cela la veille de leur propre élection générale ! Et après tous ces sacrifices M. Jaclard les insulte gratuitement dans *La Voix*¹ en les appelant des machines qui votent au [?] commandement ! Comme si c'était la faute des Allemands que les ouvriers de Paris sont ou possibilistes ou radicaux ou boulangistes ou rien du tout ! Il paraît que, aux yeux de M. Jaclard, la capacité des Allemands d'accepter un vote de majorité et d'agir ensemble constitue en elle-même déjà une insulte pour MM. les Parisiens, et que si Paris piétine sur place il est défendu aux autres de marcher en avant !

Mais si je me rappelle bien, M. Jaclard est blanquiste, et doit par conséquent regarder Paris comme ville sainte, Jérusalem et Rome en même temps. Pour revenir aux élections. S'il est exact que Guesde et Thivrier² ont des chances et s'ils réussissent, nous serons bien mieux placés dans la Chambre que les Poss[ibilistes]. — Baudin paraît sûr, puis il y a Cluseret, Boyer, Basly³ dont l'un ou l'autre réussira, et avec 4 ou 5 d'entre eux Guesde pourra former un groupe, qui non seulement fera son impression sur la Chambre et le public, mais aussi mettra les poss[ibilistes] dans une drôle de position. C'était la coexistence, dans le Reichstag, de députés des nôtres et des Lassalliens qui plus que⁴ toute autre circonstance força l'union des deux groupes, c'est-à-dire la capitulation des Lassalliens. De même notre groupe serait le plus fort, et finirait par forcer les Dumay et Joffrin dans sa sphère d'attraction, de sorte que

1. Chaque semaine paraissait dans *La Voix* une chronique de V. Jaclard intitulée « Lundis socialistes ». Dans la chronique du lundi 30 septembre 1889 (p. 1/V-2/II), Jaclard, commentant les élections, compare le mouvement socialiste français et le mouvement allemand. Il oppose les réveils héroïques de la classe ouvrière française à l'organisation allemande et écrit : « Sous prétexte que nous sommes des soldats de la révolution sociale et que nous faisons la guerre à l'exploitation capitaliste, penser qu'on ne peut aboutir à rien sans une organisation militaire dotant la démocratie d'officiers, sous-officiers et caporaux, faisant voter comme on commande l'exercice, est une idée exotique et une conception naïve appliquée à notre pays. » (N. R.)

2. Thivrier, candidat dans la 1^{re} circonscription de Montluçon, avait obtenu 4.376 voix. Il sera élu au second tour. (N. R.)

3. Baudin, qui se présentait dans la 2^e circonscription de Bourges, avait obtenu 5.089 voix au premier tour et venait en deuxième position. Il sera élu au second tour par 8.002 voix contre 7.135 à son concurrent. Cluseret, dans le Var, venait en tête avec 3.255 voix et sera élu au second tour avec 5.401 voix. Antide Boyer venait en tête au premier tour dans la 2^e circonscription de Marseille avec 5.467 voix et passera avec 6.551 voix au second tour. Quant à Basly, candidat dans le XIII^e arrondissement (2^e circonscription), il avait obtenu 3.689 voix. (N. R.)

4. Dans l'original: de. (N. R.)

les chefs poss[ibilistes] auraient le choix ou de capituler ou d'abdiquer.

Cela, en attendant, est de la musique de l'avenir. Mais ce qui est certain c'est que le boulangisme est *in extremis*. Et cela me paraît fort important. C'était la troisième attaque de la fièvre bonapartiste; la première avec un vrai et grand Bonaparte; la seconde, avec le faux ditto; la troisième, avec un homme pas même faux Bonaparte mais simplement faux héros, faux général, faux tout, et dont la partie principale était son cheval noir. Et même avec ce charlatan chevalier d'industrie, la chose était dangereuse, vous le savez mieux que moi; mais l'attaque aiguë, la crise est dépassée, et nous pouvons espérer que le peuple français n'aura plus de ces fièvres césariennes. C'est une preuve que sa constitution est bonne, bien plus robuste qu'en 1848. Mais la Chambre a été élue contre le boulangisme et elle s'en ressent; ce caractère négatif lui sera inhérent, et je doute si elle sera capable de vivre jusqu'à son terme naturel. A moins que la majorité elle-même ne se convainque de la nécessité d'une révision constitutionnelle, elle devra bientôt être remplacée par ¹ une nouvelle chambre avec majorité révisionniste ², mais antiboulangiste. Vous qui devez connaître mieux les éléments de la nouvelle majorité, vous pourrez me dire si je me trompe. Mais je crois que s'il n'y avait pas eu d'épisode boulangiste, il y aurait eu déjà maintenant majorité ou du moins forte minorité révisionniste républicaine.

Tout cela s'il n'y a pas guerre. La défaite du humbug ³ de Portland Place la retardera du moins; mais les armements croissants de toutes les puissances y poussent de l'autre côté. Et s'il y a guerre, adieu mouvement socialiste pour quelque temps. Partout nous serons écrasés, désorganisés, privés de la liberté de nos coudes. La France attachée au char de la Russie ne pourra bouger, devra abdiquer toute prétention révolutionnaire sous peine de voir son allié passer dans l'autre camp; les forces à peu près égales de part et d'autre, et l'Angleterre en mesure de faire pencher la balance du côté où elle se placera. Cela vaut pour les deux ou trois ans devant nous; mais si la guerre éclate plus tard, je parie que les Allemands seront battus à plate couture, car dans 3-4 ans le jeune Guillaume aura remplacé tous les bons généraux par des favoris, imbéciles ou de faux génies comme ceux qui dirigeaient les Autrichiens et les Russes à Austerlitz et qui portent des recettes pour des miracles militaires dans leurs poches. Et cette gent pullule en ce moment à Berlin, et elle a beaucoup de chances d'arriver, car le jeune Guillaume lui-même en est.

Embrassez Laura pour Nim et moi. Je lui écrirai bientôt. Bien à vous,
F. E.

1. Dans le manuscrit : d'. (N. R.)

2. C'est-à-dire réclamant la révision de la Constitution. (N. R.)

3. Fantoche. (N. R.)

356. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 7/10/89.

Mon cher Engels,

La déroute boulangiste ¹ et socialiste n'a fait que continuer. Guesde ² à Marseille est battu en ne gagnant que quelques centaines de voix; Basly ³ le seul député socialiste qui eût fait quelque chose pour les ouvriers est battu par un boulangiste inconnu dans un des quartiers les plus misérables de Paris.

La question au 22 septembre et au 6 octobre se posait entre républicains et antirépublicains (boulangistes, monarchistes, bonapartistes, etc.); c'est la seule manière d'expliquer la déplorable défaite du socialisme, quand en réalité le socialisme gagne du terrain, ainsi que le prouve le nombre de conseillers municipaux socialistes. Partout où un véritable socialiste, comme Guesde, Vaillant, Dormoy, etc., s'est présenté il a été misérablement battu; ceux qui comme Ferroul ⁴, Cluseret ont passé malgré l'épithète de socialiste, n'ont de socialiste que le nom. Les deux seules élections socialistes sont celles de Baudin dans le Cher et de Thivrier dans l'Allier.

Le boulangisme a rendu d'immenses services aux républicains bourgeois, il a permis à Floquet et C^o d'arriver au ministère et aux opportunistes de se refaire une virginité, ils sont devenus les piliers de la république.

Dans votre dernière lettre vous me reprochez de ne pas vous avoir donné des détails sur les élections socialistes; mais je n'en avais pas. A Saint-Amand, obligé de courir de village en village, je ne lisais même pas les journaux que d'ailleurs je n'aurais pu me procurer. Probablement nous recevrons de nouvelles maintenant que la bataille est terminée; mais je crois que moins on parlera du parti socialiste dans ces élections et mieux cela vaudra.

1. En fin de compte 45 seulement des candidats se réclamant de Boulanger furent élus contre 366 républicains et 165 députés de droite. (N. R.)

2. Au second tour Guesde obtenait 2.311 voix, tandis que son concurrent Bouge était élu avec 2.880 voix. (N. R.)

3. Au second tour Basly était battu avec 5.784 voix par le boulangiste Paulin Méry qui en obtenait 5.806. (N. R.)

4. Ferroul était élu à Narbonne (1^{re} circonscription) avec 4.829 voix contre 4.287 à son concurrent. (N. R.)

Longuet¹ a été honorablement battu par son concurrent, sa minorité est imposante.

* L'insuccès de Guesde est d'autant plus déplorable que les Allemands ont tant contribué pour l'assurer. Bebel a envoyé 500 fr. et moi j'ai reçu 610 fr. — J'ai eu la bonne idée d'envoyer 100 fr. aux comités de Baudin et de Thivrier, ce qui me permettra de dire que leurs souscriptions ont été utiles à quelque chose.

La campagne électorale a épuisé nos ressources et je me vois forcé de recourir à vous.

Amitiés à tous,

P. LAFARGUE.

Baudin, l'élu de Vierzon, est un homme très intelligent et très énergique; il est ouvrier porcelainier; il a vécu en Angleterre après la Commune; il fera parler de lui. Thivrier, l'ancien maire de Commeny, dégoûté pour avoir envoyé son adhésion officielle au Congrès de Bordeaux, est malheureusement au-dessous de sa situation.

Une autre élection à porter au compte des socialistes est celle de Villefranche, Rhône. — L'ouvrier tisseur Lachize a été élu avec 10.906 voix battant son concurrent conservateur de près de 2.000 voix. — On était en pleine grève à Cours, commune importante de la circonscription; si ce Lachize est le délégué des tisseurs au congrès international, c'est un homme remarquable.

357. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 8 octb. 89.

My dear Laura,

What a melancholy set our French friends are! Because Paul and Guesde have not succeeded, they seem to despair of everything and Paul thinks the less said about these elections, the better! Why, I consider the result of the elections not a *déroute* but a relative

* En marge, de la main d'Engels : Action soc. l. (N. R.)

1. Longuet, candidat à Courbevoie, avait obtenu au second tour 5.259 voix contre 6.036 au boulangiste Brudeau. (N. R.)

success worth registering both in England and Germany. At the first ballots we had between 60 and 80,000 votes, which is quite enough to show that we are nearly twice as strong as the Possibilists, and while they got but two men (of whom one moribond) elected, we have Baudin, Thivrier, Lachize, and then Cluse-ret and Ferroul who are bound to cast in their lot with the first three; that makes five to two, and will be sufficient, with proper management, to put the two Possibilists in a very impossible position. But both in England and Germany, the effect will be made, not by the number of seats secured but by the number of *votes given*. So let me ask you to see to it that we get, as soon as possible, say *not later* than Monday morning next, but if possible before, the list of votes cast for our candidates at 1st and 2nd ballots, for the *Labour Elector* and the *S[ozial] D[emokrat]*. Surely Paul will not push the *Droit à la paresse* far enough to refuse me that little bit of work.

Of course Guesde's defeat is a misfortune, but then, while I thought it necessary to do everything to prevent it, I never believed much in his success, after the 1,445 votes au premier tour. What cannot be helped we must put up with. It is a far greater advantage for us to have got rid of la Boulange. Boulange in France, and the Irish question in England, are the two great obstacles in our way, the two side-issues which prevent the formation of an independent working men's party. Now Boulanger is smashed up, the road is cleared in France. And at the same time, the monarchist attack on the Republic has failed. That means the gradual passage of Monarchism from the grounds of practical, to that of sentimental, politics, the transfer of Monarchists to Opportunism, the formation of a new Conservative party out of both, and the struggle of that Conservative-Bourgeois-party with the *petits bourgeois* and peasants (Radicals) and the working class; a struggle in which the working class Socialists will soon get the upper hand of the Radicals, especially after the way they have discredited themselves. I do not expect that everything will pass off in this simple, classical form, but the innate logic of French development is sure to overcome all side-issues and obstacles, especially as both forms of antiquated (not simply bourgeois) reaction—boulangism and monarchism—have been so well beaten. And all we can ask for is that all these side-issues be removed and that the field be clear for the struggle of the three great sections of French society : bourgeois, *petits bourgeois* et *paysans*, *ouvriers*. And that, I think, we shall get.

Then Ferry is got rid of and I think Mother Crawford is right when she considers him an obstacle to even his own party. Colonial adventures will no longer bar the way, nor will the formation of the new bourgeois party be trammelled by the necessity of respecting the traditions of Ferryism.

Thus I do not despair at all, in the contrary; I see a distinct

advance in the result of the elections, eine sehr bestimmte Klärung der Lage. Of course you will get Conservative government to begin with; but not what you had, the government of a *distinct set* of the bourgeoisie only. The Opportunists were as much a mere section of the French Bourgeoisie as were the satisfaits of Louis-Philippe and Guizot: these were the haute finance, the others are the set which strives to become the haute finance. Now, for the first time, you will get a real government of the *entire* bourgeoisie. In 1849/51, the rue de Poitiers under Thiers, too, formed a government of the whole bourgeois class; but that was by the truce between two opposing monarchical factions, and by its very nature *passager*. Now you will get one based upon the despair to upset the republic, upon its recognition as an unavoidable pis-aller, and therefore a bourgeois government which has the stuff to last until its final smash up.

It was the splitting-up of the French bourgeoisie into so many sections, fractions and factions which has so often deceived the people. You upset one section, say the haute finance, and thought you had upset the whole bourgeoisie; but you merely brought into power another section. There are 1) the legitimist or generally monarchist landed proprietors, 2) the *old* haute finance of Louis-Philippe's time, 3) the second set of haute finance of the Second Empire, 4) the Opportunists who to a great extent have still their fortunes to make, 5) industrial and commercial bourgeoisie chiefly of the provinces who are generally hangers-on, practically, to whatever section happens to be in power, being themselves scattered and without this common centre. Now these all will now have to unite as "Moderates" and "Conservatives", will have to drop their old shibboleths and party-cries which divided them, and for the first time act as a bourgeoisie une et indivisible. And this concentration bourgeoisie will be the real meaning of all the concentrations républicaines et autres so much talked about of late, and it will be a great progress, leading gradually to a scattering of Radicals and a real concentration of Socialists.

Ouf! now that's enough on this blessed subject. Tonight I expect Longuet here and shall call wisdom from his lips. I am sorry he is beaten as it was a very important personal issue with him.

Of Sam Moore no news since he passed Sierra Leone. Tussy has tried to see his brother but cannot find him at home. So we don't know whether his family have heard of him.

Nim has raved all the Summer about your garden and the vegetables and fruit therein; now I have her special orders to say that she anxiously awaits what she calls her share of the pears, grapes and other good things now about due.

Will you give Paul the enclosed cheque for £ 20. —

Ever your old

F. ENGELS.

II. — 22

TRADUCTION

Londres, 8 octobre 89.

Ma chère Laura,

Quelle bande de pleurnichards que nos amis français ! Parce que Paul et Guesde n'ont pas réussi, ils semblent désespérer de tout, et Paul pense que moins on parle de ces élections, mieux cela vaut ! Ma foi, je trouve que le résultat des élections n'est pas une déroute, mais un succès relatif qu'il vaut la peine d'enregistrer, aussi bien en Angleterre qu'en Allemagne. Au premier tour, nous avions entre 60.000 et 80.000 voix, ce qui est tout à fait suffisant pour montrer que nous sommes près de deux fois aussi forts que les possibilistes ; alors qu'ils n'ont eu que deux élus (dont l'un est moribond) ¹, nous avons Baudin, Thivrier, Lachize, sans compter Cluseret et Ferroul qui doivent associer leur sort à celui des trois premiers ; cela fait cinq contre deux, et cela sera suffisant, si l'on agit convenablement, pour mettre les deux possibilistes dans une situation tout à fait impossible. Mais, aussi bien en Angleterre qu'en Allemagne, on sera impressionné, non par le nombre de sièges, mais par le nombre de *suffrages obtenus*. Je te demande donc de veiller à ce que nous recevions le plus tôt possible, par exemple lundi matin *au plus tard*, mais si possible avant, le détail des voix obtenues par nos candidats au premier et au second tour, pour le *Labour Elector* et le *S[ozial] D[emokrat]*. Paul ne voudra sûrement pas pousser le « droit à la paresse » jusqu'au point de me refuser ce petit travail.

Naturellement la défaite de Guesde est un malheur, mais, tout en estimant nécessaire de tout faire pour l'empêcher, je n'ai jamais cru beaucoup à son succès après ses 1.445 voix au premier tour. Du moment qu'on ne peut rien y faire, il faut s'en accommoder. C'est peu de chose en comparaison de l'avantage que représente pour nous le fait d'être débarrassés de la Boulange. La Boulange en France et la question irlandaise en Angleterre sont les deux grands obstacles sur notre chemin, les deux questions secondaires qui empêchent la formation d'un parti ouvrier indépendant. Maintenant que Boulanger est écrasé, la voie est déblayée en France. Et, en même temps, l'assaut monarchiste contre la République a échoué. Cela veut dire pour le monarchisme, passage progressif d'une base politique pratique à une base politique sentimentale, conversion des monarchistes à l'opportunisme, formation d'un

1. Les deux élus possibilistes étaient J.-B. Dumay (élu à Belleville) et Joffrin, qui venait derrière Boulanger, mais qui sera validé. Joffrin, atteint d'un cancer de la face, mourra le 15 septembre 1890. (N. R.)

nouveau parti conservateur issu des deux anciens et lutte de ce parti bourgeois conservateur contre les petits bourgeois et les paysans (radicaux) et contre la classe ouvrière, lutte dans laquelle les socialistes de la classe ouvrière auront tôt fait de prendre le pas sur les radicaux, surtout après la façon dont ceux-ci se sont discrédités. Je ne m'attends pas à ce que tout se passe sous cette forme simple et classique, mais la logique innée du développement en France viendra sûrement à bout de toutes les incidences et de tous les obstacles, et d'autant mieux que les deux formes vieilles de la réaction (qui ne sont pas exclusivement bourgeoises), le boulangisme et le monarchisme, ont été si bien battues. Et tout ce que nous pouvons demander, c'est que toutes ces incidences soient écartées et que le champ soit libre pour la lutte des trois grandes sections de la société française : bourgeois, petits bourgeois et paysans, ouvriers. Je pense que nous y arriverons.

Nous voici donc débarrassés de Ferry ¹, et je pense que la mère Crawford a raison quand elle estime qu'il constitue un obstacle même pour son propre parti ². Les aventures coloniales ne barrent plus le chemin, et la formation du nouveau parti bourgeois ne sera pas entravée par la nécessité de respecter les traditions du ferrysme.

Je ne désespère donc pas du tout, au contraire; je vois un net progrès dans le résultat des élections, une clarification marquée de la situation. Naturellement vous aurez pour commencer un gouvernement conservateur; mais ce ne sera plus comme avant le gouvernement exclusif d'un *groupe distinct* de la bourgeoisie. Les opportunistes étaient une simple section de la bourgeoisie française, au même titre que les « satisfaits » de Louis-Philippe et de Guizot : ceux-ci représentaient la haute finance, les autres représentent le groupe qui s'efforce de devenir la haute finance. Mais, pour la première fois, vous allez avoir un véritable gouvernement de la bourgeoisie *tout entière*. En 1849-1851, la rue de Poitiers, sous la direction de Thiers, a également formé un gouvernement de toute la classe bourgeoise ³; mais il était dû à la trêve survenue entre deux fractions monarchistes adverses, et il était, de par sa nature même, *passager*. La base de votre nouveau gouvernement, ce sera le fait qu'on désespère de renverser la république et qu'on l'accepte comme un pis-aller inévitable. Ce sera donc un gouvernement bourgeois qui aura l'étoffe nécessaire pour durer jusqu'à sa destruction finale.

1. Jules Ferry, candidat dans le département des Vosges, avait été battu. (N. R.)

2. *Daily News* du 8 octobre 1889 (p. 5/VI) : « The French Elections. Composition of the New Chamber ». (N. R.)

3. Voir sur ce point l'analyse de Marx dans *Les Luttes de classes en France* (édition illustrée, E. S. 1948, p. 102). (N. R.)

C'est le morcellement de la bourgeoisie française en un aussi grand nombre de sections, de fractions et de factions, qui a si souvent trompé le peuple. On renverse une section, disons la haute finance, et l'on croit avoir renversé toute la bourgeoisie; mais on a simplement mis au pouvoir une autre section. Il y a : 1° les propriétaires fonciers légitimistes ou plus généralement monarchistes; 2° l'ancienne haute finance du temps de Louis-Philippe; 3° le second groupe de la haute finance du Second Empire; 4° les opportunistes qui, dans une large mesure, ont encore leur fortune à faire; 5° la bourgeoisie industrielle et commerciale, surtout provinciale, qui en général suit pratiquement la section, quelle qu'elle soit, qui se trouve au pouvoir, étant elle-même dispersée et à l'écart de ce centre commun. Maintenant tous ces groupes devront s'unir sous l'étiquette de « modérés » et « conservateurs », ils devront abandonner leurs vieilles doctrines et les mots d'ordre partisans qui les divisaient, et, pour la première fois, agir en tant que bourgeoisie une et indivisible. Et c'est cette concentration bourgeoise qui donnera son sens véritable à toutes les concentrations républicaines et autres dont on a tant parlé ces derniers temps, et ce sera un grand progrès, car elle aboutira peu à peu à l'éparpillement des radicaux et à la concentration véritable des socialistes.

Ouf! En voilà assez sur ce sacré sujet. J'attends ce soir la visite de Longuet et je m'instruirai en l'écoutant. Je suis navré qu'il soit battu, car il s'agissait pour lui d'une question personnelle très importante.

Nous ne savons rien de Sam Moore depuis qu'il est passé à Sierra Leone. Tussy a essayé de voir son frère, mais ne peut le trouver chez lui. Nous ne savons donc pas si sa famille a de ses nouvelles.

Nim a déliré d'enthousiasme tout l'été sur ton jardin, sur ses légumes et sur ses fruits. Elle m'a spécialement chargé de te dire qu'elle attend avec impatience ce qu'elle appelle sa part des poires, des raisins et autres bonnes choses qui vont bientôt être à point.

Veux-tu donner à Paul le chèque ci-joint de 20 livres ?

Bien à toi.

Ton vieux,

F. ENGELS.

358. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 11/10/89.

Mon cher Engels,

C'est une chose impossible que d'avoir les chiffres exacts des élections : pas un journal de Paris ne les donne complètement et encore moins exactement. Je croyais que le *Journal officiel* les aurait publiés, j'ai été aux bureaux et l'on m'a appris que jamais l'officiel ne donnait de chiffres, il se contentait d'insérer les noms des candidats élus ou battus. — J'ai dû dresser la liste d'après *Le Petit Journal*, un des journaux les mieux renseignés.

Dans certaines circonscriptions, il y avait deux candidats socialistes en présence, dans l'Allier (Dormoy et Déchaud), à Marseille (Guesde et Protot). — Dans la Gironde un de nos amis Jourde, socialiste marxiste, a pris l'épithète boulangiste pour se faire élire. Les groupes de Bordeaux n'ont pas protesté. Jourde est élu ¹.

Vous avez raison, ces élections non seulement ont tué le boulangisme, mais les groupes de la Chambre : je crois qu'il va se former une majorité républicaine, avec quelques dissidents indépendants et socialistes, mais il n'y aura plus de centre gauche, extrême gauche, et autres gauches ; tous les républicains étaient des gauchers. Les journaux de nuances diverses réclament la fusion de toutes ces fractions qui n'ont jamais eu raison d'être, sinon l'ambition de leurs leaders. Cette fois, on permettra à Clemenceau d'entrer dans un ministère opportuniste, à côté des Constans et des Rouvier.

Pauvre Général, s'il n'a pas mis de l'argent de côté il sera bientôt obligé de jouer le Bélisaire et de mendier dans les rues. La débandade commence ; il ne lui restera bientôt plus que Déroulède et Laisant, les deux toqués du parti.

Amitiés à tous,

Paul LAFARGUE.

P.-S. Je n'ai pu trouver le nombre de voix obtenues par Pédron et Borque dans la Marne, et Viroleil dans la Drôme.

J'ai compté tous les socialistes sans distinction de groupe ; les possibilistes exceptés dont les élections ont été faites avec l'argent ministériel ; ils n'ont eu qu'un candidat en province, J.-B. Clément dans les Ardennes ; il a obtenu 4.477 votes.

1. Dans la 3^e circonscription de Bordeaux, Jourde, qui portait l'étiquette boulangiste, est élu au second tour par 7.116 voix contre 6.445 à F. Faure. (N. R.)

359. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 17 Octbr 89.

My dear Laura,

Many thanks from Nim and myself for the splendid box of fruit which arrived in capital condition and into which we have already eaten a considerable hole. I stick to my American habit of eating fruit every morning before breakfast and so you may imagine that the rate of disappearance of the produce of your garden is anything but slow. Tussy and Pumps, too, will claim their shares—in fact they are already set apart.

Since the Dock Strike Tussy has become quite an East Ender, organizing Trades Unions and supporting strikes—last Sunday we did not see her at all, as she had to speechify both morning and night. These new Trades Unions of unskilled men and women are totally different from the old organizations of the working class aristocracy and cannot fall into the same conservative ways; they are too poor, too shaky and too much composed of unstable elements, for anyone of these unskilled people may change his trade any day. And they are organized under quite different circumstances—all the leading men and women are Socialists, and socialist agitators too. In them I see the *real* beginning of the movement here.

The Federation is for the moment played out—the violent attacks of *Justice* on Champion, Burns etc., have suddenly ceased; there is instead a sort of hidden, *verschämtes* sighing for some sort of universal brotherhood—the last report of the French elections for instance gives *our* results too, and without any nasty allusions or remarks; it looks as if the rank and file had become rebellious. If our lot here—I mean Champion especially—don't make mistakes, they will soon have it all their own way. But I confess I cannot get myself to have full confidence in that man—he is too dodgy. He used to go to Church Congresses and preach socialism there, and now he has formed a committee for organizing the East End women with a lot of middle class philanthropists who held a meeting with the Bishop of Bedford in the chair—and of course of this business they took good care to exclude Tussy! Now I don't like that, and if they go on that way I shall soon leave them alone. Burns is too fond of popularity to be able to resist such things and goes in with Champion—if I once see him alone, I shall speak to him.

Longuet told us you had said you were coming over at Christmas. We shall be very glad to see you here and have everything comfortable for you, unless you prefer coming in the better season, as you said to Nim you would do next time. But then, what is the better season here? After the exceptionally fine summer we had (and are having, for it is a regular rheinischer Altweibersommer now) perhaps we are in for a whole year's rain!

Sam Moore has arrived at Asaba and has sentenced, as soon as he put his foot ashore in Africa, a Nigger captain of a steamer to 9 months' hard labour for attempted rape. He says the climate is very fine, 23° C in the morning, 26-29° at 3 in the afternoon (in July and August!) and to all appearance healthy. Fuller news we are promised, but alas, between Akassa and Asaba (both on the Niger) there seems to be no regular mail, and the post mark of Akassa is the stamp of the Niger Co with the date filled in in ink!

Love from Nim.

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 17 octobre 1889.

Ma chère Laura,

Un grand merci de Nim et de moi pour la splendide caisse de fruits qui est arrivée en excellent état et dans laquelle nous avons déjà creusé un grand trou. Je conserve mon habitude américaine de manger des fruits tous les matins avant le petit déjeuner et tu peux donc imaginer que le rythme auquel disparaissent les produits de ton jardin n'a rien de lent. Tussy et Pumps réclament aussi leur part; à vrai dire on l'a déjà mise de côté.

Depuis la grève des dockers, Tussy ne vit plus que dans l'East End où elle organise des syndicats et apporte son soutien aux grèves. Dimanche dernier nous ne l'avons pas vue du tout, car elle devait prendre la parole matin et soir. Ces nouveaux syndicats d'hommes et de femmes non qualifiés sont totalement différents des anciennes organisations de l'aristocratie ouvrière et ne peuvent tomber dans les mêmes travers conservateurs; ils sont trop pauvres, trop mal assurés et composés d'éléments trop instables, car chacun de ces travailleurs non qualifiés peut changer de métier à tout moment. Et ils sont organisés dans des conditions tout à fait différentes: tous les dirigeants et dirigeantes sont des socialistes, et même des agitateurs socialistes. C'est en eux que je vois ici le véritable commencement du mouvement.

La Fédération ¹ est pour le moment éclipsée. Les violentes attaques de *Justice* contre Champion, Burns, etc., ont brusquement cessé; elles ont fait place à une sorte de nostalgie secrète et honteuse d'une espèce de fraternité universelle : le dernier compte rendu des élections françaises ², par exemple, donne nos résultats aussi et sans allusions ou remarques malveillantes; on dirait que la base s'est rebellée. Si nos gens d'ici (et particulièrement Champion) ne commettent pas d'erreurs, ils pourront bientôt imposer leur volonté. Mais j'avoue que je n'arrive pas à avoir entièrement confiance dans cet homme : il est trop retors. Il fréquentait naguère les congrès religieux pour y prêcher le socialisme, et maintenant il a formé un comité en vue d'organiser les femmes de l'East End avec toute une bande de philanthropes petits-bourgeois qui ont tenu un meeting présidé par l'évêque de Bedford et, naturellement, ils ont pris grand soin de tenir Tussy à l'écart ! Ma foi, cela ne me plaît pas, et, s'ils continuent comme cela, je devrai bientôt les laisser de côté. Burns aime trop la popularité pour pouvoir résister à de tels entraînements et il suit Champion. Si je peux une fois le voir tout seul, je lui en parlerai.

D'après ce que Longuet nous a raconté, tu lui as dit que tu viendrais pour Noël. Nous serons très contents de te voir ici et de te gâter à moins que tu ne préfères venir à la belle saison, comme tu as dit à Nim que tu le ferais la prochaine fois. Mais vraiment, quelle est la belle saison ici ? Après l'été exceptionnellement beau que nous avons eu (et que nous continuons à avoir, car c'est un véritable été de la Saint-Martin maintenant), peut-être sommes-nous partis pour toute une année de pluie !

Sam Moore est arrivé à Asaba et, dès qu'il a mis pied sur la terre d'Afrique, il a condamné le capitaine nègre d'un vapeur à neuf mois de travaux forcés pour tentative de viol. Il dit que le climat est très bon, 23° centigrades le matin, 26 ou 29° à trois heures de l'après-midi (en juillet et août !) et qu'il est, selon toutes apparences, sain. Il nous promet de plus amples détails, mais hélas ! entre Akassa et Asaba (tous deux sur le Niger) il ne semble pas y avoir de courrier régulier, et le cachet de la poste d'Akassa est celui de la Compagnie du Niger avec la date remplie à l'encre !

Amitiés de Nim.

Bien à toi,

F. E.

1. C'est-à-dire la *Social Democratic Federation*. (N. R.)

2. *Justice* du 12 octobre 1889 publie (p. 3/III-IV) un article non signé : « Socialists and the French elections ». (N. R.)

360. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 29 Octbr 89.

My dear Laura,

A solemn vote of thanks I have to transmit to you for the fresh batch of pears sent by Edward and consumed, in great part, last Sunday with the port wine. They were splendid, and what was left will be mellow by next Sunday.

The Christmas trip legend was also explained by Edward—that it was little Marcel who caused the misunderstanding in Longuet's brain. Anyhow, whenever you are ready to come, we shall be ready to receive you.

I must have expressed myself rather badly about the impending rule of the French bourgeoisie as a class. I meant that *zunächst* the rank and file of the Royalists and Bonapartists will pass over—gradually—into the ranks of the Moderate Republicans, and forsake, as in 1851, when the mass of the Republicans and Royalists passed over to Bonaparte, such of their leaders as will stick to their old-fashioned party-shibboleths. That will mean a strengthening of the moderate Republicans (though not necessarily of the Ferryist or the Léon Sayist cliques of speculators) but at the same time a cessation, once for all, of the power of the old cry: *la république en danger*. Then, and only then, the Radicals can come to the fore as "Her Majesty's, the Republic's, most faithful *opposition*", and then you have the real conditions of the rule of the whole bourgeois class, of parliamentarism in full blossom: two parties struggling for the majority and taking in turns the parts of Ins and Outs, of government and opposition. Here, in England, you have the rule of the whole bourgeois class; but that does not mean that Conservatives and Radicals coalesce; on the contrary, they relieve each other. If things were to take their slow, classical course, then the rise of the Proletarian party *would* no doubt finally force them to coalesce against this new and unparliamentary opposition. But that is not likely to come off; there will be violent accelerations of the development.

The progress consists, to my mind, in the proof that the fight against the Republic has become hopeless; in the consequent gradual dying out of all anti-Republican parties, which means the participation of all sections of the bourgeoisie in the government—as Ins, or as Outs; the Ins to be, for the present, the reinfor-

ced Moderates, and the Outs the Radicals. One election cannot do everything at once; let us be satisfied that this one has cleared the ground.

About the defeat of the Socialists we agree perfectly. Only that I expected it—and a far worse one—and that our Paris friends have expected miracles which of course did not come off. I am perfectly satisfied with the result—under the circumstances. That we got six or seven men in *against either the Cadettists or the Boulangists*, and something like 120,000 votes, is more than I expected.

As to the policy with regard to the fellows that came in under Boulanger's flag, I am rather of the opinion of Vaillant and Guesde than of Paul. If you admit the Boulangists, you must admit the Cadettists too—Joffrin and Dumay. But moreover, after the infamous way in which the Boulangeo-Blanquists behaved to Vaillant in his circonscription and brought him to fall, we ought, I believe, not to have anything to do with them. Moreover we have no interest to reconstitute the dissolving Blanquist fraction *as such*. We know what peculiarly "pure" elements it always contained. Granger is an imbecile chauvin, to have got rid of whom appears to me a blessing. As to Jourde (who seems to me the one after whom Paul really longs), perhaps he can be made to slip in later on, if he vaut la peine, ce que j'ignore, and if he breaks off point blank with the Boulangists. But there is no mistake, Paul's whilom Boulangist sympathies have done us an immense deal of harm and are now being used by Liebknecht who throws them into my face.

As it is, the new Socialist faction will be hard to manage, and the less its numbers are swelled by doubtful (still more doubtful) elements, the better it will be. Especially as Guesde is not elected. If the thing is found to work well, then fresh additions of the above sort might be less harmful and could be taken into consideration; and then, the novices ought to do public penance, unless the French party is to stand out as corrupt before the Germans, Swiss, Dutch and even Belgians. What a triumph would it be for the Possibilists if they could point to declared Boulangists in our ranks! And how difficult then for me to make the Germans understand the doings of our French party!

Now another subject. Percy is completely smashed up. In order to avoid getting execution into their house, they have locked it up and are all here. There are negotiations going on with his father and brothers, to avoid the open bankruptcy, but how that may end nobody can tell; and unless it comes to something, he will have to declare himself bankrupt before the week is out. Old Rosher is half idiotic, has muddled his affairs irretrievably, has handed his business over to the two younger boys, and says he is himself without cash or credit (the latter he *has* managed to ruin almost deliberately). I had an interview with his mother

the other day—it's a precious mess altogether. However it may end it's sure to cost me a lot of money.

Kautsky is not here yet.

Great lamentations by all here when they heard that Diane was lost or stolen.

Love from Nim and yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 29 octobre 89.

Ma chère Laura,

C'est un vote solennel de gratitude que j'ai à te transmettre pour la nouvelle expédition de poires, envoyées par l'intermédiaire d'Edward et consommées en grande partie dimanche dernier avec le porto. Elles étaient splendides et ce qui reste sera mûr dimanche prochain.

La légende du voyage de Noël a été également expliquée par Edward, à savoir que c'est le petit Marcel qui avait provoqué un malentendu dans l'esprit de Longuet. En tout cas, quand tu seras prête à venir, nous serons prêts à te recevoir.

J'ai dû m'exprimer assez mal sur la domination prochaine de la bourgeoisie française en tant que classe. Je voulais dire qu'en premier lieu les royalistes et les bonapartistes de la base passeront — insensiblement — dans les rangs des républicains modérés, et qu'ils abandonneront, comme en 1851 où la masse des républicains et des royalistes se sont ralliés à Bonaparte, ceux de leurs dirigeants qui resteront fidèles aux mots d'ordre surannés de leur parti. Cela marquera un renforcement des républicains modérés (pas forcément toutefois celui des cliques de spéculateurs à la Ferry ou à la Léon Say), mais en même temps cela enlèvera définitivement toute efficacité au vieux cri de ralliement : *la république en danger*. C'est alors, et alors seulement, que les radicaux pourront passer au premier plan en tant qu'« opposition la plus fidèle de Sa Majesté la République », et c'est alors que seront réalisées les conditions véritables de la domination de la classe bourgeoise tout entière, du parlementarisme à son apogée : deux partis luttant pour avoir la majorité et devenant à tour de rôle gouvernement et opposition. Ici, en Angleterre, s'exerce la domination de la classe bourgeoise tout entière; mais cela ne veut pas dire que conservateurs et radicaux ne forment qu'un bloc; au contraire, chaque parti fait la relève de l'autre. Si les choses devaient suivre leur cours classique et lent, alors la montée du parti prolétarien les forcerait finalement sans aucun doute à fusionner contre cette opposition nouvelle et extra-parlementaire. Mais il n'est pas probable que les choses se passeront ainsi : leur développement connaîtra des accélérations violentes.

Le progrès réside, à mon avis, dans les faits suivants : d'abord la preuve est faite que combattre la république est devenu une tâche sans espoir, et c'est ensuite, par voie de conséquence, le lent dépérissement de tous les partis antirépublicains, ce qui signifie la participation de toutes les fractions de la bourgeoisie au gouvernement, soit au pouvoir, soit dans l'opposition, le parti au pouvoir devant être pour le moment celui des modérés grossis de renforts, et l'opposition celle des radicaux. Une seule élection ne peut tout faire d'un coup ; réjouissons-nous que celle-ci ait déblayé le terrain.

Sur la défaite des socialistes nous sommes parfaitement d'accord. A part que je m'y attendais (et à bien pis) et que nos amis de Paris ont compté sur des miracles qui naturellement ne se sont pas produits. Je suis parfaitement satisfait du résultat dans ces conditions. Nous avons fait élire six ou sept candidats *soit contre les cadettistes, soit contre les boulangistes*, et obtenu quelque chose comme 120.000 voix : c'est plus que je n'espérais.

Quant à la politique à suivre à l'égard des gaillards qui ont été élus sous le drapeau de Boulanger, je suis plutôt de l'avis de Vaillant et de Guesde que de celui de Paul. Si l'on admet les boulangistes, il faut aussi admettre les cadettistes — Joffrin et Dumay. Mais, d'autre part, après le comportement infâme des boulangeo-blanquistes à l'égard de Vaillant dans sa circonscription et la façon dont ils ont provoqué son échec, nous ne devons pas, je crois, avoir affaire avec eux. De plus, nous n'avons aucun intérêt à reconstituer *en tant que telle* la fraction blanquiste en décomposition. Nous savons quels éléments particulièrement « purs » elle a toujours contenus. Granger est un chauvin imbécile, et cela me paraît une bénédiction d'en être débarrassés. Quant à Jourde (qui me semble être celui que Paul a vraiment envie de rallier), peut-être pourra-t-on par la suite l'introduire chez nous, s'il en vaut la peine, ce que j'ignore, et s'il rompt carrément avec les boulangistes. Mais qu'on ne s'y trompe pas, les anciennes sympathies boulangistes de Paul nous ont causé un tort immense, et Liebknecht en tire à présent parti et me les jette à la figure.

En l'occurrence, la nouvelle fraction socialiste sera difficile à diriger, et moins on gonflera son effectif d'éléments douteux (et toujours plus douteux)¹, mieux cela vaudra. D'autant plus que Guesde n'est pas élu. Si l'on constate que tout fonctionne bien, des renforts du genre ci-dessus seraient peut-être alors moins nocifs et pourraient être pris en considération ; mais alors il faudra que les nouveaux fassent publiquement amende honorable, sinon le parti français apparaîtra comme corrompu aux yeux des Allemands, des Suisses, des Hollandais et même des Belges. Quel triomphe ce serait pour les possibilistes s'ils pouvaient montrer

1. Nous avons respecté, dans cette brève parenthèse, le texte de l'original. Il semble toutefois vraisemblable qu'Engels ait omis un mot, et qu'il faille lire : *still more [than] doubtful* — et même plus que douteux. (N. R.)

du doigt des boulangistes déclarés dans nos rangs! Et comme il me serait difficile de faire comprendre aux Allemands l'action de notre parti français!

Autre sujet maintenant. Percy est complètement ruiné. Pour éviter une saisie dans leur maison, ils l'ont fermée à clé et ils sont tous ici. Des négociations sont en cours avec son père et ses frères pour éviter la faillite déclarée, mais personne ne peut dire comment cela finira; et, sauf événement imprévu, il devra se déclarer en faillite avant la fin de la semaine. Le vieux Rosher est à moitié idiot, il a irrémédiablement compromis ses affaires, il a cédé son entreprise aux deux fils cadets et dit qu'il est lui-même sans argent et sans crédit (pour ce qui est de son crédit, il s'est bien arrangé pour le ruiner de propos presque délibéré). J'ai eu une entrevue avec sa mère l'autre jour : tout cela fait un beau gâchis. Quelle que soit l'issue, cela me coûtera sûrement beaucoup d'argent.

Kautsky n'est pas encore venu.

Grandes lamentations de tout le monde ici en apprenant que Diane a été perdue ou volée.

Amitiés de Nim et affectueusement à toi,

F. ENGELS.

361. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 4/11/89.

Mon cher Engels,

Liebknecht a grand tort de nous accuser d'être boulangistes, ou d'avoir « coqueté paradoxalement avec le boulangisme » comme il l'a écrit à Deville. Nous pensions qu'il ne fallait pas faire au général la guerre malpropre des possibilistes et des journaux à la solde du ministère. Nous étions de cet avis, non parce que nous étions boulangistes, mais parce que nous ne voulions pas être confondus avec les cadettistes et parce que cette guerre d'injures et d'attaques imbéciles ne servait qu'à grandir l'extraordinaire popularité de Boulanger. Si Boulanger n'avait pas fui, ou s'il était revenu en France avant les élections, il serait aujourd'hui maître de la situation : c'est lui-même qui s'est perdu; il a le courage militaire, mais la décision et l'énergie d'un Catilina, ou même d'un Napoléon III lui font absolument défaut; c'est ce qui l'a perdu et non les injures des antiboulangistes.

Boulangier pourrait encore jouer un rôle dangereux s'il n'avait pas cinquante ans et s'il n'était pas un jouisseur vulgaire : il est fini malgré l'agitation désespérée que font les boulangistes fidèles. Et je crois, et Guesde est aussi de cet avis, qu'il faut laisser le boulangisme s'éteindre naturellement sans essayer de lui donner une nouvelle vie par des attaques contre ceux qui se sont servis de son nom pour aller aux élections. Les attaques contre Boulé n'ont réussi qu'à lui ouvrir *L'Intransigeant*¹ et qu'à le poser en candidat municipal dans le XVII^e arrondissement pour les prochaines élections de mai 1890. — Vous avez tort de croire que je tiens à Jourde; c'est un ancien officier, blessé pendant la guerre franco-prussienne, honnête, mais vaniteux à l'extrême et imbu de préjugés militaires; il a compris très imparfaitement les théories socialistes.

Voici d'ailleurs le plan que Vaillant, Guesde, Deville et moi nous avons arrêté d'un commun accord. — Les députés socialistes, élus sans compromissions avec les ferrystes et les boulangistes, formeraient un groupe dont probablement Guesde sera le secrétaire payé : ce groupe ferait une déclaration dont nous avons arrêté les termes, dans laquelle il affirmerait son caractère indépendant et socialiste et annoncerait qu'il prend pour tâche immédiate de faire triompher au parlement les résolutions du Congrès international de 1889. — On a déjà les adhésions de Ferroul, Cluseret, Thivrier, Lachize et Baudin; il en viendra d'autres — Vaillant va essayer de fonder au Conseil municipal un groupe semblable avec Longuet, Daumas, Humbert, Chauvières, etc., qui s'adjoindra au groupe parlementaire et les deux groupes réunis s'adjoindront des socialistes recrutés en dehors des corps élus. De cette façon le parti socialiste aura tant bien que mal une représentation centrale.

Notre parti fait du progrès un peu partout. Dans le Nord, les ouvriers sont parvenus à réunir une douzaine de mille francs pour fonder une imprimerie qui nous sera d'une très grande utilité. Nous avons en province quatre journaux socialistes qui ont l'air de marcher² : il nous manque l'organe central, peut-être l'aurons-nous?

Nous avons [été] très peiné d'apprendre les malheurs arrivés à Percy, vous allez avoir bien des ennuis juste au moment où vous

1. *Le Parti ouvrier* daté du 26 octobre (p. 1/V-VI), dans un article de J. Vidal intitulé : « Exécution d'un traître », annonce que Boulé, qui s'était présenté aux élections sous l'étiquette boulangiste dans la Haute-Marne, vient d'être chassé de son poste de secrétaire de la Fédération des Chambres syndicales indépendantes. Ernest Roche prendra sa défense dans *L'Intransigeant* daté du 29 octobre (p. 2/III-IV). Et Boulé fait une série d'articles sur la grève des tailleurs sur cristaux du Bourget qui paraissent dans les numéros des 2, 3 et 5 novembre. (N. R.)

2. Parmi ces journaux se trouvent sans doute : *Le Cri du travailleur* de Lille, *Le Salarial* de Rouen et *L'Action sociale* de Lyon. (N. R.)

auriez besoin de toute votre tranquillité pour achever la publication des œuvres de Marx.

Je vous ai envoyé un article de De Paepé sur Tchernychevski ¹, est-ce que c'est sérieux ou est-ce de la fantaisie belge ?

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

My dear General,

Will you look up your Béranger and see if I have translated *Le Sénateur* ² properly, or rather, improperly ? Love to you all !

Your LAURA ³.

362. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Thursday [November 14th 1889].

My dear General,

You are aware that Guesde has been appointed secretary to the socialist group that seven deputies, more or less with us, have just constituted in the Chambers. Lachize, Thivrier and Baudin form a trio that our party more particularly place their confidence in, the other elements being even less capable and certainly less sound. Thivrier we saw last week at a meeting of the Agglomeration on the evening of his reception: he makes a very good impression personally, being simple and unassuming; he is, for the present, a very indifferent speaker and not "fort" in any way, but if he is able and willing to "follow his leader", that is as much as one has a right to expect: Baudin is an excellent talker, but, of course, rather ignorant. Lachize we don't know.

Our imbecile bourgeois journalists have been copy-spinning, for these last three weeks, with the help of Thivrier's blouse. Daily the burning question is mooted as to whether Thivrier's blouse

1. Tchernychevski était mort à Saratov d'une hémorragie cérébrale le 29 octobre. (N. R.)

2. *Le Sénateur* est un poème de Béranger de 1813. (N. R.)

3. Voulez-vous chercher dans votre Béranger et voir si j'ai traduit *Le Sénateur* de façon convenable ou bien peu convenable? Amitiés à tous. Votre Laura.

is of a light or dark blue, whether it is long or short, tight-fitting or full, whether worn under or over a coat and whether it is to be sported at all hours and on all occasions, at concerts, theatres, cafés, evening-parties? And, in for a penny in for a pound, once in for the blouse, our professional "hommes d'esprit"—the greatest idiots out—thought they might as well go in for the rest and undress Thivrier completely: they proceeded to examine his boots and socks, neck-tie and shirt, all of which have been pronounced satisfactory, the shirt being described as "irréprochable".

This morning Paul got a letter from Marseille stating that according to tidings sent by the men of Cette "Sénégas s'est vendu à la réaction aux élections législatives" and they add: "Si ce renégat s'était retiré de la lutte, aujourd'hui Paul Lafargue serait le député de la 2^e circonscription de Montpellier." If you remember, two socialists and a radical had been proposed as candidates for Cette. The radical retired in favour of the socialist candidate Sénégas, whereupon Paul, to the very great disappointment of a goodly number of electors, desisted in favour of Sénégas also. Anyway Cette and Marseille are good for two socialist candidatures at future elections.

If somewhat crest-fallen on the morrow of the elections, our friends have once again plucked up a fine spirit and are full of fight. That's the best of our French "neveux"; they are never seedy for long, and if they're in the dumps over night, they are pretty sure to be in the clouds the following morning.

Mme Zetkine and her boys were here yesterday: she gave me news of Tussy whose agitation she is very enthusiastic about, especially her getting on tables and chairs to harangue the Silver-town women strikers. It may interest Tussy and Edward to know that Madame Jankowska and Mendelsohn have just been *spliced*. Legally, that is; the more important and thoroughgoing part of the business had been gone through, it appears, a long while ago. That's the latest gossip in the Quartier Latin, but it finds its way to the innocent Le Perreux whose inhabitants are as ignorant as the lilies of the field, albeit they toil and spin like the rustics that they are.

Paul wonders if Kautsky is in London and if he is likely to hear from him one of these days.

Goodbye to you, my dearest General, and just give my love all round to all of our people. How is Nimmy? Edward told us that she often suffers from colds and bronchitis and a bit of asthma. Give her a good kiss for me and tell her she must positively come over here early in the year and superintend the sowing and gardening.

Your affectionate,

KAKADOU.

Londres le 29 Octobre 1847

Chère Laura

Je t'embrasse de tout coeur

et te prie de dire à papa

que je suis toujours

à la recherche d'un

bon logement

pour aller habiter

avec toi et les enfants

à la campagne

à la fin de l'année

si tu n'as rien de mieux

à me proposer

je t'en prie de m'en

parler

avec plaisir

à l'occasion

de ta prochaine

lettre

à moi

à dire

ce que tu en

penses

à ton

ami

Friedrich Engels

Fac-similé du début de la lettre n° 360 de Friedrich Engels à Laura Lafargue.

TRADUCTION

Mardi [14 novembre 1889]:

Mon cher Général,

Vous savez que Guesde a été nommé secrétaire de ce groupe socialiste que sept députés, qui sont plus ou moins avec nous, viennent de constituer à la Chambre. Lachize, Thivrier et Baudin forment un trio auquel notre parti fait plus particulièrement confiance; les autres éléments sont encore moins capables et certainement moins solides. Nous avons vu Thivrier la semaine dernière à une réunion de l'Agglomération, le soir de son admission : il fait personnellement très bonne impression, étant simple et sans prétention; c'est pour le moment un orateur assez quelconque et il n'est « fort » sous aucun rapport, mais s'il peut et s'il veut « faire ce qu'on lui dit », c'est tout ce qu'on est en droit d'attendre de lui; Baudin parle admirablement, mais il est évidemment assez ignorant. Quant à Lachize, nous ne le connaissons pas.

Nos imbéciles de journalistes bourgeois pondent de la copie depuis trois semaines grâce à la blouse de Thivrier. Tous les jours revient sur le tapis la question de savoir si la blouse de Thivrier est bleu clair ou bleu foncé, si elle est longue ou courte, collante ou ample, s'il la porte sous sa veste ou par-dessus et s'il faut qu'il l'arbore à toute heure et en toute occasion, au concert, au théâtre, au café, en soirée. Et, tant qu'à faire, une fois lancés sur la blouse, nos « hommes d'esprit » professionnels (les plus grands idiots qui existent) ont estimé qu'ils pouvaient aussi bien s'attaquer au reste et complètement déshabiller Thivrier : ils se sont mis à examiner ses chaussures et ses chaussettes, sa cravate et sa chemise; on s'en est déclaré satisfait et la chemise a été proclamée « irréprochable ».

Ce matin Paul a reçu une lettre de Marseille indiquant que, selon les informations adressées par nos amis de Cette, « Sénégas s'est vendu à la réaction aux élections législatives », et ils ajoutent : « Si ce renégat s'était retiré de la lutte, aujourd'hui Paul Lafargue serait le député de la deuxième circonscription de Montpellier ». Si vous vous rappelez, deux socialistes et un radical avaient été proposés comme candidats à Cette. Le radical s'est retiré en faveur du candidat socialiste Sénégas, et, sur ce, Paul, à la très grande déception de bon nombre d'électeurs, s'est désisté aussi en faveur de Sénégas. En tout cas, Cette et Marseille sont bons pour deux candidatures socialistes à de futures élections.

S'ils ont été assez penauds au lendemain des élections, nos amis ont bien repris courage et sont pleins de mordant. Telle est bien la plus grande qualité de nos « neveux » français; ils ne sont jamais longtemps à plat, et s'ils broient du noir une nuit, on peut être sûr qu'ils partiront à l'assaut des nuages le lendemain matin.

M^{me} Zetkin et ses fils étaient ici hier : elle m'a donné des nouvelles de Tussy dont elle m'a raconté avec enthousiasme le travail d'agitation, la façon surtout dont elle monte sur des tables et des chaises pour haranguer les femmes en grève de Silvertown ¹. Cela intéressera peut-être Tussy et Edward d'apprendre que M^{me} Jankowska et Mendelsohn viennent de s'unir. Légalement, s'entend ; la consommation essentielle de l'affaire s'est effectuée, paraît-il, il y a longtemps. C'est le dernier cancan du Quartier Latin, mais il est parvenu jusqu'à l'innocent Perreux dont les habitants sont aussi ignorants que les lis des champs, bien qu'ils peinent et se démènent en rustres qu'ils sont.

Paul se demande si Kautsky est à Londres et s'il a quelque chance de recevoir de ses nouvelles un de ces jours.

Au revoir, mon très cher Général ; faites mes amitiés à tous nos amis à la ronde. Comment va Nimmy ? Edward nous a dit qu'elle souffre souvent de rhume, de bronchite et d'un peu d'asthme. Embrassez-la bien pour moi et dites-lui qu'elle doit absolument venir ici dans les premiers mois de l'année pour diriger les semailles et le jardinage.

Affectueusement à vous,

KAKADOU.

363. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres le 16 nov. 89.

Mon cher Lafargue,

Ne discutons pas vos penchants, heureusement passés, pour le Boulangisme, pourquoi relire, à l'heure qu'il est, vos lettres d'antan ? Du reste le brav' général ne s'est pas seulement ruiné par son abstention de rester sur le champ de bataille, mais ce qui était bien pire, par ses alliances royalistes et bonapartistes, il le voit maintenant et voudrait refaire sa virginité républicaine, mais c'est comme la belle Eugénie :

1. Les ouvriers et ouvrières des usines de caoutchouc Silver à Silvertown étaient en grève depuis fin septembre. *L'Intransigeant* en date du 31 octobre avait publié une lettre d'Edward Aveling sur cette grève expliquant son intérêt pour les ouvriers français, la maison Silver ayant établi une succursale à Persan-Beaumont. (N. R.)

*Ce soir, s'il (le Bonaparte le soir des nocés) trouve un ucelage,
C'est que la belle en avait deux.*

Personne ne doute que le mécontentement qui est au fond du boulangisme ne soit justifié; mais c'est précisément la *forme* qu'a prise ce mécontentement qui prouve que les ouvriers parisiens, en majorité, ont aussi peu la conscience de leur situation qu'en 1848 et 51. Alors aussi, le mécontentement était justifié; la forme qu'il prit, le bonapartisme, nous a coûté 18 ans d'empire et quel empire ! Et alors une bonne partie des ouvriers parisiens se battait encore contre, mais en 1889, ils ont préféré célébrer le centenaire de 1789 en se jetant aux pieds d'un simple jeanfoutre. Après cela, demandez aux autres de s'incliner devant les Parisiens avec le même respect qu'on offrirait volontiers à leurs aïeux !

Je suis bien aise que les Boulangistes — faux ou vrais — sont écartés du parti tout aussi bien que les possibilistes. Si on les avait reçus tels quels, je n'aurais su que dire aux Anglais, Danois, Allemands, etc. Depuis vingt ans nous prêchons la formation d'un parti distinct et opposé à tous les partis bourgeois et l'adjonction de gens élus sous le drapeau de Boulanger, drapeau qui a protégé des monarchistes dans ces mêmes élections et qui a été repoussé par eux — c'eût été ruiner notre parti français vis-à-vis des autres partis nationaux. Et les Hyndman et Smith, comme ils auraient triomphé !

Vous dites que les attaques contre Boulé n'ont réussi qu'à lui ouvrir *L'Intransigeant* et qu'à le poser en candidat municipal — c'est-à-dire à se déclarer ouvertement Boulangiste, marcher avec cette bande, et recevoir le salaire de sa trahison. Merci !

Votre plan est très bon s'il est exécutable, c'est-à-dire si la province accepte la direction de ce comité.

Vous me parlez toujours de vos journaux de province, mais vous ne m'en envoyez presque pas. J'en ai eu quelques-uns par Bonnier, maintenant je n'en vois guère. Tout ce que vous m'enverrez ou ferez envoyer portera son fruit, car j'en profite pour tenir Bebel au courant, et Bebel est dix fois plus important que Liebk[necht]; de plus, si je sais ce qui se passe, je puis agir sur Ede et le *S[ozial] D[emokrat]*. Tous vos journaux feraient bien d'établir l'échange avec le *S[ozial] D[emokrat]* et le *Labour Elector*, 13, Paternoster Row E. C. Dans tout autre pays cela s'établit as a matter of course ¹, mais messieurs les Français se laissent prier — et prier en vain quelquefois — de nous mettre à même de travailler dans leur intérêt. Si cette manière d'agir atteint une certaine limite, nous autres nous pourrions nous fatiguer. Est-il donc impossible d'avoir un tout petit peu d'ordre et d'organisation ?

Mais assez. Je vous défends tant et avec tant de zèle vis-à-vis des

1. Comme quelque chose qui va de soi. (N. R.)

autres que pour rétablir la balance il faut bien que je vous gronde carrément. Je n'ai en ce moment aucun moyen de contrôler les *savez-vous* de M. de Paepe, la *Arbeiterzeitung* de Vienne a reçu de Pétersbourg la confirmation de sa mort¹; vu les mensonges du gouvernement russe et les légendes des révolutionnaires russes, tout peut être vrai et tout peut être faux.

Maintenant pour Laura. Bien à vous,

F. E.

364. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 16 Novbr 1889.

My dear Laura,

After I finished the enclosed to Paul, I went in the kitchen and had some Pilsener with Nim and Pumps, partly for the sake of the Pilsener and partly because I am ordered to write with interruptions only. Having been, before, to the bank to pay in Sonnenschein's cheque, because I cannot afford to run the risk of keeping it, it will not astonish you to learn that it is now close upon four p. m. and as I dare not write by the gas light you see I am rather pinched for time.

Anyhow you have done a marvellous thing in the *Senator*, about the most difficult thing on earth to be put into English. Not only that you have done it with all the proper impropriety, but even with a near approach to the lightness of the original. And that while both subject and metre are rebellious to translation, the senator of Empire N^o 1 being an unknown quantity over here. If you were a boy I should say : Molodetz, but I am not versed enough in Russian to know whether that epithet (equal about to the English : you're a brick !) can be feminized into: Molodtza!

The reflex of Thivrier's blouse has fallen upon, and lighted up for a moment, even the English press. If he tears a hole into it, the whole respectability of Great Britain will cry out about the bad manners of these Frenchmen. Barring old Mother Crawford who is Irish and with all her crotchets immensely superior to the other


1. Confirmation de la mort de Tchernychevski. (N. R.)

lot because she *does* move on — the rest of the British journalists in Paris beat your French ditto into fits as far as imbecility goes.

The wise men of Cette appear to be quite up to our Krähwinkler and Schildbürger. If Sénégas had retired, Paul would be deputy. If they had not put up Sénégas— they inside or outside the town — Sénégas (who seems to be a worthy descendant of Seneca) would never have been in a position not to retire.

Glad to learn that the barometer is rising again with our French friends — it's sure to rise more than it ought, but that we are used to and cannot be avoided; how else could the proper average be restored.

Kautsky is in London and has been in possession of Paul's letter, etc., for about a fortnight; I will tell him tomorrow that Paul expects news from him.

Your pears are gradually being eaten up, but we keep them religiously until at their best, and then I get most of them for my breakfast. Nim has just discovered that the long  thus shaped ones are sold here 5d a piece to-day. Nim has what my poor wife called « a gammy leg » : rheumatism (articular) wandering from knee to hip and back. That of course is a most variable quantity though not, unfortunately, une quantité négligeable. The asthma will become less whenever the weather allows me to take her out a bit to Hampstead. Gumpert told her hill-climbing would mend it and so it does.

Pumps and C^o are still here — if a settlement is come to today, they will go back to Kilburn on Monday. The family of Percy has been forced to fork out a bit, but the job will cost me some 60 pounds at least, and then fully half their keep. Percy works for his brother Charlie who has some inventions that seem just now to suit the British philistines, but the pay is but trifling, and the whole thing uncertain.

The 4th edition 1 vol. is in the press and I am back to my III vol. No easy job, but « mun be done » as they say in Lancashire.

Tussy is hard at work — tomorrow she won't be here at all, having two speeches afternoon and evening, so she won't get the cheque before Monday. Yours is enclosed, also the account — your share unfortunately but £ 1.17.6, but then in franks it looks much bigger.

We have got hold of another Mother Schack in Miss Harkness. But this time we have nailed her, and she will find out whom she has to deal with.

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 16 novembre 1889.

Ma chère Laura,

Après avoir terminé la lettre ci-jointe pour Paul, je suis allé à la cuisine et j'ai bu de la Pilsener avec Nim et Pumps, d'une part pour l'amour de la Pilsener, et d'autre part parce qu'on m'ordonne de n'écrire qu'en observant des interruptions. Ayant été auparavant à la banque pour encaisser le chèque de Sonnenschein, parce que je ne puis me permettre de courir le risque de le perdre en le gardant, tu ne seras pas surprise d'apprendre qu'il est maintenant tout près de quatre heures et, comme je n'ose pas écrire à la lumière du gaz, tu vois que je suis plutôt pressé par le temps.

En tout cas, tu as fait merveille pour *Le Sénateur*¹. C'était peut-être la chose la plus difficile du monde à traduire en anglais. Non seulement tu l'as fait avec toute la liberté souhaitable, mais même en rendant de fort près la légèreté de l'original. Et cela alors que le sujet aussi bien que le mètre se prêtent mal à la traduction, le sénateur du Premier Empire étant un personnage inconnu ici. Si tu étais un garçon, je dirais : Molodetz, mais je ne suis pas assez versé dans la langue russe pour savoir si cette épithète (à peu près équivalente à l'expression : tu es quelqu'un de formidable !) peut devenir au féminin : Molodtza !

Le reflet de la blouse de Thivrier est parvenu jusqu'à la presse anglaise et l'a éclairée un moment. S'il y fait un accroc, tout ce qu'il y a de respectable en Grande-Bretagne se récriera sur les mauvaises manières de ces Français. A part la vieille mère Crawford qui est Irlandaise et qui, malgré toutes ses lubies, est infiniment supérieure à toute la bande (parce qu'elle n'est pas figée), tous les autres journalistes britanniques de Paris battent vos journalistes français à plate couture pour ce qui est de l'imbécillité.

Les sages de Cette semblent valoir largement nos *Krähwinkler* et *Schildbürger*². Si Sénagas s'était retiré, Paul serait député. S'ils n'avaient pas présenté Sénagas, ceux de la ville ou ceux du dehors, Sénagas (qui semble être un digne descendant de Sénèque) aurait été dans l'impossibilité de refuser de se retirer.


Content d'apprendre que le baromètre remonte chez nos amis français. Il montera sûrement plus haut qu'il ne faudrait, mais

1. Voir la lettre de Lafargue à Engels du 4 novembre 1889 (p. 351). (N. R.)

2. Ces noms désignent en Allemagne les habitants de villes légendaires qui se distinguent par leur esprit nigaud et borné. (N. R.)

nous en avons l'habitude et on ne peut l'éviter ; sinon comment rétablir la juste mesure ?

Kautsky est à Londres et il est en possession de la lettre, etc. de Paul depuis environ 15 jours. Je lui dirai demain que Paul attend des nouvelles de lui.

Tes poires se font lentement dévorer, mais nous les gardons religieusement jusqu'à ce qu'elles soient à point, et alors je les prends presque toutes pour mon petit déjeuner. Nim vient de découvrir que les longues qui ont cette forme  se vendent ici 5 pence pièce aujourd'hui. Nim a ce que ma pauvre femme appelait « une patte folle » : c'est un rhumatisme (articulaire) qui va et vient entre le genou et la hanche. La « quantité » est naturellement très variable, mais malheureusement ce n'est pas une quantité négligeable. L'asthme diminuera chaque fois que le temps me permettra de l'emmener un peu à Hampstead. Gumpert lui a dit qu'en faisant l'ascension de la colline, cela s'arrangerait, et c'est vrai.

Pumps et C^{ie} sont toujours ici : si l'on parvient aujourd'hui à un règlement, ils retourneront lundi à Kilburn. La famille de Percy a été forcée d'allonger un peu d'argent, mais cette affaire me coûtera dans les 60 livres au moins, et ensuite bien la moitié de leur entretien. Percy travaille pour son frère Charlie qui bricole à quelques inventions qui semblent en ce moment convenir aux philistins britanniques, mais le salaire est insignifiant, et tout cela est incertain.

La quatrième édition du volume I est sous presse et je suis revenu à mon volume III¹. Pas facile, mais « faut bien le faire ».

Tussy est en plein travail ; demain nous ne la verrons pas du tout, car elle prendra la parole à deux réunions, l'après-midi et le soir ; elle n'aura donc le chèque que lundi. Je joins le tien ainsi que le décompte ; ta part n'est malheureusement que de 1 livre, 17 shillings et 6 pence, mais en francs cela a l'air beaucoup plus gros.

Nous possédons une autre mère Schack en la personne de Miss Harkness. Mais, cette fois, nous la tenons et elle verra à qui elle a affaire.

Bien à toi,

F. E.

1. Il s'agit du livre I et du livre III du *Capital*. (N. R.)

365. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 17/11/89.

Mon cher Engels,

Je regrette de venir vous tracasser en ce moment où vous avez tant d'ennuis et de soucis avec les affaires de Percy; mais je suis forcé de le faire, car nous avons épuisé nos ressources; j'ai dû payer le propriétaire dont le terme était échu le 15 octobre.

J'essaie de me tirer d'affaire; mais les débouchés manquent pour mes articles. Je croyais que la *Revue* de Mme Adam me ferait remarquer et m'attirerait du travail; quelques journaux rendent compte de mes articles, les louent parfois et tout est dit: la *Revue* est tellement encombrée qu'à peine si je puis y écrire deux fois par an. Mme Adam a en portefeuille un article depuis cinq mois et il ne paraîtra que dans le courant de décembre¹. — Je n'ai pas eu de chance avec le Dr Braun; je pensais pouvoir placer quelques articles dans ses *Annales*; j'ai écrit pour lui une étude sur *la criminalité et ses rapports avec les phénomènes économiques*; il l'accepte avec joie, me fait des compliments, la garde six mois et finit par me la renvoyer. Je ne sais ce qui s'est passé. Kautsky a l'article: il paraîtra dans la *Neue Zeit*².

Guesde travaille activement pour avoir un journal: si le groupe socialiste de la Chambre, définitivement constitué, joue un rôle, il nous sera facile de trouver les fonds nécessaires à la création de cet organe quotidien, qui rendrait tant de services au point de vue général et individuel — Daumas a promis 25.000 fr.; il se fait fort de trouver 100.000 fr.; qu'il espère avoir de ses associés de Buenos-Ayres, qui prochainement seront à Paris: si on avait ces 125.000 fr. on n'aurait pas de difficultés à se procurer une autre centaine de mille francs: on aurait alors l'argent nécessaire pour assurer l'existence d'un grand journal.

Les élections ne me sont pas favorables: je suis blackboulé superbement et j'en rapporte des choses bien désagréables. Aux élections de 1885, je m'étais tellement nourri de lièvres, perdreaux et autre gibier, que je revins de l'Allier avec un eczéma à la prostate: cette année je crois avoir rapporté de Marseille un tania

1. Il s'agit de *La Nouvelle Revue*. L'article en question n'a pas paru à cette date. (N. R.)

2. Cet article paraîtra dans la *Neue Zeit* de janvier (p. 11-23), février (p. 56-66) et mars 1890 (p. 106-116). (N. R.)

que je viens d'expulser avec 20 grammes de koussou; quelle épouvantable drogue ! Cluseret, qui est un gros mangeur (dans sa jeunesse il mangea en un seul repas 24 livres de viande, pain, légumes, etc..., c'était un pari), prétend que rien n'est plus agréable et commode qu'un *tænia*; il se charge de digérer ce que vous ingurgitez en plus de vos besoins.

Le groupe socialiste débutera par le dépôt d'une loi en faveur des mineurs et réglant à nouveau l'exploitation des mines. Juste en ce moment il existe des grèves dans les mines du Nord-Est.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Nous venons à l'instant de recevoir vos deux lettres et le chèque du compte de Sonnenschein.

— Je vous envoie les journaux socialistes de province; je vais écrire pour qu'ils fassent l'échange avec les journaux anglais et allemands. — Les Français ne comprenant pas les langues étrangères ne voient pas le charme de ces échanges.

366. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 18 nov. 89.

Mon cher Lafargue,

Ci-inclus chèque £ 20.

Si les rédacteurs de vos journaux ne comprennent pas les langues étrangères ce serait une raison d'envoyer *leurs* journaux sans que les autres, les étrangers, soient obligés de leur envoyer ce qui est, pour les Français, du baragouin incompréhensible. Mais je ne vois pas que ce soit une raison pour les Français de ne pas envoyer leurs journaux à des gens qui les comprennent et qui ont la meilleure volonté de s'en servir dans l'intérêt même du parti français.

Les Pumps sont encore ici, on espère que cela s'arrangera aujourd'hui.

Hier soir, j'ai lu aux amis la traduction du *Sénateur* par Laura. Tout le monde a été enchanté. That ought to be printed, disait Aveling — But where? je demandais — in the *Pall Mall Gazette*¹ ?

1. Cela devrait être imprimé, disait Aveling — Mais où? demandai-je — dans la *Pall Mall Gazette*? (N. R.)

— La figure d'Aveling prit des dimensions verticales presque illimitées.

Si Laura se mettait à traduire des choses de Heine — la prochaine fois qu'elle vient ici, elle pourrait comparer les traductions qui ont paru au Brit[ish] Mus[eum] et choisir du nouveau — peut-être qu'on en ferait quelque chose ici. Heine est à la mode en ce moment — et les traductions sont si britanniques !

Embrassez Laura pour Nim et moi. Nim se porte assez bien.

Bien à vous,

F. E.

367. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[End of November 1889.]

My dear General,

I did not write to you at once to thank you for your letters and cheques—for which we thank you very sincerely—because I wanted to know what would come of our Punch-Conférence given in honour of our unfledged deputies, so that if anything interesting had turned up I might inform you of it. Well, our *Evening* went off well. The Marxists and Vaillant-Blanquists affirmed their union and the men and women present loudly cheered every allusion to their *German frères* and to the International Congress. It by no means follows that the French—for all their acclaiming of internationalism and the necessity of national and international organization—are one whit the better organised at home, or better able to succour their struggling “coreligionnaires” abroad. — Alas, organisation is not improvised “du jour au lendemain”. I say this in reference to what goes on at Silver-town, but every day the wretched anarchism which prevails here is brought home to us. It is something even to be able to say that Frenchmen no longer resent an appeal to organize.

I am very happy to learn that you are pleased with *The Senator*. I am translating some of *Pottier's* songs and I wish you were here to help me for they are devilish tough work.—Pottier's songs are the best, indeed the *only* revolutionary songs that our own French generation can boast of. I promised Pottier on his deathbed to try and get his poetry known and read abroad. Since I left Paris I have had more time to attend to work of that kind and I have

sent a few sonnets and songs to Morris who has published them in *The Commonwealth* and appears to think them good.

"La situation est au brouillard", say the bulletins météorologiques du jour, but there's a silver lining to many a cloud. Daumas is a rich man, you know, and bitten with a mania to be a "political somebody". There is a hope which looks like a certainty that he will turn some of his superfluous copper into the gold of a "journal socialiste, quotidien, grand format, à un sou". All this is "in the air" as they say here, but most things are in the air before they get "a local habitation and a name"¹.

I am busy, my dear general, in the kitchen, and must ask you to put up with this slipshod style of writing.

Your affectionate,

KAKADOU.

Love to Father Nim.

TRADUCTION

[Fin novembre 1889.]

Mon cher Général,

Je ne vous ai pas écrit tout de suite pour vous remercier de vos lettres et de vos chèques (dont nous vous sommes très sincèrement reconnaissants) parce que je voulais savoir ce qui sortirait de notre punch-conférence donné en l'honneur de nos députés novices, afin de pouvoir, s'il se produisait quoi que ce soit d'intéressant, vous en informer. Ma foi, notre *soirée* s'est très bien passée. Les marxistes et les blanquistes de la tendance Vaillant ont affirmé leur union, et le public a salué de bruyantes acclamations chaque allusion aux « frères allemands » et au Congrès international. Il ne s'ensuit nullement que les Français (bien qu'ils proclament leur internationalisme et la nécessité d'une organisation nationale et internationale) soient pour autant mieux organisés dans le pays ou davantage capables de secourir leurs « coreligionnaires » en difficulté à l'étranger. Hélas! l'organisation ne s'improvise pas du jour au lendemain. Je dis cela en songeant à ce qui se passe à Silvertown, mais de jour en jour nous prenons mieux conscience du misérable anarchisme qui règne ici. C'est déjà quelque chose de pouvoir dire que les Français ne manifestent plus de mauvaise humeur quand on les invite à s'organiser.

Je suis très contente d'apprendre que vous êtes satisfait du *Sénateur*. Je suis en train de traduire des chants de Pottier, et j'aimerais que vous soyez ici pour m'aider, car ce n'est pas une petite affaire. Les chants de Pottier sont les meilleurs et même

1. Shakespeare : *Midsummer Night's Dream*, acte V, scène II, vers 17. (N. R.)

les seuls chants révolutionnaires que les Français de notre génération puissent se vanter d'avoir. J'ai promis à Pottier sur son lit de mort d'essayer de faire connaître sa poésie et d'en répandre la lecture à l'étranger. Depuis que j'ai quitté Paris, j'ai davantage le temps de m'adonner à des travaux de ce genre, et j'ai envoyé quelques sonnets et chansons à Morris qui les a publiés dans le *Commonweal*¹ et qui semble les trouver bons.

« La situation est au brouillard », disent les bulletins météorologiques du jour, mais après le mauvais temps, le soleil luit. Daumas est un homme riche, vous savez, et mordu par la marotte d'être « quelqu'un politiquement ». On a l'espoir, et c'est presque une certitude, qu'il métamorphosera quelques-uns de ses gros sous en ce métal précieux qu'est un « journal socialiste, quotidien, grand format, à un sou ». Tout cela est dans l'air, comme on dit ici, mais la plupart des choses sont dans l'air avant de recevoir un gîte et un nom.

J'ai à faire à la cuisine, mon cher Général, et vous demande de vous accommoder de mon style très négligé.

Affectueusement à vous,

KAKADOU.

Amitiés à Papa Nim.

368. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 13/12/89.

My dear General,

I don't know how you and Nimmy fare at the foot of the hill where the primroses ought to grow, but we, Perreuxiens, have fallen on evil days. Snow and rain and fogs and wind and slush and mud—especially mud—have been dealt out to us with that liberality which distinguishes heaven in December. Bad Russia is sending us the influenza and Time and the hours are bringing round the season of the étrennes. It's quite lively! The sky is of the colour of Paul's poll and promises further contributions of snow and rain.—Yesterday a letter came from Danielson inviting Paul to scribble away for *The Northern Review*. And, oh lord, he does scribble! You should hear the obstreperous scratching of his pen that accompanies the discreeter humming of my own!

1. Ces chansons ont paru dans les numéros du *Commonweal* des 13 avril, 27 juillet, 21 septembre, 17 octobre, 28 décembre 1889 et 12 avril 1890. (N. R.)

You are aware that Joffrin has got into Parliament. You know that our deputies travel gratis and Joffrin has a seat in an express train that will soon carry him over to the majority. It appears that he is grown an awful sight and that he literally stinks in the nostrils of his fellow M. Ps! But that's an unsavoury subject.

Last week Duc Quercy and his wife spent an evening with us; he gave us the benefit of his experience in animal magnetism and hypnotized my servant-girl, Juliet. She's an excellent subject, an ex-somnambulist, of a very amorous disposition and rather weak-nerved. She walked and talked in her sleep to Duc's bidding and next day bubbled over with confiding observations on Duc Quercy's "regard et sa belle barbe noire!" He has evidently made a conquest of her. Happily there is some chance of her finding a more practical admirer in the shape of our neighbour's gardener whom she is to meet at a ball tomorrow night and who would make a very personable Romeo.

A meeting of the "Conseil national" had been called for yesterday, but as nobody turned up beyond Guesde and Paul, I don't suppose that much business either national or international was transacted. Guesde and Quercy have given a few conferences in the North and are much pleased with the progress made there.

I send you a translation of Walther von der Vogelweide's *Unter der Linde*, which used to be a great favourite with you.

Goodbye, my dear General, and give Nim a kiss for me.

Your LAURA,

TRADUCTION

13 décembre 89,
Le Perreux.

Mon cher Général,

Je ne sais ce qui advient de Nimmy et de vous au pied de la colline où devraient pousser les primevères, mais nous autres Perreuxiens, nous connaissons de vilains jours. Neige, pluie, brouillard, vent, neige fondue et boue (surtout boue) nous ont été prodigués avec cette libéralité qui distingue le ciel en décembre. La méchante Russie nous envoie l'influenza, et le temps et les heures ramènent la saison des étrennes. C'est tout à fait gai! Le ciel est de la couleur des cheveux de Paul et promet de nouvelles offrandes de neige et de pluie. — Hier est arrivée une lettre de Danielson invitant Paul à noircir du papier pour la *Revue du Nord*¹. Et Seigneur, il en noircit! Si vous entendiez le bruyant grincement de sa plume qui accompagne le murmure plus discret de la mienne!

1. Il s'agit de la revue russe *Severnii Vestnik*. (N. R.)

Vous n'ignorez pas que Joffrin est entré à la Chambre ¹. Vous savez que nos députés voyagent gratis, et Joffrin a pris place dans un train express qui l'amènera bientôt dans les rangs de la majorité. Il paraît qu'il n'est pas beau à voir maintenant et qu'il inspire un profond dégoût aux autres députés! Mais c'est là un sujet peu appétissant.

La semaine dernière Duc Quercy et sa femme ont passé une soirée chez nous : il nous a fait bénéficier de son expérience du magnétisme animal et il a hypnotisé ma bonne, Juliette. C'est un excellent sujet : elle a été somnambule, elle est d'une nature très amoureuse et a les nerfs assez faibles. Elle a marché et parlé dans son sommeil aux ordres de Duc, et le lendemain elle débordait de remarques sans défiance sur « son regard et sa belle barbe noire »! Il a manifestement fait sa conquête. Heureusement il y a des chances pour qu'elle trouve un admirateur plus utilisable en la personne du jardinier de notre voisin qu'elle doit rencontrer à un bal demain soir et qui ferait un Roméo très présentable.

Une réunion du Conseil national avait été convoquée pour hier, mais comme personne n'est venu sauf Guesde et Paul, je ne pense pas qu'on y ait traité de nombreuses affaires nationales ou internationales. Guesde et Quercy ont donné quelques conférences dans le Nord et sont très contents des progrès qui s'y sont accomplis.

Je vous ai envoyé une traduction de l'*Unter der Linde* de Walther von der Vogelweide² que vous aimiez beaucoup autrefois.

Au revoir, mon cher Général, et embrassez Nim pour moi.

Votre LAURA.

369. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 22/12/89.

Mon cher Engels,

Vous vous êtes payé une grippe pour vous mettre à la mode. Ici on oublie les débats parlementaires, les invalidations boulangistes et tous les cancons de la politique pour ne s'occuper que

1. Le 9 décembre venait à l'ordre du jour de la Chambre la validation de l'élection du général Boulanger. Celui-ci étant inéligible du fait de sa condamnation par la Haute Cour, le parlement valida Joffrin par 293 voix contre 233. (N. R.)

2. *Sous le tilleul*. Walther von der Vogelweide est un « Minnesänger » (troubadour) de la fin du XII^e siècle. (N. R.)

[de] *P'influenza*. Ce nom nouveau de la grippe est une des belles trouvailles des médecins de 1889, du centenaire; tout le monde soigne soi-même plus ou moins mal sa grippe; mais pour guérir son *influenza*, il faut un diplômé. Les médecins voulaient lui donner le nom rébarbatif de *dengue*¹, mais ils le réservent pour l'année prochaine.

Quand nous avons reçu votre lettre nous annonçant votre bronchite, je venais d'écrire à Danielson que vous vous portiez beaucoup mieux; c'était ce que m'avait appris Bonnier. Danielson m'avait demandé des détails sur votre santé et sur la publication de Marx. Je lui ai répondu que les manuscrits qu'il fallait débrouiller, comparer et transcrire, vous donnaient un mal considérable, à cause de l'état où ils sont, de l'écriture et de vos yeux; mais que vous avanciez dans le travail.

On me demande aussi quand les œuvres éparses de Marx, comme *La Sainte Famille*, seront réunies en volume; je réponds que je n'en sais rien, que le plus pressé et le plus important c'est la publication des manuscrits; quand elle sera terminée on songera aux œuvres déjà imprimées et à la correspondance.

Nous avons appris la défaite de Silvertown, on l'attribuait aux *engineers*², qui n'ont pas voulu faire cause commune avec les caoutchoutiers. Que devient la grève des gaziers? pas un journal français n'en donne des nouvelles.

J'ai reçu une lettre de Danielson m'annonçant que mes articles étaient acceptés, et que la directrice de la Revue³, Madame Evreinoff, devait m'écrire. Je n'ai encore reçu aucune lettre d'elle.

Vous nous avez mis l'eau à la bouche avec les gâteaux que Hélène était en train de cuisiner, nous attendons avec impatience son plum-pudding; beaucoup de nos amis se font une fête de le goûter. C'est étonnant comme les Français aiment les gâteaux anglais, surtout ceux manufacturés par Hélène. Dites à H[élène] de se méfier des fourneaux à gaz; ils donnent parfois des maux de tête, quand les produits de la combustion ne sont pas emportés par une cheminée. Heureusement que votre cuisine est très grande et que la porte reste ouverte souvent.

L'époque des étrennes commence mal à propos pour moi, c'est à peu près toujours le cas. Je vous serai bien obligé de nous envoyer un chèque.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Laura est en train de se battre avec un article grandiloquent et imbécile de Castelar; il faut qu'elle le mette en anglais intelligible. C'est une rude tâche! Cet animal prétend que l'empire du Mexique

1. En réalité, fièvre dengue. (N. R.)

2. Mécaniciens. (N. R.)

3. *Severnii Vestnik*. (N. R.)

de Maximilien est la conséquence de l'abolition de l'esclavage dans les États-Unis.

Vous dites que vous ne comprenez rien au cas de Kautsky : voici l'explication. Rivalité professionnelle. — Kautsky enseignait en Suisse l'art de ne pas faire des enfants; comment un Malthusien peut-il vivre avec une femme qui met les enfants au monde?

370. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux [24 décembre 1889].

Mon cher Engels,

Merry Christmas ¹.

Merci chèque.

Nouveau journal ² est une déplorable affaire. C'est un capitaliste qui veut pendant six mois assurer l'existence matérielle (papier, composition et tirage) d'un journal; mais la rédaction doit vivre de l'air du temps. Guesde a obtenu cependant 600 fs par mois pour lui et Quercy; mais les autres rédacteurs 0.

Un quotidien avec deux rédacteurs payés ne peut vivre; le travail exige au moins 5 hommes. Au bout d'un mois Guesde et Quercy seront épuisés et malades; et ils n'auront réussi qu'à faire une doublure du *Parti ouvrier*, à déconsidérer, par leur insuccès, le parti socialiste et à rendre encore plus éloignée l'apparition d'un journal quotidien socialiste, dont le besoin commence à se faire sentir : mais pour réussir il faut qu'il soit fait sérieusement et non pas à coups de ciseaux, comme sera fait le journal Guesde-Quercy.

Merry Christmas for all ³.

P. LAFARGUE.

1. Joyeux Noël. (N. R.)

2. Il s'agit d'un projet de journal quotidien, qui d'ailleurs ne semble pas avoir abouti. (N. R.)

3. Joyeux Noël pour tous. (N. R.)

371. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

New Years' Eve/89.

My dear General,

Paul says that Nim "improves with age" we often agree to differ, but in this case we are altogether at one: we fancy that Nim's pudding is even better than usual.—Anyhow we've got a claimant for every plum. I have sent a goodish slice to Paul's mother and I'm beginning to look disagreeable when asked for a taste of it.

Talking of looking disagreeable, you never saw a nastier, more woebegone lot than we've been this last week. Influenza or fever or whatever it is, we've been regular batons m.—There's really no other word for it.—First Paul had an attack and even Nim's cake—which he continued to devour with an orange on the top of every slice—couldn't sweeten him, and then it was my turn and Paul swears that I was the worse of the two, and that may be so for I was too "influenz e" to dispute. And I was three days railing at the mud of Le Perreux and the imbecilities of my Juliet and at the market which was too far off and the postman whose visits were too few and far between and the news papers duller than the snow and dirtier, and the coals that burnt too quickly and the petroleum that smelt amiss and the fowls that with ostrich-appetites laid pigeon eggs and the absent Diane that ought to be here and that is out of reach!—But "things are beginning to find their level", and presently we shall have spring sprouting and daylight.

The version of *Unter der Linde* which I sent you is one out of a half dozen that I have attempted, but none of which appeared to me to be better *as a whole* than the one I decided on sending you. Here is the first stanza of two of these:

I

*Under the lime-tree
By the heath,
Where the bed of us two was;
There may you see
How we both
Broke the flowers and the grass.
By the wood, in the vale
Sweet sang the nightingale.*

II

*Under the lind
Near the heather,
Was the bed of both of us;
There may you find
How we together
Broke the flowers and the grass;
By the wood, down in the vale
Sweetly sang the nightingale.*

These are verbatim and have the advantage of being free from expletives, always hateful, but I rejected them because the translation is bald, which the original is not, because the third line of No I, I feared, was what Byron calls *cramp* English and because neither exactly reproduces the rhythm of the original. Now the reproduction of the rhyme and rhythm is precisely what I aim at in translating a song, otherwise I should render it in prose, which means that I should not translate it at all. The three opening lines of each stanza would really translate themselves if one were not obliged to spoil them for the sake of the three that follow. If Edward sacrifices both the rhyme and the rhythm, he shirks whatever difficulty exists.—I ought to say that I have translated from a modernised German version, but it is very fine and has a quick, bird-like music, very suggestive of the blithe briskness with which the happy lovers go about their business.—But my object in writing you was not to bore you either with rhyme or reason but to kiss you and Nim and Jollymeier and the whole lot of you and to wish you as many happy new years as I may live to have myself, car après nous le déluge, ça m'est bien égal.

Your affectionate,

LAURA.

TRADUCTION

31 décembre [1889].

Mon cher Général,

Paul dit que Nim « s'améliore avec l'âge ». Nous sommes souvent d'accord pour différer d'opinion, mais en l'occurrence nous sommes absolument du même avis : nous avons l'impression que le pudding de Nim est encore meilleur que d'habitude. En tout cas, chaque pruneau on se le dispute. J'en ai envoyé une assez belle tranche à la mère de Paul, et je commence à prendre un air désagréable quand on me demande d'y goûter.

En parlant d'air désagréable, on n'a jamais rien vu de plus

déplaisant ni de plus misérable que nous tous depuis une semaine. Était-ce la grippe ou une fièvre quelconque, nous avons été de vrais bâtons m... Il n'y a vraiment pas d'autre mot. Tout d'abord Paul a eu un accès, et même le gâteau de Nim (qu'il a continué à dévorer en mangeant une orange après chaque tranche) n'a pu le reconforter. Puis cela a été mon tour et Paul jure que c'est moi qui ai été le plus mal des deux, et c'est possible car j'étais trop « influencée » pour discuter. J'ai passé trois jours à pester contre la boue du Perreux, les imbécillités de ma Juliette, le marché qui était trop loin, le facteur dont les visites étaient trop rares et trop espacées, les journaux qui étaient plus mornes que la neige et plus sales, le charbon qui brûlait trop vite, le pétrole qui sentait mauvais, les volailles qui, avec des appétits d'autruche, pondaient des œufs de pigeons, et Diane toujours absente qui aurait dû être là et qui est introuvable! Mais les choses commencent à retrouver leur assiette normale, et bientôt nous aurons le bourgeonnement et la lumière du printemps.

La version d'*Unter der Linde*¹ que je vous ai envoyée n'est qu'une tentative au milieu d'une demi-douzaine d'autres, mais aucune ne m'a paru meilleure *dans l'ensemble* que celle que j'ai décidé de vous envoyer. Voici la première strophe dans deux de ces traductions :

I

*Under the lime-tree
By the heath,
Where the bed of us two was;
There may you see
How we both
Broke the flowers and the grass.
By the wood, in the vale
Sweet sang the nightingale.*

II

*Under the lind
Near the heather,
Was the bed of both of us;
There may you find
How we together
Broke the flowers and the grass;
By the wood, down in the vale
Sweetly sang the nightingale.*

1. Voici la traduction française de la première strophe du poème de W. von der Vogelweide, *Sous le tilleul* :

Ces versions sont littérales et ont l'avantage d'être exemptes de mots explétifs, toujours détestables, mais je les ai rejetées parce que la traduction est plate, alors que l'original ne l'est pas, parce que le troisième vers du n° 1 était écrit, je le crains, dans ce que Byron appelle un anglais pénible, et parce qu'aucune des deux versions ne reproduit exactement le rythme de l'original. Or la reproduction de la rime et du rythme est précisément ce que je recherche en traduisant une chanson; autrement je la rendrais en prose, ce qui veut dire que je ne la traduirais pas du tout. Les trois premiers vers de chaque strophe se traduiraient facilement si l'on n'était pas obligé de les gâcher à cause des trois vers suivants. Si Edward sacrifie aussi bien la rime que le rythme, il esquive toutes les difficultés. Je dois vous dire que j'ai traduit à partir d'une version allemande modernisée, mais elle est très belle, et elle a une musique vive et aérienne, très évocatrice de l'animation joyeuse avec laquelle les amants heureux vaquent à leurs occupations. Mais mon intention en vous écrivant n'était pas de vous importuner de rime ou de raison, mais de vous embrasser ainsi que Nim, Jollymeier et tout le monde, et de vous souhaiter autant d'heureux retours du Nouvel An que j'en pourrai vivre moi-même, car après nous le déluge, ça m'est bien égal.

Affectueusement à vous,

LAURA.

*Sous le tilleul
Près de la bruyère
Où fut notre couche à tous deux
Vous pourriez trouver,
Bellement saccagées
L'une et l'autre, la fleur et l'herbe.
A la lisière de la forêt, dans un vallon Tandaradei
S'élevait le beau chant du rossignol. (N. R.)*

1890

372. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 8 jan. 90.

My dear Laura,

Prosit Neujahr avant tout! Et puis après, as I cannot bear the idea that you should translate Walther von der Vogelweide from a modernization, I send you a copy of the original. You are quite right, the metre and rhyme of the original ought to be preserved in every translation of poetry, or else go the whole hog like the French and turn it at once into prose.

Hope you got over your influenza by this. We have it here too and pretty thick, although of our nearer circle none has as yet been caught. Percy is better, but Pumps is laid up with bronchitis and congested lungs, will however be up soon. Charley R[osher] is the only one I know who can boast of having the influenza.

Old Harney is laid up at Enfield with chronic bronchitis; I shall have to go some day this week and see him. Poor fellow, but he feels happy in one thing: *being out of America!* It is most amusing to see how America makes all Englishmen patriotic, even Edward was not without a touch. And all on account of a quarrel about "manners" and "breeding"! The Yankees, too, have a rather provoking way of asking you how you like the country, what you think of it, and expect of course an outburst of admiration. And so poor old Harney has got so disgusted with the "land of the free" that his only wish is to be well back to the "effete monarchy" and never to return to Yankeeland. I am afraid he will have his wish; bodily he is ageing very much, no wonder after the eight years' torture with rheumatic gout he has had. But in spirit he is the old inveterate punster and full of humour.

I was glad, on receiving Paul's letter about the new paper, that I had written to Bonnier my opinion that they ought formally to *engage you* on the *redaction* for the German part. So he will see that I had no idea of the situation and at the same time considered it as self-understood that everybody got paid. He has not written again to me but to Tussy, saying the paper will come out 11th January, and wanting them to write and to get Burns, etc. to do the same.

I really think you are about the only person who can keep his or her head above water and clear in Paris; that place seems to make people cracked. Here is Bonnier, who was sensible enough as long as he was here and now all at once he is as mad as Guesde can be over this impossible paper. A daily paper with unpaid redaction, unpaid correspondents, unpaid everything—why, it is ruination to begin with, and being kicked out of the paper you have made as soon as you demand the payment due for your work! He might well write to me *que la partie internationale doit être écrasante*—when the *partie parisienne* is as good as non-existent from the beginning! And to expect people here to write *à jour fixe* regular letters, so that the fact may be announced *la veille*! For that he actually expected all of us, Burns and God knows whom besides, to do here, and all for the honour of having the honour of being allowed to speak to the *inhabitants de la ville lumière qui se fichent pas mal de nous tous*!

It strikes me this affair will end in all sorts of muddles, if not in quarrels amongst our own people at the moment when everything seemed to promise well.

Anyhow I shall feel obliged and it will be useful to all of us if you or Paul will keep us well posted up with regard to this matter; for we shall surely be bombarded with all sorts of demands when once the paper is out, and experience shows that "in the interest of the cause" one half of the facts are kept from us. Of course we shall be very shy in engaging ourselves, but at the same time it will be better if we have not in every case first to inquire from you how the matter really stands.

I don't understand how Guesde can act in that way upon his own hook and let his meridional imagination run away without the consent of Paul, Deville and others. Bonnier's letters sound as if these people thought the whole world was idle, had more time on their hands than they knew to employ, and was anxiously waiting for the chance of a French paper coming out to which they might contribute gratis! Such things would not be suffered in the German or any other party—that one man engages the responsibility of all without a special mandate; that he acts upon delusions, as to the chances of his getting foreign contributors, which you and Paul would have at once destroyed, or, if you had a chance of refuting them, acts in spite of your better experience.

Really if our friends will be guided by their delusion and fancies alone, nobody can prevent them from coming to grief.

I am called away suddenly and must conclude.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 8 janvier 90.

Ma chère Laura,

Avant tout, bonne année! et puis après, comme je ne puis supporter l'idée que tu traduisies Walther von der Vogelweide d'après un texte modernisé, je t'envoie un exemplaire de l'original. Tu as tout à fait raison, le mètre et la rime de l'original doivent être conservés dans toute traduction de poèmes, ou alors autant aller jusqu'au bout comme les Français et les mettre tout de suite en prose.

J'espère que tu es maintenant délivrée de ton influenza. Elle sévit également ici et elle est assez sérieuse, mais personne, dans notre entourage direct, n'a encore été contaminé. Percy va mieux, mais Pumps est couchée avec une bronchite et une congestion pulmonaire; elle sera cependant bientôt sur pied. Charley R[osher] est le seul qui, à ma connaissance, puisse se vanter d'avoir l'influenza.

Le vieux Harney est couché à Enfield avec une bronchite chronique. Il faudra que j'aille le voir un jour cette semaine. Pauvre garçon! Une seule chose le rend heureux, *c'est d'avoir quitté l'Amérique!* Il est tout à fait amusant de voir à quel point l'Amérique réveille le patriotisme de tous les Anglais. Edward lui-même n'a pas été tout à fait exempt de ce travers. Et tout cela pour une querelle de « manières » et d' « éducation »! Les Yankees ont, d'ailleurs, une façon assez provocante de vous demander si vous aimez leur pays, ce que vous en pensez, et ils s'attendent naturellement à des transports d'admiration. Le pauvre vieux Harney est donc si dégoûté de la « terre des hommes libres » que son seul vœu est d'être de retour pour de bon dans cette « monarchie qui a fait son temps » et de ne jamais retourner au pays des Yankees. Je crains que son vœu ne se réalise. Il vieillit beaucoup physiquement; cela n'est pas surprenant après ces huit années où il a été torturé par sa goutte rhumatismale. Mais moralement, c'est toujours le même vieux blagueur plein d'humour.

J'ai été content, en recevant la lettre de Paul¹ relative au

1. Voir la lettre de Lafargue du [24 décembre 1889] (p. 368). (N. R.)

nouveau journal, d'avoir exprimé à Bonnier l'opinion qu'on devrait *l'engager* officiellement à la rédaction pour les affaires allemandes. Il verra ainsi que je n'avais aucune idée de la situation et qu'en même temps je considérais qu'il allait de soi que tout le monde serait payé. Il ne m'a pas récrit, mais il a écrit à Tussy pour dire que le journal sortirait le 11 janvier et pour lui demander de la copie, ainsi qu'à Burns, etc.

Je crois vraiment que tu es à peu près la seule personne à Paris capable de conserver la tête froide et lucide : cette ville semble rendre les gens fous. Prends Bonnier par exemple : il était assez sensé tant qu'il était ici et maintenant, tout d'un coup, il est aussi fou que peut l'être Guesde au sujet de ce journal impossible. Un quotidien qui ne paye ni sa rédaction, ni ses correspondants, ni quoi que ce soit, mais c'est le désastre dès le début, la menace d'être mis à la porte du journal qu'on a fondé dès qu'on réclame le paiement de son travail ! Il peut bien m'écrire que « la partie internationale doit être écrasante », alors que la partie parisienne est déjà pour ainsi dire inexistante ! Comment attendre qu'on écrive d'ici à *jour fixe* des lettres régulières pour qu'on en puisse faire l'annonce la veille ! Car c'est cela qu'il attendait en fait de nous tous, de Burns et de Dicu sait qui encore, et tout cela pour que nous ayons l'honneur de pouvoir parler aux habitants de la Ville-Lumière qui se fichent pas mal de nous tous !

Je suis convaincu que cette affaire se terminera par toutes sortes d'imbroglios, sinon par des querelles entre nos propres amis, au moment où tout semblait bien s'annoncer.

En tout cas, je vous saurai gré, à Paul et à toi (ce sera utile pour nous tous), de nous tenir régulièrement au courant ; car nous serons sûrement bombardés de toutes sortes de demandes une fois que le journal sera sorti, et l'expérience montre que « dans l'intérêt de la cause » on nous cache la moitié des faits. Nous éviterons naturellement de nous engager mais, en même temps, il vaudra mieux que nous n'ayons pas, en toute circonstance, besoin de vous demander d'abord quelle est la situation véritable.

Je ne comprends pas comment Guesde peut agir ainsi de son propre chef et donner libre cours à son imagination méridionale sans le consentement de Paul, de Deville et des autres. On a l'impression, en lisant les lettres de Bonnier, que ces gens se figurent que le monde entier n'a rien à faire, qu'on ne sait pas quoi faire de son temps, et qu'on attend impatiemment la publication d'un journal français auquel on aura le droit de collaborer gratis ! On ne tolérerait pas de telles choses dans le parti allemand, ni dans aucun autre parti. On n'admettrait pas qu'un seul homme engage la responsabilité de tous sans être spécialement mandaté et qu'il agisse sous l'empire d'illusions quant aux chances de trouver des collaborateurs étrangers, illusions que Paul et toi eussiez aussitôt détruites. On n'admettrait pas davantage, si vous aviez eu la possibilité de faire litière de telles illusions, que cet homme agisse

sans tenir compte de votre avis basé sur l'expérience. En vérité, si nos amis ne veulent se laisser guider que par leurs illusions et leurs fantaisies, personne ne peut les empêcher d'aller à un échec.

On m'appelle brusquement et il faut que je termine.

Bien à toi,

F. ENGELS.

373. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS

Le Perreux, 10/1/90.

Mon cher Engels,

Guesde étant malade, le journal ¹ ne paraîtra pas demain, mais le 19 courant, à moins de contre-temps.

Le capitaliste est un imprimeur, qui consacrera 60.000 francs au journal : ils seront mangés dans deux mois et le journal n'aura pas vécu, c'est-à-dire n'aura pris aucun développement, ni aucune influence: c'est perdre bêtement une somme précieuse qui, combinée avec d'autres, pourrait assurer le succès. En ce moment tout le monde veut un journal, il y a plusieurs combinaisons en train, il n'y aurait qu'à attendre pour réussir peut-être.

Mais il y a encore autre chose. Roques, le directeur de *L'Égalité*, qui nous a si bien mis à la porte ² et qui, depuis, nous a attaqués, insultés, et s'est tour à tour vendu à Constans et à Boulanger, nous fait des propositions pour rentrer dans *L'Égalité*. Roques a vu Vaillant, qui au lieu de le mettre à la porte, ou de le traiter en farceur, a pris au sérieux ses propositions; il est d'avis de les accepter, Chauvière a déjà envoyé sa mauvaise prose au journal ³. Nous avons eu chez Guesde une réunion pour décider ce qu'il y avait à faire; les anciens rédacteurs qui n'avaient pas passé au boulangisme ont été convoqués. Mais nous ne nous sommes trouvés au rendez-vous que Vaillant et moi; Daumas s'était fait excuser et Longuet n'avait pas donné signe de vie. Nous n'avons rien décidé, et nous avons pris rendez-vous pour aujourd'hui chez

1. Le propriétaire du journal *Le Combat*, Perragallo, avait offert à A. Boyer et à Guesde la direction de cette feuille. En fin de compte, A. Boyer prendra la direction du journal le 19 mars et Guesde n'y collaborera que comme rédacteur. Son premier article paraît le 9 mars. (N. R.)

2. Voir la lettre de P. Lafargue du 5 mars 1889 (p. 215). (N. R.)

3. Le premier article de Chauvière paraît le 6 janvier. (N. R.)

Daumas. Moi, j'ai dit à Vaillant qu'entrer dans *L'Égalité*, c'était déshonorant et imbécile; car Roques s'arrangera toujours pour nous en faire partir quand il le voudra; avec une canaille pareille, il n'est pas possible de faire des contrats. Vaillant a paru très ennuyé : il est très anxieux d'avoir un journal pour la période électorale municipale qui commencera le 12 mai¹; et il n'a guère confiance dans la combinaison Guesde.

Cluseret de son côté cherche un journal; il fait en ce moment une campagne contre les tarifs des chemins de fer, il est en relations avec les gros commissionnaires des Halles, qui ont le sac; peut-être trouvera-t-il de l'argent de ce côté.

Daumas a lui une combinaison où il y aurait cinq millions, mais on ne sera décidément renseigné que dans le courant de février.

Je vous écrirai demain après la réunion chez Daumas.

La Russie s'agite beaucoup; elle a acheté toute la presse française, qui sans exception chante ses louanges; c'est honteux. Il commence à être de notoriété publique que Boulanger recevait l'argent directement de l'ambassade russe. — Si le pauvre général est coulé, le boulangisme n'est pas mort à Paris, on le verra bien aux prochaines élections municipales²; et peut-être que la proposition de Roques est une manœuvre du gouvernement, qui voudrait nous donner un organe pour attaquer les boulangistes au profit des candidatures bourgeoises; en un mot de se servir de nous comme il s'est servi de Lissagaray et des possibilistes. Constans est très coquin.

Au revoir et bien à vous.

P. LAFARGUE.

374. — PAUL LAFARGUE

A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 17/1/90.

Mon cher Engels,

Laura dans sa lettre vous disait que le comité des sachems socialistes avait décidé de repousser les deux combinaisons de journaux; afin d'être poli, au lieu de répondre à Roques de *L'Égalité*, par une fin de non-recevoir, Guesde fut chargé de lui communiquer trois conditions préliminaires qui pour nous équivalaient à un

1. Il faut sans doute lire mars. (N. R.)

2. Les élections municipales auront lieu le 27 avril. (N. R.)

refus. Les voici : Avant d'entamer aucune autre négociation, Roques devait rétablir les choses en l'état où elles étaient avant la séparation, par conséquent reconnaître l'autorité du comité de rédaction et son budget, puis payer les femmes au tarif des hommes et abandonner au comité l'entière possession du titre afin qu'il ne pût plus l'expulser comme il l'avait déjà fait. Nous pensions que R[oque]s n'aurait jamais accepté de telles conditions. Mercredi soir je reçus un mot de Guesde m'annonçant que R[oque]s s'avouait vaincu et consentait à passer par ce que nous lui demandions. Hier le comité des sacheurs s'est réuni chez le sage Daumas pour discuter la marche à suivre. — Je voulais que l'on abandonnât l'idée de rentrer dans *L'Égalité*, R[oque]s étant une canaille doublée d'un imbécile ambitieux, il nous tendait peut-être un piège. Guesde et les autres firent valoir la nécessité d'un journal pour la manifestation du 1^{er} mai, les élections municipales; la déconfiture boulangiste facilitant notre succès; l'importance d'entrer dans un journal ayant déjà une vente d'environ 10.000, quand nous l'avons quitté il se vendait de 14 à 16.000, la possibilité de tenir R[oque]s, convaincu après un an d'essai qu'il lui est impossible de faire un journal socialiste sans nous, etc., enfin j'ai dû me ranger à la volonté de la majorité. Cependant j'ai d'autant plus de méfiance que Roques est plus conciliant. Guesde et Daumas ont été choisis pour s'aboucher avec lui.

Le joli est que le comité des sages a manqué se brouiller sur la manière de se partager la peau de l'ours non encore abattu. Vaillant demanda à ce que Chauvière, un imbécile intrigant, mais un blanquiste, fît partie du comité de rédaction. Tout le monde y était opposé, la raison donnée par Daumas et Guesde était décisive, Chauvière sans attendre notre décision s'est déjà entendu avec R[oque]s et collabore à son journal. Vaillant alors déclara qu'il se retirerait. J'ai dû alors offrir de disparaître du comité pour apaiser les susceptibilités blanquistes qui ne peuvent pas admettre deux marxistes dans un comité contre un blanquiste. — Il a été décidé de laisser le comité tel qu'il est composé en ce moment, c'est-à-dire avec les anciens membres du comité de *L'Égalité*, non passés au boulangisme, et le contrat une fois signé on le modifierait de façon à ce que les marxistes et les blanquistes soient représentés en nombre égal. Vaillant est content.

Comme nous avons devant les yeux le mirage des 5 millions de Paul y Angulo, et que Daumas attend sa réponse et les premiers 500 mille francs pour commencer le grand journal socialiste, nous avons décidé de traîner les négociations en longueur pendant deux ou trois semaines¹.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. En fin de compte, la combinaison Roques échouera et *L'Égalité* demeurera entre ses mains. (N. R.)

375. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 14 Febr. 90.

My dear Laura,

Last night Bernstein called. We think it best you should write to Bebel asking him for some information. He has the *Parlaments-almanach* which we have not and a secretary who might copy out a few extracts. You might say Bernst[ein] and I had suggested this to you.

If you like you might write also direct to
Carl Grillenberger Weizenstr. 15, Nürnberg,
G. von Vollmar, Schwabing bei München,
J. H. W. Dietz, Furthbachstr 12, Stuttgart,
F. Kunert, Red[aktion] der *Breslauer Nachrichten*, Breslau,
and ask them for personal details which no doubt they would be glad to give you. Other addresses we have not got.

I will ask Tussy about that niece of Mohr's Paul has written about. I have not heard anything about her. Would be curious if you should turn out to be connected with little Abraham, vulgo Alexandre, Weill!

Things are getting serious in Germany. The *Kreuzzeitung*, ultra-conservative, declares the Socialist law useless and bad! Well, we shall probably get rid of it, but Puttkamer's word will then become true: we shall have the major state of siege instead of the minor one, and cannons instead of expulsions. Things go so well for us, we never dared to hope half so much, but, but it will be stirring times and everything depends upon our men not allowing themselves to be provoked into riots. In three years we may have the agricultural labourers, the mainstay of Prussia, and *then—feu!*

Ever yours,

F. E.

We went to-day up to Highgate. Tussy has been already in the morning, planted Mohr's and your Mama's grave with crocus, primroses, hyacinths, etc. very beautifully. If Mohr had lived to see this!

TRADUCTION

Londres, 14 février 90.

Ma chère Laura,

Bernstein est venu hier soir. Nous pensons que mieux serait que tu écrives à Bebel pour lui demander des extraits. Il a l'*Almanach du Parlement* que nous n'avons pas et un secrétaire qui pourrait recopier quelques extraits. Tu peux dire que c'est Berns[tein] et moi qui t'avons suggéré cela.

Si tu veux, tu pourrais aussi écrire directement à

Carl Grillenberger, Weizenstr. 14, Nürnberg,

G. von Vollmar, Schwabing bei München,

J. H. W. Dietz, Furthbachstr. 12, Stuttgart,

F. Kunert, Red[aktion] der *Breslauer Nachrichten* Breslau, et leur demander des détails personnels que, sans aucun doute, ils te donneront avec plaisir. Nous n'avons pas d'autres adresses.

Je demanderai à Tussy de me renseigner sur cette nièce de Mohr dont Paul a parlé dans sa lettre. Je ne sais rien d'elle. Il serait curieux de découvrir que tu es parente du petit Abraham (Alexandre, pour le public) Weill!

La situation devient sérieuse en Allemagne¹. La *Kreuzzeitung*, ultra-conservatrice, déclare que la loi antisocialiste est inutile et mauvaise! Ma foi, nous en serons probablement débarrassés, mais la parole de Puttkamer va alors se réaliser : nous aurons le grand état de siège au lieu du petit, et des coups de canon au lieu d'expulsions. Les choses vont bien pour nous et nous n'avons jamais osé en espérer autant, et de loin! mais nous connaissons des temps agités et tout dépendra de l'aptitude de nos amis à ne pas se laisser entraîner à la suite de provocations dans des bagarres. Dans trois ans, nous aurons peut-être les travailleurs agricoles, l'élément décisif en Prusse, et alors... feu!

Bien à toi,

F. E.

1. Lorsque Bismarck avait déposé un projet de loi aggravant les dispositions de la loi contre les socialistes, en octobre 1889, il s'était heurté à l'opposition des nationaux-libéraux, et finalement la loi avait été rejetée le 25 janvier 1890 par 169 voix contre 98. Ce vote marquait l'éclatement du cartel sur lequel Bismarck s'était appuyé jusque-là. Adversaire acharné du socialisme, le chancelier était partisan de la « solution militaire » de la question sociale, c'est-à-dire de l'écrasement des socialistes par les armes. La politique que Guillaume II avait inaugurée à l'égard de la classe ouvrière avec les rescrits du 4 février sera une des raisons qui amèneront la démission de Bismarck le 19 mars 1890. La loi contre les socialistes, n'étant pas prorogée, cessera d'avoir effet le 1^{er} octobre 1890. (N. R.)

Nous sommes allés aujourd'hui à Highgate. Tussy y est déjà allée dans la matinée. Nous avons planté sur la tombe de Mohr et de ta maman des crocus, des primevères, des jacinthes, etc. : c'était très beau. Si Mohr avait vécu pour voir cela!

375. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 26 Febr. 90.

My dear Laura,

Since last Thursday evening when the telegrams announcing victory came raining in here thick and fast, we are in a constant intoxication of triumph, brought, provisionally at least, to a climax this morning by the news that we had obtained 1,341,500 votes, 587,000 more than 3 years ago. And yet—next Saturday the orgy may begin again, for the stupefaction of all Germany at our success is so enormous, the hatred against the Kartell swindlers so intense, and the time for consideration so short that fresh successes, as unexpected as those of last Thursday, are quite possible, though I for one do not expect many of them.

The 20th February 1890 is the opening day of the German revolution. It may be a couple of years yet until we see a decisive crisis, and it is not impossible that we have to pass through a temporary and severe defeat. But the old stability is gone for ever. That stability rested on the superstition that the triumvirate Bismarck, Moltke, William, was invincible and all-wise. Now William is gone and replaced by a conceited gardelieutenant, Moltke is pensioned off, and Bismarck is very shaky in his saddle. At the very eve of this election, he and young William had a squabble over the latter's itching to play the working men's friend; Bismarck had to give way and took care to let the philistine know he had done so; he himself evidently wished for "bad" elections, in order to give his master a lesson. Well he has got more than he bargained for, and the two have made it up again for once. But that cannot last. The "second old Fritz, only greater" cannot and will not stand leading by the Chancellor's hand; "in Preussen muss der König regieren"—this he takes au sérieux, and the more critical the time, the more divergent will be the views of these two rivals. One thing is certain to the philistine: the man he can trust, is losing his power, and the man who holds the power, he cannot trust. Confidence is gone even among the bourgeoisie.

Now look at the state of parties. The Cartell has lost a million

votes, has had 2 ½ million for, 4 ½ against itself. That mainstay of Bismarck's parliamentary power has gone to smash, and all the King's horses and all the King's men cannot put Humpty Dumpty together again. To form a government majority, there are but two parties; the Catholics (Centre) and the Freisinnigen. The latter, although already burning with the desire to form a fresh Cartel, cannot do so—as yet at least—with the Conservatives, but only with the National Liberals, and that gives no majority. The Centre? Bismarck reckons upon it, and the Catholic junkers of that party are eager enough to unite with the old Prussian junkers. But the sole *raison d'être* of the Centre is : *hatred of Prussia*, and just you try and make a Prussian government party out of that! As soon as the Centre becomes anything like that, the Catholic peasantry—its force—break loose, while the 100,000 votes the Centre had less (against 1887) have been taken away by us in the Catholic towns, see Munich, Cologne, Mainz, etc.

So this Reichstag is unmanageable. But Bismarck's last resource, a dissolution, will hardly help him. The confidence in the stability of things being gone, the supreme factor now is the discontent with the oppressive taxes and increasing dearness of living. That is the direct consequence of the fiscal and economic policy of the last 11 years, and by this Bis[marck] has driven the people right away into our arms. And Michel is rising against that policy. So the next Reichstag might even be worse.

Unless... Bismarck and his master—on this point they will always agree—provoke riot and fighting and crush us before we are too strong, and then alter the constitution. That is evidently what we are drifting to, and the chief danger to be avoided. Our people, you have seen, keep excellent, wonderful discipline; but we may be forced to fight before we are fully prepared, and there is the danger. But when that comes on, there will be other chances in our favour.

Nim's dinner bell—so good bye for today—more about your dogs in more peaceable times—also about Paul's articles.

En attendant, vive la révolution allemande!

Ever yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 26 février 90.

Ma chère Laura,

Depuis jeudi soir on ont déferlé ici les télégrammes annonçant la victoire; nous sommes plongés dans une constante ivresse du triomphe, qui a été portée, au moins provisoirement, à son paroxysme ce matin à la nouvelle que nous avons obtenu 1.341.500

voix, 587.000 de plus qu'il y a trois ans ¹. Et pourtant, samedi prochain ², cette orgie reprendra peut-être, car la stupeur de toute l'Allemagne devant notre succès est si immense, la haine à l'égard des escrocs du Cartel si intense et le temps de la réflexion si court que de nouveaux succès, aussi inespérés que ceux de jeudi dernier, sont tout à fait possibles, bien que pour ma part je n'en escompte pas beaucoup.

Le 20 février 1890 a été le premier jour de la révolution allemande. Il se passera peut-être deux ans encore avant que nous assistions à une crise décisive, et il n'est pas impossible que nous devions subir une défaite provisoire et cruelle. Mais la vieille stabilité a disparu à jamais. Cette stabilité reposait sur la croyance superstitieuse en l'invincibilité et la sagacité à toute épreuve du triumvirat Bismarck, Moltke, Guillaume. Maintenant Guillaume a disparu et a fait place à un lieutenant de la Garde plein de vanité, Moltke est à la retraite et Bismarck sent le sol se dérober sous lui. A la veille même de ces élections, Bismarck et le jeune Guillaume se sont chamaillés à propos de la démangeaison qu'éprouve ce dernier de jouer à l'ami des ouvriers ³; Bismarck a dû céder et s'est arrangé pour que les philistins le sachent bien; lui-même souhaitant de toute évidence de « mauvaises » élections afin de donner une leçon à son maître. Eh bien! il en a eu plus que son compte, et ils se sont réconciliés pour une fois. Mais cela ne saurait durer. Le « Fritz N° 2, mais plus grand » ne peut supporter et ne supportera pas que le Chancelier le mène par la main. « En Prusse, c'est le roi qui doit régner »; voilà quelque chose qu'il prend au sérieux, et plus le moment sera critique, plus les façons de voir de ces deux rivaux divergeront. Une chose est certaine pour le philistin : l'homme en qui il peut avoir confiance est en train de perdre son pouvoir, et l'homme qui détient le pouvoir, ne saurait mériter sa confiance. La confiance a disparu, même au sein de la bourgeoisie.

Voyons maintenant la situation des partis. Le Cartel ⁴ a perdu un million de voix; il y en a deux millions et demi pour lui et

1. Les dernières élections au Reichstag avaient eu lieu le 21 février 1887 (voir lettre d'Engels du 24 février 1887, p. 16). (N. R.)

2. Le deuxième tour des élections eut lieu le samedi 1^{er} mars. 20 députés socialistes avaient été élus au premier tour. Il y en aura encore 15 qui remporteront la victoire le 1^{er} mars. (N. R.)

3. L'empereur Guillaume II signa le 4 février 1890 deux rescrits, invitant les puissances voisines à une conférence internationale ayant pour but d'élargir la législation protectrice du travail (assurances, etc.) et de limiter le temps de travail. Bismarck, pensant que ces mesures, à la veille des élections, entraîneraient un succès des socialistes, s'y opposa. Mais les rescrits furent tout de même publiés officiellement, sans son contre-seing. (N. R.)

4. L'union des grands propriétaires fonciers de l'Est et des gros industriels de l'Ouest avait constitué le Cartel qui assura aux élections de 1887 une majorité stable à Bismarck. (N. R.)

quatre millions et demi contre. Cette assise du pouvoir parlementaire de Bismarck s'est effondrée, et tous les chevaux du roi et tous les soldats du roi ne peuvent recoller les morceaux ¹. Pour former une majorité gouvernementale, il n'y a que deux partis : les catholiques (Centre) et les Freisinnigen ². Ces derniers, tout en brûlant déjà du désir de former un nouveau Cartel, ne peuvent le faire (pour l'instant tout au moins) avec les conservateurs, mais seulement avec les libéraux-nationaux, et cela ne fait pas une majorité. Le Centre ³? Bismarck compte dessus, et les junkers catholiques de ce parti sont assez désireux de s'unir aux vieux junkers prussiens. Mais la seule raison d'être du Centre, c'est la *haine de la Prusse* : essayez donc de faire un parti gouvernemental prussien à partir de cela! Dès que le Centre deviendra quelque chose de ce genre, la paysannerie catholique (sa force) s'en détachera, alors que les 100.000 voix qui ont fait défaut au Centre (par rapport à 1887) ont été enlevées par nous dans les villes catholiques, par exemple Munich, Cologne, Mayence, etc.

Ce Reichstag est donc ingouvernable. Mais la dernière ressource de Bismarck, la dissolution, lui sera d'un médiocre secours. La confiance en la stabilité ayant disparu, le facteur décisif est maintenant le mécontentement provoqué par les impôts écrasants et l'augmentation constante du coût de la vie. Telle est la conséquence directe de la politique fiscale et économique de ces onze dernières années : Bis[marck] a par là poussé les gens tout droit dans nos bras. Et Michel se dresse contre cette politique. Le prochain Reichstag pourrait donc être encore pire.

A moins que... Bismarck et son maître (sur ce point ils seront toujours d'accord) ne provoquent des bagarres et des combats, qu'ils ne nous écrasent avant que nous soyons trop forts, et qu'ils ne modifient ensuite la constitution. C'est évidemment vers cela que nous nous orientons, et c'est le principal danger à éviter. Nos amis, tu l'as vu, observent une discipline excellente et remarquable; mais peut-être serons-nous forcés de nous battre avant d'y être absolument prêts, et c'est là qu'est le danger. Mais quand cela se produira, d'autres chances joueront en notre faveur.

Nim sonne pour le dîner; au revoir donc pour aujourd'hui. Je te reparlerai de tes chiens en des temps plus paisibles, ainsi que des articles de Paul.

En attendant, vive la révolution allemande!

Bien à toi,

F. E.

1. Allusion à une célèbre « nursery rhyme » :

*Humpty Dumpty sat on a wall,
Humpty Dumpty had a great fall;
All the King's horses and all the King's men
Cannot put Humpty Dumpty together again.* (N. R.)

2. Progressistes. (N. R.)

3. Le Centre était le parti catholique ultramontain. (N. R.)

377. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 7 mars 90.

Mon cher Lafargue,

Enfin la période électorale est passée. Impossible de rien faire pendant cette excitation, ce va-et-vient, ces courses éternelles. Mais enfin, ça valait la peine cette fois. Nos ouvriers ont fait l'Empereur d'Allemagne travailler pour le roi de Prusse, et ont envoyé le reporter du *Gaulois* au Perreux ¹.

Le brave Guillaume est empereur avant tout. On n'envoie pas un Bismarck se promener si simplement que ² vous le croyez. Laissez donc le temps à cette querelle de se développer. Ni Guillaume ne peut se séparer si brusquement de l'homme qui a forcé le grand-père ³ du jeune à se transformer en grand homme, ni Bismarck du même Guillaume que lui, B[ismarck], a habitué à se regarder comme un Frédéric II. Mais ils ne s'entendront plus que sur un seul point : faire feu sur les socialistes à la première occasion. Sur tous les autres points, divergence, et plus tard, querelle ouverte.

Le 20 février est la date du commencement de la révolution en Allemagne; c'est pourquoi nous avons le devoir de ne pas nous faire écraser avant le temps. Nous n'avons encore qu'un soldat sur 4 ou 5, et, sur le pied de guerre, peut-être 1 sur 3. Nous pénétrons dans les campagnes, les élections dans le Schleswig Holstein, et surtout le Mecklembourg, ainsi que les provinces est de la Prusse l'ont prouvé ⁴. Dans 3-4 ans nous aurons des laboureurs et journaliers agricoles, c.-à-d. les plus solides soutiens du statu quo, et alors, il n'y aura plus de Prusse. Voilà pourquoi pour le moment nous devons proclamer l'action légale, ne pas répondre aux provocations qu'on nous prodiguera. Car sans une saignée, et encore

1. *Le Gaulois* en date du 3 mars 1890 publie (p. 1/VI-2/II) sous le titre : « En Allemagne », une interview de Paul Lafargue, de Paul Roche, portant sur les élections allemandes et les projets sociaux de Guillaume II. (N. R.)

2. *Dans l'original*: comme. (N. R.)

3. C'est-à-dire Guillaume I^{er}. (N. R.)

4. Les social-démocrates gagnaient notamment des voix dans 6 cercles du Brandebourg, en Poméranie (notamment à Stettin), en Prusse-Orientale (avec un élu à Königsberg), dans 3 cercles du Mecklembourg, dans 4 cercles du Schleswig-Holstein (avec un élu à Altona). (N. R.)

très forte, il n'y a plus de salut pour Bismarck ou Guillaume.

Ces deux braves garçons sont, dit-on, consternés, n'ont pas de plan fixe, et B[ismarck] a assez de besogne pour contrecarrer les intrigues de cour qui abondent contre lui.

Les partis bourgeois se rallieront sur le terrain commun de la peur des socialistes. Mais ce ne sont plus les mêmes partis. La glace est cassée, il y aura bientôt débâcle.

Quant à la Russie, elle aura besoin de bien des millions français encore avant d'être en état de faire la guerre. L'armement de son armée est tout à fait arriéré, et encore est-on en doute s'il convient de donner au soldat russe un fusil à répétition; les Russes sont extrêmement solides tant qu'on se bat en masse, mais on ne fait plus cela; en tirailleurs, ils ne valent rien, ils manquent d'initiative individuelle. De plus, où trouver les officiers pour tant de monde dans un pays sans bourgeoisie ?

Dans la *Neue Zeit* et *Time* pour avril et mai il y aura des articles sur la politique étrangère russe que j'ai écrits ¹. Nous tâchons ici de détacher les libéraux anglais du russophilisme de Gladstone, le moment est bon, les cruautés inouïes contre les prisonniers politiques en Sibérie ont rendu presque impossible pour les libéraux de continuer sur ce ton. Est-ce qu'on n'en parle pas en France ? Mais chez vous, la bourgeoisie est devenue presque aussi bête et aussi canaille qu'en Allemagne.

Quant à *Time* ce n'est pas une revue socialiste, bien au contraire, Bax a peur qu'on y prononce le mot de socialisme. En ne répondant pas à son télégramme « réponse payée », vous vous êtes attiré son déplaisir souverain. Mais vous avez tort si vous imitez sa manière de se fâcher. Il est impossible pour *Time* d'avoir trop souvent un article signé Lafargue. Encore est-il impossible d'en prendre un qui aura paru dans *La Nouvelle Revue*, comme Madame Adam ne le prendrait pas s'il avait déjà paru dans *Time*. Et pour des arrangements qui assureraient la simultanéité de la publication, Madame Adam s'y prêterait-elle ? Soyez raisonnable, l'article est placé chez elle et avec elle il fera le tour du monde.

Aveling et Tussy ont l'intention de publier chaque mois un article par un étranger; c'est le plus qu'on puisse offrir au public anglais; comme vous aviez eu un article dans le numéro de février, il y avait prétexte pour Bax de refuser le vôtre; surtout comme dans quelques mois personne ne parlera plus de l'attaque de Huxley contre Rousseau. Tout cela parce que vous n'avez pas

1. Il s'agit de deux articles intitulés : « La politique extérieure du tsarisme russe », et qui ont paru dans la *Neue Zeit* d'avril (p. 145-154) et mai 1890 (p. 193-203). Ils sont datés : Londres, fin février 1890. La collection de *Time* postérieure à 1881 ayant été complètement détruite par les bombardements au British Museum, il ne nous a pas été possible d'effectuer les vérifications concernant cette publication. (N. R.)

envoyé la « réponse payée » ! C'est mesquin, mais c'est Bax.

Pauvre Laura ! Espérons qu'elle n'aura plus affaire à Castelar. Cet homme est pour moi aussi dégoûtant que l'était en 1848 le beau Simon von Trier, dont tous les discours étaient composés de *scraps*¹ tirés de Schiller et dont toutes les juives de Francfort vieilles et jeunes étaient amoureuses. Merci de la lettre d'Iglésias que je vous retournerai la prochaine fois — ce Back est un Russe allemand des provinces baltiques qui à Genève il y a dix ans environ publiait une revue baltique (en allemand) et que le vieux Becker, faute de mieux, tâchait de convertir au socialisme. Il a aussi écrit un article à Kautsky sur le parti espagnol inventé par lui-même, mais K[autsky] m'a donné le ms. sans l'imprimer. Quel toupet de ce Balto-faux-russe [que] de se mettre à la tête d'un parti espagnol composé de trois officiers sans soldats !

Je voulais encore écrire quelque chose sur les chiens de Laura, mais voilà 5 heures et le nouveau *gong* (cadeau d'Aveling) qui annonce le dîner. Entre Laura et Nim, conflit de devoir, mais mon estomac se met de la partie et décide. Nim peut me gronder, et Laura est loin !

Bien à vous tous les deux,

F. E.

378. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 16 April 90.

My dear Laura,

At last ! a free hour to write a line to you. I am pestered almost to death with letters, verbal and other applications of all sorts, and wish I could shut myself off for a month or so—for I find it impossible to reply to all my letters, much less to do any serious work.

Many thanks for the kind wishes in your poem but I am afraid the Lord on high and the lord below will settle my task for me some day and find me a place somewhere. But that need not trouble us now.

And now a little business:

1) Will you give me Longuet's address?

1. Fragments. (N. R.)

2) Will Paul procure me the title, publisher's name etc. of a pocket edition (cheap) of the Code Napoléon as at present in force, for Sam Moore? (Les cinq codes suffiront, civil, proc[édure] civile, pénal, proc[édure] criminelle, de commerce) and price.

3) Enclosed a bill found in last lot of French newspapers.

The Parisian workmen are acting indeed as if they had but one purpose to live for, and that is to prove how utterly undeserved was their revolutionary reputation. It's all very well for Paul to repeat over and over again that they are Boulangists out of pure opposition against the bourgeoisie—but so were those who voted for Louis Bonaparte, and what would our Parisians say if the German workmen, to spite Bismarck and the bourgeoisie, throw themselves blindfold in the arms of young William? It is plainly cutting off your nose to spite your face, and the Parisians have still so much left of their former esprit that they can still back up the worst of all possible causes by the best of all possible reasons.

No, the cause of this surfeit of Boulangism lies deeper. It is Chauvinism. The French chauvins, after 1871, resolved that history should stand still until Alsace was reconquered. Everything was made subordinate to that. And our friends never had the courage to stand up against this absurdity. There were fellows at the *Citoyen* and *Cri* who howled with the masses against everything German, no matter what, and our friends submitted to that. The consequences are there. The *only* excuse for Boulangism is la revanche, Alsace reconquered. What not one party in Paris ever dared to oppose, is it a wonder that the Parisian workmen now cling to as a gospel?

But in spite of French patriots, history did not stand still—only France did, after the fall of Mac-Mahon. And the necessary consequence of this French patriotic aberration is that the French workmen are now the allies of the Czar against not only Germany, but against the Russian workmen and revolutionists too! In order to preserve to Paris the position of revolutionary centre, the revolution must be crushed in Russia, for how to reconquer, without the help of the Czar, the leading position belonging to Paris by right?

If the desertion en masse to Boulanger of the French or rather Parisian workmen should cause socialists abroad to consider them as completely déçus, there would be no cause to be astonished. What else can they expect?

Of course I should not be so hasty in my judgment. This momentary aberration would not lead me to such a conclusion. But it is the third time that such an aberration occurs since 1789—the first time Napoleon N^o 1, the second time Nap[oleon] N^o 3 was carried to the top by that wave of aberration, and now it's a worse creature than either—but fortunately the force of the wave, too, is broken. Anyhow we must apparently come to the con-

clusion that the negative side of the Parisian revolutionary character—chauvinistic Bonapartism—is as essential to it as the positive side, and that after every great revolutionary effort, we may have a recrudescence of Bonapartism, of an appeal to a saviour who is to destroy the vile bourgeois qui ont escamoté la révolution et la république and in whose traps the naïfs ouvriers have fallen—because, being Parisians, they know everything from birth and by birth, and need not learn like vulgar mortals.

So I shall welcome any revolutionary spurt the Parisians may favour us with, but shall expect them to be again volés afterwards and then fly to a miracle-performing saviour. For *action* I hope and trust the Parisians to be as fit as ever, but if they claim to lead with regard to *ideas*, I shall say thank you.

By the bye Boulanger is so deep down now that the other day Frank Rosher who was in Jersey on business—a boy of 22, and the most conceited snob in London—called on him and was received courteously and both assured each other of their mutual *bienveillance et protection!*

I hope the 1st of May will not disappoint the expectations of our French friends. If it turns out a success in Paris, it will be a heavy blow to the Possibilists and may mark the beginning of an awakening from Boulangism. The 1st May resolution was the best our congress took. It proves our power all over the world, is a better revival of the International than all formal attempts at reorganization, and shows again which of the two congresses was representative.

I am afraid I shall not be able to take one of your two dogs. The one is a bitch and Nim objects firmly to have again to do the massacre of the innocents, and the other is a pointer, *id est* a sporting dog, and there are most absurd laws here with regard to them—I could not take him out to Hampstead without being stopped by the police as a potential poacher; that is the reason why pointers, fox-hounds, setters etc. are kept only for real sporting purposes and never, as with us on the continent, for private amusement. *Voilà ce que c'est que de vivre dans un pays aristocratique.*

In Germany we shall have to keep the 1st May as quiet as possible. The military has strict orders to interfere at once and not to wait for requisition from the civil authorities, and the secret police—on the point of being discharged—are straining every nerve to provoke a collision. In fact if the telegrams just to hand by Reuter are worth anything, they are beginning already and have found a few anarchists to provoke some "outrages".

Nim says she can't come, her gardening days are over. She has rheumatism in the hip-joint—not much, but there it sticks.

By the bye our Paris friends seem to go all to pieces. There is the *Parti socialiste*—a paper to work the municipal elections, that I can conceive as a rational purpose. But then there is Okecki's

Autonomie, and then a daily paper the *Combat* in Boyer's hands, and now Guesde wants to organize a lithographic correspondence—why, this looks like an attempt at gaspillage—they all cry after a daily paper and now they have one they don't seem to use it—or are they all at sixes and sevens? I cannot make it out.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 16 avril 90.

Ma chère Laura,

Enfin! Une heure de liberté pour t'écrire un mot. Je suis littéralement harcelé par les lettres, les sollicitations, orales et autres, de toutes sortes, et je voudrais pouvoir m'enfermer pour un bon mois, car je me trouve dans l'impossibilité de répondre à toutes les lettres, et encore plus de faire le moindre travail sérieux.

Merci beaucoup pour les aimables vœux de ton poème, mais je crains que le Seigneur du ciel et le Seigneur d'ici-bas ne me fixent un jour ma tâche et ne me trouvent un endroit quelque part. Mais cela n'a pas besoin de nous préoccuper pour l'instant.

Et maintenant quelques détails pratiques :

1. Veux-tu me donner l'adresse de Longuet?

2. Paul voudrait-il me fournir le titre, le nom de l'éditeur, etc., d'une édition de poche à bon marché du Code Napoléon actuellement en vigueur pour Sam Moore? (Les cinq codes suffiront : civil, procédure civile, pénal, procédure criminelle, de commerce.) Indiquer le prix.

3. Ci-joint une facture trouvée dans le dernier paquet de journaux français.

Les ouvriers parisiens se conduisent en vérité comme s'ils n'avaient qu'un seul but dans la vie, celui de prouver à quel point est absolument injustifiée leur réputation révolutionnaire. Paul est peut-être très content de répéter à satiété qu'ils sont boulangistes par pure opposition contre la bourgeoisie, mais c'était aussi la pensée de ceux qui ont voté pour Louis Bonaparte, et que diraient nos Parisiens si les ouvriers allemands, pour faire échec à Bismarck et à la bourgeoisie, se jetaient aveuglément dans les bras du jeune Guillaume? C'est manifestement une politique de Gribouille, et tout ce qui reste aux Parisiens de leur esprit d'autrefois leur servirait tout juste à soutenir la pire de toutes les causes possibles au nom de la meilleure de toutes les raisons possibles!

Non, cette débauche de boulangisme a une cause plus profonde. C'est le chauvinisme. Les chauvins français, après 1871, ont décidé que l'histoire devait s'arrêter jusqu'à ce que l'Alsace soit recon-

quise. Tout s'est trouvé soumis à cette considération. Et nos amis n'ont jamais eu le courage de s'élever contre cette absurdité. Il y avait des gaillards au *Citoyen*¹ et au *Cri* qui hurlaient avec les masses contre tout ce qui était allemand, quoi que ce fût; et nos amis ont laissé faire. Les résultats sont là. *Le seul* prétexte du boulangisme, c'est la revanche, la reconquête de l'Alsace. Ce à quoi aucun parti n'a jamais osé s'opposer à Paris, est-il étonnant que les ouvriers parisiens s'y cramponnent maintenant comme à un évangile?

Mais, en dépit des patriotes français, l'histoire n'est pas restée immobile, c'est la France qui l'est restée après la chute de Mac-Mahon. Et la conséquence logique de cette aberration patriotique des Français, c'est que les ouvriers français sont maintenant les alliés du tsar, non seulement contre l'Allemagne, mais aussi contre les ouvriers et les révolutionnaires de Russie! Afin de conserver à Paris sa position de centre révolutionnaire, il faut écraser la révolution en Russie. Comment en effet reconquérir sans l'aide du tsar la position dominante qui appartient de droit à Paris?

Si le ralliement en masse à Boulanger des ouvriers français, ou plutôt des ouvriers parisiens, les faisait considérer par les socialistes étrangers comme complètement déçus, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Que peuvent-ils espérer d'autre?

Je ne devrais naturellement pas être aussi prompt à juger. Cette aberration, si elle était passagère, ne m'amènerait pas à une telle conclusion. Mais c'est la troisième fois qu'une telle aberration se manifeste depuis 1789 : la première fois Napoléon I^{er}, la seconde fois Napoléon III ont été portés au pinacle par cette vague d'aberration, et maintenant c'est un individu pire que les deux précédents; mais heureusement la force de cette vague est brisée. En tout cas, nous devons apparemment arriver à cette conclusion que le côté négatif du caractère révolutionnaire des Parisiens, le bonapartisme chauvin, est aussi essentiel que le côté positif, et qu'après tout grand effort révolutionnaire nous risquons d'avoir une recrudescence du bonapartisme : l'appel à un sauveur qui doit détruire ces vils bourgeois qui ont escamoté la révolution et la république, et dans les pièges de qui les naïfs ouvriers sont tombés. Parce qu'ils sont Parisiens, ils savent tout de naissance et par droit de naissance et n'ont pas besoin d'apprendre comme le commun des mortels.

J'accueillerai donc avec joie tout élan révolutionnaire dont les Parisiens pourront nous gratifier, mais après cela je m'attendrai à les voir de nouveau se laisser frustrer et s'élancer ensuite vers un sauveur miraculeux. J'espère et je crois que les Parisiens sont aussi capables d'*action* que par le passé, mais, s'ils prétendent prendre la direction dans le domaine des *idées*, je leur dirai merci.

A propos, Boulanger est tombé si bas que, l'autre jour, Frank Rosher, qui était à Jersey pour affaires (c'est un garçon de

1. Voir tome I, page 90. (N. R.)

22 ans et le snob le plus vaniteux de Londres), lui a rendu visite et a reçu un accueil courtois, et tous deux se sont assurés de leur mutuelle bienveillance et de leur protection!

J'espère que le 1^{er} mai ¹ ne décevra pas les espoirs de nos amis français. Si c'est un succès à Paris, ce sera un coup sérieux pour les possibilistes ² et cela commencera peut-être à détourner les gens du boulangisme. La résolution sur le 1^{er} mai a été la meilleure qu'ait formulée notre congrès. Elle prouve notre puissance dans le monde entier, elle ressuscite bien mieux l'Internationale que toutes les tentatives formelles de reconstitution et montre une fois de plus lequel des deux congrès était représentatif.

Je crains de ne pouvoir prendre aucun de tes deux chiens. L'un est une chienne, et Nim repousse avec fermeté la perspective de devoir se livrer de nouveau au massacre des innocents, et l'autre est un pointer, c'est-à-dire un chien de chasse, et il y a ici des lois parfaitement absurdes sur les chiens de chasse. Je ne pourrais pas l'emmener à Hampstead sans être arrêté par la police comme braconnier en puissance. C'est la raison pour laquelle on ne garde de pointers, de fox-hounds, de setters, etc., que pour la chasse, et jamais, comme chez nous sur le continent, pour le plaisir personnel. Voilà ce que c'est que de vivre dans un pays aristocratique.

En Allemagne, nous devons célébrer le 1^{er} mai aussi calmement que possible. L'armée a des ordres stricts pour intervenir immédiatement et sans attendre la réquisition des autorités civiles, et la police secrète (sur le point d'être dissoute) fait des efforts désespérés pour provoquer une collision. De fait, si les télégrammes que vient de publier Reuter ont quelque valeur, elle commence déjà et a trouvé quelques anarchistes pour provoquer des « attentats » ³.

1. Le Congrès international de 1889 de la salle Pétrelle avait voté, sur la proposition de R. Lavigne, la résolution suivante :

« Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, les travailleurs mettent, le même jour, les pouvoirs publics en demeure de réduire légalement la journée de travail à huit heures et d'appliquer les autres résolutions du Congrès international de Paris.

» Attendu qu'une semblable manifestation a déjà été décidée pour le 1^{er} mai 1890 par l'*American Federation of Labor*, dans son congrès de décembre 1888, tenu à Saint-Louis, cette date est adoptée pour la manifestation internationale.

» Les travailleurs des diverses nations auront à accomplir cette manifestation dans les conditions qui leur sont imposées par la situation spéciale de leur pays. » (N. R.)

2. Les possibilistes refusèrent de se joindre aux manifestations du 1^{er} mai 1890. (N. R.)

3. Une information parue dans les journaux du jour annonce, à propos d'une explosion dans une usine de Berlin, qu'il s'agirait d'un attentat à la dynamite préparé par des ouvriers socialistes en représailles contre les directeurs qui ont refusé de fermer l'usine le 1^{er} mai. (N. R.)

Nim dit qu'elle ne peut pas venir et que ses jours de jardinière sont passés. Elle a un rhumatisme à la hanche, pas grave mais persistant.

A propos, nos amis de Paris semblent s'en aller en petits morceaux. Il y a *Le Parti socialiste*¹, journal destiné à préparer les élections municipales, et je comprends que ce soit une intention rationnelle. Mais il y a aussi *L'Autonomie* d'Okecki, et puis un quotidien, *Le Combat*, aux mains de Boyer², et maintenant Guesde veut organiser une correspondance lithographique. Ma foi, cela ressemble à une entreprise de gaspillage. Ils pleurent tous pour avoir un quotidien, et maintenant qu'ils en ont un, ils semblent ne pas s'en servir, ou bien est-ce la grande pagaille? Je ne comprends pas.

Bien à toi,

F. ENGELS.

379. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, Taverne Gruber, 1^{er} mai 1890.

Mon cher Engels,

Tout se passe admirablement; une quantité considérable d'ouvriers en costume de travail se promènent nonchalamment sur les boulevards, se rendant vers la place de la Concorde, que nous venons de traverser avec Laura. Une masse énorme de sergents de ville et de dragons garde la place et empêche tout attroupement; de temps en temps il y a des charges pour repousser la foule qui cède de bonne humeur; cependant on rapporte des actes de brutalité de la police.

La foule est désappointée, on s'attendait à une émeute, à du tapage³; Constans en portera les conséquences. Il a voulu faire

1. Depuis le 9 mars paraissait un hebdomadaire : *Le Parti socialiste*, avec comme rédacteurs Vaillant, Chauvière, Baudin, Lachize, Féline, etc. (N. R.)

2. Voir note 1, p. 377. (N. R.)

3. Paris était occupé militairement, les boulevards sablés pour faciliter les charges de cavalerie. Dans le centre, tous les magasins étaient fermés. De nombreux bourgeois, craignant l'émeute, avaient fui la ville. On estime à 100.000 le nombre de manifestants qui occupèrent tout l'après-midi la place de la Concorde, tandis que la délégation des organisations syndicales et socialistes et de la Bourse du Travail allait remettre des pétitions au président de la Chambre, Floquet. (N. R.)

peur aux Parisiens pour se poser en sauveur, et l'on voit que l'on n'avait à craindre aucun danger. Son spectre socialiste, qui devait remplacer l'épouvantail boulangiste démoli aux élections dernières, a raté. Demain on le blaguera et probablement il sera obligé de vider le ministère.

Il est très heureux que tout soit calme, car on avait fait courir dans les faubourgs des bruits d'émeutes boulangistes. — Peut-être que ce soir Constans prendra sa revanche et fera des troubles.

Beaucoup d'ateliers chôment, c'est l'important : c'est une véritable fête¹.

On dit que Guesde est arrêté, c'est faux ; je n'ai pas été inquiété. La police ignore peut-être mon adresse, connue de tout le monde. Rien de bête comme la police.

Nous buvons un bock à l'honneur du Premier Mai.

Laura vous envoie ses amitiés. Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

380. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 10th May 1890.

My dear Laura,

Only a few lines this busy Saturday—I am awfully behindhand with my correspondence—to thank you for your card and to enclose the £ 20.—cheque I promised Paul. I also send you *The People's Press* with report of Sunday last. It was tremendous. England at last is stirring, and no mistake. And it was a great victory for us specially, for Tussy and Aveling who with the help of the Gas Workers (by far the best Union out amongst the new ones) have done it all. In their naïveté they had called in the Trades Council without ensuring to themselves the possession of the Park first.

The Trades Council allying itself with Hyndman and Co, stole a march on them, and applied for platforms for Sunday at the Office of Works and got them, thus hoping to shut us out and

1. En province, des délégations furent envoyées aux pouvoirs publics dans plus de cent villes. Le chômage fut total dans de nombreux centres industriels, notamment Roanne, Cours, Thizy, Tarare, Saint-Quentin, etc. (N. R.)

being able to command; they attempted at once to bully us down, but Edward went to the Office of works and got us too 7 platforms—had the Liberals been in, we should never have got them. That brought the other side down at once, and they became as amiable as you please. They have seen they have to do with different people from what they expected. I can assure you I looked a couple of inches taller when I got down from that old lumbering waggon that served as a platform—after having heard again, for the first time since 40 years, the unmistakable voice of the English Proletariat. That voice has been heard by the bourgeois too, the whole press of London and the provinces bears witness to that.

Paul spoke very well—a slight indication of the universal strike dream in it, which nonsense Guesde has retained from his Anarchist days—(whenever we are in a position to *try* the universal strike, we shall be able to get what we want for the mere asking for it, without the roundabout way of the universal strike). But he spoke very well, and in remarkably grammatical English too, far more so than in his conversation. He was received best of all, and got a more enthusiastic cheer at the end than any one else. And his presence was very opportune as we had on our platform two or three philistine speakers qui faisaient dormir debout leurs auditeurs so that Paul had to waken them up again.

The progress made in England these last 10-15 months is immense. Last May the 8 hours working day would not have brought as many *thousands* into Hyde Park as we had *hundreds of thousands*. And the best of it is that the struggle preceding the demonstration has brought to life a representative body which will serve as the nucleus for the movement, en dehors de toute secte; the Central Committee consisting of delegates of the Gas Workers and numerous other Unions—mostly small, *unskilled* Unions and therefore despised by the haughty Trades Council of the aristocracy of labour—and of the Radical clubs worked for the last two years by Tussy. Edward is chairman of this Committee. This Com[mittee] will continue to act and invite all other Trade, political and socialist societies to send delegates, and gradually expand into a central body not only for the 8 hours Bill but for all other revendications—say, to begin with, the rest of the Paris resolutions and so on. The Com[mittee] is strong enough numerically not to be swamped by any fresh accessions, and thus the sects will soon be put before the dilemma either to merge in it and in the general movement or to die out. *It is the East End* which now commands the movement and these fresh elements, unspoiled by the “Great Liberal Party”, show an intelligence such as—well I cannot say better than such as we find in the equally unspoiled German workmen. They will not have any but Socialist leaders.

Well, now make up your mind and put your house in order so as to be here before the month is out. Let us know when it will be

most convenient to you. We only hope that by then the present miserable weather will have exhausted itself. Yesterday we had fires all day again!

Ever yours,

F. ENGELS.

Love from Nim.

TRADUCTION

Londres, 10 mai 1890.

Ma chère Laura,

Juste quelques lignes en ce samedi chargé (j'ai un terrible retard de correspondance) pour te remercier de ta carte et pour te joindre le chèque de 20 livres que j'ai promis à Paul. Je t'envoie aussi le *People's Press*¹ avec le compte rendu de dimanche dernier. C'était formidable. L'Angleterre remue enfin, il n'y a pas à s'y tromper. Et cela a été une grande victoire surtout pour nous, pour Tussy et Aveling qui, grâce à l'aide des ouvriers du gaz (de loin le meilleur des syndicats nouvellement créés), ont tout fait. Dans leur naïveté, ils avaient fait appel au Conseil des trade-unions, sans s'assurer au préalable la possession du Parc. Le Conseil des trade-unions, de mèche avec Hyndman et Cie, les a gagnés de vitesse; il a demandé des estrades pour dimanche au Bureau des Travaux publics et les a obtenues, espérant ainsi nous exclure et faire la loi; il a aussitôt tenté à notre égard des manœuvres d'intimidation, mais Edward est allé au Bureau des Travaux publics et a obtenu sept estrades pour nous aussi. Si les Libéraux avaient été au pouvoir, nous ne les aurions jamais obtenues. Cela a tout de suite calmé les autres et ils sont devenus aimables à souhait. Ils ont vu qu'ils avaient affaire à des gens différents de ce qu'ils imaginaient. Je puis t'assurer que je me suis senti grandi de deux pouces en descendant de ce vieux chariot encombrant qui nous servait d'estrade, après avoir entendu de nouveau, pour la première fois depuis quarante ans, et à ne pas s'y méprendre, la voix du prolétariat anglais. Cette voix, les bourgeois l'ont entendue aussi : toute la presse de Londres et de province en porte témoignage.

Paul a très bien parlé, malgré un vague relent des rêveries de grève générale, cette absurdité que Guesde a conservée de sa période anarchiste. Quand nous serons en mesure de tenter la grève générale, c'est qu'alors nous pourrons obtenir ce que nous voulons rien qu'en le demandant, sans le biais de la grève géné-

1. Le *People's Press* en date du 10 mai 1890 consacre près de huit pages au compte rendu du meeting de Hyde Park du 4 mai. (N. R.)

rale. Mais il a très bien parlé et dans un anglais remarquablement correct, bien plus que celui de sa conversation. C'est lui qui a reçu le meilleur accueil, et il a été à la fin acclamé avec plus d'enthousiasme que tous les autres. Et sa présence était fort opportune, car nous avions sur notre estrade deux ou trois orateurs philistins qui faisaient dormir debout leurs auditeurs, de sorte que Paul a été obligé de les réveiller.

Les progrès réalisés en Angleterre depuis dix ou quinze mois sont immenses. Il y a un an, la journée de travail de huit heures n'aurait pas amené à Hyde Park autant de *milliers* de gens que nous en avons eu de *centaines de mille*. Et ce qu'il y a de plus positif, c'est que la lutte qui a précédé la manifestation a donné naissance à un corps représentatif qui servira de noyau au mouvement en dehors de toute secte : le Comité central formé de délégués des ouvriers du gaz et de nombreux autres syndicats (des syndicats petits pour la plupart, constitués d'ouvriers *non qualifiés*, et par suite méprisés par le hautain Conseil des trade-unions de l'aristocratie ouvrière); il comprend également les clubs radicaux qu'anime depuis deux ans Tussy. Edward est président de ce Comité qui va poursuivre son action et invitera tous les autres groupements syndicaux, politiques et socialistes à envoyer des délégués; peu à peu il prendra les proportions d'une organisation centrale non seulement pour la loi de huit heures, mais pour toutes les autres revendications, et d'abord, par exemple, pour les autres résolutions de Paris, etc. Le Comité est assez fort numériquement pour ne pas être noyé par de nouvelles admissions, et ainsi les sectes seront bientôt placées devant le dilemme suivant : ou bien fusionner avec lui et avec le mouvement général, ou bien périr. *C'est l'East End* qui est maintenant à la tête du mouvement, et ces éléments nouveaux qui n'ont pas été corrompus par le « Grand Parti libéral » montrent une intelligence comparable (ma foi, je ne saurais mieux dire) à celle qu'on trouve chez les ouvriers allemands qui n'ont pas été corrompus non plus. Ils ne veulent avoir que des dirigeants socialistes¹.

Eh bien maintenant, décide-toi et range ta maison de façon à être ici avant la fin du mois. Fais-nous savoir quand cela te conviendra le mieux. Nous espérons seulement qu'à ce moment-là le mauvais temps actuel se sera dissipé. Hier nous avons eu de nouveau du feu toute la journée!

Bien à toi,

F. ENGELS.

Amitiés de Nim.

1. Voir l'article d'Engels : « Le 4 mai à Londres » dans la *Arbeiter Zeitung* de Vienne des 21 et 23 mai 1890 qui donne une analyse de cette manifestation. (N. R.)

381. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

Friday, 4th July 1890.

My dear Laura,

I hope you got as safe to Paris as we did to Norway. We had a very quiet passage, though lots of people sick, sighted the coast of Norway yesterday afternoon, and by 6 were between the islands and rocks. Went up the Hardanger Fiord, which leads right into the heart of the country, and are now at the farthest point, Odde, where we remain until tomorrow. Had a drive up the valley this morning and only just back; it rained a little, but not enough to spoil the scenery which is grand. The sun set yesterday at 10 and there was no real night, only a rather deep dusk, and red sky in the north. The people are very primitive, but a sound strong handsome race; they understand my Danish but I cannot make much of their Norwegian. Here at this place the invaders coming by this one ship have cleared the place of Norwegian money in change for English, and the post office of postage stamps.

We sail from here tomorrow and shall on Monday be at Trondhiem, a good way farther up north. If the scenery does not get worse than what we saw to-day, I shall be quite satisfied. It is in some respects like Switzerland, in others very different. So far the beer is not what one might expect, but I shall reserve my judgment until I have seen the towns. This Odde is about twenty houses, including church, hotel, post-office and skolehus. Everything built of timber, although they have about 1.000.000 times more stone than wood.

Well, I hope Nim is well; enjoying herself, and you and Paul are the same. If Mémé was here she would have plenty to say about my nose, the sun has burnt it so that it cracks at every corner.

So now love to the lot of you and enjoy yourselves.

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Vendredi, 4 juillet 1890.

Ma chère Laura,

J'espère que tu es aussi bien arrivée à Paris que nous¹ en Norvège. Nous avons eu une traversée très calme, bien que beaucoup de gens aient été malades. Nous avons été en vue des côtes de Norvège hier après-midi, et vers six heures nous étions au milieu des îles et des rochers. Nous avons remonté le Hardanger Fiord qui mène droit au cœur du pays et nous sommes maintenant à l'extrémité, à Odde, où nous resterons jusqu'à demain. Nous avons parcouru la vallée en voiture ce matin et nous venons de rentrer; il a plu un peu, mais pas assez pour gâcher le paysage qui est grandiose. Le soleil s'est couché hier à 10 heures, et il n'y a pas eu de nuit véritable, seulement un crépuscule assez sombre et un ciel rouge au Nord. Les gens sont très primitifs, c'est une belle race forte et saine; ils comprennent mon danois, mais je ne saisis guère leur norvégien. Dans cette localité-ci, les envahisseurs arrivés par cet unique bateau ont vidé l'endroit de son argent norvégien en échange de leur argent anglais, et la poste de ses timbres.

Nous reprenons la mer demain et serons lundi à Trondhjem, bien plus loin au Nord. Si le paysage n'est pas plus laid que celui que nous avons vu aujourd'hui, je serai très satisfait. Il ressemble à certains égards à celui de la Suisse, mais à d'autres il en diffère beaucoup. Jusqu'à présent la bière n'est pas ce qu'on pourrait souhaiter, mais je réserverai mon jugement jusqu'à ce que j'aie visité les villes. Il y a ici, à Odde, environ vingt maisons, y compris l'église, l'hôtel, la poste et l'école. Tout est construit en bois, bien qu'il y ait environ un million de fois plus de pierre que de bois.

J'espère que Nim va bien et s'amuse et que Paul et toi allez de même. Si Mémé était ici, elle aurait beaucoup de choses à dire sur mon « nase » : le soleil l'a si bien brûlé qu'il est craquelé de toutes parts.

Amitiés donc à vous tous et amusez-vous bien.

Bien à toi,

F. ENGELS.

1. Au cours de son voyage en Norvège, Engels était accompagné de Schorlemmer. (N. R.)

382. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 30 July 1890.

My dear Laura,

Here we are again from the icy regions of the North—temperature mostly 10° in cloudy weather, very hot when the sun shone, two flannels and a topcoat not too much on an average! The journey has done us both a world of good, and with a Nachkur at the sea-side I hope to be completely set up again. I found Nim quite enthusiastic about her stay in Paris, she never enjoyed herself so much, and if I am not mistaken and you do not take care, you will have her an annual customer.

We met the German fleet at Molde but young William was not there—he sneaked past our steamer later on in the Sunelvfjord in a torpedo boat—so that, with the impossibility of getting papers, we were out altogether of la grande politique. Fortunately nothing happened worth knowing—the first news at Bergen were about the reorganisation of the German Party after Oct[ober] 1st, and on arriving here, the splendid news about the two fights at Leeds where young Will Thorne proved himself a leader in battle of both courage and ability. This mode of *lawful* resistance is very much to be approved of, especially here in England—and it succeeded.

Enclosed I found on my return and opened, but it is for Mémé.

Cannot any one in Paris give us any information about that de Lavigerie who here gives as references Baudin, Ferroul, *Guesde*, the whole of the party in the Chamber and those in the Conseil Municipal? Of course, if none of all these gentlemen will either disavow or acknowledge this man, or give any information about him, what must the people here do? So long as none of his references repudiate him, the people here cannot but take him for genuine, and if afterwards he turns out a black sheep, or does harm to our French friends (for to the people here he can do none), they must blame themselves.

Now I must conclude. You will not want telling that I found an immense heap of correspondence, papers, etc. here and that I have my hands full for some days—so excuse this short note. Have you seen Paul's Portrait in the *Neue Welt Kalender*—it is very good, so are the other Frenchmen.

Love from Nim, Schorlemmer,

and yours ever,

F. ENGELS.

11. — 26

TRADUCTION

Londres, 30 juillet 1890.

Ma chère Laura,

Nous voici revenus des régions glacées du Nord : température le plus souvent de 10° par temps couvert, très chaude quand le soleil brillait; deux flanelles et un pardessus n'étaient généralement pas de trop! Le voyage nous a fait à tous deux énormément de bien, et avec une post-cure au bord de la mer j'espère être complètement rétabli. J'ai trouvé Nim tout à fait enthousiasmée par son séjour à Paris, elle ne s'est jamais tant amusée, et, si je ne me trompe et si tu n'y prends garde, tu auras chaque année sa clientèle.

Nous avons rencontré la flotte allemande à Molde, mais le jeune Guillaume n'était pas là ¹ (il nous a doublés en catimini plus tard dans le Sunelvsfjord à bord d'un torpilleur), si bien que, étant donné l'impossibilité de trouver des journaux, nous avons été absolument en dehors de la grande politique. Heureusement, il ne s'est rien passé d'intéressant. Les premières nouvelles que nous avons eues à Bergen concernaient la réorganisation du parti allemand après le 1^{er} octobre ², et, en arrivant ici, nous avons eu la magnifique nouvelle des deux batailles de Leeds ³ où le jeune Will Thorne s'est révélé un chef combatif, plein de courage et de talent. Cette méthode de résistance *légitime* ne peut être qu'approuvée, surtout ici en Angleterre, et elle a réussi.

J'ai trouvé à mon retour la lettre ci-jointe que j'ai ouverte, mais elle est pour Mémé.

Quelqu'un à Paris ne pourrait-il nous donner des renseignements sur ce de Lavigerie qui donne ici comme références Baudin, Ferroul, *Guesde*, tout le parti à la Chambre et au Conseil municipal? Naturellement, si aucun de ces messieurs ne veut ni désavouer, ni reconnaître cet homme, ni donner aucune information à son sujet, que veux-tu que fassent les gens d'ici? Aussi longtemps qu'aucun de ceux dont il se recommande ne le renie, les gens d'ici ne peuvent faire autre chose que croire à sa sincérité et si, par la suite, il se révèle que c'est une brebis galeuse ou qu'il fait du tort à nos amis français (car il ne saurait en faire aux gens d'ici), ils n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

Il faut maintenant que je m'arrête. Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai trouvé ici un énorme tas de correspondance, journaux, etc.,

1. A la même époque, Guillaume II faisait une croisière sur les côtes de Norvège. (N. R.)

2. Date à laquelle la loi contre les socialistes devenait caduque. (N. R.)

3. Les ouvriers du gaz de Leeds avaient obtenu après une grève, en février 1890, l'application des 8 heures. La compagnie ayant rompu ses engagements, ils se mirent à nouveau en grève le 1^{er} juillet et remportèrent le 5 juillet une victoire complète, considérée comme la plus importante depuis la victoire des dockers de 1889.

et que je serai débordé pendant quelques jours. Excuse donc ce mot bref. As-tu vu le portrait de Paul dans le *Neue Weltkalender* : il est très bon, celui des autres Français aussi.

Amitiés de Nim et de Schorlemmer.

Bien à toi,

F. ENGELS.

383. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 4 VIII 90.

Mon cher Engels,

Nous savions qu'une montagne de lettres vous attendait au retour et nous n'avons pas voulu ajouter notre prose à celle que vous alliez être condamné à lire. Nous avons été grandement désappointés en apprenant qu'au lieu de venir nous voir au Perreux, pour nous parler du Paul du Nord et du soleil de minuit, vous alliez encore au sea-side¹ anglais. Nous avions comploté votre voyage avec Helen; mais il paraît que sa diplomatie n'a pas eu grand succès : c'est bien dommage, je crois que le séjour du Perreux vous aurait fait du bien et vous aurait distrait à cause du changement complet qu'il aurait apporté à votre genre de vie. Nous n'osons espérer que ce sera partie remise pour l'année prochaine.

Le Lavigerie et le Coulon nous paraissent deux intrigants, travaillant nous ne savons au juste dans quel but. Coulon s'est présenté à la réunion de la ligue des 8 heures de Paris comme une espèce de délégué des socialistes anglais et je vois qu'il joue en Angleterre le même rôle. Ni lui, ni Lavigerie n'ont reçu aucun mandat officiel de notre part et les lettres privées qu'ils ont, ont dû être surprises; par conséquent il n'y a à tenir nul compte de ces deux messieurs. Ils ont dit à Vaillant qu'ils étaient occupés à organiser l'exposition ouvrière de Londres et à lui donner un caractère essentiellement socialiste : c'est probablement un nouveau mensonge.

J'ai écrit, aussitôt reçue la lettre de Tussy, à Delcluze, conseiller municipal de Calais, pour qu'il fasse son possible afin d'empêcher les matelots et les chargeurs français d'aller à Douvres prendre la

1. Bord de la mer. (N. R.)

place des grévistes ¹. Delcluze est très actif, on peut être certain qu'il fera tout le nécessaire.

Le mouvement socialiste marche cahin-caha à Paris; nous souffrons encore de la crise boulangiste; les ouvriers parisiens si confiants quand il s'agit des radicaux sont d'une méfiance extrême avec les socialistes; ils croient que nous voulons les conduire à des traquenards. Nous avons dû pour ne pas froisser leurs susceptibilités laisser l'organisation de la ligue de 8 heures entre les mains des chambres syndicales, qui ne font rien qui vaille. Il faut avoir une patience d'ange et une *dullness* ² d'âne pour faire de la politique avec les ouvriers parisiens.

La mort est en train de nous débarrasser des possibilistes; Chabert est mort ³ et Joffrin est mourant; avec Brousse ils étaient parmi les plus importants. A ce que nous dit Vaillant, l'union n'existe plus entre eux au Conseil municipal; et la guerre civile va s'engager entre eux à propos des places laissées vacantes par Chabert et Joffrin; on annonce déjà la candidature de quatre possibilistes. Ils vont se battre. — On compte porter Longuet en remplacement de Joffrin; il aurait grande chance de passer député.

Dans le ministère, il paraît qu'il y a guerre entre Constans et Rouvier ⁴. Bien que tous les parlementaires considèrent Constans comme un *malin*, cependant depuis la chute ignominieuse de Boulanger, on commence à revenir de l'enthousiasme de la première heure; au Sénat, Constans rencontre déjà de l'opposition. Il paraît qu'il veut lâcher le ministère de l'Intérieur pour celui des Affaires étrangères; il voudrait jouer en France le rôle de Bismarck et être l'homme écouté par les puissances européennes. — Mais que Constans reste à l'Intérieur ou aille aux Affaires étrangères, le vent est à la paix en France: un sénateur avec qui j'ai été mis en rapport dernièrement me disait que parmi tous les généraux du Sénat, de la Chambre et du ministère de la Guerre, il n'y avait pas un seul qui fût partisan de la guerre; tous n'ambitionnent que le repos. Ceci m'a été confirmé par une conversation que j'ai entendue chez M^{me} Adam entre les agents russes qui en France chauffent l'enthousiasme pour l'alliance russe; ils se plaignaient amèrement de leurs insuccès dans les sphères gouvernementales, qui à les entendre seraient plus favorables à une alliance

1. Le 26 juillet, les mécaniciens, chauffeurs et employés des paquebots faisant le service de Londres, Chatham, Douvres et la Manche se sont mis en grève pour obtenir la réintégration de six chauffeurs renvoyés pour avoir adhéré à leur Syndicat. (N. R.)

2. Stupidité. (N. R.)

3. Chabert était mort le 24 mai 1890. (N. R.)

4. Dans le nouveau cabinet Freycinet (le quatrième), qui prend le pouvoir le 18 mars 1890, Rouvier était aux Finances et Constans à l'Intérieur. (N. R.)

allemande. Si Guillaume ne fait pas des bêtises, on peut être assuré de la paix du côté de la France.

Faites nos amitiés à Hélène et dites-lui que les haricots qu'elle a plantés marchent très bien et seront en fleurs dans une semaine.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

384. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 24 VIII 90.

Mon cher Engels,

Que devenez-vous ? où êtes-vous ? Avez-vous été au sea-side ainsi que vous le projetiez ? — Probablement Liebknecht ni Bebel n'ont pu faire à Londres le voyage qu'ils projetaient. Ils vont avoir des tracas avec les ambitieux, les brouillons et les déclassés de la bourgeoisie, que Bismarck avait eu la bonté de tenir éloignés du parti. Leurs tracas vont commencer : la police va fabriquer des anarchistes pour embêter les socialistes. La presse française suit avec une attention surprenante pour son habituelle indifférence de tout ce qui [se] passe en dehors des boulevards, les querelles et les dissensions qui commencent à se produire entre les socialistes allemands¹. Jusqu'ici les socialistes allemands étaient à la mode, on les considérait presque comme des alliés ; mais depuis la manifestation de mai et l'entente internationale qu'elle a révélée, l'enthousiasme pour eux commence à diminuer ; on les redoute et avec un certain plaisir on verrait les socialistes d'outre-Rhin se déchirer entre eux, comme l'ont fait les socialistes français. Ils attendent le congrès avec impatience, les bourgeois s'imaginent que la discorde va y régner et que le parti se divisera. Ils en seront pour leur vilaine espérance.

1. Au cours des dernières années, une foule de jeunes intellectuels avaient adhéré au parti social-démocrate et critiquaient âprement l'action de la fraction parlementaire. Cette « opposition » était groupée autour de Schippel et de Werner. Le congrès de Halle, qui s'ouvrira le 12 octobre, verra s'affirmer l'unité du parti. Sur ces dissensions, voir la lettre d'Engels à Sorge du 9 août 1890 et sa lettre à Lafargue du 27 août (p. 407), ainsi que la lettre à C. Schmidt du 5 août 1890. (N. R.)

*Le Figaro*¹ publie en ce moment des révélations sur Boulanger, qui le montrent sous un bien triste jour : il n'était qu'un simple jouisseur, ne pouvant pas sacrifier le moindre plaisir à son ambition politique. Il ne voulait que bien vivre et faire la fête : pour le reste il s'en remettait à son étoile, qui devait tout faire pour lui : son fatalisme était turc ou plutôt breton. Il paraît qu'il croit encore que la fortune pourrait le ramener en France où il rejoindrait un grand rôle politique. Décidément la visite des jeunes Rosher lui a troublé la cervelle et lui a fait croire qu'il était un grand homme.

J'ai remanié la brochure sur *l'évolution de la propriété*² qu'a déjà publiée la Bibliothèque du *Sozial-demokrat* : je l'ai presque doublée. — Laura est en train de la traduire en anglais pour Sonnenschein qui doit la publier ; et qui paiera dix livres dès qu'il aura reçu le manuscrit : mais en attendant je suis au bout du chèque que vous m'avez envoyé avant votre départ ; aussi je vous prierai de m'en donner un autre.

J'ai un article accepté à *La Revue bleue*, sur le mythe d'Adam et d'Ève³ ; Madame Adam, qui n'est plus Ève, a dans ses cartons un article qu'elle m'a promis de faire passer bientôt ; *Time* publiera sans doute ce mois mon article sur le *mythe d'Athéna*. C'est du pain sur la planche.

J'ai lu le travail de Kovalevski sur la famille et la propriété⁴ ; c'est bien faible et d'un tohu-bohu remarquable. Il n'a pas lu Morgan et hormis quelques observations personnelles très claires, il n'y a rien de nouveau ni comme faits, ni comme réflexions générales. K[ovalevski] qui a trouvé le moyen de citer tous les bourgeois, n'a pas une seule fois mentionné ni Marx, ni vous : il avait peur de se compromettre.

Mémé et Laura se portent bien et vous envoient leurs amitiés, ainsi qu'à Hélène.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. A partir du 20 août, *Le Figaro* publie deux fois par semaine (le mercredi et le samedi) une série d'articles intitulés : « Les coulisses du boulangisme », signés X... Interrompue entre le 4 et le 18 octobre, la publication de ces révélations continuera jusqu'au 20 octobre et l'auteur se dévoilera comme étant Mermeix, un ancien boulangiste. (N. R.)

2. Ce travail paraîtra en 1895 sous le titre *Origine et évolution de la propriété* à la librairie Delagrave (voir la lettre d'Engels du 3 avril 1895 qui en fait la critique). Il a paru aussi sous forme d'articles dont l'un avait été publié dans *La Nouvelle Revue* du 1^{er} février 1890. (N. R.)

3. Cet article n'a pas paru en 1890. (N. R.)

4. M. Kovalevski : *Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété*, Stockholm, 1890. (N. R.)

385. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX *

Bellevue Hôtel, Folkestone, 27/8/90.

Mon cher Lafargue,

Oui nous sommes au *sea-side* ¹, et ce qui plus est, jusqu'à l'arrivée de votre lettre du 4 ct. personne n'est venu me proposer d'aller au Perreux, ce que du reste j'aurais fait avec beaucoup de plaisir, n'était-ce pour des raisons assez valables dont j'ai parlé à Laura et qui, alors, paraissait les trouver bonnes. Depuis 15 jours aujourd'hui nous sommes ici, dans un petit *public house* ², la maîtresse, très belle femme, nous traite très bien, mais le logis est loin de la mer et pas *first class* ³ ; nous avons le quatrième lit dans le salon.

Comme je suis dans une certaine ignorance sur l'état de mon solde à ⁴ la banque, ne pouvant comparer mes livres, je ne puis vous faire un chèque que pour *dix livres*, le voici.

Il y a eu révolte d'étudiants dans le parti allemand ⁵. Depuis 2-3 ans, une foule d'étudiants, littérateurs et autres jeunes bourgeois déclassés s'est lancée dans le parti, est venue juste en temps pour occuper la plupart des places de rédacteurs dans les nouveaux journaux qui pullulent, et, comme d'habitude, [ils] considèrent l'université bourgeoise comme une école de St-Cyr socialiste qui leur donne le droit d'entrer [dans] les rangs du parti avec brevet d'officier, sinon de général. Ces messieurs font tous du marxisme, mais de la sorte que vous avez connue en France il y a dix ans et dont Marx disait : « tout ce que je sais c'est que je ne suis pas marxiste moi ! ». Et probablement il dirait de ces messieurs ce que Heine disait de ses imitateurs : j'ai semé des dragons et j'ai récolté des puces.

Ces braves gens dont l'impuissance n'est égalée que par leur

*. Un fragment de cette lettre a été publié dans *Le Socialiste*, n° 115, du 24 novembre 1900, avec d'ailleurs la date : 27 octobre. Nous en donnons ici le texte intégral d'après l'original que nous avons retrouvé. (N. R.)

1. Bord de la mer. (N. R.)

2. Auberge. (N. R.)

3. De première classe. (N. R.)

4. Dans l'original: chez. (N. R.)

5. Il s'agit de la lutte de certains groupes qui s'intitulaient les « jeunes » et les « indépendants » contre la direction du parti. Voir à ce sujet la lettre d'Engels à Sorge du 9 août 1890. (N. R.)

arrogance, ont trouvé un soutien dans les nouvelles recrues du parti à Berlin — le berlinisme spécifique, comprenant toupet, lâcheté, rodomontades, *gift of the gab* ¹, tout à la fois, paraît être pour un moment remonté à la surface; c'était le chorus de MM. les étudiants.

Ils ont attaqué les députés « à propos de bottes », et personne ne pouvait s'expliquer cette soudaine recrudescence; c'est que les députés, ou leur majorité, n'avaient pas fait assez de cas de ces petits gredins. Il est vrai que Liebk[necht] a mené la polémique, au nom des députés et du comité central, avec une rare maladresse. Mais voilà Bebel, qui était le principal point de mire, et qui dans deux réunions, à Dresde et à Magdebourg, brise deux de leurs journaux ²; la réunion de Berlin fut défendue par la police qui en cachette poussait ou faisait pousser en avant l'opposition. Mais c'est fini tout de même, et le congrès ³ n'aura guère plus à s'occuper de tout cela. Le petit coup nous a fait ce bien qu'il a mis en évidence l'impossibilité de donner aux Berlinoises le rôle de leaders. Encore s'ils étaient des Parisiens — mais nous avons assez et de trop en voyant vos Parisiens.

Les révélations du *Figaro* sur Boulanger doivent être accablantes — pouvez-vous me les envoyer? C'est bien triste pour les 247.000 ou 274.000 gobe-mouches qui en janvier 89 se sont laissés prendre par ce faux grand homme ⁴.

Dans le livre de Kovalevski il y a une chose importante, c'est qu'il met entre le patriarcat et le communisme de la Mark (ou du mir) la famille agglomérée patriarcale, telle qu'elle existait en France (Franche-Comté et Nivernais) jusqu'en 1789, et qu'elle existe maintenant chez Serbes et Bulgares sous le nom de Zadruga. Il me dit que c'est l'opinion généralement reçue en Russie. Si la chose se confirme, elle lèverait plusieurs difficultés dans Tacite et autres, tandis qu'elle en soulèverait d'autres. La grande faute du livre de K[ovalevski] c'est *l'illusion juridique*. J'en parlerai dans la nouvelle édition de mon livre ⁵. Autre faute (commune chez les Russes qui font de la science): foi exagérée dans les *autorités reconnues*.

Amitiés de Nim et Pumps.

Embrassez Laura et Mémé pour moi.

Bien à vous,

F. E.

-
1. Bagout. (N. R.)
 2. Il s'agit sans doute de la *Sächsische Arbeiterzeitung* et de la *Magdeburger Volksstimme*. (N. R.)
 3. Le congrès de Halle qui se réunira le 12 octobre. (N. R.)
 4. Il s'agit des élections du 27 janvier 1889. (Voir note 2, p. 211.) (N. R.)
 5. Il s'agit de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (E. S. 1954). Engels a en effet beaucoup utilisé les travaux de Kovalevski, notamment dans les chapitres sur la famille et sur la *gens* chez les Celtes et les Germains. (N. R.)

386. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A FOLKESTONE

Le Perreux, 31/8/90.

Mon cher Engels,

Quelle drôle d'idée d'aller vous enfermer dans un petit public-house de Folkestone! L'hôtesse est très belle femme, dites-vous; mais ses charmes personnels compensent-ils les désagréments de son hôtellerie? — Au Perreux, vous eussiez été aussi bien logé, sinon mieux, et il y a par ici quelques femmes rudement jolies, qui vous auraient pareillement réjoui les yeux.

Le défaut capital du livre de Kovalevski n'est pas seulement ces « illusions juridiques », mais surtout son incapacité d'avoir une vue d'ensemble du sujet qu'il annonce devoir traiter. Il s'est borné à décrire très imparfaitement ce que vous nommez le communisme de la Mark, et qui selon moi devrait plutôt être appelé le collectivisme familial, pour le distinguer du communisme primitif; et à donner quelques-unes des raisons de la transformation de la Mark en propriété privée: il n'a pas vu ou voulu voir l'action dissolvante des charges fiscales, qui implantent l'usurier dans le village collectiviste et le rendent propriétaire de fait, sinon nominal, des terres et des récoltes du mir. Les impôts modernes en argent et non en nature et proportionnels aux récoltes, sont à eux seuls plus destructeurs que les autres causes qu'il mentionne. Le fisc russe sape les bases mêmes du pouvoir autocratique du tsar, qui sont les communes collectivistes indépendantes économiquement et sans lien fédératif entre elles.

Vous dites que la chose importante dans son livre est d'avoir placé entre le matriarcat et le communisme de la Mark la famille patriarcale agglomérée: je crois qu'il existe une autre manière d'envisager la question plus générale et plus conforme aux faits connus.

La famille patriarcale a pris origine dans le sein du communisme primitif. Au début le clan vit dans une ou plusieurs maisons communes: les femmes mariées ont chacune leurs chambres privées. Les provisions provenant de la pêche, de la chasse et d'une agriculture rudimentaire sont placées sous le contrôle et la garde des femmes, qui sont également chargées des travaux de culture. Lorsque la maison commune se fractionne en autant de huttes qu'il y a de femmes mariées, leur position économique demeure la même. Elles ont le contrôle des provisions; parfois il existe des greniers communs, placés sous leur surveillance; Morgan cite des exemples. Si la division des terres arables s'intro-

duit alors, comme conséquence du morcellement de la maison commune, les lots de terre sont attribués aux femmes, comme c'était le cas chez les Spartiates, Nairs, Égyptiens, Basques, etc. Alors on a une famille matriarcale agglomérée entre le communisme primitif de la forme primitive matriarcale et le communisme de la Mark.

Mais quand la révolution familiale s'est effectuée au sein du communisme primitif, cette forme matriarcale agglomérée est remplacée par la forme patriarcale.

On peut donc dire qu'avant d'arriver au collectivisme de la Mark, on a passé par un communisme transitoire tantôt sous la forme matriarcale, tantôt patriarcale.

Je vous envoie les coulisses du boulangisme; ça commence à devenir très amusant; car le coulissier montre que tout le monde a trempé dans le boulangisme.

Longuet, qui nous a annoncé qu'il viendrait chercher Mémé pour aller au sea-side, comme d'habitude n'est pas venu; nous avons profité de cette circonstance pour lui administrer aujourd'hui un vermifuge. — Elle va très bien.

Nos amitiés à Hélène, Pumps, et bien à vous,

P. LAFARGUE.

387. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 15 sept. 1890.

Mon cher Lafargue,

En toute hâte.

Bonnier m'avait écrit au sujet du Congrès de 1891 et de la convocation faite par les Belges. Je lui ai répondu dans une lettre que je l'ai prié d'envoyer à Guesde pour qu'il la discute avec vous, Deville, etc., ainsi qu'avec nos alliés blanquistes, et qu'après on me donne votre avis à vous tous.

C'est que les Belges nous ont joué un tour qui met tout notre congrès en danger¹. Ils ont invité les Trades-Unions à Liver-

1. Les Belges, qui n'étaient formellement mandatés que par le congrès international possibiliste de 1889 (ils avaient assisté aux deux congrès),

pool¹, et ceux-ci ont accepté avec frénésie. Naturellement — nous n'étions pas là à les inviter aussi! Pourquoi brillons-nous toujours par notre absence là où il y a quelque chose de décisif à faire! Pourquoi avons-nous été assez bêtes pour laisser aux Belges et Suisses le soin du Congrès prochain!

Tussy et Aveling me disent que certainement les Anglais iront au Congrès des Belges, c'est-à-dire des possibilistes, et qu'il n'y aura pas la moindre chance de leur faire comprendre qu'il y aura un autre congrès qui vaudra mieux! Moi je suis clairement du même avis; les Anglais iront *en masse*, et avec l'enthousiasme des néophytes, au premier Congrès international auquel ils ont été invités.

Il n'y a qu'un moyen de contrecarrer. C'est de proposer, de notre part, la fusion. Si elle se fait — conditions indispensables : pied d'égalité parfaite, convocation par les mandataires des deux congrès de 1889, le Congrès de 1891 maître *absolu* de ses actions, mode de représentation fixé d'avance en commun — alors nous dominerons facilement. Si elle ne se fait pas, ce sera la faute des possibilistes, nous aurons prouvé devant le monde ouvrier qu'ils sont la seule cause des scissions, et alors il y aura chance de rouvrir la campagne ici en Angleterre avec succès.

Si les Français approuvent cela en principe, je proposerais qu'on profite du Congrès de Halle 12 oct.² pour régler les préliminaires. Un ou deux Français iront. D. Nieuwenhuis, Adler de Vienne, probablement un Suisse, peut-être un Belge. Tussy viendrait pour vous éclaircir sur la situation en Angleterre. Ce serait toute une conférence. Le plan d'action pourrait très bien être ébauché et l'action mise en train.

Il s'agit de la chance décisive, probablement la dernière pour 5 à 10 ans, de former l'alliance des Français, Allemands et Anglais. Si nous la laissons échapper, ne vous étonnez pas si le mouvement ici vient entièrement s'enfoncer dans l'ornière de la *S[ocial] D[emocratic] Fed[eration]* et des possibilistes.

Nous avons des rivaux actifs et rusés. Ils vous ont toujours été supérieurs en cela; nous avons abusé, dans nos affaires internationales, du droit à la paresse. Que cela finisse, debout, agissons!

Aussitôt que j'aurai votre approbation à vous tous, j'écrirai aux Allemands.

Je crois que j'ai commis une bêtise d'écrire à B[onnier] qui est

avaient lancé des invitations pour un congrès international à Bruxelles en 1891. Le Congrès international de la salle Pétrelle avait choisi la Suisse comme siège du prochain congrès. (N. R.)

1. Le congrès des trade-unions, ouvert le 14 août 1890 à Liverpool, avait marqué la victoire du néo-unionisme et entraîné la démission de Broadhurst de son poste de secrétaire du comité parlementaire. (N. R.)

2. Congrès du parti social-démocrate d'Allemagne. (N. R.)

à Templeure au lieu d'à vous directement. Mais c'est sa lettre qui m'avait engagé à m'occuper de l'affaire ¹, et le sujet a grossi entre mes mains pendant que je tenais la plume à la main.

Embrassez Laura.

Bien à vous,

F. ENGELS.

388. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 16/9/90.

Mon cher Engels,

Le mal n'est pas si grand que vous croyez : bien qu'il y ait là-dessous une canaillerie belge.

Nous avons discuté entre nous le lieu du prochain congrès; et nous avons considéré la possibilité de le tenir en Belgique; voici pour quelles raisons. La conduite des possibilistes au 1^{er} Mai les a perdus absolument dans l'opinion des Belges et des Hollandais, par conséquent il est peu probable que les possibilistes aillent à leur propre congrès; c'est ce qui est arrivé à Troyes ², où ils n'ont pas osé se trouver avec nous, bien que le Congrès de Troyes eût été convoqué par eux. D'ailleurs les possibilistes considèrent que la partie internationale est perdue pour eux; Brousse publie un organe mensuel intitulé *La France socialiste* et il a déclaré à Mendelsohn, qui me l'a rapporté, que l'on ne devait plus songer au socialisme international qui n'avait pas d'avenir, mais limiter ses efforts à sa propre patrie. D'un autre côté la guerre est dans le camp possibiliste. D'un côté Allemane est maître de l'*Union fédérative* (l'organisation parisienne possibiliste), et Brousse dirige le groupe des conseillers élus et les hommes de la Bourse du Travail. Aux élections en remplacement de Joffrin qui vient de mourir ³, la guerre va éclater en public, car Allemane se porte [candidat] et Brousse lui oppose Lavy.

Il y a peu de chose à craindre du côté des possibilistes.

Nous avons cependant décidé de choisir plutôt la Suisse pour

1. Dans l'original: de m'occuper avec l'affaire. (N. R.)

2. A la fin de 1888, un congrès ouvrier fut convoqué à Troyes par les possibilistes qui finalement s'abstinrent d'y paraître. (N. R.)

3. Joffrin, député de Clignancourt, était mort le 15 septembre. (N. R.)

siège du prochain congrès, comme étant plus central et plus commode pour nous : mais nous nous rallierons parfaitement au congrès belge; surtout après la décision de Liverpool.

Je vous conseille de ne pas vous adresser à Bonnier, pour rien trancher ; il est plus naïf qu'un enfant et ne sait pas voir les situations.

Je parlerai à Guesde. Notre congrès se tiendra les 9 et 11 à Lille et celui des chambres syndicales du 11 au 18 à Calais : nous avons choisi les villes et dates pour aller aux deux. Probablement j'irai au deux : j'essaie de trouver une correspondance qui me paierait mes frais de déplacements. Guesde ira probablement à Halle apporter les sympathies des deux congrès, et la décision prise au sujet du congrès ¹.

En acceptant la Belgique nous paraîtrons généreux et amis de la paix; et les possibilistes en refusant de s'y rendre mettront fin à leur rôle malsain.

Amitiés et bien à vous,

P. LAFARGUE.

389. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 19/9/90.

Mon cher Engels,

Je reçois à l'instant une lettre signée Caron, accompagnée d'une circulaire qui annonce, entre autres, la publication de la *Misère* de Marx et celle de ma brochure sur la *Paresse*.

Bien entendu on n'a pas songé à vous demander la permission, ni à moi, ni à personne : on est ici d'un sans-gêne impayable. Caron me dit qu'il vous écrit; veuillez ne pas lui répondre ou lui répondre de s'adresser à moi ². — J'ai connu ce Caron dans le V^e arrondissement; mais depuis lors, il s'est retiré du mouvement et n'a reparu que dernièrement.

Je lui refuse mon autorisation parce que son entreprise, étant privée, j'entends être payé et parce que nous sommes en train

1. Du congrès international. (N. R.)

2. Le brouillon de la réponse d'Engels est publié dans l'édition en langue russe des *Œuvres* de Marx et d'Engels (t. XXVIII, p. 240-241). Engels reprenait les arguments de Lafargue, auquel il a communiqué sa lettre. (N. R.)

de reconstituer notre *Bibliothèque socialiste* qui entreprendra la publication de nos brochures. — Je tenais à vous avertir immédiatement.

Décidément Brousse bat de l'aile, son règne est bien près d'être fini; il n'a pas osé se montrer à l'enterrement de Joffrin¹, où Allemane jouait le maître de cérémonie. On dit que J[offrin] a laissé un testament où il attaque Brousse; nous en verrons de belles : tous les partis se décomposent; nos chances augmentent.

On prétend que Clemenceau, pour redorer son prestige, fort entamé, donnerait sa démission et se présenterait à Montmartre pour remplacer Joffrin. C'est là un signe des temps; Montmartre était la citadelle possibiliste, Clemenceau doit les juger finis, et doit avoir en poche de petits papiers pour les museler. Il veut reconquérir Paris. S'il a le courage de bien jouer sa partie, il a chance d'être élu. Longuet, encore et comme toujours, serait joué par ses amis les radicaux, qui déjà lui ont fait céder sa place du XI^e à Floquet aux dernières élections.

Veuillez, je vous prie, m'envoyer un chèque; celui du mois dernier est à son dernier *pound*².

Laura travaille comme une négresse à la traduction de ma brochure sur la *Propriété*³, qui est double de l'édition allemande; elle sera prête au commencement d'octobre.

Avez-vous lu le *Mythe d'Athéna* dans *Time*⁴ ?

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

390. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 22/9/90.

Mon cher Engels,

Demain mardi nous nous réunissons pour régler l'affaire du congrès⁵. Vaillant, présentement à Vierzon, n'a pu être convoqué, mais son concours est acquis aux décisions prises. — Je commu-

1. L'enterrement de Joffrin eut lieu le 18 septembre. Les discours les plus importants furent prononcés par J.-B. Dumay et Allemane. (N. R.)

2. Sa dernière livre. (N. R.)

3. Voir lettre du 24 août 1890 (p. 406). (N. R.)

4. Voir note, p. 387. (N. R.)

5. Il s'agit du Congrès international de 1891. (N. R.)

niqueraï votre lettre : je crois qu'il y a peu de choses à ajouter, vous avez prévu les dangers possibles. Les Belges n'auront pas de difficulté à accepter vos propositions, car c'étaient à peu de choses près celles qu'ils avaient soutenues à la conférence de La Haye : souveraineté du congrès pour vérification des mandats; c'est là le point le plus important.

Pour lancer le congrès de 91, il serait important que la date et le lieu soient fixés à Halle, si c'était possible, avec ou sans le concours des Belges. Cependant il vaudrait mieux les avoir. On pourrait les inviter, ainsi que vous l'avez proposé à Bebel; mais on devrait étendre cette invitation aux autres partis ouvriers : s'il y [a] à Halle un nombre suffisant de délégués étrangers, rien ne sera plus facile que de régler l'affaire du congrès. De cette façon, tout en étant obligé d'accepter la Belgique, on aurait l'air cependant d'avoir agi librement et après étude de la situation. — Dans nos deux congrès de Lille et de Calais, nous manœuvrerons pour que l'on se décide pour la Belgique et que l'on invite le Comité suisse de consulter les autres partis sur cette question. Nous aurons l'air de [ne] rien connaître de ce qui s'est passé à Liverpool.

Vous avez été bien bon de répondre si longuement à Caron. Son affaire est louche et pourrait bien être ainsi que *L'Idée nouvelle* un simple prétexte to send round the begging box¹. C'est dans cette intention qu'il a fait une telle marmelade de noms, allant de Marx jusqu'à Brousse.

Ne répondez pas à *L'Idée nouvelle*. Je regrette de leur avoir permis par mon silence de reproduire de mes articles; Deville leur a défendu de mentionner son nom. (Il a très bien fait!)²

Je vous écrirai demain après la réunion.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Merci pour le chèque.

Love to Nimmy and to you and to Schorlemmer³.

(L. L.)

Aveling ne m'a rien écrit au sujet de Lavigerie : mais ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai signé aucune invitation. C'est un faussaire. Demain j'en parlerai à Guesde; et nous nous saisirons de l'occasion pour exécuter publiquement le bonhomme.

1. Faire passer la sébille. (N. R.)

2. De la main de Laura. (N. R.)

3. Amitiés à Nimmy, à vous et à Schorlemmer. (N. R.)

391. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 24/IX.90.

Mon cher Engels,

Nous nous sommes réunis hier, Guesde et moi nous avons donné connaissance de vos lettres; et unanimement et sans hésitations nous sommes revenus sur notre choix pour le siège du congrès international et avons décidé de proposer la Belgique. — Guesde ira à Halle et apportera nos décisions, ainsi que les résolutions des congrès de Lille et Calais, qui ratifieront notre décision. — Nous avons résolu de ne réclamer que la souveraineté du congrès pour vérifier les mandats, fixer le programme des questions à discuter et déterminer le mode de votation, qui devra être par tête et non par pays, comme les Belges l'avaient proposé à Paris.

Tout bien considéré la Belgique vaut mieux que la Suisse. — En ce moment ce qu'il faut, c'est entraîner les trade-unions dans le mouvement socialiste : la Belgique étant plus près, un plus grand nombre de délégués anglais pourront se rendre au congrès. — En élisant la Belgique nous montrons notre désir d'établir l'entente internationale; et comme les Brousse et C^o ne viendront pas à leur propre congrès, nous remporterons une victoire qui ne nous aura rien coûté!

Le mouvement va très bien en province et à Paris: la décomposition boulangiste commence à produire ses fruits. De tout côté on sent le besoin de s'organiser et c'est nous qui formerons le noyau de la nouvelle organisation.

Notre journal a été bien accueilli ¹; déjà nous avons plus de 200 abonnés, et leur nombre ira croissant, si on en juge par les lettres de félicitations et encouragements reçues. — Le journal est imprimé à Lille dans l'imprimerie du parti dans des conditions extraordinaires; le premier mille nous coûte 35 francs et les autres 12 francs. — Dans ces conditions nous avons grande chance à vivre.

Amitiés,

P. LAFARGUE.

Recevez-vous le journal ?

1. Le numéro 1 du *Socialiste* avait paru le 21 septembre 1890. (N. R.)

Guesde a écrit à Aveling au sujet de Lavigerie.

My dear General,

On the heels of this epistle you will receive, I hope, a box full of pears! These pears, I can assure you, have been a source of anxiety. They have ripened in the most ridiculous way: daily we have had to throw away a lot and yet there was never a decent dozen of them ripe "all at once".—As it is, we send them in an unripe state, but under Nim's severe supervision they are sure to behave themselves and sooner or later turn out fit for eating. A few of them will have to be buried at once: there's a big brown fellow who will want doing away with badly by the time he reaches you.

Good bye to you, my dear General, and tell Nim I'm savage every time the sun shines,—and that has been all day long for this long while—when I think of the miserable drip-drip time of it she had here!

YOUR LAURA.

Mémé, who takes as great an interest as ever in the General's "nase", left us on the 4th, since which date we have not, of course, had any sort of news of her, seeing that she is with *the father*¹.

1. Mon cher Général,

Suivant de près cette épître, vous allez recevoir, je l'espère, une caisse pleine de poires. Ces poires, je puis vous l'assurer, ont été un sujet de souci. Elles ont mûri de la façon la plus ridicule : chaque jour, nous avons dû en jeter une quantité, mais il n'y en avait jamais une douzaine convenables, qui soient mûres toutes ensemble. C'est pourquoi nous les envoyons vertes; mais sous la sévère surveillance de Nim, elles se conduiront sûrement bien et seront tôt ou tard propres à la consommation. Il y en a quelques-unes qu'il faudra liquider tout de suite : par exemple une grosse brune à qui il sera grand temps de faire un sort au moment où elle vous arrivera.

Au revoir, mon cher Général, et dites à Nim que j'enrage toutes les fois que le soleil brille (et il a brillé toute la journée depuis un certain temps). Quand je pense à cette lamentable période de pluie qu'elle a eue ici.

Votre LAURA.

Mémé, qui s'intéresse toujours autant au « nase » du Général, nous a quittés le 4 et depuis, naturellement, nous n'avons pas eu d'elle la moindre nouvelle, vu qu'elle est avec « le père ».

392. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 25 Sept. 90.

Mon cher Lafargue,

Bebel m'écrit qu'il est d'accord avec nous pour la Belgique. Maintenant je l'ai engagé à¹ envoyer des invitations pour une Conférence préliminaire « afin de² discuter les moyens d'³ éviter, pour 1891, la répétition de ce qui s'est passé en 1889, c'est-à-dire de deux congrès ouvriers indépendants et rivaux » ; à¹ inviter tout le monde, Belges, Suisses, les deux partis danois, Suédois, Italiens (avez-vous des adresses?) Espagnols et Anglais (le Parliamentary Committee, la Eight Hours League, la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] et la S[ocialist] League).

Quant à votre résolution de n'insister que sur la souveraineté du congrès pour les 3 questions de vérification de mandats, fixation de l'ordre du jour et du mode de votation, il me paraît que vous vous mettez là sur un terrain assez dangereux. C'est accepter, pour toutes les autres questions, les résolutions des congrès possibilistes précédents, et soulever, pour chaque cas qui se présente, un nouveau débat pour se débarrasser de ces entraves. C'est reconnaître la série des congrès belges-possibilistes, y compris la caricature de Londres 1888⁴, comme la seule vraie représentation internationale des ouvriers, et dégrader le nôtre de 1889 au rôle d'un acte de rébellion dépourvu et de fondement et de succès.

Voyez donc ce que vous feriez. Vous voulez proposer, sans autres réserves que celles faites ci-dessus, qu'on vote par têtes. Et au dernier congrès possibiliste on admettait trois délégués pour chaque société. Il est vrai que ces trois n'avaient qu'une voix au vote; mais, à moins de perdre tout le temps du congrès en appels nominaux, comment vérifier cela? Qui donc empêcherait les Belges d'envoyer trois délégués pour chaque petite société et de dominer le congrès par suite de votre propre proposition? Et combien de fois arracheriez-vous aux hurlements du congrès impatient l'appel nominal?

Vous vous grisez, il me semble, de la débâcle possibiliste;

1. Dans l'original: d'. (N. R.)

2. Dans l'original: pour. (N. R.)

3. Dans l'original: pour. (N. R.)

4. Il s'agit du congrès international corporatif de novembre 1888, convoqué par les trade-unions et les possibilistes. (N. R.)

n'oubliez pas que d'ici en septembre 1891, quand probablement le congrès se réunira, il peut se passer bien des choses. Pourquoi lâcher des positions importantes que nous occupons aujourd'hui? D'ici là nous pourrions bien en avoir grand besoin. Rappelez-vous qu'il y a des possibilistes un peu partout, et pas le moins en Belgique.

Je n'ai pas reçu votre journal, a-t-il donc paru?

Amitiés,

F. ENGELS.

393. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 25 sept. 1890.

My dear Laura,

Today being your birthday will be duly celebrated with a good bottle of wine and your health drunk with musical honours — and *such* musical honours! Nim, Schorlemmer and myself, three splendid musicians!

Many thanks for the pears which Nim is expecting with the utmost anxiety. That "brown fellow" of yours shall be settled before he knows where he is; as for the rest, Nim will certainly take care that their

*Lebenslauf
ist angefangen und beschlossen in
Der Santa Casa heiligen Registern*

Today the last N° of the *Sozialdemokrat* is published. I shall miss that paper almost as much as the *N[eue] Rh[einische] Zeitung*. Ede is going to remain here; Tauscher left yesterday for Stuttgart; Fischer, the best of the lot after Ede, will settle in Berlin; the unspeakable muddler Motteler and his elegantly-bred missus nobody knows what to do with, so I suppose they will stay here for some time longer, though we could miss them very well—only, unfortunately, everybody else seems to be in that same position.

Bebel and Liebk[necht] have now both removed to Berlin. In case urgent communication with them might become necessary, I give you Bebel's address, the only one I have:

A[ugust] B[ebel] Grossgörschenstr. 22a,

Berlin.

Fine scandals in Berlin amongst the nobility—one shot himself while quarrelling with a rat de ballet, another for debt and swindling, a third in prison for everlasting rows and delirium tremens, a chief officer—Major—of the Unterofficiersschule at Potsdam shot himself and even the *Kreuzzeitung* telling the nobility that they are close upon the deluge which they expect only “après nous”! Could not be better!

Ever yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 25 septembre 1890.

Ma chère Laura,

Puisque c'est aujourd'hui ton anniversaire ¹, il sera dûment célébré avec une bonne bouteille de vin, et l'on boira à ta santé avec les honneurs musicaux, et *quels* honneurs musicaux! Nim, Schorlemmer et moi, trois musiciens remarquables!

Merci beaucoup pour les poires que Nim attend avec le plus grand souci. On réglera son compte à ta poire brune avant qu'elle puisse dire ouf. Quant aux autres, Nim veillera sûrement à ce que

... le cours de leur vie
commence et finisse dans
les saints registres de Santa Casa.

Aujourd'hui paraît le dernier numéro du *Sozial Demokrat* ². Ce journal me manquera presque autant que la *N[eue] Rh[ei-nische] Zeitung*. Ede va rester ici; Tauscher est parti hier pour Stuttgart; Fischer, le meilleur de l'équipe après Ede, s'installera à Berlin; quant à cet ineffable brouillon de Motteler et à sa moitié distinguée, personne ne sait quoi en faire; je suppose donc qu'ils resteront ici quelque temps encore, bien que nous puissions fort bien nous passer d'eux; mais malheureusement tout le monde semble éprouver le même sentiment.

Bebel et Liebknecht sont maintenant partis tous deux s'installer à Berlin. Dans le cas où le besoin se ferait impérieusement sentir de se mettre en communication avec eux, je te donne l'adresse de Bebel, la seule que je possède :

A[ugust] B[ebel] Grossgörschenstr. 22 a.

Berlin.

1. C'est en réalité le 26 septembre 1846 que Laura était née. (N. R.)

2. Le dernier numéro (39) du *Sozial Demokrat* parut à Londres avec la date du 27 septembre 1890. Il contenait un article d'Engels : « Lettre d'adieu aux lecteurs du *Sozial Demokrat*. » (N. R.)

De beaux scandales à Berlin parmi la noblesse ¹. L'un de ces messieurs s'est suicidé au cours d'une querelle avec un rat de ballet, un autre à la suite de dettes et d'escroqueries, un troisième est en prison à la suite de constantes algarades et de crises de delirium tremens; un officier supérieur (un commandant) de l'école des sous-officiers de Potsdam s'est suicidé, et même la *Kreuzzeitung* informe la noblesse qu'elle est tout près de ce déluge qu'elle n'attend qu' « après nous »! On ne pourrait souhaiter mieux!

Bien à toi,

F. ENGELS.

394. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 26th Sept. 1890.

My dear Löhrr,

Yesterday we celebrated your impending birthday by a bottle of good claret, and today we shall drink, in honour of the real event, a bottle of champagne and wish you many happy returns of the day, hoping that you have only arrived

Nel mezzo del cammin della tua vita.

As a birthday present herewith your share in Meissner's remittance of £ 45.—, just to hand, in shape of a cheque for £ 15.— it comes very appropriate!

The last n° of the *S[ozial] D[emokrat]* is creating a stir here— Edward yesterday had a long extract in the *Daily Chronicle*, and is to interview E. Bernstein for Monday's *Star* (with photograph).

Meissner has not yet sent the account, only the remittance, and further particulars must be delayed.

Love from Nim, Schorlemmer and yours ever,

F. ENGELS.

Next time you come here you will be able to have a hot bath in the house. The old Marquis died some time ago and the estate has gone into the hands of other agents, so I posais la question de cabinet and gave notice unless a new kitchen range and a new

1. Il s'agit ici sans doute du suicide du comte von Schleinitz et du comte von Schaumburg, ainsi que de l'arrestation du comte von Kleist. (N. R.)

bath with hot water arrangements was put in. Today the people have been here to look at the premises and I am informed that these demands of mine will be complied with. Of course there may be some little difficulty yet, but from what I hear I believe that I have carried my point.

The box of pears has not arrived yet up to 3 p.m. today but very likely it will be here before dinner.

TRADUCTION

Londres, 26 septembre 90.

Ma chère Löhrr,

Nous avons célébré hier l'approche de ton anniversaire avec une bouteille de bon bordeaux, et aujourd'hui nous boirons, en l'honneur de l'événement véritable, une bouteille de champagne, et nous te souhaitons de fêter de nombreuses fois encore cet heureux jour, en espérant que tu es seulement arrivée « au milieu du chemin de ta vie ».

Comme cadeau d'anniversaire, je te joins ta part du versement de Meissner de 45 livres qui vient d'arriver, sous forme d'un chèque de 15 livres. Cela arrive tout à fait à propos!

Le dernier numéro du *S[ozial] D[emokrat]* fait du bruit ici. Edward en a fait publier hier un long extrait dans le *Daily Chronicle* ¹, et il doit interviewer E. Bernstein pour le *Star* ² de lundi (avec photographie).

Meissner n'a pas encore envoyé le décompte, seulement le versement, et il faut remettre à plus tard de plus amples détails.

Amitiés de Nim et de Schorlemmer.

Bien à toi,

F. ENGELS.

La prochaine fois que tu viendras ici, tu pourras prendre un bain chaud à la maison. Le vieux marquis est mort il y a quelque temps, et la propriété est passée entre les mains d'autres gérants. J'ai donc posé la « question de cabinet » et j'ai déclaré vouloir donner congé si l'on n'installait pas un nouveau fourneau de cuisine et une baignoire neuve avec eau chaude. Aujourd'hui on est venu

1. Le *Daily Chronicle* du 25 septembre 1890 (p. 3/III) contient un article: « The New Era in German Socialism », dont la deuxième partie reproduit l'article d'Engels dans le dernier numéro du *Sozial-Demokrat*. (N. R.)

2. Le *Star* du 29 septembre (p. 2/VI) publie une interview de Bernstein avec sa photo sous le titre: « Socialist Smugglers — Germany flooded with Papers from Kentish Town — A Talk with the Editor. » (N. R.)

ici inspecter les lieux et l'on m'informe qu'il sera fait droit à mes exigences. Naturellement il y aura peut-être encore de petites difficultés, mais d'après ce qu'on vient de me dire, je crois avoir eu gain de cause.

La caisse de poires n'était pas encore arrivée aujourd'hui à trois heures, mais très probablement elle sera là avant le dîner.

395. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sunday 28 septbr. 90.

My dear General,

A thousand thanks for your kind letter and cheque and for having drunk champagne and claret "à mon intention". And that reminds me of the unforgettable Maitrank you brewed for us when I was last in London, and a second edition of which, let's hope, you'll brew for us again next year, with or without the forbidding Madame Julius Caesar Motteler, to whom I owe "une pinte de bon sang".

I am happy to think that *Das Kapital* is becoming popular in Germany; daily events are like a living commentary to the book and will help the learned and unlearned to the understanding of it.

You will have received a letter from Guesde; he is very anxious to go to Halle and that's right enough, but what he proposes to do there without the faintest knowledge of German I don't exactly see. Duc-Quercy also goes as reporter, accompanied by an artist of the *Illustration*, who is to make sketches and portraits of men and manners at the Congress. Of course, Duc doesn't know a word of German either. The Joffrin succession bids fair to lead to sore scrimmage and the Possibilists are already beginning to soap their dirty linen in public, but the French public is long-suffering and can bear much in that line. After, no less than before, the Boulangist adventure and the revelations anent the *fripouille* that made up the *entourage* of the Duchess d'Uzès' favourite, it takes a great deal of low scoundrelism to shock "nous autres Français et patriotes". As Rochefort says: "les temps héroïques sont passés et les temps crapuleux sont venus", and the spirituel Rochefort is himself a product of those times.

I shall miss the *Sozial Demokrat* immensely; it was unique in its

way and cannot be replaced, and I shall miss your own pen or rather your sword that fought so cheerily in its pages!

Paul continues to board and lodge his "ver solitaire". He calls it his Walt Whitman; but as he has grown very thin since this intruder took up his abode inside of him, I am beginning to feel somewhat anxious on the subject.

The Avelings shall have their invitation.

Your post-card just to hand. The box *ought* to have reached you on *Thursday* morning.

Love to you all, my dear General, and beg Schorlemmer to wait a day or two for me to write to him for, to-day, Sunday, we have got folks for dinner and I'm extra-busy.

Your,

LAURA.

Ci-inclus l'invitation pour les Aveling.

Le manuscrit pour Sonnenschein sera prêt dans quelques jours; j'écrirai à Aveling en le lui envoyant.

Je n'ai pas l'adresse de Sorge.

Il est bien ennuyeux que la caisse ait mis tant de temps à vous parvenir. Les pêches ont dû être abîmées, ainsi que les flageolets; je tenais à ce que Hélène les goûtât dans les meilleures conditions possibles afin qu'elle vit comme sa plantation avait réussi.

Amitiés à Chloromayer et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Dans le congrès que les possibilistes tiendront à Paris ¹ ils annoncent l'exécution de Brousse, Lavy, Paulard, etc., comme trop autoritaires. Ce sera drôle.

TRADUCTION

Dimanche 28 septembre 90.

Mon cher Général,

Mille fois merci pour votre bonne lettre et votre chèque, ainsi que pour avoir bu du champagne et du bordeaux « à mon intention ». Cela me rappelle l'inoubliable *Maitrank* que vous nous avez confectionné lors de mon dernier séjour à Londres, et j'espère que

1. Le Comité national possibiliste avait décidé de tenir un congrès national à Châtelleraut le 9 octobre. L'Union fédérative du Centre, où dominait la tendance Allemane, convoqua pour le 2 octobre un congrès régional à Paris, avec, à l'ordre du jour, les questions de discipline et de propagande. (N. R.)

vous nous en confectionnerez une deuxième édition l'an prochain, avec ou sans la redoutable Madame Jules César Motteler, à qui je dois « une pinte de bon sang ».

Je suis heureuse de penser que *Le Capital* devient populaire en Allemagne; les événements quotidiens sont en quelque sorte le commentaire vivant de ce livre et en faciliteront la compréhension aux gens instruits comme aux autres.

Vous avez dû recevoir une lettre de Guesde; il tient beaucoup à aller à Halle, et c'est fort légitime, mais que se propose-t-il d'y faire, lui qui n'a pas la moindre connaissance de l'allemand? Je ne vois pas bien. Duc Quercy y va aussi comme journaliste, en compagnie d'un artiste de *L'Illustration* qui doit faire des croquis et des portraits des hommes et des mœurs du Congrès. Naturellement, Duc ne sait pas un mot d'allemand non plus. La succession Joffrin¹ nous promet une sanglante mêlée, et les possibilistes commencent déjà à laver leur linge sale en public, mais le public français a de l'endurance et peut tenir le coup sous ce rapport. Après, tout comme avant l'aventure boulangiste et les révélations sur les *fripouilles* qui constituaient l'*entourage* du favori de la duchesse d'Uzès, il faut une bonne dose de crapuleric pour nous choquer, « nous autres Français et patriotes ». Comme le dit Rochefort : « les temps héroïques sont passés et les temps crapuleux sont venus »², et le spirituel Rochefort est lui-même un produit de ces temps-là.

Le *Sozial-Demokrat* me manquera énormément; il était unique en son genre et irremplaçable, et je regretterai votre plume ou plutôt votre épée qui menait si joyeusement combat dans ses colonnes!

Paul continue à loger et à nourrir son ver solitaire! Il l'appelle son Walt Whitman; mais il a beaucoup maigri depuis que cet intrus a pris pension en lui, et je commence à en éprouver quelque souci.

Les Aveling recevront leur invitation.

Je viens de recevoir votre carte postale. La caisse *aurait dû* vous parvenir *jeudi* matin.

Amitiés à vous tous, mon cher Général, et dites à Schorlemmer que je lui écrirai dans un jour ou deux, car, aujourd'hui dimanche, nous avons du monde à déjeuner et je suis débordée.

Votre

LAURA.

1. Les élections complémentaires de Clignancourt auront lieu le 16 novembre. (N. R.)

2. Cette phrase est tirée de l'éditorial de Rochefort dans *L'Intransigeant* daté du 27 septembre 1890. Cet article, intitulé « L'Impossible », se rapporte aux attaques dont Rochefort était l'objet au sujet de son amnistie. (N. R.)

396. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

3rd/octbr/90.

My dear Engels,

Paul has had to go round to the *Nouvelle Revue*, wherefore I write you in his name and stead. —It is unfortunately impossible at such short notice to send a "seaman" from France to the Glasgow meeting. Something might possibly have been done if we had had earlier intimation of what was wanted. Our people have no relations with *the Havre*: Calais is nothing to the purpose:—Marseilles and Bordeaux alone could have supplied the representative wanted. We had a Captain Dupont from Bordeaux at our Paris Congress and a delegate to Glasgow might have been obtainable—had we known in time.—It is a great pity.

Forgive me, my dear General, for being extra-brief—but I've got the devil himself in the household this afternoon!

Your

LAURA.

TRADUCTION

3 octobre 90.

Mon cher Engels,

Paul a été obligé de faire un tour à *La Nouvelle Revue* : c'est pourquoi je vous écris en son nom et lieu. — Il est malheureusement impossible dans des délais aussi brefs d'envoyer de France un « marin » au meeting de Glasgow. On aurait peut-être pu faire quelque chose si on nous avait avisés plus tôt de ce qu'on voulait. Nos amis n'ont pas de relations avec *Le Havre*; Calais ne fait pas l'affaire; il n'y a que Marseille et Bordeaux qui auraient pu fournir le représentant demandé. Nous avions un certain capitaine Dupont, de Bordeaux, à notre Congrès de Paris, et on aurait pu trouver un délégué pour Glasgow si nous l'avions su à temps. C'est bien dommage.

Pardonnez-moi, mon cher Général, d'être si brève, mais j'ai le diable en personne à la maison cet après-midi!

Bien à vous,

LAURA.

397. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 16/10/90.

Mon cher Engels,

Par le *Daily Chronicle*¹ que vous m'avez envoyé, je vois qu'Aveling a donné un bon aperçu du Congrès de Lille², mais il n'a pas eu le temps, ni la liberté d'esprit de bien rendre le caractère de ce congrès, le plus important que nous ayons eu en France, à l'exception du Congrès international et du Congrès de Marseille³ où, pour la première fois, l'élite du prolétariat français balbutiait des formules communistes, sans trop en comprendre la portée.

Ce qui est digne de remarque dans le Congrès de Lille, c'est que presque tous ses membres avaient été frappés par la vengeance bourgeoise; un grand nombre avaient perdu leurs moyens d'existence ordinaires et avaient dû s'en procurer d'autres en s'adonnant à de petits métiers, tels que vendeurs de journaux, marchands d'huile courant de porte en porte pour vendre une livre d'huile, marchands de légumes, de charbon, cabarettiers, etc. : mais, en revanche, beaucoup de ces délégués avaient été choisis par leurs camarades pour les représenter dans les conseils municipaux, généraux, d'arrondissement, et de prud'hommes. Presque toutes les villes et communes représentées au congrès l'étaient par des hommes qui avaient reçu les suffrages de leurs concitoyens pour d'autres fonctions électives. — Rien n'indique mieux l'action que commence à exercer le parti sur la masse ouvrière.

— Nous sommes désorganisés, sans aucuns liens entre nous; et cependant, sur tous les points de la France, il existe un mouvement réel qui s'est déjà manifesté par la formation d'éléments socialistes, de création pour ainsi dire spontanée. Et ces noyaux sont considérables et ont une action propre importante. Dans beaucoup de villes la minorité socialiste au conseil municipal est importante et influente; dans d'autres la majorité est socialiste et dans plusieurs

1. Le *Daily Chronicle* du 14 octobre 1890 (p. 5/1-II), sous le titre : « Socialist Congresses on the continent », donnait un compte rendu du Congrès de Lille.

2. Le Congrès de Lille du parti guesdiste s'était tenu les 11 et 12 octobre. (N. R.)

3. C'est-à-dire le Congrès de 1879 qui marque la renaissance du mouvement ouvrier en France et qui est considéré comme le congrès de fondation du parti ouvrier. (N. R.)

le conseil municipal n'est composé que de socialistes. — Par exemple, un des deux délégués de Cette avait été élu par le conseil municipal, siégeant en séance officielle, pour représenter ledit conseil qui lui avait donné son mandat sur papier officiel, avec le timbre officiel de la mairie. Partout où la majorité est socialiste, les travaux de la commune sont donnés directement aux ouvriers individuels ou syndiqués, sans intermédiaires d'entrepreneurs bourgeois. A Roanne, le conseil municipal est parvenu à occuper une grande partie des ouvriers en chômage d'une manière ingénieuse, qui mérite d'être signalée. — La ville avait des travaux de terrassement à faire pour routes, égouts, constructions, etc. Les ouvriers en chômage étaient des tisserands impropres à ce rude travail. — La majorité socialiste du conseil a donné le travail à exécuter à des équipes de 20 hommes, comprenant de 6 à 8 tisserands et de 14 à 12 terrassiers de profession. Ces équipes entreprenaient le travail à la tâche, et le gain était distribué égalitairement entre tous les membres de l'équipe, bien que les tisserands eussent abattu moins de travail. Les terrassiers se plaignirent d'abord, déclarant qu'ils ne voulaient pas travailler pour d'autres : mais les socialistes leur firent comprendre qu'en leur donnant le travail directement, sans passer par des intermédiaires, le conseil avait pu élever leurs gains quotidiens de 1 f. 50 et 2 francs et que, pour avoir ce bénéfice, ils devaient partager indistinctement avec tous les travailleurs de l'équipe. Ils grommelèrent d'abord, mais ils finirent par accepter et se trouver heureux de ce nouveau mode d'entreprendre les travaux.

Il y a en ce moment d'excellents éléments pour organiser le parti; c'est Paris qui nous fait défaut et, tant qu'il fera défaut, tout restera à l'état sporadique. Heureusement que la décomposition possibiliste, que vous avez dû pouvoir suivre par les journaux que je vous ai envoyés, va nous débarrasser de ces gêneurs : mais il faut attendre encore quelque peu.

Quel succès que le Congrès de Halle! Les journaux français en sont pleins¹, trop pleins même; ils en faussent les comptes rendus et attribuent de drôles de paroles aux délégués. Je vous envoie une interview de Bebel dans le *Gil Blas*². Est-ce possible que Bebel ait parlé de la sorte? — Peut-être est-il nécessaire de ménager les nouvelles recrues du parti, qui s'imaginent que tout va être couleur de rose. Mais vous m'avouerez que c'est aller trop loin que de nier la lutte des classes et de faire des réserves sur certaines tendances de Marx. Lesquelles?

1. La plupart des journaux français rendent compte du congrès du parti social-démocrate d'Allemagne. Même *Le Figaro* donne des informations quotidiennes. *L'Éclair* publie *in extenso* les résolutions du congrès. (N. R.)

2. Le *Gil Blas* du 17 octobre publie (p. 2/IV-VI) une interview de Bebel signée S. La teneur même de l'interview ne laisse aucun doute sur le caractère apocryphe des déclarations attribuées à Bebel. (N. R.)

Tussy a eu un véritable succès, son discours sur l'Hippodrome de Lille était très bien conçu et très bien débité. Elle est très sûre d'elle-même. C'est moi qui l'ai fait élire présidente, et craignant qu'elle ne fût embarrassée de ce rôle, je fis choisir Langrand de Saint-Quentin pour l'aider; il s'entend à présider les réunions tumultueuses. Mais elle s'en tira à la satisfaction de tout le monde. L'assemblée d'ailleurs était d'un enthousiasme extraordinaire; nos amis de Lille avaient pris leurs précautions pour mettre à la raison les anarchistes, ils se sont tenus tranquilles.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

398. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 19 octobre 1890.

My dear Löhr,

At last! This week I have been if not busy, at all events "occupied" and "engaged" over head and ears. I have sorted about 4 cubic feet of old letters of Mohr's (that is to say addressed mostly to him) of the period 1836-64. All higgledy-piggledy, in a big basket which perhaps you may remember. Dusting, straightening, sorting—it took more than a week to put them into rough order. During all that time my room upset, covered with paperasses in various degrees of order and disorder, so that I could neither go out nor do any other kind of work. That was N^o. 1. Then came the Congresses with—not work, but loss of time for me by callers etc. And finally, Nim has been quite out of sorts all this week, went to bed of her own accord on Thursday and actually sent for the Doctor—who however told her there was no reason for her to stick in bed: she might sit up at least a few hours, which she does. He cannot as yet exactly make out what it is, there are symptoms (jaundice) of liver complaint, she has no appetite and is weak. However since last night she is better and in better spirits, and I hope will be well in a few days.

I hope Paul has got rid of his intimate friend inside. If he has not, it's his own fault; a dose of *felix mas* or couso will soon put an end to that nuisance. It will poison the brute and do him no harm.

Our congresses have come off gloriously and when we compare

them with the Possibilists, they come out in still bolder relief. *That* nuisance now will soon put a stop to itself. Only I hope that our friends will give them every inch of rope they may require and not interfere in the least by approaches or otherwise. Il faut qu'ils cuisent dans leur propre jus. Any attempt on our side to meddle with them would only arrest for a time the process of disintegration and pourriture. The masses are sure to come round to us by and bye. And the longer we allow the leaders to kill each other, the less of them shall we have to take over on the day of reunion. If Liebknecht had not been in such a hurry with regard to the Lassalleans coming over to us, he would not have had to take over Hasselmann and others who had to be kicked out six months afterwards. And now in France, as then in Germany, the whole lot of the leaders are rotten to the core.

To my great surprise and relief, in last *Justice* Hyndman declares for Brousse! What a piece of good luck! I was beginning to be afraid I might get into a position where Hyndman would have to be taken on again as at least passively a friend, whereas I like him 10,000 times better as an enemy.

Paul now *may* be right: the Poss[ibilists] *may* abstain again from their own Congress. The date and place appear to have been fixed at Halle: Brussels, 16 Aug. 91. This is all I know. Tomorrow I shall hear it all from Tussy who left Halle yesterday, her return ticket to Cologne expiring on that day.

I am glad Fischer has been put on the Parteivorstand. You have seen him here. He is very intelligent, very active, revolutionary, *absolutely anti-philistine*, and more international in his ways and manners than most Germans. Tussy writes that after the Lille Congress, the German Reichstag men, a great portion of them, at least, made a rather philistine impression upon her. I fully expected that. As our M. P.'s are not paid, we cannot get always the best men, but must accept from those in a relatively bourgeois position the *least bad*. Therefore our masses are far better than the *fraction*. The latter may congratulate themselves that they had such asses and shady fellows (many of them probably mouchards) for an opposition. If they should rebel against Bebel, Singer and Fischer, they will have to be acted against—but I am sure Bebel will always be strong enough to cow them.

Paul est bien naïf avec ses questions sur Bebel et le *Gil Blas*. Il connaît Bebel et il connaît le *Gil Blas*; est-ce qu'il ne se connaîtrait plus soi-même? At any rate I shall send the *G[il] Blas* fortement souligné to Bebel and tell him to disown. Such impudent lying exceeds all measure, even for *Gil Blas*.

Tussy is quite in love with the Lille delegates, and indeed they seem to have been a regular élite and shown the very qualities which it has been the fashion of late in France to cry down because the Germans showed them to a higher degree, though up to 1870 it had been the regular thing to claim discipline, esprit d'organi-

sation et action combinée as des qualités tout ce qu'il y a de plus françaises. I was very much interested in Paul's account of these delegates and shall take care that it gets into the English and German Press. The great advantage of the French is that they are bred and born in a revolutionary medium. Both English and Germans lack that advantage and are moreover brought up in the religion of the bourgeoisie, protestantism. That gives to their habits, manners and customs a spießbürgerlichen Anstrich which they have to shake off by going abroad, especially to France. Look at the redaction of the Lille and the Halle resolutions!

That is the great progress: we cannot now do without any one of the three. Only the Belgians and the Swiss we could very well spare.

Love from Nim and yours affectionately,

F. E.

As Paul has said so much in the *N[eue]* *Z[eit]* about the fleets constructed by Mohr for you girls when you were children, I enclose him the, probably, last specimen extant of Mohr's naval architecture.

TRADUCTION

Londres, 19 octobre 1890.

Ma chère Löhrr,

Enfin ! Cette semaine je ne sais si j'ai été occupé, mais j'ai eu en tout cas du travail par-dessus la tête. J'ai trié plus d'un mètre cube de vieilles lettres de Mohr (ou plus exactement de lettres qui, pour la plupart, lui étaient adressées) de la période 1836-64. Tout en vrac, dans un grand panier que tu te rappelles peut-être. Nous les avons époussetées, rangées, triées, et il nous a fallu plus d'une semaine pour les mettre approximativement en ordre. Pendant tout ce temps, mon bureau était bouleversé, couvert de paperasses plus ou moins en ordre et en désordre, au point que je ne pouvais ni sortir, ni faire aucune autre sorte de travail. Cela a été l'occupation numéro 1. Puis ont eu lieu les congrès : ce n'est pas qu'ils m'aient donné du travail, mais j'ai perdu du temps par suite des visites, etc. Et finalement, Nim a été très souffrante toute cette semaine; elle a elle-même décidé jeudi de se coucher et a même fait venir le docteur qui lui a dit néanmoins qu'il n'y avait pas lieu pour elle de rester au lit et qu'elle pouvait demeurer assise quelques heures au moins : c'est ce qu'elle fait. Il ne peut pas encore définir exactement ce qu'elle a; il y a des symptômes (jaunisse) d'affection du foie, elle n'a pas d'appétit et elle est faible. Mais depuis hier soir elle va

mieux, elle est de meilleure humeur, et j'espère qu'elle ira bien dans quelques jours.

J'espère que Paul s'est débarrassé de son ami intime à l'intérieur. Sinon, qu'il s'en prenne à lui-même : une dose de fougère mâle ou de cousoo aura tôt fait de mettre fin à ce fléau. Cela empoisonnera la bête sans faire de mal à Paul.

Nos congrès se sont passés admirablement, et quand nous les comparons à ceux des possibilistes¹, ils prennent encore plus de relief. Ce fléau-là aura tôt fait de se liquider lui-même. J'espère toutefois que nos amis leur lâcheront la bride autant qu'il le faudra et n'interviendront en aucune façon, ni par des avances, ni autrement. Il faut qu'ils cuisent dans leur propre jus. Toute tentative de notre part de nous mêler de leurs affaires aurait pour seul résultat d'arrêter momentanément le processus de désintégration et de pourriture. Les masses viendront sûrement à nous bientôt. Et plus nous laissons les dirigeants s'entre-tuer, moins nous en aurons à reprendre le jour de l'unification. Si Liebknecht n'avait pas été si pressé de rallier à nous les lassalliens, il n'aurait pas été obligé de prendre Hasselmann et d'autres qu'il a fallu mettre à la porte six mois plus tard. Et aujourd'hui en France, comme alors en Allemagne, tous les dirigeants sont pourris jusqu'à la moelle.

A ma grande surprise et à mon grand soulagement, Hyndman prend le parti de Brousse dans le dernier numéro de *Justice*² ! Quelle chance ! Je commençais à redouter l'éventualité de devoir un jour accepter à nouveau l'amitié tout au moins passive de Hyndman, alors que j'aime dix mille fois mieux l'avoir pour ennemi.

Paul a *peut-être* raison : les possibilistes s'abstiendront *peut-être* de nouveau de venir à leur propre congrès. Il semble qu'on en ait, à Halle, fixé le lieu et la date : à Bruxelles le 16 août 1891. C'est tout ce que je sais. Demain j'aurai toutes les nouvelles par Tussy qui a quitté Halle hier, son billet de retour pour Cologne expirant ce jour-là.

Je suis content que Fischer soit entré dans la direction du parti. Tu l'as vu ici. Il est très intelligent, très actif, révolutionnaire, *absolument anti-philistin* et plus international dans ses façons et ses manières que la plupart des Allemands. Tussy m'écrit qu'à l'issue du Congrès de Lille, nos députés allemands, nombre d'entre eux tout au moins, lui ont plutôt fait l'impression d'être des philistins. Je m'y attendais parfaitement. Comme nos députés ne sont pas

1. Le Congrès de Châtellerauld (9-14 octobre), précédé par le congrès régional de Paris, marque la rupture entre les partisans de Brousse et ceux d'Allemane, qui constitueront bientôt un nouveau parti. (N. R.)

2. Dans *Justice* du 18 octobre 1890 (p. 1/III) paraît un article non signé : « The Split in France ». (N. R.)

payés, nous ne pouvons toujours avoir les meilleurs hommes, mais nous devons accepter *les moins mauvais* parmi ceux qui se trouvent dans une situation relativement bourgeoise. C'est pour-quoi nos masses valent bien mieux que la *fraction*. Celle-ci peut se féliciter de n'avoir trouvé en fait d'opposition que des ânes et des individus louches (dont pas mal de mouchards probablement). Si nos députés se rebellaient contre Bebel, Singer et Fischer, il faudrait prendre des mesures contre eux, mais je suis sûr que Bebel sera toujours de taille à leur inspirer une crainte salutaire.

Paul est bien naïf avec ses questions sur Bebel et le *Gil Blas*. Il connaît Bebel et il connaît *Gil Blas*; est-ce qu'il ne se connaîtrait plus lui-même ? En tout cas, j'enverrai le *G[il] Blas* fortement souligné à Bebel et lui dirai de démentir. Des mensonges aussi impudents dépassent toute mesure, même pour *Gil Blas*.

Tussy a été emballée par les délégués de Lille et, de fait, il semble qu'ils aient constitué une véritable élite : les qualités qu'ils ont manifestées sont celles-là mêmes qu'on a trouvé de bon ton de décrier en France ces derniers temps, parce que les Allemands les manifestaient à un degré supérieur. Pourtant, jusqu'à 1870, il était courant de revendiquer l'esprit de discipline, l'esprit d'organisation et l'entente dans l'action comme des qualités tout ce qu'il y a de plus françaises. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la description que fait Paul de ces délégués, et je veillerai à ce qu'elle paraisse dans la presse anglaise et allemande. Le grand avantage qu'ont les Français, c'est qu'ils sont élevés et qu'ils sont nés dans un milieu révolutionnaire. Ni les Anglais, ni les Allemands ne possèdent cet avantage, et ils sont, par-dessus le marché, élevés dans la religion de la bourgeoisie, le protestantisme. Cela donne à leurs habitudes, à leurs mœurs et à leurs coutumes une teinture de philistinisme dont ils ne peuvent se défaire qu'en allant à l'étranger, et surtout en France. Compare la façon dont sont rédigées les résolutions de Lille et celles de Halle!

C'est là qu'est le grand progrès : nous ne pouvons maintenant nous passer d'aucune des trois nationalités. Il n'y a que les Belges et les Suisses dont nous pourrions fort bien nous dispenser.

Amitiés de Nim et bien affectueusement à toi,

F. E.

Puisque Paul a tellement parlé dans la *N[eu]e Z[eit]*¹ des flottes que Mohr construisait pour vous quand vous étiez petites, je lui envoie ci-joint le dernier spécimen qui subsiste probablement de l'architecture navale de Mohr.

1. Il s'agit sans doute ici de l'article de Paul Lafargue sur Karl Marx qui paraîtra dans la *Neue Zeit* de 1891 (n° 1 et 2, Jahrgang 9). Sans doute Engels avait-il eu le manuscrit entre les mains. (N. R.)

399. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 23/10/90.

Mon cher Engels,

Vous avez parfaitement raison, il faut laisser les possibilistes cuire tranquillement dans leurs immondices. D'ailleurs, la partie est si chaudement engagée entre eux qu'il est impossible qu'ils suspendent leurs querelles. Il y a longtemps que la discussion existe, mais l'agitation antiboulangiste qui avait procuré aux mécontents de l'occupation et des ressources, avait retardé la déclaration de guerre : l'héritage électoral de Joffrin et de Chabert a mis le feu aux poudres. — N'avez nulle crainte, nous ne voulons pas plus d'Allemane que de Brousse, et nous ferons notre possible pour perdre les uns comme les autres; ils sont des canailles de même calibre, c'est pour cela qu'ils peuvent lutter ensemble.

Pauvre Hélène! Nous espérons que son petit tour à Paris allait l'aider à passer convenablement son hiver; et voilà qu'elle commence à être malade quand le temps est encore au beau fixe. Est-ce qu'il n'y aurait pas chez elle un peu d'embarras gastrique, compliqué d'inflammation du foie? — Elle devrait soigner son régime, couper son vin avec de l'eau de Vichy, boire peu de bière et sortir un peu plus qu'elle ne le fait. — La magnésie à l'état de citrate réussit très bien; elle devrait en prendre une cuillerée à tous ses repas. — Nous attendons votre prochaine lettre pour apprendre qu'elle est de nouveau sur pied et à peu près remise.

Il ne vaut pas la peine que Bebel donne un démenti au *Gil Blas*, que personne ne prend au sérieux. Guesde est de retour; la fatigue du voyage l'a empêché d'assister à la réunion de Berlin, que Liebknecht voulait organiser. — L'effet produit par le Congrès de Halle est considérable si l'on en juge par les attaques des journaux bourgeois, qui, jusqu'ici, avaient fait mine d'admirer le parti socialiste d'outre-Rhin. Les vrais blanquistes à la Granger se mêlent au chœur des bourgeois et organisent des réunions pour démontrer la supériorité du socialisme français sur le socialisme allemand. Mais ce qu'ils disent ou rien c'est la même chose. — Vous verrez quel beau 1^{er} Mai nous aurons l'année prochaine et quel enthousiasme il y aura en France pour le socialisme international. — Les Brousse, Malon et Cie avaient cru épouvanter les Chambres syndicales en faisant tambouriner dans la presse que le Congrès de Calais était un congrès marxiste, c'est pour cette raison que je me suis abstenu d'y aller; et vous avez vu quelle réception on a fait à Aveling et comme le nom de Marx y a été

proclamé. Le courant qui entraîne la classe ouvrière est excellent, il ne faut que l'aider.

Je suis très peu heureux avec mon hôte; je lui ai donné 3 doses de Koussou et 2 de fougères mâles et je ne suis pas parvenu encore à m'en débarrasser. Je viens de lui administrer une troisième dose de fougère, prise en deux fois, nous verrons les effets dans deux mois. Si vous connaissiez une autre drogue, indiquez-la-moi, je l'essaierai la prochaine fois, si c'est nécessaire.

Faites nos amitiés à Hélène, et nos souhaits de prompt retour à la santé; et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Mémé est avec nous depuis dimanche : elle envoie le bonjour au général dont elle conserve un si agréable souvenir.

400. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 26.X.90.

Mon cher Engels,

J'ai reçu de Bebel la lettre suivante que j'ai immédiatement envoyée au *Gil Blas* :

Monsieur le rédacteur en chef du *Gil Blas*.

« Monsieur,

» Le *Gil Blas* du 17 octobre publie sous forme de correspondance une « Interview avec M. Bebel ».

» Je me permets de vous faire observer que vous avez été victime d'une duperie et qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'interview en ce qui concerne ma personne. Les discours que me prête votre correspondant sont de son invention.

» Agrérez, etc.

» A. B. »

Je ne sais si le *Gil Blas* reproduira cette lettre, qui l'accuse de fumisterie; mais je la ferai publier dans *Le Socialiste*¹, et c'est

1. Nous n'avons pu vérifier si ce démenti avait été publié dans *Le Socialiste*, l'unique collection accessible à Paris (celle de la Bibliothèque nationale) présentant une lacune entre le 21 septembre (n° 1) et le 16 novembre (n° 9). (N. R.)

l'important. — Nous autres qui donnons en exemple le parti allemand, et qui professons publiquement la plus inconditionnelle admiration pour ses chefs, nous avons été déconcertés de voir le *Gil Blas* attribuer de telles opinions à B[ebel]. Nous ne tenions pas à ce qu'il envoyât une rectification à ce journal pornographique, mais nous sommes heureux d'apprendre que jamais Bebel n'a professé de telles paroles. Le récit du *G[il] B[las]* était si circonstancié et si sérieux qu'on ne pouvait le supposer purement imaginaire. — Les journaux bourgeois disent tant de mensonges sur les socialistes allemands que l'on ne peut perdre son temps à les relever, mais la lettre de B[ebel] va nous permettre de précautionner nos amis sur tout ce qu'ils liront d'étrange dans la presse : c'est pour cela que je suis heureux d'avoir la lettre de B[ebel] pour la publier dans *Le Socialiste*, tout en regrettant qu'il ait adressé une rectification à un journal tel que le *Gil Blas*.

Nous sommes bien heureux d'apprendre que Nim commence à se remettre en ingurgitant des huîtres. Bravo! qu'elle continue dans ces bonnes habitudes.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Sunday evening ¹.

My dear General,

Will you tell Nimmy that poor Madame Fanty, the mother of *Gingerbread*, whom she knows, died early in the morning of to-day.

Madame Fanty was one of the best and finest-natured women I have known. She was always more than good to me and I was deeply attached to her. — Will you let Tussy know of this who saw Madame Fanty at Congress-time.

Forgive my apparent negligence in not thanking you for your letter.

Your LÖHR.

—I will tell you what I think of this *Gil Blas* business some other time.

L.

Dimanche soir.

1. Mon cher Général,

Voulez-vous dire à Nimmy que la pauvre Madame Fanty, la mère de *Pain d'Épices* qu'elle connaît, est morte ce matin?

Mme Fanty était une des femmes les meilleures et une des natures les plus belles que j'aie connues. Elle a toujours débordé de bonté envers moi et je lui étais profondément attaché. Voulez-vous mettre Tussy au courant, elle a vu Madame Fanty à l'époque du congrès.

Excusez-moi d'avoir paru négligente en ne vous remerciant pas pour votre lettre.

Votre LÖHR.

Je vous dirai ce que je pense de cette affaire *Gil Blas* une autre fois. L.

401. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 28/10/90.

Mon cher Engels,

J'ai dû ce mois payer mon terme, c'est vous dire que nos ressources sont épuisées, encore plus complètement que je ne craignais, à cause d'un achat que j'ai dû faire pour l'hiver qui commence à se faire vivement sentir : ce sera la dernière fois que j'aurai recours à votre bourse cette année, car un de mes articles de *La Nouvelle Revue*¹ paraîtra dans le courant du mois de novembre et me permettra d'aller jusqu'au jour de l'an.

Vous avez dû être satisfait de nos déclarations sur l'alliance russe; portées à Halle par Guesde, elles ont eu un énorme retentissement en France. La presse qui est complètement vendue à la Russie a hurlé contre nous; nous sommes des traîtres qui voulons livrer la France à la Prusse en la dépouillant de son alliée fidèle. Guesde et moi nous sommes habitués à ces criaileries, mais Ferroul est un peu interloqué; il craint qu'à la Chambre on [ne] lui rende sa position insoutenable, qu'on ne l'empêche de prendre la parole : on a déjà demandé qu'il donne sa démission.

Guesde et Ferroul sont revenus enthousiasmés de Halle; l'impression que le Congrès de Lille leur avait faite a été complètement effacée par la grandeur de celle que leur a laissée le congrès allemand. Ils ont vu la représentation d'un grand parti, discipliné, admirablement organisé, sachant ce qu'il veut faire, maître de lui et ne se laissant pas détourner de son but par des questions secondaires, telles que celles soulevées par les Werner² et Co. — Wollmar³ a produit le plus mauvais effet sur eux, sa conduite leur a semblé extrêmement louche.

Faites nos amitiés à Hélène, qui doit être à peu près remise et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Cet article n'a pas paru. (N. R.)

2. Werner était un des chefs de l'opposition dite berlinoise, c'est-à-dire d'un groupe qui avait attaqué la fraction parlementaire. Ses thèses furent rejetées à la quasi-unanimité par le congrès. (N. R.)

3. Wollmar était un socialiste de droite. (N. R.)

402. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, AU PERREUX

Londres, le 2 nov[embre] 1890.

Mon cher Lafargue,

La pauvre Nim¹ est très malade. Depuis quelque temps, il paraît qu'il y a eu un renouvellement de menstruation, et il y a trois semaines, elle a eu une perte de sang considérable. Dr Read que nous avons consulté trouva son teint très jaune tandis qu'il ne trouva aucune trace de bile dans son urine — il en suppose la possibilité d'une tumeur utérine, mais il ne l'a pas examinée manuellement. Puis elle eut des douleurs dans l'aîne gauche dès qu'il passait de la matière fécale dans le colon vers la flexure sigmoïdale — cela a encore disparu et je la croyais en train de se remettre lorsque des douleurs très vives se déclarèrent dans le pied gauche. Pendant tout ce temps manque absolu d'appétit, grande soif (elle n'a subsisté qu'avec² du lait et du bouillon, sans nourriture solide). Les douleurs dans le pied gauche aboutirent à une thrombose dans une veine du mollet. Cela paraissait prendre le cours naturel, les douleurs devinrent moindres, et ce matin elle se réveillait après une bonne nuit, assez rafraîchie en apparence et même gaie. Mais entre 11 h. et midi un changement survint et Read trouva la température 104° F = 40° C. Bien qu'elle n'eût eu le thermomètre dans la bouche que 1 1/2 minute. Elle devint comme demi-endormie, ses facultés mentales sont atteintes, le pouls est rapide et fiévreux, correspondant à la température. Enfin Read soupçonne que dans l'état cachectique de son sang (indiqué plus ou moins par les symptômes précédents) le sang coagulé se décompose et empoisonne le sang vivant. Cet après-midi il va chercher à revenir avec Heath du Gower st. Hospital pour une consultation.

Voilà tout ce que je puis vous écrire en ce moment. Si H[earth] vient, je vous dirai encore le résultat.

Embrassez Laura pour moi.

Tout à vous,

F. E.

1. Hélène Demuth (Nim) devait mourir deux jours plus tard. (N. R.)

2. Dans l'original: que sur. (N. R.)

Consultation avec un M. Passard, le seul qu'on a pu trouver. Il pense qu'il y a suppuration diffuse dans le pied qui cause la septi-cémie; on a changé le mode de fomentation et administré 4 grains = 4/15 grammes de quinine. On a examiné tant bien que mal l'utérus mais on n'a rien trouvé jusqu'à présent excepté une petite place un peu suspecte à l'orifice, à laquelle cependant « so far »¹ on n'attache pas d'importance. Naturellement, la possibilité d'une embolie reste toujours ouverte, et avec elle la possibilité de complications ultérieures, pulmonaires ou autres. Mais le bonhomme envisage le cas d'une manière plus « hopeful »² que Read.

S'il y a change[ment], j'écrirai de nouveau demain.

403. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux 19.XI.90.

Mon cher Engels,

L'élection de Clignancourt³ a dû vous étonner, elle a été un désappointement général. Tout le monde s'attendait à voir Longuet arriver tête de liste et il arrive 3^e avec moitié moins de votes. La défaite de Longuet ne peut s'expliquer que parce qu'il était le candidat de *La Justice*. L'impopularité de Clemenceau a rejailli sur Longuet et par malheur pour son élection, l'affaire de Toulon⁴ est arrivée pendant la période électorale. Le maire de Toulon, Fouroux, est un radical protégé par Clemenceau. Un des grands reproches adressés à Longuet était d'être un clémenciste. Cette élection d'ailleurs n'était qu'une bataille entre boulangistes et antiboulangistes; on n'a voté que pour les deux candidats qui s'étaient le plus signalés par leurs injures dans la campagne boulan-

1. Pour l'instant. (N. R.)

2. Optimiste. (N. R.)

3. Il s'agit de l'élection législative complémentaire pour le remplacement de Joffrin, le 16 novembre 1890. Voici les résultats du premier tour : Lavy 2.343 voix, Lissagaray 2.045 voix, Longuet 1.143, Dejeante 1.069, etc. Au second tour, le 30 novembre, ce sera le possibiliste Lavy qui sera élu avec 3.220 voix contre 2.121 à Lissagaray et 431 à Longuet. (N. R.)

4. Le maire de Toulon était impliqué dans une affaire d'adultère et d'avortement qui défrayait la chronique scandaleuse. (N. R.)

giste. — Les boulangistes repentants, et ils sont nombreux à Montmartre, qui était une des places fortes de Boulanger, ont dispersés leurs voix indifféremment. Les dégoûtés et les boulangistes endurcis se sont abstenus. Cette élection est caractéristique de l'état mental du public parisien, qui ne sait à quelle politique se vouer.

Le résultat de dimanche dernier a tellement déconcerté les partisans de Longuet, qu'ils veulent recommencer la lutte avec un autre candidat, qui n'aurait jamais eu aucune attache clémenciste. On avait songé à Benoît Malon, mais le choix s'est arrêté sur Daumas, qui se présenterait comme le candidat de *concentration* républicaine et socialiste, c'est le mot à la mode. Je ne sais si Daumas acceptera, c'est risquer une défaite piteuse; mais le public électoral est si étrange qu'il pourrait encore tenir en réserve une nouvelle surprise.

*Le Figaro*¹ que je vous ai envoyé contenait un article sur un Dr Mathieu qui lui aussi prétend tenir son remède contre la phtisie. Les Français sont au désespoir de voir la gloire de leur Pasteur éclipsée par celle d'un Allemand. Cependant la découverte de Koch est tellement importante qu'elle fait taire le chauvinisme chez beaucoup de personnes. La médication hypodermique est je crois la découverte médicale la plus importante qu'on ait jamais faite : elle va renouveler toute la thérapeutique. Je crois que Koch la présente sous son véritable caractère; il ne prétend pas tuer les bacilles, mais modifier les tissus attaqués et leur permettre de résister à leur action. Dans cette voie ce n'est que le premier pas qui coûte; bientôt il sera à la mode d'administrer les médicaments non plus par l'estomac, mais par la peau ou le torrent circulatoire. On verra revenir sur l'eau les élixirs de longue vie; la prétendue découverte de Brown-Sequard était une espèce de médicament magique. Mais si les expériences de Koch sur le lupus et la pulmonie se confirment il faudra s'attendre à tout.

Les Français ont eu un succès qui les a consolés de la découverte de Koch; la Banque de France a prêté 75 millions à la Banque d'Angleterre². Tous les journaux à l'envi ont exalté ce prêt qui prouvait le crédit de la France : dans leur enthousiasme ridicule ils n'ont pas remarqué que la Russie et le Brésil en avaient fait autant; et ils ont oublié que la Banque de France avait été sauvée par la Russie. Mais voilà d'une autre histoire, on dit qu'il y a du Rothschild sous roche; et que la Banque de France qu'ils gouvernent et le ministère des Finances où ils ont mis leur commis

1. *Le Figaro* du 17 novembre publie (p. 2/1) un article signé Gris : « Chez le Docteur Mathieu ». (N. R.)

2. Le 16 novembre, la Banque de France expédiait 75 millions d'or en lingots à la Banque d'Angleterre, que les escomptes massifs d'effets de la maison Baring avaient provisoirement mise en difficulté. La Russie prêta 30 millions et le Brésil 200. (N. R.)

Rouvier, n'ont fait que jouer leur jeu. — Dans *L'Intransigeant*¹ vous trouverez les accusations que l'on a empêché Laur de porter à la Chambre des députés. Qu'en pensez-vous? Qu'est-ce qu'on dit à Londres du Krach Baring?

Si Madame Kautsky est arrivée faites-lui nos amitiés. — Je vous serre cordialement la main.

P. LAFARGUE.

Mémé's love and mine to you, my dear General. The weather is so mild that we are doing without fires and sit with doors and windows wide open. I hope you are able to take your afternoon stroll to Hampstead.

Votre LAURA².

404. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London 1 dec. 1890.

My dear Laura,

Enfin! I have got that 70th birthday behind me. On Thursday Bebel, Liebknecht and Singer arrived. On Friday letters and telegrams en masse, the latter from Berlin (3), Vienna (3), Paris (Roumanian and Audruch [?] and Frankel), Berne (Russische Sozialdemokraten), Leipzig Stadt und Land, Bochum (Klassenbewusste Bergleute-miners), Stuttgart (Soz[ial] Dem[okraten] Württemberg's), Fürth, Höchst (Paulis), London (Arb[eiter] Verein), Hamburg. The fraction sent me a splendid album with their 35 portraits, Dietz a book of photos of some excellent Munich pictures, the Solingers a knife with inscription etc., etc. Enfin j'étais écrasé! Well, in the evening we had the whole lot here,

1. *L'Intransigeant* en date du 20 novembre publie (p. 1/VI) un article intitulé « Notre argent », où l'on prétend que les raisons du prêt de la Banque de France sont les intérêts de la famille Rothschild, qui profite du krach Baring pour mettre la main sur le financement des chemins de fer argentins assuré jusque-là par Baring. Laur voulait interpellier le ministre des Finances sur « les mesures qu'il comptait prendre pour empêcher le drainage de notre or au profit des marchés étrangers ». (N. R.)

2. Recevez les amitiés de Mémé et les miennes, mon cher Général. Le temps est si doux que nous nous passons de feu et restons portes et fenêtres grandes ouvertes. J'espère que vous pouvez l'après-midi faire votre promenade à Hampstead.

Votre LAURA.

embellished by and bye by little Oswald and four delegates from the Arbeiter Verein (one of whom speechless drunk) and we kept it up till half past three in the morning and drank, besides claret, 16 bottles of champagne—the morning we had had 12 dozen oysters. So you see I did my best to show that I was still alive and kicking.

But it's a good job. One can celebrate one's 70th birthday only once. It will take me a devil of a time to reply to all those letters—even those I *must* reply to personally. That is the prose following upon the poetry of life, and to break my fall I begin by writing the only one I can write with true pleasure—this one to you.

Luise Kautsky came on the Tuesday after you left and has since then made me extremely comfortable. As to the future, we have not yet talked about it; I want her to see how things will settle down before asking her to come to a definite resolution. We are getting on very well with Pumps; my lecture and a few hints, repeated later on, that her position in my house depends very much upon her own behaviour, seem to have had some effect. We'll hope it may last.

Bebel looks rather delicate and a deal older than when I last saw him. Singer too is getting grey, and of course Liebknecht too, though he looks fat and content de lui-même; he complains awfully about the few capacities among the younger generation, and the impossibility consequently of getting good men for his paper, but otherwise he is very well satisfied with things in general and the Berliners in particular. Tomorrow the Reichstag opens, and we had the greatest trouble to keep Singer and Bebel here to meet Burns, C. Graham, Thorpe and others at Tussy's. And now we *have* kept them here, a damnable fog is setting in (2 p. m.) which even prevents me from writing and may, if not dispersed in time, nullify the whole intended international conference.

Interrupted by fog—forbidden to write by the gaslight—done, conclusion.

Ever yours,

F. ENGELS.

Dites à Mémé que mon nase se porte parfaitement à l'extérieur mais qu'à l'intérieur il y a un rhume de cerveau.

TRADUCTION

Londres, 1^{er} décembre 1890.

Ma chère Laura,

Enfin! Ce 70^e anniversaire est derrière moi. Jeudi Bebel, Liebknecht et Singer sont arrivés. Vendredi lettres et télégrammes

en masse, ces derniers de Berlin (trois), Vienne (trois), Paris (les Roumains, Audruch [?] et Frankel), Berne (les social-démocrates russes), Leipzig ville et campagne, Bochum (les mineurs qui ont une conscience de classe), Stuttgart (les social-démocrates du Wurtemberg), Furth, Höchst (les Pauli), Londres (Arb[eiter] Verein), Hambourg. La fraction m'a envoyé un splendide album avec les trente-cinq portraits de ses membres, Dietz un album de photos d'excellents tableaux de Munich, ceux de Solingen un couteau avec inscription, etc., etc. Enfin, j'étais écrasé! Ma foi, le soir, nous avons eu toute la bande ici, agrémentée bientôt du petit Oswald et de quatre délégués de l'Arbeiter Verein (dont l'un était ivre-mort) et nous avons festoyé jusqu'à trois heures et demie du matin et bu, outre le bordeaux, seize bouteilles de champagne. Le matin nous avons eu douze douzaines d'huîtres. Tu vois donc que j'ai fait de mon mieux pour montrer que j'étais encore vivant et alerte.

Mais c'est une bonne chose. On ne peut célébrer son soixante-dixième anniversaire qu'une fois. Cela va me prendre un temps fou pour répondre à toutes ces lettres, car même à ces lettres-là il faut que je réponde personnellement. C'est la prose qui suit la poésie de la vie, et pour amortir la chute, je commence par la seule lettre que je puisse écrire avec un plaisir véritable, celle-ci qui est pour toi.

Louise Kautsky ¹ est arrivée le mardi après ton départ et depuis, elle m'a rendu l'existence très agréable. Quant à l'avenir, nous n'en avons pas encore parlé; je veux qu'elle voie comment les choses vont s'arranger avant de lui demander de prendre une décision précise. Nous nous entendons très bien avec Pumps; mon sermon et quelques allusions, renouvelées par la suite, au fait que sa situation chez moi dépendait beaucoup de sa propre conduite, semblent avoir eu quelque effet. Espérons que cela durera.

Bebel a l'air assez fragile et beaucoup plus vieux que la dernière fois que je l'ai vu. Singer grisonne aussi, et naturellement Liebknecht aussi, bien qu'il soit gras et ait l'air content de lui-même; il se plaint énormément du peu de talents que l'on trouve dans la jeune génération et de l'impossibilité qui en résulte de trouver de bons collaborateurs pour son journal, mais à part cela, il est très satisfait des choses en général et des Berlinoises en particulier. C'est demain l'ouverture du Reichstag, et nous avons eu beaucoup de mal à garder ici Singer et Bebel pour rencontrer Burns, C. Graham, Thorpe et d'autres chez Tussy. Et maintenant que nous les avons effectivement gardés ici, voilà qu'un maudit brouillard se répand (deux heures de l'après-midi) qui m'empêche même

1. La première femme de Kautsky était accourue auprès d'Engels après la mort de Nim. Elle s'installera définitivement chez lui et lui servira à la fois de gouvernante et de secrétaire. (N. R.)

d'écrire et va peut-être, s'il ne se dissipe pas à temps, annuler toute la conférence internationale que nous projetions.

Interrompu par le brouillard (pas le droit d'écrire à la lumière du gaz), donc conclusion.

Bien à toi,

F. ENGELS.

Dis à Mémé que mon « nase » se porte parfaitement à l'extérieur, mais qu'à l'intérieur il y a un rhume de cerveau.

405. — FRIEDRICH ENGELS
AU CONSEIL NATIONAL
DU PARTI OUVRIER FRANÇAIS

Citoyens,

Je vous remercie cordialement des félicitations que vous avez bien voulu m'adresser à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de ma naissance.

Soyez sûrs que ce qui me reste de vie et de force sera dépensé dans le combat pour la cause prolétarienne. Au moment où je ne vaudrai plus rien pour la lutte, qu'il me soit donné de mourir.

Mais les batailles gagnées par vous, par nos frères d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, de Russie, de partout enfin, forment une série étincelante de victoires qui suffiraient à rajeunir un homme plus vieilli et plus épuisé que moi. Et le fait qui me réjouit le plus, c'est la sincère fraternité établie, je l'espère, à jamais, et en dépit des cris chauvinistes de nos bourgeoisies corrompues, entre les prolétaires français et allemands.

C'est votre grand compatriote Saint-Simon qui, le premier, a prévu que l'alliance des trois grandes nations occidentales — France, Angleterre, Allemagne, — est la première condition internationale de l'émancipation politique et sociale de toute l'Europe. Cette alliance, noyau de l'alliance européenne qui en finira à tout jamais avec les guerres de cabinets et de races, j'espère la voir accomplie par les prolétaires des trois nations.

Vive la révolution sociale internationale!

Londres, le 2 décembre 1890.

Frédéric ENGELS.

406. — FRIEDRICH ENGELS
A ÉDOUARD VAILLANT

122 Regent's Park Road N. W.
Londres, le 5 Déc. 1890.

Cher citoyen Vaillant,

Merci, bien merci de votre lettre du 28 dernier et de vos bonnes félicitations. Ce jour-là j'ai été comblé d'honneurs de la part des socialistes de tous les pays. Le sort a voulu que moi, en ma capacité de survivant, je récolte les honneurs dus aux travaux de mes contemporains décédés, et surtout à ceux de Marx. Croyez-le, moi, je ne me fais aucune illusion sur ce fait et sur la part minime qui me revient, à moi personnellement, de tous ces hommages.

Merci aussi des paroles sympathiques que vous m'adressez au sujet de la mort de la chère Hélène, grâce aux soins de laquelle j'ai pu travailler tranquillement pendant sept ans. Ç'a été pour moi une perte bien douloureuse. Mais nous sommes encore au beau milieu de la lutte; il nous est défendu de trop regarder en arrière quand l'ennemi est devant nous; si je ne me trompe, la crise de la bataille s'approche. Chez vous, la débâcle du boulangisme a, d'un côté, débarrassé le gouvernement opportuniste, corrompu et corrupteur, de tout ennemi immédiatement dangereux, et ouvert de nouveau le marché où la France est vendue aux loups-cerviers de la Bourse; tandis que de l'autre côté, cette débâcle a remis en liberté, pour de nouveaux groupements, les éléments d'opposition révolutionnaire qui s'y étaient égarés et qui devront — après élimination des chefs-traîtres — reparaître sur le terrain, réunis, d'une manière ou d'une autre, à la masse des révolutionnaires restés fidèles à leurs traditions. Après la farce, la tragédie.

Chez nous, la marche rapide du parti socialiste devra hâter le désillusionnement du jeune Guillaume sur la force d'attraction qu'il se flatte d'exercer sur la classe ouvrière. Cela devra amener une crise aussi; plus long que cela reste en retard, plus dur cela sera.

Donc, en quatre ou cinq ans tout au plus nous aurons la crise qui j'espère nous conduira à la victoire. Et j'espère la voir, cette « fin de siècle »!

Rappelez-moi aux bons souvenirs de Mme Vaillant et de Madame votre Mère.

A vous de cœur,

F. ENGELS.

407. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, AU PERREUX

London, 17 Dec. 1890.

My dear Laura,

Two pieces of good news.

First. Your usual box of puddings, cake and sweets, for Mémé and brothers, has been sent off yesterday as usual, and hope will reach by Friday at latest. Otherwise please apply at the Bureau des Expéditions Grande Vitesse, Gare du Nord, or at 23 rue Dunkerque, P. Bigeault or 18 rue Bergère chez E. d'Odiardi.

Second. Louise Kautsky remains here for good. So my troubles are settled. She seems to like it better after all than setting other people's children into this world. And we get on capitally. She superintends the house and does my secretary's work which saves my eyes and enables me to make it worth her while to give up her profession, at least for the present. She wishes me to send you her kindest regards.

Padlewski deserves a monument and a life pension. Not so much for polishing off that vile brute Seliverstoff than for delivering Paris from the Russian members. The change in the Paris press since that execution is indeed wonderful and if a voyou like Labruyère finds it to pay him to get Padlewski out of the way, the revulsion of feeling generally must be very great indeed. Even the Boulangists and the *Intransigeant* have to follow suit.

But it's genuine Parisian. Argument and reason is no use against this chauvinistic enthusiasm for the Czar's alliance. All at once a fact occurs, which lightens up the mental darkness like a flash of lightning. Now they see that they are making themselves accomplices of this Russian official infamy, and that, if they themselves have not the courage to get out of it, a Pole has, and can they assist in handing that Pole over to bourgeois "justice"? The enthusiasm for the Czar is at once transferred to the Poles and Nihilists, and the Czar is in for it, for his trouble and his money spent.

All the same, the effect would hardly have been so great if our people had not so constantly and determinedly attacked the Czar.

Anyhow, je m'en réjouis.

Pumps has all at once come round. Louise and I coaxed her a bit. After the talking-to I had given her, Percy gave her another, and now she is friendliness all over, not only with Louise but also Annie. Well, I hope it will last, and if it does not, it will be her

own fault and then I shall be in a clear position and act accordingly. This time I *can* be master and I shall.

How is Paul's affair with Levrault getting on?

Fortin writes to say that he and Paul wished to publish the 18 *Brumaire* in the *Socialiste* but required my consent. That of course I gave him with pleasure.—He also said the *Revue Socialiste* wanted the same and also the *Misère de la phil[osophie]* for republication. I said as to that, Marx would never forgive me if I entrusted any Ms of his to the hands of such people who were capable of making all sorts of changes in it; as to the *Misère*, after all the disappointments I had with that, I should consent to its republication in *bookform only*, and only after having full guarantees for the execution of the promise.

What Paul writes about the part of the Rothschilds in the Krach Baring seems not without foundation. The Barings are rich enough to pay all losses and have plenty left. So that the guarantors will be perfectly safe. But the Barings cannot remain a first rate firm and cannot therefore continue to be financial agents of the Argentine Government. There the Rothschilds will naturally step into the Barings' shoes. And in order to squeeze the Argentine government into compliance, the French and German Argentine committees must resist the very sensible (in the interest of *all parties*) proposals of the London Committee, and insist upon cash payment of the coupons which the Londoners are willing to suspend for 3 years and have the amount transformed into a new debt. And the gobemouches of the Paris press, payés comptant, work hard in the interest of the Rothschilds.

I am afraid this will be the last long letter you will have for some time. I am so overworked that correspondence will have to be confined to the necessary minimum. I have an urgent quarrel with Brentano on my hands (preface 4th édit. *Kapital*) and those sort of things I cannot dictate.

Love to Mémé. Ever yours,

F. ENGELS.

Bien des choses à Paul.

TRADUCTION

Londres, 17 décembre 1890.

Ma chère Laura,

Deux bonnes nouvelles.

Premièrement, ton colis habituel de puddings, gâteau et bonbons pour Mémé et ses frères a été expédié hier comme d'habitude, et j'espère qu'il te parviendra vendredi au plus tard. Sinon, veuille

bien t'adresser au Bureau des Expéditions, Grande Vitesse, Gare du Nord, ou 23, rue de Dunkerque chez P. Bigeault, ou 18, rue Bergère chez E. d'Odiardi.

Deuxièmement, Louise Kautsky reste ici pour de bon. Mes ennuis sont donc terminés. Elle semble mieux aimer cela après tout que de mettre au monde les enfants des autres ¹. Et nous nous entendons admirablement. Elle gouverne la maison et me sert de secrétaire, ce qui épargne mes yeux et me permet de lui rendre acceptable l'abandon de sa profession, tout au moins pour le moment. Elle me prie de t'envoyer ses meilleures salutations.

Padlewski ² mérite un monument et une pension à vie. Non point tant pour avoir réglé son compte à cette ignoble brute de Seliverstoff que pour avoir délivré Paris des membres russes. Le changement qu'on remarque dans la presse de Paris depuis cette exécution est vraiment extraordinaire, et si un voyou comme Labruyère ³ trouve son compte à faire évader Padlewski, le revirement général doit être considérable. Même les boulangistes et *L'Intransigeant* ⁴ doivent suivre le mouvement.

Mais c'est authentiquement parisien. Ni argument ni raison ne valent contre cet enthousiasme chauvin pour l'alliance avec le tsar. Tout à coup se produit un événement qui illumine les ténèbres des esprits comme un éclair. Ils voient maintenant qu'ils se rendent complices de cette infamie officielle russe et que, s'ils n'ont pas eux-mêmes le courage d'en sortir, un Polonais à ce courage, et peuvent-ils contribuer à livrer ce Polonais à la « justice » bourgeoise ? L'enthousiasme pour le tsar se reporte aussitôt sur les Polonais et les nihilistes, et le tsar en est pour sa peine et pour son argent.

Tout de même, le résultat n'aurait guère été aussi important si nos amis n'avaient attaqué le tsar de façon aussi continue et aussi décidée.

En tout cas, je m'en réjouis.

Pumps s'est brusquement radoucie. Louise et moi, nous l'avons cajolée un peu. Après la semonce qu'elle avait reçue de moi, elle

1. Louise Kautsky avait, après s'être séparée de son mari, fait des études de sage-femme. (N. R.)

2. Le 18 novembre, le général russe Seliverstoff, chef de la police russe en France, était assassiné dans sa chambre par le Polonais Padlewski. Celui-ci allait trouver refuge chez M^{me} Duc-Quercy et quittera la France quelques jours plus tard. (N. R.)

3. Dans *L'Éclair* du 14 décembre, paraît sur neuf colonnes un article de Labruyère racontant comment il a fait évader Padlewski. Étant donné que Labruyère était brouillé avec Duc-Quercy, les mobiles qui l'ont fait agir demeurent assez obscurs, sinon suspects. (N. R.)

4. Les articles de *L'Intransigeant*, qui avaient au début parlé du « général » Seliverstoff, insistent bientôt sur son rôle de mouchard et son organisation policière en France. (N. R.)

en a reçu une autre de Percy, et maintenant elle est toute amabilité, non seulement à l'égard de Louise, mais aussi d'Annie. Ma foi, j'espère que cela durera, et si cela ne dure pas, ce sera sa propre faute; ma situation sera alors claire et j'agirai en conséquence. Cette fois je *peux* être le maître et je le serai.

Comment va l'affaire de Paul avec Levrault? ¹

Fortin m'écrit que Paul et lui désiraient publier *Le 18 Brumaire* dans *Le Socialiste*, mais qu'ils avaient besoin de mon consentement. Je le lui ai naturellement donné avec plaisir. Il m'a dit que *La Revue socialiste* voulait également le publier et republier aussi *Misère de la philosophie*. J'ai répondu que Marx ne me pardonnerait jamais de confier aucun de ses manuscrits à des gens capables d'y faire toutes sortes de transformations; quant à la *Misère*, après toutes les déceptions que j'ai eues à son sujet, je ne consentirai à sa réédition *que sous forme de livre*, et seulement après avoir reçu toutes garanties pour l'exécution de cette promesse.

Ce que Paul écrit à propos du rôle joué par les Rothschild dans le krach Baring ne semble pas dénué de fondement. Les Baring sont assez riches pour payer toutes les pertes, et il leur reste de quoi faire. De sorte que les répondants seront parfaitement tranquilles. Mais les Baring ne peuvent pas rester une maison de premier ordre et ne peuvent donc continuer à être les agents financiers du gouvernement argentin. Les Rothschild remplaceront naturellement les Baring dans cet office. Et, afin d'arracher le consentement du gouvernement argentin, les comités argentins de France et d'Allemagne doivent repousser les propositions sensées (dans l'intérêt de *toutes les parties*) faites par le Comité de Londres et exiger le paiement comptant des coupons que les Londoniens voudraient suspendre pour trois ans et dont ils voudraient voir transformer le montant en une nouvelle dette. Et les gobe-mouches de la presse parisienne, payés comptant, œuvrent ferme dans l'intérêt des Rothschild.

Je crains que ce ne soit la dernière longue lettre que tu reçoives pendant quelque temps. Je suis si débordé de travail que la correspondance devra se limiter au strict minimum. J'ai sur les bras un sérieux conflit avec Brentano ² (préface de la quatrième édition du *Capital*) et c'est un genre de chose que je ne peux pas dicter.

Affections à Mémé. Bien à toi;

F. ENGELS.

Bien des choses à Paul.

1. Voir la lettre n° 408, p. 450. (N. R.)

2. Il s'agit des accusations portées contre Marx par le professeur Brentano aux termes desquelles Marx aurait falsifié les paroles de Gladstone. Engels va répondre par un article : « Brentano contre Marx » qui sera publié dans la *Neue Zeit*. (N. R.)

408. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 19/12/90.

Mon cher Engels,

Votre lettre nous a apporté une bien heureuse nouvelle en nous annonçant que Mme Kautsky (dont nous ne connaissons pas l'autre nom) se décidait à rester auprès de vous. Nous sommes certains que tous les deux vous vous trouverez très bien de cet arrangement. Veuillez lui faire nos souhaits de *merry Christmas*¹ et la remercier du mal qu'elle se sera donné pour nous préparer nos *usual Christmas presents*² qui seront les bienvenus, comme d'habitude.

Votre lettre a eu une heureuse influence sur l'horrible température. Depuis trois semaines nous gelons; nous étions entre 5 et 12° au-dessous de zéro. La Marne était prise sur les bords, la Seine charriait d'énormes glaçons et moi j'étais complètement engourdi; je ne pouvais plus travailler. Heureusement que j'ai eu votre livre sur les ouvriers d'Angleterre³ que j'ai lu au coin du feu; aussi la *philosophie des manufactures* de Ure. Je suis en train de faire des lectures préparatoires pour le cours à l'Hôtel de Ville que j'espère obtenir. Laura vous a écrit que j'avais vu Levraut, le président de la commission de l'Instruction; il est un de mes anciens camarades de la Faculté de médecine. Nous avons renoué connaissance. Il a été très amical et il est partisan de la création du cours proposé par Vaillant sur l'histoire du travail. — La première et plus grande difficulté, c'est de trouver le local. Ces cours étant populaires doivent se faire le soir: or l'Hôtel de Ville ne peut mettre à la disposition de ces cours qu'une seule salle, qui est prise tous les soirs. Levraut a songé alors à l'amphithéâtre de l'Assistance publique, située en face de l'Hôtel de Ville; cette salle est libre le soir et n'est utilisée qu'une fois par an lors des concours des étudiants en médecine. Mais pour l'obtenir il faudra user de la diplomatie. D'un autre côté, Vaillant est d'avis qu'on attende jusqu'à la démission de Lavy pour soumettre la question au Conseil; car la seule opposition qu'il prévoit est celle des possibilistes, qui heureusement ont perdu beaucoup de leur influence.

1. Joyeux Noël. (N. R.)

2. Cadeaux de Noël coutumiers. (N. R.)

3. *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*, que Lafargue lisait sans doute dans la traduction anglaise parue en Amérique en 1888. (N. R.)

L'affaire Padlewski n'est pas claire. J'ai pu obtenir de voir en prison la brave Madame Duc-Quercy ¹. Elle est convaincue, ainsi que beaucoup d'autres personnes, que Labruyère aurait reçu de l'argent de Constans pour faire échapper P[adlewski] — dont le procès l'aurait fort embarrassé, précisément à cause de la sympathie qu'il a rencontrée dans le public. Pas un journal ne l'a attaqué et au contraire tous ont reproduit de vilaines choses sur Seliverstoff. La Russie est décidément en baisse. Dans le monde russe de Paris, on est loin de s'entendre. Une partie des Russes de Paris font tous leurs efforts pour enlever Mohrenheim de l'ambassade : M. de Cyon, qui représente à Paris le parti panslaviste, est à la tête de ces intrigants. Dans la dernière *Nouvelle Revue*, Mme Adam a fait une attaque à fond de train contre l'ambassadeur ², l'accusant de s'opposer à tout ce que font les amis de la Russie et le dénôçant au tsar comme un Polonais, et presque un ennemi de la Russie.

Vous avez très bien répondu à Fortin. Malon nous fait des avances; s'il veut publier la *Misère*, il faut que pour prix de cette faveur, il s'engage à en tirer 1.000 exemplaires en volume, qu'il mettra à notre disposition. S'il vous écrit et que vous lui donniez votre consentement, adressez-le à moi pour régler les conditions.

J'ai presque terminé mon travail sur *Le Capital* pour Guillaumin : il ne comprendra que les IX premiers chapitres.

Je comptais n'avoir plus rien à vous demander cette année parce que j'espérais toucher le prix de mon article chez Mme Adam mais il ne paraîtra que le 15 janvier. — Mais la somme que vous m'enverrez sera reportée sur le crédit de l'année prochaine que j'espère ne pas épuiser. Si j'obtiens la place de professeur à l'Hôtel de Ville, je serai enfin tiré d'affaire. Ce ne sera pas trop tôt; vous ne le savez que trop.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Mme Duc-Quercy avait été arrêtée à la suite des révélations de Labruyère. Ils seront jugés tous deux par la 9^e Chambre correctionnelle le 24 décembre. Labruyère sera condamné à un an de prison et Mme Duc-Quercy à deux mois. (N. R.)

2. Dans le numéro du 15 décembre de *La Nouvelle Revue* (t. LXVII, p. 822 sq), Mme Adam, dans ses « Lettres sur la politique extérieure », accuse formellement l'ambassadeur de Russie, M. de Mohrenheim, de s'être opposé à tout ce qui pouvait faciliter un rapprochement franco-russe, et notamment d'avoir entravé l'action de la société des amis de la Russie. (N. R.)

409. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Dec. 20th/90.

My dear General,

Your letter warmed our place till the thermometer went up and the thaw set in and the ice melted and the snow turned into slush. And now in place of the dead calm that reigned here, the air is full of pleasant noises, the sound of running waters, the cooing of pigeons and crowing of cocks. I cannot remember as cold a winter in France, save one, perhaps, when I first left England "pour l'inconnu" some twenty and odd years ago. We had dropped to I don't know how many degrees below freezing point (Paul says 15° au-dessous de zéro in our parts and 19° on the neighbouring heights); we have had no water to drink or to cook with and had altogether given up washing either our linen or ourselves. Paul drowsed by the fireside all day long, only showing some alacrity at feeding-time.

The Box has reached us, my dear General, and I thank you for it in my own name and in that of the children, including Paul Gateau. You should have seen Mémé's eyes when they lighted on the pudding. The sweets too she has a weakness for, and the oranges are most welcome, being sweet in the mouth and anything but bitter in the belly.

The little lady who has helped Padlewski to shirk the guillotine you may remember my speaking of to you. She is a nervous and excitable little body, but very intelligent and excellent as far as generosity of feeling and goodness of heart go. She was at one time very thick with the fair and false Séverine, but now hates her worse than poison. And now the two young women have met face to face before the juge d'instruction and have no doubt said pretty things to each other. Only Séverine est une farceuse and Madame Duc is a good and genuine little article with nothing worse in her composition than an inordinate love of frippery and finery and "les dernières modes". But when Coquette meets Cocotte, then comes the tug of war. Mendelson is out of Mazas and I hope that Madame Duc may never get into St-Lazare, thanks to her fellow-culprit, Labruyère, who is not likely to be ill-used. But the Russians will, I fear, be expelled sooner or later.

I am delighted to hear that you have managed so well with Pumps and that she is grown reasonable, and I am very glad that Luise has seen her way to stop with you. In helping you to save your eyesight she is rendering a service to the Party and to all of us.

I am unable to give you any news of friends or foes, having been shut up in Le Perreux for the last three weeks and except a few stray beggars, who held up a signal of distress as they stopped for a moment at our gate on their forlorn tramp, I have seen nothing of the outer world. And damned glad I was when the pinched and red-nosed postman, like a dove, brought us green and living branches in the shape of letters from murky London.

Auer wrote yesterday to tell Paul that a fresh edition had been decided on of the *Recht auf Faulheit*.

Goodbye, my dear General, with our loves and best wishes. Remember me affectionately to Luise Kautsky and to all friends. Chatterbox Mémé is writing to her grand-mother and threatens to write to you.

Your

LAURA.

TRADUCTION

20 décembre 90.

Mon cher Général,

Votre lettre nous a réchauffés à tel point que le thermomètre est remonté, le dégel est survenu, la glace a fondu et la neige s'est transformée en boue. Et maintenant, au lieu du calme plat qui régnait ici, l'air est plein de sons agréables, bruit d'eau courante, roucoulement des pigeons et chant des coqs. Je n'ai pas souvenir d'un hiver aussi froid en France, sauf peut-être celui où j'ai pour la première fois quitté l'Angleterre « pour l'inconnu » il y a vingt et quelques années. La température était tombée à je ne sais combien de degrés au-dessous de zéro (Paul dit 15° dans notre coin et 19° sur les hauteurs avoisinantes); nous n'avons pas eu d'eau ni pour boire, ni pour faire la cuisine, et nous avons dû totalement renoncer à laver notre linge et à nous laver nous-mêmes. Paul somnolait au coin du feu toute la journée et ne manifestait d'empressement qu'à l'heure des repas.

La caisse nous est parvenue, mon cher Général, et je vous en remercie en mon nom et au nom des enfants, y compris Paul-Gâteau. Vous auriez dû voir les yeux de Mémé quand ils se sont fixés sur le pudding. Pour les bonbons aussi elle a un faible, et les oranges sont tout à fait les bienvenues, car elles sont douces au palais et nullement amères dans l'estomac.

Je vous ai parlé de cette petite dame qui a aidé Padlewski à échapper à la guillotine, si vous vous souvenez. C'est une petite femme nerveuse et émotive, mais très intelligente et excellente pour ce qui est de la générosité des sentiments et de la bonté du cœur. Elle a été à une époque très intime avec la belle et perfide Séve-

rine, mais elle la hait maintenant pis que la peste. Et voilà que ces deux jeunes femmes se sont rencontrées face à face devant le juge d'instruction et se sont sans aucun doute dit de jolies choses. Mais Séverine est une farceuse et Mme Duc est un petit être bon et franc dont le pire défaut n'est après tout qu'un amour immodéré des falbalas, des fanfreluches et des dernières modes. Mais quand Coquette rencontre Cocotte, c'est alors un corps à corps. Mendelson est sorti de Mazas et j'espère que Mme Duc n'ira jamais à St-Lazare, grâce à son co-inculpé Labruyère qui ne risque guère d'être maltraité. Mais les Russes seront, je le crains, expulsés tôt ou tard.

Je suis ravie d'apprendre que vous vous en êtes si bien tiré avec Pumps et qu'elle est devenue raisonnable, et je suis très contente que Louise se soit arrangée pour rester avec vous. En vous aidant à épargner vos yeux, elle rend service au Parti et à nous tous.

Je ne peux vous donner de nouvelles ni des amis, ni des ennemis, étant cloîtrée au Perreux depuis trois semaines, et à l'exception de quelques mendiants égarés qui ont hissé le pavillon de détresse en s'arrêtant un moment devant notre portail au cours de leur pitoyable vagabondage, je n'ai rien vu du monde extérieur. Et j'ai été diablement contente quand le facteur au nez rouge et pincé par le froid nous a, comme la colombe, apporté des rameaux verts et vivaces sous forme de lettres venues des ténèbres de Londres.

Auer a écrit hier à Paul qu'on avait décidé de faire une nouvelle édition du *Droit à la paresse*.

Au revoir, mon cher Général, nos amitiés et nos meilleurs vœux. Mon souvenir affectueux à Louise Kautsky et à tous nos amis. Ce moulin à paroles de Mémé est en train d'écrire à sa grand'mère et menace de vous écrire.

Bien à vous,

LAURA.

410. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Le Perreux, 22/12/90.

Mon cher Engels,

Je vous remercie de votre chèque.

Vous ne pouvez vous imaginer la bêtise des hautes classes de la société française. L'employé du *Crédit lyonnais* qui m'a changé votre chèque, me dit que l'on venait de faire un emprunt russe sans

annonce aucune : le montant des souscriptions était très élevé, il était de 2.300 francs et cet emprunt a été enlevé, tellement qu'il avait reçu l'ordre de ne plus accepter de souscriptions. L'emprunt était à 4,5 %. On [en] annonce un autre pour l'année prochaine; la Russie y prend goût.

La brave petite Mme Duc-Quercy va être jugée aujourd'hui; elle sera probablement condamnée. Elle s'est admirablement conduite, non seulement elle a su cacher Padlewski, mais elle a su trouver les 3.000 francs dont il avait besoin pour renouveler sa garde-robe et pour partir. Elle avait tout arrangé pour le faire passer en Angleterre, quand Labruyère est intervenu dans l'affaire.

Le froid reprend de plus belle.

Merci pour vos oranges qui m'ont rappelé les agréables soirées passées le dimanche Regent's Park Road.

Amitiés à Mme Kautsky (dites-moi son nom), à Pumps et à tous.

A Merry Christmas.

P. LAFARGUE.

CONGRÈS INTERNATIONAL OUVRIER SOCIALISTE

I



RAPPORT
DE LA
COMMISSION
D'ORGANISATION

PARIS

1889

Imprimerie polonaise de la *Walka Klas* et du *Przedswit*
à Genève.

ANNEXE

CONGRÈS INTERNATIONAL OUVRIER SOCIALISTE DE PARIS DU 14 AU 21 JUILLET 1889

Rapport de la Commission d'organisation.

Les socialistes de France ne pouvaient laisser passer le centenaire de la Révolution bourgeoise, sans affirmer la prochaine venue d'une révolution ouvrière qui, sur les ruines de la société capitaliste, proclamera pour toutes et pour tous l'égalité devant le travail comme devant les moyens d'existence et de jouissance.

C'est pourquoi les syndicats ouvriers et les organisations socialistes de France ont décidé, dans leurs congrès de Bordeaux et de Troyes, la tenue, durant l'Exposition, d'un congrès international.

La solidarité prolétarienne, que la réaction bourgeoise avait cru noyer dans le sang, aurait ainsi une occasion éclatante de montrer qu'elle n'avait pu être atteinte par l'écrasement de la Commune et par la proscription de l'Internationale, parce que, étant la conséquence nécessaire de la production et de l'échange capitaliste[s], elle défiait toute persécution et survivait à toutes les défaites.

Pour l'organisation de ce congrès, le Conseil national des syndicats ouvriers siégeant à Bordeaux et la Commission exécutive de la Fédération socialiste siégeant à Troyes constituèrent à Paris une commission prise dans les différentes associations ouvrières et socialistes. Cette commission, afin de caractériser l'œuvre d'union dont elle était chargée, invita dans sa première séance les chambres syndicales et les groupes socialistes de Paris à nommer des délégués, pour prendre part à ses travaux. Notre commission, ainsi ouverte à toutes les bonnes volontés, doit donc être considérée comme une véritable représentation des prolétaires socialistes de France, réunis, malgré les nuances qui les distinguent, par une idée commune, l'union internationale du prolétariat.

De son côté, un congrès international corporatif tenu à Londres, peu après le congrès de Bordeaux, prenait la résolution d'avoir à Paris un Congrès international en 1889; et, malgré la présence du délégué Farjat, mandaté par plus de 250 chambres syndicales non possibilistes, il chargeait les seuls possibilistes de l'organisation de ce congrès, sans se rendre compte que c'était prendre abusivement parti dans les divisions françaises et déposséder tout ce qui n'était pas possibiliste d'un droit incontestable.

Justement inquiets de la coexistence de ces deux congrès internationaux dans la même ville, les socialistes étrangers avisèrent aux moyens de fusionner les deux congrès en un seul. Sur l'initiative des socialistes allemands, une conférence internationale privée fut convoquée à La Haye, le 28 février de cette année.

Étaient présents :

BEBEL et LIEBKNECHT, délégués de la démocratie socialiste d'Allemagne;

SCHERER et REICHEL, délégués du parti socialiste de la Suisse;

ANSEELE et VOLDERS, délégués du parti socialiste de la Belgique;

CROLL et Domela NIEUWENHUIS, délégués du parti socialiste de la Hollande;

Paul LAFARGUE, délégué du Conseil national des syndicats de France et de la Commission exécutive de la fédération socialiste de France.

Les délégués du parti socialiste du Danemark et William Morris, de la *Socialist League* d'Angleterre, s'excusèrent de ne pouvoir assister à la conférence, en se déclarant prêts à accepter les résolutions prises dans l'intérêt de l'union internationale des socialistes.

La Fédération des travailleurs socialistes, autrement dit le parti possibiliste, invitée au même titre et en même temps que la France socialiste et ouvrière, refusa de se faire représenter à la Conférence de La Haye et motiva son refus sur ce qu'elle ne voulait pas laisser mettre en discussion le mandat reçu au Congrès de Londres, dont elle entendait faire sa propriété exclusive. C'était transformer le devoir de convoquer un congrès international en un droit supérieur à la volonté des partis socialistes européens.

Or le Congrès corporatif de Londres n'avait pas qualité pour prendre des résolutions liant les partis socialistes, car, bien qu'il y eût des socialistes à ce congrès, ce n'était pas un congrès socialiste, mais simplement un congrès corporatif aux mains des parlementaires des *trade unions*, lesquels allèrent jusqu'à menacer d'expulser de la salle, qu'ils avaient louée, les délégués étrangers. Ils avaient d'ailleurs pris leurs précautions pour exclure de leur congrès les partis socialistes d'Allemagne et d'Autriche, ainsi que tous les socialistes qui ne seraient pas ouvriers manuels.

Les socialistes auraient donc pu ne tenir aucun compte du mandat donné par un pareil congrès... Quant aux organisations socialistes de France, elles étaient bien résolues à ne pas se faire représenter à un congrès international convoqué par les possibilistes. Leur résolution s'appuyait sur ce fait capital que les possibilistes, en s'inféodant ouvertement aux partis bourgeois et en se faisant à Paris et en province les agents électoraux de divers ministères, avaient perdu tout caractère d'indépendance dont un parti socialiste ne peut se départir sans abdication.

Malgré ces considérations, la Conférence de La Haye, dominée par l'idée de concorde internationale, s'abstint de contester la validité du mandat donné aux possibilistes et se borna à spécifier les conditions auxquelles les partis socialistes représentés à La Haye pouvaient participer à un congrès international.

Dans une première circulaire, les possibilistes, considérant le congrès international comme leur chose, s'étaient arrogé le droit de fixer la date et l'ordre du jour du congrès et d'imposer un mode de vérification des mandats qui subordonnait à leur bon plaisir l'admission des délégués français. Ces impertinentes prétentions furent écartées à l'unanimité par les délégués de la Conférence, qui prirent les résolutions suivantes :

Les soussignés invitent la Fédération des travailleurs socialistes de France, en vertu du mandat qu'elle a reçu au congrès de Londres de 1888, à convoquer le Congrès international de Paris, d'accord avec les organisations ouvrières et socialistes de France et des autres pays.

Cette convocation, signée par tous les représentants des organisations ouvrières et socialistes, devra être portée, dans le plus bref délai possible, à la connaissance du public ouvrier et socialiste d'Europe et d'Amérique.

Cette convocation portera :

1^o Que le Congrès international de Paris se tiendra du 14 au 21 juillet 1889;

2^o Qu'il sera ouvert aux ouvriers et aux socialistes des différents pays, en leur permettant de se conformer aux conditions politiques qu'ils subissent;

3^o Que le congrès sera souverain pour la vérification des mandats et fixation de l'ordre du jour.

Les questions à l'étude seront provisoirement les suivantes :

a) Législation internationale du travail. Réglementation légale de la journée de travail, de jour, de nuit, des jours fériés, des adultes, des femmes et des enfants.

b) Surveillance des ateliers de la grande et petite industrie, ainsi que de l'industrie domestique;

c) Voies et moyens pour obtenir ces revendications.

Les délégués belges furent chargés de porter officiellement à la connaissance du parti possibiliste les résolutions de la Conférence de La Haye.

Le citoyen Volders, après avoir rempli sa mission auprès du conseil possibiliste, se rendit au sein de notre commission. Il nous apprit que les possibilistes se refusaient à admettre que des ouvriers et des socialistes de France signassent avec eux la circulaire convoquant le congrès international, ainsi qu'à reconnaître au congrès le droit de vérifier directement les mandats.

Le Conseil national des chambres syndicales, la Commission exécutive de la Fédération socialiste et la Commission d'organisation du Congrès décidèrent à l'unanimité de se conformer aux résolutions de La Haye.

Le désir d'union était si puissant chez les socialistes étrangers qu'ils essayèrent de faire revenir les possibilistes sur leur refus : ils s'adressèrent à la Fédération démocratique d'Angleterre, qui entretient des relations amicales avec les possibilistes, et lui demandèrent d'user de son influence pour obtenir leur adhésion aux raisonnables demandes de la Conférence de La Haye. La Fédération démocratique ne fut pas plus écoutée que le délégué de la Conférence internationale. Les possibilistes profitaient au contraire de l'inaction forcée à laquelle ces démarches de conciliation condamnaient la commission d'organisation du congrès : ils intriguaient un peu partout, communiquaient aux journaux bourgeois des calomnies contre notre commission d'organisation et des attaques perfides contre notre congrès, envoyaient en province, en Belgique, Espagne et Portugal des délégués chargés de recruter, à tout prix, des adhérents à leur congrès.

Devant cette obstination insurmontable des possibilistes et leur parti pris de diviser le prolétariat international comme ils ont, pendant trop longtemps, divisé le prolétariat français, les partis socialistes européens se décidèrent à passer outre, en laissant aux possibilistes la responsabilité d'un contre-congrès que nous avions tout fait pour éviter, et ils lancèrent avec nous la convocation suivante :

CONGRÈS INTERNATIONAL OUVRIER SOCIALISTE DE PARIS
DU 14 AU 21 JUILLET 1889

Ouvriers et socialistes d'Europe et d'Amérique.

Le Congrès ouvrier de Bordeaux, formé par les délégués de plus de 200 chambres syndicales, ayant leurs sièges dans tous les centres ouvriers de France, et le congrès de Troyes, formé par les délégués de 300 groupes ouvriers et socialistes représentant l'ensemble de la classe ouvrière et du socialisme révolutionnaire français, ont décidé de convoquer à Paris, pendant la durée de l'Exposition, un congrès international ouvert au prolétariat du monde entier.

Cette résolution a été accueillie avec joie par les socialistes d'Europe et d'Amérique, heureux de pouvoir se réunir pour formuler nettement les réclamations ouvrières au sujet de la législation internationale du travail dont va s'occuper la conférence des représentants des gouvernements européens qui se réuniront à Berne, dans le mois de septembre.

La classe capitaliste invite les riches et les puissants à venir contempler et admirer à l'Exposition universelle l'œuvre des travailleurs condamnés à la misère au milieu des plus colossales richesses que jamais société humaine ait possédées. Nous socialistes, qui poursuivons l'affranchissement du travail, l'abolition du salariat et la création d'un ordre de choses dans lequel, sans distinction de sexe et de nationalité, toutes et tous auront droit aux richesses issues du travail commun, c'est aux producteurs que nous donnons rendez-vous à Paris, le 14 juillet. Nous les convions à venir resserrer les liens fraternels qui, en consolidant les efforts du prolétariat de tous pays, hâteront l'avènement du monde nouveau.

« Prolétaires de tous les pays, unissons-nous ! »

ALLEMAGNE. — *Pour le parti démocrate socialiste* : A. BEBEL, DIETZ, FROHME, GRILLENBERGER, HARM, KUHN, W. LIEBKNECHT, MEISTER, SABOR, SCHUMACHER, SINGER, députés socialistes du Reichstag.

ANGLETERRE. — *Pour la Ligue socialiste* : W. MORRIS, F. KITZ. — *Pour l'Association du travail* : R. B. CUNNINGHAME GRAHAM, député socialiste de la Chambre des Communes, W. PARNELL, G. BATEMAN, H. CHAMPION, TOM MANN. — *Pour la Trade Union des mineurs d'Ayrshire* : J. KEIR HARDIE.

AUTRICHE. — *Pour le parti ouvrier socialiste* : J. POPP, V. ADLER, E. KRALIK, A. ZINNAM, N. HOFFMANN, J. KREUTZER, J. WINNIG, G. POPPER (Vienna); J. MACKART, H. FLOCKINGER, K. SAMS (Innsbruck); A. WEIGNIS, J. SIEG (Linz); A. FRIEMEL, T. HEINZ, V. WIENER, A. BOZEK (Steyr); K. SCHNEEWEISS, A. KLOFAC, A. SOBOTKA, J. HYBES (Brunner); V. STURZ, F. DOZEK, F. NEMECEK (Prague); F. ZEDNICEK, R. ZACHOLKO (Prossnitz); A. GERIN, C. GJEKAR, J. LAX (Trieste); J. DANILUK (Lemberg); F. ADENAN (Klagenfurt); C. RIEGER (Bratzen); J. ZIMMERMANN (Jagerndorf).

BELGIQUE. — *Pour le parti ouvrier socialiste de Gand* : ANSEELE, VAN BEVEREN.

ESPAGNE. — *Pour le parti socialiste ouvrier* : PABLO IGLESIAS, FRANCISCO DIEGO.

FRANCE. — *Pour la Fédération des chambres syndicales et groupes corporatifs de France* : R. LAVIGNE. *Pour la Fédération socialiste de France* : G. BATISSE.

GRÈCE. — *Pour le groupe des socialistes hellènes* : Platon E. DRACOULIS, rédacteur de l'organe socialiste d'Athènes *Arden*.

HOLLANDE. — *Pour le parti démocrate socialiste* : Domela NIEUWENHUIS, député, *GROLL*.

HONGRIE. — *Pour le parti ouvrier socialiste* : Léo FRANKEL.

ITALIE. — Amilcare CIPRIANI (Organisations révolutionnaires socialistes); Aldissio SAMMITO (groupes socialistes siciliens); Gniocchi VIANI (groupes socialistes de Milan).

NORVÈGE. — *Pour le parti démocrate socialiste de Norvège* : Carl JEPPESEN.

POLOGNE. — S. MENDELSON (groupe de la *Walka Klas*); L. ANIELEWSKI (Comité ouvrier du « Prolétariat » de Varsovie).

PORTUGAL. — CARVALHO (Sociétés ouvrières socialistes).

RUSSIE. — *Pour l'Union des démocrates socialistes russes* : Vera ZASOULITCH, PLÉKHANOV, AXELROD, STEPNIAK.

SUÈDE. — *Pour le parti démocrate socialiste* : Auguste PALM, Hjalmar BRANTING, Axel DANIELSON.

SUISSE. — BRANDT, vice-président de la société du Grütli. *Pour le parti socialiste* : A. REICHEL, A. STECK.

QUESTIONS MISES A L'ORDRE DU JOUR PAR LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

A. *Législation internationale du travail. Réglementation légale de la journée de travail de jour, de nuit, des jours fériés, des adultes, des femmes, des enfants.*

B. *Surveillance des ateliers de la grande et petite industrie, ainsi que de l'industrie domestique.*

C. *Voies et moyens pour obtenir ces revendications.*

D. *Abolition des armées permanentes et armement du peuple (Question ajoutée par la Commission d'organisation de Paris).*

LA CONFÉRENCE DE LA HAYE A DÉCIDÉ

1^o Que le Congrès international de Paris se tiendra du 14 au 21 juillet;

2^o Que le Congrès sera ouvert aux ouvriers et aux socialistes de tous les pays, en leur permettant de se conformer aux conditions politiques qu'ils subissent;

3^o Que le Congrès sera souverain pour la vérification des mandats et pour la fixation de l'ordre du jour;

4^o Que toute chambre syndicale et tout groupe socialiste a le droit de se faire représenter par un délégué.

COMMISSION D'ORGANISATION DU CONGRÈS

Pour la Fédération des chambres syndicales de Paris : BOULÉ, BESSET, ROUSSEL, FÉLINE.

Pour le groupe socialiste du Conseil municipal : DAUMAS, Alphonse HUMBERT, LONGUET, CHAUVIÈRE, VAILLANT, conseillers municipaux.

Pour les organisations socialistes de Paris : VAILLANT, GUESDE, DEVILLE, JACLARD, CRÉPIN, MALON, LAFARGUE.

Pour le groupe socialiste de la Chambre des députés : BASLY, CAMÉLINAT, CLUSERET, FERROUL, députés.

ADRESSES POUR LA CORRESPONDANCE

Secrétaire pour l'intérieur : BESSET, bureau de la Cordonnerie, Bourse du Travail, rue J.-J.-Rousseau, Paris.

Secrétaire pour l'extérieur : Paul LAFARGUE, au Perreux, Paris (banlieue).



Avant même que nous eussions lancé notre première circulaire, un congrès du parti ouvrier belge s'ouvrait à Jolimont; les possibilistes se hâtaient d'y déléguer un des leurs pour battre en brèche les résolutions de La Haye; et, malgré les efforts de ce dernier, le congrès de Jolimont décidait par 39 voix contre 33 qu'un délégué serait envoyé au congrès possibiliste, tandis qu'il décidait par 55 voix contre 22 de se faire représenter à notre congrès international.

Le parti ouvrier démocrate socialiste du Danemark prenait dans sa réunion du 23 mai la résolution suivante :

L'Assemblée déplore grandement que deux congrès internationaux soient convoqués à Paris et arrête que le parti démocrate socialiste danois n'adhérera à aucun des deux congrès tant que les deux congrès seront maintenus; mais il engage le conseil du parti d'influer autant que possible sur les parties disputantes, afin de fusionner les deux congrès.

Seule la Fédération démocratique d'Angleterre, se mettant en opposition avec toutes les organisations socialistes existantes en Europe et en Amérique, a épousé la cause des possibilistes, sans avoir cependant la prétention de donner par sa seule présence un caractère international à un congrès possibiliste aussi dénué de tout élément socialiste international.

Les travailleurs des deux mondes ne se trouvent donc en présence que d'un seul congrès pouvant se proclamer leur représentant et leur interprète, parce que seul il est convoqué par les partis socialistes de partout et que seul il comprendra des délégués de la fraction du prolétariat universel consciente et résolue à fonder¹ sur la propriété commune l'affranchissement du travail et de l'humanité.



Dans le but de prévenir tout malentendu et de déjouer toute manœuvre de la dernière heure, la Commission d'organisation a voulu porter à la connaissance des socialistes internationaux l'historique des démarches de conciliation et d'union qui ont été faites avant la tenue du congrès.

Pour la Commission d'organisation et par ordre, le président de séance : DAUMAS.

Les secrétaires : BESSET, JACLARD, LAFARGUE, VAILLANT.

POST-SCRIPTUM. — Nous recevons au dernier moment une rectification du citoyen Farjat, qui, envoyée au journal *Le Parti ouvrier* et non insérée par lui, affirme non seulement qu'il n'a pas voté pour la motion donnant pouvoir aux possibilistes d'organiser le congrès international, mais encore que jamais cette motion n'a été mise aux voix au congrès de Londres. Il fournit et il est toujours prêt à fournir les preuves de son affirmation.

1. Le texte original porte : de fonder. (N. R.)

ERRATA AU TOME I^{er}

	Au lieu de	Lire
P. XIII, l. 17 :	(1888)	(1886)
P. L, l. 37 :	En 1888	En 1886
P. 15, note 1 :	M ^{me} Marx	La fille de Marx ¹
P. 73, l. 21 :	And for every days	And for every day
P. 108, note 1 :	Rudolf Meyer	Rudolph Meyer
P. 142, l. 20 :	cardilanesque	cardinalesque
— l. 26 :	Sainte Pégalie	Sainte-Pélagie
P. 162, l. 38 :	Pour les fleurs, même chose	Pour les fleurs, il la donne aussi
P. 164, l. 19 :	or at Tussys	or at Tussy's
P. 181, l. 19 :	boock-cases	book-cases
P. 184, l. 27 :	bourgeois — gebildete	bourgeois-gebildete
P. 198, note 1 :	Jan Careel Juta	Jan Carel Juta
P. 313, l. 2 :	de clarifier	de qualifier
— note 1 :	remplacer la note par : Engels use ici d'un anglicisme. Le verbe anglais <i>to qualify</i> signifie : nuancer.	
P. 369, l. 21 :	faire un tour au bureau	passer à la rédaction
P. 377, note 3 :	Engels ne décerne pas ironiquement à M ^{me} Guillaume, née Schack, le titre de comtesse. Elle • était effectivement de famille comtale.	
P. 384, l. 19 :	et 1260 Vol. II	and 1260 Vol. II
P. 406, l. 21 :	he says it on	he lays it on
P. 408, av.-dern. ligne :	wae	woe

1. Il semble bien en effet qu'il s'agisse ici plutôt de la fille de Marx qui avait souffert d'une pleurésie pendant l'hiver 1870-71. Engels n'appelait jamais M^{me} Marx par son prénom.

TABLE DES MATIÈRES

CORRESPONDANCE ENGELS-LAFARGUE

TOME II

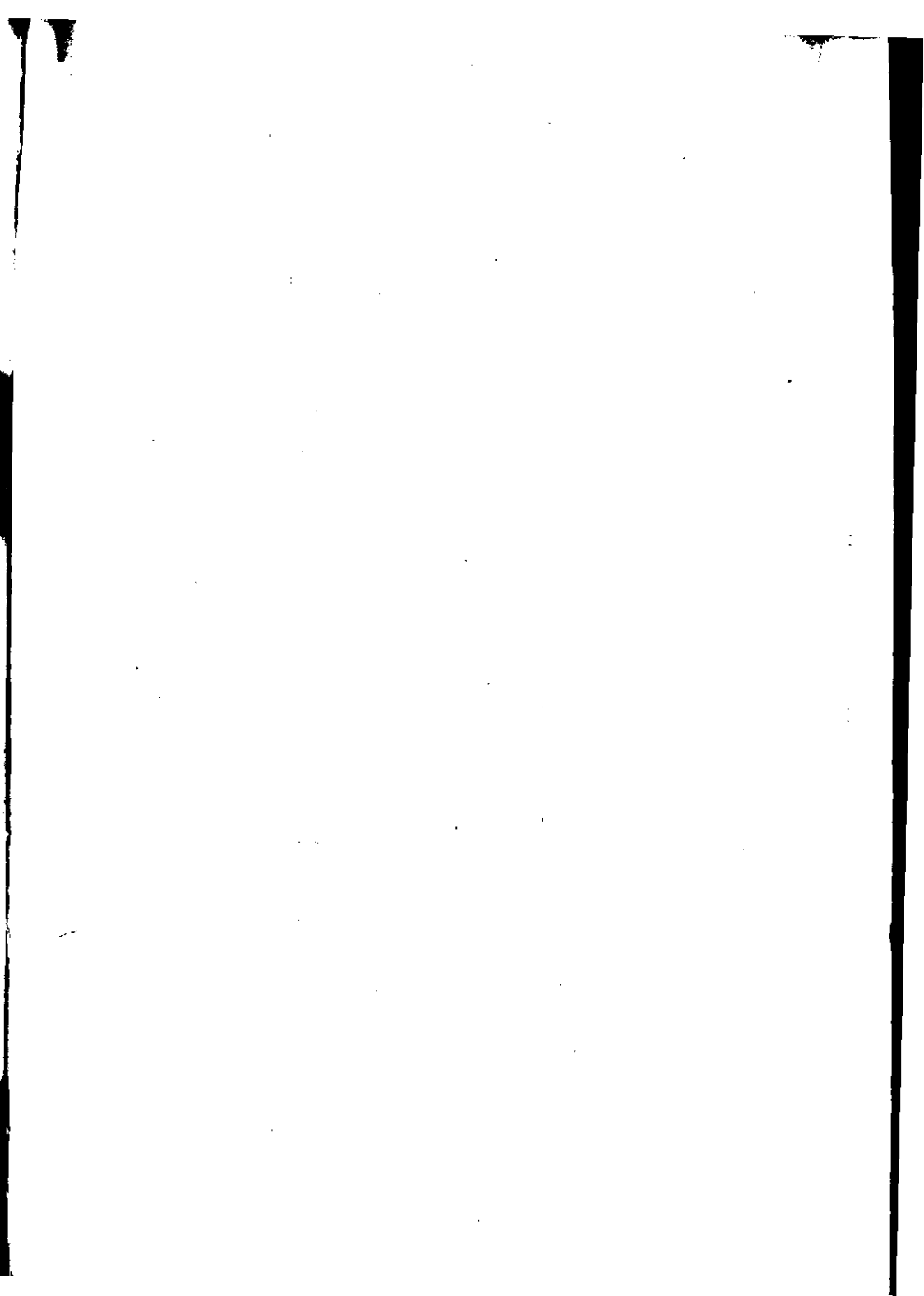
1887	7
1888	94
1889	196
1890	373

Annexe :

<i>Congrès international ouvrier socialiste de Paris du 14 au 21 juillet 1889.</i>	
<i>Rapport de la Commission d'organisation.....</i>	457

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE CRÉTÉ
LE 28 JANVIER 1957
PARIS, CORBEIL-ESSONNES.

Dépôt légal : 1^{er} trim. 1957.
6456-12-1957.



FRIEDRICH ENGELS PAUL ET LAURA LAFARGUE CORRESPONDANCE

(1868-1895)

en 3 volumes in-8° carré

Tome I (1868-1886)

Les répercussions de la Commune. L'activité de Lafargue en Espagne. Les luttes au sein de la Première Internationale.

La reconstitution en 1880 du mouvement prolétarien en France et la naissance du Parti ouvrier.

Le Congrès de Roanne (1882). Les premiers procès intentés à Lafargue. L'agitation anarchiste. Les grandes grèves. Les premiers députés ouvriers (1883-1886).

Tome II (1887-1890)

Élections municipales à Paris. Succès électoraux du parti social-démocrate en Allemagne. Remous à la Socialist League.

L'affaire des décorations. La démission de Jules Grévy et l'élection de Sadi Carnot. Boulanger. L'agitation boulangiste.

Les élections municipales de 1888 et le succès des socialistes. L'enterrement d'Eudes. Voyage d'Engels en Amérique. Le Congrès de Troyes du P. O. F.

L'élection du 27 janvier 1889 et la ruine du boulangisme. Le Congrès international de 1889. La grève des dockers à Londres. Les élections législatives de 1889.

Les élections au Reichstag de février 1890. Le 1^{er} mai. Mort d'Hélène Demuth. 70^e anniversaire d'Engels.

Tome III (1891-1895)

(actuellement sous presse)

Publication de la Critique du Programme de Gotha. Le 1^{er} mai à Londres. Le massacre de Fourmies. La 4^e édition de l'Origine de la Famille. Lafargue condamné par la Cour d'assises de Douai. Le Congrès international de Bruxelles. Le Congrès d'Erfurt du parti social-démocrate allemand. L'élection de Lafargue à Lille.

L'agitation pour les 8 heures en Angleterre. Les élections municipales de 1892 et la conquête des municipalités par les socialistes. Le Congrès de Marseille du P. O. F. La grève de Carmaux.

Le scandale du Panama. Le manifeste du P. O. F. sur le patriotisme. Le Congrès international de Zurich. Les élections législatives de 1893.

Les socialistes à la Chambre. Fin du 3^e livre du Capital. Le Congrès de Nantes et la critique du programme agraire. Les nouvelles formes du gouvernement de la bourgeoisie en France. A propos du communisme primitif.



ÉDITIONS SOCIALES

PRIX : 1200 f